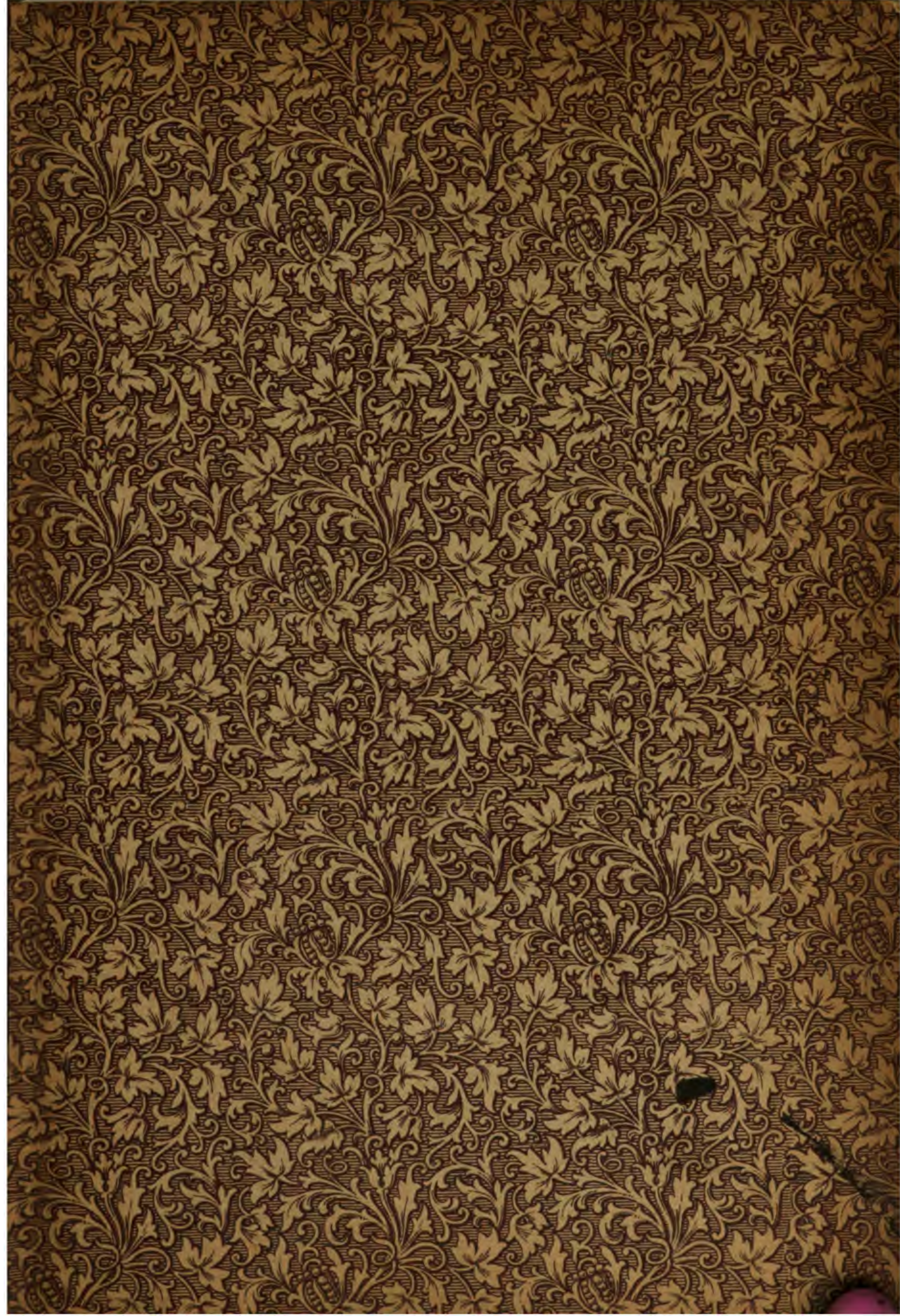


ALEXANDRE WASSILTCHIKOW.

LES RAZOUMOWSKI.

ÉDITION FRANÇAISE

PAR

ALEXANDRE BRÜCKNER.

TOME II.

LE COMTE ANDRÉ RAZOUMOWSKI.

PREMIÈRE PARTIE.

1752—1801.

HALLE s. S.
TAUSCH & GROSSE.
1893.



Comte André-Kirillowitsch Razoumovski.

COMTE AND…

PREM…

…GNE DE C…



A. WASSILTCHIKOW.

LE COMTE ANDRÉ RAZOUMOWSKI.

PREMIÈRE PARTIE.

(RÈGNE DE CATHÉRINE II ET DE PAUL I)

1752—1801.

ÉDITION FRANÇAISE

PAR

A. BRÜCKNER.

HALLE s. S.

TAUSCH & GROSSE.

1893.

Avant-propos de l'éditeur.

M-r Wassiltchikow — comme je l'ai mentionné dans l'avant-propos du premier volume de cette édition — a voué le deuxième volume de son ouvrage aux biographies des fils du hetman K. G. Razoumowski, exceptant celle du comte André, qui parut plus tard dans les volumes III et IV.

J'ai préféré consacrer le deuxième tome de cette édition à la biographie du comte (plus tard prince) André Razoumowski, qui paraîtra en trois parties.

L'auteur s'étant borné de citer un nombre restreint d'ouvrages historiques, tels que ceux de Schlosser, Bogdanowitch, Schnitzler, etc., j'ai jugé nécessaire d'ajouter (sous la page et marqué d'un B) des notes, en citant parfois les ouvrages historiques publiées récemment.

M-r Wassiltchikow a fait mention dans la préface de son ouvrage (v. p. XVI—XVII vol. I, de mon édition) des archives, où il a puisé des matériaux pour la biographie du comte André Razoumowski. J'aime à croire que ces documents, les correspondances politiques des hommes d'état russes, auront quelque intérêt pour les historiens, qui s'occupent de l'histoire de la révolution et de Napoléon.

Dans l'avant-propos du premier volume de mon édition j'ai déjà fait mention d'un cinquième volume en russe dont l'auteur n'a pas pu achever la rédaction. Ce volume, qui paraîtra plus

tard en français (vol. VI de notre édition) contenant un aperçu sur les filles du hetman et la correspondance du comte André avec de Ligne, Dietrichstein, Kotchoubey, Morkow, Worontzow, Langeron, etc., servira de supplément à la biographie du comte André Razoumowski.

M-r Wassiltchikow a ajouté à son ouvrage le portrait du comte André fait dans un âge plus avancé. Ayant trouvé dans une collection du comte de Lippe une miniature du comte André dans sa jeunesse, peinte par Daffinger, nous avons préféré de remplacer le portrait qui se trouve dans l'édition russe par celui-ci. Nous donnons aussi un portrait de la comtesse Elisabeth, née comtesse Thun, première épouse du comte André.

Nous ajouterons à la deuxième partie du tome II les vues du parc, du pont et du palais de Razoumowski à Vienne et un vieux plan de sa propriété dans cette ville, à la troisième partie le portrait du prince André dans les dernières années de sa vie d'après une lithographie de Kriehuber, le portrait de la princesse Constantine, née comtesse Thürheim, seconde épouse du prince, et une copie du congrès de Vienne d'après Isabey. Toutes ces gravures ont été faites par C. G. Röder à Leipzig.

Jena, au mois d'août 1893.

A. B.

Table des matières.

Chapitre I.

Premières années (1752—1773).

Le comte Kirill Grigorjewitch Razoumowski avait six fils: Alexis, Pierre, André, Léon, Grégoire et Jean. Le mieux doué de ces fils, le fils favori du hetman était André; il naquit à Glouchow le 22 octobre 1752. On prétend que le nom d'André avait quelque rapport à la décoration de l'ordre de St. André, l'ordre dont le père fut honoré la veille de la naissance de cet enfant,[1]) qui avait pour parrain son oncle, le comte Alexei Grigorjewitch, et pour marraine sa grand'mère, Nathalia Demjanowna. La petite cour de Glouchow reçut à cette occasion les félicitations solennelles des dignitaires de l'Ukraine.

A l'âge de dix ans le comte André entra pour la forme au service de la marine russe et demeura néanmoins dans la maison de son père, qui d'ailleurs séjournait souvent à St.-Pétersbourg. En 1761 on établit dans le quartier de la capitale, nommé Wassili-Ostrow, un institut d'éducation pour les trois fils aînés du hetman.*) On loua une

---

1) V. le vol. I. p. 107. Nous nous rappelons qu'alors le hetman expédia le jeune Skoropadski à St.-Pétersbourg pour faire part de la naissance de son troisième fils à l'impératrice et à son frère, le comte Alexei Grigorjewitch.

---

*) Nous empruntons les détails sur cette époque de l'éducation du comte André au chapitre I du volume II de l'ouvrage de m-r Wassiltchikow, qui s'appuie principalement dans ce chapitre sur l'autobiographie de Schlözer: August Ludwig Schlözers öffentliches und Privatleben, von ihm selbst beschrieben. Göttingen 1802. B.

grande maison dans la *dixième ligne,**) où il y avait un nombre considérable de gouverneurs et de professeurs, et où il régnait le plus grand luxe.**) Le fils de l'adjoint de l'Académie, Teplow, qui avait alors huit ans, y tenait compagnie aux enfants du hetman ainsi que le jeune Olsoufjew, fils du secrétaire de Catherine, et Kozlow, le fils d'un maître des requêtes. Un français, m-r Bourbier, qui dans sa carrière extraordinaire avait échangé le poste d'un valet de chambre contre celui de premier gouverneur des fils du hetman Razoumowski, dirigeait la maison. C'était d'ailleurs un homme de talent, qui avait acquis quelques connaissances et possédait la langue française à perfection, ce qui lui donnait quelque ascendant sur les autres précepteurs des jeunes comtes. Parmi les maîtres qui logeaient dans la maison, on trouve les membres de l'Académie des Sciences Roumowski et Schlözer. Ce fut surtout ce dernier, savant distingué, historien célèbre, qui exerça une influence préponderante sur l'éducation des jeunes comtes en leur enseignant l'histoire, la géographie et la statistique. L'autobiographie de Schlözer contient des données précieuses sur la vie qu'on menait dans cette „Académie de la dixième ligne“, comme on aimait à désigner par plaisanterie cet institut.[1])

---

1) Schlözer l. c. p. 119—135: „Ein grosses neues palastmässiges Haus wurde gemiethet und anständig ausmöblirt. .... Die Tafel war gräflich. .... Zwei Equipagen stunden immer bereit, ein Staatswagen für die Grafen und ein anderer für uns Lehrer. .... Es war ein schönes Leben hier! Dankbar werde ich zeitlebens die drittehalb Jahre, die ich in diesem Institut verlebte, unter die allerangenehmsten meines langen Lebens zählen. Es wimmelte in diesem Hause von Bedienten, Leibeigenen von den resp. Vätern unserer Eleven. .... Wir Ausländer mussten alle in französischer Sprache dociren, denn Deutsch verstunden die Eleven noch nicht. .... Zu meinen Lectionen war mir anfangs die deutsche Sprache

---

*) Les rues de Wassili-Ostrow restent jusqu'aujourd'hui numérotées en portant le nom de „lignes“. B.

**) Les frais de l'entretien de cette maison formaient la somme assez considérable de 10 000 roubles, ce qui équivaut à peu près à 60 000 roubles de nos jours, vu les changements dans le système monétaire qui se sont opérés pendant les 130 dernières années. B.

Le jeune comte André était certainement le mieux doué des élèves de Schlözer. Nous lisons dans l'autobiographie du célèbre savant: „Le comte André était beaucoup plus assidu à mes leçons que les autres enfants; il arrivait souvent que vers le soir à l'heure de la récréation il venait me voir dans les appartements que j'occupais pour causer longuement avec moi. La conversation roulait sur différents objets, particulièrement sur des matières empruntées à l'histoire et à la statistique. Le jeune comte y faisait preuve d'une intelligence qui surpassait son âge.“ 1) Plus tard, lorsqu'il occupait le poste de diplomate russe à Naples, le comte André écrivit à Schlözer en se souvenant de son éducation: „Nous ne sommes pas dans le cas de suivre une correspondance réglée, mais il m'est bien doux, je vous l'assure, de vous dire de temps en temps, que je me souviens de mon enfance, des soins que vous m'avez donnés, des obligations que je vous ai. Le temps, l'âge, ni les évènements n'effacent point dans une âme sensible ces impressions agréables; je me les retrace souvent, et ce tribut tacite de ma reconnaissance n'en est pas moins vif pour être renfermé! .... Traitez-moi en ami, souvenez-vous que je vous ai des obligations

bestimmt; nachher fiel mir das Latein zu. Ich fing mit meinen Schülern auch lateinisch zu sprechen an. Es ging vortrefflich. .... Ich äusserte, dass in dem Lehrplan die Geographie und die Kenntniss des Vaterlandes — die Statistik — vergessen sei. .... Ich verfertigte kleine Büchelchen und vertheilte sie unter die Eleven. Anstatt *in usum Delphinorum* führten sie die Aufschrift *à l'usage de l'Académie de la Xme ligne.* So erhielt der älteste Graf, der schon Rittmeistersuniform trug, das Büchlein *sur le Militaire*; der 3., Midshipman bei der Flotte, musste vorzüglich *la Marine*, ein Anderer *le Commerce* u. s. w. studiren. .... Des Rühmens über meine 5 statistische Stunden war kein Ende. Ich musste 5 neue Lehrstunden über Universalhistorie übernehmen“ etc. p. 192: „Die Fröhlichkeit in dem Razoumowskischen Hause liess sich nicht nach Rubeln schätzen.“ p. 134: „Ausser den Stunden machte Jeder Aufsätze über sein Fach; diese wurden nachher beim Examen vorgewiesen, und von Monseigneur (dem Hetman) selbst, der auch manchmal, wiewohl sehr selten, bei uns speiste, mit einem wiederholten *fort bien* beehrt.“

1) Schlözer l. c. 137.

et que ce sera me procurer une satisfaction bien douce que de me permettre d'en acquitter une partie.“ [1])

Les enfants du hetman fréquentaient la cour, où ils tenaient compagnie au grand-duc Paul un peu plus jeune que le comte André; il y avait en outre le jeune comte Cheremetjew, Spiridow, Apraxin, Neplujew, Wadkowski et d'autres encore, qui formaient la société de l'héritier de la couronne; mais celui-ci, à ce qu'il paraît, favorisait les élèves de „l'Académie de la dixième ligne“ et s'attacha surtout au jeune comte André Kirillowitch.[2]) Cette amitié continua jusqu'à la mort de la première épouse du grand-duc, c.-à-d. jusqu'à 1776.

M-r Bourbier, qui tomba malade et retourna en France, où il finit ses jours par suicide, fut bientôt remplacé, d'abord par un aventurier, nommé de l'Isle, qui n'étant pas à la hauteur de sa position fut bientôt renvoyé, puis par un jeune officier, nommé Marignan, homme de talent, d'une éducation distinguée, qui sut gagner pour toute sa vie l'attachement sincère de ses pupilles.

Au commencement de l'an 1765 les fils du hetman se rendirent à l'étranger pour y continuer leurs études. Ils fréquentèrent d'abord l'université de Strasbourg, qui jouissait alors d'une grande réputation. Il y avait des professeurs célèbres, comme p. ex. Jean-Daniel Schöpflin, membre honoraire de l'Académie des Sciences de St.-Pétersbourg, le poète allemand Louis-Henri Nicolai, le chimiste Spielmann, etc.

Les jeunes comtes Razoumowski arrivèrent à Strasbourg le 14 mai 1765. Ils voyageaient sous la surveillance de m-r de Marignan. Un étudiant de l'Académie, Dimitri Lëchki, leur tenait compagnie. On avait confié les jeunes gens aux soins du professeur Schöpflin, qui dirigeait leurs études.[3]) D'ailleurs le fils aîné du hetman, le comte Alexis,

---

1) Tiré des archives du prince Razoumowski.

2) Nous lisons dans le journal d'un des instituteurs de Paul, Porochin, que la conversation du grand-duc avait souvent pour objet les occupations et le train de vie des jeunes Razoumowski. V. les mémoires de Porochin (en russe) p. 48 et 52.

3) Un étudiant, Poljenow, qui se trouvait alors à Strasbourg, dit dans une de ses lettres à l'un de ses amis: „Cet homme très vénérable (c.-à-d. Schöpflin) se donne beaucoup de peine pour l'éducation des enfants

ne demeura pas longtemps à Strasbourg; en 1766 il accompagna son père en Italie.[1]) André continua avec ses frères ses études à Strasbourg jusqu'en 1768. Nous n'avons que très peu de données sur ce séjour à Strasbourg; mais nous aimons à croire que le jeune comte André savait profiter de la vie dans cette ville, dont le souvenir lui est resté cher pendant toute sa vie. Beaucoup plus tard il écrivit un jour à m-r de Marignan: „Vous me mandez, que vous irez à Strasbourg. Que j'aimerais revoir ce beau pays, auquel je m'intéresserai toute ma vie! Ne m'y oubliez pas auprès de nos anciens amis. Dites mille et mille amitiés à notre digne et aimable hôte, les Franck et tout ce qui se rappellerait encore de moi. Je ne passerai jamais à cent lieux à la ronde sans aller rendre hommage à ce berceau de mon enfance, dont le souvenir m'est si agréable.“ [2])

Jusque-là marin pour la forme et occupant le poste nominel d'enseigne, le comte André en 1768 se rendit en Angleterre, où il entra effectivement au service de la marine anglaise. Il y fut nommé lieutenant (le 23 juin 1769). Il termina son séjour en Angleterre par une course entreprise avec ses frères pour voir le pays, mais malheureusement la course fut interrompue par la banqueroute de l'homme d'affaires, par l'intermédiaire duquel les voyageurs recevaient de l'argent.[3]) Il n'y a presque pas de détails sur le séjour du comte André en Angleterre. Toutefois nous apprenons qu'avant de retourner en Russie il fit à l'amirauté en langue anglaise un compte rendu de ses études et de ses courses sur mer.[4])

De retour en Russie le comte André fut expédié dans l'archipélague, où la flotte russe combattait alors contre les Turcs, et où il

---

de m-r le président; il vient les voir pour leur adresser des questions, ayant trait à leurs études.“ V. le journal russe: „Rousski Archiv“ 1865 p. 465.

1) Voir le vol. I p. 208 de notre édition.

2) Tiré des archives du prince Razoumowski.

3) V. les particularités dans la lettre du comte Alexis à son père dans l'ouvrage de m-r Wassiltchikow II. p. 13—14.

4) V. Bantych-Kamenski, Dictionnaire d'hommes célèbres russes, (1887) III. p. 1.

eut pour chef l'amiral Spiridow. Nous aimons à croire qu'il prit part à la fameuse bataille de Tchesmé, mais ni dans les archives de famille, ni dans les archives du ministère de la marine nous n'avons rien pu trouver sur cet objet.[1]) Nous ne pouvons constater que les faits suivants:

---

1) M-r Wesselago, auteur d'un ouvrage sur l'histoire de la flotte russe, s'est donné la peine de fouiller les documents, qui se trouvent aux archives du ministère, mais ses recherches ont été vaines.*)

*) J. H. Schnitzler („Fürst Andreas Rasumofski. Ein Fragment aus der Geschichte der russischen Diplomatie." Historisches Taschenbuch herausgegeben von F. von Raumer. 4. Folge. 4. Jahrgang. Leipzig 1863 p. 19) prétend de même que le comte André prit part à la bataille de Tchesmé. Il ajoute: „In Folge dessen ward er bald nachher zum Fregattencapitän ernannt." — Nous lisons en outre dans l'ouvrage: „Reminiscenzen. Fragmente eines Tagebuches. (Par le comte André Thürheim.) Als Manuscript gedruckt. Wien 1861 (p. 333—334): „Aus den Papieren eines Diplomaten" (André Razoumowski): „Sein Vater liess ihn bei einer bürgerlichen Familie in Plymouth wohnen, um den jungen Menschen an Mässigkeit, Ordnung und eine regelrechte Lebensweise zu gewöhnen, was natürlich einen schroffen Gegensatz zu dem fast orientalischen Luxus seines Vaterhauses bildete. Doch hatte eben dieses Erziehungssystem auf Charakter und Sitten des jungen Edelmannes den besten Einfluss, für welchen der Umgang mit den jungen, eleganten aber leichtsinnigen französischen Officieren der Strassburger Garnison eben so lockend als gefährlich gewesen. Ein Jahr nach seiner Ankunft in England machte R. auf einem königlichen Schiffe seine erste Seereise nach Lissabon und traf bei seiner Rückkehr eben Vorbereitungen zu einer weit grösseren, als ein Befehl der Kaiserin Katharina II. den jungen Mann in sein Vaterland zurückrief. — Katharina, damals mit ihren grossen Eroberungsplänen gegen die Türken beschäftigt, liess unter Alexis Orlow eine Flotte ausrüsten, um selbst die Gewässer des Archipels zu durchkreuzen. Bei dieser Gelegenheit wollte die Kaiserin dem Sohne eines Mannes, gegen welchen sie grosse Verpflichtungen hatte, die Vortheile einer für einen jungen Seemann so interessanten und wichtigen Expedition gewähren. Sie stellte daher den jungen R. unter die unmittelbaren Befehle des Viceadmirals Elphinstone, dem sie ihn überdies angelegentlich empfahl. So folgte in seinem 18. Jahre R. dieser wichtigen Unternehmung, welche so ruhmreich durch die Schlacht bei Tschesme (den 5. Juli 1770) beendet ward und in welcher er selbst, seiner grossen Jugend ungeachtet, sich dieser Auszeichnung würdig machte." B.

le comte André retourna à St.-Pétersbourg au mois de septembre 1772 avec l'escadre de l'amiral Spiridow; puis il fut nommé gentilhomme de la chambre, tout en occupant une place dans la flotte de galères. Le 31 décembre il fut nommé capitaine-lieutenant. Il paraît, que vers ce temps-là il entreprit un voyage à Archangelsk, dont nous ignorons les particularités.

Chapitre II.

Le grand-duc Paul (1773—1776).

Il n'y a aucun doute que le grand-duc Paul, qui occupait alors le poste de chef de la flotte russe, fit un accueil des plus favorables à l'ami de son enfance. La charge que le comte André occupait à la cour lui procurait l'avantage de se trouver bien souvent dans la compagnie du grand-duc-héritier. Un grand nombre de lettres de Paul au comte André, qui se trouvent dans les archives de famille de ce dernier, nous mettent à même de nous former une idée précise sur l'intimité des liens, qui unissaient l'héritier de la couronne au comte. Nous en donnons les extraits suivants:

1.

„Faites-moi le plaisir, mon ami, de venir, s'il est possible, demain dîner chez moi, car il me sera impossible de vous parler ce soir à mon aise, devant souper ce soir chez le comte de Panin. Je me fais une fête de vous entretenir et de vous parler à cœur ouvert, et je pourrai en avoir tout le temps, si vous passez chez moi à midi, et de plus il y a conseil demain. J'ai le cœur un peu gros et vide. Votre présence me soulagera, et c'est pour moi un grand contentement. Adieu, mon cher ami, je vous aime de tout mon cœur. Faites-moi réponse, s'il est possible.“

„Mercredi, 6 mars 1773.“

2.

„Je me suis ennuyé hier d'importance, et au milieu de quinze personnes j'ai été pour ainsi dire tout seul. J'ai toujours encore le cœur

plein de sentiments et la tête pleine d'idées qu'il me serait bien doux de vous confier, mais il m'arrive précisément comme à vous, que j'ai mille choses à vous communiquer et qu'au moment où je le dois faire, je ne sais par où commencer, et rien ne m'est présent. Vous avez déjà opéré un miracle d'amitié sur moi, puisque je commence à me défier de mes anciennes défiances; mais, mon ami, il faut que vous persévériez avec moi, car vous allez contre une habitude de dix années et vous combattez ce que la crainte et la gêne habituelle ont enraciné en moi. Portez-vous bien, mon ami. J'irai dans une heure au manège. Je vous laisse à penser à vous-même, si j'ai envie de vous voir, mais vous ferez ce que la prudence vous dictera pour ne point donner d'ombrage. Adieu, je vous embrasse."

„Ecrivez-moi un mot, s'il se peut, cela me réjouira."
„Vendredi, 8 mars 1773."

3.

„J'attends avec impatience le moment où je pourrai vous voir, surtout après les trois jours que j'ai passés sans vous et par conséquent dans l'ennui. J'espère que vous vous portez bien et que vous vous êtes mieux amusé que moi, du moins sont-ce mes souhaits. Le billet que vous m'avez laissé en partant m'a rassuré d'un côté, mais aussi de l'autre il a renouvelé les reproches que je me faisais d'avoir poussé les choses trop loin. Au reste, mon ami, je me porte bien, et tout est tranquille, et nous avons même sujet de nous réjouir en quelque façon. Le comte de Panin a parlé hier à notre commun ami à notre sujet, et loin d'en être alarmé ou fâché, il a fait apercevoir qu'il en était content. M-r de Sal(dern) ne s'est point expliqué davantage à ce sujet ce matin, car nous allions nous mettre à table, et m'a dit, qu'il m'en parlerait plus amplement une autre fois. Je n'ai plus rien à vous dire pour le moment si non que je vous aime bien et que je voudrais vous parler. Portez-vous bien et soyez gai. Adieu, je vous embrasse."

4.

„Mon ami, je suis bien impatient de vous voir et je ne sais par que mésentendu entre moi et mon valet de chambre je n'ai appris que

ce matin votre arrivée. Venez chez moi l'après-midi, avant quatre heures. J'ai à vous dire un mot encore de ce qui est arrivé hier au soir entre la Efimowski[1]) et moi. Je m'informais de sa sœur; elle me dit qu'elle était à Gostilitza avec vous, à quoi je lui dis que je croyais qu'elle reviendrait aujourd'hui. Les choses roulèrent un peu là-dessus, et je ne sais de quelle manière nous tombâmes sur votre chapitre, et entre autres elle m'a demandé: „„vous le favorisez"", ce qui me fit dire, que les cérémonies de côté, je me comptais être de vos amis et depuis fort longtemps, mais que nous ne nous sommes rapprochés que depuis quelques semaines, sur quoi elle se tût, et je m'éloignais d'elle. Pardonnez-moi que je vous entretiens de pareilles minuties. Adieu, je brûle d'envie de vous voir. Ne manquez point donc de venir, si vous le pouvez."

5.

„Je n'ai rien à vous apprendre de nouveau si non une petite tracasserie domestique qui ne veut rien dire et que je compte vous dire tantôt, lorsque vous passerez chez moi. Dites-moi un mot par Dufour (?) sur l'état de votre santé, c'est le principal, car sans elle nous n'irons pas loin. J'attendrai avec impatience la fin de ce conseil éternel pour pouvoir vous voir plutôt. Adieu, mon cher ami; j'attends maintenant m-r de Saldern."

6.

„Eh bien, mon ami, comment vous trouvez-vous ce matin, et vous portez-vous mieux? C'est mon premier souci, car au reste tout ira bien. J'ai joué hier au soir à l'hombre; cela vous paraîtra singulier, mais l'étant quelquefois moi-même, cela ne doit point vous étonner. Adieu, venez le matin chez moi. Nous parlerons un peu d'affaires."

7.

„Je suis fâché de ne vous avoir point écrit ce matin; j'ai cru que vous viendrez chez moi à midi, comme vous me l'aviez dit hier; cepen-

1) Demoiselle d'honneur à la cour.

dant j'ai envoyé tantôt des fleurs chez vous. J'espère en même temps que vous vous portez bien, car mon homme aux fleurs ne vous a point trouvé à la maison. Quant à moi, je me porte fort bien et suis assez gai, mais très impatient de vous voir, c'est pourquoi je vous prie bien instamment de passer chez moi demain à dix heures du matin. De plus je ne sais pourquoi j'ai des espèces d'inquiétudes, que je tâche de dompter et qui me viennent à ce que je crois de mon estomac. Au reste tout est tranquille, j'ai attendu en vain ce matin l'homme en question et je m'armais déjà de résolution, je me barricadais de mon innocence et je me bourrais de fermeté, car je me préparais à lui répondre sèchement en conformité de mon instruction (termes à la vérité très pompeux et même trop, mais au reste nécessaires à une narration aussi éloquente que l'est celle-ci, et pour rendre la chose plus touchante, en un mot pour émouvoir vos entrailles). Eh bien, mon ami, pour ne pas rester de votre côté en arrière, faites en autant de ce qui vous est arrivé. Adieu, mon ami; le comte de Panin m'a dit de passer chez lui à son réveil. Je vous embrasse."

8.

„Je suis bien fâché, mon ami, de vous avoir fait de la peine, comme il me l'avait paru par les mots de: *„sans la prudence"*, par lesquels commençait votre billet. Ce sont toujours de ces restes, qui percent en moi de temps à autre, mais j'espère que ma conduite future réparera toutes ces petites sottises. Mais pour le présent, dites-moi, qu'avez-vous fait hier, et vous êtes-vous bien amusé, et si vous avez bien dormi la nuit? Je vous dirai encore que je vous laisse entièrement le maître de venir le matin, ou bien d'abord après le dîner, je laisse cela à votre prudence à digérer, la mienne commençant à ce que j'aperçois à être diablement en défaut. Faites ce qui vous plaira, pourvu que je puisse du moins avoir une demi-heure d'entretien particulier avec vous. Je ne me suis répenti que trop hier l'après-dîner et le soir d'avoir différé notre entrevue, et j'ai été bien puni par un ennui extrême. Vous connaissez déjà les êtres et le cérémonial assez bien vous-même, pour que l'on ait besoin d'une plus ample instruction. Adieu, mon ami, je vous embrasse; venez me consoler et me morigéner."

9.

„Je ne sais pas moi-même quand je pourrai vous voir, mais cependant je vous conseille de ne point venir avant demain de peur d'ombrage. Adieu, je n'ai pas le temps de vous en dire davantage.“

10.

„Comment avez-vous passé la journée d'hier? Vous êtes-vous amusé le soir, et avez-vous bien dormi la nuit? Je veux savoir tout cela, car vous contribuerez par là de beaucoup à la disposition de mon humeur. Au reste ne craignez rien, quand même vous apprendrez quelque chose, qui ne me sera pas tout à fait agréable. Le premier moment passé, je me ferai toujours un devoir bien cher pour moi de partager au fond de mon âme, ne le pouvant faire autrement, vos peines et vos chagrins; c'est ma consolation. Quant à moi, je me porte de jour en jour mieux; je ne sais à quoi l'attribuer; je crois cependant, que la fermeté que vous me commencez à inspirer ensemble avec m-r de Saldern, me donnant plus de sécurité et plus d'assurance sur tous les évènements, me rend beaucoup plus tranquille et me laisse faire sans souci ma digestion de même que dormir, seuls soucis de la santé. Il me paraît que je commence à radoter un peu à force de syllogismes. Je suis destiné aujourd'hui au manège et porte sur le corps un habit orange. Pardonnez-moi, mon cher ami, toutes ces petites bagatelles et le galimatias que je vous dis. Ils viennent de l'envie extrême que j'ai de vous dire quelque chose. Adieu, portez-vous bien, et que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde.“

11.

„Ne soyez pas étonné, mon cher ami, du sujet de cette lettre. C'est le désir ardent que nous avons à nous ouvrir mutuellement, qui m'y a porté. Nous ne savons malheureusement tous les deux que trop que nous n'avons et n'aurons jamais occasion de parler librement, de la manière dont nous nous prenons. Eh bien, j'ai trouvé un moyen qui est de venir chez moi dans mon cabinet où je suis toujours seul par le chemin, où les provisions féminines passent chez moi, et le

porteur de ce billet vous le montrera, si vous voulez même aujourd'hui à quatre heures. Vous n'avez qu'à le suivre et même, pour que personne ne s'en aperçoive, à pied, s'il est possible, car toute précaution est bien nécessaire dans notre pays, vrai pays de chicane. J'attends ce moment avec la dernière impatience. Adieu, mon cher ami."

12.

„Ne soyez point surpris si j'ai manqué à ce que je vous ai promis, mon ami, en ne vous écrivant point, cela m'a été impossible, ayant été depuis onze heures jusqu'à neuf heures du soir absent d'ici. J'ai été à Gatchina, où j'ai pris quantité de lièvres. Je suis bien fâché de ne pouvoir avoir la satisfaction de vous assurer aujourd'hui moi-même de mon amitié pour vous. Je ne viendrai point à la ville; j'en suis mortifié. Pour me consoler un peu vous me direz un peu de vos nouvelles; comment vous vous portez et ce que vous avez fait en attendant. Pour moi je ne fais que me promener. *Vous voyez que je ne m'épargne point dans ce que je dis.*[1]) Je fais mes réflexions et lis les dépêches. Je ne sais en vérité quand nous nous verrons, mais si je sais quelque chose, c'est que j'en suis extrèmement impatient. Adieu. Je m'en vais au déjeuner."

13.

„Je n'ai point voulu laisser passer cette occasion de vous écrire. Toujours très empressé de savoir de vos nouvelles et en même temps de vous en donner, je serai bien charmé d'avoir une réponse par le porteur, et quant à ce qui se passe ici, il y a un grand évènement d'abord après votre départ. Le chien de l'Impératrice a pensé être écrasé sur les glissoires et a couté bien des larmes à sa maîtresse. Revenons au sérieux. Je vous ferai savoir mardi au soir, si je viendrai en ville ou non, et le lendemain je vous confirmerai les nouvelles et vous marquerai les mesures et les moyens qu'il faudra employer pour nous voir, et en même temps tout ce qui pourrait se passer d'extra-

---

1) Souligné dans l'original.

ordinaire. Maintenant je suis à attendre l'arrivée de Sal(dern) et le commencement de la messe, en me préparant toujours à répondre sèchement et sans entrer dans aucun détail en conformité de mes instructions. Nous aurons aussi aujourd'hui à dîner le prince Adam Czartoryski. Il pleut chez nous et en même temps le temps est très doux. Adieu, mon cher ami, portez-vous bien et soyez je vous en prie gai. Comptez toujours sur moi comme sur votre fidèle ami."

14.

„J'ai été content comme on ne le peut point plus d'avoir reçu votre billet d'hier, et hier au soir j'ai eu encore de vos nouvelles par m-r Wassiltchikow[1]) qui m'a dit, que vous commenciez à faire la cour à m-me de Neledin(ski).[2]) Je n'y ai pas ajouté grande foi et je vous en croirai toujours plus que les autres, à moins que vous ne soyez emporté par ces mouvements furieux de la jeunesse, dont on peut rarement se garantir à votre âge. Je vous parle un peu d'après moi-même, et je ne vous en crois pas tout à fait exempt. Au reste, mon ami, s'il y a quelque chose, je suis plus que persuadé, que vous ne me cacherez rien, sans cependant prétendre à rien d'impossible. Mais changeons de ton. Il y a je ne sais quelle tristesse qui règne ici depuis quelques jours, et je ne suis pas le seul à m'en apercevoir. Dieu sait ce que c'est, mais c'est que . . . .[3]) veut être toujours amusée, veut tout conduire à sa guise, et voilà le malheur ordinaire des souverains dans leur vie privée; car sortis de la sphère, où l'on est obligé de se plier au reste des hommes, ils croient pouvoir s'amuser et faire tout, en suivant leur volonté et caprices et y plier tout le reste, mais ce reste, n'étant point tout à fait sans yeux et volonté lui-même, ne peut point s'aveugler par obéissance jusqu'au point de voir, que les volontés sont des volontés et que les caprices sont toujours caprices; au reste ce qui accommode l'un, déplait souvent à l'autre. Mais c'est assez, trêve au galimatias, et pour le coup j'ai pensé faire avec vous ce que j'ai dit plus haut

---

1) Favori de Catherine.
2) Née comtesse Golowkin.
3) Ainsi dans l'original.

des souverains. Mais vous êtes mon ami, et je ne crains point de vous dire ce que je pense. Adieu, mon cher ami. Ce sont ces diables de déjeuners qui m'empêchent de vous écrire amplement. Le butor d'Orlow[1]) a été hier à dîner ici.“

15.

„Je suis chargé de vous dire, mon ami, de la part de notre commun ami m-r de Saldern de passer chez moi demain à midi précises. Il a à vous parler, mais ne vous inquiétez point, ce n'est rien de fâcheux; au contraire il veut vous donner quelques conseils. J'ai été hier au manège, où j'ai furieusement trotté et au soir chez Sa Majesté, mais il ne s'est rien passé durant toute la journée de particulier. L'Impératrice m'a demandé cependant, si j'avais lu ce qu'elle m'avait donné et si j'en avais déjà usé, à quoi j'ai répondu que j'étais pénétré de ce bienfait, mais que je ne m'étais point encore servi de son ordre et que je comptais le faire un de ces jours pour aider ma grande caisse, en prenant les vingt mille roubles. J'ai pris hier au soir à purger et m'en trouve très bien. Ne venez point ce soir chez moi, car moins on nous verra ensemble et mieux nous nous en trouverons; cela m'ennuiera fort, mais que faire; il vaut mieux sacrifier de notre satisfaction présente, pour nous en assurer une plus durable par-là à l'avenir. Il m'est cruel d'être séparé à chaque instant de vous et de ne pouvoir vous décharger mon cœur. Adieu, je vous envoie un chapeau à la place de celui que vous avez eu; je l'ai gardé, et il m'est cher, car il vous a appartenu. Portez-vous bien, mon ami.“

Vers ce temps-là le grand-duc allait se marier. Il ne fait pas de doute, que la conversation entre les deux amis roulait souvent sur cette matière. L'impératrice Catherine était à ce sujet en correspondance avec le baron d'Assebourg, chargé de passer en revue les princesses des cours allemandes, afin de choisir une fiancée pour l'héritier de la couronne. Le choix tomba sur une des princesses de Hesse-Darmstadt, dont la mère, Henriette-Caroline jouissait de la réputation

---

1) Grégoire, ancien favori de Catherine.

d'une femme très douée. Catherine exigea que les trois filles de la landgrave se rendissent en Russie, et ce fut au printemps de l'an 1773 que la princesse Henriette-Caroline avec ses filles se mit en route pour St.-Pétersbourg. Une escadre russe, envoyée à Lübeck, l'attendait dans ce port. Le commandant de la frégate „S. Marc" était l'amiral Kruse; en outre il y avait deux paquebots „Ssokol" et „Bystryj" sous le commandement du lieutenant Choubin et du capitaine-lieutenant André Razoumowski.

Avant de mettre à la voile le comte André reçut de la part du grand-duc les billets suivants.

1.

„Je ne vous cacherai point, cher ami, que j'ai été bien sensible à l'espèce de reproche que vous m'avez fait de ne vous avoir rien écrit et que cela a aggravé de beaucoup la peine que je ressens de notre séparation. C'est comme si vous aviez des doutes, mais enfin je laisserai cela là, car je commence à devenir moins soupçonneux, et je vous dirai tout uniment ce qui m'a empêché de vous écrire hier. En premier lieu je vous croyais, selon ce que vous m'en avez dit vous-même, déjà à Cronstadt et sur la rade. Mais, me direz vous là-dessus, une lettre peut plus facilement parvenir qu'un carton avec un chapeau. J'en conviens, mais aussi d'un autre côté je n'ai su que dans le moment même où j'allais me mettre à table, que vous aviez laissé ce chapeau ici. Qu'avais-je donc de plus pressé, vous croyant déjà prêt à mettre à la voile que de vous l'envoyer, ne pouvant écrire dans ce moment-là et tout assuré, que si je tardais de quelques instants seulement, pour en avoir un de vous écrire, mon postillon ne vous aurait plus trouvé même à Cronstadt. Allons, mon ami, sans rancune; de plus il ne faut pas se séparer le cœur gros d'aigreur, nous n'en avons eu que trop de raison pour l'avoir souvent de ce qui se passait autour de nous. Il est temps de prendre d'autres coûtumes à cet égard. Voilà donc le cruel moment où je dois vous dire mes adieux et en même temps me recommander à votre amitié. Les six semaines me seront cruelles, mais mon unique consolation consiste que nous serons comme récompensés de notre mutuelle souffrance par votre prompt et heureux retour. Vous

allez, mon cher ami, m'amener de quoi faire le fondement de mon bien-être futur et par conséquent aussi du vôtre, car nous irons toujours ensemble dans tout ce que nous ferons, tant dans notre vie publique, que privée. Avant que de finir, ce qui me coûte beaucoup, je vous dirai que je me porte parfaitement bien, que j'ai des larmes aux yeux, que je vous recommande à Dieu, que je fais mille souhaits pour vous et que je suis

votre fidèle et sincère ami P."

„Ce 5 mai à 11 heures du matin."

2.

„Vous vous étonnerez assurément de voir encore un billet de ma part. Mais pour le coup c'est seulement un prétexte pour renvoyer d'ici le porteur qui s'est attiré la jalousie des autres en me servant toujours, et moi je ne veux choquer personne, ni faire de la peine à qui que ce soit, et c'est pour cela que sous prétexte de ce billet je le renvoie en ville jusqu'à réponse, et en attendant dites toujours, que vous ferez la réponse un autre jour ou que vous n'avez pas de réponse à faire. Il m'a toujours été bien agréable de pouvoir vous écrire et de vous assurer de ma tendre amitié pour vous, et cet accident quoique désagréable par soi-même est compensé par le plaisir de vous écrire. J'ai reçu votre billet hier au soir qui m'a fait bien du plaisir surtout par le bravo. Il n'y a rien de nouveau ....[1]) que je fais mes réflexions sur la cour. Je me dépêche d'aller au déjeuner. Adieu, mon cher ami, peut-être êtes-vous déjà à Cronstadt."

L'escadre quitta Cronstadt le 7 mai et arriva à Travemünde le 17 de ce mois. Le bâtiment „Bystryj" s'était séparé des deux autres vaisseaux, qu'il ne rejoignit que deux jours plus tard. En attendant, le grand-duc continuait à écrire des lettres à son ami, le comte Razoumowski, et faisait expédier ces témoignages de son attachement et de sa confiance à Réval, où l'escadre, qui allait amener les princesses,

---

1) Ainsi dans l'original.

devait mouiller au retour de Travemünde, et où le chambellan de l'impératrice, le baron Alexandre Tcherkassow, attendait les voyageurs. Voici ces lettres du grand-duc:

1.

„C'est 24 heures après avoir reçu la nouvelle de votre départ que je vous écris cette lettre. Elle m'est d'un véritable soulagement dans les circonstances présentes que je suis éloigné de vous, parce que je puis du moins vous épancher mon cœur et m'entretenir pour ainsi dire avec vous. J'ai reçu la nouvelle de ce que vous avez levé l'ancre, par le comte Tchernychew, et le premier moment désagréable passé, j'ai ressenti un mouvement de joie de vous savoir plus éloigné d'ici, et par conséquent plus près en quelque façon du but, pour lequel vous êtes envoyé et en même temps du moment, qui nous rejoindra. Je compte que le tout ensemble ne durera guère plus de trois semaines, selon ce que j'ai entendu dire hier à Sa Majesté. Je souhaite que cette lettre puisse arriver avant vous, car je sais que c'est vous faire plaisir que de vous donner de mes nouvelles. Au reste je serai stérile nouvelliste, tout étant sur l'ancien pied. Cependant je pourrai vous dire entre autres choses que Sa Majesté part aujourd'hui pour Gatchina, et que je suis dans l'incertitude, si je la suivrais ou non, bien résolu en moi-même pourtant de tâcher de rester ici. J'omets les compliments et les assurances; nous nous les avons faits jadis, mais heureusement ce temps est passé, et à leur place je dis les choses comme elles me viennent dans la tête. C'est en quelque façon faute de se connaître qu'on se fait des compliments. Je ne le dis pas pour les supprimer tout à fait, car cela serait détruire la civilité et la politesse; mais à les considérer de plus près ils ne sont qu'assurances soit d'amitié ou d'autre chose, et c'est de trop je crois entre des personnes qui se connaissent véritablement et qui ont autre chose à se dire, car cela serait assurer de ce qu'on ne doute nullement. Mais ma lettre devient trop longue. Je n'ai rien de plus à vous dire pour le moment si non que je suis votre

fidèle ami Paul."

„Tzarskoje Sélo, ce 7 mai 1773."

2.

„Je suis incertain, mon ami, si ma lettre vous est parvenue exactement. Je le souhaite toujours pour ma propre satisfaction. J'envoie celle-ci, afin qu'elle vous reçoive à Réval et que vous appreniez les inquiétudes qu'on a eues ici à cause des grands vents qui ont régné pendant dix jours consécutifs. Je doute que qui ce soit ait pris autant d'intérêt que moi à cette navigation, ayant une promise et un ami à bord. J'espère que la bonne fortune, qui m'accompagne ordinairement dans les choses d'une certaine conséquence, ne m'abandonnera point non plus à présent, et que vous arriverez sains et saufs. Qu'il m'a été dur, mon cher ami, d'avoir été privé de vous pendant ce temps. Il est encore bien heureux, je vous le jure, que tout va bien au reste chez nous et qu'il ne se soit absolument rien passé de désagréable tant à l'égard du physique que du moral. J'ai passé mon temps dans l'accord le plus parfait avec tout ce qui m'environne, marque que je me suis conduit avec égalité et modération. Je me suis toujours très bien porté, beaucoup promené et lu, la tête toujours remplie de ce que vous m'avez tant recommandé; je n'ai fait que des réflexions sur moi-même et par-là [*du moins le pensais-je*][1]) je suis parvenu à chasser ces inquiétudes et ces soupçons qui me rendaient la vie bien dure. C'est assurément sans me vanter que je le dis et vous me retrouverez assurément mieux de ce côté-là. Je vous citerai un petit exemple de tout cela. Vous vous souvenez avec quelle espèce de peur ou bien d'embarras j'envisageais le moment de l'arrivée des princesses. Eh bien, c'est avec la plus grande impatience que je les attends présentement. Je compte même les heures. Dans ce moment le comte de Panin vient d'avoir lu ma lettre et est allé au conseil. Je reprends le fil de ma narration. Je me suis fait un plan de conduite pour l'avenir que j'ai exposé hier au comte de Panin et qu'il a approuvé: c'est de chercher le plus qu'il sera possible à me lier avec la mère en gagnant sa confiance, tant pour la garantir le plus possible des insinuations et des intrigues qu'on pourrait faire vis-à-vis d'elle que pour avoir une espèce de rempart

1) Souligné dans l'original.

et de soutien en cas qu'on voulût contre-carrer mes intentions. Ce sont mes vues: vous les approuverez assurément. Nous les attendons d'aujourd'hui en huit. Tâchez, mon ami, de les suivre le plus tôt que vous pourrez. Je vous attends bien impatiemment et comme le Messie. Adieu, mon cher ami, croyez, que vous retrouverez toujours un fidèle ami en

Paul."

„Tzarskoje Sélo, ce 27 mai 1773."

3.

„J'ai reçu à mon contentement inexprimable samedi au soir votre lettre datée du 17 passé. Nous étions bien inquiets sur votre sort, je vous l'avoue, car nous avons eu de vrais ouragans, qui nous ont emporté des toits entiers, mais nous voilà rassurés, mon ami; des vaisseaux marchands vous ont vus et nous ont réjouis de cette nouvelle. Maintenant vous me permettrez, que je vous dise un mot sur les choses qui se passent ici. Elles n'ont rien de saillant, je vous préviens; tout s'est passé heureusement et tranquillement, tant au dedans qu'au dehors, prenant une fois pour principe de tâcher de vivre le plus cordialement possible avec tout le monde. Je l'ai fait et j'ai aperçu, que fort souvent c'était notre propre faute, qui était la cause première du contraire, par les inquiétudes que nous laissions agir en nous-mêmes et qui nous font prendre, si ce n'est du blanc du moins du gris pour du noir. Point de chimères, point d'inquiétudes, une conduite égale et affectée seulement aux circonstances qui pourraient se rencontrer, c'est mon plan; heureux si je réussis dans mon projet ou plutôt dans notre commun. Je dompte ma vivacité tant que je puis, je me fournis journellement des sujets pour faire travailler mon esprit et exploiter mes idées, je puise un peu dans un livre que je lis actuellement et qui est: „le système social". Sans tomber dans des tracasseries j'instruis le comte de Panin de tout ce qui me paraît équivoque ou douteux. Voilà en peu de mots tout ce qui se passe en moi et tout ce que je fais du côté moral; quant au physique, c'est à peu près le même train de vie, que vous avez laissé en partant, assez uniforme c.-à-d. Au reste je me réserve le plaisir de vous communiquer de bouche tout ce qui est trop minutieux pour

être inséré dans une lettre ou ce dont je pourrais ne point me souvenir. Je finis par vous dire, que je suis si impatient de vous revoir et de considérer la belle marchandise que vous avez apportée, que j'avais compté pendant près d'une semaine les heures, mais me voyant trompé par ce calcul, j'ai pris mon mal en patience et je vous attends de pied ferme. Adieu, portez-vous bien, mon ami, et revenez le plus tôt que vous pourrez. Mon cœur a besoin de s'épancher."

„Tzarskoje Sélo, ce 3 de juin 1773."

Pendant le voyage de l'escadre l'impératrice, grâce à un hasard, lut une lettre confidentielle de la part du baron d'Assebourg au comte Nikita Iwanowitch Panin, par laquelle Catherine apprit, qu'on avait agi auprès de la landgrave, afin de lui faire suivre en tout les conseils du comte Panin. L'impératrice fut vivement froissée de cette découverte et se mit à surveiller sévèrement toutes les personnes, qui allaient entourer les princesses. Le comte André était du nombre de ces personnes. L'impératrice écrivait au baron Tcherkassow: „Si chacun veut intriguer auprès de la landgrave, on ne manquera pas à gâter toute l'affaire. Selon mon avis mon droit est mieux fondé que celui des autres. Au nom du ciel, dites à la landgrave, qu'elle ne suive que mes conseils." Dans la réponse du baron Tcherkassow nous lisons: „Il est étonnant que le comte Panin ose se taire au sujet de pareilles lettres; j'entretiendrai plus tard Votre Majesté de cet objet; en attendant, veuillez me communiquer des ordres relativement au gentilhomme de la chambre, comte André Razoumowski. J'ai appris du général-lieutenant prince Troubetzkoi, que le comte André a été autorisé de la part du comte Tchernychew à abandonner au moment de l'arrivée à Réval le commandement de son vaisseau et à retourner par terre à St.-Pétersbourg. Puis-je lui permettre de se joindre à la suite de la princesse, en cas qu'il en sollicite la permission, ou en cas que la landgrave exprime ce désir?" L'impératrice répondit: „Si le comte Razoumowski vous demande la permission de venir ici avec la landgrave, vous lui direz que, n'ayant pas d'ordre de ma part à ce sujet, il vous est impossible de changer les dispositions relatives aux personnes

de la suite et aux chevaux; à la rigueur vous pouvez après le départ de la landgrave mettre à la disposition du comte deux chevaux. Si la landgrave vous parle de cette affaire, soit directement soit par l'intermédiaire de quelque autre personne, vous lui direz, que tout étant arrêté pour ce qui concerne les personnes de la suite il vaut mieux de ne pas toucher à ce sujet."

Le baron de Tcherkassow, tout en obéissant aux ordres de l'impératrice, allait plus loin: il lui conseillait de décacheter les lettres adressées à la landgrave, de désigner quelque femme de chambre, qui pourrait servir d'espion auprès des princesses, et de veiller sur l'intégrité des cachets des paquets que l'impératrice recevait et qui se rapportaient au voyage des princesses. „En ce qui concerne le comte Razoumowski", ajoutait le baron, „je me conformerai en tout point aux ordres de V. M. Pour éviter tout embarras imprévu, qui pourrait survenir de la conduite du comte, je vous prierai d'ordonner au comte Iwan Tchernychew, qu'il fasse venir le comte Razoumowski à Tzarskoje Sélo. On pourrait lui expliquer plus tard, que cet ordre fut dicté par le désir d'avoir aussi vite que possible des nouvelles au sujet des princesses et de leur voyage." Catherine, trouvant ridicule les précautions extraordinaires que le baron de Tcherkassow lui proposait pour jouer le rôle de „personnage d'importance", se contenta des dispositions qu'elle avait prises par rapport au comte André.

La frégate „St.-Marc" arriva à Réval le 5/16 juin. Le paquebot „Sokol" la rejoignit quelques heures plus tard. L'autre paquebot, „Bystryj", se fit attendre. Tcherkassow écrivait à l'impératrice: „Le comte Razoumowski n'est pas encore arrivé; c'est toujours lui qui me cause de l'embarras." L'aigreur du baron contre le comte André et le comte Panin le fit quitter Réval pour se rendre à St.-Pétersbourg avant l'arrivée du paquebot „Bystryj". Cette fois il avait deviné les désirs de Catherine, qui lui exprimait sa satisfaction sur sa manière d'agir, en lui prescrivant en même temps de faire continuer le voyage du paquebot „Bystryj" vers Cronstadt.[1])

---

1) V. la monographie du baron de Bühler „Deux épisodes du règne de Catherine II" dans le journal „Rousski Wjestnik" en 1870 et 1871.

En attendant le grand-duc souffrait cruellement, n'ayant pas de nouvelles de son ami. Il lui écrivait de Tzarskoje Sélo le 15 juin 1773:

„Mon Dieu, mon ami, dans quelles horribles inquiétudes ne suis-je plongé à votre sujet maintenant. Je n'ose seulement y penser. Point de nouvelles de vous, et voilà huit jours passés que vos compagnons de voyage sont déjà heureusement arrivés, mais j'ai recours pour le moment à cette main qui m'a toujours été propice. Dieu est trop bon pour me punir aussi terriblement en m'ôtant mon ami et celui qui a eu le temps déjà de me sauver une fois. Mes inquiétudes sont si fortes que j'ai mal passé cette nuit et que je sens toujours un secret chagrin, qui m'empêche de sentir la joie qui devrait régner en moi à l'occasion de l'arrivée des princesses. Mon Dieu, qu'ai-je donc fait pour que vous vouliez me punir aussi cruellement? Mais banissons ces idées noires et affreuses. Les princesses vont arriver dans quatre heures d'ici et je dois les aller rencontrer à quelques verstes d'ici en voiture ouverte. Je m'y prépare sans aucune inquiétude excepté un petit mouvement secret d'embarras mêlé de honte. Tout cela est bel et bon, mais je n'ai aucune nouvelle de mon ami, et cela suffit pour troubler ma joie. L'impératrice a donné ordre que vous veniez sans vous arrêter à Réval. Faites-le donc, mon cher ami, pour me consoler de votre absence et de mes appréhensions avec toute la promptitude imaginable. Adieu, je vous recommande à Dieu, et en le faisant c'est comme si je m'y recommandais moi-même. Paul."

Le comte André arriva enfin à St.-Pétersbourg. Les intrigues du baron de Tcherkassow ne lui avaient pas nui à la cour. L'impératrice lui fit un accueil favorable. Quant au grand-duc, il fut au comble de la joie en revoyant son ami.

La princesse Wilhelmine fit d'abord une impression très favorable à la cour. Elle montra beaucoup de déférence et d'égards envers l'impératrice, en même temps elle sut captiver le cœur du grand-duc et allait en quelque sorte jouer le rôle d'intermédiaire dans la famille impériale.[1])

---

1) Quelques mois après l'arrivée de la princesse à St.-Pétersbourg le diplomate anglais, Robert Gunning, écrivait au comte Suffolk le 18/29 avril 1774: „Whatever uneaseness the Empress may have of late, it is certain,

Il paraît que toute la méfiance que l'impératrice avait laissé entrevoir envers le comte Razoumowski disparut. L'intimité qui régnait entre le grand-duc et le comte continuait toujours. Ce dernier ainsi que le prince Alexandre Borissowitch Kourakin fut désigné, pour le service à la cour du grand-duc-héritier. Dans un des billets que Paul adressait au comte, nous lisons:

„J'ai été très fâché, mon cher ami, de ne vous avoir point vu toute la journée et encore de ne vous avoir pu écrire jusqu'à ce moment. Tout va bien, et on est venu me dire à deux reprises que le public a été très content de moi quant à ma façon de me conduire tant avec ma promise, qu'en général. Mon rhume va mieux et je serai obligé de sortir demain pour aller voir l'exercice de l'artillerie. Adieu, portez-vous bien. Votre fidèle ami à jamais. P.“

Les noces du grand-duc furent célébrées le 29 septembre 1773. Le comte André fut au nombre des gentilshommes de la chambre, qui chevauchèrent auprès du carosse doré de l'impératrice. Les fêtes qui eurent lieu à la cour à l'occasion de ce mariage continuèrent une

---

that no part of it proceeds from the conduct of the Great Duke, with whom she has at present every reason to be satisfied. She declared some time ago that it was the Great Duchess she was indebted for having restored her son to her, and that it should be the study of her life to repay this obligation; indeed she omits no opportunity of caressing that Princess, who with an understanding even inferior to the Great Duke's has certainly obtained a very great ascendancy over him and seems hitherto to have practiced the lessons the landgravine her mother undoubtedly gave her with considerable success. Her society is the only one the Great Duke seems to have any relish for at present, nor does he partake of any other whatever except young count Razoumowski.“ *)

---

*) M-r Wassiltchikow cite la traduction allemande de cette dépêche dans l'édition de Raumer „Beiträge zur Neueren Geschichte“ III. 43. Nous préférons citer l'original paru dans le Sbornik de la Société historique, XIX. p. 409—410. V. en outre la lettre de Catherine à m-me Bjelke dans le Sbornik, XIII. p. 388 et la lettre de Catherine à la landgrave dans l'ouvrage de Kobeko „Le césarewitch Paul“ (en russe) p. 106. B.

quinzaine. L'impératrice alors bienveillante et aimable envers son fils lui accorda de loger le comte Razoumowski au palais. Le grand-duc s'empressa de faire part de cette résolution à son ami. Il lui écrivit:

„Mon ami, vous avez déjà appris par Tarchow (?) que l'Impératrice a permis que vous vinssiez chez moi; il ne me reste donc qu'à vous dire la façon dont ceci s'est passé. C'était à table où j'ai demandé la permission, en disant que j'espérais qu'elle ne trouverait point mauvais si vous viendrez chez moi; elle m'a répondu gracieusement et a ajouté à cela, qu'elle le faisait avec d'autant plus de plaisir, qu'elle ne savait rien de mauvais sur votre compte et qu'au contraire elle avait toujours entendu du bien de vous. Vous pouvez vous représenter la sensation que j'en ai eue. J'ai déjà arrangé, et ma femme a participé à cet arrangement, que vous demeuriez dans une chambre qu'occupe la Wurmser (?) tout à côté de mon beau-frère[1]) qui en est charmé et qui se dit, qu'il voudrait que vous fussiez le plus près que possible de lui. Venez donc demain matin m'embrasser. Ma femme vous fait souvenir de la queue, la belle queue (sic) qu'elle chantait à la Santé.“

Dans un autre billet du grand-duc nous lisons:

„Je compte avoir le plaisir de vous voir dans quelques heures d'ici; j'en suis déjà tout joyeux. J'espère que vous vous portez bien comme moi. N'ayant pas le temps de vous dire grande chose, je vous dirai tout simplement que votre demeure est toute prête, que je suis très impatient de vous voir et que je vous aime bien. Adieu, il n'est arrivé aucun changement à la disposition de la journée, car tout se fera comme je vous l'ai marqué, et le lancement sera à ce que je crois après dîner.“

La grande-duchesse à son tour traitait avec beaucoup de bienveillance l'ami de son époux. Tout l'entourage du jeune couple était enchanté du comte André. Un des courtisans de la jeune cour,

---

1) L'héritier prince Louis de Hesse, qui devint plus tard le premier grand-duc de Hesse-Darmstadt.

arrivé de Hesse-Darmstadt, écrivait alors au baron d'Assebourg: „M-r de Razoumowski est un jeune homme fort aimable: belle physionomie, beau maintien, façon d'un homme de qualité, propos agréables, sensé, mesuré.“ [1])

---

1) Voir la monographie du baron de Bühler: „Deux épisodes du règne de Catherine II“, dans le journal „Rousski Wjestnik“, 1872. p. 489.

Chapitre III.

Une crise à la cour (1776).

Étant logé au palais de l'impératrice le comte André s'adonnait entièrement aux plaisirs de la cour et de la vie libre.[1]) Malgré leurs occasions fréquentes de se voir la correspondance entre le grand-duc et le comte continuait toujours. Voici des billets que Paul écrivit alors au comte:

1.

„Je vous souhaite bien le bonjour, mon ami. Ma femme vous fait bien des compliments. Elle se porte assez bien, mais elle sent toujours des lassitudes et des douleurs dans les jambes. Sa fluxion à la joue n'est pas passée. A propos, il y a d'assez bonnes nouvelles d'un certain endroit que vous devinez à ce que je pense. Je n'ai rien d'autre à vous dire de plus, si ce n'est que je ne me lasserai jamais de vous dire que je vous aime et que je serai toujours votre fidèle ami

P."

„M. Allamand (?) vous fait ses compliments."

2.

„Bonjour, mon ami. Votre billet de tantôt est venu dans un moment où je ne pouvais vous répondre. Je suis charmé que vous vous portiez mieux. J'ai à vous annoncer un grand malheur. Cette charmante, cette caressante, cette vive Obida par grande gaîté et voulant mieux regarder par la fenêtre vient sur le balcon, prend le coussin qui

---

1) Il ne rencontrait alors que rarement ses frères, ce que nous apprenons par une lettre du comte André à m-r de Marignan, écrite en 1782 et tirée des Archives du prince Razoumowski.

couvre la grille pour un canapé, saute dessus, perd l'équilibre, tombe au bas, se fracasse poitrine et jambes et meurt au bout de deux heures de temps. Plaignez-la avec nous. Je passerai d'un sujet si triste à une bonne nouvelle que Kruse nous a annoncée. Mon beau-frère est arrivé heureusement à Nowgorod. Ils ont dîné ensemble. La succession d'Obida ou plutôt sa place est échue à Mousourka que vous connaissez et qui ne plaît pas trop à ma femme. Adieu, mon ami. Votre fidèle ami Paul."

„Ma femme vient de chanter le Stabat Mater de Pergolèse pour se consoler de la mort d'Obida."

En attendant, la carrière officielle du comte avançait rapidement. En 1773 il fut nommé capitaine de la frégate „Catherine"; en 1774 il reçut le rang de brigadier; en 1775 il quitta le service de la marine et reçut un poste au commissariat pour la formation des troupes, dont le chef était Potemkin. A l'occasion de la fête pour célébrer la paix de Koutchouk-Kainardshi le comte André reçut le grade de major-général.

Il avait en même temps de grands succès dans la société. Le beau sexe de la capitale était enchanté du jeune comte. Parmi ses adoratrices nous trouvons Anastassia Nikolajewna Neledinski-Meletzki, née comtesse Golowkin, la princesse Marie Wassiljewna Barjatinski, née princesse Chawanski, et un grand nombre d'autres dames de l'aristocratie. Il surpassait les autres jeunes gens par l'élégance de son maintien et les grâces de son esprit. Il menait un grand train, et son père payait parfois les dettes considérables que le comte André contractait surtout pour sa luxueuse garderobe. On raconte l'anecdote suivante. Un jour un tailleur présentait au comte Kirill Grigorjewitch un compte de 20 000 roubles pour des habits de luxe, qu'il avait fournis au comte André. On constata que ce dernier avait commandé des centaines de gilets et d'autres vêtements. Le père irrité fit venir son fils et lui montra en ouvrant une armoire le costume modeste qu'il avait porté dans sa jeunesse, un habit de paysan et une casquette de peau d'agneau. „Vous voyez ce que j'ai eu dans ma jeunesse", lui dit le père, „vous deviez avoir honte de dépenser tant d'argent pour votre garderobe."

„C'est différent", lui répondit le comte André, „vous pouviez faire usage d'un costume pauvre étant le fils d'un cosaque; quant à moi, je suis le fils d'un feld-maréchal." Le père, désarmé par cette saillie, n'insista plus sur ses questions d'économie.[1])

Le jeune comte continuait toujours sa vie de plaisirs. Il aimait à prendre part à des orgies; il était inconstant dans ses liaisons d'amour. Bien souvent il se trouvait dans la société des attachés de l'ambassade française. Le marquis de Juigné, m-r Durand, les chevaliers de Langeac et de Corberon étaient du nombre de ses amis intimes. Les aventures et les exploits de cette compagnie formaient parfois le sujet de conversations à St.-Pétersbourg. Cette „jeunesse dorée" mettait souvent au désespoir les dignitaires chargés de veiller au maintien de l'ordre public.[2])

---

1) V. Bantych-Kamenski, Dictionnaire III. 2. Tradition de famille.

2) J. P. Jelaguin raconte dans une lettre du 12 mai 1774 à Potemkin ce qui suit: „Hier il est arrivé ici l'accident suivant. Vous savez que l'actrice D. fut arrêtée pour avoir insulté le public. Cependant j'avais l'intention de la mettre en liberté pendant la nuit. En attendant, le comte André Razoumowski vint me voir et me dit que l'actrice s'étant précipitée de la fenêtre de sa prison, la police l'avait saisie, et sans égards aux blessures, dont elle souffrait par suite de sa chute, et à la démence qui se faisait remarquer chez la malheureuse, l'avait de nouveau mise en prison. Le comte affirma, qu'il avait été témoin de cet incident et me supplia de lâcher la prisonnière et de lui prêter le secours, dont elle avait besoin. Aussitôt je donnai l'ordre de la transporter dans son logement et de lui envoyer un médecin. A peine le comte était-il sorti que j'appris, que l'affaire s'était passée tout autrement. Le comte Razoumowski, le marquis de Langeac et d'autres jeunes gens, ayant formé le projet d'enlever m-lle D. de la prison, s'étaient présentés à la fenêtre de la chambre où elle était enfermée. Le comte André s'approcha de la fenêtre, entama une conversation avec l'actrice et lui conseilla de se sauver en se laissant tomber dans les bras des jeunes gens. Ayant fait ce qu'il désirait l'actrice prit place dans la voiture. On allait partir au galop, lorsque les gardes s'apercevant de ce qui se passait arrêtèrent la voiture et forcèrent m-lle D. à retourner en prison; il s'ensuivit une mêlée, au cours de laquelle les jeunes gens giflèrent et maltraitèrent les soldats et les gardes. Ces derniers, voyant qu'ils avaient affaire au comte Razoumowski, n'osèrent pas se défendre

Cependant cette vie déréglée ne portait aucunement atteinte à la situation du comte André à la cour. Elle s'affermissait au contraire de jour en jour. Non seulement le grand-duc aimait à faire des confidences au comte André, mais la grande-duchesse elle-même était sous le charme de ses paroles et de son dévouement.[1]) L'intimité, qui régnait entre le grand-duc-héritier et le comte André devint l'objet de l'attention du corps diplomatique. Le comte de Solms écrivait au roi Frédéric-le-Grand le 22 juin 1775:

„La seule personne qui ait la confiance du grand-duc, c'est un comte André Razoumowski, un des fils du hetman, et après lui un jeune prince Kourakin. Ce sont les seuls qui soient admis aux dîners et aux soupers en partie carrée, mais le premier l'emporte pour la confiance. Ce jeune homme, qui n'a pas le caractère mauvais, n'est pas soupçonné de lui donner de mauvais conseils ou de l'animer contre sa mère, mais aussi n'est-il pas en état pour en donner de bons qui puissent diriger la conduite d'un successeur au trône et l'empêcher de se laisser aller au penchant de faire quelquefois un peu le frondeur dans ses propos. Il n'est pas probable que S. M. I. les ignore tout à fait, mais elle n'en fait rien remarquer apparemment, parce qu'elle ne

---

et se firent battre sans résistance. Vous voyez ce que ces jeunes gens se permettent. La lecture des romans corrompt leurs mœurs et les met à même de trouver les moyens pour enlever des femmes et pour troubler l'ordre en pleine rue. Non content de se rendre coupable d'une pareille effronterie le jeune homme arrive et me fait un récit plein de mensonges, en oubliant que moi je l'ai porté sur mes bras et que son père est très lié avec moi. Cependant j'ai dû laisser partir l'actrice; elle est chez elle, et je n'ose pas punir son impudence, parce que je crains d'encourir le ressentiment du grand-duc et par-là le mécontentement de l'impératrice. Défendez-moi, s'il est nécessaire, et dites au père que par égard à lui je ne donnerai pas suite à cette affaire.“ V. le journal „Bibliografitcheskije Zapiski“ III. p. 549.

1) Le comte F. N. Golitzyn dit dans ses mémoires: „Le comte André était toujours auprès de Son Altesse Impériale, et en même temps il jouissait de la confiance de la grande-duchesse.“ V. le journal „Rousski Archiv“ 1874. I. p. 278.

craint pas qu'ils puissent tirer à conséquence, et elle continue à avoir les mêmes procédés envers la jeune cour." [1])

Le diplomate anglais Harris écrivait un peu plus tard: „Bientôt après les noces du grand-duc on s'aperçut que la grande-duchesse avait de l'ascendant sur lui tout en subissant elle-même l'influence du comte André Razoumowski. Quant à ce dernier il recevait, non seulement des instructions, mais aussi la plus grande partie de ses revenus, de la part des diplomates de la maison des Bourbons." [2])

Le père du comte, en payant les dettes de son fils, ne se doutait pas des relations, qui existaient entre le comte André et l'ambassade française. Il est certain que ces relations ne se bornaient pas à des orgies et à des extravagances de tout genre, mais qu'elles touchaient à la politique.*) L'attachement du grand-duc envers le comte avait conservé toute la naïveté de la jeunesse. Quant au comte, il songeait à l'avenir et cherchait à s'assurer pour sa carrière un protecteur puissant. Il conseillait au grand-duc d'agir avec beaucoup de prudence, de se tenir réservé en présence d'autres personnes et de ne pas laisser entrevoir son attachement pour son ami. En même temps il cherchait à développer chez le grand-duc le besoin de l'indépendance et l'esprit de confiance en soi-même. Par-là il songeait à paralyser l'influence du comte N. J. Panin, qui était un chaud partisan de l'alliance entre la Russie et la Prusse. Saldern y travaillait aussi de son côté, en exer-

---

1) Tiré des Archives de Berlin. V. de même la lettre de Sir Robert Gunning du 18 avril 1774 que nous avons citée plus haut p. 23—24.

2) „It appeared soon after his marriage with the princess of Darmstadt, that she easily found the secret of governing him and that so absolutely, that he dismissed the few companions that seemed to have been of his own choice, and in his society, his amusements and his sentiments was entirely directed by her. ... She in her turn was governed by count Andrew Razoumowski her paramour ... and he again received his lessons and the greatest part of his income from the ministers of the house of Bourbons." Diaries and correspondence of James Harris, first earl of Malmesbury. London 1845. I. p. 182.

---

*) V. la note à la fin de ce chapitre. B.

çant de même une grande influence sur la conduite du grand-duc. Il avait occupé plusieurs postes diplomatiques à l'étranger et représentait alors les intérêts du grand-duc dans les affaires du Holstein. Il avait joui autrefois de la protection du comte Panin, mais le caractère de leurs relations avait changé par suite de quelques malentendus.

Le grand-duc recevait souvent Saldern et le comte Razoumowski sans que personne pût s'en apercevoir. On pressent par-là, que des intrigues allaient se former. Durand écrivit au duc d'Aiguillon le 22 mars 1774:

„Il y a quelqu'un avec lequel le grand-duc est très intime, et nous avons profité de cette voie tant pour désabuser le prince des préjugés qu'on lui a inspirés en faveur du roi de Prusse que de ceux qui lui ont été inspirés contre la France et en même temps pour sonder les affections et les secrets de la jeune cour. C'est par ce canal que je me trouve éclairci sur la nature de l'éloignement qui paraissait s'établir entre le grand-duc et m-r Panin. Cet éloignement n'est que simulé. M-r Panin a pensé qu'il devait affecter le maintien de réserve pour détourner le coup dont il est menacé.[1] Le grand-duc de son côté, entraîné par les charmes d'un genre de liberté dont il jouit depuis son mariage, goûte le plaisir d'être débarassé entièrement d'un mentor; il regarde cependant m-r Panin comme son ami et compte sur son parti comme sur la ressource la plus assurée pour lui en cas d'évènement.“ [2]

Nous aimons à croire que le grand-duc, dont l'énergie et la perspicacité laissaient à désirer, se trouvait sous l'influence de ses amis sans se douter d'abord du but final de ces derniers. Aussitôt qu'il s'aperçut que leur action était dirigée contre le comte Panin, auquel il était attaché sincèrement, il se refusa à ces menées. Cependant il ne trahit pas le comte Razoumowski, et ce dernier, voyant, qu'il était allé trop loin, changea sa tactique d'autant plus vite que l'influence de

---

1) Le bruit courait alors à St.-Pétersbourg que le comte Panin aurait sa démission.

2) Tiré des archives de la Bibliothèque nationale à Paris.

Panin se renforçait depuis le mariage de Paul et qu'ainsi l'agitation contre lui devenait trop dangereuse.

Tout en n'aimant pas le comte Panin et même en observant ses actions d'un œil méfiant, l'impératrice avait besoin de lui et prêtait l'oreille à ses conseils. Elle lui avait confié la direction du collège des affaires extérieures et l'avait fait instituteur de son fils. La chute du comte Orlow, qui avait été envoyé au congrès de Fokchany,[1] avait contribué à renforcer la position de Panin. Wassiltchikow, le successeur d'Orlow, qui avait dirigé la cour pendant dix ans, avait besoin de quelqu'un qui pût veiller sur ses pas. Ce changement inattendu causa des difficultés à la cour. Aussitôt qu'Orlow apprit, qu'il y avait un nouveau favori à la cour, il rompit les négociations de Fokchany et retourna à St.-Pétersbourg pour garder sa position. Des négociations avec Orlow s'ensuivirent, et ce fut là que Catherine eut besoin du soutien et des conseils de Panin. Wassiltchikow, lié par son frère Wassilij Ssemjonowitch, gendre du comte Kirill Grigorjewitch, avec les Razoumowski, entretenait des relations favorables avec le grand-duc; en même temps il suivait les conseils de Panin qui l'avait aidé dans sa carrière. Il n'y a aucun doute que le comte André Razoumowski devait en partie sa position à la cour au favori Wassiltchikow. Cependant ce dernier n'était pas fait pour cette situation, qui lui paraissait équivoque et préjudiciable et dont il était honteux. Catherine avait besoin d'un homme d'un esprit plus vaste et de plus d'énergie. C'est ainsi que Potemkin en 1774 devint le favori de l'impératrice.

Le parti du grand-duc était très mécontent de ce changement. Panin voyait avec une peine infinie que son influence allait diminuer. On racontait en ville que Catherine blâmait l'intimité de son fils avec le comte Razoumowski et qu'elle avait même parlé ouvertement de son mécontentement à Paul. C'était la raison pour laquelle Razoumowski, en se voyant privé de la protection de Wassiltchikow, se hâta de gagner celle du nouveau favori, qui sitôt sa faveur assurée s'était attiré la haine de Paul. Ce fut en vain que Razoumowski s'efforçait de

1) En 1772.

rapprocher le grand-duc et Potemkin. Nous lisons dans une dépêche de Durand au duc d'Aiguillon du 22 juillet 1774:

„Il y a quelque temps, que le grand-duc entendit un sermon, vraisemblablement de commande, sur la nécessité pour les princes de ne point avoir de favoris. Le jeune comte Razoumowski entra, et le grand-duc lui dit en riant avec éclat: „ „Monsieur ne veut pas que je vous aime.“ “ Le sieur Aepinus, instituteur du prince, s'enfuit et en est malade de frayeur. La faveur du comte cause, comme on voit, de l'ombrage. Quoiqu'il se comporte avec sagesse, l'impératrice a déjà fait des efforts pour l'écarter. Le grand-duc s'est récrié et a déclaré qu'il ne se laisserait point enlever un ami. Quelque confiance qu'il accorde à celui, à qui il donne ce nom, celui-ci n'a pu encore procurer à m-r Potemkin un accueil supportable de la part du prince, et Potemkin est homme à s'en venger tôt ou tard. „ „Si ce n'est pas sur le grand-duc“ “, ai-je dit au comte Razoumowski, „ „ce sera sur vous. Songez-y.“ “ [1])

Vers ce temps-là l'impératrice entreprit un voyage à Moscou, où l'on célébra la conclusion de la paix de Koutchouk-Kainardshi. Il y eut des fêtes magnifiques. Catherine jouissait alors d'une popularité extraordinaire, tandis que le grand-duc et son épouse par suite de leur attitude trop réservée ne savaient pas se rendre populaires.[2]) Le diplomate saxon Sacken écrivit le 15 avril 1775 à sa cour: „On n'aime pas ici la grande-duchesse, parce qu'elle déteste à son tour la vieille

1) Tiré des archives de la Bibliothèque nationale à Paris.

2) Castéra, Vie de Catherine II, Paris 1797. II. p. 145, prétend qu'à Moscou Catherine fut accueillie avec une réserve extrême et qu'au contraire on pouvait partout remarquer l'enthousiasme du public pour le grand-duc Paul. Ce récit est dénué de tout fondement. De même il ne faut pas ajouter foi au récit de Castéra, d'après lequel le comte André Razoumowski aurait conseillé au grand-duc de profiter de cette disposition favorable de l'opinion publique. Tout ceci ne concorde nullement avec les récits des diplomates étrangers, qui étaient témoins du séjour de Catherine à Moscou. La grand'mère de l'auteur de ce livre, m-me Archarow, se souvenait encore du charme que l'impératrice exerçait alors sur les habitants de Moscou.

capitale et ses habitants.“ Nous lisons dans la dépêche que le diplomate français Durand adressait au comte de Vergennes le 13 mars 1775: „La noblesse de Moscou est peu contente de la naïveté avec laquelle le grand-duc et la grande-duchesse expriment leur dégoût pour une ville immense, mais où tout est épars, où rien ne tient ensemble, dépourvue d'eau à boire, n'ayant que trois petites rivières, souvent à sec, renfermant plusieurs marais et fourmillant de visages inconnus pour LL. AA. qui ne peuvent se faire à leurs façons.“ 1)

En même temps les relations qui existaient entre l'impératrice et sa belle-fille se gâtaient peu à peu. Dans ses lettres au baron de Grimm Catherine se plaignait du caractère de la grande-duchesse. Nous lisons dans la lettre de Catherine du 21 décembre 1774: „Elle est presque toujours malade, mais aussi comment ne pas l'être? tout est à l'excès chez cette dame-là: si l'on se promène à pied, c'est vingt verstes;*) si l'on danse, c'est vingt contredanses, autant de menuets, sans compter les allemandes; pour éviter le chaud dans les appartements, l'on ne fait point de feu; si les autres se frottent le visage de glace, d'abord tout le corps devient visage; enfin le milieu est fort loin chez nous. Crainte de méchants, on se défie de la terre entière et l'on n'écoute ni bon, ni mauvais conseil; en un mot, il n'y a jusqu'ici ni aménité, ni prudence, ni sagesse à tout cela, et Dieu sait ce que cela deviendra, puisqu'on n'écoute personne et qu'on a tête décidée à soi. Imaginez-vous que depuis un an et demi et plus on ne parle pas un mot encore de la langue; nous voulons qu'on nous apprenne, mais nous ne donnons pas un moment d'application par journée à la chose; tout est toupillage; nous ne pouvons pas souffrir ceci ou cela; nous sommes endettés au delà deux fois de ce que nous avons, et nous avons cependant ce que guère quelqu'un en Europe a“ etc.2)

Naturellement l'impératrice ne restait pas indifférente aux personnes, qui entouraient le grand-duc et son épouse et qui, selon l'avis

1) Tiré des archives de la Bibliothèque nationale à Paris.
2) V. le Sbornik de la Société Historique, XXIII. p. 12.

*) Une werst à peu près = 1 kilomètre. B.

de Catherine, exerçaient une influence plus ou moins défavorable sur leur conduite. La „petite cour“ se plaignait à son tour de la souveraine, et le comte André faisait parfois des confidences à ce sujet à ses amis de l'ambassade française. Durand écrivait le 4 octobre 1774:

„L'impératrice cherche à rendre son fils défiant et ombrageux pour l'isoler, persuadée que de lui-même il est incapable de s'élever contre elle ou de lui résister. Il a un favori et il a en même temps l'amour le plus vif pour la grande-duchesse. La mère a cru devoir l'avertir, que le comte André Razoumowski profiterait de sa familiarité pour porter ses désirs jusque sur la princesse. Cette odieuse confidence a causé au grand-duc un chagrin qu'il s'est efforcé en vain de dissimuler. La princesse l'a forcé à la fin de lui en dire le sujet et elle ne l'a appris que pour en verser des larmes pendant plusieurs jours et pour faire voir au prince la malignité d'un rapport qui ne tendait qu'à mettre la division entre eux.“ [1])

Cependant il n'y avait pas d'inimitié déclarée entre l'impératrice et la grande-duchesse. Il régnait dans les relations entre les deux femmes une froideur toujours croissante. En outre il y avait même des froissements entre le grand-duc et son épouse. On prétendait que cette dernière tourmentait son mari par une jalousie démesurée.

Nous nous rappelons que Catherine était très mécontente des dettes que la grande-duchesse avait contractées. Il faut avouer que Nathalia Alexejewna avait toujours besoin d'argent et qu'elle faisait parfois des emprunts chez des personnes de sa connaissance. Entre autres elle s'était adressée pour avoir de l'argent à la sœur du comte André Razoumowski, m-me Zagrjashski. Ce fut pendant le séjour de la cour dans la vieille capitale qu'on débita dans le public des détails sur les difficultés de la situation financière de la grande-duchesse. Après le retour de l'impératrice à St.-Pétersbourg ces bruits s'aggravèrent et compromirent la réputation de la grande-duchesse. On prétendait qu'elle avait l'intention de contracter à l'insu de sa belle-mère une dette assez forte par l'intermédiaire de quelque diplomate étranger; on nommait comme complices de ce projet hasardé le comte André

1) Tiré des archives de la Bibliothèque nationale à Paris.

Razoumowski et le sécretaire de la légation française, le chevalier Corberon.

L'intimité des relations, qui existaient entre le comte André et les diplomates français, faisaient causer à la cour. Aussi l'ancien ami de l'hetman, le comte J. G. Tchernychew, jugea nécessaire d'en prévenir le comte André pendant le séjour de la cour à Moscou. Il lui conseilla dans sa conduite beaucoup de précaution pour ne pas s'attirer le ressentiment de l'impératrice. On a tout sujet de croire, que le comte André mit à profit cet avertissement; sa conduite dut changer par la suite; l'impératrice du moins, à ce qu'il paraît, n'apprit rien des bruits, qui couraient en ville au sujet de ces affaires.

Vers ce temps-là la santé de la grande-duchesse s'affaiblissait de plus en plus; on la croyait phtysique. Cependant, étant devenue enceinte elle reprit ses forces et parut aller mieux. Catherine attendait avec une impatience extraordinaire la naissance d'un fils, ce qui eut été un gage pour l'avenir de la dynastie.

Le 10 avril 1776 la grande-duchesse sentit approcher son accouchement. L'impératrice ne quittait pas le chevet du lit de la malade et l'assista en tout point. Des complications dans l'état de la jeune femme s'étant annoncées, Catherine fit aussi mander le médecin du prince Henri de Prusse, qui alors se trouvait à St.-Pétersbourg. La grande-duchesse souffrait horriblement, ce qui pourtant ne l'empêcha pas d'écrire pendant ces heures de tourment un billet au comte André qu'elle lui fit parvenir avec un bouquet de fleurs par l'intermédiaire de son amie, m-lle Alymow.[1]

Il n'y eut pas moyen de sauver ni la vie de la grande-duchesse, ni celle de l'enfant. Nathalia Alexejewna mourut le 16 avril 1776. Le grand-duc, qui adorait sa femme, fut au désespoir. Catherine pria le prince Henri de ne pas abandonner Paul et, jugeant mieux d'éloigner aussi vite que possible le jeune mari du cercueil de sa femme, déménagea avec lui pour se rendre à Tzarskoje Sélo.

Le comte André ayant suivi comme les autres courtisans la cour à Tzarskoje-Sélo, selon son habitude se présenta le lendemain à la porte

---

1) V. le journal Rousski Archiv, 1871. p. 35.

de la chambre à coucher de Paul, mais il ne fut pas reçu. Cependant le grand-duc, en sortant de sa chambre, embrassa son ami et s'éloigna après avoir échangé quelques mots avec lui. L'impératrice sortait alors de la chambre à coucher de son fils; elle tenait à la main un paquet cacheté qu'elle confia au comte André en lui ordonnant de le remettre au feld-maréchal prince A. M. Golitzyn, alors à St.-Pétersbourg. Il y occupait le poste de commandant-chef, et on l'avait chargé de veiller aux préparatifs pour les funérailles de la grande-duchesse.

Razoumowski sans se douter de rien se rendit à la capitale. En route il rencontra son ami et protecteur, le comte J. G. Tchernychew, qui, se rendant à Tzarskoje Sélo, l'invita à venir le voir après son retour de la ville, sous prétexte qu'il avait à lui donner connaissance de nouvelles importantes, qui le concernaient. Il est probable que le comte Tchernychew avait l'instruction de faire part au comte André que ses papiers avaient été saisis et se trouvaient dans les mains de l'impératrice, mais qu'il ne voulait pas lui faire une communication d'une si haute importance en pleine rue en présence des cochers et des laquais.

Arrivé à St.-Pétersbourg le comte transmit le paquet de l'impératrice au prince Golitzyn, qui, après avoir parcouru les papiers, communiqua au comte l'ordre de l'impératrice, qui lui enjoignait de demeurer dans la capitale pour y prendre part aux préparatifs des funérailles de la grande-duchesse. Le comte, atterré par cette communication, écrivit aussitôt au grand-duc. Il ne se doutait pas, qu'à ce même moment Catherine, afin d'apaiser la douleur de son fils, venait de lui faire transmettre les papiers de la défunte, passablement comprommettants pour le comte. Dans sa lettre au grand-duc le comte s'exprimait ainsi:

„Je m'adresse à vous, Monseigneur, avec cette confiance, cette sécurité que vos bontés et, j'ose dire, votre amitié m'ont inspirés depuis que j'ai eu le bonheur de vous approcher. Je ne sais, si c'est avec votre consentement, Monseigneur, que j'ai été envoyé ici ce matin, et si vous savez quel est le but de mon voyage. Je ne le crois pas, parce qu'il me semble en le croyant, que je ferai tort à votre sensibilité et à la franchise de votre caractère. Voici, Monseigneur, tout ce qui s'est passé. Vous vous rappelez que vous m'avez trouvé ce

matin dans la chambre à côté de celle où vous dormez et où on ne m'a pas laissé entrer, parce que vous étiez occupé. Vous avez bien voulu m'embrasser à votre ordinaire, et mes yeux se sont mouillés de larmes, parce que, depuis le malheur que nous avons essuyé, je ne puis encore vous voir sans la plus vive émotion. Je n'ai pas besoin de vous en dire les motifs; j'avais consacré mes jours à vous le prouver. Je n'eus que le temps de vous dire, que j'avais à vous faire part de quelque petite chose relativement à votre respectable épouse, qui est le seul objet dont mon cœur et mon imagination sont remplis; vous me quittâtes et au même instant l'impératrice sortit de votre chambre où elle venait d'entrer, m'apella et me remettant une lettre me dit: „ „Portez cela au maréchal Golitzyn et dites lui d'exécuter au plutôt ce que cela contient.“ “ Je pars sur le champ et ayant rempli mon message, le maréchal m'annonce, que S. M. voulait que je reste auprès de lui pour participer aux arrangements des funérailles de notre vertueuse grande-duchesse. Jugez, Monseigneur, de ma surprise et de ma douleur! Je ne puis m'empêcher de vous témoigner la révolution que j'éprouvais! Est-ce pour me déchirer le cœur? Est-ce pour me mettre à l'epreuve de tous les tourments, qu'on me condamne à aggraver à chaque instant une douleur, dont la violence n'a déjà plus de bornes? Que deviendrai-je, Monseigneur? Tirez moi de l'embarras affreux où je me trouve! On m'éloigne de votre personne, tandis que je n'avais d'espoir qu'en vous et que je voulais confondre dans mon attachement pour vous, l'attachement que je portais à votre respectable épouse. J'espérais, Monseigneur, vous être de quelque utilité en mêlant mes larmes avec les vôtres et en redoublant les efforts de mon zèle pour alléger le poids de la situation accablante où vous vous trouvez. Pourquoi me vois-je frustré de cette douce et unique consolation, que je pouvais attendre dans un chagrin aussi légitime et aussi vif que le mien? Je le demande, Monseigneur, avec la sincérité, dont je me suis toujours piqué vis-à-vis de vous et à laquelle je me crois autorisé par la pureté de ma conduite et de mes sentiments à votre égard. Jugez ces sentiments, Monseigneur, et jugez en même temps, combien est affreux le coup que j'essuie, que vous seul pouvez parer, mais dont je ne cherche pas à démêler la source, parce que je la crois trop au-dessous des perqui-

sitions. Je compte sur vous avec confiance. Daignez, Monseigneur, m'éclairer par un mot. Je l'attendrai avec la plus grande impatience et serai éternellement au delà de toute expression, etc." [1])

Le comte André ne reçut pas de réponse du grand-duc. Ce ne fut que le comte Saltykow qui dans trois billets consécutifs lui fit connaître en partie sa position équivoque. Il y est dit entre autres: „Le grand-duc étant souffrant et alité n'a pas pu répondre à votre lettre. Il vous fait dire, qu'il n'y a pas moyen de changer quoi que ce soit à la résolution de S. M. I." Dans un autre billet nous lisons: „Le grand-duc ne savait pas, que votre commission à l'adresse du prince Golitzyn avait trait à votre personne. Je conçois que votre position est très difficile, et vous pouvez compter sur mon entière sympathie." Enfin le comte Saltykow ajoutait dans un troisième billet: „Hier l'impératrice me dit, qu'elle s'opposait absolument à votre retour à Tzarskoje Sélo. Je conviens que cela doit vous blesser vivement; mais comme votre position actuellement est très délicate, il vaut mieux obéir scrupuleusement à la volonté de l'impératrice et ne pas quitter la capitale; vous pourriez, pour expliquer tout cela, alléguer une indisposition ou donner quelqu'autre motif. Ainsi vous éviterez d'attirer sur vous la colère de la Souveraine et de vous rendre malheureux pour toujours." [2])

Le comte André écrivait au comte Saltykow:

„J'ai été informé hier par le maréchal[3]) de tout ce que vous me faites l'honneur de m'écrire, mon général; je suis cependant très sensible à votre honnêteté et l'avis que vous voulez bien me donner. Si jamais ma conduite et mes mœurs ont pu fixer un instant votre attention, vous devez me connaître assez de franchise et de probité pour pouvoir juger du parti que je prendrai dans les circonstances présentes; c'est parce que je vous crois et l'un et l'autre que je me fais une vraie satisfaction de vous dire à vous seul, que mon cœur ne démentira jamais les sentiments, le zèle, l'attachement qu'il a toujours renfermé

---

1) Copié du brouillon qui se trouve dans les archives du prince Razoumowski.

2) Archives Razoumowski.

3) Golitzyn.

pour Mgr. le grand-duc. Je me conformerai avec une soumission respectueuse à la volonté de S. M. ainsi que je l'ai observé dans toutes mes actions. Au reste je n'épargnerai jamais rien pour exposer la pureté de ma conscience et faire taire la sensibilité de mon cœur.“ 1)

Ne sachant pas à qui s'adresser dans cette crise — son père se trouvait alors en Petite-Russie — le comte André se décida enfin à s'adresser à son chef immédiat, le président du collège de la marine, le comte J. Gr. Tchernychew, en lui écrivant la lettre suivante:

„M-r le comte, vous avez eu la bonté de me dire le jour que je vous ai rencontré sur le chemin de Tzarskoje Sélo que vous avez à me parler et que je vienne chez vous. Je le promis et comptais pouvoir le faire le même soir ou le lendemain. Avec de l'honnêteté on ne sait pas prévoir les malheurs; j'eus celui de ne pouvoir pas vous tenir parole, puisque l'ordre de S. M. dont j'étais porteur m'enjoint de rester ici sous prétexte de m'employer à l'enterrement et qu'il m'a été dit depuis par le maréchal et confirmé dans cet instant par une lettre de m-r Saltykow, que l'impératrice me défendait de retourner à Tzarskoje Sélo. La confiance que je suis accoutumé d'avoir en vous, m-r le comte, et que vous vous êtes acquise par les bontés permanentes, et l'amitié que vous m'avez toujours témoignée, et celle qui vous unit à mon père, m'engage à m'épancher et vous ouvrir mon cœur non sur ma surprise au sujet de ce qui ce passe à mon égard, je m'y étais préparé depuis longtemps, et mon âme y était aguerrie, mais sur le choix du moment et le silence du grand-duc à qui j'ai écrit le jour de mon arrivée avec la franchise et la familiarité, qu'il avait établies entre lui et moi. Il ne m'a point répondu lui-même et m'a fait écrire par m-r Saltykow, qu'ayant la fièvre, il ne pouvait pas écrire et que, quant à mon absence, c'était la volonté de S. M., contre laquelle il ne pouvait rien faire. Ce changement seul me surprend au dernier point, parce que je ne trouve rien sur ma conscience qui puisse le justifier et que je ne pourrai jamais effacer de mon cœur le tendre attachement qu'il renferme. Si V. E. pouvait trouver quelque moyen de m'éclaircir sur ce seul point, elle m'obligerait au delà de toute expression. J'attendrai

1) Archives Razoumowski.

avec impatience que vous me procuriez le bonheur de vous voir. M-me la comtesse m'a dit, que ce sera vendredi; je volerai chez vous, m-r le comte, j'irai vous confier toutes les douleurs que j'éprouve et retrouver en vous les qualités d'un second père, dont vous avez toujours porté le titre dans mon cœur et dont ce moment-ci me fait sentir tout le besoin." [1])

Un coup plus cruel encore allait terrasser le comte André. A peine les funérailles de la grande-duchesse avaient eu lieu, que le feld-maréchal prince Golitzyn lui communiqua l'ordre de se rendre immédiatement à Réval, où il devait attendre des dispositions ultérieures de la part de l'impératrice. Il fallait se soumettre à la volonté de la Souveraine. „L'exil du comte Razoumowski", disait depuis dans ses mémoires le prince F. N. Golitzyn, „fut plutôt l'effet d'intrigues de cour que de l'intimité, qui avait existé entre lui et Leurs Altesses Impériales." [2])

En attendant cet épisode devint l'objet des conversations dans la capitale; on se chuchotait à l'oreille les prétendues particularités de cette affaire. Les diplomates étrangers se hâtaient d'en faire part à leurs cours; la légation française était en proie à une agitation extrême. On racontait, qu'on avait déterré parmi les papiers de la grande-duchesse de certains projets, écrits en partie de la main du comte Razoumowski, en partie de la main du chevalier Corberon; on avait découvert des particularités, qui se rapportaient à l'emprunt que la grande-duchesse avait voulu contracter et dont nous avons parlé plus haut.

Tout ceci excitait la colère de Catherine. Grâce à sa propre expérience elle savait apprécier l'importance de pareilles relations confidentielles avec des diplomates étrangers et des emprunts contractés par l'intermédiaire de ces derniers. Il est à présumer qu'elle se souvenait alors des relations intimes qu'elle avait entretenues autrefois avec sir Hanbury Williams, ce qui ne manqua pas sans doute à renforcer son indignation dirigée contre Razoumowski et Corberon. Elle donna l'ordre d'examiner scrupuleusement toute cette affaire.

---

1) Archives Razoumowski.

2) V. le „Rousski Archiv" 1874. I. p. 1278.

Le marquis de Juigné écrivait au comte de Vergennes le 10 mai 1776:

„Je vais vous rendre compte en particulier d'un événement, dont je suis fâché, mais qui est trop public et qui fait ici trop de bruit pour vous le laisser ignorer. Celui qu'il intéresse aurait fort désiré que je ne vous en écrivisse rien, ce qui fait que je ne l'insère pas dans ma dépêche. Le comte André Razoumowski, un des fils du maréchal de ce nom, ayant été longtemps à Strasbourg, trouvait de l'agrément à vivre avec nous, et comme il pouvait jouer un rôle un jour dans l'empire, j'avais cru intéressant de le ménager. Il a de l'esprit tourné agréablement. Le grand-duc lui avait accordé sa confiance même avant de se marier; mais trop jeune encore, car il n'a que 23 ou 24 ans, et trop confiant dans sa position, il n'a pas senti le danger d'avoir des ennemis, et il s'en est fait beaucoup. Enfin, soit avec justice ou soit sans fondement, il y a déjà quelque temps qu'il paraît avoir été accusé auprès du grand-duc, ce qui avait refroidi ce prince à son égard. Cependant par condescendance pour sa femme, qui avait pris sur lui beaucoup d'empire, il n'avait osé renvoyer son favori, mais il vient d'être envoyé à Réval. Quoique général-major il y est conduit par un bas officier des gardes. Je crois, qu'il y recevra de nouveaux ordres. On m'a dit, qu'il serait envoyé à Archangel, ce qui l'approcherait un peu trop de la Sibérie. D'un autre côté, comme il fait partie de la marine, peut-être se contentera-t-on de le tenir dans ce port, ce qui me ferait un vrai plaisir. On tient beaucoup d'autres propos sur son compte, qui n'ont aucune apparence de vérité. On a dit aussi, que dans les papiers de la grande-duchesse on a trouvé de lui des lettres ou des notes, qui ont déplu, sur la manière dont elle devait se conduire soit vis-à-vis de l'impératrice, soit vis-à-vis du grand-duc. C'est un fait dont je ne suis pas certain absolument. On me dit à l'instant que l'impératrice s'adoucit sur son compte et lui a permis d'aller trouver son père. Cela mérite confirmation."

Dans la dépêche du marquis de Juigné du 7 juin 1776 nous lisons:

„L'on m'a dit que dans les papiers de la grande-duchesse l'impératrice avait trouvé des notes et des mémoires, qui annonçaient un

système politique, contraire au sien, que le comte André Razoumowski était soupçonné d'avoir suggéré à cette princesse les idées, qui l'avaient amené à ce nouveau système, et c'est aussi une des causes, pour lesquelles on l'a envoyé à Réval, où il est encore, et comme le système en question tient à ce principe très vrai, que toute augmentation de la puissance prussienne est un désavantage pour la Russie, on accuse le comte de Lacy, avec qui ce jeune homme était fort lié, de lui en avoir fourni l'idée, ce qui n'est pas vrai. Vrai ou faux, l'on doit croire que le prince Henri (de Prusse) aura tâché d'accréditer cette opinion pour entretenir l'animosité de Catherine contre la mémoire de sa belle-fille et ainsi resserrer les liens, qui attachent cette princesse au roi son frère et l'éloigner encore davantage de la France."

On voit par cette lettre, que le marquis de Juigné n'avait pas encore été informé de ce qu'un des membres de la légation française s'était trouvé mêlé à cette histoire obscure. Il en eut connaissance au moment, où l'enquête de cette affaire fut entamée, ce qui causa l'échange de quelques notes diplomatiques entre le comte Panin et le collège des affaires étrangères d'un côté et le gouvernement français de l'autre. Nous lisons dans la dépêche du marquis de Juigné en date du 17 décembre 1776:

„L'affaire de m-r le chevalier de Corberon n'est point terminée, comme je devais m'en flatter, m-r Panin m'ayant dit qu'il irait parler à l'impératrice, ce qu'il n'a pas encore fait. Je ne puis douter, qu'elle ne lui fasse sentir aujourd'hui tout le mécontentement qu'elle a eu de sa liaison avec le comte André Razoumowski, liaison en vérité très innocente, mais elle ne le croit pas. L'on doit avoir mandé toute cette affaire à m-r de Bariatinski[1]) sans doute avec des couleurs un peu fortes, et je ne serais pas étonné, tout injuste que cela serait, qu'on vous demandât le rappel du chevalier de Corberon, tant est forte la prévention de l'impératrice contre lui. Il n'a, comme je vous l'ai déjà mandé, aucun tort dans cette affaire, et je ne lui en connais aucun dans toute sa conduite. Si cette circonstance pouvait vous engager à le placer plus promptement, ce serait une satisfaction qu'il mérite."

---

1) Alors diplomate russe à Paris.

Trois jours plus tard le marquis de Juigné ajouta ce qui suit:

„Les préventions de Catherine contre le chevalier de Corberon sont toujours au même point. M-r le comte Panin m'a dit, que l'affaire de m-r Razoumowski n'était pas le seul grief qu'elle avait contre lui; ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'elle a su très mauvais gré de ses liaisons avec le comte André Razoumowski, car je ne sais de lui aucun autre acte, dont elle ait pu s'offenser et que, ne voulant pas s'ouvrir sur cet article, elle a saisi sans trop de réflexion, ce me semble, la première occasion, qui s'est présentée de lui donner un désagrément. Cette liaison, comme je vous l'ai déjà mandé était, je vous l'assure, très innocente, et si le comte André a jamais eu quelques idées relativement au gouvernement de la Russie, le chevalier de Corberon n'en a rien su. On vient de me dire qu'il n'a rien été mandé de toute cette histoire à m-r de Bariatinski; je le désire et serais fort aise d'avoir été mal informé, mais j'ai peine à le croire.“ [1])

En attendant, le bruit de la disgrâce, à laquelle s'était exposé le comte André, se répandait dans l'Ukraine, où séjournait alors le père du comte. Cette nouvelle ayant produit sur l'ancien hetman une impression accablante,[2]) il s'adressa à Kowalinski pour avoir des nouvelles plus exactes sur toute l'affaire par l'intermédiaire de Potemkin. D'ailleurs l'impératrice elle-même écrivit une lettre à ce sujet au comte Kirill Grigorjewitch, dans laquelle elle se bornait aux termes suivants: „Je me suis vu forcée d'envoyer votre fils à Réval, où il restera jusqu'à ce que d'autres ordres lui soient donnés. Vous pouvez du reste compter sur la continuation de mes dispositions favorables à votre égard.“

Le jeune courtisan s'ennuyait terriblement à Réval, où il était considéré par les habitants comme un criminel politique. Cependant il espérait toujours, que sa disgrâce ne serait que passagère; en attendant on parlait dans la capitale de l'intention de Catherine de le reléguer dans le gouvernement d'Archangel; il paraît que le comte André ne savait pas encore, que les papiers de la défunte se trouvaient dans les

---

1) Tiré des archives de la Bibliothèque nationale à Paris.

2) V. le vol. I de notre édition p. 223.

mains du grand-duc, et il continuait toujours à compter sur l'amitié de ce dernier. Ainsi il adressa à Paul la lettre suivante:

„Lorsque je pris la liberté de vous écrire de Pétersbourg, j'étais vivement affecté d'un malheur inattendu et j'eus recours à V. A. I. avec la confiance et la liberté qui ont toujours fait la base de mon existence auprès d'elle. Vous ne m'avez pas répondu, Monseigneur, et mon cœur accablé de tristesse a renfermé l'amertume de sa douleur, parce que je reçus en même temps l'ordre de S. M. de me rendre ici, et qu'en me livrant tout entier à l'obéissance, j'ai tâché d'étouffer le cri de ma sensibilité pour ne pas augmenter la vôtre au moment où vous étiez plongé dans une douleur aussi légitime qu'elle doit être durable. Il serait aussi inutile qu'impossible de dire à V. A. I. combien cette retenue me cause de souffrances et combien mon cœur serait soulagé, si vous daigniez, Monseigneur, m'accorder la grâce que je vous demande et que je crois avoir mérité par les sentiments que je conserverai éternellement. Si j'avais quelque reproche à me faire, je n'oserai pas parler de la sorte à V. A. I., mais, dans la situation où je me trouve, je ne puis me persuader, Monseigneur, que vous avez pu effacer de votre mémoire le souvenir des soins constants et assidus que j'ai pris pour justifier et m'assurer à jamais les bontés de V. A. I. par une conduite sans tache depuis le premier instant que mon destin m'a procuré la jouissance de ces bontés, qui seront éternellement gravées dans mon cœur. Si un ressentiment quelconque a terni dans votre esprit (j'ose le dire) l'éclat de la place que j'y occupais, je me jette à vos pieds. Monseigneur, non comme un coupable (si je pouvais l'être, je vous épargnerais l'horreur de mes importunités), mais comme un infortuné qui, s'étant soumis avec une résignation mâle et une respectueuse tranquillité aux volontés de Sa Souveraine, ne peut soutenir l'affreuse idée d'être éloigné de vous, ni supporter les appréhensions et les inquiétudes, dont mon cœur est surchargé et qu'autorise votre silence. La pureté de ma conscience envers vous, Monseigneur, et le sentiment intérieur d'une innocence inaltérable, en me prêtant des forces pour combattre le malheur, aggravent la douleur, qui est répandue dans mon âme, en ajoutant à tout instant à l'horreur de ma situation. Daignez, Monseigneur, éclairer l'obscurité de cette situation accablante. Le temps

et votre justice me procureront infailliblement la satisfaction que mes pleurs vous demandent aujourd'hui, mais je suis trop pénétré des bontés de V. A. I., et ces bontés me sont trop précieuses pour qu'il me soit possible de remettre à un terme peut-être éloigné la connaissance d'une chose qui fait constamment le tourment de mes jours." [1])

Le comte André préféra ne pas expédier cette lettre directement à l'adresse du grand-duc. Il savait très bien qu'elle ne lui arriverait pas par la voie ordinaire. Aussi il l'envoya au comte Iw. Gr. Tchernychew, en le priant de la remettre au grand-duc. Tchernychew, qui alors jouait un rôle très important à la cour et était au courant des intrigues dans l'entourage de Catherine, ne jugea pas possible de remplir le désir du comte André. L'irritation générale, causée par cette affaire, n'était pas encore apaisée. L'indignation de l'impératrice continuait toujours, ainsi que l'échange de notes diplomatiques au sujet de la conduite du chevalier Corberon. Tchernychew, en remettant la lettre du comte André au grand-duc, aurait pu facilement provoquer de nouvelles mesures contre le courtisan déjà banni de la cour. Sa situation était très dangereuse. Chaque pas irréfléchi pouvait fort bien le conduire à Archangel ou plus loin encore. Du reste, on ne savait pas, si le grand-duc dans le cas, où la missive du comte lui serait présentée à l'insu de Catherine, voudrait bien lui-même l'accepter. La mort de la grande-duchesse avait causé un changement essentiel dans l'attitude de Paul. Il devint sombre, soupçonneux, méfiant; par moments il montrait de la fougue et de la violence. On devait se ressentir plus tard, après son avènement au trône de cette transformation dans son naturel. On s'explique dès lors, que le comte André n'eut plus rien à attendre de son ami d'autrefois. Il voyait s'écrouler ses projets ambitieux et tomber l'espérance de diriger un jour au nom de son ami, l'empereur, toutes les affaires de la Russie.

En séjournant à Réval, où il menait une vie triste et monotone, il se résolut enfin à solliciter par ses amis la permission de se rendre en Petite-Russie pour y voir son père. Il fit part de ce plan à son père, au comte Tchernychew et à sa sœur, m-me Zagriashski, qui jouait

1) Copié du brouillon, qui se trouve dans les archives Razoumowski.

alors un rôle important à la cour et qui, l'aimant tendrement, était allé le voir à Réval. En attendant le jeune comte, cédant à son goût pour les plaisirs, fit des connaissances, fréquenta les sociétés des gentilshommes de la province et parvint même à nouer une liaison d'amour.

Il faut avouer que le comte Tchernychew, l'ancien ami des Razoumowski, n'abandonna pas le comte André. Il continuait à s'intéresser à son sort; il le tenait au courant de ce qui se passait à St.-Pétersbourg et expédiait régulièrement les lettres du comte André à son père.

Voici quelques lettres du comte Tchernychew au comte André:

1.

7 mai 1776.

„J'ai reçu hier votre lettre, mon cher ami, du 2 mai, et quoique je vous en remercie beaucoup, le ton de tristesse qui y régne me fait beaucoup de peine. Vous ne profitez pas des conseils que je vous ai donnés. Je vais vous les redire: ne vous abattez pas, supportez vos malheurs avec courage et parfaite résignation. Souvenez-vous, que le crime fait la honte et non pas l'échafaud; ainsi si vous n'êtes pas criminel, comme je n'en ai aucun doute, votre innocence transpirera. Employez votre temps d'oisiveté à profiter de plus en plus dans les connaissances des choses qui vous sont nécessaires, rendez-vous de plus en plus digne de servir; en un mot, vous devez vous trouver des ressources en vous-même. Je ne crois pas pouvoir jamais présenter la lettre que vous m'avez adressée. Je la garderai encore chez moi jusqu'à une occasion sûre, et même elle serait inutile. Je n'ai aucune nouvelle à vous mander. Je voudrais en avoir quelques unes d'intéressantes, mais il n'y en a aucune. On ne parle plus de vous, on ne parle que du voyage qu'entreprendra le grand-duc, mais on ne sait pas où il ira. On nomme même les personnes de sa suite c.-à-d. Kourakin. Mais tout cela sont des bruits de la ville, car à la cour on ne parle pas du tout de cela."

2.

13 mai 1776.

„Dans ce moment j'ai reçu votre lettre, mon cher comte. Elle m'a fait beaucoup de plaisir. Je me presse de vous répondre, parce que

Jelaguin m'a dit qu'il allait retourner encore aujourd'hui. Lorsque le maréchal[1]) a fait son rapport à l'impératrice de votre arrivée à Réval et lui fit savoir vos désirs d'aller voir votre père, elle lui répondit: „„Un peu de patience, m-r le maréchal.““ Cette réponse dénote que cela pourra se faire, et qu'on n'est pas intentionné de vous faire déménager. Du moins voilà mon idée. Je n'ai pas présenté votre lettre. Je ne vois pas de possibilité de le faire encore, mais si l'occasion se présente et que les circonstances sont telles, je ne manquerai pas de le faire. Soyez-y (sic) tranquille, mon cher comte. Il serait malheureux qu'une imprudente précipitation vous nuisît. Ainsi en me laissant le soin de trouver un moment favorable, n'y pensez plus du tout. On ne peut sonder pour vous obtenir la permission de revenir ici pour quelques jours que lorsqu'on verra plus clair dans votre situation, c.-à-d. lorsqu'on vous aura accordé la permission d'aller chez votre père, et encore ne pourrais-je pas me flatter de vous l'obtenir, toute innocente et juste qu'est votre prière. Au reste il ne faut pas se désespérer. Le temps vous le fera voir, d'autant plus qu'il y a ici un bruit, mais rien qu'un bruit, comme si l'impératrice avait eu la bonté d'écrire une lettre au maréchal votre père. Ainsi reste à savoir ce qu'elle contient. Il court ici un bruit, comme si on voulait vous envoyer comme ministre dans (sic) quelque cour étrangère. Le mal ne serait pas grand, car, cher ami, il vous faut quelque place et quelque occasion où vous puissiez vous appliquer à être utile, d'autant plus que vous êtes très propre à cela et que si l'acquit des affaires se joint aux connaissances que vous avez et que vous avez cultivées, vous pourrez par la suite reprendre et avec plus de probabilité la flatteuse position dans laquelle vous vous êtes trouvé. Ne désespérez pas, cher comte; je puis vous le pronostiquer d'avance, non par l'esprit de prophétisme (sic), mais par la grande connaissance et pratique qu'on acquiert à 50 ans. Dans les différentes fois que j'ai eu l'honneur de voir le grand-duc, il ne m'a jamais parlé de vous; il est aussi vrai que je ne lui ai pas entendu parler de rien qui puisse rappeler le temps passé. Non seulement j'écrirai au maréchal votre père pour vous faire aller dans les pays étrangers, parce que vous

1) Golitzyn.

le désirez, mais aussi, parce que c'est mon avis. Je lui écrirai même cette semaine, car je compte recevoir une lettre de la poste en réponse à celle que nous lui avons écrite touchant votre départ pour Réval. Cela ne saurait tarder au moins et nous pourrons savoir par-là, s'il est vrai que l'impératrice lui a fait l'honneur d'écrire. On parle toujours beaucoup du voyage du grand-duc, mais on ne sait pas où, ni même avec qui. Il y a des personnes, qui disent, que le général Soltykow n'ira même pas avec lui, mais que ce sera le maréchal Roumjantzow que nous attendons tous les jours. Je doute de cela, quoique cela pourrait arriver, et je ne le croirai qu'alors. On me dit, que vous vous amusez à Réval; j'en suis fort aise, mon cher comte, mais si vous croyez qu'ils ignorent comment vous êtes venu, vous avez tort. Ils ont des amis et des parents plus instruits que nous ne le sommes. Conduisez-vous, mon cher ami, tranquillement, sagement, avec modestie et politesse. Tâchez de vous faire aimer. C'est mon amitié sans bornes et l'intérêt bien vif et bien sincère que je prends à ce qui vous regarde qui m'arrachent ce conseil. Il y a encore un bruit dans la ville comme si son[1]) mariage était décidé avec une princesse de Wurttemberg. Dieu veuille que cela se fasse le plus tôt possible et que nous puissions réparer toutes les pertes que nous avons faites. Vous savez que le chambellan Narychkin, gouverneur de Pskow, est ici. On le dit destiné au voyage avec le grand-duc et d'être près de lui. Mais quoique ce ne soient que des on-dit, il y a des probabilités."

3.

4 juin 1776.

„Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre. Ce courrier[2]) vous dira de bouche plus que je ne pourrais faire par écrit, et même il en sait peut-être davantage. Quant à moi, voilà tout ce que je puis vous dire: comme je compte présenter la lettre de votre père à l'impératrice ce mardi à Tzarskoje Sélo, je m'attends, qu'elle me dira quelque chose sur votre chapitre, afin de pouvoir joindre mes prières aux siennes pour

---

1) C.-à-d. le mariage du grand-duc.

2) Il est question, à ce qu'il paraît, de la sœur du comte.

vous faire aller chez lui. Je le désire du fond de mon cœur. Tranquillisez-vous autant que vous pouvez et tirez parti de votre séjour. Vous me faites plaisir en me mandant que vous comptez vous occuper de l'allemand. C'est un parti très sage et cette occupation vous sera très nécessaire. Méritez de plus en plus l'amitié de ces Esthoniens; ce sont de bien aimables personnes, c.-à-d. honnêtes gens. Ne doutez jamais de l'amitié très vive que j'ai pour vous, ainsi que du désir que j'ai de vous être utile. Malheureusement mes facultés et les circonstances ne sont pas telles. Je vous envoie une lettre de votre père. Je vous embrasse du fond de mon cœur ainsi que toute ma famille. J'attends l'arrivée de mon fils; il est sur mer et vient de Londres avec nos frégates."

4.

11 juin 1776.

„J'ai reçu votre lettre du 4 juin; elle me fait plus de plaisir que toutes les précédentes. Vous paraissez moins ennuyé, et voilà ce que je désire, car que voulez-vous faire? Il faut avoir patience. Je n'ai pas manqué de remettre à S. M. I. la lettre, dont j'ai été chargé par le maréchal votre père à votre sujet. Elle l'a reçue sans humeur, mais ne l'a pas décachetée et par conséquent n'a rien dit du tout. Il faudra voir, si elle ne lui répondra pas en droiture, ou du moins ce qu'elle voudra faire, lorsque le grand-duc sera parti. Il faut de la patience. Son voyage est décidé pour après-demain. C'est tout ce que je puis vous dire en ce moment. Si j'apprends à temps qu'on vous aura permis d'aller chez votre père, je ne manquerai pas de chercher une occasion de supplier l'impératrice qu'on vous permette de passer par ici, quand cela ne serait que pour deux ou trois jours, afin de pouvoir arranger vos affaires. Je suis sûr, qu'on aura de la peine à vous l'accorder; si on le fait même, ce sera avec quelques prescriptions de ne voir que vos intimes ou ceux, avec qui vous avez à faire. Mille compliments à m-me votre sœur. Dites lui, que son époux a été avant-hier chez moi et a passé toute la journée. Il se porte fort bien. Comment se trouve-t-elle aves les dames esthoniennes? Elle ne dîne qu'à une table de 90 couverts (?). Si je ne trouve pas d'occasion à répondre à m-r votre père touchant la présentation de sa lettre à l'im-

pératrice, je compte lui envoyer un courrier. Mais ce ne sera qu'après le départ du grand-duc pour voir ce qui se fera alors.“

Tandis que les autres lettres du comte Tchernychew avaient été expédiées par des personnages, dont la discrétion était garantie, la lettre suivante fut expédiée par la poste. Nous aimons à croire, que le comte Tchernychew s'attendait à ce que cette lettre fût décachetée en route et parvînt à la connaissance de l'impératrice, qui ne devait pas se douter de l'existence d'une correspondance suivie du comte Tchernychew avec le comte André.

5.

14 juin 1776.

„Vous me rendez justice, mon cher comte, quand vous ne doutez point de mon attachement pour vous et de ma tendre amitié. Je vous ai toujours connu honnête. Voilà deux grandes raisons pour rechercher votre société et pour faire un cas infini de votre estime. Vos défauts tenaient à votre âge, vos vertus à votre caractère. Un peu d'adversité va purifier les uns et affermir les autres. Deux mois de réflexion dans la solitude perfectionnent plus que dix années d'existence dans le tourbillon du grand monde. Une excellente qualité qui m'avait sans cesse frappée en vous (et vous ne prendrez pas cela pour une flatterie) c'est le plaisir que vous éprouvez à rendre service. J'ai les traits de Nicolai, de Lafermière, de Laharpe et de Swetchin. Vous rirez en voyant les deux derniers noms si voisins, mais il n'en est pas moins vrai que ceux-là et les deux premiers vous ont obligation. Ainsi donc, m-r le comte, vous philosophez à Réval. Votre âme, qui par les circonstances s'est repliée sur elle-même, aura plus d'énergie. Je vous le prédis, vous vous rappellerez avec plaisir de vous être convaincu, que vous avez des ressources en vous contre l'ennui. Ce n'est pas une chose commune. Bien des gens, dès qu'ils croient ne tenir à rien ne sont plus rien. Je suis tout fier d'aimer un homme, qui pense aussi noblement que vous et qui retrouve en lui la sérénité nécessaire pour s'affermir contre les événements. Vous lisez. Vous voyez bien, mon cher comte, que les lettres font le bonheur de ceux qui les aiment. Ce goût console en tous les temps. Cicéron avait grandement raison

de dire „„Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant.““ Sans me souvenir de mon latin je sais cet excellent morceau par cœur. M-me votre sœur est une femme adorable. Que vous êtes heureux d'avoir une telle sœur! Mettez-moi à ses pieds. Adieu, mon cher comte, je vous embrasse bien tendrement et sans compliment. A propos, vous savez que m-r Turgot est disgrâcié. En lisant dans la gazette la disgrâce de ce controleur général, je fis sur le champ ces vers:

Ainsi ce ministre sublime,
Cet esprit sage et courageux, etc., etc.

Ma femme est bien sensible à votre souvenir. Elle et moi nous sommes bien obligés pour les compliments que vous faites sur l'accroissement de notre famille. Ma femme me charge de vous faire toutes les assurances possibles de son amitié. Elle embrasse votre sœur. J'ai l'honneur de lui présenter mes respects. Adieu, encore une fois; ce serait une extrême satisfaction pour moi de pouvoir vous embrasser. Le mal d'yeux de ma femme et la fièvre qu'elle a l'empêchent d'écrire à m-me votre sœur. Savez-vous, que cette pauvre m-me Chouwalow a pensé mourir? Je n'ai point ignoré votre retraite, mais on me disait que vous l'alliez quitter d'un jour à l'autre. Je n'ai point écrit dans cette incertitude, pensant que mes lettres ne vous trouveraient point.“

Les lettres suivantes furent expédiées de telle sorte que le gouvernement n'en pouvait avoir connaissance.

6.

24 juin 1776.

„Bonjour, mon cher ami. J'ai reçu votre lettre du 15 de juin. Je vous rends mille grâces pour tous les soins et amitiés que vous avez témoignés à mon fils pendant le temps qu'il est resté à Réval. Il est arrivé se portant très bien. Vous direz, mon cher comte, la même chose à m-me votre sœur. Je me presse de vous faire savoir, mais en tout grand secret et absolument il ne doit pas transpirer, que le lendemain de la réception de cette lettre vous en recevrez une du maréchal Golitzyn avec la permission de l'impératrice de pouvoir aller chez votre père, mais avec ordre absolu et irrévocable de ne passer ni par Pétersbourg, ni par Moscou pas pour une minute. Je sais que

cela vous fera de la peine. Je vous conseille de vous faire raison et de vous arranger en conséquence sans vous flatter absolument que cela puisse être autrement, mais à y souscrire aveuglement. Je suis fâché, mon cher comte, que je ne vous verrai pas. Mais je me console par le plaisir que cette nouvelle vous fera ainsi qu'à votre père. Je le lui ai communiqué aujourd'hui et je lui ai envoyé votre lettre par un exprès. Je n'ai pas le temps de vous écrire davantage, mais du moins m'en reste-t-il assez pour vous dire que cet accident vous tournera en bien pour l'avenir, ainsi consolez-vous. *Le crime fait honte et non pas l'échafaud.* Mais il doit vous rendre circonspect, attentif et docile aux conseils de vos amis. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit touchant vos liaisons intimes avec les étrangers et le bruit qui courait sur l'emprunt. Je vous en avais parlé à Moscou et puis ici. Vous reçûtes cela en homme innocent et cela m'a fait plaisir. Mais le jeune homme transpirait, car vous vous imaginiez que quand on est tel, on ne craint rien, quoique je vous avais dit que cela peut nuire, et comme cela n'est pas un procès en forme qu'on fera, ainsi l'innocence n'a pas le temps de paraître. C'est assez moraliser. Le pauvre Potemkin est parti hier pour Nowgorod, pour trois semaines dit-on, voir son régiment; quoique équipage et table de la cour, il n'en est pas plus content. Adieu, monsieur; si mon estime et mon amitié vous est nécessaire, croyez que vous l'avez tant que je vis."

7.

30 juin 1776.

„Il ne faut pas que vous songiez même de passer par Pétersbourg ou Moscou. Je sens la peine que cela doit vous faire. Mais que faire, cher ami? Au reste, le temps ne vous est pas prescrit, quand vous devez partir de Réval. Je vous conseille de le faire au plus tôt pourtant, pour être auprès du maréchal, votre père, le plus tôt possible. Au reste il en est instruit, car je lui ai expédié un courrier le lendemain du jour que l'ordre de l'impératrice a été donné au maréchal Golitzyn et même avant qu'il ne vous fût envoyé, et il ne pouvait pas faire autrement. Quant à votre mission dans les pays étrangers non seulement je loue très fort cette envie que vous faites voir et je désire de

tout cœur que cela ait lieu. Jusqu'à présent malheureusement il n'y a pas de vacances. Mais si jamais il s'en trouve, soyez sûr que je travaillerai et même avec plaisir, car c'est ce qui peut vous arriver de plus heureux. Je ne manquerai pas d'écrire à la première occasion à m-r votre père de vous faire voyager au plutôt, s'il ne trouve de moyen de vous employer à quelque cour. Mais je ne vous conseille pas à songer à cela sitôt, d'attendre au moins quelques mois et les passer avec ce bon père et vieillard. Je vous ai dit que je n'ai pas pu rendre votre lettre à mg-r le grand-duc. Je ne sais, si vous ferez bien de lui écrire à Berlin et si la lettre parviendra plus facilement. Mais au reste je ne crois pas que cela puisse faire du mal. On pourrait risquer pourvu qu'elle parvienne. Adieu, mon cher comte; probablement je ne vous écrirai pas de longtemps. Vous serez en route et puis en Ukraine, mais mon amitié et mon attachement seront toujours les mêmes, ainsi que mes vœux pour votre prospérité vous accompagneront partout. Ma femme vous embrasse de tout son cœur ainsi que mes enfants. Mon fils m'a dit les attentions que vous avez eues pour lui. Je vous remercie bien fort, mon cher ami. Mes respects à votre sœur. A propos, le comte Skawronski est mal. Je vous dirai que je brigue beaucoup sa place ...“

Le 23 juin le feld-maréchal prince Golitzyn avertit le comte André de ce que l'impératrice lui avait accordé la permission de se rendre chez son père, mais qu'en même temps il lui était défendu de passer par l'une quelconque des capitales. Le prince Golitzyn ajouta l'ordre formel, que le comte André ne devrait pas quitter Batourin sans avoir reçu d'ordres ultérieures.

Razoumowski répondit au prince Golitzyn:

„Mon prince, j'ai reçu la lettre que V. Ex. m'a fait l'honneur de m'écrire en m'annonçant les ordres de S. M., en conséquence desquels je me rendrai ainsi qu'il m'a été prescrit auprès de mon père. Je me flatte, m-r le maréchal, que vous voudrez bien, si vous trouvez à propos, présenter mes humbles remerciements à S. M. I. Arrivé en Ukraine j'attendrai ses ordres avec la même tranquillité et la même soumission que jusqu'ici, parce que je n'ai rien perdu de la pureté

inaltérable de ma conscience, ni du respect que j'aurai toujours pour ses volontés.“ [1])

Le comte André, lorsqu'il se mit en route pour la Petite-Russie, était profondément triste et abattu. La défense de passer par St.-Pétersbourg ou Moscou lui causait un vif chagrin. Sa sœur Nathalie l'accompagnait en cherchant à le consoler.

Il était bien clair, que le comte n'avait aucune chance de retourner à la cour. Sa rencontre avec son père eut lieu sans grande joie. Le comte André se souvenait plus tard du séjour à Batourin comme d'une époque d'accablement et de chagrin.[2]) Il avait conçu le projet de solliciter par l'intermédiaire de son père, du comte Tchernychew et d'autres amis un poste de diplomate à l'étranger.

Bientôt il vit son désir exaucé. Il entra dans une nouvelle carrière.*)

---

1) Archives Razoumowski.

2) V. le vol. I de notre édition p. 253.

---

*) Nous ne pouvons nous dispenser d'ajouter les remarques suivantes au récit de m-r Wassiltchikow. Il n'y a aucun doute, que Catherine ne fût mécontente de l'intimité qui avait existé entre la grande-duchesse et le comte Razoumowski. C'est ce qu'elle manifesta en 1774 déjà dans de petits billets que l'impératrice adressait à Potemkin. Nous y lisons: „Je crois que s'il n'y a pas moyen d'ouvrir les yeux au grand-duc, aveugle au sujet de Razoumowski, il faudrait alors par l'intermédiaire de Panin faire expédier ce dernier à l'étranger, afin que les bruits préjudiciables qui se sont répandus en ville s'apaisent.“ Dans un autre billet il est dit: „Quant à Razoumowski, mon avis n'a pas changé.“ Voir le „Sbornik“ de la Société Historique, vol. XLII p. 385. C'est ainsi qu'on peut supposer qu'après la mort de la grande-duchesse on a pu trouver dans les papiers de la défunte des témoignages d'une intimité, qui en quelque sorte pouvait blesser le grand-duc. Mais il paraît que m-r Wassiltchikow va trop loin, en jugeant probable que dans les papiers de Razoumowski et dans ceux de la grande-duchesse aient été trouvées les traces d'une agitation politique. S'il en avait été ainsi, l'impératrice n'aurait pas pu confier au comte Razoumowski un poste important de diplomate. De même ce que von-Wisin a débité dans ses mémoires (parus en russe à Leipzig en 1859) au

sujet d'une conjuration politique formée par le grand-duc, son épouse et le comte Razoumowski, est dénué de tout fondement. V. mon livre „Katharina II.“ p. 614. Quant à l'intimité qui régnait entre le comte et la grande-duchesse, les diplomates français la nommaient une „liaison très innocente.“ Frédéric-le-Grand (Œuvres VI. p. 120) jugeait probable que l'affaire était plus sérieuse. Pourtant, s'il en eût été ainsi, le comte Razoumowski n'aurait pas pu écrire au grand-duc de Réval: „Si j'avais quelque reproche à me faire, je n'oserais pas parler de la sorte à Votre Altesse Impériale.“ B.

Chapitre IV.

Une nouvelle carrière. — Premier séjour à Vienne 1777—1779.

Tout en bannissant le comte André de la cour l'impératrice savait apprécier ses talents*) et son érudition extraordinaire; il possédait plusieurs langues; il excellait par le charme de son maintien dans la société et par l'élégance de son esprit. Toutes ces qualités lui semblaient garantir des succès exceptionnels dans la carrière diplomatique. Catherine, tout en ne jugeant pas possible de l'admettre de nouveau à la cour, ne voulait pas renoncer à son service pour le bien de l'état. En même temps elle eut égard aux intérêts du comte Kirill Grigorjewitch Razoumowski, en n'abandonnant pas tout à fait le fils de l'ex-hetman. C'est ce qui explique que le comte André fut nommé diplomate russe à Naples.

Il n'existait pas alors de relations régulières et constantes entre la Russie et les petites cours de l'Italie. L'apparition soudaine et imprévue de la flotte russe dans la Méditerrannée et la victoire remportée par cette flotte à Tchesmé avaient frappé l'Europe comme un coup de foudre; Catherine comprenait bien qu'il pouvait être de quelque intérêt de compter à l'avenir sur l'amitié des états en Italie et de pouvoir disposer au besoin de quelques ports dans la péninsule appénine pour y faire mouiller des escadres russes. Le royaume de Naples surtout excellait par ses ports merveilleux qui en outre étaient plus rapprochés

---

*) M-r Wassiltchikow dit: „Catherine avait dans ses mains les preuves incontestables des trames politiques ourdies par le comte. Elle y avait trouvé une finesse extraordinaire, un grand talent pour des menées secrètes“ etc. Nous n'osons pas reproduire dans le texte des assertions fondées sur des hypothèses trop hasardées. B.

de l'Archipel, où l'on pouvait s'attendre tôt ou tard à de nouveaux exploits de la marine russe. Ce fut la raison pour laquelle on enjoignit à l'ambassadeur russe à Vienne, le prince D. M. Golitzyn, de conférer avec l'ambassadeur espagnol à la cour impériale, le comte Mahony, au sujet de l'établissement des relations diplomatiques entre la Russie et la cour de Naples.*)

On sait que le royaume des Deux-Siciles se trouvait depuis 1735 aux mains des Bourbons d'Espagne. L'infant Charles, troisième fils du roi Philippe V d'Espagne, y devint roi. Les frères aînés, Louis et Ferdinand, n'ayant pas eu de descendants Charles en 1758 avait hérité la couronne d'Espagne et abandonna l'Italie en y laissant son héritier Ferdinand, enfant de huit ans, qui fut proclamé roi des Deux-Siciles. Ce fut ainsi que le royaume devint en quelque sorte une dépendance de l'Espagne et que les diplomates espagnols se trouvaient chargés parfois de pourvoir aux intérêts du royaume des Deux-Siciles. Le prince Golitzyn entra par l'intermédiaire du comte de Mahony en relations avec le marquis Della-Sambucca, qui venait d'être nommé premier-ministre à Naples en remplacement du célèbre réformateur marquis Tanucci. On arrêta un arrangement par rapport aux relations diplomatiques, et le 1er janvier 1777 le comte André Razoumowski fut nommé ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire à Naples. Le comte J. G. Tchernychew communiqua cette nouvelle à ses amis en Petite-Russie. Il écrivit le 2 janvier au comte André:

„Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, mon cher pupille, une lettre qui m'ait fait autant de plaisir que celle-ci. Hier, jour de l'an, S. M. vous a nommé comme son ministre plénipotentiaire à la cour de Naples. Je juge de la joie que cette nouvelle doit répandre dans votre famille par celle qu'elle me fait. Oui, mon cher comte, personne

---

*) V. l'ouvrage du baron de Helfert „Zeugenverhör über Maria Karolina von Oestreich, Königin von Neapel-Sicilien, aus der Zeit 1768—1790“ (Wien 1879. Archiv für österreichische Geschichte, Bd. 58 p. 288): „Noch vor dem Auftreten Actons, 1776, war zwischen dem russischen und dem neapolitanischen Minister am Wiener Hofe Abrede getroffen worden, dass Russland und Neapel gegenseitig ihre Höfe mit bleibenden Gesandtschaften beschicken sollten.“ B.

ne peut y avoir pris plus de part, je vous le jure. Je ne le cède pas à vos plus proches et peut-être pas à vous-même. Je dis *peut-ètre,* parce que je ne suis pas sûr que vous ayez perdu de vue la faveur qui, toute brillante qu'elle est, traîne à sa suite des désagréments dont on souffre et languit toujours. Cela influe sur tout le temps (sic). Vous voilà, mon ami, dans la carrière la plus belle et la plus noble et qui est la plus agréable. Vous allez vivre dans un pays, dans une ville, sous un ciel incomparables, en un mot: dans mon état je remercierais Dieu et ma Souveraine, si elle m'accordait une pareille retraite. Non, rien n'est à comparer à ce séjour divin! Vous ne le connaissez pas, je crois. Vous serez fou. Le seul conseil que mon amitié peut vous donner et que je me hâte de faire, c'est celui de lire les auteurs les plus anciens qui ont parlé politique comme Riquefort (?) et Grotius. Les intérêts des princes et des puissances de l'Europe, ainsi que l'état politique de l'Europe doivent être votre première lecture. On vous dira que cela est vieux et que ce n'est pas ainsi que se font les affaires présentement, que les étiquettes sont bannies. Tout cela est vrai, mais vous verrez par la suite l'avantage de ceux qui l'ont lu sur les autres. L'ambassadeur et ses fonctions doivent être compris. En un mot ne le dédaignez pas, mon cher pupille, malgré tout ce qu'on pourrait vous dire. Vous avez trop d'esprit et de discernement pour ne pas vous apercevoir de tous les changements qui sont arrivés dans la façon de traiter les affaires au premier coup-d'œil. Mais par la suite vous me remercierez et tout vieux que seront vos camarades dans cette carrière qui ne sauront pas lire et étudier, ils se trouveront novices vis-à-vis de vous. Ne négligez pas la lecture des gazettes et des journaux politiques; n'épargnez pas l'argent pour cela: il sera bien employé. Mais quant au reste, sachez une fois pour toutes, mon cher ami, qu'un ministre devient la risée du pays où il est et de ses camarades, s'il se trouve dans l'impossibilité de continuer à faire la dépense qu'il a commencée à son arrivée. C'est pourquoi les plus sages commencent toujours petitement, mais noblement et vont petit à petit en augmentant autant qu'ils peuvent continuer sur le même pied. Vous jugez bien qu'on ne peut parvenir à ce point qu'après s'être mis bien au fait du genre de vie des autres, ce qui ne peut arriver qu'avec le temps.

Perdez de vue pour toujours votre luxe et magnificence; cela est impossible premièrement, parce que rien au monde ne peut égaler l'économie des Italiens, et secondement tous vos camarades sont riches ou du moins bien plus près de chez eux, et qu'ils ne sont que pour quelque temps, pouvant retourner chez eux quand ils veulent, ce que vous ne pouvez pas faire; troisièmement: vous vous les faites tous ennemis dès qu'ils s'aperçoivent de cela. Tâchez de gagner leur amitié et leur confiance et surtout du ministre du pays. N'ayez de prédilection que pour les ministres des cours alliées et amies de la nôtre et tâchez le plutôt possible leur faire connaître à tous que vous êtes un homme d'honneur et que vous ..... (sic) les affaires publiques d'avec les égards que vous devez comme particulier à chacun. Sachez, mon ami, qu'on ne doit pas rougir d'avouer sur une chose qu'on vous demandera, que vous ne le savez pas que de leur dire une chose, dont vous n'êtes pas sûr. Ne divulguez pas des nouvelles, dont vous êtes absolument sûr, ou que vous la teniez de la cour ministérialement. Autrement si vous la dites, quoique soyant (sic) reçue positivement, dites toujours que vous la croyez telle sans assurer pourtant. Car vos amis même prendront garde à cela. Toute nouvelle carrière quelle qu'elle soit influe en tout sur la réputation d'un homme. On doit être aussi jaloux de sa première réputation qu'une jeune et belle femme les premières années de son mariage. Voilà un sot sermon que je vous fais. Je m'aperçois, mais trop tard, que ma lettre est si longue et si mal écrite, aussi je la finis en vous embrassant et vous souhaitant toutes les années, comme vous avez commencé celle-là. Adieu, cher ami. ... Votre frère n'est pas encore arrivé. Bien mes compliments à la comtesse Apraxin. Dans quelque état que vous soyez, sachez que je suis de vos vrais et intimes amis.“ 1)

En même temps on reçut à Batourin cette même nouvelle de la part du frère aîné du comte André, le comte Alexei Kirillowitch, qui remarqua à cette occasion: „Dans les circonstances où se trouve André on ne pouvait s'attendre à une plus grande faveur que cette nomination.“ Les amis du comte à St.-Pétersbourg se réjouissaient de sa

---

1) Tiré des archives du prince Razoumowski.

carrière; le marquis de Juigné écrivait au comte de Vergennes le 2/14 janvier 1777:

„Dimanche dernier, premier jour de l'année, S. M. I. a nommé le comte André Razoumowski son ministre à la cour de Naples. Cet acte de bonté a fait le plus grand plaisir à tout le monde et par l'intérêt que l'on a pris à ce jeune homme et plus encore, parce que Catherine a manifesté ainsi sa générosité. Je crois qu'elle s'applaudira de son choix, le comte de Razoumowski ayant de l'esprit et des qualités. Je ne sais pas encore, s'il aura la permission de venir ici prendre ses instructions ou si on les lui enverra chez son père en Ukraine, où il est actuellement." [1])

Un peu plus tard le comte N. J. Panin informa le comte André dans une lettre officielle de sa nomination, en lui ordonnant en même temps d'attendre à Batourin ses instructions et les autres papiers nécessaires et de se mettre alors en route pour Naples directement sans passer par St.-Pétersbourg. Razoumowski répondit au comte Panin:

„Permettez-moi de vous témoigner combien dans la situation où je me trouvais ici j'ai été sensible à l'empressement, avec lequel V. E. a eu la bonté de me communiquer la grâce que je viens de recevoir." [2])

On accorda au nouveau diplomate une somme de 5000 roubles pour son voyage et un traitement annuel de 8000 roubles et on attacha à la légation russe à Naples le conseiller Plechtchejew et les translateurs Winter et Poggenpohl. Ce dernier était le gendre de l'ancien gouverneur de Razoumowski, le baron Nicolai. Tous les trois employés vinrent à Batourin, où ils remirent au comte André ses instructions ainsi que l'ordre de séjourner à Vienne jusqu'à la nomination d'un diplomate napolitain à St.-Pétersbourg. Razoumowski sentant son manque d'expérience dans la carrière diplomatique sollicita auprès du comte de Panin la nomination d'un autre employé plus expérimenté dans les affaires et qui pût l'aider dans son nouveau poste.

Ayant quitté Batourin le comte André fit part à m-r de Marignan de ses sentiments à cette occasion. „Je vous ai écrit, mon cher

---

1) Tiré des archives de la Bibliothèque nationale à Paris.

2) Tiré des archives du ministère des affaires étrangères à Moscou.

Mentor", écrivait-il, „à mon départ d'Ukraine, lorsque la scène a changé pour moi et que j'ai vu s'ouvrir la carrière politique devant mes yeux. Dans ce moment où j'allais quitter mon pays vivement ému par le sentiment qui m'y avait attaché et par celui de l'injustice qui m'en éloignait, lorsque la sensibilité a besoin d'épanchement; dans le nombre des amis que mon cœur cherchait, je goûtais du soulagement à vous parler de ma situation. ... Le sentiment des devoirs dans une âme honnête et sensible n'efface point celui des amertumes qui s'y mêle, et il n'y a que l'ambitieux au cœur froid et dur qui n'éprouve pas cette inquiétude et ce malaise secret qui sont toujours répandus dans l'existence des gens revêtus d'un caractère public et aspirant aux honneurs. Je vous ai écrit dans un moment où j'étais affecté vivement, et ma lettre vous a donné de l'inquiétude. Vous m'en demandez l'explication. Souffrez que je me fasse violence; il n'est pas prudent d'écrire tout. Songez à l'existence que j'ai eue en Russie à la cour; représentez-vous mon caractère sensible et ardent!" [1])

A Varsovie le comte André ne s'arrêta que pour peu de temps, tandis qu'à Vienne il fit un séjour plus prolongé. Le prince Caramanica ayant été désigné pour le poste de diplomate napolitain à St.-Pétersbourg refusa à cause de sa santé délabrée et d'affaires de famille. Il s'agissait de trouver quelqu'un à sa place, ce qui n'était pas facile. Il n'y avait personne parmi les nobles napolitains qui eût envie de se rendre en Russie et de s'exposer au climat froid de St.-Pétersbourg. Cependant on ne voulait pas faire tomber le choix d'un diplomate sur un personnage de naissance peu distinguée. Enfin on parvint à nommer le duc de San-Nicola, qui cependant exigea avant de partir pour la Russie quelque délai pour la mise en ordre de ses affaires. Ces dernières le retinrent à Naples pendant deux ans.

Aussitôt que le comte Razoumowski arriva à Vienne il apprit que le comte Caramanica n'irait pas à St.-Pétersbourg et qu'il y avait

---

1) Archives du prince Razoumowski. Nous ne citerons que les archives privées ou étrangères, tandis que les documents tirés des archives du ministère des affaires étrangères à Moscou paraîtront sans note.

des difficultés de lui trouver un remplaçant. Désirant profiter de cet intervalle pour un voyage en Allemagne, en France et en Italie le comte André s'adressa au vice-chancelier Ostermann pour en obtenir la permission, mais elle lui fut refusée.

M-me Zagriashski écrivait à son frère à cette occasion: „On trouve ici que votre sollicitation a laissé entrevoir quelque imprévoyance. Au nom du ciel, évitez donc d'irriter l'impératrice. Vous devez être aussi circonspect que possible dans vos relations avec la cour et ne solliciter rien jusqu'à l'arrivée à votre poste. On m'a assuré que Caramanica n'est pas venu, parce que le roi de Naples était mécontent de votre nomination. On vous considère comme un homme proscrit, tandis que le prince Caramanica appartient aux plus nobles familles du royaume et y joue un rôle très considérable; c'est la raison pour laquelle on est actuellement à la recherche d'un personnage moins distingué. Tout cela cause du désagrément tant ici qu'à Naples, et il pourrait arriver qu'on ne désignât personne.“ Un peu plus tard m-me Zagriashski écrivit: „J'ai pris des informations au sujet des bruits dont je vous ai parlé; grâce à Dieu, ils sont dénués de tout fondement. Le roi a écrit que le remplaçant de Caramanica ne pourra venir qu'au printemps et que l'impératrice par suite de ce délai est en droit de retenir son diplomate à Vienne ou de ne l'expédier à Naples même qu'après l'arrivée de l'envoyé napolitain à St.-Pétersbourg.“ A la fin de cette lettre m-me Zagriashski insinuait à son frère qu'il y avait à St.-Pétersbourg d'autres aspirants au poste de Naples, qui pourraient facilement profiter d'un ressentiment nouveau de la Souveraine. On disait même que le comte André irait à Dresde ou à Mannheim au lieu de devenir le représentant de la Russie à Naples. „Je vous en supplie“, disait m-me Zagriashski en terminant sa lettre, „n'osez pas vous permettre de nouvelles sollicitations.“

Cependant l'attitude du comte André pendant son séjour à Vienne n'était rien moins que prudente. On raconte qu'à la question qu'on lui avait adressée dans un des salons de Vienne, sur ce qu'il allait faire à Naples, il avait répondu: „Y régner.“ On prétend que ces mots furent répandus à Vienne et qu'on les colporta même à Naples. M-me Zagriashski écrivait à son frère: „L'impératrice-reine ne veut

pas que vous vous rendiez à Naples et que vous vous approchiez de sa fille. Ne croyez pas que ce soit du badinage. On m'a parlé plus d'une fois dans ce sens. Soyez circonspect et ne hasardez rien. J'espère que votre rage pour le beau sexe ne vous fera pas risquer votre poste. Surtout ne confiez pas vos secrets à des femmes. ... Pendant que je vous écris on me dit que la grande-duchesse est accouchée.*) Oh, mon ami, quelles reminiscences!**) Mais n'en parlons plus; il faut plutôt se réjouir du présent et couvrir le passé d'un voile. ... J'entends des coups de canon — c'est un fils — Alexandre."

L'aristocratie de Vienne fit du premier abord une impression très favorable sur le comte André. Un goût prononcé pour les plaisirs, des allures raffinées, une vie pleine de bien-être et d'amusement, une érudition encyclopédique, la faculté d'apprécier tous les charmes de l'art — tout cela caractérisait la société noble à Vienne et répondait à merveille aux dispositions et aux talents du comte André. Son penchant pour les femmes y trouvait entière satisfaction.

Les contemporains nous ont fait le portrait du comte André en le représentant comme un chevalier accompli; son maintien et ses formes lui donnaient surtout auprès des dames un charme irrésistible.[1]) En général la société de Vienne n'était pas prévenante envers les étrangers, mais elle fit exception en faveur de Razoumowski. L'ambassadeur prince D. M. Golitzyn, fils du feld-maréchal de l'époque de Pierre-le-Grand, jouait à Vienne un rôle très considérable; il s'y était parfaitement acclimaté, et les personnes qu'il introduisait dans la société pouvaient toujours compter sur un accueil favorable de la part de l'aristocratie autrichienne. D'ailleurs le comte André rencontrait à Vienne des personnes qui le connaissaient déjà; c'était par exemple le prince Lobkowitz qui avait été très lié à la famille des Razoumowski. Enfin

---

1) L. Nohl, Beethovens Leben, p. 17.

*) La grande-duchesse Maria Feodorowna; naissance du grand-duc Alexandre. B.

**) Allusion à la mort de la grande-duchesse Nathalia Alexejewna. B.

ses aventures à St.-Pétersbourg, qui avaient été le sujet de conversations à Vienne, ne manquaient pas de le faire distinguer surtout par les dames. Nous lisons dans une des lettres du comte André à m-me Zagriashski: „Je suis trop effrayé d'une véritable passion et trop honnête pour sacrifier à mes goûts passagers la sensibilité d'une jeune personne, dont le cœur ne fut pas encore ouvert aux impressions de l'amour.“

Ces allusions ne manquaient pas de remplir de soucis la sœur du comte; elle tremblait de peur que la carrière de son frère ne fût compromise par quelque aventure hasardée et craignait surtout qu'il ne songeât à un mariage prématuré et inconsidéré.

Cependant Razoumowski ne partageait pas ces craintes. Dès les premiers moments de son séjour à Vienne il s'était lié à la famille Thun-Hohenstein de vieille souche aristocratique. Elle était originaire de la Suisse et avait possédé autrefois la ville de Thun au bord du lac de ce nom. Déjà vers la fin du XVII-me siècle elle s'était établie en Autriche. Les Thun acquirent le titre de barons au commencement du XVI-me siècle et celui de comtes au commencement du XVII-me. Ils possédaient des terres en Bohème et s'étaient liés par des mariages aux familles distinguées des Hohenzollern, des Liechtenstein, des Harrach, des Dietrichstein, des Waldstein, des Lobkowitz, etc. La famille Thun, dont le comte André fit la connaissance intime, possédait le majorat Klösterle. Le père, conseiller privé et chambellan, le comte François-Joseph, s'était fait une rénommée par sa passion pour la médecine qu'il exerçait sans être cependant médecin de profession;[1]) la mère, née comtesse Ulfeldt,[2]) jouissait à Vienne de la réputation d'une femme aimable et spirituelle. Dans ses salons se rassemblait la meilleure société de Vienne. Nulle part le comte André ne se trouvait

---

1) „durch seine sogenannten Wunderkuren bekannt.“ V. Öttinger, Moniteur des dates. V. p. 117.

2) Son père avait été chancelier de l'impératrice-reine Marie-Thérèse avant que le prince Kaunitz fut nommé à ce poste. Son grand-père avait été feld-maréchal et vice-roi dans une des provinces de l'Espagne; son trisaïeul avait vécu en Danemark, où il avait épousé la princesse Eléonore-Christine.

aussi à son aise que chez les Thun, où l'on recevait avec une affabilité extraordinaire les étrangers qui venaient à Vienne. Les trois filles de la comtesse étaient en 1777 très jeunes encore. Une amitié d'ailleurs toute platonique s'établit entre le comte Razoumowski et la comtesse, qui peu à peu devint la confidente des secrets d'amour du Lovelace russe.[1])

Le comte André pendant son séjour à Vienne eut des démêlés avec les employés qui avaient été désignés pour sa chancellerie. Il se plaignait plus d'une fois de leur conduite; au lieu de s'occuper des affaires ils s'adonnaient aux plaisirs, contractaient des dettes et compromettaient leur chef par leur vie déréglée. Enfin Razoumowski exigea le rappel de Winter et de Plechtchejew, qui furent remplacés par Ghika,[2]) aventurier, qui jouissait d'une fort mauvaise renommée, et par Bachlowski et Kalychew.

---

1) La vie à Vienne abondante en plaisirs de tout genre exigeait des dépenses qui surpassaient les moyens du comte André. Ayant besoin d'argent il s'adressa plus d'une fois à son père qui lui refusa son secours. Il espérait encore le persuader par l'intermédiaire de la comtesse Sophie Apraxin qui, comme nous le savons, dirigeait alors la maison de l'ex-hetman, mais les instances de la comtesse auprès du comte Kirill Grigorjewitch demeurèrent également infructueuses. — Nous avons parlé dans le vol. I p. 216 des relations peu favorables qui existaient entre la comtesse Apraxin et les enfants du comte Kirill Grigorjewitch. Ce fut ainsi que m-me Zagriashski fut choquée de ce que son frère avait sollicité dans cette affaire l'intervention de la cousine. V. la lettre de m-me Zagriashski au comte André dans l'ouvrage de m-r Wassiltchikow p. 58—59. Enfin le comte André s'adressa à son frère aîné Alexis, qui, ayant en vain tâché d'avoir de l'argent du père pour André, lui prêta une somme sur ses propres revenus, ce qui mit le jeune diplomate à même de continuer à Vienne son train de vie. M-r Wassiltchikow a reproduit p. 159 une lettre que le comte Alexis écrivait à son père à ce sujet, mais nous ne jugeons pas nécessaire de reproduire ce document de très peu d'intérêt dans notre édition.

2) V. la lettre du comte S. Worontzow à son frère du 2/13 avril 1785 dans l'édition „Archives du prince Worontzow" IX., p. 33—34. D'ailleurs il faut ajouter, qu'on reprochait à Razoumowski qu'il ne payait pas régulièrement le salaire à ses employés.

Ce fut Ghika que le comte André expédia à Naples avant de s'y rendre. En attendant, la cour de Russie fut informée du départ du duc de San-Nicola de Naples, et le comte André, qui avait de la peine à se séparer de ses amis de Vienne, dut songer au départ pour le poste, auquel il était désigné. Après des instances réitérées de la part du gouvernement il se mit enfin en route vers la fin du mois de septembre 1779. Il avait séjourné à Vienne deux ans.

Chapitre V.

Naples (1779—1785).

A Naples on fit d'abord au comte André un accueil plein de réserve et de froideur. La fille de Marie-Thérèse, la reine Caroline-Marie, dirigeait à son gré la cour de Naples. Elle était née en 1752. Ce n'était pas une beauté à proprement parler, mais elle était aimable et avait du charme. Capricieuse et étourdie, rusée et intrigante,*) elle

*) V. des jugements très favorables de Ph. Hackert et de Joseph II dans l'ouvrage de Helfert „Zeugenverhör" etc. De même la comtesse Elisabeth Razoumowski, née comtesse Thun, ayant fait la connaissance de la reine en 1800, était enchantée d'elle. Nous lisons dans une lettre de la comtesse à son mari du 27 septembre 1800: „Jamais je n'ai vu une femme, qui m'ait autant et si vite intéressé qu'Elle. Voilà une femme, à laquelle je conçois que l'on s'attache; celle-là est faite pour plaire, intéresser et être aimée. Quel dommage qu'Elle soit une reine! Si elle était mon égale, je ferais l'impossible pour qu'elle devienne mon amie intime." Dans une autre lettre du 14 décembre 1800 la comtesse écrivit: „Je l'avoue, mon attachement pour Elle a la vivacité d'une passion, mais il diffère d'une passion en ce qu'il est raisonné, et que si je l'aime tous les jours davantage, c'est parce que plus j'apprends à connaître tous les replis de ce cœur vraiment angélique, et plus je trouve de raisons pour estimer cette femme si au-dessus de toutes celles que j'ai connues jusqu'à présent. Vous l'avez connue heureuse, dans la position la plus digne d'envie. Mais c'est actuellement qu'il faut la voir; c'est tout ce développement de cette noblesse, de cette générosité, de cette véritable grandeur d'âme qu'il faut suivre maintenant pour bien la juger. Toutes ses qualités étaient bien en Elle; l'on ne les acquiert pas, mais l'adversité les a mises en action. Non, vous n'avez pas d'idées des mouvements sublimes, qui

manquait de constance dans la volonté. Elle n'avait pas trouvé de bonheur dans son mariage. Le roi Ferdinand, homme débonnaire, n'avait reçu aucune éducation. Poussé par sa passion pour la pêche et la chasse il s'entourait sans cesse des pêcheurs et des chasseurs du golfe de Naples. Il s'était habitué à leur parler dans leur jargon et à partager leurs goûts et leurs mœurs. Tantôt il passait des journées entières dans des courses sur mer, tantôt il séjournait dans les montagnes de l'Appenin. Toutes les affaires passaient par les mains de la reine. Ayant congédié le marquis Tanucci, qui jouissait à juste titre de la considération générale, elle l'avait remplacé par le marquis della Sambucca.

On expliquait l'accueil peu favorable fait au comte Razoumowski par les bruits qui avaient circulé sur son compte à Naples. Cependant le diplomate russe par son attitude modeste et respectueuse parvint à se faire bientôt une position très avantageuse. On apprit en même temps des détails sur les succès qu'il avait eus dans la société de St.-Pétersbourg et de Vienne.*) Bientôt il devint l'objet de l'intérêt le plus vif de la part de la reine. On l'invitait plus souvent à la cour; la reine parfois causait longuement avec lui; pour lui on abolit les règles sévères de l'étiquette à la cour, qui empêchaient toute intimité de la famille royale avec les diplomates. Le comte André fréquentait la reine et l'accompagnait à sa maison de campagne à Caserta, où la cour passait la plus grande partie de l'année, et où on avait accordé au diplomate russe un logement permanent. Bientôt toute la ville parlait du favori de la reine.

lui échappent pour ainsi dire sans qu'Elle s'en doute. Elle est noble et généreuse comme les autres gens respirent; et quand Elle me parle de tous les détails de ses affreux et innombrables malheurs avec l'extrême vivacité de son caractère, je ne sais, si je me sens plus attendrie de tout ce qu'Elle souffre ou plus enthousiasmé de la manière, dont Elle envisage et supporte son sort?“ B.

*) Le comte Ségur parle du comte André, „si célèbre par des succès brillants en politique et en galanterie.“ V. Ségur, „Mémoires ou souvenirs et anecdotes.“ Stuttgart, 1829. II. p. 222 et 243. B.

Ce fut alors que la princesse C. R. Dachkow arriva à Naples accompagnée de son fils et de sa fille. Grâce à l'intervention du comte Razoumowski la cour lui fit un accueil des plus distingués; elle fut introduite à Caserta par la femme du feld-maréchal Jacci, et elle eut de longues conversations avec le roi et la reine.[1]) D'autres Russes encore vinrent à Naples pendant le séjour du comte André dans cette ville, par exemple le comte Bruce, le colonel prince D. M. Golitzyn, le comte Tchernychew, le gentilhomme de la chambre prince Chachowskoi, la comtesse Skawronski, le prince Troubetzkoi, les comtes Golowin, Tolstoi et Braun, le jeune Bobrinski et d'autres encore.

D'une plus grande importance pour le comte André fut le séjour du grand-duc Paul et de son épouse à Naples. Ils voyageaient sous le nom de comte et comtesse du Nord. Le père et la sœur du comte André attendaient avec une anxiété extrême des nouvelles sur la rencontre que le jeune diplomate russe à Naples allait avoir avec son ami d'autrefois.[2]) On conçoit que le comte André, ayant appris par la voie officielle que le grand-duc-héritier allait arriver à Naples, était en proie à quelque émotion. Nous aimons à croire qu'il espérait toujours se remettre en faveur auprès du grand-duc par une explication personnelle. Cependant dès le premier moment du séjour de Paul à Naples on put s'apercevoir que le retour des anciennes relations amicales était impossible. Le grand-duc traita le comte avec une réserve et une froideur ostensibles.[3])

---

1) V. la lettre du comte André au comte N. Panin du 23 décembre 1781 dans l'ouvrage de m-r Wassiltchikow p. 61.

2) Voir le vol. I de notre édition p. 229.

3) On racontait que Paul, en remarquant à son arrivée à la porte de la maison, où il devait s'arrêter, le comte Razoumowski, le prit par la main et l'entraîna dans une chambre vide, où il cria en tirant son épée: „Flamberge au vent, m-r le comte!“ Les compagnons de voyage du grand-duc auraient eu de la peine à le calmer. Tradition de famille.*)

---

*) Schnitzler (l. c. p. 27) prétend, que le grand-duc défendit au comte André d'apparaître devant lui. B.

Le comte André écrivait à m-r de Marignan le 16 mars 1782: „Je viens de voir monseigneur le grand-duc; c'est assurément un évènement bien extraordinaire, auquel je ne m'attendais pas en le quittant. Que de changements dans six ans! Qu'il est douloureux quelquefois d'avoir une âme qui ne se laisse point entraîner par les révolutions du temps. ... Je m'étais attaché assez fortement à celui qui sera mon maître un jour, pour oublier ce titre et n'y voir qu'un ami. L'évènement le plus inattendu nous a rapproché ici. J'ai vu que le souffle empoisonné des cours avait tout détruit ... en voilà assez, mon ami, pour vous mettre au fait. Si je continuais, il pourrait m'échapper des plaintes indiscrètes, qu'on est toujours blâmable de faire éclater.“[1])

Nous lisons dans la lettre du comte André au vice-chancelier Ostermann du 18/29 janvier 1782: „Depuis les dernières lettres que LL. MM. Siciliennes ont reçues de Vienne tant de S. M. l'Empereur que de leur ministre, elles ont été informées que LL. AA. II. avaient intention de se rendre à Naples pour les derniers jours du carnaval. En conséquence de la proximité de leur arrivée, dont jusque-là on avait ignoré absolument le terme, le roi a donné ordre à son secrétaire d'état, le marquis della Sambucca, de pourvoir à tout ce qui peut être nécessaire pour leur séjour dans ce pays-ci. Le palais du prince de Stigliano-Colonna, capitaine des gardes du corps, vient d'être arrêté pour y loger LL. AA. II. On a donné ordre de leur préparer une maison à Mola di Gaéta, endroit peu distant de la frontière des états du roi, ainsi que de tenir prêts 50 chevaux par poste depuis le 30 de ce mois. Je ne dois pas passer sous silence que LL. MM. ont toujours témoigné le plus vif empressement de faire la connaissance de ces augustes voyageurs et se sont occupés avec la plus franche cordialité de tout ce qui pourrait contribuer à leur rendre agréable le séjour qu'ils doivent faire ici. ... Ce matin une estafette m'a apporté de Venise une lettre du m-r le général Saltykow, par laquelle il me marque que LL. AA. comptaient partir le 24 de cette ville, mettre 10 jours jusqu'à Rome, n'y passer qu'une nuit et se rendre ici.“ „Hier matin,“ écrivit Razoumowski le 25 janvier, „est arrivé ici S. A. le prince

---

1) Archives du prince Razoumowski.

Frédéric Guillaume de Wurttemberg sous le nom de comte du Justingue ... la 1-re partie des équipages sous les ordres du prince Joussoupow doit arriver aujourd'hui. LL. AA. II. parties de Rome le 7 du mois, après avoir couché à Terracine, sont enfin arrivées en parfaite santé à Naples le 8 au soir. Le roi et la reine se sont transportés pour les recevoir à une petite distance de la ville dans une maison qui avait été faite pour cela. Après que ces illustres voyageurs eurent fait la connaissance de LL. MM., elles entrèrent ensemble en ville et descendirent au théâtre de S-t-Charles qui fut illuminé à cette occasion. Après le spectacle LL. AA. II. se retirèrent dans une maison appartenante au prince de Pisco-Lanciano, qu'elles avaient fait arrêter le jour même, n'ayant pas voulu absolument accepter celle que la cour leur avait destinée et où ils auraient été logés avec la plus grande commodité et avec toute leur suite. C'est à leur hôtel que j'ai eu l'honneur de me présenter à LL. AA., qui n'ont pas jugé à propos, à cause de leur incognito, que j'aille à la frontière ainsi qu'il aurait été de mon devoir de faire."

Dans une lettre écrite en langue russe et adressée à l'impératrice Catherine, Razoumowski fit un rapport détaillé sur le séjour de Paul et de son épouse à Naples.[1])

La lettre suivante que le comte André adressa à m-r de Marignan après le départ des illustres voyageurs prouve, que le jeune diplomate avait perdu, paraît-il, tout espoir de retourner à St.-Pétersbourg et d'y jouer un rôle important. „Je suis à Naples," écrivit-il, „je désire y rester longtemps, loin du tumulte des affaires, sous un ciel pur, dans un pays intéressant par sa nature; m'occuper et vivre pour mes amis, voilà quel sera d'ici à bien du temps je l'espère l'emploi de mon existence."[2])

---

1) Ce n'est d'ailleurs qu'une énumeration des cérémonies de la réception des illustres voyageurs à la cour de Naples, des dîners et des soupers qui furent offerts en l'honneur de Paul et de la grande-duchesse. M-r Wassiltchikow a imprimé ce compte-rendu in-extenso p. 63—65.

2) Archives du prince Razoumowski.

Un an plus tard un autre voyageur d'importance se présenta à Naples. Ce fut le roi de Suède, Gustave III, dont la tournée en Europe intéressait vivement Catherine. Elle enjoignit au comte Razoumowski d'être aussi prévenant que possible envers le roi. Razoumowski écrivit à m-r de Marignan: „J'attends incessamment un grand personnage, à qui j'ai l'ordre de prêter foi et hommage pendant que nous le possèderons. C'est le roi de Suède. Dans le siècle où nous sommes, lorsque les souverains s'ennuient, ou qu'ils ont un mot à dire à un ami ou à un parent, ils prennent la poste et vous tombent tout à coup à peu près comme un ballon de Mongolfier. Ce carnaval a vu et verra un Infant, un Empereur et un Roi du dehors. L'empereur[1]) vient de passer trois semaines à Naples et part après-demain. Ma nouvelle fonction de ministre de Suède va me donner bien du tracas."[2])

En obéissant aux ordres reçus de l'impératrice le comte André écrivit au comte Sparre, qui accompagnait le roi, que pour remplir les désirs de sa Souveraine il allait „offrir à S. M., en conséquence, l'hommage du zèle empressé qu'il mettrait a lui obéir dans cette capitale."

En même temps Razoumowski expédia le comte Ghika à Rome pour y saluer le roi. Gustave, flatté par ces égards, s'exclama: „Dussais-je aller au bout du monde, je serais sûr d'être prévenu par des témoignages de bonté et d'amitié de la part de l'Impératrice."[3])

Gustave III écrivit alors au comte Razoumowski le 23 janvier 1784: „M. le comte de Razoumowski, je ne veux point arriver à Naples sans vous remercier des soins que je sais que vous avez déjà pris de m'y rendre mon séjour agréable. Ils m'ont fait d'autant plus plaisir que je les ai regardés comme une suite de cette amitié que l'Impératrice, ma bonne cousine, m'a témoignée et qu'elle se plait à me marquer dans toutes les occasions, et dont les témoignages renouvelés me sont

---

1) Joseph II.

2) Archives du prince Razoumowski.

3) Ce fut en quelque sorte Catherine qui paya les frais de voyage du roi, lequel dépensait l'argent qu'il avait reçu de Catherine lors de sa rencontre avec elle à Frédérikshamn.

à tant de titres si chers. Ma suite part dimanche, et je la suivrai de près. Je vous prie de vouloir bien remettre les deux incluses de ma part au roi et à la reine de Naples. J'annonce au roi mon arrivée et le prie de me laisser observer le plus strict incognito. Je vous prie aussi, m-r le comte, de ne point aller au devant de moi. C'est une peine que je ne veux pas vous donner, et qui embarrasserait même la maison de poste assez surchargée par la quantité de chevaux dont j'ai besoin. Dès que je serai arrivé à Naples je ne manquerai pas de vous le faire savoir. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait, m-r le comte de Razoumowski, dans sa sainte garde, étant votre bien affectionné Gustave."[1])

Le roi arriva à Naples le 11 février 1784. Aussitôt Razoumowski se rendit chez lui pour lui présenter ses hommages et se mettre à sa disposition. Le roi parlait toujours des faveurs dont l'avait comblé l'impératrice et de sa reconnaissance envers elle. Le comte André fit de son mieux pour rendre au roi le séjour à Naples aussi agréable que possible. Il donnait dans sa maison en l'honneur de Gustave III des banquets, des concerts, des bals. A l'occasion d'un bal masqué, donné au roi à la cour, le comte André prit part à une quadrille avec les plus belles femmes de la ville. Le jour du départ du roi, Razoumowski donna dans sa maison une grande fête. En outre il défraya le roi pendant dix jours à Caserta.

Dans sa dépêche du 9 mars 1784 le comte André écrivit à St.-Pétersbourg: „Durant le séjour du roi de Suède à Naples, j'ai apporté l'exactitude la plus vigilante à m'acquitter des ordres qu'il a plu à S. M. I. de me faire donner. Le roi a bien voulu non seulement m'en témoigner en diverses occasions sa satisfaction de la manière la plus obligeante, mais, au moment de son départ de Caserte, en me renouvelant les mêmes assurances, il a daigné insister dans les termes les plus pressants sur ce que je le misse à même par sa recommandation auprès de ma Souveraine de m'être de quelque utilité. Pénétré de tant de bienveillance je n'y répondis d'abord que par les expressions de la plus profonde gratitude, mais le roi redoublant de bonté et

1) Archives du prince Razoumowski.

exigeant absolument une explication plus positive, je pris la liberté de lui dire que, puisqu'il daignait me témoigner d'une manière si flatteuse son contentement, il ne me restait qu'un seul vœu à former, c'était que S. M. I. pût être instruite par lui, que j'avais eu le bonheur de remplir ses intentions en exécutant ses ordres.“

Cependant il fallait après le départ du roi régler les comptes considérables pour toutes les dépenses extraordinaires. Le comte, gêné comme à l'ordinaire dans ses affaires d'argent, s'adressa au collège des affaires étrangères pour le remboursement des frais causés par le séjour du roi de Suède à Naples, mais la réponse qu'il reçut de la part du vice-chancelier n'était pas en tout point satisfaisante. Ostermann lui écrivit: „Par une suite de mes sentiments d'amitié pour vous je ne mets pas de délai à vous instruire que dans le temps il a été écrit par ordre de l'Impératrice à tous les ministres résidant dans les villes, où devait passer le roi de Suède, des lettres entièrement conformes à celle que vous avez reçue, mais que pas un seul d'eux n'a demandé la bénification des dépenses, auxquelles le passage de ce monarque a pu les engager. Ce nonobstant et en égard aux raisons que vous alléguez, je ne veux pas vous détourner de l'intention de demander le remboursement de vos frais extraordinaires, en vous promettant d'avancer vos intérêts en cette occasion autant que cela peut dépendre de moi.“

Il paraît pourtant que le désir du comte André fut rempli. Au moins nous ne trouvons plus trace de cette affaire dans les archives.

Grâce à l'habileté du comte Razoumowski, et peut-être encore plus grâce à l'intimité qui existait entre lui et la reine, les relations entre la Russie et le royaume des Deux-Siciles étaient des plus favorables. Le cabinet de St.-Pétersbourg par égard pour cette cour n'exigeait pas de droits d'exportation pour les bois de construction, dont le royaume de Naples avait besoin pour sa flotte. Le comte Razoumowski parvint à séparer en quelque sorte la cour de Naples de celles de France et d'Espagne et de la persuader de se rapprocher de l'Autriche, qui était alors étroitement liée à la Russie.

La question de l'ordre de succession en Espagne causa quelque désagréments entre les cours de Naples et de France. La reine Caroline, causant avec le cardinal de Bernis, qui était arrivé à Naples pour

y étudier les dispositions de la cour, se vantait des relations amicales qui existaient entre le royaume des Deux-Siciles et d'autres puissances et laissait entrevoir, que le royaume des Deux-Siciles pouvait toujours compter sur la Russie, qui à son tour avait des alliés très forts, etc.[1]) Le cardinal Bernis ne manqua pas de mettre l'Espagne au courant de ces dispositions de la cour de Naples. L'Espagne à son tour usa de l'intrigue suivante pour exercer quelque influence sur la cour de Naples. L'envoyé espagnol à Naples Las Casas fit en vertu des instructions qu'il avait reçues de son gouvernement quelques remarques au sujet de la conduite de la reine, et pour mieux appuyer ses insinuations il présenta au roi quatre lettres que la reine Caroline avait adressées au comte Razoumowski. Le roi troublé par cette communication expédia le général Pignatelli en Espagne au sujet de cette affaire. La reine se trouvait par-là dans une position équivoque. Cependant elle parvint à irriter son mari contre Las Casas et à rendre son influence plus forte que jamais. On apprit depuis que la reine avait exigé par l'intermédiaire du marquis della-Sambucca que les lettres et les billets qu'elle avait écrits à Razoumowski lui fussent rendus. Sambucca, en suivant dans cette affaire délicate les conseils de la princesse Sacci, avait retenu quatre de ces lettres, les avait copiées et les avait expédiées secrètement en Espagne.[2]) Probablement la reine ne se doutait pas de la trahison du marquis della-Sambucca.*) Du moins il garda son influence antérieure. De même la position du comte Razoumowski à la cour ne changea nullement; il continuait à séjourner souvent à Caserta, et le roi le fréquentait souvent dans l'île d'Ischia, où le comte

---

1) V. la lettre de Bezborodko à Zawadowski dans les Archives du prince Worontzow, XIII. p. 57—58.

2) V. la lettre du comte Skawronski au vice-chancelier en 1784 sans date.

---

*) V. la dépêche du diplomate autrichien comte Richecourt du 4 janvier 1785 dans l'ouvrage du baron de Helfert (l. c. p. 120): „Die eigenmächtig und ohne Wissen des Königs angesuchte und betriebene Abberufung des Grafen Razoumowski.“ B.

habitait une maison de campagne, et où le roi aimait à causer des heures entières avec le diplomate russe pour se reposer de ses exploits de pêche.

En attendant, des bruits vagues s'étaient répandus à St.-Pétersbourg au sujet de quelques prétendus projets secrets du comte André. Il paraît que c'était surtout des ambassades française et espagnole que partaient ces bruits. En outre Catherine reçut de Naples en mains propres une dénonciation dirigée contre Razoumowski. On l'avait noirci dans ce document d'une manière perfide, en décrivant ses relations avec la cour de Naples et ses intrigues politiques. Catherine, se souvenant encore de l'épisode de 1776, ajouta foi à ces récits et résolut de faire surveiller de plus près la conduite du jeune diplomate. Il était devenu l'objet des conversations générales en Europe. On racontait entre autres qu'il avait fait venir de Paris une actrice et qu'il l'avait présentée à la cour sous le nom d'une proche parente.[1]) Cette anecdote était dénuée de tout fondement. Cependant l'impératrice chargea le prince Joussoupow, qui voyageait alors en Italie, de se rendre à Naples, de s'y faire présenter à la reine et de la sonder en secret sur l'opinion du roi au sujet du comte Razoumowski. En même temps Catherine résolut d'éloigner ce dernier de Naples en lui conférant un autre poste diplomatique. Elle entendait l'envoyer ou à Venise ou en Espagne.

Le comte André apprit par des lettres privées que sa position était devenue dangereuse. Le bruit de son éloignement prochain causa une vive agitation à la cour de Naples. La reine Caroline-Marie était au désespoir en songeant qu'il lui faudrait se séparer du diplomate qui lui était devenu cher.

Vers ce temps-là le comte A. J. Morkow arriva à Naples. Il avait été désigné pour le poste d'envoyé russe à Stockholm, et profitant de ce que le roi Gustave était absent de sa capitale, il faisait une tournée en Italie où se trouvait alors ce monarque. Ayant eu à Rome des conversations assez fréquentes avec Gustave III, le comte Morkow se rendit à Naples, d'où il écrivit au comte Bezborodko sur une entrevue avec la reine, qui lui avait longuement parlé du comte Razoumowski.

---

1) Schnitzler l. c. p. 26.

Dans cette lettre du comte Morkow nous trouvons une reproduction des paroles de Caroline. La reine lui avait dit, qu'elle profitait volontiers de l'occasion pour faire part à l'impératrice Catherine de ses dispositions favorables au sujet du diplomate russe à Naples. Elle laissait entrevoir que la visite du prince Joussoupow l'avait choquée en quelque sorte, parce que le bruit s'était répandu que ce dernier avait été désigné pour le poste de Naples. La reine déclarait que les bruits d'un certain mécontentement de la cour de Naples au sujet du comte Razoumowski étaient dénués de fondement; elle ajoutait que les ennemis du comte l'avaient noirci à l'insu du roi et de la reine, et qu'elle était très étonnée de ce qu'on allait lui faire échanger le poste de Naples contre celui de Venise. Enfin elle priait le comte Morkow de faire parvenir à la connaissance de l'impératrice ce qui suit (dans la dépêche de Morkow):

„Que le rapport fait à V. M. touchant le comte Razoumowski n'est qu'une coquinerie de gens malhonnêtes, qui n'ont jamais été autorisés ni commissionnés ni par elle, ni par le roi; qu'au contraire elle et le roi étaient satisfaits infiniment de la conduite tant ministérielle que particulière du comte Razoumowski, que tous deux ne demandaient pas mieux de le garder, qu'elle en particulier elle croyait que le comte Razoumowski possédait entièrement la confiance et l'amitié du roi, ainsi que l'estime de tous les gens honnêtes et sensés, et qu'il était plus en état qu'un autre d'être utile au service de V. M. à cette cour; que c'est uniquement en la considération et pour se faciliter les moyens de le voir plus souvent, que le roi avait accordé un accès plus facile aux autres ministres que ne le permettait l'ancienne étiquette de la cour; que tout ce qu'elle me disait à cet égard m'aurait été confirmé par le roi lui-même, si ses occupations lui avaient permis de me voir; qu'il en avait bien l'intention, mais qu'un voyage de chasse qu'il avait arrangé depuis quelque temps l'en avait empêché; qu'à son retour elle lui rendrait compte de tout son entretien avec moi; que pour appuyer celui que j'aurai l'honneur d'en rendre à V. M. I., elle me chargeait de lui faire parvenir une lettre qu'elle me remit sur-le-champ et que je prends la liberté de joindre ici. Ensuite, continuant son discours sans interruption, elle ajouta: que quoique la mission expresse du prince

Joussoupow, et surtout son motif, lui eussent bien prouvé, à quel point elle pouvait compter sur les bontés et l'amitié de V. M., elle se garderait bien d'en abuser jusqu'à vouloir contraindre les arrangements qu'il plairait à V. M. de prendre dans l'emploi de ses sujets, mais que sentant tout le préjudice qui résulterait pour le comte Razoumowski de sa nouvelle destination, qu'elle ne pouvait même s'empêcher de la regarder comme dégradante et s'imputant en quelque façon, à cause de l'abus qu'on avait fait de son nom, le malheur qui lui arrivait, elle se faisait un devoir de conscience et d'honneur d'intercéder auprès de V. M., afin que, si sa résolution d'ôter le comte Razoumowski d'ici était irrévocable, elle daignât au moins lui conférer un poste plus honorable et plus digne de ses talents et de son zèle pour le service de V. M. I.“

La reine avait parlé avec une vivacité extraordinaire. Le comte Morkow répondit à la reine, qu'il ignorait la nouvelle destination du comte Razoumowski, mais qu'à son avis le poste de Venise n'était pas inférieur à celui de Naples.[1]) La reine fit remettre au comte Morkow une lettre de sa part à l'impératrice, en le priant de faire expédier cette missive aussi vite que possible par courrier spécial. La lettre de la reine contenait ce qui suit:

„Madame ma sœur et cousine; le plaisir que je ressens de me renouveler au souvenir de V. M. fait que je prends l'occasion du départ de m-r Morkow, pour lui faire arriver directement les assurances de ma profonde estime et sincère reconnaissance de toutes les marques d'amitié dont elle m'honore. J'ai regardé comme une preuve de cette amitié l'envoi du prince Joussoupow, qui m'a demandé par son ordre comment nous étions contents de son ministre, le comte Razoumowski. Je me flatte qu'il aura rendu exactement à V. M. mes sentiments de reconnaissance pour cette délicate intention et les assurances bien sincères et positives que tant le roi mon mari que moi nous sommes infiniment contents de la conduite ministérielle et particulière du comte Razoumowski, qui possède l'estime publique et de tous les gens honnêtes et sensés, que nous le verrions partir d'ici avec le plus grand

---

1) V. Bodenstedt, Russische Fragmente. Graf Morkow, ein Beitrag zur Geschichte der russischen Diplomatie. Leipzig 1862. p. 371.

regret, surtout étant à même par la bienveillance qu'il s'est acquise du roi mon mari de cimenter de plus en plus les liens et liaisons entre ces deux cours et rendre par-là des services réels. Je suis chargée du (sic) roi mon mari de présenter tout cela à V. M., d'autant plus que les bruits publics de sa destination à Venise lui ont été très sensibles, désirant au moins que dans le cas que V. M. ne veuille point le laisser à notre cour (ce qui pourtant nous serait le plus agréable), elle daigne au moins lui prouver son contentement par un poste honorable, qui lui prouve qu'elle est satisfaite de sa conduite, et a eu égard aux recommandations et assurances de satisfaction, dont tant le roi mon mari que moi avaient eu l'honneur de l'assurer de propres mains et par nous-mêmes. Je prends l'occasion de m-r Morkow, afin que cette lettre lui parvienne plus vite. Autorisée, chargée par le roi mon mari et par mes propres sentiments à lui rendre justice, je me flatte que V. M. lui daignera accorder ses bontés, ce que nous regarderons comme une preuve de son amitié pour nous, et qu'elle daignera lui faire éprouver les effets de ses bontés. Je la supplie d'accepter les sentiments de profonde vénération que j'ai pour ses grandes et uniques qualités, et le désir sincère que j'aurais de pouvoir lui présenter par moi-même ces assurances. Qu'elle daigne m'accorder un peu d'amitié. Je l'implore comme sœur de l'empereur, qui lui est si devoué, et qui m'a parlé avec tant d'enthousiasme de son auguste personne. Qu'elle daigne croire que je ressens les mêmes sentiments pour elle, et qu'elle reçoive l'assurance du profond, sincère et respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être de V. M. la très affectionnée sœur et cousine Caroline." *)

En même temps Razoumowski expédia avec le même courrier le rapport suivant adressé à l'impératrice:

---

*) La reine Caroline conservait toujours ses bonnes grâces pour le comte André. Nous avons parlé plus haut p. 69 de l'amitié qui existait en 1800 entre la comtesse Elisabeth Razoumowski et la reine, qui à l'époque de la disgrâce du comte et de son séjour à Batourin en 1800 lui accorda sa protection. Elle ordonna même que les courriers napolitains de Vienne fussent chargés des messages que la comtesse Elisabeth adressait alors à son mari. B.

„La rancune personnelle d'un homme en place, un ressentiment aussi vil dans ses effets que la cause qui l'a fait naître, ont produit une persécution qui ne tendait pas à moins qu'à me faire perdre le poste que V. M. I. a daigné me confier. La justice, la magnanimité de V. M. en ont arrêté le premier moment les funestes conséquences pour moi. La bienveillance de LL. MM. s'est interessée en ma faveur. Elles ont été aussi indignées de la tentative criminelle, dans laquelle on a eu la témérité d'emprunter leur nom, que guidées par leurs bontés envers moi et le désir de me conserver auprès d'eux. La reine a jugé à propos, d'accord avec le roi, d'adresser une lettre à V. M. I. pour détruire les impressions qu'on a pu lui donner et la supplier de condescendre à leurs instances. Cette lettre a été confiée à m-r Morkow, dans une audience particulière, à laquelle il fut appelé les derniers moments de son séjour ici. Dans la position où me met cette démarche, j'ose me flatter que je n'encourerai pas la désapprobation de V. M. I. si, recevant incessamment ses ordres au sujet de ma nouvelle destination, je prends la liberté d'en suspendre l'exécution, jusqu'en réponse à cette démarche il lui plaise de marquer ultérieurement sa volonté sur mon sort.“

Il paraît que les instances de la reine de Naples exerçèrent quelque influence sur le sort du comte André. Tout en ne le laissant pas demeurer à Naples, on ne l'envoya pas à Venise. Il fut nommé ministre plénipotentiaire à Copenhague. Le vice-chancelier Ostermann lui écrivit le 25 mai 1784: „Les relations dans lesquelles nous nous trouvons avec le Danemark attachent de l'importance au poste de Copenhague et ne peuvent que le faire envisager comme une place de confiance.“ En même temps on lui enjoignit de se rendre directement à Copenhague sans passer par la Russie. Une somme extraordinaire de 7000 roubles lui fut accordée pour les frais de déménagement. Le comte André écrivit à Ostermann le 23 août une dépêche qu'il nommait: „la plus triste de toutes celles que j'ai eu l'honneur d'adresser à V. E. Je souhaiterais, je l'avoue hautement, conserver ce poste, parce qu'indépendamment des agréments dont je jouissais, j'espérais par mes relations pouvoir y être plus utile qu'un autre au service de S. M. l'Impératrice.“

Le comte Razoumowski eut pour successeur à Naples le comte M. K. Skawronski, un étourdi et un fat, qui se dépêcha d'entrer en

fonctions aussi vite que possible, tandis que le comte André, espérant toujours de l'intervention de la reine quelque changement favorable dans sa position, ne songeait pas encore au départ pour le Danemark. Il s'était même adressé à Skawronski en le priant de ne pas hâter son arrivée à Naples. Il lui promettait en même temps de l'informer de son retour de l'île d'Ischia, où il profitait des bains de mer et recevait le roi. Du reste Razoumowski avait reçu du comte Ostermann l'autorisation de prolonger quelque temps son séjour à Naples, de sorte qu'il n'entendait pas de sitôt céder la place et remettre les archives de la légation à son successeur. Ce dernier cependant exigea au moment de son arrivée à Naples que Razoumowski le mît à même d'entrer en fonctions sans délai. Il s'ensuivit des tracasseries et des démêlés, qui auraient pu aller assez loin. La reine, ne cachant pas son accablement, refusa de prendre congé du comte Razoumowski; en outre elle exigeait impérieusement — et le roi la soutenait dans cette affaire —, que les papiers secrets sur les relations du royaume des Deux-Siciles avec l'Espagne ne tombassent pas dans les mains de Skawronski. Elle désirait que Razoumowski brûlât ces papiers, et en même temps elle l'invita à venir la voir à Caserta.

Le comte Skawronski se plaignit amèrement de la manière d'agir de Razoumowski. Le comte S. Worontzow écrivait à son frère le 13 janvier 1785: „J'ai eu des nouvelles de Naples, que le comte Skawronski se conduit comme un extravagant et qu'il a très malhonnêtement agi envers le comte Razoumowski.“[1])

Le comte André ayant reçu au mois de novembre 1784 ses papiers de rappel se décida enfin au commencement de l'an 1785 à quitter Naples, où grâce à son luxe exorbitant et à ses succès à la cour il avait été l'objet de l'admiration et de l'étonnement du public et du corps diplomatique.*)

---

1) Archives du prince Worontzow IX. 23.

*) Pendant le séjour du comte André à Naples il y avait des relations assez animées entre le diplomate russe et le célèbre peintre Ph. Hackert. C'était Razoumowski qui présenta cet homme remarquable au roi. Goethe

raconte dans son abrégé de la vie du peintre Hackert ce qui suit (Goethes Werke, herausg. v. Kurz. Hildburghausen 1870. p. 520): „Ph. Hackert kannte schon seit mehreren Jahren den Grafen Andreas Razoumowski, der jetzt in Neapel russischer Minister war. Dieser Liebhaber der Künste machte alle Morgen eine Spazierfahrt dahin, wo Ph. Hackert zeichnete. Da nun die Studien in San Leocio sechs Tage dauerten und der Graf alle Morgen kam, um zuzusehen, so hatten die Jäger dem Könige gesagt, dass ein Maler daselbst viel gezeichnet habe und dass der russische Minister jeden Morgen gekommen sei, ihn zu besuchen. Der König fragte den Grafen, was das für ein Maler wäre und erhielt zur Antwort, dass Ph. Hackert schon viel für Katharina II. gemalt habe und dass er gegenwärtig Studien mache zu einem bedeutenden Bilde für die Grossfürstin von Russland, auch in Puzzuoli, Bajä und anderen Orten werde er dergleichen verfertigen. Der König verlangte den Künstler zu sehen und zu sprechen. Der Graf Razoumowski meldete also an Ph. Hackert das Verlangen des Königs, und da der Hof im Mai nach Castellamare ging, leitete man die Sache so ein, dass Ph. Hackert an diesem Orte dem König vorgestellt wurde. Er hatte nichts weiter von seiner Arbeit bei sich als ein kleines Gouachebild, welches dem Grafen Razoumowski gehörte" u. s. w. — P. 521: „Als der König auf die Jagd ging, winkte er dem Grafen Razoumowski. Dieser folgte, und der König verlangte, er solle mit Ph. Hackert sprechen und ihm sagen, der König wünsche vier Gouachegemälde" u. s. w. — P. 523: „Ph. Hackert blieb in Neapel bis Anfangs Juni, und da Graf Razoumowski die Bäder in Ischia nehmen wollte, so musste Ph. Hackert versprechen, den Augustmonat und einen Theil des Septembers ihm Gesellschaft zu leisten. Der Künstler transportirte eines der grössten Bilder, die Jahreszeiten vorstellend, nach Ischia in den Palast des Grafen. Der König stattete daselbst einen Besuch ab und in den heissen Stunden des Tages war er bei Ph. Hackert und sah malen" u. s. w. — P. 524: „Graf Razoumowski wurde zurückberufen und der König gab Ph. Hackert ein Logis auf dem alten Palast" u. s. w. B.

Chapitre VI.

Vienne et Copenhague (1785—1786).

Ayant quitté Naples le comte André séjourna deux mois à Rome, où il fréquentait presque journellement le cardinal de Bernis, et où il trouva son compatriote W. Zinowjew et la comtesse Hoyos, née comtesse Clary, qu'il connaissait depuis son premier séjour à Vienne. Dans ses lettres au comte S. Worontzow Zinowjew raconte quelques détails se rapportant au séjour du comte Razoumowski à Rome. Il s'y adonnait aux plaisirs.[1]) Ce fut par l'intermédiaire du comte Razoumowski que Zinowjew pendant son séjour à Rome fit la connaissance d'une nièce

1) Dans une des lettres de m-r Zinowjew nous lisons que l'un des deux Russes, ou Joussoupow ou Razoumowski, avait par ses folies et son train de vie acquis le prénom „il matto moscovito". Le texte de l'édition ne permet pas de décider, si c'est Joussoupow ou Razoumowski. Ce doute se rapporte aussi à l'incident suivant, dont il est question dans une des lettres de Zinowjew. Razoumowski lui avait raconté à Rome que lui (ou Joussoupow?), se trouvant indisposé justement après son arrivée à Naples, envoya chercher un médecin. Mais celui-ci, occupé par ses visites chez d'autres malades, ne vint voir le comte (ou Joussoupow) que le soir. Razoumowski (ou Joussoupow?), furieux de ce délai, régala le médecin d'épithètes peu convenables en le menaçant de coups de poings, ce qui fit que le médecin se sauva à l'instant, et en proie à une agitation extrême causée par ce mauvais traitement il tomba malade et resta alité pendant quelques jours. Toute la ville parlait de cet incident, dont le roi, qui avait fait venir le médecin à Caserta pour le consulter à l'occasion de la maladie de son fils, eut connaissance. V. le journal „Rousskaja Starina" XXIII p. 232.

du pape Pie VI, la duchesse Braschi, chez laquelle s'assemblait le grand monde.[1])

Passant par Pise,[2]) Florence, Perugia, etc. le comte André se rendit à Vienne, où on lui fit un accueil très affable. Le récit de ses succès à Naples l'avait rendu plus populaire encore qu'il n'avait été auparavant. Sous le prétexte de faire à Vienne des emplettes de quelque importance il se fixa dans cette ville. Un grand changement survenu dans la famille de Thun fit sur lui une impression très profonde. Pendant les cinq à six ans de son séjour à Naples les trois enfants s'étaient transformées en jeunes filles d'une beauté extraordinaire. C'était surtout l'aînée, d'un air pâle et maladif, qui par ses grâces, son esprit et son amabilité exerçait un charme irrésistible sur tout le monde, en commençant par le vieux prince Kaunitz et en finissant par le plus humble des jeunes gens qui fréquentaient la maison.

Les membres du corps diplomatique à Vienne, ainsi que d'autres personnes de distinction, s'assemblaient souvent dans les salons de la comtesse Thun, qui s'aperçut bientôt avec satisfaction de l'inclination profonde que le comte Razoumowski montrait pour sa fille aînée. Cette dernière aimait à la folie le diplomate russe. Cependant il fallait s'attendre à des difficultés, qui s'opposaient à la liaison des deux familles. Le grand-père de la comtesse, le comte Thun, qui séjournait ordinairement à Prague, ainsi que sa grand'mère, la comtesse Ulfeldt, née princesse Lobkowitz, appartenaient à la vieille aristocratie, fortement prévenue contre les étrangers et en outre imbue de préjugés contre tout ce qui n'appartenait pas à l'église catholique. Le père du comte André d'autre part n'était pas exempt de préjugés contre tout ce qui n'était pas russe et orthodoxe.

---

1) „Rousskaja Starina" XXIII. 235, 240, 399, 400.

2) Le comte S. Worontzow écrivait à son frère de Pise le 14 mars 1785: „Le comte Razoumowski a passé par-ici la semaine passée. Il a été beaucoup chez moi pendant les quatre jours qu'il est resté. Je suis bien aise de l'avoir connu. Il est instruit, d'une société agréable, désirant être utile à son pays, sent son malheur et paraît avoir beaucoup profité à la terrible école de l'adversité." Archives du prince Worontzow IX. 29.

Toutefois la comtesse Thun espérait réaliser le projet de ce mariage et permettait au comte André de fréquenter la maison chaque jour et d'y rester pendant des heures entières en tête-à-tête avec la jeune comtesse. Le jeune comte lui faisait la lecture de romans anglais et entendait avec une admiration toujours croissante les paroles de la jeune fille, qui témoignaient d'un esprit distingué et laissaient entrevoir une érudition extraordinaire. Elle venait de se remettre d'une maladie aussi prolongée que dangereuse et souffrait encore de douleurs à la poitrine et de mal à la gorge. L'état délicat de sa santé l'empêchant de partager les plaisirs de sa mère et de ses sœurs, qui fréquentaient le grand monde, elle préférait rester à la maison en jouissant de l'aimable compagnie du comte André. Puis, les médecins ayant ordonné à la reconvalescente le séjour à la campagne, le comte se rendit avec les Thun dans les environs charmants de Vienne, où ils fréquentaient entre autres le château de Potenbrunn, où se trouvait la comtesse Pergen, amie intime de la famille.

Enfin le comte fit à la comtesse-mère la déclaration de son amour pour sa fille. La comtesse tout en donnant son assentiment, recommanda au comte le secret sur cette affaire et lui permit en même temps d'entretenir une correspondance suivie avec la jeune comtesse.

Ayant avec une peine infinie pris congé de sa fiancée le comte se mit en route pour le Danemark. Il passa par Prague, Dresde, Berlin et Hambourg. A Prague il fit la connaissance du grand-père de la comtesse, qui fut enchanté du jeune diplomate. Vers la fin du mois de juin (1785) il arriva à Copenhague.

Le gouvernement russe avait enjoint au comte d'empêcher en tout point une alliance entre la Prusse et le Danemark. Le comte Morkow, en route pour Stockholm, avait séjourné un mois à Copenhague avant l'arrivée de Razoumowski dans cette ville. Il y avait eu de longs pourparlers avec le premier-ministre comte Bernstorff et son adjoint Schack, en tâchant entre autres d'empêcher le mariage de l'héritier du Danemark avec une des filles du roi d'Angleterre, Georges III. Il faisait de son mieux pour persuader la cour de Danemark de se lier avec la maison d'Anhalt-Bernbourg, en luttant dans cette affaire contre

les tentatives du diplomate anglais lord Elliot. On avait lieu de croire que l'activité du comte Morkow n'avait pas été infructueuse. Cependant le cabinet de St.-James jouissait d'une influence remarquable à Copenhague, et ce fut la tâche du comte Razoumowski de paralyser cette influence aussi énergiquement que possible. Le diplomate autrichien à Copenhague, le baron Anton de Binder de Kriegelstein, bientôt lié d'amitié avec le comte André, poursuivit le même but. La lutte des deux diplomates contre l'influence prépondérante d'Elliot ne réussit pas d'abord. Le comte Razoumowski se plaignait dans ses relations à son gouvernement de „l'égarement obstiné du roi dans son dévouement aveugle pour la Prusse.“

Au mois d'avril 1786 on apprit à Copenhague l'arrivée prochaine du roi de Suède. Le comte André désirant être présenté au roi Gustave III, qu'il avait déjà vu à Naples, en parlait dans sa correspondance avec son père. Il y faisait mention entre autres de ce que le roi l'avait invité à venir le voir à Stockholm. Catherine n'approuvait en aucune façon une prévenance aussi prononcée de la part du comte envers le roi de Suède. Le vice-chancelier Ostermann lui écrivait: „L'impératrice vous fait dire qu'elle ne voit aucune nécessité pour vous d'abandonner pour quelque temps votre poste, et qu'il ne convient nullement de faire des avances à ce monarque. Il faut au contraire lui faire voir, qu'il existe une alliance étroite entre nous et le Danemark.“ D'ailleurs Razoumowski reçut la permission de se rendre en Suède dans le cas où l'héritier Frédéric l'engagerait à lui tenir compagnie dans son voyage pour une rencontre avec le roi. Ce fut ainsi que ce voyage eut lieu. Le comte Razoumowski écrivait en chiffres à Bezborodko, le 27 juin 1786, sur son entrevue avec Gustave III: „Le roi de Suède, qui s'est efforcé de me cajoler sans cesse à titre d'ancienne connaissance, et faisant valoir outre mesure les services que j'ai eu l'honneur de lui rendre à Naples ..., m'a entretenu à diverses reprises de la diète qu'il vient de terminer et m'a fait paraître, sans le vouloir peut-être, beaucoup de mauvais gré par rapport à l'opposition soutenue qu'il y a rencontrée. ... Le roi m'a répété plusieurs fois qu'il était très satisfait de la conduite de m-r Morkow durant sa résidence et nommément pendant la diète. ...“

Dans une autre dépêche du comte, également chiffrée en date du 7 juillet, nous lisons: „Malgré la connaissance que j'avais du roi de Suède et du tour de son esprit, j'ai vu avec surprise combien peu dans ces deux entrevues, malgré l'assurance avec laquelle il croit savoir captiver son monde, il a su choisir les moyens vis-à-vis du prince royal. Tous ses propos étaient indécents, ou deplacés, ou frivoles, entièrement opposés à ce qu'ils auraient dû être. Si c'était à dessein je ne saurais en démêler le but.“

En attendant le comte n'était pas satisfait de sa situation à Copenhague et il s'en plaignait amèrement dans les lettres qu'il écrivait à son père.*) Il faisait remarquer qu'il avait des désagréments, que le gouvernement russe ne le soutenait pas avec assez d'énergie etc.[1])

---

1) Nous ne possédons pas les lettres du comte André à son père, mais nous en avons connaissance par les réponses d'ailleurs assez insignifiantes que m-r Wassiltchikow a communiquées in-extenso dans le premier volume de son ouvrage pag. 375 et suiv.

---

*) Dans les lettres à sa fiancée le comte André se plaint de sa vie monotone. Il lui fait part de ses occupations. Il écrit par ex. le 11 décembre 1785: „Il y a dans la maison du comte Bernstorff un homme de lettres, natif de Hambourg, nommé Mumsen, médecin, originairement grand ami de Klopstock. Il a la complaisance de venir trois fois la semaine lire en allemand avec moi; il n'y a pas tout à fait un mois que j'ai commencé. Je n'ai pas le temps de travailler seul. Je ne fais pas par conséquent des progrès rapides, mais j'avance. Nous lisons Lessing“, etc. Le 10 décembre 1785: „Et voilà, ma chère et aimable Elisabeth, pourquoi Razoumowski n'est pas tout à fait infortuné; la perspective d'un avenir de contentement et de satisfaction le soutient contre le souvenir du passé et l'ennui du présent. Cet avenir, quel est-il? faut-il vous le dire?“ etc. Le 7 janvier 1786: „Vous insistez encore que je vous fasse le tableau de ma vie: non, mon aimable amie, je diffèrerai encore cette triste description; elle cacherait mal (sic?) avec l'emploi de votre temps“, etc. Le 17 fevrier 1786: „Commençons par le commencement à l'exemple du créateur; je partagerai mon temps en sept journées. Tout ce qu'Il fit, était bon, et Il se reposa le septième jour, qui était dimanche. Tout ce que nous faisons est de travers, et nous nous reposons d'avance le *lundi,* c.-à-d. que le lundi il

Le comte Kirill Grigorjewitch s'efforça en vain de procurer à son fils par l'intermédiaire de Potemkin le poste de chambellan à la cour. En 1786 le comte André fut honoré du titre de conseiller privé. Le père lui écrivit qu'il devait cette distinction à la protection de Potemkin et de Bezborodko.

Vers cette époque le comte André, sur les instances de la famille Thun, jugea nécessaire d'informer son père de son projet de mariage. Sachant très bien que son père n'approuverait pas son choix il se borna d'abord à des allusions peu claires. De même sa sœur Nathalie n'avait pas le courage de communiquer au comte Kirill Grigorjewitch ce dont il s'agissait. Enfin ce dernier s'apercevant qu'il était question de mariage,

---

n'y a rien, excepté cependant de temps en temps un appartement à la cour. ... *Mardi,* assemblée chez un matador du pays, m-r Schack; tout le monde joue, et à 9 h. je me retire presque toujours chez moi. *Mercredi,* même histoire chez Moltke. Je ne vais qu'une fois tous les quinze jours ou trois semaines. Tous les *jeudis* assemblée et conférence chez le comte Bernstorff. *Vendredi,* relâche au théâtre. *Samedi* poste et assemblée chez une vieille Madame. *Dimanche,* concert de souscription et assemblée chez une autre vieille femme de 79 ans. Voilà le journalier. Ce n'est pas le plus intéressant; cela va venir. Il y a dans le cours de l'hiver, c.-à-d. depuis septembre jusqu'à avril quatre bals en domino à la cour et quatre autres bals de souscription en ville, où je danse pour me secouer et faire du mouvement." ... Le 27 juin 1786 le comte André écrit de sa maison de campagne Springforby: „A peine étais-je à cette charmante maison de campagne, dont je suis tout épris et qui m'a coûté en conséquence, que je reçois la nouvelle qu'il faut que je décampe de la campagne et de la ville pour quitter le pays et en aller habiter un encore plus boréal que celui-ci, c.-à-d. que mon destin et ma carrière me mènent à Stockholm. ... Je regrette peu de choses en Danemark, quoique depuis une couple de mois je m'y étais fait une société agréable, et où je m'étais habitué à passer tous les soirs chez la comtesse Reventlow née Römberg; c'est je crois la plus aimable femme, ma voisine à la campagne comme à la ville et d'une société très intéressante." Le 16 septembre 1786: „Ce n'est pas au reste la seule personne (la comtesse Reventlow) que je regrette ici; les maisons de Bernstorff et de Schimmelmann y ont également *eu droit* (sic?); c'est la bonne compagnie du pays, et ce sont réellement des gens respectables à bien des égards." B.

exigea de son fils un aveu complet et sincère. Ayant appris que les Thun exigeaient de la part du comte André qu'il entrât au service de l'Autriche, qu'il embrassât la religion catholique et qu'il transférât sa fortune à l'étranger, le comte Kirill Grigorjewitch écrivit à son fils la lettre que nous avons communiquée déjà dans le premier volume de notre édition.[1]) Tout en ne protestant pas directement contre ce projet de mariage, le comte Kirill Grigorjewitch tâchait de démontrer à son fils, qu'il devait rester fidèle à sa patrie et à la foi de ses ancêtres. Le comte André comprit qu'il devrait patienter encore et qu'il aurait bien des difficultés à surmonter pour atteindre son but.

En attendant il fut nommé diplomate russe à Stockholm, où il succédait au comte Morkow, qui allait occuper le poste de troisième membre du collège des affaires étrangères.*) Le comte Kirill Grigorjewitch ayant appris cette nouvelle, écrivit à son fils qu'à son nouveau poste plus important que celui de Copenhague il aurait à jouer un rôle plus difficile, mais que la vie à Stockholm serait probablement de son goût et lui conviendrait mieux que celle de la capitale du Danemark.[2])

Dans une autre lettre au fils, le comte Kirill Grigorjewitch l'exhortait à ne pas différer son voyage à Stockholm, parce que le ministère russe désirait qu'il y arrivât avant le départ de son prédécesseur. Cependant le comte André resta encore quelque temps à Copenhague où le retenaient des affaires privées.**) Nous apprenons

---

1) p. 231.

2) Voir la lettre du comte Kirill Grigorjewitch dans le premier vol. p. 232.

---

*) Castera, Vie de Catherine II. vol. III, p. 18: „tandis que Razoumowski, dont le talent et l'audace étaient chers à Catherine, passa du Danemark en Suède.“ B.

**) Le comte André écrivit à sa fiancée le 16 septembre 1786: „Malgré tout cela je souhaite de partir, car il n'est pire situation que celle de l'oiseau Surlabranche, et j'ai d'ailleurs tant de nouveaux travaux par devant moi dans le poste où je vais, que je ne saurais trop désirer d'y mettre fin.“ Nous apprenons par la lettre du 24 octobre 1786 datée déjà de Stockholm que le comte y était arrivé le 12 octobre. B.

par une lettre de Morkow à Worontzow que malgré l'inclination sincère de Razoumowski pour la comtesse Elisabeth Thun c'était une liaison d'amour qui avait causé ce retard. Nous lisons dans la lettre de Morkow du 2 septembre 1786: „Je crains fort que le comte Razoumowski ne me prive de l'avantage de vous faire ma cour quelques jours plus tôt, en vous rencontrant sur la frontière. Ce seigneur a trouvé au milieu du climat le plus humide une beauté sèche, qui retarde sa marche. Il ne quitte Copenhague qu'au commencement de ce mois-ci selon le nouveau style et prenant la route par Carlscrona n'arrivera ici probablement que vers le 15 ou le 20. A cette circonstance se joint le voyage que le roi va faire de ce côté-là. . . . La charité chrétienne et l'indulgence dont nous avons besoin tous, tant que nous sommes, ne me permettent pas de me plaindre du comte Razoumowski, mais il n'en est pas moins vrai que ses retards me dérangent dans tous les sens possibles.“ 1)

Enfin le comte André prit congé dans une audience solennelle de la famille royale. Ce fut surtout le prince royal Frédéric, régent depuis 1784 à cause de l'aliénation mentale du roi, qui au moment du départ lui adressa les paroles les plus aimables. En même temps il fut honoré de la part de l'impératrice de l'ordre de St.-Wladimir (de la 2-me classe) et du titre de conseiller privé.

---

1) Archives du prince Worontzow, XIV. p. 238.

Chapitre VII.

Stockholm (1787—1788).

À son arrivée à Stockholm le comte André y trouva encore Morkow. Ils passèrent quelques temps ensemble et, à ce qu'il paraît, nouèrent des liens d'amitié. Leur conversation roulait principalement sur les affaires de la Suède, mais en même temps ils s'entretenaient des charmes de l'Italie, en exprimant le vœu d'ailleurs peu sincère d'être à même de se retirer dans ce pays pour y mener une vie paisible.

L'impératrice avait chargé Morkow de rédiger des instructions détaillées pour Razoumowski, afin de lui fournir les données suffisantes sur la Suède, où il devait continuer ce que Morkow avait commencé.[1]) Morkow remplissant le désir de Catherine ne disait rien sur le roi Gustave III, en faisant remarquer que Razoumowski avait eu déjà l'occasion de se faire une idée du caractère de ce prince. La caractéristique des frères du roi dans ce document est aussi détaillée que défavorable. Le duc de Südermanland était porté vers la boisson et était d'un naturel fougueux et violent; le duc d'Ostrogothie ne s'occupait nullement des affaires et s'abandonnait à la plus complète inertie. Quant au prince-héritier, on lui donnait une éducation superficielle en développant son goût pour la représentation. Les dames de la cour, la reine, la duchesse de Südermanland et la sœur du roi n'avaient aucune importance et ne méritaient pas qu'on s'occupât d'elles. Le gentilhomme de la chambre baron d'Armfeldt et l'écuyer Munck étaient les favoris du roi; il existait entre eux une inimitié perpétuelle. Le

1) V. Bartenjew, Le comte A. J. Morkow (en russe) p. 47. Bodenstedt l. c. p. 376.

comte Oxenstjerna et le baron de Geer jouaient les rôles principaux dans le ministère. Pour ce qui était de la politique extérieure, les liens qui depuis quelque temps attachaient la Suède à la France subsistaient toujours. Cette alliance avait pour but de paralyser l'influence russe. Les jeunes Suédois de distinction recevaient ordinairement leur éducation en France ou dans leur patrie sous la direction de maîtres français. En outre on avait facilité en tout point aux jeunes Suédois l'entrée au service de la France.

Morkow faisait remarquer à son successeur qu'il devait tâcher de faire abolir la forme du gouvernement que Gustave III avait introduite par le coup d'état de l'an 1772 et de former un parti russe en Suède. C'est là d'ailleurs que tendaient depuis longtemps les efforts des diplomates russes à Stockholm. C'est dans ce but que Panin, Ostermann et Morkow avaient réglé leur conduite en Suède. Cependant le coup d'état de l'an 1772, ayant renforcé considérablement le pouvoir du monarque, avait rendu beaucoup plus difficile la tâche des diplomates russes. Les partisans de la Russie avaient perdu leur influence d'autrefois; ils restaient dispersés dans le pays, tandis que dans la capitale il n'en restait qu'un nombre insignifiant. En général ce parti manquait de discipline et d'organisation. Cependant Morkow avait cherché non sans succès à rapprocher les membres de ce parti, en assemblant chez lui les partisans de la Russie. Il avait par-là rendu beaucoup plus facile la tâche de son successeur. Il avait été aidé dans cette agitation par le baron de Sprengtporten, qui, jouant le rôle principal dans le parti russe, était entré même au service de la Russie et, se trouvant à St.-Pétersbourg, entretenait de là une correspondance suivie avec ses amis.

Razoumowski avait exprimé le désir de faire une tournée en Suède alléguant son goût pour les sciences naturelles, mais en réalité il voulait se former une idée plus nette des dispositions du public. Morkow approuvait en tout point le projet du comte.

Le neveu du comte Bezborodko, Victor Kotchoubey, se trouvait alors en Suède pour y terminer ses études politiques. Il allait se vouer à la carrière diplomatique et jouissait de la réputation d'un jeune homme très doué. Le comte Kirill Grigorjewitch avait recommandé le jeune

Kotchoubey à son fils, en exigeant que ce dernier fît de son mieux pour introduire le neveu de Bezborodko dans les affaires.

Le début du comte André à Stockholm fut assez favorable. Le roi lui fit un accueil très gràcieux. Il paraît que Gustave III, n'aimant pas Morkow, qui, hautain et dédaigneux, s'était entouré des adversaires du pouvoir monarchique, était très content du changement qui venait d'avoir lieu. D'ailleurs la sévérité de l'étiquette à la cour de Stockholm n'admettant aucune intimité entre le roi et les membres du corps diplomatique, le comte Razoumowski se tenait en quelque sorte à l'écart et n'entrait pas dans le cercle des personnes qui entouraient le roi.

Vers ce temps-là le voyage de Catherine II en Crimée était devenu l'objet d'une attention extraordinaire en Europe. Nous lisons dans un des rapports que le comte André fit à sa cour:

„Toutes les fois que j'ai l'honneur de voir le roi, soit au grand couvert, soit à la bourse, ce prince s'entretient du voyage qu'entreprend S. M. I. Il s'informe des particularités que je puis en savoir, en me faisant part de celles qui lui parviennent. Il s'arrête toujours avec admiration sur tout ce qui a rapport tant à l'étendue de ce voyage qu'à la pompe magnifique qui l'accompagne . . . La conduite de ce prince à mon égard est marquée par toutes les déférences qu'il prend à tâche de montrer dans le public pour le caractère, dont j'ai l'honneur d'être revêtu . . . N'ayant occasion de le voir qu'aux lieux de représentation comme à la cour ou à l'assemblée de la bourse, ses entretiens ne roulent jamais que sur des objets frivoles, et si par hasard la conversation tombe sur les affaires, on est sûr, qu'il ne s'y arrête pas longtemps. J'ai d'abord attribué ce motif à une cause politique relative à moi particulièrement, mais on m'a assuré que, cédant tous les jours davantage à l'attrait de la frivolité, son esprit devenait de jour en jour moins propre à s'occuper de choses sérieuses . . . Tous les projets si incertains semblent se perdre dans l'ivresse des plaisirs, dont le charme incessant captive cette cour."

Ayant été présenté aux membres de la maison royale et s'étant établi à son nouveau poste, Razoumowski tâchait de se faire des relations dans la société de Stockholm. Bientôt il réussit à nouer des

relations d'amitié avec les familles les plus distinguées de la capitale.*) Quelques mois plus tard il se mit à faire des courses dans le pays en prétextant des études sur l'histoire naturelle. Il séjournait dans les maisons de campagne de ses amis de Stockholm en étudiant partout les mœurs du peuple, rassemblant des données sur l'état politique et économique du pays et s'efforçant de s'attacher les personnes qui blâmaient la manière d'agir du roi.

L'état de la Suède n'était alors rien moins que satisfaisant. Il régnait partout une misère extraordinaire, causée en partie par l'ivrognerie répandue dans les classes inférieures. Tout le monde était mécontent et se plaignait du gouvernement, sans chercher à dissimuler les plaies du pays devant le voyageur russe. Les classes élevées, se trouvant sous l'influence de la France, restaient indifférentes à tout sentiment national et n'avaient d'autre préoccupation que la richesse et les plaisirs. Le monopole de la distillerie, remplissant les poches des privilégiés, corrompait en même temps les mœurs du peuple adonné à la boisson. La vénalité régnait parmi les employés de la couronne. Personne ne songeait à remplir des devoirs patriotiques; chacun semblait enclin à attaquer l'autorité du roi et à affaiblir le gouvernement. Il est difficile de s'imaginer aujourd'hui que Razoumowski dans ses dépêches parle de ce même pays, qui de nos jours peut être donné comme modèle d'administration parfaite, de bienséance étendue à toutes les classes de la société, enfin d'institutions pondérées. Cependant la description de la Suède d'alors faite par Razoumowski est correcte et coïncide en tout avec les récits d'autres contemporains.

Le roi Gustave III, entêté et vaniteux, n'était pas à même de remédier aux défauts dont souffrait la Suède. Il jouissait en Europe d'une réputation assez médiocre. Kaunitz avait adressé les mots suivants à Morkow, lorsque ce dernier allait se rendre en Suède:

---

*) Ce qui était bien difficile alors à Stockholm. Nous lisons dans la lettre du comte André à sa fiancée du 4 novembre 1786: „Je ne vous parlerai pas plus du monde suédois, car je ne le connais pas davantage; on est ici à l'égard des pauvres ministres (étrangers) exactement comme à Venise, où on les évite comme des pestiférés." B.

„Vous allez résider auprès d'un bien pauvre sire, dont les défauts d'esprit ne sont pas même rachetés par les qualités du cœur.“ 1)

Ce jugement paraît injuste, parce qu'on ne peut nier que le roi eût de l'esprit; il excellait par une intrépidité éprouvée, et par une soif de gloire, qui parfois le rendait imprudent et ridicule. Tout en étant dénué de tact politique il avait su diriger avec succès le coup d'état de 1772. Il lui manquait la persévérance, le goût pour un travail assidu. Sujet aux hallucinations d'une fantaisie déréglée et entouré d'une foule de favoris fanfarons et imprudents il s'exposait parfois à des dangers qu'il ne savait pas apprécier.

La noblesse à Stockholm n'avait cessé de blâmer depuis 1772 le coup d'état, qui avait transformé la forme du gouvernement; le nombre des mécontents était très considérable. Pour la plupart ces frondeurs avaient entretenu des relations intimes avec Morkow. Il les continuait avec Razoumowski. Les Finlandais étaient irrités contre le gouvernement. Le baron Flemming, le capitaine Gerngross et d'autres personnes de distinction en Finlande entretenaient des relations suivies avec l'émigré Sprengtporten et étaient disposés à suivre les impulsions données par le diplomate russe à Stockholm. Nous lisons dans une dépêche du comte Razoumowski du 4 janvier 1787:

„Il existe une fermentation aussi réelle que générale de mécontentement tant dans la capitale que plus encore dans les provinces. Elle est soutenue ici par quelques personnes, qui me paraissent réellement déterminées à en tirer parti. Si j'en ai douté longtemps, c'est parce que ces mêmes personnes entretiennent indubitablement une appréhension mal raisonnée des relations qu'ils doivent tôt ou tard établir avec moi, et des secours de tout genre qu'ils sont forcés de demander à notre cour. Cette appréhension leur dicte une circonspection marquée envers moi, mais qui cependant cèdera aux efforts assidus que je ferai pour les rassurer et gagner leur confiance . . . Une faction travaille à profiter des circonstances pour opérer une révolution dans le gouvernement.“

---

1) Archives du prince Worontzow XIII. p. 57.

Catherine, préoccupée alors des affaires de Turquie, ne prêta d'abord pas d'attention à la Suède. Elle connaissait personnellement le roi Gustave III, dont elle n'avait qu'une idée médiocre. Autrefois on avait attaché un grand prix à tout ce qui se rapportait à la Suède, puis on s'était habitué à considérer cette puissance avec quelque indifférence, traitant avec ironie tout ce qui se passait à Stockholm. Cependant on continuait à persévérer dans la politique, qui visait à soutenir l'influence russe à Stockholm. Catherine écrivit à Potemkin: „Tout en exigeant de la cour de Danemark l'entretien d'un certain nombre de vaisseaux, nous avons chargé le comte Razoumowski de s'expliquer à l'amiable avec le gouvernement suédois.“[1]) Morkow avait en vain tâché d'attirer sur la Suède l'attention des membres du collège des affaires étrangères. On lui avait répondu qu'il fallait actuellement s'occuper de la question d'orient et que les affaires du nord n'avaient pas d'importance. Ni Ostermann, ni Bezborodko ne pouvaient persuader Catherine et Potemkin de prêter attention à ce qui se passait à Stockholm. D'ailleurs on savait à St.-Pétersbourg, que les intérêts russes en Suède étaient confiés à un diplomate de talent et d'énergie.

Il faut avouer que le comte Razoumowski agissait en Suède avec une habileté extraordinaire. A la cour il faisait preuve d'une réserve extrême, tandis qu'il était on ne peut plus aimable et prévenant dans la société. Bien souvent il invitait à jouer aux cartes des gentilshommes suédois.[2]) Le nombre des partisans de la Russie augmentait toujours. L'affabilité de Gustave III envers Razoumowski se changea en froideur; le roi était très mécontent de lui.

En été 1787 le roi se rendit en Finlande. Etant arrivé à Svéaborg il expédia l'un de ses favoris, le baron de Cederström, à St.-Pétersbourg pour complimenter Catherine. Ce diplomate, personnage très insignifiant d'ailleurs, racontait à St.-Pétersbourg, que le comte Razoumowski avait beaucoup d'ennemis à Stockholm, et que ce mécontentement avait pour cause la liaison que le diplomate russe entretenait

---

1) V. le journal „Rousski Archiv“, 1865. p. 72.

2) Rousski Archiv 1869. p. 112.

avec m-me Wrede.[1]) Pour répondre aux compliments exprimés par le baron de Cederström on envoya à Stockholm le gentilhomme de la chambre prince F. N. Golitzyn, neveu de Chouwalow.

En attendant, Morkow écrivait au comte André que le baron de Sprengtporten avait communiqué des détails sur le nombre des mécontents en Finlande, en faisant remarquer qu'on y pouvait facilement préparer un soulèvement contre le roi, et que même à Stockholm l'opinion publique était contraire à Gustave III. Sprengtporten ajoutait que la Russie devait profiter de cet état de choses à la première occasion. Il entretenait une correspondance secrète avec le chef des mécontents, le baron de Stjerneld. Morkow chargea le comte Razoumowski de seconder en tout point l'agitation du baron de Stjerneld et de déclarer au parti des mécontents, que la Russie serait toujours disposée à défendre la liberté de la nation suédoise. Morkow ajouta qu'il ne fallait pas, en agissant sur les esprits, négliger de montrer beaucoup de prudence. Il disait dans sa dépêche: „Cette manière d'agir est bien pardonnable vu les intrigues des Suédois à Constantinople."

Vers ce temps-là la Turquie, cédant à la pression de l'Angleterre et de la Prusse, déclara la guerre à la Russie. Cette nouvelle fit une grande sensation en Suède. Cependant le roi ne fit qu'effleurer cet objet dans ses conversations avec le comte André. Une autre fois Gustave III, en plaisantant, fit la proposition que la Russie achetât des canons en Suède. Le comte répondit: „Nous en avons plus qu'il nous faut." Le roi s'agitait; il était de l'avis que le moment approchait, où la Suède pouvait se venger des victoires remportées sur elle par la Russie. Il songeait à des succès éblouissants, à une grandeur inouïe

---

1) Ces aventures n'empêchaient nullement le comte de songer sérieusement à son mariage prochain avec la comtesse Thun. Le comte Morkow soupçonnait vers ce temps-là, que le comte Razoumowski eut une relation très intime avec une actrice française, qui avait été quelque temps la maîtresse de Morkow. Malgré ces aventures d'amour le comte André s'ennuyait à Stockholm; dans une de ses lettres à Morkow il exprimait le désir d'avoir un autre poste. Morkow lui répondit: „On a ici une opinion très favorable de vos talents; soyez sûr qu'on ne vous oubliera pas et qu'on vous placera ailleurs, si une occasion favorable se présente."

de la Suède. C'est ainsi qu'il fit des préparatifs de guerre et qu'il se mit à chercher des alliés. Razoumowski apprit par ses espions, dont l'un surtout, le major Charles Auguste Aminoff, faisait preuve d'une habileté extraordinaire, que le roi avait l'intention d'aller à Berlin. Nous lisons dans la dépêche du comte André du 24 octobre 1787:

„On m'assure que le roi a formé depuis longtemps un plan sur la Livonie dans l'intention de le développer dans un moment favorable, et que c'est en conséquence de ce dessein en partie qu'il entreprend son voyage de Berlin."

D'ailleurs le voyage du roi à Berlin n'eut pas lieu. Il ne se rendit qu'à Copenhague. L'absence de Gustave fit sensation à Stockholm; on y voyait un évènement d'une très grande importance, et les courtisans s'exprimèrent dans ce sens dans leurs conversations avec le comte Razoumowski, qui à son tour répondit froidement, que le voyage du roi à Copenhague ne saurait nullement changer les bonnes relations entre le Danemark et la Russie.

En effet, la cour de Danemark adressa au moment du retour de Gustave III à Stockholm une circulaire aux diplomates danois à l'étranger, où il était dit que les relations du Danemark avec les cours de l'Europe n'avaient subi aucun changement. Gustave étant très mécontent de sa visite à Copenhague cherchait une occasion de faire sentir au comte Razoumowski sa mauvaise humeur, et il le traitait avec une froideur excessive.

Le baron d'Armfeldt, favori du roi, l'avait accompagné à Copenhague. La cour de Danemark, pour adoucir son refus d'assister le roi dans ses projets vaniteux et pour lui faire plaisir, décora le baron d'Armfeldt de l'ordre de l'Eléphant. On prétendait à Stockholm que le roi lui-même avait sollicité cette distinction pour son favori. Bientôt après le premier-ministre, comte Oxenstjerna, en rencontrant le comte Razoumowski à l'occasion d'un dîner chez l'ambassadeur d'Espagne, lui déclara au nom du roi, qu'on était persuadé que les bruits sur cette affaire avaient été répandus par le diplomate russe à Copenhague, et qu'on ne jugeait pas possible que le comte Razoumowski fût autorisé par sa cour à répandre de pareils bruits. Le comte Oxenstjerna ajouta, que le roi était très mécontent de ce qu'il avait pris part à ces commérages.

Le comte Razoumowski répondit sèchement au ministre qu'il ne s'intéressait ni au baron d'Armfeldt ni à l'ordre de l'Eléphant, et qu'il était très étonné que des bruits pareils, auxquels il n'avait prêté nulle attention, avaient pu parvenir à l'oreille du roi. Il ajouta, qu'il ne comprenait pas, comment le roi pouvait supposer que lui, qui avait toujours agi avec une extrême modération et une circonspection reconnue par tous, s'était rendu coupable de propos irréfléchis. En même temps il faisait remarquer au ministre suédois qu'il ne songeait nullement à s'excuser auprès du roi, qualifiant la déclaration du comte Oxenstjerna de démarche singulière et peu convenable, ressemblant beaucoup à une chicane. „Il se peut," disait Razoumowski, „que le roi ait eu en vue dans les reproches qu'il me fait adresser non pas l'envoyé russe, mais l'homme même. Eh bien! Si ma personne ne lui convient pas, qu'il le déclare franchement."

Nous lisons dans la dépêche du comte du 3 décembre 1787: „Le roi, depuis son retour de Danemark, affecte de me traiter avec une froideur, dont il m'a donné les marques les plus étranges. L'autre jour à la bourse, ayant passé avec affectation à côté de moi sans rien me dire, et en dernier lieu, lorsqu'il y a eu cour, ne m'ayant pas admis à son jeu, et ne m'ayant appelé au grand couvert que pour me dire deux mots. Ce traitement, très remarqué par le public, y est rapporté avec des circonstances de bravades relatives à ma cour. Je n'ai jusqu'à présent fait semblant de rien tant à la cour que dans les sociétés."

Evidemment de pareilles sorties ne nuisaient pas au comte Razoumowski en Russie. Au contraire, l'opinion de Catherine au sujet de ce diplomate devint de plus en plus favorable.

Vers ce temps-là une circulaire, que le collège des affaires étrangères adressa aux représentants de la Russie à l'étranger, et dans laquelle on exigeait de ces derniers de ne rédiger leurs rapports qu'en langue russe, mit le comte Razoumowski dans un grand embarras. Ne possédant pas assez la langue russe pour pouvoir remplir le désir de ses chefs, il se plaignait amèrement dans ses lettres à Morkow de cet ordre. Morkow, tout en consolant son ami, lui enjoignit d'obéir strictement à la nouvelle instruction. „Toute observation à ce sujet," écrivit Morkow, „ne manquerait pas de faire une impression très défavorable.

Rédigez vos dépêches en français et faites les traduire par vos employés. Vous avez au moins Protopopow, qui connaît assez bien la langue russe. Je pourrais d'ailleurs vous en procurer un autre encore, qui serait à même de vous aider dans cette besogne. L'ambassadeur d'Autriche ici a de même reçu l'ordre de faire ses rapports en langue allemande qu'il ne possède nullement, et il fait comme je vous le conseille."

Parmi les Suédois mécontents il y en avait un grand nombre qui avaient l'intention d'entrer dans l'armée russe pour combattre en volontaires contre les Turcs; d'autres encore ne songeaient qu'à quitter leur pays. C'était surtout le chef des frondeurs, le baron de Stjerneld, qui songeait à s'éloigner, et qui en quittant sa patrie porta avec lui une longue dépêche au comte Bezborodko, contenant un récit détaillé des menées du roi. Gustave III, écrivit Razoumowski, avait l'intention d'expédier à St.-Pétersbourg le colonel Almfeldt pour savoir, s'il se faisait en Russie des préparatifs pour une guerre contre la Suède. Nous lisons en outre dans ce document:

„Tout me fait craindre que le roi n'ait résolu de ne pas se tenir tranquille durant la contestation, qui va attirer les armées de S. M. I. du côté de la Turquie . . . Le roi ne se dissimule point le mécontentement de la nation, et peut-être se persuade-t-il qu'une guerre courte et heureuse, des acquisitions faites à propos lui concilieront pour le reste de son règne l'admiration et l'obéissance de ses sujets. Pour parvenir à ses fins, pour engager l'opinion publique en sa faveur, pour donner une sanction légale à ses vues, il cherchera à faire croire, que la Russie en a contre lui, c'est dans ce but qu'il feint d'être alarmé de l'inspection qu'a faite en Finlande m-r le comte d'Anhalt, et qu'il veut faire croire à des préparatifs de toute espèce sur la frontière ainsi qu'à des armements maritimes . . . La froideur du roi est de plus en plus marquée envers moi en même temps que l'espionnage sur mes actions est poussé à l'extrême, car la crainte est vigilante chez ce prince, et il ne voit pas sans inquiétude les liaisons que j'ai avec quelques maisons comme celles de Brahe, de Ribbing, de Geer, qu'on appelle ici l'opposition, et où il soupçonne toujours que l'on trame contre son autorité . . . V. E. sait que nous n'avons point de parti. Il n'existe que des créatures de la cour et des mécontents, mais ces

derniers sont en grand nombre surtout dans les provinces, et la plus grande partie serait disposée à réclamer la protection de S. M. I., s'il se présentait quelque espoir de changement dans le gouvernement . . . Dans cette masse de gens il y a beaucoup d'humeur et guère de talents. Le seul qui en possède de réels et qui en a fait preuve dans diverses circonstances précédentes c'est le sénateur comte de Fersen. Mais affaissé par l'âge, perdant tous les jours de son autorité, timide, circonspect, retenu par la crainte de nuire au bien-être de sa famille, on ne saurait plus le considérer dans son existence politique que comme un homme, qui s'est survécu à lui-même. Il peut néanmoins être d'un bon conseil, il jouit d'une grande considération dans le public . . . Il me parle ouvertement, mais sans rien particulariser quant à ma cour."

Le comte Razoumowski recevait par l'intermédiaire de ses espions des données très détaillées sur ce qui se passait dans le conseil secret du roi. Il apprit qu'on mettait en état la flotte à Karlskrona, qu'on rassemblait une armée en Finlande, que le duc de Südermanland devait commander la flotte, et que le roi se réserverait à lui-même le commandement de l'armée. Puis on avait fait un emprunt aux Pays-Bas. Le bruit d'une alliance de la Suède avec l'Angleterre se répandit; on parlait de l'inimitié de la Prusse et du Danemark contre la Russie. Razoumowski écrivit le 28 avril 1788: „C'est ainsi que ce prince invente des rapports et fait naître des alarmes pour étayer ses projets chimériques et en préparer le développement."

Catherine approuvait en tout point la manière d'agir de Razoumowski. Plus d'une fois elle parla de lui en louant sa conduite; elle n'était même pas choquée de ce que le comte continuait à écrire ses dépêches en langue française.

Tout en s'occupant de la politique en Suède le comte André songeait à son mariage. La comtesse Ulfeldt et le vieux comte Thun étant morts vers ce temps-là, les difficultés, qui s'étaient opposées au mariage, disparaissaient. Vers ce temps-là le comte Iwan Grigorjewitch Tchernychew s'établit avec sa fille à Vienne; ils firent la connaissance des Thun dans la maison du prince Golitzyn. Il se noua une amitié sincère entre la jeune comtesse Tchernychew et la comtesse Elisabeth Thun. Ce fut ainsi que Tchernychew et sa fille eurent connaissance

du projet de mariage du comte André. Tchernychew, enchanté de la comtesse Thun, favorisait ce projet et en parlait avec enthousiasme dans ses lettres au comte Kirill Grigorjewitch. En célébrant la beauté et les grâces de la comtesse Elisabeth, Tchernychew suppliait l'ex-hetman de consentir au mariage.

Le comte Kirill Grigorjewitch, cédant aux instances du comte Tchernychew et aux désirs ardents de son fils, et voulant profiter des bonnes dispositions de l'impératrice Catherine pour le comte André, adressa une lettre à la Souveraine, où il sollicita sa permission pour le mariage de son fils. Catherine répondit dans une lettre très gracieuse en date du 7 février 1788, qu'elle approuvait le choix du comte André et qu'elle allait lui accorder un congé pour son mariage.[1])

Cependant les affaires en Suède tournèrent de sorte que le diplomate russe ne pouvait plus songer à abandonner son poste pour quelque temps. Catherine recevait non sans quelque inquiétude des renseignements sur ce qui se passait en Suède. Le roi prenait une attitude de plus en plus hostile. L'Angleterre était très mécontente des succès de la Russie dans la guerre contre la Turquie. Le gouvernement anglais, en prétextant une stricte neutralité, défendit aux négociants anglais de louer aux Russes des bâtiments de transport, mais en même temps il insinuait à la cour de Stockholm qu'elle devait profiter de l'occasion favorable pour attaquer la Russie. Il n'y avait que le Danemark, sur lequel la Russie pouvait compter sûrement. Les complications au nord gênaient les vastes projets de Catherine sur la Turquie. En outre la Prusse songeait à profiter du moment favorable pour s'agrandir du côté de la Pologne. L'Autriche, alliée fidèle de la Russie, redoutant cet accroissement des forces de sa rivale, déclara hautement que l'extension du territoire prussien aux dépens de la Pologne ne saurait être compensée par des acquisitions de l'Autriche aux dépens des Turcs.

Dans ces circonstances critiques le rôle du comte Razoumowski devenait de plus en plus important. Au moment où l'on s'attendait à St.-Pétersbourg à une attaque de la part de la Suède, le diplomate russe à Stockholm allait redoubler d'activité pour organiser le parti des

1) V. le „Sbornik“ de la Société Historique, XXVII. p. 473.

mécontents en Suède et paralyser par-là les préparatifs de guerre. Malheureusement, il manquait de l'argent nécessaire pour produire une agitation efficace; il devait se borner à de conseils donnés à ses amis en assurant qu'on ne manquerait pas de payer leurs services à l'avenir.[1])

Les insinuations de la part de l'Angleterre avaient produit l'effet désiré. Gustave III se préparait à la guerre. On se mit à travailler assidûment dans les arsénaux et sur les chantiers. On voyait à Stockholm des transports de munition et de vivres pour l'armée. Razoumowski pouvait suivre de ses fenêtres les préparatifs de la flotte suédoise pour la campagne. On chargea les vaisseaux de canons, de boulets et de poudre.

Vers ce temps-là, le diplomate russe entreprenait presque journellement des courses à cheval dans les environs de la capitale. Il choisissait de préférence pour but de ces promenades le camp des troupes suédoises, pour épier les préparatifs de guerre, et pour causer en même temps avec les militaires qu'il connaissait des dispositions du gouvernement russe pour la conservation de la paix.

Le roi à son tour tâchait de développer les instincts belliqueux du public et faisait répandre des bruits sur les dispositions hostiles de la Russie, qui rendaient nécessaires des mesures de défense. Il faut avouer que la Russie au même moment formait une escadre à Cron-

---

1) En attendant, le comte André ne cessait pas de se plaindre de sa position difficile à Stockholm et exprimait le désir d'échanger ce poste contre n'importe quel autre. Nous lisons dans une lettre que le comte Morkow lui écrivit vers ce temps-là: „Je vois avec une peine infinie que vous abhorrez de plus en plus le séjour en Suède. Vous pouvez compter sur un changement, aussitôt qu'une occasion favorable se présentera. Vous aurez un poste qui conviendra à votre goût et à vos talents. Ici on a parlé de votre mariage. Tout en ne jugeant pas probable qu'il arrive quelque chose d'important chez vous, je crois devoir vous faire remarquer qu'il serait très regrettable et pour vous et pour le bien public, s'il arrivait quelque chose pendant votre absence. Quant à votre désir de venir ici pour voir votre père, je ne puis rien dire de définitif, mais il me paraît qu'actuellement le moment n'est pas favorable pour entreprendre ce voyage."

stadt, qui était destinée pour une action dans l'archipel.*) Le roi interprêtait cette mesure comme dirigée contre la Suède. On parlait d'une armée russe qui allait attaquer le port de Karlskrona.

Le comte André fit de son mieux pour protester contre ces bruits dénués de tout fondement, et pour appuyer le désir de Catherine II de vivre en paix avec son voisin.

Le 9 mai 1788 il y eut une séance solennelle du Sénat à Stockholm. Le roi y fit un discours pathétique en se plaignant amèrement de l'inimitié de la cour de St.-Pétersbourg. Il prétendait qu'on ne pouvait plus souffrir le traitement indigne que la Suède avait enduré de la part de la Russie, et que le moment d'une action décisive était venu. Pour mieux fonder ses assertions, le roi fit faire la lecture de quelques dépêches qu'il avait reçues de la part du résident suédois à St.-Pétersbourg, le baron Nolcken. Il conclut par des phrases sur l'escadre russe à Cronstadt, laquelle menaçait la Suède, sur la nécessité de se prémunir contre une attaque de la part des Russes et parla du devoir sacré de défendre l'honneur et l'indépendance de la Suède. Les sénateurs accueillirent ce discours du roi par de vives acclamations.

Razoumowski écrivit le 10 mai: „L'alarme est grande parmi les patriotes; tous craignent, que le roi moyennant ses intrigues et ses machinations ne réussisse à se faire attaquer par la Russie, au quel cas la constitution l'autorise à mettre de son chef telle imposition que bon lui semblera, au lieu qu'il n'a pas ce droit en étant l'agresseur, et ne peut même le devenir sans convoquer la diète.“

Le comte André supposait que le roi avait reçu des subsides de la part de la Turquie.**) Il tâchait à tout propos à développer l'esprit d'opposition en Suède et avait presque chaque jour des entretiens avec ses amis politiques. Cependant le chef du parti de l'opposition, le comte Fersen, hésitait encore à agir ouvertement contre les projets du

*) Voir ma monographie „Russlands Politik im Mittelmeer 1788 und 1789. Ein Beitrag zur Geschichte der orientalischen Frage.“ Historische Zeitschrift, vol. XXVI. p. 103 etc. B.

**) V. au sujet de ces subsides mon livre „La guerre entre la Russie et la Suède 1788—1790“ (en russe) p. 17. B.

roi, craignant que l'opposition n'eût pas assez de force pour paralyser les projets du roi.

En attendant, le diplomate français soutenait en tout l'action du roi. On entoura le comte Razoumowski d'espions. On prétendait même que le gouvernement suédois allait saisir ses correspondances. Il avait des difficultés à puiser des nouvelles aux sources, qui lui avaient servi autrefois. Nous lisons dans sa dépêche du 17 mai 1788: „J'ai lieu de soupçonner mes canaux d'être gagnés par la police. Un des plus importants que je m'étais procuré, et avec qui je n'avais pas de relations depuis quelque temps, parce qu'il les avait évitées, m'a fait ces jours-ci une réponse insolente qui confirme mes soupçons. ... Le roi s'est probablement engagé vis-à-vis de la Porte de mettre quelques entraves à la célérité de nos mesures contre elle, et notamment d'empêcher ou de retarder la sortie de notre escadre. ... Les calomnies ont pour but de déterminer notre cour à l'agression. ... Des bruits ont couru sur des mécontentements qui existaient en Livonie. ... Le roi a déclaré qu'il ne serait pas l'agresseur, mais on m'a assuré, qu'il a en même temps donné des ordres cachetés au duc de Sudermanie son frère, pour n'être ouverts qu'en mer. ... Il se répand généralement ici que les arrangements pris pour l'approvisionnement d'armée sont mal combinés, et que la disette existante déjà en Finlande, les troupes y périront de faim. Un courtisan aurait dit: „„Nous ne resterons pas longtemps en Finlande, et la Livonie est le grenier du Nord.““

Ayant appris que le roi Gustave allait l'attaquer, l'impératrice Catherine se rappela un mot de l'impératrice Anne, qui avait dit, qu'en cas de nécessité elle allait détruire de fond en comble la capitale de la Suède. En même temps elle faisait remarquer que la Russie à l'époque de l'impératrice Anne ne disposait que de la moitié des moyens qu'elle avait actuellement. Elle chargea Razoumowski de démentir aussi vite que possible les bruits frivolement répandus au sujet de l'attitude menaçante de la Russie.

Appuyé par ces nouvelles instructions, Razoumowski se mit avec une énergie redoublée à répandre le bruit des dispositions favorables de l'impératrice, qui désirait conserver la paix avec la Suède, et de l'extrême indignation que les intrigues du roi avaient causée en Russie.

Il alléguait que la guerre qu'allait faire le roi pouvait devenir funeste à la Suède.

On avait enjoint au comte Razoumowski de faire appuyer son action par les diplomates de l'Autriche et du Danemark. Le comte Stadion, représentant de l'Autriche, soutenait le comte André par ses conseils prudents et l'assistait dans ces moments de crise. Quant au diplomate danois, le comte Reventlow, il n'agissait qu'à regret contre le roi Gustave. Lorsque le comte Razoumowski exigeait de lui des conseils, il lui répondait d'une manière évasive et cherchait à se dérober à toute responsabilité.

Les mesures du roi forcèrent le comte André à remettre à ses collègues du corps diplomatique une note assez forte, dans laquelle il parlait de la situation critique où se trouvait la Suède. Il y était dit entre autres: „Le roi, d'après de fausses alarmes, ayant rassemblé par terre et par mer des forces considérables, l'impératrice s'est vue obligée à prendre sur ses côtes et sur ses frontières des mesures semblables. Mais en même temps, puisque le ministère suédois paraît ajouter foi aux bruits sans fondement, qui lui supposent des vues hostiles, elle veut convaincre le roi, le ministère, *les personnes ayant part au gouvernement et la nation suédoise* de la pureté de ses intentions amicales. Elle espère leur prouver qu'elle n'a jamais formé l'idée d'attaquer la Suède, que ses armements ne sont que défensifs et que son seul désir est de maintenir la bonne harmonie qui existait entre elle et le roi.“*)

Le comte Reventlow refusa d'abord d'appuyer cette note, qui pouvait compromettre le cabinet danois et la situation de son représentant à Stockholm. Ce ne fut qu'avec une peine infinie que le comte André et Stadion persuadèrent au diplomate danois de donner son assentiment.

*) Nous empruntons le texte de cette partie de cette note mémorable aux „Mémoires ou souvenirs et anecdotes“ du comte de Ségur. Stuttgart 1829, vol. III. p. 270. — Dans ma monographie „Schweden und Russland 1788“ (Historische Zeitschrift, vol. XXII. p. 357—359) on trouve des détails sur l'importance de cette manifestation. B.

La manière d'agir du comte André ne manquait pas de méthode. Il savait très bien, que le meilleur moyen de piquer au vif le roi Gustave était de faire mention de ses négociations. infructueuses à Copenhague et de rappeler la part que les états en Suède avaient eue au gouvernement avant le coup d'état de l'an 1772. Razoumowski voulait forcer le roi à commencer le premier la guerre et à en prendre sur lui, en qualité d'agresseur, toute la responsabilité. Dans ses dépêches au gouvernement russe il répétait toujours, qu'il était d'urgence pour la Russie de se borner à la défensive. Il est bien facile de concevoir que la guerre était devenue inévitable. Il ne s'agissait que de l'entreprendre dans les conditions les plus favorables. Une attitude purement défensive de la Russie rendait la situation du roi très difficile. Ayant fait des préparatifs de guerre il n'avait pas le droit de commencer une guerre en agresseur. C'est pour cela qu'il ne pouvait s'adresser à la diète pour obtenir les ressources que la guerre exigeait. Cependant l'armée était sur le point de commencer les opérations et se trouvait déjà en partie en Finlande, pays menacé alors d'une famine affreuse. On avait besoin de provisions, mais les caisses du roi étaient vides. Il n'osait pas rassembler la diète, sachant très bien que cette dernière ferait de son mieux pour restreindre de nouveau le pouvoir monarchique. Aussi le roi s'efforçait d'irriter Catherine et de la pousser à quelque mesure irréfléchie.

Gustave III espérait toujours que les hostilités commenceraient de la part des Russes. Dans ce cas le roi, s'appuyant sur la constitution, aurait pu exiger un soutien de la part du pays.

En attendant, la note remise par le comte Razoumowski au ministre Oxenstjerna avait fait une impression d'autant plus profonde que le diplomate russe n'avait rien épargné pour rendre aussi publique que possible cette manifestation. Toute la ville parlait de cette note. Gustave III, emporté par son émotion et ne pouvant plus souffrir les menées du diplomate russe, se laissait entraîner à des mesures outrées, ce qui ne faisait que seconder les plans du comte André.

Vers ce temps-là la grande-duchesse Maria Feodorowna accoucha d'une fille, Catherine Pawlowna. Quoique les relations entre les deux

cours se fussent gâtées, l'étiquette exigeait impérieusement la communication solennelle de la naissance de la fille du grand-duc-héritier. Razoumowski sollicita une audience, et on lui fit savoir que le roi le recevrait bientôt. En attendant, l'introducteur des ambassadeurs, m-r de Bédoire vint voir le diplomate russe pour lui communiquer la note suivante: „Par la note du 18 juin, que le comte Razoumowski vient de remettre, S. M. n'a pu voir sans le plus grand étonnement la manière, avec laquelle il affecte de distinguer le roi d'avec la nation, et les assurances des dispositions pacifiques de l'Impératrice à *leur* égard, aussi bien que l'intérêt qu'elle prend à la conservation de *leur* tranquillité. Quoique le roi reconnaisse dans ce langage des principes que la cour de Russie a souvent énoncés dans d'autres pays, S. M. ne pouvant concilier les sentiments d'amitié de l'Impératrice avec une insinuation qui tend directement à le séparer d'avec son peuple, et fermement résolu à ne jamais admettre les principes qui en résulteraient, ne saurait croire qu'une telle déclaration lui ait été prescrite par la cour de Russie. Le roi aime mieux ne l'attribuer qu'au ministre même, qui réside auprès de lui. Mais surpris autant que blessé du langage irrégulier et contraire au repos de l'état qui s'y fait remarquer, il ne peut plus, après ce moment, reconnaître le comte de Razoumowski dans la qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire à sa cour, se réservant après son arrivée en Finlande de répondre à l'Impératrice de Russie sur les autres points de la déclaration par son ministre à Pétersbourg. S. M. se voit cependant obligée d'exiger le départ du comte de Razoumowski, en lui annonçant qu'elle ne saurait plus permettre à ses ministres de traiter avec lui, comme ayant manqué dans son écrit aux principes du gouvernement et aux égards dus à la personne du roi. Les bontés, dont le roi a honoré le ministre depuis le temps qu'il l'a connu, servant de garant du regret avec lequel il prescrit ce départ, il a fallu des motifs aussi forts que ceux de sa gloire personnellement offensée et de la tranquillité de l'état, qui serait troublée par les principes qu'on n'a pas balancé à laisser paraître, pour contraindre S. M. de souhaiter l'éloignement d'une personne qui réunissait tant de titres à sa bienveillance. En faisant connaître son intention au comte de Razoumowski, qu'elle ne reconnaîtra plus comme ministre

public, S. M. lui laisse une semaine pour les arrangements nécessaires. Elle a même donné les ordres pour des vaisseaux, ainsi que pour tout ce qui doit servir à la commodité du trajet pour St.-Pétersbourg."

Le comte André écrivit le 12 juin 1788: „Après lecture faite, je demandais m-r Bédoire de me laisser le papier, mais il me répliqua qu'il avait ordre expressément de ne pas le laisser sortir de ses mains, mais qu'il me le relira tant de fois que je le souhaiterais. Après le lui avoir fait relire, je revins à la charge pour obtenir d'en prendre copie; il s'en défendit beaucoup, mais enfin ce bonhomme, peiné et confondu du rôle qu'on l'avait forcé d'accepter, m'a abandonné son papier, et c'est en sa présence que j'en ai pris la fidèle copie que j'ai l'honneur de faire passer ci-joint, promettant à m-r Bédoire qu'il ne serait point compromis par la complaisance qu'il m'avait montrée au préjudice des strictes ordres qu'il avait reçus. La réponse que je priai m-r Bédoire de faire parvenir au roi fut, que S. M. aurait dû prévoir que je n'avais point d'ordre à recevoir d'elle, que par conséquent je ne bougerais pas de Stockholm, avant que j'aie reçu ceux de ma Souveraine. Que je m'empresserai de faire parvenir à la connaissance de S. M. I. tout ce qui venait de se passer, et que pour cet effet désirant expédier un courrier sur le champ, mais ne voulant point en écrire au ministère d'ici, après l'étrange manière dont le roi venait de me traiter, et la défense qu'il avait faite à son ministère à mon égard, je le priais de me faire avoir un passe-port pour m-r le colonel Jasykow que je me proposais d'expédier le plus tôt qu'il me serait possible. ... Quant à ce que m-r Bédoire me demande au nom du roi, de remettre les lettres de notification que j'avais annoncées pour S. M. Suédoise de la part de S. M. I. et de monseigneur le grand-duc sur l'heureuse délivrance de S. A. I. m-me la grande-duchesse, je répondis, que je n'aurais pu les présenter qu'au roi ou à m-r le comte d'Oxenstierna, et qu'il ne convenait pas que je les remisse à lui. M-r Bédoire me quitta entre les 6 et les 7 heures. La cour etait annoncée et eut lieu à huit. Entre neuf et dix heures je vis de mes fenêtres le roi descendre en grande pompe avec toute la famille royale pour entrer dans sa chaloupe et se rendre à bord de l'Amphyon."

Aussitôt le gouvernement suédois fit remettre à Jasykow un passeport de voyage. En même temps on adressa à tous les membres du corps diplomatique une note circulaire, où le gouvernement suédois se plaignit amèrement de la conduite du comte Razoumowski. Il y était dit que le dernier document présenté par le diplomate russe avait dissipé les doutes du roi sur son attitude. Ayant attaqué directement dans ce document l'honneur du roi, ce dernier devait exiger le départ d'un homme qu'il avait comblé jusque-là de ses faveurs. On ajoutait que le roi, grâce à la bienveillance dont le comte Razoumowski avait joui autrefois de sa part, ferait prendre des mesures convenables pour la sûreté du diplomate à son départ et pendant son voyage.

Ostermann écrivit au comte Razoumowski le 23 juin: „Vous nous avez fait part de l'étrange manière d'agir du roi envers vous. L'impératrice, très étonnée de ce qui est arrivé, vous ordonne de quitter Stockholm sans délai et de vous rendre à Vienne en prenant la route de Hambourg et de Berlin. Grâce au désir que vous avez exprimé au sujet d'un séjour à Vienne, Sa Majesté Impériale vous permet d'y rester quelque temps et de vous rendre de là en Petite-Russie pour y voir votre père.“

La conduite du roi envers le comte Razoumowski avait fait une impression profonde à Stockholm. Cet incident formait alors le sujet principal des conversations dans la capitale de la Suède. Tout le monde se hâtait de venir voir le diplomate russe pour mieux juger de l'impression que la visite de m-r de Bédoire avait faite sur lui. Le comte montra d'abord une attitude réservée en se tenant à l'écart, en évitant le grand monde et en ne recevant chez lui que ses amis intimes. Par l'intermédiaire de ces derniers, tous ses propos furent aussitôt rendus publics. On blâmait en général la manière d'agir du roi. On trouvait qu'il était dangereux de brusquer un rival aussi redoutable que la Russie. Personne ne faisait cas des raisons alléguées par le roi pour expliquer sa sortie. L'opposition était d'avis que le roi avait déjà violé la constitution, et que tous ses actes ne se conformaient en aucune façon aux lois fondamentales de la Suède. On craignait que le roi en cas de réussite ne s'appuyât sur le peuple et ne songeât à se faire proclamer par la populace de Stockholm monarque absolu.

Le parti du roi à son tour tremblait en songeant à la défaite possible, ce qui aurait inévitablement produit des troubles intérieurs. Le roi s'exposait à un danger imminent. Cependant les ministres des cours de la maison des Bourbons approuvaient en tout point la manière d'agir de Gustave III. L'envoyé de l'Angleterre avec son flegme imperturtable garda le silence. Le représentant des Pays-Bas, qui devait son poste à Stockholm à la protection personnelle du roi et se courbait toujours devant lui, faisait imprimer des articles favorables au roi dans la gazette de Leyden, qui alors était très répandue. Le ministre danois, le comte Reventlow, qui autrefois avait traité le comte Razoumowski avec quelque froideur, s'était rapproché de lui pendant les derniers jours. Le ministre de Prusse, Leppel, non content de désapprouver la conduite du roi, la trouvait inouïe. Quant au comte Stadion, il soutenait le comte Razoumowski en tout point et se conduisait conformément à l'alliance étroite qui existait alors entre la Russie et l'Autriche.

D'ailleurs les menées du roi avaient produit de l'agitation à St.-Pétersbourg. Le secrétaire de l'impératrice, Chrapowitzki, dit dans son journal le 18 juin 1788: „Pendant toute la nuit l'idée que le roi de Suède pourrait attaquer Cronstadt ne sortait pas de ma tête.“ L'impératrice fit déclarer au ministre suédois à St.-Pétersbourg, que la manière d'agir du roi mettait fin au séjour du baron Nolcken à St.-Pétersbourg et que celui-ci devrait quitter la capitale russe en même temps que Razoumowski abandonnerait Stockholm. Causant avec son secrétaire Catherine disait: „Nous ne commencerons pas les hostilités.“ Chrapowitzki en reproduisant ces mots de l'impératrice ajoutait: „Une grande impatience et un courroux extraordinaire se font remarquer chez la Souveraine. Elle a envie de porter des coups funestes aux Suédois, mais cependant elle doit jouer le rôle de Fabius Cunctator.“

En attendant Gustave se rendit en Finlande, où se trouvait déjà une armée de 30000 hommes. De là il expédia à St.-Pétersbourg le capitaine de la Myle pour remettre au gouvernement russe un „ultimatum“. Il exigeait: 1° que le comte Razoumowski fût puni pour les intrigues dont il s'était rendu coupable à Stockholm et qui aboutissaient

à soulever la nation contre le roi, 2° que la Russie rendît à la Suède toutes les provinces qu'elle avait reçues en vertu des traités de Nystadt et d'Åbo, et 3° qu'elle acceptât la médiation de la Suède pour les négociations de paix avec la Turquie, et qu'elle rendît à cette dernière la Crimée et tout ce que la Turquie avait cédé à la Russie depuis 1768.

En outre Gustave III se vantait dans ce document mémorable de ce qu'il n'avait pas profité de la révolte de Pougatchew pour attaquer la Russie. Catherine en montrant l'ultimatum à Chrapowitzki lui dit: „Le roi cite son confrère Pougatchew."*)

Aussitôt Catherine ordonna que le secrétaire de la légation suédoise, qui après le départ de son chef, le baron Nolcken, se trouvait encore à St.-Pétersbourg, quittât la ville avec tous les autres employés. En même temps l'impératrice racontait à Chrapowitzki en plaisantant, que le roi, en quittant Stockholm, avait invité les dames de la cour à une fête qu'il allait préparer à Péterhof. Elle était exaspérée par la démence de la note du roi. Bezborodko était d'avis que c'était le roi lui-même qui avait rédigé cet ultimatum.

La guerre allait éclater. On publia un manifeste à ce sujet.

Tandis que Nolcken, obéissant à l'ordre de Catherine, avait quitté St.-Pétersbourg, le comte Razoumowski ne songeait pas à son

*) La phrase qui se rapporte à Pougatchew, ne se trouve pas dans le document que nous avons qualifié d'„ultimatum". Après avoir fait remettre cette note à l'impératrice, le roi Gustave III publia une „Déclaration" contenant un récit des relations entre la Russie et la Suède, et dirigée contre la manière d'agir du cabinet de St.-Pétersbourg. Cette „Déclaration", que le roi fit reproduire dans un grand nombre de gazettes de ce temps, contenait l'allusion au sujet de Pougatchew. Catherine répondit à cette „Déclaration" par des „Observations et éclaircissements", qui furent imprimés et traduits en plusieurs langues. Il est vrai que quelques propos insérés dans la note remise à Catherine se trouvent également dans la „Déclaration", mais cette dernière n'était cependant pas une reproduction de la note, ce qu'affirme par erreur Kolotow („Vie de Catherine," en russe, St.-Pétersbourg, 1811. vol. III. p. 274). V. les particularités dans ma monographie „Schweden und Russland 1788". Historische Zeitschrift, vol. XXII. p. 366—386. J'y ai démontré que la „Déclaration" ne fut rédigée par le roi qu'au mois d'août. B.

départ de Stockholm, en déclarant qu'il attendrait des ordres ultérieurs de la part de l'impératrice. Il se montrait en public avec ostentation. Comme on exhibait devant le palais du roi les pavillons russes, dont les Suédois s'étaient emparés dans des batailles d'autrefois, l'envoyé russe se mêlait dans la foule, qui contemplait ces trophées. Enfin on apprit qu'il avait souvent des conférences avec les membres du parti de l'opposition.[1])

Le vice-chancelier Ostermann, dans une lettre au comte Razoumowski, lui faisait remarquer, que sa situation à Stockholm devenait très dangereuse, attendu qu'il ne jouissait plus du caractère de diplomate. Il lui conseillait de se tenir sur ses gardes pour ne pas s'exposer à la vengeance du roi et de se retirer dans l'hôtel d'un des diplomates de l'Autriche ou de la France,[2]) pour y être à l'abri de toute insulte. En lui remettant la somme de 3000 roubles pour son voyage, le comte Ostermann lui enjoignit de ne pas faire usage du vaisseau que le roi avait mis à sa disposition, afin qu'il n'eût pas l'air d'être prisonnier.

Cependant Razoumowski ne quittait pas Stockholm, en déclarant hautement aux ministres suédois, qu'il n'obéirait jamais aux ordres du roi et qu'il ne recevrait des instructions que de la part de l'impératrice. On racontait en ville que Razoumowski avait reçu de nouveau une réprimande de la part du roi, mais ce bruit était dénué de fondement, personne ne s'étant présenté à l'hôtel du diplomate. Enfin le sergeant de la garde Litwinow arriva à Stockholm et remit à Razoumowski l'ordre de quitter cette ville. Pendant que le comte André, sans se hâter, s'occupait de ses préparatifs de départ, m-r Bédoire se présenta chez lui pour lui remettre la note suivante, dont cette fois il lui permettait de prendre copie:

„Vu les circonstances particulières que le roi a appris être arrivées dans le domestique de m-r le comte de Razoumowski, S. M. a bien voulu

---

1) V. le Rousski Archiv, 1869. p. 113.

2) Quelques jours avant le départ de Razoumowski de Stockholm le nouveau diplomate français, marquis de Pons, y arriva. Jusque-là Gausson y exerçait les fonctions de chargé-d'affaires.

jusqu'à présent les regarder comme un véritable empêchement à son départ; mais ne pouvant pas non plus permettre que des évènements pareils lui servent de prétexte pour différer d'obéir aux ordres du roi, dans le moment même où S. M. justement mécontente de sa conduite use tous les ménagements possibles, le roi veut bien encore lui accorder un délai de 4 jours, ne doutant pas, qu'avant l'expiration de ce terme, le comte de Razoumowski n'ait pris les arrangements nécessaires pour éviter au roi la peine de se voir forcé de prendre des mesures, qui ne pourraient être que désagréables pour le comte de Razoumowski, lequel se dépouillait de tous les privilèges que le droit des gens attache à sa personne, par une résistance ouverte aux ordres du Souverain, dans les états duquel il se trouve."

Le comte André répondit sèchement qu'il ne comprenait pas de quelles affaires domestiques il était question; il ajouta qu'il avait remis son voyage jusque-là, parce qu'il n'avait pas reçu d'ordre à ce sujet de la part de Catherine, et que maintenant, ayant reçu les instructions nécessaires, il se préparait à son voyage.

Puis le comte s'adressa au sénateur Duben pour avoir un passeport. On lui retourna sa lettre en prétextant que le sénateur n'était pas chez lui. Alors le comte adressa un billet à m-r Bédoire en le priant de venir le voir. En même temps il sollicitait le concours des diplomates du Danemark et de l'Autriche pour une protestation contre la manière d'agir du sénateur Duben. Reventlow se mit, comme à l'ordinaire, à temporiser, en parlant des embarras qu'une manifestation aussi vive pouvait causer aux diplomates. Il fallut beaucoup de peine au comte Razoumowski pour persuader au diplomate danois de remettre au sénateur une lettre du diplomate russe. Dans cette lettre le comte Razoumowski déclarait en termes très nets, qu'il ne recevrait jamais d'ordre de la part du roi, et qu'il ne suivrait que les instructions de sa souveraine, qui seule avait le droit de fixer le terme de son départ; c'est pourquoi il se permettait de disposer son voyage à son gré sans égards à ce que le roi lui avait prescrit à ce sujet.

En outre le comte André engagea Reventlow à venir le voir pour être témoin de ses entretiens avec m-r Bédoire. Il déclara à ce dernier qu'il était très heureux de pouvoir quitter Stockholm, étant dégoûté de

cette ville, mais qu'il lui fallait un passe-port. M-r Bédoire ayant pris *ad referendum* les paroles du comte s'éloigna. Reventlow le suivit dans le vestibule et s'entretint avec lui au sujet du passe-port en le suppliant de ne faire plus de difficultés. Razoumowski, qui avait entendu le pourparler de Reventlow avec Bédoire, était très mécontent de la condescendance du diplomate danois et lui faisait remarquer que sa faiblesse ne manquerait pas de compromettre les intérêts de la Russie et du Danemark. Reventlow se rendit alors chez le sénateur Duben, qui refusa strictement d'entrer en relations avec le comte Razoumowski et déclara, qu'il ne recevrait pas de lettres de la part de ce dernier. Reventlow lui répondit qu'en vérité le diplomate russe ne pouvait recevoir d'ordres de la part du roi; mais il faisait aussi remarquer que des refus ultérieurs forceraient le comte Razoumowski à recourir à des mesures violentes. Le sénateur Duben, confondu par cette menace, se décida enfin à se procurer des instructions de la part du roi. Ayant reçu ses instructions, m-r Bédoire se présenta de nouveau chez le comte André pour lui dire que le roi n'insistait plus sur son retour à St.-Pétersbourg et que le comte pouvait se rendre à son gré à Réval ou à Lübeck par le bâtiment que le roi mettait à sa disposition. Le roi promettait en outre de donner des instructions plus précises concernant le diplomate russe. Le comte André déclara que le roi maintenant par principe ses dispositions antérieures, il n'avait de même qu'à répéter ce qu'il avait dit tant de fois.

Alors m-r Bédoire revint le 8 août et remit au comte la note suivante: „Par ordre exprès du roi je dois avertir m-r le comte de Razoumowski que, si dans trois jours, à compter du jour d'aujourd'hui, il ne s'embarque sur le vaisseau destiné à le conduire hors du royaume, on lui donnera une garde dans sa maison, en lui ôtant toute communication avec les sujets du roi, comme étant d'un pays avec lequel la Suède se trouve actuellement en guerre."

Le comte Razoumowski ayant exigé que m-r Bédoire apposât sa signature à cette note, ce dernier se présenta le lendemain avec Dubordieu, qui devait accompagner le comte pendant son voyage. M-r Bédoire ayant prié le comte de fixer le jour de son départ et de choisir un port où il débarquerait, Razoumowski déclara qu'il partirait le 11 août

pour Lübeck. Il profita des derniers jours pour faire remettre par l'intermédiaire des diplomates du Danemark et de l'Autriche au sénateur Duben une protestation solennelle contre la manière d'agir du gouvernement suédois.

Il régnait alors une grande fermentation dans le corps diplomatique à Stockholm. Plusieurs membres de ce dernier étaient d'avis que le corps diplomatique tout entier devait se joindre au comte André dans sa protestation contre le gouvernement suédois; mais grâce aux instances du chargé-d'affaires français, Gausson, et des ministres de l'Espagne et des Pays-Bas, on n'entreprit rien en faveur du diplomate russe.

Avant de partir, le comte André envoya au vice-chancelier Ostermann la dépêche suivante:

„Ayant refusé constamment et fermement de souscrire à ce qu'on appelait les ordres du roi qu'on m'a signifié à plusieurs reprises, en me fixant toujours un terme pour leurs exécutions, j'ai dû enfin consentir avant-hier à m'embarquer sur les bâtiments qui m'ont été destinés, vu l'alternative qui m'en a été annoncée au cas que je l'eusse refusé, ainsi que V. E. le verra dans la copie ci-jointe de la note, que m-r Bédoire m'est venu lire, et que je lui ai fait signer après bien des difficultés. J'ajouterai que les ministres des cours de Danemark et de Vienne, surtout ce dernier, se sont prêtés à ma réquisition de porter au sénateur comte de Duben ma protestation contre la manière, dont on agissait à mon égard. Le comte de Stadion y a joint la sienne par écrit. Des ports de la Baltique, où j'aurais pu me rendre, on a exclu Copenhague, en me laissant le choix depuis Réval jusqu'à Lübeck. C'est ce dernier que j'ai choisi."

Razoumowski quitta Stockholm le 1/12 août. Le gouvernement suédois avait mis à sa disposition un yacht pour lui-même et deux vaisseaux de commerce pour ses gens et ses bagages. Cette petite escadre fut retenue huit jours par des vents contraires dans les îles qui entourent la capitale suédoise. A peine était-on en pleine mer qu'une tempête força l'escadre à mouiller dans le port de Wisby sur l'île de Gothland. Un des vaisseaux s'était séparé des deux autres bâtiments. L'escadre dut rester à Wisby trois jours. Le comte André, s'ennuyant terriblement, se promenait dans la ville questionnant les habitants sur

la situation de l'île et sur les moyens de défense, dont on disposait à Gothland. Ces questions firent une mauvaise impression sur les habitants, et on s'en plaignit au magistrat. Ce fut la raison pour laquelle on fit au comte la proposition de se faire escorter pendant ses courses à Wisby par un officier d'artillerie. Le comte répondit qu'il ne souffrirait jamais de se laisser surveiller. En même temps il exprima le désir de faire une course dans l'intérieur de l'île. Les habitants de Wisby s'opposèrent à cette tournée, et le magistrat exigea du capitaine du yacht, Dubordieu, qu'on continuât sans délai le voyage. Il s'ensuivit quelque alarme. On racontait que le comte Razoumowski avait l'intention de s'emparer de la ville. La foule s'étant procuré des armes rouillées, entourait la porte du logement que le comte André habitait, en criant: „Vive le roi Gustave III!“ Puis on se permettait des mots injurieux que le comte André ne comprenait pas. Le lendemain le major Dubordieu se présenta chez lui et lui dit, qu'il demanderait satisfaction pour l'attitude indigne de la foule. Razoumowski lui répondit: „Agissez à votre gré, mais je vous prie de ne pas faire mention de moi. Le peuple peut avoir brandi des épées rouillées et crié *vive le roi* sans m'offenser. Cependant vous pourriez faire remarquer au magistrat que les menées du peuple, qui craint d'une manière si ridicule une attaque de la part des Russes, ont donné au représentant de la Russie une très mauvaise idée de la police locale et de l'ordre qui devait régner à Wisby.“ On punit les instigateurs des troubles.

L'escadre étant enfin à même de continuer son voyage, de nouvelles bourrasques l'amenèrent vers les bords de la province Blekingen, à Karlshamn. Quoique habitué à la mer dès sa jeunesse, Razoumowski, par suite de la mauvaise construction du yacht, souffrait horriblement du mal de mer. De même les personnes de sa suite se trouvaient dans une condition déplorable. Aussi le comte, arrivé à Karlshamn, déclara au major Dubordieu qu'il ne continuerait pas son voyage par mer jusqu'à Copenhague. Il proposa en même temps au major de l'accompagner, lui promettant de ne s'arrêter nulle part. Le major répondit qu'il ne pouvait satisfaire au désir du comte sans un ordre du gouvernement Ehrenswärd résidant à Karlskrona. Ce dernier lui envoya aussitôt un adjudant, Kronstedt, pour lui déclarer qu'il fallait s'adresser

au Sénat à Stockholm, et que le Sénat à son tour se conformerait dans sa résolution au sujet de la continuation du voyage aux instructions du roi qu'on allait se procurer. En même temps Kronstedt fit au comte la proposition de faire usage pour la continuation de son voyage d'un vaisseau de ligne, qui se trouvait à Karlshamn. Le comte André répondit, non sans quelque ironie, qu'il savait très bien que ce vaisseau de ligne était le seul moyen de défense dont disposait la Suède dans ces lieux, et qu'il ne saurait jamais en priver les habitants de la province. Le colonel ayant quitté le comte pour retourner à Karlskrona, ce dernier déclara au major Dubordieu qu'il désirait continuer son voyage sur un des deux vaisseaux de commerce. Il paraît que le comte André se conduisit à Karlshamn avec plus de réserve qu'à Wisby. Il y demeura dans une petite maison d'un pilote-côtier et ne se promena qu'une fois dans la ville, dont le magistrat voulut même le recevoir à sa table. On expliquait cette prévenance par la personne du maire, qui appartenait au parti des *bonnets*, c'est-à-dire au parti russe.[1]) Après un séjour d'une semaine entière, pendant laquelle des vents contraires retinrent l'escadre dans le port de Karlshamn, on put enfin mettre à la voile, et l'on mouilla deux jours après à Travemünde.

Catherine approuvait entièrement la conduite énergique et quelque peu insolente du comte Razoumowski. Elle écrivit à Paul le 25 août: „Tout nouvellement le roi de Suède a fait donner à mon ministre à Stockholm une note par écrit et signée, pour lui dire qu'il le faisait constituer prisonnier, s'il ne s'embarquait pas sur un vaisseau suédois pour aller à Lübeck; après cette note l'autre s'est vu obligé de s'embarquer sur le dit vaisseau, et Dieu sait encore ce qui lui est arrivé en chemin, car quelle nécessité urgente y avait-il de le faire partir sur un vaisseau suédois? Enfin tout ceci prouve, qu'ayant vendu ses forces de terre et de mer aux Turcs, le roi de Suède en a adopté aussi les usages.“ [2]) En causant avec son secrétaire Chrapowitzki du roi Gustave III et de Razoumowski elle disait: „J'ai toujours dit qu'il lui en voulait. Il avait l'intention de le noyer.“ Cependant

1) Rousski Archiv 1869. p. 114.

2) V. le Sbornik de la Société Historique, XV. 152.

il avait dans le collège des affaires étrangères des membres qui n'approuvaient pas la conduite du comte Razoumowski. Le comte d'Ostermann et d'autres diplomates de l'ancien régime ne comprenaient pas qu'en temps de crise une attitude énergique décide souvent de l'issue d'une guerre, et traitaient la fermeté du comte d'insolence déplacée. En faisant part de ces opinions au comte Razoumowski, le comte Morkow l'assurait que les autres membres du collège rendaient entièrement justice à son énergie et à sa perspicacité. Il lui promettait en même temps qu'il aurait bientôt un autre poste qui lui conviendrait. „Les postes de Turin et de Lisbonne sont vacants actuellement," écrivit Morkow, „mais on fait trop de cas de vous pour vous proposer une pareille chose. En attendant, vous continuerez à jouir de votre traitement... S'il ne se produit pas d'autre vacance, on vous enverra de nouveau à Stockholm, parce que la dignité de notre cour exige cette réparation. On ne peut pas dire pourtant quand nous aurons la paix. S'il y a un congrès, vous y jouerez un rôle digne de vous. Vous pouvez vous fier à moi. En attendant, rien ne vous empêche de revoir vos parents à Moscou. Il en faudra cependant avertir notre cour pour qu'on puisse pourvoir à tout ce qui est nécessaire. Après votre arrivée à Moscou vous pouvez solliciter la permission de venir ici. Cependant à mon plus grand regret j'avoue, qu'il y aura des difficultés à surmonter. On peut toutefois sonder le terrain. Je ne sais pas si le vice-chancelier approuvera la continuation de votre correspondance avec vos amis à Stockholm. Je vous conseille de l'entretenir et de nous faire part des nouvelles que vous aurez. Tâchez de faire de manière que la cour s'occupe de vous et écrivez-nous aussi souvent que possible. Je ne vous parlerai pas politique. Le prince Kaunitz, qui vous aime beaucoup, et le prince Golitzyn vous tiendront au courant de tout ce qui se passe."

Le comte André s'arrêta pour peu de temps à Hambourg pour y attendre ses bagages, qui se trouvaient sur le bâtiment de commerce égaré et arrivèrent plus tard que le comte à Travemünde. En suivant le conseil que lui avait donné le comte Morkow, Razoumowski expédia le 7/18 septembre 1788 la dépêche suivante sur l'état des affaires en Suède. Nous y lisons: „Ce pays gémit sous une administration arbi-

traire et vicieuse, dirigée par les caprices du souverain et l'incapacité de ses favoris. Ses maux viennent d'être portés à leur comble par une guerre entreprise au gré d'une ambition frivole et déréglée; la constitution est enfreinte, les ressources publiques épuisées ... dans l'avenir il y a la ruine du pays et l'asservissement de la nation ... Je pense qu'en opposant au roi la corruption seule, comme nous avions coutume de faire par le passé ... le parti qu'elle nous procurerait serait toujours faible et sans consistance ... C'est le succès de nos armes qui doit assurer celui de notre politique. Intimidée par nos progrès, séduite par le sacrifice que nous ferions à la promesse de consolider une forme nouvelle de gouvernement, la nation entière se réunirait pour y concourir ... Il en résulterait l'affaiblissement de l'influence française, cette véritable vermine, si j'ose me servir de ce terme, puisqu'elle se glisse dans tous les rangs, et sans la destruction de laquelle nous ne verrons jamais ce royaume adopter une politique conforme aux liens qui devraient assurer la paix du Nord ... Dans toutes mes relations ... j'ai tâché de faire adopter aux Suédois l'opinion qu'il ne faut ni parti russe, ni parti français, mais un seul parti, celui de la nation, et que sa base soit son propre bonheur à l'ombre de la paix avec ses voisins."

Chapitre VIII.

Noces à Vienne. — Séjour en Russie (1789). — Ambassade de Russie à Vienne. — Rivalité avec le prince Golitzyn (1790—1792).

Le comte André ayant quitté Hambourg se mit en route pour Vienne. A Berlin il se fit présenter au roi. Au mois d'octobre il célébra à Vienne ses noces avec la comtesse Elisabeth Thun. Il voulait ensuite se rendre avec son épouse à Moscou pour y revoir son père qu'il n'avait pas vu depuis onze ans; mais la santé délicate de la comtesse le retint à Vienne jusqu'au printemps de l'an 1789. Nous lisons dans la lettre du comte André au comte Bezborodko (écrite en janvier 1789): „Je n'ose pas espérer pouvoir être de quelque utilité à V. E. dans ce pays-ci; qu'elle permette au moins de lui témoigner la disposition d'empressement que je professe à cet égard."

Nous avons parlé déjà du séjour du jeune couple en Russie dans le premier volume de notre édition.[1]) Non seulement les membres de la famille de l'ex-hetman, mais tout le monde à Moscou était enchanté de la jeune comtesse que le comte Kirill Grigorjewitch présentait avec orgueil à ses amis en se réjouissant du succès de sa belle-fille.

Cependant le comte André s'ennuyant à Moscou désirait se rendre à la capitale, dont l'accès lui avait été défendu pendant treize ans. Il écrivit au comte Bezborodko le 6 juillet 1789: „J'aime à me flatter, que mes loisirs ne tiennent qu'aux circonstances et qu'elles me mettront bientôt à même de consacrer derechef mon temps et mon zèle à la gloire de servir ma Souveraine. ... La santé de ma femme ne me permet point de me laisser prendre par la rigueur de nos hivers. ...

---

1) Vol. I. p. 238.

Après bien des années j'ai revu ma patrie; j'ai passé quelques instants au sein de ma famille. A tant de satisfaction, je le sens vivement, il en manque une qui y aurait mis le comble, celle de porter aux pieds de ma Souveraine l'hommage de mon respectueux dévouement. Le regret en est empreint dans mon âme.“

Enfin l'impératrice Catherine lui permit de venir avec la comtesse à St.-Pétersbourg. Il s'y rendit aussitôt et y fit une impression des plus favorables. Le comte Zawadowski écrivit au comte S. R. Worontzow le 7 octobre 1789: „Je trouve que le comte André est un homme de grand talent. Il a profité de ce qu'il a éprouvé de bon et de mauvais pour se développer prodigieusement.“[1])

Nous apprenons par les lettres de Kirill Grigorjewitch à son fils, que le comte André fut présenté à l'impératrice le 30 août v. st. et que tout allait à merveille. „Je suis de votre avis,“ écrivit l'ex-hetman, „qu'il ne faut pas se hâter d'abandonner la capitale. Profitez du séjour de Potemkin à St.-Pétersbourg. Je crois que Zawadowski et Morkow, grâce à leurs relations intimes avec Bezborodko, vous seront très utiles. La nouvelle de l'accueil favorable que vous a fait la Souveraine m'a enchanté. Il faut être aussi prudent que possible pour ne pas s'attirer de nouveaux désagréments. Le public prête une grande attention à tout ce qui vous concerne“ etc.

Le jeune couple s'amusait beaucoup à St.-Pétersbourg en entreprenant des courses dans les environs de la capitale. Ils visitèrent entre autres Gostilitza. Parfois la jeune comtesse recevait des cadeaux de la part de son beau-père, par exemple un manchon de zibeline accompagné d'un billet gracieux, dans lequel le vieux comte faisait des compliments à sa belle-fille au sujet de ses belles mains.

Quoique toujours souffrante et de plus tourmentée par une grossesse, qui épuisait ses forces, la comtesse ne s'efforçait pas moins de fréquenter la cour et le grand monde. Le comte André, ayant reçu sa part de la fortune de son père, s'occupait de ses affaires domestiques et de l'expédition des chasseurs et des chiens de chasse au roi de Naples, dont nous avons parlé dans le premier volume de notre édition.

---

1) Archives du prince Worontzow XII. 65.

Le séjour du comte André dans la capitale dura toute une année. Les affaires politiques à cette époque se trouvaient dans un état de crise. Quant à la guerre contre les Turcs on s'attendait en vain à des succès décisifs des armées russes. La guerre de Suède ne finissait pas. L'énergie et le génie de Catherine suppléaient aux moyens faibles, dont la Russie disposait pour surmonter toutes les difficultés, causées par ces complications politiques. La mort de Joseph II, ami sincère et allié fidèle de la Russie, eut pour conséquence un changement défavorable dans la politique de l'Autriche.

Il faut avouer que l'Autriche à l'avènement de Léopold II se trouvait dans une situation très dangereuse. Les réformes de Joseph II avaient causé une grande fermentation dans toutes les provinces de l'Autriche. L'Angleterre et la Prusse soutenaient les élements révolutionnaires en Autriche. Les finances étaient en désarroi; l'armée se trouvait dans un état déplorable. Il n'y avait pas moyen de continuer la guerre contre les Turcs. L'administration avait besoin d'être fortifiée. Ce fut ainsi que Léopold se vit forcé de se rapprocher de la Prusse et d'abandonner la Russie à son sort. La convention de Reichenbach mit fin pour quelque temps à l'inimitié qui avait existé entre la Prusse et l'Autriche, et la paix de Sistowo, conclue entre l'Autriche et la Turquie, rendait la position de la Russie plus difficile encore qu'elle n'avait été auparavant. Catherine devait seule continuer la guerre contre les Turcs; en même temps la guerre contre la Suède continuait toujours; la Prusse et l'Angleterre songeaient à attaquer la Russie.

Cependant l'impératrice garda sa présence d'esprit; le succès ne l'avait pas éblouie; ne désespérant pas de l'avenir de la Russie dans le malheur elle ne perdait pas la tête. D'abord elle réussit à conclure la paix de Werelã avec la Suède. Ce traité montrait à l'Europe, que Gustave III avait inutilement sacrifié la vie d'un grand nombre de ses sujets et des sommes considérables.*)

---

*) Je ne puis pas partager cet avis de l'auteur, la guerre de 1788—90 ayant fini par un arrangement, en vertu duquel la Russie renonçait à intervenir dorénavant dans les affaires intérieures de la Suède. C'est ce que

Une influence peu favorable à la Russie s'étant fait remarquer à Vienne, le poste diplomatique y devint d'une plus grande importance. Le collège des affaires étrangères n'avait pas assez de confiance dans le vieil ambassadeur prince D. M. Golitzyn, qui avait soixante-dix ans et manquait d'énergie; on trouvait qu'il ne s'était pas opposé avec assez d'énergie au rapprochement de l'Autriche et de la Prusse. C'était surtout Potemkin qui, étant très mécontent de Golitzyn, conseillait à l'impératrice de le remplacer par quelque autre personnage. L'impératrice écrivit à Potemkin, qu'il ne lui convenait pas de rappeler le prince Golitzyn, qui jouissait à Vienne d'une grande popularité, mais qu'on pourrait bien lui donner un auxiliaire dans la personne du comte Razoumowski. „Sa femme est Viennoise," ajouta l'impératrice en parlant du comte André; il a là-bas des amis; en outre il a du talent, et ses étourderies d'autrefois ont disparu; il paraît être devenu beaucoup plus prudent."[1])

Ce fut ainsi que la nomination du comte André pour Vienne eut lieu le 30 septembre 1790. Il devint ministre plénipotentiaire auprès de la personne du roi de Bohème et de Hongrie, tandis que Golitzyn gardait son poste en qualité d'ambassadeur auprès de la personne de l'empereur. On espérait par cette distinction assez subtile ménager la susceptibilité du prince. Le comte Kirill Grigorjewitch ayant reçu

---

1) V. la Rousskaja Starina. XVII. p. 415.

---

j'ai démontré dans mon livre sur cette guerre paru en russe en 1869, p. 278 et suiv. Le comte D. Tolstoi (ancien ministre de l'intérieur) a cru ne pouvoir partager mon opinion à ce sujet dans un article sur la paix de Werelä inséré dans le „Rousski Archiv" 1887. Cependant le professeur Danielson, dans son livre „Die nordische Frage in den Jahren 1746—51," Helsingfors 1888, a répété et approfondi (p. 289 et suiv.) ce que j'avais dit dans ma monographie vingt ans plutôt. — Quant à la position excessivement dangereuse de la Russie avant la conclusion de la paix de Werelä, j'ai consacré à cette époque mémorable une monographie „La Russie, l'Angleterre et la Prusse en 1789—91" (Rousski Wjestnik, vol. CXCI et CXCIII. 1887. octobre et novembre). B.

cette nouvelle était enchanté.[1]) Cependant il prévoyait des démêlés entre le vieil ambassadeur et son collègue et conseillait à son fils d'avoir tous les égards possibles pour le prince. Dans les instructions que reçut le comte André, on lui permettait, tout en lui enjoignant de se conformer dans sa conduite aux idées de l'ambassadeur, de faire ses rapports au collège en commun avec le prince Golitzyn, ou de les faire séparément. Mais en supposant que Razoumowski choisirait cette dernière alternative on lui attachait comme collaborateur l'assesseur de collège Klüpfel.

En attendant, on ne hâtait pas le départ du comte. L'impératrice désirait qu'il assistât aux cérémonies qui eurent lieu en l'honneur de la paix de Werelä. Peu après on décida, que le comte attendrait l'arrivée du prince Potemkin. Des mois s'écoulèrent. Catherine ayant fait au comte un accueil très favorable devenait de plus en plus affable envers lui et l'admettait à ses petites assemblées de l'Hermitage.[2])

Vers le printemps de l'an 1791 on apprit à St.-Pétersbourg, que les relations entre les cours de Berlin et de Vienne devenaient de plus en plus intimes. On parlait de l'arrivée du général Bischofswerder, qui jouissait alors de la confiance illimitée du roi Frédéric-Guillaume II, et qui proposa à l'Autriche une alliance préjudiciable aux intérêts de la Russie. On ignorait encore la réponse qu'avait reçue le général, mais on racontait, qu'il avait été accueilli à la cour de Vienne avec une prévenance extraordinaire et qu'il y avait reçu un cadeau considérable.

Tout cela exigeait la présence d'un observateur attentif à Vienne, et on résolut de ne plus différer le départ du comte André. Potemkin arriva à St.-Pétersbourg au mois de mars. Il traitait le comte en ami et s'entretenait souvent avec lui des affaires politiques.

Le 30 avril 1791 l'impératrice adressa au comte un écrit, dans lequel elle parla de l'urgence des affaires russes à Vienne et lui ordonna

---

1) V. le premier volume de notre édition. p. 242.

2) V. les lettres du comte Kirill Grigorjewitch du 28 octobre 1790. p. 117 de l'ouvrage de m-r Wassiltchikow.

de partir immédiatement. Il reçut en même temps 5000 roubles pour les frais du voyage et de l'établissement à Vienne. En outre, l'impératrice fit cadeau à la comtesse Razoumowski d'un bouquet de brillants. La comtesse remercia Catherine par la lettre suivante: „La dernière marque de bienveillance que V. M. I. a daigné me donner, en mettant le comble aux bontés dont elle a bien voulu m'honorer pendant mon séjour ici, m'encourage à lui adresser à elle-même l'expression des sentiments, dont mon cœur est pénétré depuis l'instant que j'ai eu le bonheur de la connaître assez pour l'aimer autant, que je l'ai toujours admirée. J'avoue qu'en prenant la plume j'ai été effrayée de l'idée d'écrire à une Impératrice, mais j'ai jeté les yeux sur ce bouquet dont l'éclat m'éblouit, et me souvenant du simple nom de bouquet qu'elle lui avait donné, je me suis rappelé l'indulgence avec laquelle elle sait si bien se mettre à la portée de ceux, que sa grandeur intimide, et j'ai repris courage en me disant, que V. M. comprendrait certainement, combien il m'est doux de profiter de l'occasion de lui dire que je bénis tous les jours mon heureuse étoile de m'avoir donné une nouvelle patrie que mon cœur aurait certainement choisie, si on l'avait consulté, et où, en suivant mon goût pour les fleurs, il m'était reservé de me convaincre de l'existence de celle qu'on appelle immortelle. Pleine de confiance dans la bonté de V. M. I. j'espère qu'elle me pardonnera d'ajouter encore la prière de me permettre de partir d'ici avec l'espoir de revenir me mettre à ses pieds."

La santé délicate de sa femme retint le comte quelque temps à Moscou. De là il continua son voyage en passant par Kijew. Enfin au mois de juillet il informa le vice-chancelier Ostermann de son arrivée à Vienne par la lettre suivante: „Mes liaisons dans ce pays-ci, le pied de familiarité sur lequel je suis habitué d'y vivre, surtout les bontés particulières que m'a toujours témoignées m-r le prince de Kaunitz, m'ont paru devoir me dispenser des formalités d'usage au premier moment d'installation dans mon nouveau poste. Après m'être abouché avec m-r l'ambassadeur prince de Golitzyn, je me suis rendu chez le prince de Kaunitz, qui avait déjà eu l'attention d'envoyer me faire compliment sur mon arrivée. Ce ministre m'a reçu avec le ton d'amitié et de cordialité, auquel j'ai été accoutumé de sa part."

Le prince Golitzyn fut très mécontent de l'arrivée du comte Razoumowski et enclin à blâmer en tout point sa conduite. Nous lisons dans la dépêche du prince du 19/30 juillet 1791 ce qui suit: „Dans l'après-dîner du dimanche, m-r le comte Razoumowski m'envoya un officier de sa suite pour m'annoncer son arrivée à Vienne et qu'il viendrait me voir. Je lui fis dire que je l'attendrai jusqu'à 6 heures du soir, devant partir alors pour la campagne du grand-maître de la cour prince de Starhemberg, à qui j'avais à parler. Il ne vint pas, mais fut me trouver seul le lendemain matin, à mon pavillon du Prater, où je donnais ce jour-là à une nombreuse compagnie d'hommes et de femmes un déjeuner auquel je l'avais fait prier en même temps avec la comtesse son épouse. Les premiers compliments passés, il me communiqua son intention de s'accréditer d'abord dans sa nouvelle qualité. Je l'approuvais, le mis au fait du cérémonial d'usage en pareil cas et le présentais ensuite tant aux ministres qu'aux ambassadeurs qui se trouvaient chez moi. Depuis je n'ai plus eu l'avantage de voir le comte, ni de le rencontrer nulle part, et ce ne fut qu'hier au soir que j'appris du prince de Kaunitz, qu'il avait eu dans la matinée ses premières audiences de l'empereur et de l'impératrice. Je laisse qu'il en rende compte lui-même à V. E., et je ne fais, m-r le comte, ce récit que dans l'unique vue de m'acquitter d'un devoir d'office, en vous rapportant comme à mon chef la chose telle qu'elle s'est passée."

En envoyant une copie de cette dépêche au comte Bezborodko le prince Golitzyn ajoutait: „Je vous fais, m-r le comte, cette communication particulière par une suite de ma confiance en vos bontés pour moi, et je supplie V. E. de se persuader qu'aucune vue d'animosité n'entre dans mon procédé, et que je ne songe pas à susciter des affaires au comte Razoumowski, mais je crois le devoir à moi-même de me mettre, en rapportant la simple et pure vérité des faits, à couvert contre toute accusation ou inculpation quelconque."

Naturellement le récit du comte Razoumowski sur cette même affaire ne se conformait nullement à celui de son collègue. Le jeune diplomate avait entretenu des liaisons intimes avec le grand monde dans la capitale de l'Autriche; il avait été l'ami du prince Kaunitz;

on le connaissait et on l'estimait à Vienne. Grâce à ces connaissances il croyait avoir acquis le droit de négliger les formalités inutiles. Le prince Golitzyn ne le lui pardonnait pas. Razoumowski à son tour se plaignait de ce qu'il ne pouvait rencontrer à Vienne son rival, qui se trouvait presque toujours dans sa maison de campagne à Predigstuhl dans les environs de la ville. Puis il faisait valoir que le prince Golitzyn ne lui communiquait pas toutes les nouvelles politiques, cachant devant lui les dépêches qu'il recevait de St.-Pétersbourg et lui témoignant en général sa malveillance. Le comte André assura même que le prince Golitzyn, pour chicaner son rival, ne lui avait pas fait communication de quelques détails de l'étiquette, dont l'ignorance ne manqua pas de froisser le comte Colloredo.

Razoumowski écrivit au comte Bezborodko le 2 août: „La première fois que je prends la plume pour écrire à V. E., je souffre de me voir dans la nécessité de l'entretenir des circonstances, dont je pressentais le désagrément en quittant Pétersbourg, mais dont je ne pensais pas avoir à me plaindre si tôt. Je me suis rendu ici pénétré du désir de concourir avec m-r l'ambassadeur prince Golitzyn à tout ce qui pouvait exiger de nous le bien du service de S. M. I. A cet effet je n'ai rien oublié pour captiver son esprit et le guérir des ombrages qu'il avait conçus et manifestés avec animosité contre moi. Dans mes premières entrevues j'ai employé tout ce que la candeur de mes sentiments et la pureté de mes intentions pouvaient me dicter. Je l'ai trouvé hérissé de soupçons et de défiance non seulement contre moi, mais contre ceux qu'il croit avoir coopéré avec moi à le supplanter. J'ai cru d'abord que c'était le résultat d'un calcul faux dans un esprit mal disposé; sa conduite journalière m'a convaincu du contraire. ... Je n'ai pas pu parvenir jusqu'à présent à faire lire à m-r l'ambassadeur les papiers de mon expédition, et cela, parce qu'il se refuse à me communiquer ceux, qui lui sont parvenus depuis mon départ de Pétersbourg. Une relation oiseuse qu'il a coutume de faire chaque semaine et qu'à son invitation j'ai signée jusqu'ici, est la seule partie de sa correspondance que j'ai pu voir. Aucun renseignement, aucune notion sur la manière de traiter les affaires; et quand je le lui ai demandé, il m'a répondu net, que nous avions l'un et l'autre la

liberté d'écrire en particulier, et qu'il n'était point tenu à me faire part de ce qu'il mandait à la cour, ni de ses moyens d'information."

Le gouvernement russe se borna d'abord à de légères observations faites au prince Golitzyn par suite de sa conduite peu convenable. On lui prescrivit de faire lire au comte André toutes les dépêches qu'il recevrait de St.-Pétersbourg. Mais néanmoins on traitait le vieux diplomate avec ménagement. L'ambassadeur, tout en s'excusant, ne cessait pas de se plaindre de Razoumowski, et son aigreur croissait de plus en plus. L'inimitié des deux rivaux devint insupportable. Lorsque le comte Razoumowski communiqua au prince Golitzyn les conditions de la paix de Sistowo, ce dernier, tout en jouant l'étonné et ne voulant pas ajouter foi à la communication de son collègue, expédia à l'insu de ce dernier un courrier à St.-Pétersbourg avec la nouvelle de ces conditions de paix. Il arrivait souvent que le comte André apprenait l'expédition d'un courrier une heure ou tout au plus deux heures avant le départ de ce dernier. Enfin l'ambassadeur refusait de recevoir son collègue, qui par-là se voyait privé des moyens de conférer avec le prince au sujet des affaires. Il écrivit au vice-chancelier et au comte Bezborodko le 12 novembre: „Assiduité, déférence, soumission, j'employais tout. Les contrariétés et les entraves, qui me traversent ici dans l'exercice de mes devoirs, s'accroissent journellement. Lorsque j'ai voulu m'expliquer sur les affaires avec m-r l'ambassadeur et me concerter sur les démarches à faire en conséquence des dépêches qu'il a reçues et qu'il ne m'a communiquées que longtemps après, et parce que cela lui a été nommément prescrit, il m'a dit tout net, qu'il n'avait rien à me dire, ni de compte à me rendre, que nos missions étaient séparées, et que telle était la teneur de l'oukaze qu'on lui avait envoyé à mon sujet. Il ne me parle plus du tout; sa chancellerie m'est fermée, et ses employés n'ont jamais mis les pieds chez moi. Je sais positivement d'ailleurs que m-r l'ambassadeur a prévenu le ministère contre moi, et je m'en aperçois journellement. Cependant je n'ai toujours eu envers lui qu'égards et soumission; j'ai répondu à ses vivacités par la douceur et la persuasion."

Catherine désapprouvait ces tracasseries d'autant plus que l'ambassade de Vienne lui avait causé bien souvent de l'embarras. Il y

avait des agents de Potemkin, pour la plupart des aventuriers, qui se mêlaient aux affaires et qui, protégés par leur patron puissant, tâchaient de jouer un rôle plus important qu'il ne leur convenait, entravant ou contrariant les plans de l'ambassadeur russe et ne se conformant pas exactement aux vues du collège des affaires étrangères à St.-Pétersbourg non plus qu'à celles de l'impératrice. Un de ces agents, nommé Pierre de Ferrieri, osa même entrer en négociations directes avec l'empereur et expédia un courrier à l'impératrice, qui fit la remarque suivante en marge de la dépêche de cet aventurier: „Mais ce sont des machinations diaboliques!"

En expédiant Razoumowski à Vienne elle espérait, qu'il parviendrait à faire ce que le prince Golitzyn, grâce à son âge avancé et à son séjour trop prolongé à Vienne, n'était plus à même de faire. Elle avait besoin de quelqu'un qui excellât par une conception prompte et par une grande perspicacité, d'un jeune diplomate, qui pût servir de baromètre exact et sensible, par l'intermédiaire duquel on pût juger à St.-Pétersbourg des moindres changements de l'atmosphère politique à Vienne. Il était impossible d'exiger tout ceci du prince Golitzyn, homme à courtes vues et en quelque sorte devenu allemand.

Catherine fut très satisfaite des premières dépêches du comte André; il avait esquissé d'une manière très claire et très exacte la situation politique de toute l'Europe; sa caractéristique de la cour de Vienne était un chef-d'œuvre. Les démêlés entre Razoumowski et Golitzyn contrariaient fortement l'impératrice. Elle fit dire à Razoumowski par l'intermédiaire du comte Morkow, qu'il ferait mieux de ne pas prendre à cœur les embarras de sa position officielle et de continuer à rendre des services signalés à la Russie, en mettant en jeu ses relations et l'amitié intime qui l'unissait à beaucoup de personnes de distinction. En même temps on réitéra l'ordre donné au prince Golitzyn de communiquer au comte André toutes les nouvelles et toutes les dépêches qu'il recevrait, et de n'entreprendre rien sans consulter son collègue. En outre on permit au comte André d'adresser ses dépêches directement à l'impératrice. „Plantez-là le vieux singe", lui écrivit Morkow, „ne faites pas attention aux intrigues de ce querelleur. Prenez patience encore quelque temps et tâchez de rassembler des informations

sur ce qui se passe chez vous, sur ce dont on parle, sur les dispositions de la cour et du gouvernement; essayez d'agir sur l'opinion publique dans la direction qu'on vous indiquera d'ici. Il ne suffit pas d'observer toutes les formes extérieures de la diplomatie pour atteindre son but. Vous en savez assez. En vous débarrassant de ces formes inutiles vous aurez plus de succès dans ce qu'on exige de vous. Abandonnez la partie des affaires, qui se rapporte à la chancellerie, à l'ambassadeur et tâchez d'avoir de l'influence sur les esprits et de diriger les idées, ce qui sera digne de vos talents.

Cependant les tracasseries entre le prince Golitzyn et le comte André allaient si loin, que ce dernier songeait même à solliciter son rappel. En attendant, il continuait à soutenir ses bonnes relations avec Potemkin; il se chargeait volontiers des commissions que lui donnait le prince, lui envoyait du vin, choisissait des musiciens pour son orchestre et expédia à Jassy, à l'insu du prince Golitzyn, les Polonais Potocki et Rzevuski, qui s'occupaient sous la direction du prince Potemkin des projets au sujet de la Pologne.

Nous lisons dans la lettre du comte Razoumowski au prince Potemkin, le 10 août 1791: „J'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Altesse, il y a quelques jours, par un courrier parti d'ici pour Pétersbourg. La paix était prochaine, et je réclamais les bontés, la bienveillance de Votre Altesse, en rappelant à son souvenir qu'à cette époque elle a daigné me promettre d'employer mon zèle aux négociations qui auraient pu avoir lieu.“ Dans une autre lettre du 15 septembre le comte écrit par rapport à l'état peu favorable de l'Autriche: „Les grands hommes sont rares; c'est le plus beau trésor des nations, et en parcourant celles qui couvrent l'Europe — il n'est qu'une Catherine et un Potemkin, dont les génies étonnent et honorent le genre humain. ... L'ambassadeur a suivi la cour à Prague et à l'entrevue de Pillnitz, mais n'a point jugé à propos de me communiquer les notions que peut-être il en a rapportées. ... Votre Altesse m'a permis d'être son commissionnaire ici. Je le serai de corps et d'âme pour tout ce qu'elle jugera à propos de m'ordonner. ... Il n'a pas tenu à moi, mon prince, de vous expédier le premier clavéciniste et un des plus habiles compositeurs de l'Allemagne — le nommé Mozart, qui, ayant quelque mécon-

tentement ici, serait disposé d'entreprendre ce voyage. Il est en Bohème maintenant, mais il sera bientôt de retour. Si Votre Altesse veut m'autoriser alors à l'engager, non pour un long terme, mais simplement à se rendre auprès d'elle pour l'entendre et l'attacher à son service ensuite, si elle le juge à propos."

En attendant, les évènements de la révolution française étaient devenus l'objet de l'attention de toute l'Europe. Catherine conçut l'idée de profiter de ces circonstances pour s'assurer de grands avantages du côté de la mer Noire et de la Pologne. En causant avec son secrétaire Chrapowitzki elle remarqua le 14 décembre 1791: „Je me casse la tête à faire de sorte que les cours de Berlin et de Vienne s'occupent uniquement de la France. Je veux les pousser dans cette voie, afin d'avoir mes coudées franches. J'ai tant d'affaires entamées qu'il faut achever."

Catherine désirait voir l'Autriche et la Prusse s'allier contre la France, tandis qu'elle se bornerait à fournir des subsides. Morkow écrivit alors à Razoumowski: „Toute notre attention se dirige actuellement vers les affaires de la France." On adressa aux diplomates russes une note, qui leur communiqua les vues de l'impératrice. Golitzyn et Razoumowski furent chargés de remettre cette note au prince Kaunitz.

Morkow écrivit à Razoumowski: „Il se présente pour vous une occasion très favorable de jouer un beau rôle. Il s'agit d'une affaire que l'impératrice considère comme très importante. Faites de votre mieux, pour que nos projets réussissent; profitez du désir qu'a la cour de Vienne de conserver les bonnes dispositions de l'impératrice. Insinuez aux hommes d'état de l'Autriche, que le meilleur moyen pour atteindre ce but est de suivre ses conseils et d'apprécier ses motifs. Vous agirez conformément au caractère des personnes que vous connaissez à fond. Vos succès seront en même temps les miens. Je suis sûr qu'on saura faire cas de vos succès et que vous en serez récompensé."

Cependant il y avait des difficultés à surmonter. Léopold II, en partageant en quelque sorte les idées libérales de son frère Joseph II, n'était pas enclin à blâmer sans réserve les excès de la France révo-

lutionnaire. Il songeait avant tout aux affaires de son pays. Sachant apprécier toutefois la valeur d'une alliance avec la Prusse il se prêtait volontiers à de longues conférences avec le général Bischofswerder au sujet des mesures, par lesquelles on pût soutenir le trône, la noblesse et le clergé en France. Il était même disposé à entrer à ce sujet en correspondance avec la cour de St.-Pétersbourg par l'intermédiaire de l'ambassadeur comte Cobenzl. Mais les négociations étant avancées, il les suspendait sous des prétextes plus ou moins frivoles. Kaunitz faisait à ce sujet des confidences à son ami Razoumowski, qui, en communiquant ces détails à l'impératrice, lui faisait remarquer qu'on ne songeait pas à Vienne à des mesures énergiques en faveur du malheureux roi Louis XVI.

Vers ce temps-là la mort du prince Potemkin fut un coup très sensible pour le comte André. Il avait perdu en lui un protecteur puissant. Dès lors il tâcha de s'assurer la protection du nouveau favori, en entamant une correspondance suivie avec Zoubow. Pour lui plaire il réussit à lui procurer à Vienne le titre de comte de l'Empire. Nous lisons dans une des lettres du comte Razoumowski à Zoubow: „Monsieur le comte, que je sois le premier à vous donner un titre qui constate l'estime et la considération, dont vous jouissez auprès du plus intime allié de notre grande souveraine. Ce monarque, en apprenant que j'étais autorisé à manifester l'agrément de S. M. I. à l'égard de la faveur qu'il vous destinait, a voulu que vous puissiez vous en revêtir immédiatement, et pour ne pas retarder la satisfaction qu'il éprouve par les formes attachées aux chancelleries de ce pays-ci, il a chargé le comte Cobenzl de m'en signifier son intention. Je joins ici en original le billet que je viens de recevoir à ce sujet. Agréez donc, m-r le comte, mes félicitations. Elles ne seront pas, j'ose m'en vanter, les moins sincères de toutes celles, qui vous seront présentées. Je me vanterai un peu aussi de ma prophétie, dont vous vous rapellerez, au moment où je pris congé de vous à Tzarskoje-Sélo. Veuillez présenter mes compliments à toute votre famille que l'empereur désire faire participer à la dignité, dont il vous honore. Je vous supplie de les témoigner particulièrement au comte Valérien. Je le somme de sa promesse de revenir nous voir cet été, et ce me sera une satisfaction

inexprimable de pouvoir lui répéter de vive voix la part que je prends et l'intérêt que j'éprouve pour tout ce qui vous appartient. Ces sentiments sont fondés sur ceux de l'inviolable attachement que vous me connaissez, et je rechercherai toujours avec ardeur les occasions de vous en convaincre."

Le comte André mettait à profit toutes les occasions de complaire au favori. Comme il avait agi dans ses relations avec le prince Potemkin, il envoyait maintenant à Zoubow des vins exquis; il louait pour lui des musiciens, et il lui communiquait des nouvelles intéressantes. Parfois même il adressait ses dépêches officielles au favori. Cette prévenance ne manqua pas de produire l'effet désiré. On fit sentir au prince Golitzyn qu'on n'avait plus besoin de lui. Le pauvre vieillard, voyant s'évanouir la confiance, dont il avait joui autrefois, et s'affermir le succès de son jeune rival, sollicita sa démission en prétextant son âge avancé et en exprimant en même temps le désir de demeurer à Vienne, où il avait passé une trentaine d'années.

Il paraît que Golitzyn espérait toujours qu'on chercherait à le retenir à son poste, mais personne n'y songea. Il n'y eut que le comte Ostermann qui, se sentant de même négligé dans le service, sut apprécier la triste position du vieux collègue. Il lui écrivait: „Convaincu des longs et fidèles services que vous avez rendus à l'impératrice et à l'état, je ne saurais, je le répète, vous voir quitter votre poste qu'a regret. Ce sentiment, que le public impartial partage avec moi, vous est dû pour plus d'un titre de ma part."

Le 23 avril 1792 le comte André fut nommé ambassadeur. On lui assura un traitement de 10000 roubles. Ce changement causa de nouveaux désagréments entre le prince Golitzyn et son successeur. Dans sa dépêche du 30 septembre 1792 ce dernier se plaignait de ce que le prince Golitzyn ne voulait pas le recevoir et évitait même de le rencontrer dans d'autres maisons; en outre il refusait de remettre à son successeur les archives de la légation.



Elisabeth [illegible]



Elisabeth Comtesse de RASOUMOFFSKY
née Comtesse de Thunn



Elisabeth Rasoumoffsky

Chapitre IX.

Affaires de Pologne. — Le deuxième démembrement 1793.

La Russie avait besoin de la paix. Les finances se trouvaient dans un état déplorable; les guerres avaient coûté cher au peuple. Pendant que la guerre avec les Turcs continuait, des complications nouvelles se produisaient en Pologne, ce qui exigeait de nouveaux efforts de la part de la Russie. Bezborodko s'était rendu à Jassy pour y continuer les négociations entamées par le prince Potemkin. Tout en négociant la paix il fallait songer à la continuation des opérations militaires. L'Angleterre armait sa flotte pour la diriger contre la Russie; la Prusse signait une alliance avec la Turquie. La Russie de même fit des préparatifs pour une nouvelle guerre sur mer en armant la flotte à Cronstadt; en même temps on forma une nouvelle armée de 42 000 hommes entre Riga et Polotzk. Ces mesures firent une impression plus forte que les négociations diplomatiques. Enfin on réussit à conclure la paix de Jassy, avantageuse pour la Russie.

Alors Catherine fixa surtout son attention sur la Pologne, où un parti très fort agissait de son mieux pour mettre fin à l'influence de la Russie. Les lois fondamentales, garanties par la Russie, furent bouleversées par la constitution du 3 mai 1791. On mit en prison l'évêque de Péréjasslavl. A Varsovie la populace envahit la demeure de la légation russe, dévasta l'église orthodoxe et s'empara de la personne du prêtre de l'ambassade.

Ces évènements excitèrent la colère de Catherine, mais pour le moment elle n'était pas à même de se venger. Cependant le baron de

Stackelberg, faible et pliant, fut remplacé par Boulgakow. L'impératrice, en abandonnant son projet favori, la résurrection de l'empire byzantin, songea à se rapprocher des cours de Vienne et de Berlin.

Le règne de Léopold II ne fut pas de longue durée. Il mourut le 1er mars 1792. Son fils et successeur, François II, avait été l'élève de son oncle Joseph II. On espérait en Russie qu'il avait hérité du dernier tant les convictions politiques que les vues personnelles. Il était facile de se rapprocher du jeune empereur, qui, ayant déclaré la guerre à la France, avait besoin d'alliés. Ces évènements ne manquaient pas d'influer sur les affaires de Pologne. Razoumowski profitant des nouvelles conjonctures parvint (le 3 juillet 1792) à renouveler l'alliance, qui avait existé déjà entre la Russie et l'Autriche. Les deux puissances se garantissaient mutuellement leur territoire en se promettant l'une à l'autre en cas d'attaque de quelque part qu'il fût, de mettre à la disposition de la puissance alliée une armée de 10 000 hommes d'infanterie et de 2000 hommes de cavalerie, et de renforcer encore ces troupes en cas de nécessité.

En même temps l'Autriche entra en négociations avec la Russie au sujet des affaires de Pologne. On voit par-là, que le comte Razoumowski débutait assez heureusement comme ambassadeur. A St.-Pétersbourg on rendait justice à son habileté. L'empereur François lui fit cadeau d'une tabatière richement ornée, et en outre on donna aux employés de la légation russe la somme de 500 ducats.

Catherine ne se contentant pas de l'alliance avec l'Autriche désirait encore entrer en négociations avec la Prusse. Sachant très bien que cette puissance avait intrigué en Pologne contre la Russie, elle allait maintenant profiter du désir qu'avait la Prusse de s'arrondir aux dépens de la Pologne. Razoumowski, dès son arrivée à Vienne, prit part à ces négociations avec la Prusse dans des conférences avec le baron Jacobi, tandis que le prince Golitzyn avait toujours refusé de négocier avec ce diplomate prussien. Le comte André se montra très prévenant dans ces conférences. Il déclara au diplomate prussien: „qu'à l'égard de la cour de Berlin, S. M. I. était particulièrement disposée à déférer à ses sentiments dans tout ce qui concernait leurs intérêts réciproques.“ En lisant la dépêche qui reproduisait ce propos du comte André, Catherine

écrivit en marge: „C'est beaucoup promettre.“ Le comte Ostermann, partisan du prince Golitzyn, profita de l'occasion pour réprimander Razoumowski, ce qui pouvait nuire à ce dernier dans l'opinion des autres membres du collège d'autant plus que le comte Razoumowski avait eu des entretiens avec le baron Jacobi à l'insu du prince Golitzyn. On lui fit remarquer qu'une personne d'un rang plus élevé se trouvant à Vienne, il devait en tout point agir dans ces négociations en conformité avec l'ambassadeur prince Golitzyn. Pourtant cette censure n'empêcha pas le comte André de conférer longuement au mois de mars 1792 avec le général Bischofswerder, qui se trouvait alors à Vienne.

En même temps des négociations parallèles eurent lieu à Berlin. Il s'ensuivit (le 27 juillet 1792) la conclusion d'un traité avec la Prusse, qui ressemblait en tout point au traité conclu avec l'Autriche.

Grâce à l'entrée des troupes russes en Pologne put être formée la confédération de Targowicza, qui protestait énergiquement contre le nouvel ordre de choses établi par la constitution du 3 mai 1791. Nous avons parlé plus haut des relations intimes qui existaient entre le prince Potemkin et les agitateurs polonais Potocki et Rzewuski. Ces derniers devinrent alors les chefs de la nouvelle confédération. Branicki, dont la femme avait hérité de son oncle, le prince Potemkin, une fortune immense, se joignit à ces deux gentilshommes. Une autre confédération encore se forma du côté de la Lithuanie sous les auspices du général Kretchetnikow, qui avait occupé Wilna. Les chefs du parti polonais s'enfuirent à l'étranger. Le roi Stanislas Auguste Poniatowski, qui venait d'approuver récemment l'agitation des patriotes polonais, se vit forcé d'accéder à la confédération de Targowicza, qui se réunit avec celle de la Lithuanie et s'établit à Grodno. Le roi y arriva de même, et on y ouvrit une diète. Tous ces évènements aboutirent au deuxième démembrement de la Pologne.

Quant à l'Autriche, elle ne semblait pas disposée à profiter de ce démembrement de la Pologne. Ses projets plus vastes étaient tournés vers la France; elle songeait à des conquêtes aux dépens de celle-ci, espérant acquérir l'Alsace et la Lorraine: puis, elle s'occupait de nouveau du projet d'échanger les Pays-Bas contre la Bavière. „Ce projet,“

écrivit Razoumowski à Ostermann le 23 juillet 1792, „n'a point cessé d'être dans le secret du cabinet de Vienne une maxime d'état . . . Les négociations qui en avaient été entamées sous les auspices de S. M. l'Impératrice, parvinrent malheureusement à la connaissance du cabinet de Berlin."

Désirant avoir des données plus exactes sur ces projets, Razoumowski tâcha de sonder le comte Philippe Cobenzl, qui en parlait sincèrement, en avouant au diplomate russe, que l'Autriche, pour acquérir la Bavière, consentirait volontiers à un agrandissement de la Prusse aux dépens de la Pologne. En même temps il exprima au comte André son étonnement de ce que les troupes russes hésitaient à entrer en Pologne. Il ajouta assez naïvement que la Prusse tôt ou tard ne manquerait pas de s'emparer de Danzig et de Thorn. Razoumowski écrivit le 2 septembre 1792: „Coopérer à l'échange des Pays-Bas c'est sans doute acquérir les titres les plus ineffaçables à la reconnaissance de la cour de Vienne . . . Dans cette disposition on ne fera plus de difficulté à souscrire à tout ce que notre cour jugera à propos de stipuler pour ses propres avantages. Mes réponses ont toujours été dans le sens de cette réserve." Ces conseils donnés par l'ambassadeur russe à Vienne firent impression à St.-Pétersbourg.

En attendant, les troupes de l'Autriche et de la Prusse dirigées vers la France, n'avaient pas de succès. La campagne finissait par une retraite ignominieuse. Le pavillon tricolore flottait en Savoie, à Nice, en Flandre et aux bords du Rhin. La Prusse, après ces défaites, ne semblait plus avoir envie de soutenir le pouvoir monarchique en France. Le cabinet de Vienne n'avait pas l'intention de porter à lui seul le fardeau d'une guerre contre la France. Toutes ces espérances avaient échoué; on ne pouvait plus songer à des compensations en Alsace et en Lorraine ou à l'acquisition de la Bavière. A mesure que ces projets devenaient illusoires, la cour de Vienne s'occupait de la Pologne, où elle redoutait la convoitise de la Prusse et de la Russie. Tout en regrettant l'échec des autres projets d'agrandissement on allait s'occuper du deuxième partage de la Pologne.

Razoumowski écrivit: „Il n'y a rien du tout de déterminé encore touchant l'affaire principale à régler entre les trois cours. Je suis d'au-

tant moins à même d'asseoir un jugement sur les motifs des délais, que non seulement je n'obtiens que des réponses vagues du ministère, mais j'éprouve même de la difficulté au sujet des entretiens, que je suis dans le cas de rechercher en conséquence."

L'attitude changeante de l'Autriche dans les affaires extérieures répondait en tout point au mauvais état de ses affaires intérieures. L'empereur François, débonnaire et bien-intentionné, manquait de grandeur dans les conceptions. Son éducation avait été négligée; il se trouvait toujours sous l'influence d'autrui. Il se laissait diriger tantôt par sa femme, tantôt par son précepteur, tantôt par quelqu'un de ses ministres, préférait s'entourer de personnes d'un talent médiocre et se méfiait de tous ceux qui avaient de l'influence et pouvaient prendre de l'importance dans les affaires. Les intrigues des courtisans, des fanfarons, qui ne comprenaient nullement les vrais intérêts du pays, avaient beau jeu. Les patriotes qui, le cas échéant, auraient pu se vouer au bien de l'Autriche, étaient écartés. Les collaborateurs de François II, incapables et peu instruits, toujours entre eux à couteau tiré du reste, s'occupaient de l'administration d'une façon dérisoire. Nous lisons dans une lettre de Razoumowski à Bezborodko: „La gloire et le salut, comme l'humiliation et la perte des états tiennent aux qualités de ceux, qui les gouvernent, et sous ce point de vue V. E. sait combien la situation de cette puissance est alarmante. La crainte, l'incertitude, la mollesse sont les éléments qui constituent le caractère des gens en place. On est mal instruit de ce qui se passe; on est consterné de ce qui arrive. On délibère longuement sur ce qu'on a à faire; chacun appréhende la responsabilité, et des résolutions tardives, mal combinées, décèlent la faiblesse, autorisent l'impunité et la licence et accumulent les maux et les embarras."

Razoumowski était cependant persuadé des grands avantages d'une alliance entre la Russie et l'Autriche. Les ministres autrichiens faisaient valoir dans leurs entretiens avec le comte André la considération, dont jouissait Catherine auprès de l'empereur François. Ils affirmaient que ce dernier désirait se rendre à St.-Pétersbourg, afin de présenter ses hommages à l'impératrice, mais que des affaires politiques seules l'en empêchaient.

L'idée d'une entrevue personnelle entre Catherine et François occupait vivement le comte Razoumowski. Il était persuadé que cette entrevue ne manquerait pas d'attacher définitivement l'Autriche à la Russie. Il faisait remarquer au comte d'Ostermann qu'il fallait attribuer l'influence de Catherine sur Joseph II aux voyages antérieurs de ce dernier en Russie. L'empereur François adressait parfois des lettres autographes à l'impératrice en lui exprimant son dévouement. Razoumowski écrivit: „L'empereur a désiré en faire parvenir un nouveau témoignage à S. M. I. par le dernier courrier, et on m'a consulté sur cette lettre, où on se proposait de mettre toute *l'onction;* c'est le terme dont s'est servi le comte de Cobenzl, qui convient aux dispositions de l'empereur. Une relation immédiate entre les souverains," continuait le comte, „en me mettant plus à même d'approcher l'empereur, l'habituerait à cette impulsion, dont j'ai parlé plus haut, et concourerait à l'avancement des affaires, en établissant cette juste et incontestable influence qui appartient au génie de notre grande Souveraine."

Catherine à son tour désirait une alliance avec l'Autriche. Dès le règne de Pierre le Grand la politique russe s'était bien souvent appuyée sur des relations amicales avec l'Autriche. L'amitié entre Joseph II et Catherine avait eu une grande importance. L'impératrice, désirant profiter des bonnes dispositions de l'Autriche pour les vrais intérêts et la gloire de la Russie, allait s'occuper avec l'aide de l'Autriche et de la Prusse de la question de Pologne. Toutefois on traitait à St.-Pétersbourg l'ambassadeur d'Autriche en cette ville avec quelque réserve. Razoumowski écrivit le 5 mars 1793:

„Le comte de Cobenzl m'a parlé avec sensibilité de la peine que causait à l'empereur le silence observé vis-à-vis l'ambassadeur comte de Cobenzl relativement aux affaires de Pologne . . . Je motivais mes arguments par la marche des affaires depuis qu'elles sont sur le tapis, marche qui écarte pour ainsi dire naturellement la cour de Vienne d'une discussion, où elle n'est pas partie principale, vu que cette discussion ne porte que sur les intérêts des deux autres cours, et que ceux de l'empereur devant se compenser sur un objet lié par son essence à la guerre actuelle, ne peuvent être que garanties par les cours alliées."

Le silence du cabinet de St.-Pétersbourg agaçait les ministres autrichiens. On soupçonnait qu'il existait entre la Russie et la Prusse quelques relations préjudiciables aux intérêts de l'Autriche. Aussi s'efforçait-on de se procurer la clef des chiffres, dont se servait Razoumowski dans ses correspondances avec les ministres à St.-Pétersbourg. Razoumowski, craignant une pareille découverte, exigea qu'on lui envoyât de nouveaux chiffres. En outre le gouvernement autrichien essayait de corrompre les courriers russes. Le comte de Cobenzl fut pourvu de sommes assez considérables pour se procurer des données au sujet des vues du cabinet de St.-Pétersbourg au moyen de la corruption. Toutefois on ne parvint pas à découvrir le véritable sens des négociations secrètes entre la Prusse et la Russie. Cobenzl n'en apprenait rien, Razoumowski même ne fut pas toujours au courant de ce qui se passait.

Ce fut ainsi que la convention secrète entre la Prusse et la Russie au sujet d'un nouveau partage de la Pologne fut signé le 12 janvier 1793. La Russie allait acquérir la Wolynie, la Podolie et une partie de la Lithuanie en abandonnant à la Prusse Danzig, Thorn, le territoire de la Poznanie et une lisière près de la frontière de la Silésie. Les deux puissances entendaient promettre à l'Autriche l'échange des Pays-Bas contre la Bavière. Morkow écrivit le 25 février 1793 à Razoumowski: „Vous pouvez maintenant faire part au cabinet de Vienne du résultat de nos négociations avec la cour de Berlin. Il faut s'attendre au mécontentement de l'Autriche, puisqu'elle n'aura des avantages qu'à l'avenir. Tâchez de la rassurer. S'il est nécessaire, vous ferez remarquer que l'Autriche n'a qu'à s'en prendre à elle-même de la situation peu avantageuse qui lui est faite. Elle nous a demandé d'occuper la Pologne en faisant valoir, que le maintien de l'ordre général dépendait de cette mesure. Cependant l'attitude récente de l'Autriche dans ses relations avec nous ne répondait pas aux principes de la droiture et de la loyauté. On a transigé avec la Prusse à notre insu. La cour d'Autriche s'est fait des illusions sur notre patience et notre modestie. Il ne nous convient nullement de jouer un rôle inférieur. Il faut avouer que la partie de la Pologne, que nous allons annexer, est assez considérable, mais il n'y avait pas moyen de se contenter d'un territoire moins étendu.

Il s'agissait de créer une frontière qui pouvait garantir la paix et nous abriter contre des attaques imprévues. Nous devions assurer notre position par rapport à la Pologne ainsi que par rapport à la Turquie, et nous avons pris tout ce qui était nécessaire pour atteindre ce but. Vous pouvez ajouter que vos acquisitions dans l'Ukraine ne sont que la reprise en possession de ce qui appartenait jadis à la Russie et de ce qui est russe par la foi et par la langue. Il serait à désirer que l'Autriche renonçât enfin à ses menées mesquines, qui, grâce à l'ineptie de ses ministres, ont tant de fois compromis ses véritables intérêts."

La communication faite à l'Autriche par Razoumowski frappa le gouvernement comme un coup de foudre. L'ambassadeur russe ayant fait connaître au comte Cobenzl le nouveau partage de la Pologne, celui-ci, saisissant la carte de l'Europe, et s'étant fait une idée des acquisitions de la Prusse et de la Russie, ne put que balbutier dans son trouble et sa surprise des phrases incohérentes. „Tout le système politique de l'Europe est bouleversé," dit-il. „La révolution française n'est qu'une plaisanterie enfantine en comparaison de l'importance énorme de ce partage." Ce fut en vain que Razoumowski s'efforça de la calmer.

Puis le comte André se rendit chez l'empereur pour lui remettre une lettre autographe de Catherine. François se lamenta amèrement sur ce qui s'était passé. Il déclara que l'agrandissement de la Prusse le faisait frémir et exprima son étonnement de ce que l'Autriche, qui avait porté seule tout le fardeau de la guerre, ne reçût pas un pouce de terre en récompense. Après avoir été reçu par l'empereur le comte Razoumowski se rendit de nouveau chez le vice-chancelier, qui se livra aux mêmes plaintes au sujet du mystère, dans lequel on avait su envelopper les négociations avec la Prusse, du danger qu'offrait l'agrandissement de cette dernière puissance et des acquisitions démesurées de la Russie. Razoumowski répondit à ces lamentations d'un ton ferme et digne. Il déclara que l'occupation de la Pologne par des troupes russes avait été approuvée par l'Autriche elle-même; il fit remarquer que la convention avec la Prusse rendrait plus facile la continuation de la guerre contre la France, et que la Prusse ne s'opposerait pas à l'échange des Pays-Bas contre la Bavière; il ajouta enfin que c'était un fait accompli et qu'il n'y avait pas moyen d'y changer, quoique ce

soit. A son avis l'Autriche n'avait rien de mieux à faire que d'accepter sans délai ce fait accompli, pour éviter de se brouiller avec la Prusse et la Russie.[1])

Le deuxième démembrement de la Pologne causa d'abord un changement de ministère dans l'Autriche. Le vieux prince Kaunitz, ancien protecteur de Razoumowski, quitta les affaires. Le vice-chancelier, comte Cobenzl, fut chargé de la direction des affaires de l'Italie; en même temps il fut honoré du titre de chancelier. Thugut,[2]) ancien ami de Razoumowski, devint le chef du ministère sous le titre de

---

1) Dépêche du 17 mars 1793.

2) On sait qu'il s'appelait Thunichtgut et qu'il était le fils d'un simple batelier; il avait eu une carrière extraordinaire, et son nom fut transformé de Thunichtgut en Thugut dès le règne de Marie-Thérèse.*)

---

*) Il faut avouer qu'il n'est pas facile de se former une idée juste et impartiale du caractère du baron Thugut et de son rôle politique. Nous citons les auteurs suivants, Hüffer et Vivenot, dont le jugement ne se conforme nullement aux assertions de Schlosser, Wassiltchikow, Häusser et Sybel, qui ont blâmé sévèrement l'attitude du ministre autrichien. Hüffer (Oesterreich und Preussen, p. 176—187) en juge tout autrement, en faisant valoir l'opinion de plusieurs contemporains, tels que La Marck, Crawford, sir Morton Eden, le prince de Ligne, etc. en faveur de Thugut. Hüffer parle du désintéressement de Thugut, tandis que d'autres historiens blâment la prétendue vénalité du ministre. M-r Wassiltchikow prétend, que la grande fortune que le baron a ramassée prouve sa vénalité. Hüffer affirme au contraire que le baron n'a laissé à sa mort qu'une fortune insignifiante. L'apologie suivante de Vivenot est exagerée; cependant nous la citons in extenso pour démontrer le contraste entre les opinions des historiens. Il dit dans son ouvrage: Dr. Alfred Ritter v. Vivenot: „Thugut, Clerfayt und Wurmser.“ Originaldocumente aus dem K. K. Haus-, Hof- und Staats-Archiv und dem K. K. Kriegs-Archiv in Wien vom Juli 1794 bis Februar 1797. Wien, Braumüller 1869. p. LXXVI:

„So können wir also endlich den ganzen Mann überschauen, wie er vor uns dasteht in der vollendeten Würde eines der grössten und bedeutendsten Staatsmänner, die Oesterreich jemals besass.“

„Der Freiherr Franz Maria v. Thugut war ein Mann, gross, kühn und mächtig in seinen Entwürfen, standhaft und unerschütterlich im Un-

directeur de la chancellerie d'état. Il avait été longtemps attaché à la légation autrichienne à Constantinople, où il s'était habitué aux minuties de la diplomatie chicanière et intrigante du Divan. De même un séjour prolongé à Varsovie avait développé en lui le goût pour les subtilités

glück, nie übermüthig im Glück. Wir sehen in ihm den klaren Geist eines Philosophen, der den Blick immer auf das grosse Ganze gerichtet hält; einen würdigen Nachfolger des Fürsten Kaunitz, einen Staatsmann, der unter der Last schwerer und ungünstiger Ereignisse an der Seite des Kaisers das östreichische Staatsschiff mit sicherer Hand gelenkt hat; einen Minister, so grossherzig und rechtlich denkend, wie vielleicht kein zweiter seiner zeitgenössischen Collegen in Europa."

„Die Liebenswürdigkeit in seinem Umgang, die überzeugende Kraft, die in seiner feurigen Rede lag, sein reiches Wissen, seine edle patriotische Gesinnung bezauberten fast Alle, die mit ihm in nähere Berührung kamen. So sehen wir Ludwig Cobenzl, Dietrichstein, Colloredo, Waldeck, Bellegarde, Wurmser, Alvintzy, Melas, Kray, mit einem Worte fast alle Generäle und Staatsmänner, die ihm näher traten, von dem Zauber seiner Persönlichkeit gefesselt; so auch den englischen Gesandten Morton Eden, den russischen Botschafter A. Rasumowski, die sich aber dafür heute gefallen lassen müssen, dass Herr v. Sybel dem Einen, Miliutin dem Anderen aus ihrer Freundschaft für den östreichischen Minister ein Staatsverbrechen machen."

„Dass die ohnmächtige Wuth seiner persönlichen Feinde und der Feinde Oestreichs bis heute sich so fest in seinen Namen verbiss, das ist es gerade, was die Grösse seines Geistes, die Lauterkeit seiner Gesinnung um so heller hervortreten lässt. Die Anspruchslosigkeit seines ganzen Wesens und den eisernen Willen, mit welchem er das Gute durchzuführen bestrebt war, hat man in der Umgebung des Kaisers nie recht verstehen wollen, obgleich gerade der Kaiser selbst so schlicht und anspruchslos war, als ob er nur der erste Bürger Wiens wäre, und obgleich es ihm auch an persönlicher Standhaftigkeit im Unglücke durchaus nicht fehlte."

„Während der „„Gross-Vezir"" und der „„Parvenu"", wie man in den Salons der Residenz zu spötteln nicht ermangelte, unter der drückenden Last der Staatsgeschäfte Tag und Nacht an seinen Schreibtisch gefesselt war, klagt die giftige Verläumdung schon im Jänner 1801 über seine beispiellose Arbeitsscheu. Die Trägheit wird einem Manne vorgeworfen, dessen Arbeitskraft wir immer nur zu bewundern in der Lage waren — einem Minister, der fast Alles selbst schreibt, arbeitet, liest, studiert und überdenkt! Und wer erhebt diesen Vorwurf? Hofschranzen und Weiber, Heuch-

diplomatiques. Étant nommé ministre autrichien à Naples il avait su gagner la faveur de la reine Caroline, et c'est dans cette ville qu'il s'était rapproché du comte Razoumowski, dont la connaissance alors présentait des avantages considérables. Grâce à la protection de la reine Caroline

---

ler, Stellenjäger und Intriguanten, die auf Redouten, Bällen und im Schauspielhaus die Zeit vergeudeten, in welcher ihr Vaterland, durch die Schläge siegreicher Feinde niedergeschmettert, in schmerzlichen Zuckungen mehr und mehr von seiner europäischen Bedeutung herabsank."

„Während neuere Schriftsteller, wie wir gesehen haben, den Minister geheimer Unterhandlungen mit Robespierre beschuldigen, während man ihm heut zu Tage eine unrühmliche Friedenssehnsucht andichtet, die nie vorhanden war, und hiedurch die kaiserliche Politik verrätherischer Gesinnung bezichtigt, haben Thugut's Zeitgenossen seine kriegerische, standhafte Stimmung als Folge englischer Bestechung sich erklären wollen! So undenkbar schien es also der damaligen Generation, dass ein östreichischer Minister, vom edelsten Patriotismus durchglüht, im Bewusstsein der Grösse und weltgeschichtlichen Mission seines Vaterlandes kühne und hohe Ziele verfolge! Und dieser Vorwurf allein hat ihn geschmerzt — alle anderen hat er verachtet. Die bittere Stimmung klingt vernehmlich genug aus dem vertraulichen Briefwechsel an Colloredo heraus. Denn während man ihn mit englischem Gold bestochen wähnte, musste der Staatsmann, welcher, Millionen Staatsgelder während seiner Amtsführung redlich verwaltend, sein eigenes Vermögen zum Besten Oestreichs zum Theil geopfert hatte, nun alt, von Schicksalsschlägen verfolgt und innerlich gebrochen, nach 48jähriger Dienstzeit aus dem Staatsdienste scheiden, ohne dass man noch nach Jahren sich ernstlich darum bemühen durfte, dass ihm die durch kaiserliche Munificenz statt der Pension zugesagten, kaum 7000 fl tragenden Güter in Croatien übergeben wurden, die er dem östreichischen Staate nach seinem Tode wieder vererben sollte! Und so wollte es das unerbittliche Schicksal, dass der Mann, der nahezu 50 Jahre seines opferreichen Lebens den Staatsgeschäften mit hingebender Treue, Aufopferung und Redlichkeit gewidmet hatte, bei seinem Rücktritte aus dem Staatsdienst gleich jenem griechischen Feldherrn wehmuthsvoll ausrufen musste: Date obolum pauperi Belisario."[1])

„Der Hass der öffentlichen Meinung war noch über seinem Grabe, an welchem Oestreich in Nikolsburg ein zweites Luneville in unseren Tagen unterzeichnen musste, lebendig; er aber sagt mit hohem Selbstgefühl: „„Je me glorifierai toujours de la haine, des inquiétudes et des injures des Fran-

1) Thugut an Colloredo d. d. 10. Febr. 1801 (St. A.).

il fut nommé depuis adjoint du comte Mercy d'Argenteau à Paris. La position ressemblait à celle du comte Razoumowski, lorsque ce dernier n'était encore que l'adjoint du prince Golitzyn pendant les deux premières années de son séjour à Vienne. Thugut se livrait à Paris à des intrigues politiques, ce qui contrariait les plans du comte Mercy d'Argenteau. Ce fut la reine Caroline qui, protégeant Thugut, le fit nommer chef du ministère en Autriche par l'intermédiaire de sa fille Marie-Thérèse, que l'empereur François avait épousée en secondes noces.

Le jeune empereur se trouvait entièrement sous l'influence de son épouse. Cependant cette dernière avait à soutenir une lutte opiniâtre contre un parti opposé, qui avait pour chef l'ancien précepteur de François II, le prince Colloredo, qui à son tour exerçait une grande influence sur son ancien élève. Les partisans de Colloredo appartenaient à la vieille noblesse de l'Autriche, mais il n'y avait personne de talent.

çais, Prussiens et autres ennemis de l'Autriche, et je n'envierai jamais ceux, qui s'honorent de mériter la bienveillance et les éloges de nos ennemis. Si dans de pareilles circonstances et dans la dissémination de semblables platitudes il pouvait y avoir quelque chose, qui pût me faire de la peine, ce serait que le respect, que je dois à S. M. et au secret des affaires, ne me permet pas de faire connaître publiquement, combien il est absurde également et injuste, de m'attribuer des évènements et des malheurs, qui assurément ne sont pas mon ouvrage — et que j'ai tout fait pour éviter."" [1])

„An dem Schlusse unserer Skizze angelangt, haben wir also in dem von der „„fable convenue"" zum „„Bösewicht"" gebrandmarkten Thugut einen östreichischen Staatsmann erkannt, wie er sein soll, durch und durch erfüllt von der Grösse der Aufgabe, die seinem Vaterlande, und im Vaterlande ihm selbst zufiel; und so möge denn endlich in unserer Zeit das tragische Geschick, das den Freiherrn Franz Maria v. Thugut während seines Lebens und nach seinem Tode getroffen, ein Ende erreicht haben mit dieser Veröffentlichung, in welcher der Verfasser von der Nachwelt für die Manen Thuguts nicht wie vor mehreren Jahren nur eine restitutio pro parte verlangt, sondern eine restitutio in integrum." Springer (Gesch. Österreichs seit 1815) dit (I. p. 55) de Thugut: „Ein fester politischer Glaube fehlte ihm vollständig." — Metternich qualifiait le ministère de Thugut comme „nur eine ununterbrochene Reihe von Missgriffen und falschen Berechnungen" etc. B.

1) Thugut an Colloredo d. d. juillet 1801 (St. A.).

La reine Caroline avait protégé Thugut, espérant qu'il soutiendrait à Vienne les intérêts du royaume de Naples. L'impératrice Marie-Thérèse s'entretenait souvent dans sa correspondance avec sa mère des affaires politiques et suivait volontiers ses conseils. Le prince Colloredo ne s'était pas opposé à la nomination de Thugut, calculant qu'il n'y aurait pas grande difficulté à diriger les actions de ce parvenu, qui n'avait aucun protecteur à la cour. Cependant on s'était trompé; les choses prirent une autre tournure. A peine installé dans ses nouvelles fonctions Thugut prouva qu'il n'avait pas l'intention de partager son autorité avec qui que ce fût. Les partisans du prince Colloredo comprirent aussitôt qu'ils avaient commis une faute irréparable. Grâce à la protection de l'impératrice capricieuse et entêtée, qui en outre dirigeait son mari à son gré, le nouveau directeur de la chancellerie d'état restait à l'abri de toutes les attaques de ses adversaires politiques, et ce fut en vain qu'ils s'efforcèrent de le renverser. Ainsi croissait de jour en jour l'influence de Thugut sur le jeune empereur. Razoumowski écrivit: „L'empereur, peu appliqué en général, abandonne la politique absolument au baron de Thugut. Il ne consulte pas toujours la conférence. Les autres ministres voient cela de mauvais œil . . . Le baron de Thugut est soutenu par l'impératrice; il se rend nécessaire dans une conjoncture délicate et une grande pénurie de sujets.“

Nous avons vu que Razoumowski avait eu des relations avec Thugut déjà pendant son séjour à Naples. Il savait apprécier son esprit et ses talents et voyait dans son autorité le plus sûr soutien de la monarchie autrichienne. En même temps il s'apercevait très bien des fautes de Thugut. Dans tous les cas il s'efforçait de soutenir dans ses conférences avec le baron les intérêts de la Russie. Malheureusement il se laissa gagner plus tard par le premier-ministre. L'autorité de Thugut devint si grande, et il acquit une telle d'influence sur l'empereur François, que les habitants de Vienne crurent qu'il n'y aurait que la mort de l'empereur ou celle du ministre qui pourrait mettre fin au joug que Thugut imposait à l'Autriche.

Assurément Thugut était un homme d'un talent peu commun; mais en même temps, en égoïste borné, il craignait toujours l'apparition de quelque génie, qui pourrait l'obliger à quitter son poste. Aussi ne

cessait-il pas de mettre en jeu des intrigues pour assurer sa situation personnelle, ne songeant nullement à l'avenir du pays. C'est la raison pour laquelle la politique de l'Autriche était dirigée par un caractère mesquin et incompatible avec toute grandeur. On désespérait après chaque insuccès; on temporisait là où il aurait fallu se décider sans perdre une minute, ce qui ne manquait pas de dégrader la monarchie. En outre le baron de Thugut était accessible à la corruption; on ne peut plus aujourd'hui douter de la vénalité de ce ministre.*) Nous verrons plus loin que Razoumowski, négligeant de voir les défauts du baron tout-puissant, était surtout frappé de son énergie. De plus en plus le désir de garder son poste à Vienne, obsédait le comte André, lui faisant oublier toute autre considération; aussi n'épargnait-il rien pour conserver de bonnes relations avec le ministre. C'est ainsi qu'il se laissait diriger par Thugut, ce qui n'était pas conforme aux instructions qu'il recevait de St.-Pétersbourg, ni aux véritables intérêts de sa patrie, dont il devait être le représentant à Vienne.

L'apparition des troupes prussiennes en Pologne, qu'un manifeste de la cour de Berlin avait annoncée, causa une vive agitation en Autriche. On ne s'était nullement attendu à ces évènements. Il régnait une indignation générale.[1]) On reçut en même temps la nouvelle du supplice du malheureux roi Louis XVI. Razoumowski écrivit à Ostermann le 21 janvier v. st.**): „Je souhaite n'être pas le premier à annoncer à V. E. un évènement, qui révolte l'humanité, la justice; un crime le plus atroce qui ait jamais souillé les annales d'une nation, et qui couvre d'un opprobre ineffaçable celle qui compte parmi ses citoyens une horde infernale de scélérats que la terre devrait engloutir dans ses abîmes les plus profonds. Les monstres ont consommé leur attentat. Ils ont fait périr sur l'échafaud le trop débonnaire Louis XVI. Cette nouvelle nous a été donnée hier par le duc de Richelieu. On n'est instruit de rien ici. Les papiers publics sont les seules sources où on puise des nouvelles.“

1) V. la dépêche de Razoumowski du 15 janvier 1793.

*) V. la note p. 145 et 147. B.

**) La mort du roi avait eu lieu le 21 janvier nouv. st. B.

Tout en conservant ses bonnes relations avec le comte Razoumowski Thugut ne favorisait pas les projets de la Russie au sujet de la Pologne. Suivant l'exemple de son prédécesseur il se méfiait de la Russie et ne se prêtait pas à des entretiens confidentiels avec son ami d'autrefois. Il feignait de n'être pas au courant de ce qui s'était passé avant son entrée au ministère. Razoumowski écrivit: „Le baron de Thugut adopte un ton vague et met un soin affecté d'éviter toute discussion sur les affaires."

Au commencement de son séjour à Vienne le comte André, grâce à son intimité avec le prince Kaunitz, fréquentait presque journellement le bureau des affaires étrangères, où il était accueilli avec prévenance. Cobenzl et Thugut, le traitant avec une froideur visible, le comte suspendit ses visites. Il rencontrait le baron de Thugut bien souvent dans le grand monde, mais on se contentait d'y échanger les politesses d'usage. Plus que cela: les relations, qui avaient existé entre l'ambassadeur russe et le prince Kaunitz, se refroidissaient aussi. Razoumowski écrivit le 7 avril 1793: „Ce Nestor de la politique s'en occupe beaucoup plus depuis qu'il en est ostensiblement éloigné, et cela parce que son caractère, pétri d'orgueil et de vanité, lui faisait trouver alors à mépriser les affaires la même jouissance qu'il trouve à les diriger maintenant. Son amour-propre fut choqué du crédit d'un subalterne, et le manque de soumission de Spielmann motiva sa retraite. L'humble déférence d'un autre subalterne efface aujourd'hui le souvenir du passé et rend l'essor à l'opinion de supériorité qu'il se croit sur le reste des mortels. Dans le temps, où on avait le droit de lui parler affaires, il était difficile d'en obtenir une conversation suivie; maintenant qu'il s'en croit l'oracle et non le ministre, l'aborder serait un sacrilège qui exposerait à tout l'éclat de sa foudroyante arrogance."

En attendant, le comte André apprit qu'il y avait des négociations d'une grande importance entre le baron Thugut et le diplomate anglais, sir Morton Eden. Il s'agissait d'une alliance défensive et offensive entre les deux puissances. L'Autriche, renonçant à ses projets d'échanger les Pays-Bas contre la Bavière, exigeait que l'Angleterre s'opposât à toute acquisition de la Russie et de la Prusse en Pologne; en outre elle espérait acquérir quelques forteresses sur la frontière de Belgique,

et en cas de succès considérables dans la guerre contre la France une part de l'Alsace et de la Lorraine.

Morkow écrivit à S. R. Worontzow le 29 avril 1793: „La glace sur le sujet des affaires de Pologne vient d'être rompue entre nous et la cour de Vienne. L'empereur vient d'écrire une lettre à l'Impératrice, où il se plaint de l'énormité des partis, de la conclusion de l'affaire sans sa participation, et enfin de l'inconvénient qui résulte du rapprochement des frontières entre les deux empires. Le comte de Cobenzl est chargé de faire les représentations les plus vives à ce sujet. Le comte Razoumowski, après avoir essayé les mêmes remontrances, nous dit, qu'il sait de source très certaine que le cabinet de Vienne a offert à celui de St. James un traité d'alliance sur cette base: de renoncer à l'échange de la Bavière pourvu que l'Angleterre s'opposât à notre agrandissement et à celui de la Prusse en Pologne. Un courrier, dépêché par Alopeus, nous a apporté de Berlin les mêmes notions. Il y ajoute qu'à celle-ci la cour de Vienne a fait insinuer qu'elle verrait son acquisition avec résignation, si elle voulait s'entendre avec elle pour restreindre la nôtre. Ceci est trop fort pour pouvoir être pris au pied de la lettre. Toutes ces nouvelles n'ont pas fait grande impression ici, et nous nous proposons d'aller toujours notre chemin." 1)

Tout à coup Thugut changea d'attitude dans ses relations avec le comte Razoumowski. C'était le moment, où on avait reçu la réponse du cabinet anglais au sujet des propositions faites par l'Autriche. Le ministre traitait l'ambassadeur russe avec une affabilité extraordinaire, causait avec lui longuement des affaires et témoignait une confiance sans bornes à la Russie. Il est bien clair, que l'Angleterre avait refusé de se prêter aux projets de l'Autriche, et que cette dernière puissance s'était assurée qu'il n'existait pas d'alliance intime entre les cours de Berlin et de St.-Pétersbourg.

Catherine avait paru ignorer les menées de la cour de Vienne. Elle préférait l'alliance avec l'Autriche à celle de la Prusse. Cependant selon l'avis de l'impératrice l'équilibre politique de l'Europe exigeait quelque rapprochement entre la Russie et l'Angleterre.

---

1) Archives du prince Worontzow, vol. XIV. p. 253—254.

En attendant, des évènements inattendus se produisirent à Grodno. Le roi Stanislas Auguste, cédant aux instances des patriotes polonais, déclara à la diète, qu'il ne consentirait jamais à la cession des provinces polonaises. L'attitude menaçante et obstinée de la diète fit quelque impression à Vienne. Razoumowski écrivit à Ostermann le 4 juillet, que le baron de Thugut lui avait manifesté son étonnement au sujet de ces évènements. Évidemment on se réjouissait à Vienne de l'échec qu'allait essuyer la Russie, et on se préparait à profiter de l'embarras, qui s'ensuivrait pour le cabinet de St.-Pétersbourg. Thugut dit au comte André: „Nous ne craignons pas la Russie, même alors qu'elle s'emparerait de toute la Pologne. Mais nous ne saurions rester indifférents en considérant l'agrandissement de la Prusse surtout, s'il n'y a pas de compensations pour l'Autriche.“ Razoumowski répondit: „Il n'y avait pas pour nous d'hésitation possible au sujet de notre arrangement avec la Prusse. Ayant arrêté notre plan, et nos propositions à la Prusse étant faites, il était impossible de ne pas aller plus loin. Si l'Autriche avait accédé à la convention du 12 janvier, elle aurait pu de même compter sur des acquisitions avantageuses.“

Tout en appréciant la valeur des bonnes relations avec l'Autriche, le cabinet de St.-Pétersbourg ne lui faisait pas d'avances. On n'ignorait pas que la cour de Vienne s'était plainte à Berlin des convoitises de la Russie. On déclara au comte de Cobenzl, que l'impératrice éviterait d'importuner la cour de Vienne, en lui communiquant de nouveaux projets, et qu'on pourrait se passer d'elle pour l'accomplissement des plans du cabinet de St.-Pétersbourg. La correspondance avec le comte Razoumowski fut interrompue. Ce dernier se plaignit dans une lettre au comte Bezborodko, que durant trois mois consécutifs il n'avait pas reçu d'instructions. Il ajouta: „Plaintes du côté du baron de Thugut, silence et embarras du mien, voilà, m-r le comte, la position où je me trouve; elle me met presque dans le cas d'éviter ce ministre. Dans cette stagnation, qui, je l'avoue, m'est très pénible, veuillez me permettre quelques réflexions particulières avec la franchise que me dicte mon zèle et la confiance que m'inspirent vos bontés.“

Razoumowski savait très bien que l'Autriche attachait un grand prix à l'alliance avec la Russie et que la cour de Vienne n'épargnerait

rien pour s'assurer l'amitié de la cour de St.-Pétersbourg, afin que la Prusse n'eût pas de trop grands avantages. Il est vrai que la convention du 12 janvier avait amené la chute du ministère antérieur; les successeurs du ministère congédié se donnaient une grande peine pour gagner l'amitié et la confiance de la Russie. Les évènements en Pologne avaient de nouveau inquiété les Autrichiens. Ils redoutaient surtout l'alliance de la Prusse avec la Russie. C'est pourquoi on prêta volontiers l'oreille aux assurances du comte Razoumowski, qui disait que la Russie était disposée à entretenir des relations amicales avec l'Autriche. Razoumowski écrivit: „L'empereur est aimé de ses sujets. Il n'annonce pas, il est vrai, de grands talents, ni beaucoup d'énergie, mais dans une crise où l'honneur national, la dignité de lá couronne et l'intérêt politique se trouveraient engagés, tous ses sujets seront électrisés par la même secousse et l'ambition des ministres; la fierté inhérante aux Autrichiens suppléeront au manque de capacité et de vigueur dans le souverain."

Le comte André dépensait à Vienne beaucoup d'argent, d'abord pour la représentation et ensuite pour le paiement d'espions, dont il avait besoin pour apprendre tout ce qui se passait à la cour et au ministère.[1]) Ses appointements ne suffisaient pas; il était obligé d'emprunter à des conditions peu favorables. Son père, ayant cédé au fils sa part dans la fortune de la famille, lui refusait tout secours. Dans une lettre à Bezborodko du 25 avril 1793, le comte André se plaignit de sa position difficile en ces termes: „Il y a des gens qu'il faut

---

1) En même temps que le comte était entouré d'espions de la part du gouvernement autrichien, il n'avait pas de moyens pour salarier ses agents secrets. C'était surtout Giovanni Battista di Mallia, chevalier de l'ordre de Malte, qui, étant entré au service russe à l'époque de la bataille de Tchesmé, jouissait de la confiance du comte Razoumowski. Il excellait par son habileté à tenir l'ambassadeur au courant des évènements, qui se produisaient dans le cabinet autrichien. Il continuait sa carrière à l'époque du règne d'Alexandre I, auquel il légua en mourant en 1812 sa riche collection archéologique. Dans la maison de Mallia, léguée par lui au ministère des affaires étrangères, se trouve actuellement l'église de l'ambassade russe.

gagner, ou pour mieux dire captiver par l'éclat d'une représentation proportionnée au rôle de la première puissance de l'Europe. Il est de principe ici, que les ambassadeurs sont obligés à une grande dépense. Elle se mesure dans l'opinion d'après la considération de la cour qu'on sert, et certainement il n'en est point au-dessus de celle, dont jouit la nôtre. Si j'en détaillais les articles, V. E. verrait qu'une somme de 80 à 90 milles florins par an y suffirait à peine. Or qu'elle me permette de lui présenter le calcul de mes finances: 20 mille roubles sont assignés à mon poste; avec la bonification du change on peut les évaluer à 35 ou 36 mille florins. Mes terres rapportent 18 mille roubles, mais ceux-ci ne valent qu'un florin et 2 kreutzer. Somme totale, j'ai environ 55 mille florins à dispenser. Mes premières mises m'ont coûté au delà de 100 mille florins que je dois, et ma dépense courante surpasse de beaucoup ma recette. J'ai sollicité à plusieurs reprises mon père de venir à mon secours; il m'a répondu que les circonstances ne le lui permettaient point. Je laisse à considérer les miennes à V. E. et je me borne de l'assurer que jamais je n'en aurais parlé, si j'avais en mon pouvoir quelque moyen d'y subvenir. Indépendamment des dettes, que j'ai dû contracter, vu l'insuffisance de mes appointements et les ressources modiques de mon propre bien, j'en suis à l'heure qu'il est sans argent et sans crédit."

Vers ce temps-là les Polonais, qui se trouvaient à Vienne, les Rzewuski, les Lubomirski, les Soltyk et d'autres encore faisaient la cour à l'ambassadeur, qui écrivit à Ostermann: „Le prince Adam Czartoryski m'a dit que lui et son fils, ayant pris part à des menées dirigées contre le gouvernement russe, le regrettent beaucoup, et ils déclarent que dorénavant ils feront tout pour faire oublier leur faute, promettant une soumission sans bornes à la personne sacrée de Sa Majesté Impériale et une obéissance absolue aux lois de l'empire de Russie."

En attendant, Thugut continuait toujours à solliciter des compensations pour l'Autriche. Le comte Cobenzl avait fait remarquer à Vienne qu'à St.-Pétersbourg on était indifférent aux dispositions de la cour d'Autriche. Cette attitude fière et hautaine de la Russie affectait le ministère autrichien. Razoumowski répétait toujours qu'il fallait se

résoudre sans perdre de temps; il conseillait d'envoyer à Cobenzl l'ordre d'accéder à la convention en ajoutant que plus tard on pourrait traiter des compensations. Cependant l'Autriche hésitait à donner une réponse définitive.

En remettant à l'empereur François une lettre autographe de l'impératrice, Razoumowski déclara que Catherine désirait l'accession de l'Autriche à la convention. La réponse de l'empereur fut vague et indécise; il parla de son dévouement personnel à l'impératrice, de son désir de lui complaire, de sa sincérité et de son espoir de maintenir une amitié solide avec la Russie. Pour les détails des affaires il pria l'ambassadeur de s'adresser à Thugut. Ce fut ainsi que Razoumowski se vit forcé d'entrer en négociations avec le ministre, qui continuait à temporiser et à donner des réponses évasives.

La réponse de l'empereur François à la lettre de l'impératrice amena de nouveau un entretien du ministre avec l'ambassadeur russe. Thugut réitéra ses plaintes au sujet de la convention conclue entre la Prusse et la Russie, déclarant énergiquement qu'on avait par-là blessé l'empereur. Ensuite Thugut faisait remarquer que jusque-là la distance considérable, qui avait existé entre les frontières autrichiennes et celles de la Russie, avait formé une garantie solide pour le maintien de bonnes relations entre les deux puissances, mais que les changements survenus à ce sujet pouvaient devenir préjudiciables à la continuation de l'ancienne amitié. Enfin il déclara que l'Autriche, voyant ses voisins s'agrandir, ne pouvait renoncer à des compensations. Razoumowski répondit au ministre en lui demandant, si l'Autriche exigeait l'annullation de la convention conclue par la Russie avec la Prusse. Thugut répondit évasivement, en déclarant toutefois vers la fin de l'entretien que l'Autriche n'accèderait pas à la convention sans qu'on lui accordât une compensation suffisante. Razoumowski fit remarquer au ministre, que la Russie avait besoin de nouvelles frontières pour assurer son territoire du côté de la Turquie; il ajouta que la convention étant un fait accompli, il n'y avait pas moyen de la déclarer comme non-avenue pour complaire à l'empereur, mais qu'en accédant sincèrement et sans réserve à la convention, l'empereur pouvait compter sur la loyauté de Catherine, qui saurait prendre en considération les véri-

tables intérêts de son allié. „C'est par-là", conclut l'ambassadeur, „qu'on peut gagner à jamais les bonnes dispositions de ma Souveraine."[1])

Peu à peu l'idée, qu'il fallait se rapprocher de la Russie, devint le principe fondamental de la politique du ministre autrichien. Les collègues de Thugut faisaient part d'une manière confidentielle au comte Razoumowski de l'intention qu'avait l'empereur d'accéder tôt ou tard à la convention, mais que l'Autriche comptait sur une compensation convenable.[2])

En attendant, les affaires à Grodno marchaient prodigieusement grâce à l'énergie du diplomate russe à Grodno, le comte Sievers. La séance muette de la diète (le 12 septembre v. st.) accepta en quelque sorte le deuxième partage de la Pologne. Catherine conclut avec la république une alliance perpétuelle. Pour défendre la Pologne contre les dangers, dont la Prusse pouvait la menacer, l'impératrice proposa à l'Autriche de désigner les villes de Pologne qu'on allait transformer en forteresses, en y établissant des garnisons autrichiennes. En même temps Catherine promettait de faire tout ce qui dépendait d'elle pour l'Autriche, mais elle exigeait formellement que l'empereur abandonnât son projet d'occuper la ville de Cracovie et de s'agrandir aux dépens de la Pologne.[3]) On chargea Razoumowski de négocier à ce sujet, et il écrivit à l'impératrice le 27 septembre 1793 ce qui suit:

„Le baron de Thugut, cauteleux et défiant par caractère, revient toujours à la nécessité de stipuler les indemnités de la cour de Vienne en Pologne, en cas où celles de la France, soumises aux chances de la guerre et de la politique, viendraient à lui échapper.... Le nouveau ministre m'a observé que l'idée de V. M. I. de consolider l'existence de la Pologne pouvait être très utile aux deux cours impériales, mais que si l'on accordait au roi de Prusse également la faculté d'élever des forteresses sur les frontières, l'avantage pour les susdites cours devenait illusoire. Que le projet en question était présenté d'une

---

1) Dépêche du comte Razoumowski du 27 septembre 1793.

2) Ibid.

3) V. Solowjew, Décadence de la Pologne (en russe), p. 314.

manière vague, qu'il faudrait savoir comment s'y prendre pour le faire agréer aux Polonais, et qu'enfin il faudrait peut-être que la cour de Vienne fut invitée à l'accession du traité, que V. M. I. a conclu avec les Polonais. Une foule de craintes et de difficultés de sa part manifestaient sa défiance et son appréhension sur un projet, auquel il n'était point préparé et qu'il avait l'air de soupçonner cacher quelque chose de captieux.... „„Vous m'avez répété maintes fois"", lui dis-je, „„que dans le nouveau démembrement que vient d'essuyer la Pologne, vous n'avez jamais jalousé la part qui est revenue à la Russie, mais vous êtes profondément affecté de l'acquisition des Prussiens. Vous avez appréhendé, qu'en les favorisant nous n'eussions été guidés par des dispositions envers eux, préjudiciables aux liens qui nous unissent avec vous, et ce fut là, si vous voulez en convenir, le motif qui vous a fait marchander sur vos indemnités et qui vous a porté à vous assurer de notre consentement à vous étendre aussi sur la Pologne. Les assurances que l'on vous a données constamment du contraire ont calmé en partie vos alarmes; elles doivent être détruites complètement par les communications que je viens de vous faire. Écartez toute défiance, posez pour base de toutes vos combinaisons que nous sommes fidèles à notre ancien système, dont nous apprécions l'avantage. Soyez certain que l'agrandissement de la cour de Berlin ne nous est pas plus agréable qu'à vous, et que si nous y avons coopéré par circonstances, nous y répugnons par principe. Mettez de côté tout calcul étranger à cette base unique, et c'en est un sans doute que votre acquisition sur la Pologne. Dans le projet de l'Impératrice de consolider ce qui en reste, afin d'en former un état intermédiaire entre les deux cours impériales et celle de Berlin, reconnaissez une mesure salutaire et des plus utiles pour vous sous tous les rapports. ... Considérez-la sous les rapports que présente l'avenir, et non sous ceux relatifs à la guerre actuelle et à l'incertitude de son issue. Soyez sûr, que l'Impératrice veut que vous n'en sortiez qu'avec des dédommagements équivalents à vos efforts, conformes à ses sentiments pour l'Empereur et proportionnés à l'intérêt réciproque des deux cours impériales. Mais pourquoi cherchez-vous des dédommagements sur la Pologne? Renoncez à cette acquisition de nulle valeur pour vous. ...""

Les paroles de Razoumowski ne firent pas assez d'impression sur le ministre entêté. Razoumowski vint le voir une autre fois et lui parla de nouveau des affaires de la Pologne. Cette fois le comte André, en formulant d'une manière précise les points de contestation, adressa au baron de Thugut les questions suivantes:

„1° Consentez-vous à renoncer à toute acquisition en Pologne, soit à titre de sûreté pour vos frontières, ou à titre d'indemnités pour votre guerre actuelle, celles sur la France venant à manquer?" Thugut répondit: „Nous y consentons sous la réserve proposée par S. M. l'Impératrice de faire fortifier deux ou trois points de notre frontière et de nous y accorder garnison. Nous renonçons à l'alternative des indemnités, le tout d'après notre adhésion complète au plan de S. M. à l'égard de la Pologne, et l'utilité qui en doit résulter contre l'ambition de la cour de Berlin."

„2° Accèderez-vous purement et simplement à la convention du 12 (23) janvier?" Thugut répondit de même affirmativement, mais en même temps il tâcha d'obtenir la conclusion d'un traité secret, en vertu duquel l'impératrice s'engagerait à procurer à l'Autriche au lieu de quelques provinces polonaises d'autres compensations. Razoumowski écrivit: „Il commença par me faire cette question d'un ton patelin qui lui est propre: „„De grâce, m-r l'ambassadeur, ayez la bonté de me dire où est-ce que nous pourrions chercher nos dédommagements au défaut de conquêtes sur la France? En Allemagne c'est impossible; l'échange de la Bavière est impraticable; l'Angleterre s'y oppose formellement, et l'effectuer de force serait nous mettre à dos tout l'Empire. Il en est de même des sécularisations et de toutes autres acquisitions, qui en compromettraient la constitution et en blesseraient les membres. Vous voyez notre embarras; aidez-moi de vos lumières, donnez-moi une idée."" Je lui répondis que c'était une plaisanterie de sa part, et que je rendais trop justice à son esprit pour m'aviser de vouloir l'aider du mien; puis j'ajoutais en riant: „„Mais n'auriez-vous pas quelques vieux titres à faire valoir en Italie?"" Il sourit, et j'aperçus que l'idée ne lui était pas nouvelle . . ."

Il était bien clair que le rusé baron n'avait eu en vue que ce projet, mais il désirait que ce fût le diplomate russe qui en parlât le

premier. En développant ensuite l'allusion faite par Razoumowski, Thugut fit remarquer, que Frédéric le Grand avait eu l'idée d'un agrandissement de l'Autriche en Italie déjà à l'occasion du premier partage de la Pologne. Il pria Razoumowski de faire part de ce projet à l'impératrice d'une manière confidentielle, en déclarant en même temps que la réalisation de ce projet était impossible sans le concours de l'impératrice.

Le comte André étant retourné chez lui et s'étant mis à rédiger sa dépêche, fut interrompu dans son travail par un message du baron de Thugut, qui le pria de ne pas hâter l'expédition d'une dépêche, en ajoutant qu'il désirait un nouvel entretien à ce sujet. On apprit depuis que Thugut ayant parlé à l'empereur, ce dernier avait approuvé les déclarations de Thugut à l'ambassadeur russe, mais qu'en même temps il désirait informer Razoumowski de ce que les affaires de Pologne lui causaient une alarme extraordinaire. François II était de l'avis qu'il ne fallait pas irriter le roi Stanislas-Auguste en le mettant dans une position trop équivoque; il ajoutait qu'on ferait mieux d'ajourner le règlement des affaires de Pologne jusqu'au moment de la conclusion de la paix.

Le comte André, ne cachant pas son étonnement de ce que les négociations avaient pris une tournure aussi imprévue, répondit que l'impératrice avait en tout des idées bien arrêtées et qu'elle était habituée à réaliser ses projets sans avoir égard aux conseils ou aux objections d'autrui. Il ajouta que toute l'histoire du règne de Catherine témoignait de cette persévérance, qui ne permettait jamais à l'impératrice de s'arrêter à mi-chemin et qu'elle profiterait assurément des conjonctures favorables pour l'accomplissement de ses vues. Thugut répondit par la supposition que Catherine avait peut-être en vue quelque nouvelle cession en faveur de la Prusse. Outré par une pareille insinuation le comte Razoumowski répliqua au ministre d'un ton si brusque, que l'autre jugea mieux de s'excuser et de rétracter ses paroles, en déclarant que cette idée lui était venue par suite de l'impression profonde qu'avait faite sur lui la nouvelle de la convention du 12 janvier. Il dit: „Tout le monde en Autriche était alors convaincu que les liens qui unissaient les deux cours impériales étaient à jamais rompus. Le ministère qui n'avait pas

su parer ce coup imprévu dut donner sa démission, et moi je pris dans mes mains les rênes des affaires dans un moment, où l'on se méfiait de la Russie, et où la Prusse, ennemie implacable de l'Autriche, se vantait de ses relations amicales avec la cour de St.-Pétersbourg."

Malgré les excuses du ministre Razoumowski demeura irrité. „Le nouveau ministre," écrivit-il à l'impératrice, „joignant à un caractère soupçonneux l'ambition d'établir son crédit sur les ruines de ses prédécesseurs, toujours en défiance contre nous, cherche en tâtonnant toutes sortes de moyens sous main, pour se ménager quelques ressources, qui ont pour but de balancer l'alliance qu'il croyait à son déclin. Cette disposition perçait à travers la bonne intelligence où je me mis avec lui, et je ne doute pas qu'il n'ait fait en Angleterre des tentatives qu'il a su dérober à mes recherches moyennant sa méthode, qui réunit à l'avantage du secret celui de n'être pas contrôlé par les personnes habituées jusque-là à opiner sur tous les évènements."

A St.-Pétersbourg on désapprouvait la conduite du comte Razoumowski. Nous ne trouvons pas de traces de ce mécontentement dans les dépêches de l'ambassadeur, mais grâce aux lettres de Rostoptchin et de Roumjantzew nous pouvons nous faire une idée de ce qui se passait à la cour et à Vienne à ce sujet. Rostoptchin écrivit à S. R. Worontzow le 1er décembre 1793: „L'impératrice a été furieuse contre le comte André Razoumowski sur la déclaration que la cour de Vienne lui a faite au sujet de ses intentions relativement à la Pologne, dont elle voulait se mettre en possession en introduisant des troupes. Le comte Razoumowski, en expédiant un courrier pour informer sa cour, communiqua cette nouvelle à m-r de Sievers, en lui conseillant de suspendre la diète jusqu'à une résolution positive de l'empereur. Sievers envoya cette lettre à l'impératrice, et il a été question du rappel de Razoumowski; mais le comte Zoubow et m-r Morkow ont apaisé la colère, et il faut croire que la fin heureuse de cette acquisition fera oublier la bévue de l'ambassadeur." 1)

Nous lisons dans une lettre du comte Roumjantzew à son père en date du 23 juin 1793: „La cour de Vienne a fait des tentatives

1) Archives du prince Worontzow, vol. VIII. p. 87.

pour s'assurer des acquisitions en Pologne et a envie de s'emparer de Cracovie. Razoumowski a fait part de cette nouvelle par un courrier. En outre il a, pour complaire à l'Autriche, expédié un courrier à Sievers en lui enjoignant de suspendre nos négociations en Pologne. Notre cour saura parer à ces intrigues de l'Autriche. On a trouvé ici, que la démarche de Razoumowski par rapport à Sievers est on ne peut plus inconvenante." 1)

D'ailleurs cet incident n'eut pas de suites, et en attendant le comte Razoumowski parvint au moins à remédier à la manie de la cour de Vienne de traîner les affaires en longueur. Cobenzl fut chargé de déclarer que l'Autriche n'avait rien à objecter contre la paix conclue entre la Russie et la Pologne. Cependant Thugut avait raison en remarquant dans sa dépêche à Cobenzl, que ce traité ne ferait qu'augmenter l'influence de la Russie sur la Pologne, et que par-là cette dernière deviendrait en quelque sorte une province russe.2) En même temps on déclara à Vienne à l'ambassadeur russe que l'empereur se fiait entièrement à la loyauté de Catherine et que l'amitié entre l'Autriche et la Russie était trop sincère pour que l'une de ces deux puissances pût être jalouse des avantages que l'autre réussirait à se procurer. On ne fit pas mention de l'accession de l'Autriche à la convention prusso-russe, et Catherine à son tour n'y insista plus.

La réussite de toute l'affaire fit oublier le mécontentement, dont Razoumowski avait été l'objet. On honora l'ambassadeur du ruban de St.-Alexandre, que le comte Morkow lui envoya en l'accompagnant d'une lettre très amicale.

Il faut avouer que Razoumowski pendant cette époque avait agi avec énergie et qu'il avait rendu des services signalés à la Russie, qui avait besoin de l'alliance avec l'Autriche. Les propos de Kotchoubey dans sa lettre au comte Worontzow à ce sujet ont quelque intérêt. Nous y lisons: „J'ai fait part de vos vues politiques au comte Razoumowski. Il est à peu près de votre avis et a toujours fait cas de votre opinion. Après qu'il m'a promis de ne pas faire usage de votre

1) Rousski Archiv 1869. p. 865.

2) Solowjew, Décadence de la Pologne, (en russe) p. 314.

lettre, je lui en ai fait la lecture. Il en a été très satisfait et a remarqué que s'il y avait à St.-Pétersbourg beaucoup de personnes partageant votre avis, les affaires iraient mieux . . . D'ailleurs il n'existe pas d'intimité entre le comte Razoumowski et moi; nos caractères sont d'une trempe trop différente; j'ignore les principes qui règlent sa conduite, mais en général je suis persuadé qu'il est très utile à sa patrie et qu'il agit pour le maintien d'une alliance solide et naturelle." [1]) Kotchoubey dit dans une autre lettre à Worontzow: „Je dois, avant de finir, vous rendre compte de mon séjour ici. Sous un autre ambassadeur que le comte de Razoumowski, j'en aurais tiré un meilleur parti. Méfiant à l'excès, ambitieux sans bornes, d'un caractère fort extraordinaire en tout, je n'ai jamais pu me rapprocher trop de lui. Il ne me parlait presque jamais d'affaires, mettait dans tout du tortillage, de la réserve. Or, ce ne sont pas ces manières qui me captivent. La confiance me gagne, me lie; elle est pour moi une loi aussi douce que sacrée. Je n'ai donc pas autant profité, comme je l'aurais pu faire avec un autre; mais j'ai d'ailleurs à me louer de ses politesses et de son ton d'amitié pour tout ce qui regardait les choses indifférentes. Je dois cependant rendre justice au comte de Razoumowski qu'il est impossible de remplir une place avec plus de zèle et plus de capacité. Il est tout entier aux affaires. Personne n'est mieux instruit de tout que lui; et ce qui plus est, il est parfaitement convaincu que l'intérêt de la Russie exige qu'elle reste bien avec la cour impériale. Attaché à ce principe par des vues personnelles, ou par d'autres à moi inconnues, il agit en conséquence. Je crois que nous ne pouvons jamais être mieux servis ici par personne, comme nous le sommes par lui . . ." [2])

---

1) Archives du prince Worontzow XIV. 17—18.

2) Ibid. XVIII. 76. Pendant les négociations au sujet du deuxième démembrement de la Pologne le rival du comte Razoumowski, le prince Golitzyn, finit ses jours à Vienne. L'ambassadeur fit part au comte Ostermann des particularités du testament du défunt et de son enterrement à Predigstuhl, auquel il avait assisté.

Chapitre X.

Affaires de Pologne. — Le troisième partage.

Ayant achevé les négociations difficiles concernant le démembrement de la Pologne, le comte Razoumowski songea à un voyage en Russie pour y mettre en ordre ses affaires domestiques, qui se trouvaient en fort mauvais état.[1]) En outre il désirait se rendre auprès de l'impératrice pour l'instruire personnellement de l'état politique de l'Europe. L'Autriche se trouvait menacée par la France. Les troupes de l'empire ne pouvaient pas résister à l'énergie des armées de la république. En outre des intrigues nuisaient à la concorde entre les puissances alliées. L'empereur François espérait cependant que sa présence dans les Pays-Bas, où il voulait se rendre, accompagné de l'impératrice et de Thugut, changerait la face des choses. Razoumowski jugeait possible de s'absenter de son poste pendant ce voyage de la cour. Il écrivit à Zoubow: „Je désire porter aux pieds de ma Souveraine l'hommage respectueux de ma reconnaissance. L'état de mon père et mes affaires domestiques concourent encore aux motifs d'une courte absence pour me retrouver à mon poste au moment du retour de la cour à Vienne."

Le congé ayant été accordé à l'ambassadeur il n'en profita pas. Le comte Morkow lui fit remarquer qu'il ne conviendrait pas de quitter l'Autriche dans un temps, où cette puissance se trouvait en

---

1) Il s'était efforcé en vain d'emprunter 100000 roubles en engageant ses terres; enfin il en reçut 30000 du chambellan prince A. M. Golitzyn. Le père lui conseillait de régler ses affaires de manière à ne pas compromettre sa fortune. V. la lettre du comte Kirill Grigorjewitch à son fils dans l'ouvrage de m-r Wassiltchikow p. 152.

danger, et qu'il vaudrait mieux accompagner l'empereur dans son voyage. En outre le comte André se sentit blessé de ce que l'impératrice avait chargé N. P. Roumjantzew des affaires diplomatiques à Vienne pendant son absence. Nous lisons dans une lettre de Kotchoubey à Worontzow: „Le comte Razoumowski a demandé un congé pour aller en Russie, ne prévoyant pas que l'Impératrice voudrait avoir quelqu'un auprès de l'empereur pendant son voyage aux Pays-Bas; mais dès qu'il fut instruit des dispositions de l'Impératrice à cet égard, il ne voulut pas profiter de ce congé et lui a demandé la permission d'accompagner l'empereur. Il ne pourra recevoir la réponse que dans quelque temps d'ici, et je désire de tout mon cœur qu'elle soit conforme à ses désirs. Le comte Nicolas (Roumjantzew) embrouillera tout. Outre qu'il n'a pas les talents du comte Razoumowski, il est trop exalté sur les affaires de la France pour ne pas choquer et déplaire à tous ceux de la suite de l'empereur, qui auront à faire avec lui."

Ce fut ainsi que Razoumowski renonçant à son congé écrivit à l'impératrice le 31 décembre 1793: „J'ose croire que ce n'est pas déplaire à V. M. I. que de la supplier de permettre, que je dépose à ses pieds le sacrifice d'un bienfait, dont la jouissance serait troublée par mon attachement à mes devoirs."

En attendant, une nouvelle affaire allait occuper l'ambassadeur. Sitôt après son départ de l'Italie il avait entretenu une correspondance assez suivie avec la reine Caroline. A Vienne il s'était lié avec le diplomate napolitain, marquis de Gallo, homme doué, mais enclin à l'intrigue, qui, grâce à la faveur de l'impératrice et de sa mère, exerçait une grande influence sur les affaires en Autriche. Razoumowski l'avait connu déjà à Naples. Catherine l'avait vu en 1787 à Cherson.

Tout en étant remplacé dans le cœur de la reine par le chevalier Acton, Razoumowski jouissait toujours de la faveur de Caroline, qui prescrivit au marquis de Gallo de conserver des relations amicales avec l'ambassadeur russe. La reine, ambitieuse et intrigante, se mêlait parfois aux affaires de l'Autriche en poursuivant des vues personnelles. Alors elle s'occupait de l'avenir de ses filles, songeant pour l'une de ces dernières à un mariage avec le grand-duc Constantin. Le comte Skawronski étant resté indifférent aux allusions de la reine à ce sujet,

elle s'adressa au comte André en sollicitant son intermédiaire dans cette affaire. Il y eut des négociations engagées. La reine laissait le choix d'une de ses filles à l'impératrice Catherine, en faisant remarquer toutefois qu'elle préfèrerait d'abord marier la princesse Marie-Christine, née en 1779. On espérait que le grand-duc aurait une position indépendante. Razoumowski fit part à l'impératrice de la proposition de la reine en s'adressant à Catherine, comme il disait dans sa lettre du 2 décembre 1793, „directement et, si j'ose le dire, secrètement.“

Malheureusement cette proposition ne fut pas agréée de l'impératrice. Elle répondit: „Par la lettre du comte Razoumowski il est prouvé, que la cour de Naples met un empressement importun presque à nous donner un de ses petits monstres. Je dis monstres, car tous ces enfants sont malins, tombant du haut-mal, contrefaits, laids et mal élevés. Cette cour n'a pas attendu, que le comte Skawronski reçût la réponse à la première ouverture, qui nous a été faite par lui sur cette affaire, et voilà qu'alternativement l'ambassadeur marquis Gallo a persuadé le comte Razoumowski de me faire cette proposition, comme un beau projet fort utile, qu'il aurait enfanté lui-même. Or, ce chef-d'œuvre est un tissu nuisible d'incohérance et d'intrigues. Léopold II a marié sa fille à un très cadet de Saxe, sans conclure de traité, comme quoi ce très cadet fût fait indépendant avant que d'épouser sa fille. Le roi de Sardaigne en a fait autant. Or, une très cadette de Naples pourrait très bien épouser un cadet de Russie sans aucune condition, et cela d'autant plus, qu'elle ou ses parents en ont si grand désir. LL. MM. ignorent apparemment que la Russie est aussi attachée à la religion orientale grecque qu'eux à l'occidentale latine. Ils ignorent encore, que la religion grecque unie à la latine, n'est point du tout un mezzo-termine acceptable; que la religion grecque doit être sincèrement professée, et sans réserve mentale, qu'une hérédité latine ou gréco-latine ne sera jamais admise de mon vivant; qu'aucun directeur latin ne sera dans ma famille, que le pape perd ses intrigues chaque fois qu'il tente d'introduire sa primauté sous quelque voile que ce soit en Russie; que c'est à coups de pierre qu'il en serait chassé présentement, tout comme autrefois. Je n'ai pas l'habitude de me laisser lier les mains dans de pareilles affaires. On a esperé en vain

que ma promesse de garantir quelque indépendance au grand-duc Constantin le rendrait soumis aux cours de Vienne et de Naples au lieu de le faire dépendre de ses parents et de sa patrie. LL. MM. sont les maîtres de délibérer avec leur confesseur, mais celui-ci ne saurait décider des intérêts de mon état et de ma famille, ni du bonheur futur de mon petit-fils. Ce à quoi je pourrais consentir, ce serait que mon petit-fils ne se hâtât pas de se marier avant qu'il ne fût établi, d'autant plus qu'il n'a que 14 ans et qu'il n'est rien moins que formé. Et en attendant LL. MM. seraient libres de marier les princesses leurs filles selon leur convenance."[1])

„Les termes du rescrit sont un peu forts," écrivit Morkow à Razoumowski, „mais il faut avouer que les propositions faites par le marquis de Gallo manquent de délicatesse et de tact. J'espère toutefois qu'il ne croira pas l'affaire tout à fait terminée. Cela ne se conformerait pas aux vues de l'impératrice," etc. Cependant l'affaire échoua, et nous n'en trouvons plus trace dans les dépêches de Razoumowski.

En attendant les affaires de la coalition allaient assez mal. La discorde régnait entre les alliés, qui continuaient la guerre à contre-cœur. Thugut n'était pas assez à la hauteur de la situation pour pouvoir diriger la politique de l'Allemagne. L'Autriche ne songeait qu'à l'annexion de quelques provinces françaises pour se dédommager de l'humble rôle qu'elle avait joué à l'occasion du démembrement de la Pologne. A Berlin on se méfiait de l'Autriche. Tout en parlant des intérêts généraux de l'Europe l'Angleterre songeait aux avantages de son commerce. L'Autriche espérait s'emparer de quelques lambeaux de terre aux bords du Rhin; la Prusse désirait mettre la main sur quelque province de la Pologne ou de l'Allemagne. Les alliés se plaignaient toujours les uns des autres. La diète de Ratisbonne retentissait de reproches et d'accusations mutuelles des membres de l'Empire Germanique. La Prusse parvint à former un parti assez fort. Les relations entre l'Autriche et la Prusse se gâtaient de plus en plus. Le marquis Lucchesini arriva à Vienne avec des prétentions outrées demandant entre autres 30 millions pour la continuation de la guerre.

---

1) Rousski Archiv 1863. p. 568—570.

Les ministres autrichiens étaient désespérés de ces propositions. On racontait à Vienne, que la Prusse était sur le point de conclure la paix avec la France. A St.-Pétersbourg on racontait que le baron de Thugut serait bientôt obligé de donner sa démission.

Razoumowski, étant persuadé que Thugut seul pouvait sauver l'honneur de l'Autriche, prenait chaudement le parti de cette dernière puissance; il écrivit le 4 janvier 1794 au vice-chancelier comte Ostermann: „Je doute fort, que ce bruit soit fondé, et il serait d'autant plus dangereux, ce me semble, d'innover dans les circonstances actuelles, que la capacité, l'intelligence et le zèle du directeur général devrait lui assurer la confiance de son maître.“

Le comte André accusait la Prusse d'avoir causé les malentendus survenus entre cette cour et l'Autriche. Nous lisons dans sa dépêche du 11 janvier 1794: „Le marquis Lucchesini, par esprit d'inquiétude, de zèle déplacé, et plus encore, par chicane contre ce pays-ci, auquel il garde une ancienne rancune, cherche à aigrir les humeurs au détriment des affaires. ... La désunion qui subsiste entre cette cour et celle de Berlin rejétée en apparence sur la conduite des généraux et des ministres, a sa véritable cause, sans doute, dans la politique prussienne guidée par sa malveillance contre une puissance rivale, et le désir d'augmenter ses embarras. Cette désunion a été fortement accrue par le marquis Lucchesini.“ D'ailleurs le comte André désapprouvait la prévenance avec laquelle on traitait à Vienne le diplomate prussien. Il écrivit: „Quelque juste que soit à son égard l'opinion qu'on en a conçue, il m'a paru que la manière de la témoigner n'était pas convenable, et j'ai pris la liberté de le représenter amicalement au baron de Thugut, mais sans beaucoup de succès ... le baron n'est pas le seul qui ait adopté cette marche défectueuse et propre à compromettre le souverain qu'il sert. Le prince Colloredo, altier, obstiné et borné, en est peut-être la cause première.“

Il était difficile de se former une idée de la marche des affaires et des vues politiques de l'Autriche, parce que les partis à la cour luttaient l'un contre l'autre, et qu'il y avait souvent des contradictions dans ce qu'on apprenait des projets du gouvernement. Razoumowski écrivit le 4 février: „Cette variation paraît dans la manière de poser

les faits, de déduire les conséquences, et en place de mesures à prendre entre les alliés, il n'en résulte que des malentendus et une aigreur toujours croissante.“ ...

Thugut était mécontent des propositions que l'Angleterre et la Prusse avaient faites à l'Autriche; il déclara qu'on solliciterait la médiation de la Russie. Razoumowski écrivit le 13 février: „Le cabinet de Vienne est résolu de ne plus s'exposer à la politique dangereuse d'une alliée perfide. Lucchesini par sa jactance, ses menaces, ses finesses et ses faussetés, ajouta l'aigreur à la défiance qui existait déjà. On se décida alors à soumettre à l'arbitrage de notre auguste Souveraine les interminables récriminations des deux cours. C'était adopter un parti conforme au système de temporiser, et satisfaire au principe d'attachement qu'on professe ici pour notre alliance, en même temps que rendre hommage à la profonde considération qu'on porte à notre Souveraine. A peine avait-on fait cette démarche, que je fus mis à partie par vos dernières dépêches, de faire connaître au ministère de l'empereur que S. M. I. avait prévenu les vœux de ce prince dans les instructions qu'elle a fait donner à son ministre à Berlin, et celles qui furent prescrites au prince de Nassau. L'empereur et son ministère en furent pénétrés de reconnaissance, et quoique sans doute m-r de Cobenzl a été chargé de l'exprimer, elle m'a été si souvent et si vivement répétée, que je crois devoir ici en consigner le témoignage.“

Catherine résolut de mettre fin à la discorde qui régnait entre les alliés et chargea le prince de Nassau-Siegen des négociations de médiation entre la Prusse et l'Autriche. Le prince se rendit d'abord à Berlin, puis à Vienne, où il exigea qu'on envoyât sans délai au diplomate autrichien, le comte Lehrbach, des pleins-pouvoirs pour le rétablissement d'une entente parfaite entre les alliés et pour la rédaction d'un projet de campagne contre la république française.

Razoumowski en faisant part au vice-chancelier Ostermann de l'arrivée du prince Nassau-Siegen, écrivit: „M-r l'amiral, transporté par son zèle pour la cause respectable qui l'anime, a cru terminer en trois jours l'objet de son voyage, et s'en retourner à Berlin. Il m'a fait lecture de toutes les pièces relatives à sa mission et de ses dépêches. Je me suis fait un devoir de lui représenter les difficultés

qui s'opposeraient à la promptitude des mesures qu'il venait solliciter. Je lui ai dit tous les motifs de mécontentement et de réserve à Vienne, mais je n'ai rien dit sur la détermination prise par la cour de Vienne, parce que le baron de Thugut me l'a confiée sous le sceau du secret."

Cette résolution du baron Thugut, dont Razoumowski ne fit pas part au prince Nassau-Siegen, avait pour but d'empêcher toute réconciliation avec la Prusse. On préférait à un accommodement avec cette puissance la conclusion d'une paix avec la France. Cependant Razoumowski accompagna le prince Nassau-Siegen chez le baron Thugut et assista à leur entretien. La discussion devint assez animée. Le prince, en parlant de la convention du 12 janvier 1793, reprochait au gouvernement autrichien de ne pas avoir voulu accéder à ce traité. Thugut défendait chaudement la manière d'agir de l'Autriche. Razoumowski écrivit au vice-chancelier le 21 février: „Je m'étais tu pendant la conversation; je ne crus devoir prendre la parole que pour certifier au baron de Thugut le caractère de loyauté que je connaissais au prince, et le zèle infini qu'il déployait dans son dévouement au service de notre auguste Souveraine, et appeler à son témoignage sur ce que je lui avais maintes fois répété les mêmes assurances, afin de détruire les injustes préventions qu'on avait contre la partialité du prince de Nassau pour Berlin."

En même temps le marquis de Lucchesini se mêlait aussi à la discussion. Cependant avant de s'adresser au baron Thugut il demanda l'avis du comte Razoumowski, qui lui fit remarquer que le moment n'était pas favorable pour songer à une alliance entre la Prusse et l'Autriche. Le diplomate russe conseillait au marquis de se contenter des mesures qui pourraient permettre la conclusion d'une convention à l'avenir. Le comte André convenait que cette alliance entre les deux puissances était nécessaire pour toute l'Europe. En même temps il fit remarquer à son interlocuteur que les relations de la Prusse avec l'Angleterre faciliteraient la réalisation des projets d'alliance, et qu'il fallait persuader l'Angleterre de payer une part des subsides que la Prusse sollicitait de l'Autriche. Razoumowski dans un entretien avec Thugut fit mention de ce qu'il avait dit à Lucchesini; le ministre autrichien, ne jugeant pas trop sincères les relations entre la Prusse et l'Angleterre, doutait du succès de ces négociations, et en cela il différait

de l'avis du comte André. Pourtant la Prusse parvint à s'arranger avec l'Angleterre; on conclut une alliance défensive, et l'Autriche fut invitée à y accéder. A Vienne on temporisait et on remettait la décision à un temps indéfini.

Rencontrant le comte Razoumowski Thugut lui exprima son étonnement de ce que l'Angleterre avait prêté l'oreille aux sollicitations de la Prusse. Razoumowski demanda au ministre, de quelle manière on pouvait expliquer l'empressement de la Prusse. Après quelques moments de réflexion Thugut répondit: „Il est probable que l'Angleterre craint une nouvelle guerre entre la Russie et la Turquie, et c'est la raison pour laquelle elle désire entraver par la conclusion d'un traité avec la Prusse les projets de conquête de la Russie."

En vérité l'idée d'une guerre de la Russie contre les Turcs alarmait vivement le ministre autrichien. Il disait que cette guerre deviendrait funeste à l'Autriche, et que la Prusse profiterait de cette occasion pour s'arrondir de nouveau aux dépens de la Pologne. Razoumowski, tâchant de calmer le ministre, l'assura que la Russie ne commencerait pas les hostilités, et qu'il fallait espérer que les Turcs à leur tour ne pousseraient pas la démence jusqu'à attaquer la Russie. Puis le comte Razoumowski demanda au baron: „Que fera l'Autriche, si la Prusse se refuse à continuer la guerre?" Thugut répondit par une description des grands moyens, dont disposait l'Autriche pour la campagne prochaine; il parla avec enthousiasme des vastes projets du général-major Mack, qui devait diriger les opérations militaires. Il ajouta qu'il serait à désirer que la Russie tentât une descente en France, mais Razoumowski répondit, en montrant les difficultés qui s'opposaient au transport des troupes, et en faisant remarquer que la Russie avait besoin de toutes ses forces militaires pour défendre en cas de danger ses frontières contre les attaques de ses voisins.

Les projets de Mack demeuraient un secret du gouvernement autrichien, et le baron Thugut n'en parlait qu'incidemment; cependant le marquis de Lucchesini, habile et rusé, se procura une copie du plan de campagne et en donna une autre au comte Razoumowski. On s'étonna de l'audace de ces conceptions, qui n'étaient nullement en rapport avec l'attitude indécise et faible de l'Autriche. Razoumowski,

après avoir lu ce projet, demanda à Thugut, si ce plan était vraiment l'œuvre de Mack. Le ministre s'indigna de ce qu'on était parvenu à connaître ces projets et s'exclama: „Lorsque vous faites une attaque pour battre les Turcs, vous ne songez pas au nombre des soldats, dont vous disposez. Le général Souworow a battu les Turcs n'ayant pas plus de 25000 h. Eh bien! le prince de Cobourg pourrait profiter de la leçon donnée par votre vaillant guerrier.“

Pendant que les alliés ne pouvaient pas s'entendre sur la façon de continuer la guerre, l'Autriche s'efforçait d'empêcher la Prusse de continuer ses agrandissements en Pologne; cette république était l'objet de l'attention générale en Europe. Les Polonais, qui par leurs discordes et leur manque de tact politique avaient déjà attiré sur leur patrie deux démembrements, allaient voir arriver l'heure de la catastrophe. Des troubles à Varsovie, excités par le comte Dzialynski et le banquier Capostat, eurent pour suite l'arrivée des émigrés Kosciuszko, Potocki et Collontay. La victoire remportée par Kosciuszko sur les troupes peu nombreuses du général Tormassow souleva toute la Pologne.

Razoumowski écrivit à Ostermann le 22 mars: „Les troubles qui viennent d'éclater en Pologne sont indubitablement fomentés par les jacobins de la France, qui leurs auront fourni les moyens pécuniaires, dont ils avaient besoin. On dit ici, que 15 millions ont passé par Vienne même. J'en serais d'autant moins surpris, que la vigilance de la police a toujours paru s'endormir sur le compte des Polonais, qui fourmillent ici et dont les propos licencieux auraient dû attirer l'attention.“

On racontait en effet à Vienne que l'émigré comte Soltyk avait un dépôt de 14000 fusils, et qu'un grand nombre de Polonais, entre autres le prince Joseph Poniatowski, allaient se joindre aux insurgés. Interpellé à ce sujet par le comte Razoumowski, le baron Thugut répondit, que ces bruits étaient exagérés. En réalité, tout ce qu'on avait raconté au sujet des millions que la France avait donnés aux Polonais n'était qu'une légende. Le gouvernement révolutionnaire ne songeait pas à prêter secours aux Polonais, dont les émissaires à Paris reçurent une réponse évasive du ministre Lebrun, qui leur faisait espérer un secours de la Turquie. Cependant on ne pouvait plus se

douter d'une forte agitation des Polonais, qui séjournaient à Vienne. On racontait que les ministres autrichiens se réjouissaient de l'embarras que les troubles de Pologne causaient à la Russie.

Tout cela parvenait à la connaissance du comte Razoumowski, qui en faisait part au vice-chancelier Ostermann, en ajoutant que c'était surtout le marquis Lucchesini qui s'efforçait de répandre ces bruits sur les ministres autrichiens. L'ambassadeur ne jügeait pas possible que le baron Thugut désirât une complication préjudiciable à la Russie. Il exprimait au contraire au comte Razoumowski sa crainte, que les troupes russes cantonnées en Pologne ne suffiraient pas pour mettre fin aux troubles, et que la Prusse en profiterait pour y faire entrer ses armées. „Le cabinet de Vienne," ajouta le baron, „ne souffrira jamais que la Prusse agisse en maîtresse en Pologne. Quant à la Russie, tout ce qu'elle fait aura notre approbation, pourvu que la Prusse ne s'y mêle pas." Le comte André écrivit à Ostermann le 29 mars: „On ne peut considérer sans une appréhension réelle la part que la cour de Berlin voulait s'attribuer dans la pacification des troubles qui viennent d'éclater ... le baron de Thugut trouve qu'il était d'urgence de s'entendre avec la Russie sur les mesures à prendre, pour obvier à des évènements aussi alarmants, et faire en sorte que la Prusse rappelle au plutôt ses troupes. Le baron, en me manifestant son inquiétude sur l'entrée des Prussiens, me parut n'être pas exempt de celle, qu'une semblable mesure de leur part ne fût une suite d'un consentement éventuel de notre cour, puisque ses lettres de Varsovie lui mandaient qu'Igelström les y avait engagés."

Razoumowski, pour calmer le baron de Thugut, l'assura que le baron Igelström avait agi dans cette circonstance de son propre mouvement sans avoir des instructions de la part du cabinet de St.-Pétersbourg. Cependant Thugut pria le comte André d'écrire au baron d'Igelström qu'il ne fallait pas permettre aux Prussiens de s'emparer de la ville de Cracovie. Razoumowski expédia une dépêche chiffrée au baron d'Igelström. En même temps un manifeste, publié par le gouvernement autrichien en Galicie, défendit sévèrement aux habitants de cette province d'avoir des rapports quelconques avec les insurgés. En outre on rassemblait des troupes sur la frontière de Pologne.

En attendant l'empereur François, accompagné de Thugut, se rendit à l'armée de Belgique. Razoumowski, ne pouvant pas abandonner son poste dans un temps, où les troubles en Pologne y exigeaient sa présence, resta à Vienne, espérant qu'il recevrait des instructions précises. L'ambassadeur se trouvait dans une position très difficile. D'un côté Igelström le suppliait d'agir sur les ministres autrichiens pour les forcer à prendre des mesures énergiques contre les insurgés polonais, de l'autre le comte Saltykow se plaignait amèrement des employés autrichiens à la frontière qui n'empêchaient pas la fuite des insurgés polonais en Galicie. Thugut était parti sans avoir laissé un remplaçant, auquel on pût parler des affaires. Les rênes du gouvernement se trouvaient provisoirement aux mains de l'archiduc Joseph, palatin de la Hongrie, jeune homme de 18 ans, dont l'autorité n'était que très restreinte. Il fallait expédier des courriers à Thugut, ce qui causait une perte de temps irréparable.

Cependant le temps était précieux; les émigrés polonais à Vienne répandaient des bruits exagérés sur les victoires remportées par les insurgés en Pologne. Nous lisons dans la dépêche de Razoumowski au vice-chancelier Ostermann en date du 10 mai: „Je ne saurais donner une idée de tous les propos absurdes que débite la tourbe nombreuse de Polonais, qui se trouve à Vienne."

Razoumowski se décida enfin à rejoindre l'empereur. Il écrivit au vice-chancelier le 22 mai: „J'y emploierai, conformément aux ordres de V. E., tous mes soins à faire adopter les mesures d'unanimité et de concert si urgentes dans la conjoncture actuelle des affaires de Pologne. Je ne mets pas en doute la disposition que je rencontrerai à cet égard dans le baron de Thugut. Je ne manquerai pas de faire valoir aussi les mesures de police à prendre, à l'égard des Polonais séditieux ou malveillants, qui sont dans les états de l'empereur et qu'on y laisse trop librement jouir de la faculté de séjourner partout et de distiller le venin de leurs opinions dangereuses."

Le voyage de l'empereur exerçait une influence favorable sur la marche des opérations militaires. Le duc d'York, chef des troupes anglaises, qui devaient opérer dans les Pays-Bas en soutenant l'action du prince de Cobourg, parvint à battre l'armée française sous le com-

mandement du général Chapuy à Cateau et à Catillon, la poursuivit jusqu'à Cambray et enleva à l'ennemi 37 canons. La forteresse de Landrecy ainsi que celle de Valenciennes furent occupées par le prince d'Orange. Les troupes autrichiennes, commandées par le général Clerfayt, défendirent bravement leur position aux bords de la Sambre contre l'attaque des Français.

Mais en même temps il se forma malheureusement dans l'entourage de l'empereur de nombreuses intrigues, dans lesquelles Thugut, Mack et le prince de Cobourg jouaient les rôles principaux. François II partageait l'avis de Mack, qu'il fallait marcher directement sur Paris. Il est probable que ce projet se conformait à celui conçu par le général Mack et communiqué par le marquis de Lucchesini au comte Razoumowski. Cependant Thugut, sachant que le secret de ce projet avait été violé, s'opposait aux entreprises trop hasardées. Il s'alarmait à l'idée qu'une campagne prolongée en France exposerait l'Autriche à des dangers imminents du côté de sa frontière de l'est. Il craignait que la Prusse profitât de l'absence de l'armée autrichienne pour agir à sa guise dans les affaires de Pologne. C'est ce qui lui fit concevoir un nouveau projet. Il désirait que les troupes anglaises et celles du prince d'Orange fussent chargées de défendre les Pays-Bas, tandis que la plus grande partie de l'armée autrichienne se dirigerait vers la Pologne pour ne pas y abandonner tout le butin aux Prussiens et aux Russes. Le prince de Cobourg approuva le projet du baron de Thugut. On parvint facilement à faire changer d'avis l'empereur François, qui au grand étonnement des alliés et des chefs de l'armée autrichienne se hâta de retourner à Vienne.

En attendant le comte Razoumowski, qui selon son habitude ne précipitait rien, continuait lentement son voyage vers la Belgique. En route il apprit que l'empereur d'une manière tout à fait imprévue était retourné à Vienne. Arrivé à Francfort-sur-le-Main l'ambassadeur reçut la nouvelle que l'empereur en route pour sa capitale ferait une revue générale de ses troupes à Schwetzingen, et que les princes de l'Empire s'y rassembleraient pour assister à ce spectacle. Le comte Razoumowski apprit plus tard que ce bruit était faux. Se trouvant près des frontières du margraviat de Bade il profita de cette occasion

pour séjourner quelques jours chez le margrave à Carlsruhe et chez le prince de Condé à Rastadt. En route pour Vienne il reçut à Ratisbonne de la part du marquis de Lucchesini la nouvelle d'une insurrection à Varsovie, où le fils du baron Igelström et le prince Gagarin avaient été tués. Quant au baron Igelström, il avait réussi après avoir été assiégé dans sa maison, à se sauver de Varsovie et à trouver un asile chez les Prussiens. En même temps Lucchesini avertit son collègue, que le roi Frédéric-Guillaume II sollicitait la coopération du comte Razoumowski pour la mise en liberté des Russes et des Prussiens faits prisonniers par les Polonais. Il y avait au nombre de ces derniers des membres de la légation russe et de celle de la Prusse. Le lendemain de son arrivée à Vienne Razoumowski sollicita une audience chez l'empereur pour lui parler de cette affaire. Il eut de la peine à lui faire promettre de s'en occuper, et ce fut le prince Colloredo qui aida le comte à faire céder François II aux instances de l'ambassadeur.

Le retour inattendu de l'empereur à Vienne causa quelque émotion à St.-Pétersbourg, où l'on soupçonnait non à tort que les affaires polonaises avaient causé ce changement des dispositions de François II. Morkow s'expliquait dans ce sens en écrivant au comte Razoumowski le 18 juin.

En attendant, Kosciuszko, ayant attaqué les troupes russes et prussiennes, fut battu; un détachement des troupes polonaises sous le commandement du général Zaionczek fut aussi battu près de Cholm par Derfelden. La ville de Cracovie fut occupée par les Prussiens. Razoumowski écrivit au vice-chancelier le 5 juillet: „La nouvelle de la prise de Cracovie et de son occupation par les Prussiens venait d'être reçue ici, lorsque je revins de mon inutile voyage. Cet évènement, qui faisait grande sensation dans le public, affectait vivement la cour et les ministres. A la peine qu'on en ressentait se joignait l'humiliation et, j'ose dire, le ridicule d'une démarche, dont le succès aurait peut-être effacé l'irrégularité, mais qui, ayant manqué, parce qu'elle a été mal combinée, n'aurait pas dû être avouée maladroitement, ainsi que l'a fait Jenisch, substitut du baron de Thugut, au résident de Prusse, en se plaignant en quelque façon, qu'on ait manqué d'égards pour l'uniforme autrichien . . . J'ai eu l'honneur de mander à V. E. les motifs des ménagements que la cour de Vienne a cru devoir se

prescrire à l'égard des insurgés de Pologne dans les premiers moments de leur explosion. Ceux-ci s'en sont prévalus, soit pour se flatter de la protection de cette cour ou pour en accréditer l'illusion dans leur parti . . . Abusant de l'accès facile qu'a le public sans distinction près du souverain, ils couraient à tout instant chez le Palatin et répandaient en ville mille contes absurdes . . . Les Polonais, très nombreux à Vienne, répandus dans les sociétés, en influençaient considérablement l'opinion . . . Les Hongrois, amis de la révolution polonaise, en étaient, dit-on, les avocats auprès du Palatin. On dit que Kosciuszko avait envoyé ici en secret des gens affidés, qui avaient cherché à déterminer en sa faveur le penchant du Palatin . . . Lorsque le roi de Prusse fut devant l'ennemi rebelle, son chef, en voyant sa mauvaise position et prévoyant les funestes conséquences, envoya ici offrir de livrer Cracovie aux Autrichiens. Le Palatin irrésolu et sans instructions, n'osa rien entreprendre jusqu'au retour du courrier dépêché à l'empereur. Ce fut là ce qui motiva le retour précipité de S. M. En attendant, le roi de Prusse remporta une victoire; la prise de Cracovie allait en être la suite; on imagina alors d'envoyer au général Elsner un capitaine de génie, pour lui annoncer que les Polonais venaient de rendre la place à l'empereur. Le général prussien traita comme de raison le capitaine d'aventurier. L'empereur ne m'a point parlé de cette étrange aventure dans l'audience assez longue qu'il m'a accordée, mais il est très affecté de ce que les Prussiens avaient occupé Cracovie, et il craint qu'ils ne la gardent."

Razoumowski dans sa réponse fit remarquer à l'empereur, que Catherine aurait préféré une occupation de Cracovie par les Autrichiens. Il ajouta que l'Autriche, ne voulant pas jusque-là se prononcer contre les insurgés polonais, l'occupation de Cracovie n'était qu'une conséquence naturelle de la guerre. François II répliqua, qu'il aimerait mieux que les troupes prussiennes fussent remplacées à Cracovie par des troupes russes; il somma l'ambassadeur de faire part de son désir sans délai à l'impératrice et de notifier la même chose au roi de Prusse par l'intermédiaire du prince Nassau-Siegen. Pour ne pas brusquer l'empereur, le comte Razoumowski se borna dans sa réponse à des lieux communs. De même il évita d'entrer en négociations à ce sujet avec Thugut et

les autres ministres, qui, au grand étonnement de l'ambassadeur, partageaient en tout point l'avis de François II, exigeant de même que les troupes prussiennes à Cracovie fussent remplacées par des troupes russes. Razoumowski comprenait très bien qu'un pareil arrangement était impossible, et que les Prussiens n'avaient agi en cette circonstance qu'en vertu d'un consentement du cabinet de St.-Pétersbourg. Morkow écrivit à Razoumowski le 27 avril: „Quelle terrible explosion nous est venue de Pologne! Je n'ai guère eu bonne opinion de ce pauvre baron d'Igelström. Il a trouvé le secret de faire pis que tout ce qu'on pouvait attendre de plus mauvais de sa part . . . Il faut une grande activité, une grande célérité pour éteindre le feu au plus vite, et pour cela il faut de grands moyens et les mettre en œuvre tous à la fois. Les Prussiens avec leurs 45 mille hommes sont un vrai trésor. Qu'on ne s'alarme pas chez vous des conséquences, et qu'on se repose pleinement sur notre amitié et l'inséparabilité de nos intérêts."

La cour de Vienne se méfiait de tout le monde. Aussitôt que l'empereur fut de retour, on commença à agir avec plus d'énergie. On se mit à surveiller plus sévèrement les émigrés polonais. On arrêta à Carlsbad Zabiello, Potocki et l'abbé Piatoli. Enfin on donna l'ordre aux troupes autrichiennes d'entrer en Pologne sans égard à l'alliance étroite qui subsistait entre l'Autriche et la Pologne. On pouvait voir par-là que l'Autriche était résolue à prendre une part décisive dans les affaires de la république et à ne pas abandonner tout le butin à la Prusse et à la Russie. Le comte André était persuadé que cette mesure ne manquerait pas d'irriter l'impératrice. La conduite de l'Autriche laissait entrevoir une méfiance absolue envers la Russie et les promesses faites par l'impératrice. Aussi l'ambassadeur n'hésita pas à témoigner au ministre son étonnement au sujet de l'ordre donné, en exigeant en même temps qu'on lui expliquât les motifs qu'on pouvait alléguer pour justifier l'envahissement du territoire polonais. Thugut lui déclara qu'en vérité l'Autriche n'avait pas déclaré la guerre à la Pologne, mais qu'elle avait jugé urgent de mettre fin à l'insurrection et de défendre ses frontières.

En attendant, la guerre contre la France causait des changements dans la politique. Dès que l'empereur avait eu quitté l'armée, les

opérations militaires avaient pris une tournure défavorable. Des victoires remportées par les républicains, qui avaient franchi la Sambre et occupaient de nouveau les Pays-Bas, firent oublier en peu de temps les succès des alliés. L'Autriche ne pouvait plus espérer s'arrondir aux dépens de la France. Comme elle faisait ordinairement dans de pareils cas, elle songea avec son habituelle convoitise à des acquisitions en Pologne. En même temps les intrigues et les contestations parmi les alliés et les généraux autrichiens avaient beau jeu.

Morkow écrivit à Razoumowski: „Nous sommes plus fâchés qu'étonnés des infortunes de la cour de Vienne. Il en sera toujours ainsi jusqu'à ce que l'Autriche ne se décide pas à suivre les conseils de notre Souveraine.“ Les nouvelles accablantes reçues des bords du Rhin avaient fait une grande impression à Vienne. Thugut devint morne et silencieux. On racontait que l'Autriche songeait à la paix, et ces bruits n'étaient pas dénués de fondement. Thugut se préparait en effet à une entente avec le gouvernement républicain, espérant que par-là on parviendrait à échanger les Pays-Bas contre la Bavière. Il y avait des généraux autrichiens, entre autres le général Wallis, qui partageaient cet avis. Tout en gardant le secret sur cette affaire on ne put empêcher que le public en eût connaissance.

Ce fut d'abord en Angleterre qu'on apprit ce projet. Le lord Spencer fut expédié à Vienne en simple touriste. Cet agent diplomatique entra aussitôt en négociations avec le baron Thugut en promettant à l'Autriche des subsides annuels de deux millions de livres Sterling. En même temps le diplomate anglais à Vienne, sir Morton Eden, promit à l'Autriche un emprunt que cette puissance pourrait contracter en Angleterre à des conditions avantageuses. On exigeait d'autre part que l'Autriche ne songeât plus à la paix et qu'elle soutînt au contraire énergiquement les opérations militaires des puissances alliées contre la république. Ébloui par ces propositions le baron Thugut ne résista pas à ces instances.[1] Les finances de l'Autriche se trouvaient alors dans un état vraiment désastreux: les caisses étaient vides. Enfin on n'oublia

---

1) Schlosser, Gesch. d. XVIII. Jahrhunderts. V. 586 u. 682.

pas les intérêts personnels du baron. Cependant l'emprunt contracté par l'intermédiaire de sir Morton Eden donna lieu — nous en parlerons encore — à des contestations et à des reproches infinis entre les cours de Londres et de Vienne. Le gouvernement autrichien, considérant cet emprunt comme un don gratuit de la part de l'Angleterre, se refusait à payer les intérêts convenus, tandis qu'à Londres on envisagait l'affaire d'un point de vue différent et on ne cessait pas de rappeler le droit strict.

Le bruit de ces évènements parvint à la connaissance de la légation russe à Vienne. Tout en n'espérant pas qu'une nouvelle campagne pourrait avoir de succès, le comte Razoumowski repoussait énergiquement l'idée de la paix. S'étant adressé au baron Thugut pour savoir ce qu'il en était, le ministre jura naturellement que les bruits répandus au sujet des dispositions de la cour de Vienne à conclure la paix étaient dénués de fondement.

Catherine avait espéré conduire à son gré les affaires de Pologne en prenant en considération les intérêts de l'Autriche. La manière d'agir de cette puissance, l'entrée des troupes autrichiennes en Pologne ayant contrarié les projets de l'impératrice, elle ne put retenir son humeur. Morkow écrivit à Razoumowski le 13 juin: „Il est une circonstance dans les affaires de Pologne que vous ignorez et que vous apprendrez probablement du baron de Thugut. Je n'ai pas pu vous le dire plutôt, mais je vais vous l'expliquer. Vous vous rappelez, que dans une des expéditions, qui ont été faites au comte de Cobenzl chez nous, sur la fin de l'année dernière, il a été chargé de nous proposer quelques stipulations nouvelles et expresses à la suite de l'accession que la cour de Vienne offrait à faire à notre convention du 12 janvier de l'année passée. Au lieu d'un acte dans la forme, dans laquelle la cour de Vienne le désirait, nous avons remis une note officielle, mais devant demeurer très secrète à cause du besoin que nous avions de la coopération de la Prusse dans les affaires polonaises actuelles. Les assurances que nous donnons à la cour de Vienne sur les suites de l'avidité prussienne, quoique plus générales que celles qu'elle demandait, n'en sont pas pour cela moins fortes et moins positives, mais cette cour, depuis quelque temps, est devenue si ombrageuse, si inquiète, que ce même esprit s'est

communiqué à toutes les démarches, à tout le langage de son ambassadeur chez nous à un point si incroyable, que cela ne peut que nous fortifier dans la conjoncture que nous formons sur le voyage de l'empereur... Tâchez d'inspirer à ce prince, ainsi qu'à son ministre plus de sécurité, et surtout plus de confiance en nous. Assurément qu'il ne se fera rien, pour le coup, en Pologne, que de son gré le plus parfait... Je suis très porté à croire, que l'empereur n'aurait pas balancé un instant à traiter avec les brigands français, si raisonnablement on pouvait le flatter de l'ombre de sûreté, dans ce qu'on aurait arrêté avec eux, c. à d. avec un gouvernement qui, par nature et par essence, n'est susceptible d'aucun état de paix, ni de tranquillité même passagère, tant en dedans qu'au dehors... Les idées de cette paix désirée ou même recherchée par l'empereur sont revenues ici depuis bien longtemps. On les a traitées de pures visions... L'Autriche dans ces derniers temps a toujours voulu partager la peau de l'ours avant de l'avoir couché à terre; il en est arrivé, que l'ours lui a toujours échappé. Il est vrai qu'elle ne saurait être trop sur ses gardes du côté de la Prusse. Mais c'est pour cela même qu'elle aurait dû tâcher de conduire celle-ci jusqu'à la conclusion, sans lui faire connaître où elle veut la mener . . . Vous ferez bien votre cour à l'Impératrice, en frottant ces vérités sous le nez à m-r de Thugut aussi souvent que vous le pourrez... Pourquoi ont-ils fait entrer leurs troupes en Pologne? Qu'est-ce qu'elles y ont fait jusqu'à présent? Elles ont causé des inquiétudes aux Prussiens, à nous des embarras, et en ne se prononçant pas du tout contre les Polonais, elles leur ont fait concevoir de folles espérances! . . ."

L'Autriche jugea mieux de ne plus cacher ses desseins. A peine les troupes eurent-elles franchi la frontière qu'on se mit à parler à Vienne des acquisitions à faire en Pologne. Ayant reçu une lettre autographe de l'impératrice, Razoumowski sollicita une audience. L'empereur fit à l'ambassadeur un accueil favorable; ayant reçu la lettre il parla directement des projets du cabinet russe, en faisant même allusion au partage définitif auquel songeait Catherine. Le comte André, légèrement embarrassé par cette allocution, répondit qu'il n'en savait rien et qu'il n'avait pas reçu d'instructions à ce sujet. Cependant l'empereur continuait à parler du partage en faisant remarquer que l'Autriche

exigerait la ville de Cracovie avec ses environs et en outre le territoire le long de la Pilica jusqu'à la Vistule. L'empereur insista sur ce point, en disant que l'année précédente le cabinet de St.-Pétersbourg lui avait fait la proposition d'occuper la ville de Cracovie et qu'au commencement de l'insurrection la cour de Berlin avait promis à la Russie, qu'elle renoncerait à l'occupation de cette ville. Razoumowski, se bornant dans sa réponse à des lieux communs, dit cependant que l'impératrice préfèrerait voir la ville de Cracovie aux mains de l'Autriche; il ajouta que l'indécision de la cour de Vienne avait causé l'occupation de cette ville par les Prussiens, et qu'il était difficile de revenir sur ce fait. L'empereur, insistant sur l'acquisition de cette ville, fit remarquer à son interlocuteur, que les Prussiens en gardant Cracovie pourraient facilement entraver la communication entre Vienne, la Silésie, la Moravie et la Galicie.

Ayant quitté l'empereur, le comte André se rendit chez le baron Thugut, où naturellement il fut aussi question de la Pologne. Le baron avouant qu'on pouvait accuser l'Autriche d'imprévoyance, expliquait les fautes commises par son absence. Une carte de la Pologne se trouvait sur la table du ministre. Voyant que le baron Thugut ne voulait pas s'expliquer clairement au sujet des acquisitions en Pologne, le comte André, jetant les yeux sur la carte, remarqua que la rivière du Boug pourrait facilement servir de frontière à l'Autriche. Apparemment cette observation ne se conformait pas aux vues du baron, qui fit allusion au désir qu'avait l'Autriche de faire des acquisitions du côté de la Wolynie. „D'ailleurs," ajouta-t-il, „nous nous reposons sur l'équité de l'impératrice. Ce n'est qu'au moyen d'une alliance entre les deux cours impériales et l'Angleterre qu'on peut maintenir l'équilibre de l'Europe et imposer à la Prusse, dont les projets pourraient devenir funestes autant à l'Autriche qu'à la Russie." Thugut était de l'avis qu'il fallait communiquer à la Prusse des conditions précises, afin de limiter sa convoitise et de l'empêcher d'enfreindre ces arrangements par la force. Par conséquent la conclusion d'un traité entre les trois puissances était, d'après l'avis du ministre autrichien, une chose indispensable; il ajoutait que dans ce traité on pourrait stipuler la continuation de la guerre contre la France. Tous les propos du baron laissaient entrevoir

le désir de recommencer les opérations militaires; c'est ainsi qu'il insinuait au comte Razoumowski qu'un corps auxiliaire russe pourrait être d'une grande utilité. Razoumowski éluda la question des troupes auxilières. Ne sachant pas, si l'impératrice aurait l'intention d'en accorder à ses alliés, il se borna à la remarque qu'un corps auxiliaire peu nombreux ne serait de nulle importance en comparaison avec les armées de l'Empire, et que ce ne serait qu'un sacrifice inutile de soldats.[1])

En attendant, Catherine était très mécontente du cabinet de Vienne en général et du baron Thugut en particulier. Morkow écrivit à Razoumowski le 27 août: „L'humeur sombre de votre baron ne s'éclaircit donc pas. J'attends ce bon effet de l'office que vous avez été chargé de lui passer au sujet de nos affaires de Pologne. Il serait bien cruel à lui de faire la moue à une proposition aussi sonore. Mais si par malheur il conservait sa mine rébarbative, il faudrait lui faire sentir, qu'il s'expose aux mêmes désagréments que l'année passée, c. à d. que nous serons obligés de nous arranger avec les Prussiens c. à d. le laisser là avec sa rancune."

Quelques jours s'étaient écoulés après cet entretien entre l'ambassadeur russe et le ministre autrichien, lorsque Razoumowski vint voir de nouveau le baron Thugut et le trouva occupé à étudier la carte de la Pologne. Thugut lui montra la frontière qui conviendrait à l'Autriche: elle conduisait le long de la rivière Pilica jusqu'à la Vistule; puis elle se dirigeait vers le Boug en franchissant la Masovie, la Podlachie et le territoire de Brest, où elle se joignait à la frontière russe. Le ministre, après avoir discuté les détails de ces acquisitions, questionna l'ambassadeur russe au sujet des acquisitions de la Prusse. En même temps il avait conçu un nouveau projet. Songeant toujours à l'occupation de quelque territoire français il insista pour que la décision du sort de la Pologne fût remise à une époque ultérieure. Il comprenait très bien que l'impératrice Catherine ne saurait jamais consentir à un agrandissement démesuré de l'Autriche aux dépens de la Pologne; aussi aimait-il à croire qu'il serait plus avantageux pour l'Autriche de ne pas hâter

1) Dépêche adressée à Bezborodko le 24 août.

le partage de la Pologne, en tâchant en même temps d'engager l'impératrice dans une guerre contre la république française. La réussite de ce projet présentait des chances favorables. Thugut songeait à une paix avantageuse, à l'acquisition de l'Alsace et de la Lorraine et à un partage de la Pologne entre l'Autriche et la Russie sans que la Prusse eût part dans ce butin. Dans ce but Thugut tâchait de persuader au comte Razoumowski d'enjoindre à l'impératrice qu'il ne fallait pas s'occuper actuellement du partage de la Pologne, et qu'il vaudrait mieux, en mettant fin à l'insurrection, conserver une armée russe en Pologne pour revenir à une époque plus favorable au projet de partage. Au cours de cet entretien Thugut se plaignit des autorités militaires dans ce pays, qui entravaient les plans de l'Autriche concernant l'occupation de la Wolynie et principalement des villes de Doubno et de Wladimir-Wolynski. Thugut fit remarquer que le général Buxhöwden avait exigé l'évacuation de la forteresse de Doubno, même avant que les Autrichiens ne se fussent emparés de cette place forte. D'après les dépêches qu'on avait reçues du général autrichien Harnoncourt, on n'avait occupé que Sluck et Kremenetz. Thugut se plaignait de ces tracasseries survenus parmi les militaires russes et autrichiens, en ajoutant que tout cela agaçait vivement l'empereur François. Enfin il pria le comte Razoumowski d'en faire part au collège des affaires étrangères et d'insinuer aux généraux russes, que leur manière d'agir produisait une fâcheuse impression.[1] Razoumowski, ajoutant foi aux propos du baron et se laissant guider par les insinuations de ce dernier, écrivit dans ce sens non seulement au comte Bezborodko, mais aussi au feld-maréchal P. A. Roumjantzow et au général-en-chef Saltykow.

Les propos de Thugut déchaînaient une tempête à St.-Pétersbourg. Morkow écrivit à Razoumowski le 7 octobre: „On serait tenté de croire que vos messieurs de là-bas ne proposent leurs prétentions telles que pour éviter d'en venir à la conclusion et pour embrouiller les choses. Dans une posture bien plus brillante, et par conséquent tout à fait contraire à celle où ils sont, ils n'auraient pas pu demander tant de choses, s'ils avaient une ombre de pudeur. Aussi

1) Dépêche adressée à Bezborodko le 24 août.

tout le monde en a-t-il été révolté... L'ambassadeur (Cobenzl) aura eu le temps de préparer sa cour à notre réponse, qui est, dans toute la rigueur du terme, notre dernier mot. Repoussés de tous côtés, ayant des embarras par-dessus la tête, connaissant la malveillance prussienne, qui leur conteste jusqu'aux choses les plus justes et les plus légitimes, comment ont-ils pu se flatter un instant de satisfaire des fantaisies gigantesques, auxquelles, tout portés que nous sommes à les favoriser, nous avons un intérêt des plus majeurs à nous opposer? La manière, dont ils veulent former leur nouvelle frontière, est totalement inadmissible... Si jamais cette frontière s'établissait de cette manière ... nous deviendrons le lendemain les alliés naturels et nécessaires des Prussiens."

La Russie refusa formellement à se prêter aux propositions de l'Autriche, exigeant en même temps l'évacuation de la Wolynie par les troupes autrichiennes, et ne leur accordant que l'occupation des provinces de Lublin et de Sendomir. Morkow écrivit à Razoumowski: „Vous avez une tâche bien scabreuse; je connais votre dextérité; vous vous en tirerez à merveille."

Il faut avouer que la situation de Razoumowski, qui commençait à trembler devant Thugut, devenait très difficile. Mais une circonstance inattendue lui redonna du courage. Le marquis de Lucchesini, qui était très mécontent de Razoumowski, avait écrit de Berlin au chargé-d'affaires prussien à Vienne, César, en lui conseillant d'être sur ses gardes dans ses relations avec Razoumowski, qui s'était vendu à l'Autriche. Lucchesini avait lancé ce même reproche contre Morkow, en faisant remarquer qu'au contraire on pouvait entièrement se fier au prince de Nassau-Siegen, auquel le gouvernement prussien avait promis une principauté indépendante formée des débris de la Pologne, et qui par conséquent dépendait entièrement de la Prusse. Morkow, s'étant emparé par des moyens qu'on ignore de cette dépêche du marquis, la montra à Catherine. „Vous sentez bien," écrivit-il à Razoumowski," que dans l'opinion de notre Souveraine, à qui ces notions ont passé sous les yeux, nous n'avons pas perdu, vous et moi, vis-à-vis de ce prince de Nassau."

Presqu'en même temps Razoumowski reçut une lettre du feld-maréchal comte Roumjantzew, qui lui expliquait les contestations sur-

venues en Pologne entre les officiers russes et autrichiens d'une manière peu conforme au récit de Thugut. Le feld-maréchal écrivit le 16 août: „N'admettant jamais le moindre doute dans les choses que nous devons observer religieusement, je n'ai jamais pris des précautions contre les troupes de S. M. I. et R., comme étant nos respectables alliés, et je veillais sans cesse à la sûreté des frontières de la Galicie, sans approfondir les raisons, pourquoi cette province servait toujours d'asile à l'ennemi, à chaque fuite et échec... Je n'imputai l'entrée des troupes impériales et royales dans les palatinats de Wolynie et de Wladimir qu'à des conventions nouvellement stipulées entre les deux cours, ou bien à un mésentendu provenant de la différence des anciennes limites... mais une lettre du général Schultze au général Buxhöwden, et les proclamations qui se font dans le pays, étant diamétralement opposées aux principes de l'union et de la bonne harmonie, qui existent entre les deux hautes puissances, détruisent toutes les mesures prises par l'administration russe, pour la conservation du pays et la subsistance des troupes. Je me trouve dans la désagréable nécessité d'envoyer comme courrier le major Miklachewski, et de prier V. E. de m'informer au plutôt possible, de quelle manière je dois me prendre vu les circonstances actuelles, espérant que V. E. fera des démarches efficaces auprès du ministère de S. M. I. et R., et que vous lui communiquerez même la présente, si vous le jugez à propos, pour mettre fin à tous ces mésentendus, que l'ennemi interprête souvent à son avantage, ce qui peut avoir des suites très désagréables, et que V. E. fera en sorte que le général Schultze et les troupes impériales-royales évacuent tout de suite les palatinats de Wolynie et de Wladimir, et en général la rive droite du Boug, comme une ligne gardée jusqu'à Brest par nos troupes."

Razoumowski communiqua aussitôt cette lettre au baron Thugut qui, gardant sa contenance, s'excusa pour ainsi dire en parlant chaudement des relations amicales qui existaient entre l'Autriche et la Russie. Puis il demanda à l'ambassadeur, s'il était vrai que les habitants de la partie de la Wolynie, qui n'était pas encore réunie à la Russie, avaient été forcés de prêter serment au gouvernement russe. C'est évidemment ce qui alarmait le ministère de Vienne, et ce qui avait causé l'entrée

des troupes autrichiennes dans la Wolynie. Razoumowski écrivit à Bezborodko le 28 août: „Pendant une conversation de deux heures je fis sentir au baron combien son raisonnement était destitué de fondement, et qu'il ne pouvait prendre source que dans une appréhension des plus injustes, que ses lumières désavoueraient, si elles etaient dégagées de l'ombrage que lui fait méconnaître et le système invariable de notre cabinet et les sentiments généreux de notre Souveraine. Je profitai du bon effet de mes arguments, pour lui faire sentir qu'il conviendrait sous tous les rapports, qu'on fît évacuer immédiatement les deux postes en Wolynie. Il me répondit, faute de bonnes raisons à m'objecter, après m'avoir remercié du ton de franchise et de cordialité avec lequel je lui avais parlé, qu'il serait humiliant pour l'empereur vis-à-vis de ses sujets galiciens de devoir évacuer le Palatinat; qu'on murmurerait, et qu'on dirait que les Prussiens et les Russes obligent les Autrichiens à se retirer du pays qu'il ne leur convient point devoir occuper. Cette condescendance, au moment où la Prusse exige que les Autrichiens abandonnent Sendomir, les mettrait dans la nécessité de la leur accorder. Enfin il dit, qu'on n'en augmenterait pas le nombre et qu'on retirerait même les troupes après s'être entendu avec notre cour. Il ordonnerait au général Harnoncourt, qui avait jusqu'ici ordre de mettre des postes sur la rive droite du Boug, d'en retirer ses troupes dès que les nôtres se présenteront. Au surplus m'ayant dit, comme de coutume, qu'il prendrait les ordres de l'empereur, je n'aurai de réponse qu'après-demain."

On ne tenait pas compte des propos du baron. Il répétait toujours que l'empereur François se conformerait entièrement aux désirs de l'impératrice; pourtant il refusa nettement de faire ce qu'exigeait le feld-maréchal Roumjantzew, faisant valoir la nécessité d'attendre des nouvelles de St.-Pétersbourg et démontrant que ce délai n'entraverait nullement les opérations des généraux russes.

Pour détourner l'attention du comte Razoumowski de l'objet principal Thugut observa que la convocation d'une diète dans la Lithuanie présenterait de grands avantages à la Russie. En attendant le courrier expédié par Roumjantzew séjournait toujours à Vienne sans avoir de réponse. Enfin Razoumowski réussit à persuader à Thugut

de faire une réprimande au général Schultze et d'annuler les dispositions qu'il avait prises. Razoumowski écrivit au comte Bezborodko le 6 septembre: „Le baron, ombrageux et défiant par caractère, était fort prévenu de l'appréhension, que les affaires de Pologne ne se terminent cette fois comme l'année dernière, par un accord entre notre cour et celle de Berlin, au préjudice des intérêts de la maison d'Autriche. A sa disposition naturelle de voir les choses sous un tel aspect se joignait d'un côté l'abattement produit par les revers de la campagne contre les Français, et de l'autre — l'attente d'un évènement considéré alors infaillible — la prise de Varsovie par le roi de Prusse. Son aversion pour le cabinet de ce monarque, motivé par les justes reproches qu'on a ici à sa charge, lui faisait envisager l'astuce et la perfidie dont il le taxe, comme pouvant abuser de notre bonne foi et nous entraîner à terminer malgré nous les troubles de la Pologne, sans rien stipuler à l'avantage de l'empereur. Maintes fois cette idée avait percé dans ses discours, et maintes fois il l'avait étayée de l'observation, que si nous n'avions pas précipité le dernier partage, nous eussions évité les embarras actuels, contenu le roi de Prusse dans ses engagements contre la France, et serions restés en mesure de disposer de la Pologne après la pacification. Il ne m'a pas été difficile de réfuter ce raisonnement, et de le rétorquer contre le cabinet de Vienne, en lui rappelant que nous n'avions fait que céder à ses instances, en consentant à l'agrandissement de la Prusse, qui n'entrait jamais dans notre système, et lui alléguant les fautes énormes qu'on n'avait cessé de commettre de tous côtés, et qui ont concouru à mettre l'Autriche dans la fâcheuse position où elle se trouve. Je lui ai retracé les assurances que j'ai été souvent autorisé à lui donner, pour le rassurer sur les liens que la circonstance nous a fait contracter avec la cour de Berlin, et dont il a vu l'assertion dans la lecture que je lui ai faite en son temps, des ordres immédiats qui me sont parvenus sur cet objet de notre auguste Souveraine. Je me suis attaché en toute occassion à le convaincre de l'invariabilité des principes de S. M. I. envers son allié et l'empressement avec lequel S. M. saisirait l'occasion de lui en donner des preuves. Je dois à ce ministre la justice, qu'il est bien persuadé de l'avantage de notre alliance, qu'il la considère comme le seul système solide et salutaire

pour son maître, mais il est ombrageux, et il faut souvent répéter des arguments dont l'évidence l'offusque."

L'hostilité des deux armées en Wolynie continuait toujours. Le même général Schultze, dont s'était plaint Roumjantzew, et dont la conduite avait été blâmée sévèrement, eut des différends avec Souworow et ne voulut pas admettre que les troupes russes passassent par un village occupé par des troupes autrichiennes. Ce fut l'empereur lui-même qui fit part à l'ambassadeur russe de cet incident: „Il m'en a presque fait des excuses," écrivit Razoumowski à cette occasion. Le comte André se rendit chez le ministre pour lui exprimer son étonnement de ce que les nouvelles reçues réçemment se trouvaient en contradiction avec les récits de Thugut. Ce dernier avait prétendu que les Autrichiens n'avaient occupé que Doubno et Wladimir; or maintenant on avait appris qu'il y avait eu un démêlé entre des troupes russes et des troupes autrichiennes dans un tout autre endroit. Razoumowski somma le ministre de vouloir bien changer de conduite à l'avenir, et renouvela ses instances au sujet de l'évacuation de la Wolynie. Pour mieux appuyer ses assertions Razoumowski lui fit la lecture de la note qu'il avait reçue du vice-chancelier. Le ministre autrichien répondit par des lieux communs, en répétant ce qu'il lui avait déjà dit tant de fois au sujet de la dignité de l'empereur François et de la convoitise du cabinet de Berlin. Cependant il promit à l'ambassadeur l'évacuation de la Wolynie dans le cas, où la cour de Russie l'exigerait d'une façon officielle. Ce fut en vain que Razoumowski fit remarquer au ministre, que la note du vice-chancelier contenait precisément cette demande de la part du cabinet de St.-Pétersbourg. Thugut se refusa obstinément à reconnaître à la note un caractère officiel, ce qui força le comte André à s'adresser au feld-maréchal Roumjantzew pour lui demander d'expédier une note officielle, dans laquelle il exigerait formellement l'évacuation de la Wolynie.

Tout en s'occupant des affaires de Pologne Catherine prêtait attention à ce qui se passait à l'ouest. Un parti très fort à la cour de St.-Pétersbourg désirait que l'impératrice se décidât à prendre part à la lutte contre la révolution, qui cependant jusque-là ne menaçait en aucune façon les intérêts de la Russie. Zoubow et Morkow étaient les

chefs de ce parti. Quant au comte André, il avait dès son arrivée à Vienne manifesté des sympathies pour la coalition formée contre la France. Les dépêches qu'il expédiait à St.-Pétersbourg laissaient entrevoir cette sympathie. Il tâchait de démontrer, que le cabinet de St.-Pétersbourg aurait plus de succès que les autres puissances dans l'organisation du combat contre les armées révolutionnaires. Tout en faisant remarquer au baron Thugut, en vertu de ses instructions, que la Russie n'était pas à même d'expédier des troupes aux bords du Rhin, il était de l'avis, que la Russie devait prendre une part active et décisive dans la guerre.

Les défaites des alliés ne manquèrent pas d'alarmer l'impératrice; elle craignait la conclusion d'une paix avec la France et s'efforçait de tourner de plus en plus contre celle-ci l'attention des autres puissances, afin „d'avoir ses coudées franches", pour en finir avec la Pologne. Elle chargea le comte Razoumowski d'entrer en relations avec les personnes, qui avaient de l'influence à Vienne et de leur insinuer que l'impératrice pourrait bien se décider à prêter secours aux alliés dans les opérations militaires. Razoumowski se livra volontiers à ces négociations et en parla d'abord au chambellan prince Rosenberg, qui jouissait alors de la confiance de l'empereur François, puis au baron Thugut. Ce dernier, enchanté de ces propositions, sollicita aussitôt de la part de la Russie un corps auxiliaire, qui, en se joignant à l'armée du prince de Condé, pouvait faire une diversion. Cependant on avait fait entendre au comte Razoumowski qu'il fallait remettre la promesse formelle de secours à l'époque, où les affaires de Pologne seraient terminées.

Razoumowski, auquel était chère l'idée de voir la Russie participer à la guerre, se laissait entraîner à développer cette idée dans ses lettres à l'impératrice. Il lui écrivit le 22 septembre:

„Il n'appartenait qu'à l'âme sublime de V. M. I. de concevoir la situation de l'Europe sous tous ses rapports, de prévoir l'avenir dans la conjoncture du présent, et si la nature l'eût placée de manière à diriger les forces combinées des puissances, c'est à son génie seul que l'Europe entière eût dû son salut. Daignez pardonner, Madame, l'élan d'une pensée, qui a sans doute frappé tous les esprits de l'univers."

De même le baron Thugut caressait cette idée de la formation d'une nouvelle coalition, dans laquelle la Russie jouerait un rôle actif. Il profitait de chaque entretien avec le comte André pour revenir sur ce thème, faisant ressortir la noirceur des intrigues de la Prusse et le danger que courait l'Autriche abandonnée par ses alliés, et à peine capable de soutenir le fardeau de la guerre contre la France.

Il faut avouer, que l'Autriche se trouvait dans un état vraiment déplorable. Le roi de Prusse lui avait fait notifier le 16 septembre 1794, que les affaires de Pologne le forçaient à rappeler ses troupes des bords du Rhin et à les diriger vers la Pologne. Cette nouvelle fit à Vienne une impression accablante. On voyait ses alarmes réalisées; on pouvait s'attendre à un agrandissement du rival odieux, et en même temps les troupes autrichiennes se trouvaient seules exposées aux attaques des Français. Les sollicitations adressées à la Russie au sujet des troupes auxiliaires devinrent de plus en plus pressantes.

Tout en accordant un secours en principe Catherine était fermement résolue à ne rien entreprendre avant le dernier partage de la Pologne. Elle écrivit en marge de la dépêche du comte Razoumowski: „Je n'accorderai rien jusqu'à ce que les affaires de Pologne soient terminées.“ Cette résolution ne convenait nullement au ministre autrichien. Plus que jamais il nourrissait l'espérance de donner à l'Autriche, grâce aux secours russes, une position plus avantageuse aux bords du Rhin, et de la mettre en possession de l'Alsace, de la Lorraine et, s'il était possible, encore de la Bavière. Avec plus de chaleur que jamais il insistait dans ses entretiens avec l'ambassadeur russe sur la demande des troupes auxiliaires, parlant cette fois d'une armée de 40 000 hommes. Pour flatter le sentiment national de Razoumowski il laissait entrevoir, que le comte Souworow pourrait devenir le chef de l'armée des alliés aux bords du Rhin. Cependant à St.-Pétersbourg on était peu disposé à céder à de pareilles avances.

Morkow écrivit à Razoumowski: „Nous ne concevons pas comment l'Autriche peut continuer à jouer un rôle indécis et temporisateur. C'est la Prusse qui en profitera; grâce à la perlustration des dépêches prussiennes nous sommes instruits des projets de cette puissance. Les Prussiens feront de leur mieux pour renforcer leur position en Pologne;

il faut avouer que ce projet est bien fondé. Mais qu'est-ce que le baron Thugut gagnera par-là? On nous enjoint de remettre l'arrangement en Pologne à une époque ultérieure, tandis que nous voulons mettre fin à la Pologne sans délai. Si l'Autriche avait de l'habileté, elle pourrait maintenir l'insurrection dans les provinces polonaises occupées par la Prusse. Nous pourrions songer à aider l'Autriche dans cette affaire; cependant il faudrait prendre garde de ne pas jouer avec le feu, dont nous pourrions devenir la victime nous-mêmes. La démarche du roi de Prusse nous force à songer aux moyens de lui créer des embarras dans son royaume. La politique de ce monarque et de ses ministres, en se conformant aux principes de Macchiavel, devient trop menaçante pour les voisins de la Prusse et les force à des mesures peu délicates. Et c'est surtout l'Autriche qui aurait raison de ne pas prêter l'oreille à la voix de la conscience. Tout ce qu'elle entreprend contre la Prusse servira de revanche sur ce qu'elle en a souffert autrefois. Tâchez de développer ces idées à Vienne sans vous compromettre. Nous en pourrions profiter."

Ce conseil se conformait bien aux allures du cabinet autrichien. Cependant Thugut, préoccupé de ses propres projets, ne voulait rien entreprendre et se bornait à répéter ses sollicitations au sujet des troupes auxiliaires.

En attendant, Razoumowski recevait des dépêches, qui développaient les vues de Catherine. Elle avait décidé que le Boug et le Njémen formeraient la frontière; en outre elle avait l'intention de réunir à la Russie le duché de Courlande pour étendre le littoral du pays. L'Autriche devait recevoir moins que la Russie, mais sa part surpassait les acquisitions qu'on voulait accorder à la Prusse. On évitait de faire mention dans les dépêches adressées au comte Razoumowski des provinces destinées à la Prusse, ce qui causa l'humeur du baron Thugut, qui déclara que l'Autriche ne saurait approuver rien sans être informée précisément des acquisitions territoriales de la puissance rivale. Il ajoutait que l'empereur François consentirait au partage de la Pologne non par intérêt personnel, mais à seule fin d'être agréable à l'impératrice; que tout sentiment d'envie était étranger à l'Autriche, lorsqu'il s'agissait d'un agrandissement de la Russie, mais qu'il en était autrement à l'égard

de la Prusse, rivale perpétuelle de l'Autriche. En outre Thugut, insistant toujours pour que la question de Pologne fût liée étroitement à celle de la guerre contre la France, exigeait formellement que la Prusse fût forcée de prendre part aux opérations militaires contre la France.

Le comte André répondit de son côté en insistant sur la sincérité des relations, qui existaient entre l'Autriche et la Russie, et sur la résolution de sa Souveraine, qui s'était décidée à ne pas s'occuper de la France jusqu'à ce que les affaires de Pologne fussent terminées. L'ambassadeur s'efforcait de démontrer à son interlocuteur, que ce n'était que la concorde entière entre les deux cours impériales qui pourrait mettre des bornes aux projets ambitieux de la France, toujours disposée à profiter des troubles en Europe. D'après l'avis de Razoumowski il fallait préciser la part qui reviendrait à la Prusse, et dès lors l'Autriche suivrait mieux les conseils de l'impératrice. Le ministre, qui espérait toujours avoir de nouvelles dépêches de St.-Pétersbourg, se bornait dans ses réponses à des lieux communs; il restait irrité et soucieux, se refusait à des négociations sérieuses et cherchait des subterfuges pour éluder l'évacuation de la Wolynie promise par lui et par l'empereur.

Razoumowski changea alors le ton de ses paroles, en déclarant, que le refus du ministre pourrait avoir une influence décisive sur les dispositions de l'impératrice, qui jusque-là avaient été très favorables à l'Autriche. Il laissait entrevoir que Catherine pourrait bien songer à des négociations avec la cour de Berlin et en finir avec la Pologne sans égard à l'Autriche et à l'insu de cette puissance. Ces propos ébranlèrent l'entêtement du baron Thugut. Il déclara enfin, que l'empereur, en rendant justice à la sagesse de l'impératrice, accepterait le Boug comme frontière entre les deux états. Mais en même temps le ministre laissait entrevoir, qu'il cédait à contre-cœur à une force majeure, et qu'on comptait en Autriche sur des arrangements ultérieurs avec la Russie et sur les faveurs de Catherine à l'avenir.

En attendant l'affaire de l'évacuation de la Wolynie n'avançait pas. Le feld-maréchal comte Roumjantzew s'adressa au comte André pour faire rappeler les troupes autrichiennes par l'intermédiaire de l'ambassadeur. On pouvait s'attendre à la docilité de l'Autriche. Cependant le comte André à sa surprise reçut une réponse hautaine et

bilieuse de la part du baron, qui disait que le cabinet de Vienne avait eu lieu d'espérer que grâce à la condescendance de l'Autriche dans des affaires d'une grande importance, la Russie ne reviendrait plus sur ces bagatelles. Le diplomate russe, étonné et offensé par cette réponse, déclara naïvement au vice-chancelier Ostermann, que pour ne pas s'exposer à des propos aussi brusques de la part du ministre il éviterait dorénavant de toucher à la question de l'évacuation de la Wolynie dans ses entretiens avec Thugut[1]) — résolution qui tout en se conformant aux désirs du cabinet de Vienne fit une mauvaise impression sur le cabinet de St.-Pétersbourg.

En attendant, l'armée prussienne était entrée en Pologne; elle commença le siège de Varsovie. L'armée russe, sous le commandement du général Fersen, se trouvait tout près de l'armée prussienne. Il s'ensuivit des différends entre le roi Frédéric-Guillaume II, qui voulait profiter des troupes russes pour ses intérêts, et le général Fersen, qui désirait épargner le sang russe. Le roi, se plaignant de la manière d'agir du cabinet de St.-Pétersbourg et de celle du général Fersen, et prétextant l'insurrection dans la Prusse méridionale, se retira de Varsovie. Catherine voyait bien qu'on ne pouvait se fier sur les alliés, et que le temps était précieux. Elle dirigea ses troupes en Pologne sous le commandement de Souworow. Le 6 octobre, Fersen remporta la victoire près de Maciejowice. Kosciuszko fut fait prisonnier. Le 4 octobre, les Russes prirent d'assaut le faubourg de Praga et occupèrent Varsovie. Sans que Kosciuszko eût proféré les mots célèbres „Finis Poloniae", tout ce qui était arrivé ne signifiait autre chose que la fin de la république.

Razoumowski écrivit au vice-chancelier le 25 novembre: „L'occupation de Varsovie par nos troupes, l'anéantissement de l'insurrection polonaise — cette suite aussi rapide que mémorable de victoires, qui ont changé tout à coup la face des affaires en Pologne — toutes ces circonstances, qui impriment l'admiration et la surprise dans tous les esprits, ont fait succéder le calme du silence aux ondulations qui agitaient les opinions des cabinets et des ministres. Il semble qu'après avoir vu les armes de notre auguste Souveraine triompher en Pologne,

---

1) Dépêches de Razoumowski à Ostermann du 16 et 24 novembre.

en étouffer les troubles jusque dans leur foyer avec autant d'énergie que de magnanimité, il me semble, dis-je, que l'Europe ait conçu à la fois la pensée et prononcé le vœu qu'il appartenait encore à notre Souveraine de sauver cette partie du monde des suites funestes, dont la menace la révolution française. C'est là du moins le sentiment unanime ici, du ministère et du public..."

A St.-Pétersbourg il y eut des conférences où l'on discuta les conditions du partage de la Pologne. Razoumowski, espérant profiter de cette occasion pour mettre en ordre ses affaires domestiques, écrivit à ses amis au sujet de la récompense qu'il espérait recevoir pour avoir pris part à cette affaire. Morkow lui écrivit le 24 décembre: „Vous recevrez, j'espère, une récompense convenable, mais avant tout l'affaire doit être terminée entre les trois cours. On donnera les cadeaux à l'occasion de l'échange des ratifications. Vous aurez le ruban de St.-Wladimir. Cependant vous avez raison de prétendre que cela ne vous convient nullement et qu'il vous faut quelque chose de plus positif. Toutefois je vous conseille de ne pas solliciter un cadeau en argent, lequel en tout cas ne saurait surpasser la somme de 50000 roubles. Tâchez d'obtenir une augmentation de votre traitement; elle s'élèvera toujours à 20000 roubles par an. Je ferai de mon mieux pour vous procurer cet avantage. Vous pouvez vous reposer entièrement sur mon amitié; je souffre en voyant que vous vous trouvez dans une position si difficile. Cependant, je vous en conjure, soyez prudent. Vous ne pouvez pas vous imaginer jusqu'à quel point la pénurie se fait sentir ici. Les caisses tant publiques que privées sont absolument vides. La réussite de votre affaire serait un véritable miracle. L'impératrice est très contente de vous et très disposée à vous combler de faveurs, mais malheureusement elle n'est pas à même de vous venir en aide de la manière que vous désirez. J'ai fait des allusions à ce sujet, mais on m'a répondu qu'il n'y a pas de diplomate russe qui ait moins besoin que vous d'une récompense en argent, attendu que vous et votre père disposez d'une fortune immense."

Ces nouvelles peu consolantes alarmèrent le comte André d'autant plus que sa position financière se gâtait de plus en plus. Son voyage pour rejoindre l'empereur lui avait coûté de sommes considérables. Il

avait rêvé d'une somme très forte qu'il recevrait à l'occasion du partage de la Pologne, d'une augmentation sur ses appointements et de terres qu'on lui accorderait dans les biens confisqués en Pologne. Il frémissait donc à l'idée qu'il faudrait se contenter du ruban de St.-Wladimir et s'adressa de nouveau à des usuriers.

En attendant les négociations avançaient rapidement. Cobenzl parvint à conclure une convention secrète avec la cour de Russie signée le 23 décembre 1794. En même temps l'Autriche accédait au troisième démembrement de la Pologne. En vertu de cette convention secrète l'Autriche et la Russie allaient réaliser le projet signé en 1782 par Catherine II et Joseph II. Il s'agissait d'enlever à la Turquie la Bessarabie, la Moldavie et la Valachie et d'en former un état indépendant, dont le chef deviendrait un des grand-ducs ou l'une des grandes-duchesses de la maison impériale de Russie; l'Autriche devait recevoir une compensation aux dépens de la Turquie. On convint en outre que si l'empereur d'Autriche, après la conclusion de la paix avec la France, n'avait pas réussi à acquérir quelques provinces françaises, il aurait une compensation dans le territoire de la république de Venise ou ailleurs. Enfin la Russie et l'Autriche s'étaient garanti mutuellement un secours de toutes leurs forces militaires dans le cas, où la Prusse attaquerait l'une de ces deux puissances. Nous lisons à la fin de ce document mémorable:

„Il est convenu de plus de part et d'autre, que le présent acte échangé contre un pareil de la part des plénipotentiaires de S. M. l'Impératrice seront considérés l'un et l'autre, comme ayant force, valeur et obligation de traité le plus formel." 1)

Ce fut ainsi que Catherine, avec sa sagesse veillant aux véritables intérêts de la Russie, dirigeait au moment, où elle porta le coup mortel contre la Pologne, ses regards vers l'avenir pour résoudre la question d'Orient, qui lui tenait à cœur.*)

---

1) V. l'ouvrage russe „Histoire de la guerre de la Russie contre la France pendant le règne de l'empereur Paul I en 1799." pp. 14, 354, 355.

*) L'auteur en slavophile se laisse entraîner par les fantaisies de ce parti, qui d'après l'avis d'autres patriotes russes ne se conforment nullement aux véritables intérêts du pays. B.

On craignait à St.-Pétersbourg que l'Autriche ne continuât à temporiser et ne montrât de nouveau son manque de décision. Morkow écrivit à Razoumowski: „Nous n'avons pas caché au comte de Cobenzl qu'un entêtement de la part de l'Autriche pourrait avoir de suites funestes. Tâchez de faire éviter tout changement dans les stipulations de notre traité. Tout délai dans cette affaire ne ferait que pousser à bout la patience de l'impératrice."

Cependant il n'y avait pas lieu de craindre en cette circonstance l'opposition de l'Autriche. L'imagination de Thugut s'était échauffée. Il songeait à des acquisitions considérables en Italie. C'était l'ancien rêve de la politique autrichienne.

Razoumowski se hâta de faire part à l'impératrice, que la ratification des documents ne trouverait pas de difficulté, et que l'empereur par une lettre autographe allait remercier l'impératrice. Le baron Thugut, autrefois maussade et mécontent, accueillait l'ambassadeur russe avec une grande affabilité. Razoumowski écrivit au vice-chancelier le 13 janvier 1795:

„Je n'ai vu le baron de Thugut que pour en recevoir les témoignages de la plus vive joie, dont il était pénétré par tout ce que lui mandait le comte de Cobenzl, en rendant compte de l'issue des conférences de St.-Pétersbourg et des résultats infiniment satisfaisants pour les intérêts de l'empereur, qui en ont été la conséquence. Depuis j'ai lu au baron les protocoles des conférences, ainsi que la dépêche de m-r d'Alopeus en date du 13 décembre... M. de Thugut en a interrompu la lecture par des expressions de reconnaissance... Je ferai mention de quelques objections sur des objets éventuels, suppliant V. E. de ne les considérer, jusqu'à ce que je sois à même d'en rendre un compte plus exact, que comme des aperçus informes, jetés en avant dans une conversation rapide et qui demandent à être discutés à loisir. Sur l'article qui concerne le sort futur du roi de Pologne m-r de Thugut m'a paru consterné de l'énormité de la dette de ce prince et de la charge qui en retomberait sur le compte de l'empereur. Je lui fis observer, que sous tous les rapports c'était un objet, auquel la cour de Vienne ne pouvait se refuser, que d'ailleurs il fallait considérer la dette sous deux rubriques différentes, qui diminuaient l'effroi que me sem-

blait lui causer une masse aussi considérable: 1° l'entretien du roi et 2° sa dette, qui pouvait être réglée à des termes très éloignés et par conséquent ne pèserait pas sur les revenus d'une grande puissance à la veille d'acquérir une très grande extension de territoire. J'ai fait part à m-r de Thugut de la dépêche de V. E., qui concerne les intentions de notre auguste Souveraine de condescendre à la sollicitation, répétée maintes fois par cette cour-ci, d'intervenir directement dans la guerre contre les Français, en la soumettant toutefois aux circonstances qui ont empêché, et empêchent encore le développement des dispositions magnanimes de l'Impératrice, sur lesquelles on pourrait cependant se concerter préalablement avec les puissances coalisées, surtout celles qui agissent avec bonne foi et vigueur, comme l'Autriche et l'Angleterre, et qu'à l'égard de cette dernière S. M. I. laissait au ministère de Vienne la liberté de la pressentir à cet effet. Le baron de Thugut, en me témoignant son extrême satisfaction là-dessus, m'objecta, qu'il appréhendait cependant qu'une intention aussi favorable ne restât sans fruit, vu que mes ordres ne contenaient aucun détail de stipulation sur le nombre des troupes et la mode de leur emploi, et que le temps, qui s'écoulerait jusqu'à ce que tous les arrangements puissent être réglés, entraverait la réussite de ce concours. Je lui répondis, que quelle que soit la volonté de notre auguste Souveraine, quant à l'emploi de ses troupes, il ne me semblait point nécessaire qu'il en fût question avant qu'on se fût entendu sur un concert général à ce sujet et, que S. M. I. aurait donné ses ordres à son ministre à Londres pour déterminer ultérieurement les mesures à prendre, ce qui s'effectuerait assez à temps, vu que l'exécution serait d'abord soumise à la conclusion de nos affaires particulières avec la cour de Berlin, et ensuite aux retards causés par la rigueur de notre climat. Enfin m-r de Thugut me promit d'expédier incessamment un courrier à Londres, pour y faire l'ouverture dont S. M. I. le chargerait, mais il croyait qu'il serait plus expédient que le chevalier Eden fut chargé de traiter cette affaire ici.“

Catherine hésitait à faire de plus amples promesses. Elle savait diriger ses affaires indépendamment des volontés d'autrui et ne désirait pas que l'Autriche eût l'occasion de jouer le rôle de médiateur entre la Russie et l'Angleterre. Elle ne songeait qu'à sonder les dispositions

du cabinet de St. James par l'intermédiaire du baron Thugut et écrivit en marge de la dépêche citée plus haut de Razoumowski: „A Vienne on veut servir d'intermédiaire dans nos négociations avec l'Angleterre.“ Là où Razoumowski avait fait part de la proposition de négocier à Vienne, elle ajouta en marge les mots suivants: „C'est-à-dire que Thugut aurait envie de dominer dans nos négociations avec le cabinet de St.-James.“

Tout en ne se hâtant pas d'intervenir dans la guerre contre la France, ce qu'auraient désiré les courtisans et principalement le favori Zoubow, Catherine n'épargnait rien pour s'entendre avec l'Autriche sur le sort de la Pologne. Thugut, dont la condescendance contrastait avec son opiniâtreté d'autrefois, retourna sans délai les ratifications signées par l'empereur. En vertu de ces documents l'empereur accédait enfin à la convention du 12 janvier 1793 qui se rapportait au deuxième démembrement de la Pologne. Thugut avait essayé encore d'ajouter à la ratification un paragraphe au sujet de la Bavière, mais le comte Razoumowski ayant refusé nettement de se prêter à des pourparlers à ce sujet, il renonça à cette idée favorite.[1])

A Vienne tout allait bien. Il n'en était pas de même à Berlin. La Prusse se refusait à l'évacuation de Cracovie et protestait contre un partage définitif de la Pologne. Elle trouvait la part de l'Autriche trop considérable. Cependant Catherine défendit bravement son alliée, et Razoumowski exprima dans une de ses dépêches au vice-chancelier (du 28 février) la vive reconnaissance du baron Thugut. D'ailleurs la Prusse, tout en s'occupant des affaires de Pologne, négociait la paix avec la France. Le comte Goltz, diplomate prussien à Paris, se rendit à Bâle, où il eut des entretiens avec le diplomate français Barthélémy. La Prusse se vantait des services qu'elle avait rendus à la France pendant la guerre et sollicitait des compensations pour sa trahison dans ses rapports avec les autres alliés.[2]) Comme à l'ordinaire la Prusse songeait à s'agrandir en Allemagne et comptait pour atteindre ce but sur le concours de la France. Elle parvint avec une dextérité extraordinaire à gagner la majorité de la diète de Ratisbonne pour entrer par l'inter-

---

1) Dépêche de Razoumowski adr. au vice-chancelier le 23 janvier 1795.

2) Schlosser l. c. V. 644.

médiaire du cabinet de Berlin en négociations ouvertes avec la république française. Vers cette époque Goltz mourut. Il fut remplacé par le baron Hardenberg. En vain l'Angleterre s'efforçait encore de mettre en jeu des sommes énormes qu'elle fournissait à la maîtresse du roi, la comtesse Lichtenau, pour empêcher la paix entre la Prusse et la France: la paix de Bâle, ayant été conclue le 5 avril n. st. 1795, ne manqua pas d'exciter une indignation générale en Europe.

Morkow écrivit à Razoumowski le 22 avril:

„Voilà donc, mon cher ami, cette grande perfidie prussienne consommée. Vous serez étonné de l'impudence avec laquelle ce pauvre Frédéric-Guillaume a osé l'annoncer à l'Impératrice, et vous trouverez sans doute à sa place la manière, dont il a été rembarré. Il ne tient à-présent qu'à l'Angleterre qu'on l'en fasse bientôt répentir, mais je vous avoue, que je partage avec vous les craintes que vous inspirent la marche lourde et incertaine de la politique de cette puissance."

Au moment, où l'on reçut à Vienne la nouvelle de la paix de Bâle, le comte André indisposé ne pouvait sortir. Un billet du baron Thugut, écrit à la hâte, força cependant l'ambassadeur à se rendre en voiture à la chancellerie impériale. Thugut était au désespoir. Il déclara au comte Razoumowski que maintenant tout dépendait de la manière d'agir de l'impératrice. Selon son avis il fallait s'entendre pour parer aux suites funestes de la paix inattendue. Thugut voulait écrire sans délai à St.-Pétersbourg, et Razoumowski mit à sa disposition un courrier. Cependant Thugut, s'étant un peu calmé, déclina cette proposition en faisant remarquer que la nouvelle de la paix de Bâle était sans aucun doute déjà parvenue à la connaissance de la cour de St.-Pétersbourg.

En même temps les ministres autrichiens ainsi que le diplomate anglais, sir Morton Eden, déclaraient au comte Razoumowski que ce n'était que l'impératrice Catherine qui pourrait rétablir l'équilibre de l'Europe entièrement bouleversé par la paix de Bâle. Le marquis de Lucchesini, ancien adversaire du comte Razoumowski, racontait à Vienne à tout le monde, que le refus du cabinet de St.-Pétersbourg à accepter les propositions de la Prusse au sujet des affaires de Pologne avait contribué beaucoup à la conclusion de la paix de Bâle. Thugut, ayant réussi à se procurer le texte de ce traité, déclara au comte qu'il

ferait usage du courrier que l'ambassadeur avait mis à sa disposition. Nous lisons dans la dépêche du comte Razoumowski (du 5 avril):

„Le baron de Thugut est entré dans le détail des difficultés sans nombre pour les opérations des armées autrichiennes, grâce au traité de Bâle. „„Dans cette position si critique sans doute““, a-t-il ajouté avec une franchise qui honore ce ministre, „„nous pourrions obtenir aisément un armistice; mais si l'empereur a essuyé de grands malheurs, si nous avons commis de grandes fautes, nous n'aurons pas à nous reprocher de perfidie, et c'en serait une envers nos alliés...““ Le baron ne cessa de me répéter, que c'est de notre auguste Souveraine que l'empereur attend le secours le plus efficace. Je n'empièterai point à cet égard sur les représentations qu'aura à faire à V. E. le comte de Cobenzl, et j'attendrai avec impatience, que me dicte mon zèle pour la cause commune, les ordres qu'il plaira à S. M. de me faire transmettre à cet objet."

En même temps Razoumowski écrivit à l'impératrice:

„Le principe d'équité, qui a guidé V. M. I. dans la discussion du partage définitif de la Pologne, en détruisant tout espoir de la cour de Berlin de porter les derniers coups à l'affaiblissement de la monarchie autrichienne, a sans doute accéléré la conclusion du traité de Bâle. Cet acte public rompt tous les engagements qui existaient entre le roi de Prusse et ses alliés. Il montre à découvert les premiers traits du nouveau système que va suivre l'insatiable ambition de ce prince; il indique des stipulations secrètes, qui ne tarderont pas à se développer au détriment des deux cours impériales. La partie, selon toute apparence, sera liée avec les cours de Stockholm et de Copenhague, à coup sûr du moins avec la première et la Porte. Le renouvellement des subsides à l'égard de la Suède assurera l'adhésion de cette puissance inquiète, ou plutôt de l'esprit turbulent de son régent[1]), qui, donnant inconsidérémment dans le piège, ne s'apercevra peut-être pas, que l'article 5 du traité de Bâle pourrait annoncer l'intention du roi de Prusse d'acquérir la Poméranie suédoise, en équivalent de la cession de ses états cédés à la France sur la rive gauche du Rhin. Vis-à-vis des Turcs

1) Le duc de Südermanland.

le sort de la Pologne sera sans doute l'épouvantail mis en œuvre pour que l'intrigue ait son effet... Tel est en substance le raisonnement que m'a présenté m-r de Thugut. Voici l'idée qu'il m'a communiquée, comme la plus propre à déjouer le calcul de la perfidie prussienne — ce serait l'établissement aux dépens des acquisitions prussiennes d'un état indépendant en Pologne... Le ressentiment des Polonais contre le cabinet de Berlin, que tous regardent à juste titre comme la source de l'anéantissement de leur pays, ne tarderait pas à se développer sous la conduite des mêmes chefs que ceux des troubles derniers. On pourrait leur faire prendre des engagements solennels et exactement stipulés sous la garantie des deux cours impériales. Quant aux limites de l'entreprise et la forme de la réintégration, le cabinet de Vienne souscrit implicitement aux volontés de V. M. I., espérant toutefois qu'Elle daignera lui conserver le lot, que sa magnanime justice vient de lui assigner."

Catherine n'applaudit nullement à cette étrange proposition, qui avait pour but de priver la Prusse des acquisitions qu'elle avait faites en Pologne, et de conserver à l'Autriche toute sa part dans le butin. Ne craignant pas les intrigues de la Prusse, on résolut à St.-Pétersbourg de faire part au cabinet de Berlin des arrangements des deux cours impériales. On chargea Razoumowski d'exiger, que le diplomate autrichien à Berlin, le prince Reuss, reçût des pleins-pouvoirs pour communiquer en commun avec le diplomate russe Alopeus au gouvernement prussien le traité conclu entre l'Autriche et la Russie. Cependant Thugut déclara que, la paix de Bâle ayant été conclue, il fallait remettre cette communication à plus tard. En même temps il affirma, que d'après les informations qu'il s'était procurées, les stipulations de la paix de Bâle se rapportaient à la Pologne, et que le roi de Prusse s'était engagé à restituer l'indépendance de la république. Thugut insinuait que la communication du traité conclu entre la Russie et l'Autriche pourrait facilement irriter toutes les autres puissances et que la Prusse ne manquerait pas de profiter de l'indignation générale. Le ministre autrichien protestait aussi contre l'occupation des provinces polonaises récemment acquises, parce qu'il craignait que la Prusse ne pût diriger alors ses troupes vers les territoires de Cracovie et de Sendomir.

Razoumowski profita de ces négociations pour réitérer ses instances au sujet de l'évacuation de la Wolynie. Les généraux russes continuaient à se plaindre des troupes autrichiennes, qui séjournaient encore dans cette province, et le collège des affaires étrangères insinuait au comte André, qu'il devait avec plus d'énergie défendre les intérêts de sa patrie. Razoumowski, cette fois, ne se borna pas à exiger du baron Thugut la promesse formelle qu'on retirerait les troupes autrichiennes de la Wolynie; il en parla aussi à l'empereur, qui exprima son étonnement de ce que la promesse qu'il avait donnée était restée sans exécution. Il réitera l'assurance qu'on ne manquerait pas de remplir les désirs du gouvernement russe, et le comte Razoumowski se tint satisfait de cette condescendance de François II, qui cependant n'était que feinte.

Vers ce temps-là on recommençait à parler des négociations secrètes entre l'Autriche et la France. Ces bruits se fondaient sur les intrigues, dont nous avons parlé plus haut, et qui avaient été entamées l'année précédente. Razoumowski ne concevait pas toute l'importance de cette affaire; toutefois il faisait mention dans ses dépêches de ces bruits d'une paix prochaine. L'ambassadeur craignait que ces bruits ne fussent fondés. Il se résolut enfin à en parler à l'empereur. Peut-être François II n'était-il pas au courant des intrigues de ses ministres; peut-être se borna-t-il à parler du présent sans toucher à ce qui était arrivé dans un temps reculé; quoi qu'il en soit, il déclara que les bruits qui couraient en ville étaient dénués de tout fondement, qu'en honnête homme il n'avait jamais trompé personne, et qu'il ne ferait jamais aucune démarche sans en avertir d'abord ses alliés et avant tout l'ambassadeur russe. Il ajouta: „Si l'ennemi me fait des propositions, je ne les repousserai pas, mais j'éviterai en tout cas de m'engager avant d'avoir consulté l'impératrice.“ 1)

La proposition de la cour de St.-Pétersbourg de faire part à la cour de Berlin du traité conclu entre l'Autriche et la Russie, continuait à alarmer le baron Thugut. Il en prévoyait des suites fâcheuses et s'efforçait de faire changer les dispositions du cabinet russe tant par

---

1) Dépêche du 26 avril.

l'intermédiaire de Cobenzl que par celui du comte Razoumowski. Ce fut en vain que ce dernier tâcha d'apaiser le ministre autrichien, en déclarant qu'alors même que la Prusse abandonnerait l'alliance avec les cours impériales, l'impératrice ne changerait pas d'avis au sujet de l'Autriche, et que Catherine avait toujours gardé, même dans des moments critiques, sa présence d'esprit et sa prévoyance. Thugut craignait une attaque de la Bohème par les Prussiens. „On l'occupera", disait-il, „avant que la nouvelle de la marche des armées prussiennes soit arrivée à St.-Pétersbourg. Et dans ce cas ce sera trop tard pour nous prêter un secours efficace." L'ambassadeur répondit: „Est-il possible qu'il n'y ait pas de moyens pour défendre la Bohème? Dans la situation actuelle il faut avant tout songer à la frontière, qui d'ailleurs est très faible. Permettez-moi de vous dire, mon cher baron, que celui qui agit avec quelque courage dans des circonstances pareilles peut remporter de grands avantages. La situation d'ailleurs ne ressemble en rien à ce qu'elle était à l'époque de Frédéric II; le roi Frédéric-Guillaume II manque d'énergie. On saura très bien à Berlin que la communication du traité n'aura eu lieu que du consentement des deux cours impériales et qu'aussi toute démarche ayant pour but de contrarier ces arrangements, pourrait bien coûter très cher à la Prusse."

Ces propos de l'ambassadeur firent de l'impression sur le ministre. Thugut persuada le comte Razoumowski de ne pas expédier son courrier à Berlin, mais de l'envoyer à St.-Pétersbourg pour se procurer de nouvelles instructions. En outre il assura au comte qu'en six semaines la Bohème serait mise en état de défense. Il supplia le comte Razoumowski de persuader l'impératrice à adresser au cabinet de Berlin une déclaration nette et énergique, enfin d'obliger cette puissance à abandonner sa politique funeste à la coalition en général et à l'Empire Germanique en particulier. „Il faut absolument faire savoir à la Prusse", disait Thugut, „que les deux cours impériales sont absolument d'accord tant au sujet des affaires de Pologne qu'au sujet de celles de la France, et qu'on saura supprimer tout ce qui pourrait tendre à contrarier les projets de l'Autriche et de la Russie." Le cabinet de Vienne espérait toujours, que Catherine au moment où la Prusse attaquerait l'Autriche, ferait entrer ses troupes en Prusse. Pour

ne pas perdre un temps précieux l'empereur sollicitait de Catherine la permission de disposer, le cas échéant, des troupes russes à son gré.[1])

Le cabinet de St.-Pétersbourg n'était nullement disposé à accepter les propositions démesurées de l'Autriche dont on était très mécontent. L'impératrice, voyant que l'Autriche hésitait toujours à remplir sa promesse d'abandonner la Wolynie, avait perdu toute patience. Elle chargea Ostermann d'envoyer une dépêche assez forte à Razoumowski, dans laquelle on donnait la preuve que le cabinet de Vienne avait manqué de conscience; en outre le vice-chancelier devait faire remarquer à l'ambassadeur que son manque d'énergie dans cette affaire lui avait attiré la défaveur de la Souveraine.

Razoumowski écrivit dans une agitation extrême au vice-chancelier le 21 mai:

„Je m'empressais de me rendre à la chancellerie d'état. Ce n'était point de nouvelles instances que je portais relativement à l'affaire de Wolynie, mais bien des reproches amers, que j'étais en droit de faire à m-r de Thugut sur l'inexécution de la promesse solennelle qu'il m'avait donnée à cet égard, promesse qui m'a été confirmée par l'empereur lui-même, qui me fit même, en quelque sorte, des excuses et me dit, qu'il allait envoyer des ordres en conséquence, m'autorisant à en faire un rapport à ma cour. C'est sur la foi de cette promesse sacrée que je mandai de suite au maréchal Roumjantzew la très prochaine évacuation des postes autrichiens, et le maréchal ne répondant pas, je crus l'affaire terminée. Je récapitulais tout cela au baron de Thugut, qui s'étendit en excuses et en regrets d'avoir eu l'air de mettre de la mauvaise volonté à se conformer aux dispositions de l'impératrice. M-r de Thugut se confondit en protestations de dévouement pour S. M. I. Il étaya cependant cette apologie de quelques arguments peu fondés sans doute, mais que je n'omettrai pas de consigner ici. Il fallait attendre la bonne saison pour mettre les troupes en mouvement; on craignait, en faisant rentrer les soldats en Galicie, ne pouvoir aussi facilement fournir au maréchal comte Souworow des vivres. Enfin m-r de Thugut m'offrit d'envoyer une lettre de moi au maréchal par

---

1) Dépêche du 15 mai.

estafette pour annoncer l'évacuation. Ma lettre sera rédigée immédiatement et l'estafette expédiée ce soir. Je supplie V. E. de n'attribuer les délais de cette cour-ci qu'aux embarras extrêmes où se trouve son cabinet. M-r de Thugut dirige seul les affaires. Ce ministre, portant une très grande responsabilité, n'est ni par son caractère, ni par ses circonstances particulières en état d'affronter le jugement d'une noblesse malveillante et jalouse, et d'un public injuste. Les revers consécutifs qu'a éprouvés l'état depuis sa gestion, l'aspect inquiétant de l'avenir, ont considérablement abattu son esprit et accru sa disposition naturelle à chercher toujours à temporiser. A cela se joint peu de nerf dans le gouvernement, la marche infiniment compliquée dans les départements, et à toutes ces causes on doit rapporter les malheurs essuyés par une exécution toujours retardée de mesures trop discutées."

„Qu'il me soit permis, m-r le comte," ajouta l'ambassadeur en laissant entrevoir le désespoir dans lequel l'avait plongé la réprimande reçue de St.-Pétersbourg, „d'exprimer ici le sentiment profond, dont j'ai été pénétré à la lecture de votre dépêche, dont le dernier paragraphe me concerne personnellement, quant à l'affaire dont je viens de rendre compte. J'ose me flatter, que les circonstances que j'ai récapitulées, effaceront entièrement l'impression qui en a résulté à mon égard. V. E. a trop longtemps rendu justice à mon zèle pour que j'en appelle avec confiance à son propre témoignage. Je la supplie très humblement de porter aux pieds de S. M. I. celui de la douleur profonde que je ressens, et dont le poids accablerait mon existence, si je n'entretenais l'espoir consolant, que ma conduite justifiera aux yeux de ma Souveraine le zèle sans bornes, que S. M. a daigné honorer jusqu'ici de sa bienveillante approbation."

Ne se bornant pas à cette dépêche le comte s'adressa à Zoubow, à Bezborodko, à Morkow et à sa sœur, m-me Zagriashski, pour s'assurer de leur intervention en sa faveur.

Il écrivit au tout-puissant favori Zoubow:

„Je profite d'un courrier de passage, pour adresser ces lignes à V. E.; le souvenir de ses bontés et l'espoir de leur continuation me font espérer qu'elle voudra bien prendre quelque intérêt aux sollicitations qui me les dictent. L'affaire de la Wolynie, si longtemps différée

dans son exécution à cette cour-ci, par une suite de circonstances, que je ne répèterai point ici, puisqu'elles ont été détaillées dans mes rapports officiels, et qu'elles se trouvent récapitulées dans celui que j'adresse aujourd'hui à m-r le vice-chancelier, m'a attiré dans la dépêche que j'ai reçue avant-hier, par retour d'un courrier autrichien, de doutes sur mon zèle et mon activité. C'est sur ces deux bases, m-r le comte, qu'a reposé toute mon ambition depuis tant d'années que j'ai le bonheur de servir notre auguste Souveraine, et j'ai eu l'inappréciable satisfaction de les voir honorées par la bienveillante confiance de S. M. I. Accablé de l'idée, que cette confiance ait pu être altérée un seul instant, je supplie instamment V. E. de vouloir se faire rendre compte de ma conduite dans l'affaire susmentionnée, et si, comme je crois pouvoir me flatter, elle la trouve justifiée, elle ne me refusera pas, j'en suis persuadé, la grâce de porter aux pieds de S. M. I. l'expression de douleur profonde, dont j'ai été pénétré, et celle de l'espoir que j'ose entretenir d'avoir effacé une impression désespérante pour le dévouement sans bornes, avec lequel je consacre mon existence au bonheur de mériter la bienveillante approbation de ma Souveraine. Cette marque de bonté, d'intérêt, j'ose dire de justice, m-r le comte, si analogue à votre caractère, me pénètre d'avance de la plus vive reconnaissance."

On se hâtait de calmer le comte Razoumowski. „Je puis apaiser vos alarmes," lui écrivit Morkow. „L'impératrice n'était pas du tout fâchée contre vous personnellement; mais ayant expédié la dépêche par un courrier autrichien, on savait très bien qu'elle serait lue, et ce fut la raison pour laquelle on fit usage d'expressions très fortes pour prouver par-là qu'on attachait un grand prix à cette affaire. Rassurez-vous au sujet des dispositions de l'impératrice. Elle sait rendre justice à vos talents et à votre zèle." Nous lisons dans une autre lettre de Morkow en date du 11 juillet: „Voici une lettre du comte Zoubow; je l'ai prié de vous écrire pour apaiser vos alarmes causées par la dépêche du vice-chancelier."

Cependant Razoumowski, frappé au vif par ce désagrément, continuait à s'inquiéter.

Chapitre XI.

Négociations en vue d'une nouvelle coalition (1795—96).

Nous avons parlé plus haut de l'intention de Catherine à se rapprocher de l'Angleterre. Elle tâchait de sonder les vues du gouvernement de la Grande-Bretagne et s'était adressée à l'Autriche pour en avoir des informations. Le baron de Thugut y ayant mis trop de zèle, l'impératrice avait préféré s'adresser directement au ministère anglais. On négociait autant par l'intermédiaire du diplomate anglais à St.-Pétersbourg, Whitworth, que par celui du comte S. Worontzow à Londres. Catherine sollicitait une grande somme non seulement pour continuer la guerre contre la France, mais aussi pour se défendre contre une autre puissance dans le cas où on lui déclarerait la guerre.

Razoumowski étant informé par les lettres de Morkow, que l'impératrice songeait à prendre une part active dans la coalition, sommait le baron Thugut de contribuer par son influence à Londres à rapprocher la Russie de l'Angleterre. Catherine approuvait cette démarche de l'ambassadeur. Mais Thugut ne se hâtait pas, et Razoumowski, s'étant lié avec sir Morton Eden, tâchait par l'intermédiaire de ce diplomate de travailler de son côté à la conclusion de l'alliance projetée par Catherine. Il écrivit à Morkow le 4 juin 1796:

„J'ai cru, mon bon ami, qu'avant l'expédition de ce courrier-ci, j'en recevrai un de vous; il m'était annoncé par l'anglais arrivé il y a près de trois semaines. Je présume maintenant, que les miens auront eu le temps d'arriver dans l'intervalle, et je n'en suis que plus impatient de recevoir des décisions sur les lenteurs et réticences de cette cour-ci. Elle nous en a donné encore un échantillon dans l'affaire du subside

de l'Angleterre, dont on a écrit qu'aujourd'hui. Sera-ce encore ma faute, mon ami? J'en mérite le reproche tout aussi peu, que pour celle de la Wolynie, qui me touche, je vous le répète, bien sensiblement. N'en parlons plus; j'espère qu'on me rendra justice pour le passé, comme pour le présent et l'avenir; cette idée me soutient, et je compte toujours sur la connaissance que vous avez de moi, de mes principes, de ma délicatesse et de mon exactitude. Vous plaiderez ma cause et vous encouragerez mon zèle. Par l'expédition actuelle, mon ami, vous verrez un nouveau tableau de la position désastreuse où on est ici, et que, pour sortir de cet abîme, on n'espère de rédemption que de notre part. Je n'ai pas besoin d'amplifier les représentations de Thugut, et celles dont j'ai cru devoir, à sa sollicitation, faire l'objet de mon rapport officiel. Je vous laisse le soin d'en peser l'importance. Elle sera sans doute combinée avec nos moyens et les considérations, qu'exige la prévoyance dans une crise aussi délicate. Vous m'obligeriez, mon ami, beaucoup de me parler confidément là-dessus. Jusqu'où irons nous? et que ferons nous pour nos alliés dans la cause commune, et sur les sollicitations qu'ils nous adressent? Plus ils fondent leur espoir sur la vigueur de notre intervention, plus elle est par-là balancée dans leur opinion par la crainte, que nous ne répondions pas entièrement à leur gré à l'attente où ils sont. Cela est naturel; je m'en tiens, moi, vis-à-vis d'eux aux assurances les plus positives que je puise dans les ordres qui me parviennent; mais vos commentaires, qui m'ont été si utiles par le passé, me le seraient plus que jamais, pour ma propre direction et pour une infinité de motifs accessoires impossibles à détailler. C'est par confiance que je les sollicite, et je crois y être autorisé par la circonspection, que j'ai toujours mise à m'acquitter de mes devoirs, qui, je l'avouerai, auraient besoin aujourdhui d'une base un peu plus prononcée. Si notre intention est de les servir officieusement, si cette intention n'est contrariée d'aucun côté par nos intérêts particuliers, je suis convaincu qu'un langage péremptoire vis-à-vis des Prussiens les arrêtera tout court, car ils sont persuadés, ou ils veulent le faire accroire, qu'ils sont sûrs de notre inaction, et que dès lors ils n'appréhendent rien dans le monde. Ce raisonnement opère prodigieusement sur les esprits infiniment petits en Allemagne et même dans ce pays-ci.

Je n'ai pas besoin de vous présenter tous les motifs des Prussiens de nous ménager, motifs politiques et intrinsèques. Ils sentent que nous pouvons les abîmer dans leur puissance et dans leur crédit, et il n'y a pas de sacrifices, auxquels ils ne se détermineront à la dernière extrémité. Nous pourrions donc vraisemblablement à peu de frais devenir les arbitres de la situation présente de l'Europe, et nous captiver par la reconnaissance éternelle de nos alliés les plus grandes facilités pour la réussite de nos propres affaires. La Porte ne bougera point cette année; nous sommes sans doute en mesure de tenir en respect les Suédois, et le Danemark paraît disposé à ne point s'immoler à cet allié contre nature. Il faut, direz vous, nous assurer de l'assistance pécuniaire des Anglais, les seuls gens à argent en Europe. Dans ma conversation avec Eden j'ai vu qu'un mouvement énergique de notre part les rendrait fort traitables, pourvu que ce mouvement soit, hors de toute apparence d'équivoque, dirigé pour l'intérêt commun. Il m'a dit qu'il convenait avec moi, que ce n'était plus le moment de porter un faible secours auxiliaire sur le Rhin, à moins que nous n'y fassions marcher une armée considérable, qui en impose aux malveillants et rassure toute l'Europe, mais pourvu que nous attaquions les Prussiens, ce serait remplir le même but et satisfaire également les alliés. Il m'est venu là-dessus une idée conjointement avec Thugut. Je crois qu'il en parlera à l'ambassadeur.[1]) Je n'ai pas jugé à propos d'en faire mention dans ma dépêche. En annonçant l'intention d'effectuer le dessein de l'Impératrice de joindre une armée à celle de l'empereur sur le Rhin, demander passage au roi de Prusse par ses états; rien n'aurait l'air hostile dans cette démarche, et elle opèrerait l'effet salutaire que les alliés sollicitent et attendent de nous. Je ne veux pas m'étendre davantage; je vous parle de confiance, mais je ne veux point abuser de votre temps. Traitez-moi avec confiance aussi, et persuadez-vous que l'emploi le plus utile de mon temps pour le service qui m'occupe sans cesse, c'est de méditer vos instructions et les appliquer à ma conduite. Je vais maintenant vous parler de l'affaire du duc de Polignac. Cette lettre vous sera presentée par son fondé de procuration, qu'il envoie

---

1) Cobenzl.

d'après vos renseignements. C'est le comte de Mussai. Je ne l'avais point vu jusqu'ici, parce qu'il vivait, ainsi que plusieurs autres émigrés, dans la retraite que nécessite leur extrême indigence, mais qui est fort considéré par tous les Français de marque, et mérite bien de l'être, à ce que j'en ai jugé, depuis que son emploi lui a donné accès auprès de moi. J'ai fait en sorte de l'associer avec le courrier, qui part aujourd'hui, pour lui épargner les frais, ou plutôt au duc de Polignac. J'espère que vous avez prévenu le général Pahlen à la frontière; si non, je le charge de remettre mon paquet ou au dit général, ou au courrier, afin qu'il ne soit point retardé à vous parvenir. Ce m-r de Mussai à été muni des instructions du duc sur tous les points, et il est porteur aussi de sa part d'une lettre de remerciements pour l'intérêt que vous avez bien voulu lui témoigner. Il en adresse une autre à m-r le comte de Zoubow dans sa qualité de gouverneur-général du pays, où l'Impératrice daigne l'accueillir. Cette démarche m'a paru n'être point déplacée, lorsqu'il m'a consulté pour la faire. Vous trouverez m-r de Mussai instruit à vous demander sous deux aspects des renseignements, savoir, s'il est question simplement d'un asile industriel pour sa famille, ou s'il plairait à l'Impératrice, d'après un projet qu'a inspiré au bon duc de Polignac le désir de témoigner sa profonde reconnaissance à sa nouvelle Souveraine, en rendant utile à l'état l'asile et l'établissement que S. M. I. veut bien lui accorder. Sous ce dernier point de vue, qui me semble ne pouvoir que devenir avantageux, il vous sera présenté des détails que vous prendrez en considération; et je joins également sous ce rapport un mémoire que le duc m'a prié de transmettre, ainsi qu'une liste des personnes qui composent sa famille, et de celles qui joindraient leurs destinées à la sienne. Toutes ces personnes sont recommandables par leurs mœurs et la vie tranquille et industrieuse qu'elles mènent ici, la plupart en Hongrie du côté de Presbourg. Elles le sont aussi par leur considération pour le duc de Polignac, dont ce dernier motif fait bien l'éloge. Je pense toujours, que pour mieux acheminer cette besogne, dont j'augure favorablement, il serait plus court que le duc ait la permission de se rendre sur le champ à Pétersbourg, soit en personne, soit avec une partie de sa famille, celle par exemple qui tient à lui le plus immédiatement. Adieu, mon bon ami,

je crois avoir tout dit et je m'empresse d'en venir aux assurances que j'aime à vous répéter de mon tendre et inaltérable attachement."

Dans la dépêche du 4 juin que Razoumowski adressait au comte Ostermann, il lui communiqua son entretien avec sir Morton Eden. Le diplomate anglais lui avait fait remarquer qu'en Angleterre on jugeait possible que la Russie ferait usage de la subvention pour des buts étrangers à la coalition. Cette appréhension, selon l'avis de l'ambassadeur, était causée par le manque de clarté dans la manière de formuler l'affaire en question. „J'aime à croire", écrivit Razoumowski, „que j'ai dissipé tous les doutes en précisant les intentions de notre Souveraine. J'ai dit que l'Impératrice prend à cœur les intérêts de la coalition et qu'elle l'assisterait volontiers de toutes ses forces militaires, mais que des considérations de haute importance la forçaient de concentrer ses armées à la frontière de son empire. J'ai fait remarquer en outre que l'Impératrice peut-être aurait besoin de diriger ses troupes contre le roi de Prusse, que l'on juge en Angleterre en ennemi juré de la coalition et en obstacle insurmontable à la réalisation de ses projets. Ménager la Prusse c'est coopérer aux succès des alliés. J'ai ajouté qu'en cas de rupture avec la Prusse l'Impératrice pourrait s'attendre à une attaque d'autres voisins encore, ce qui ne manquerait pas de causer de nouveaux embarras dans ses finances déjà en désarroi, et que c'était la raison pour laquelle elle croyait pouvoir compter sur le secours de l'Angleterre."

Razoumowski était de l'avis que l'Angleterre ne pourrait se refuser à remplir le désir de la Russie et que les affaires de toute l'Europe dépendaient de l'attitude de cette puissance. Tout en partageant l'avis du comte André, sir Morton Eden demandait encore, si la demande de la Russie était absolue ou conditionnelle. Razoumowski répondit que l'impératrice désirait vivement la pacification générale de l'Europe, qui pourrait rendre inutile toute question de subvention; il ajouta qu'à l'avenir on pourrait toujours s'attendre à des circonstances qui causeraient de grands embarras tant à l'impératrice qu'à ses alliés. Eden faisait remarquer que des négociations exigeraient quelque temps, tandis qu'il était urgent de mettre fin sans délai aux intrigues du cabinet de Berlin. Le comte André répondit qu'il ignorait les instructions qu'avait reçues le comte Worontzow, mais qu'on ne pouvait douter des

bonnes dispositions et de la loyauté de Catherine. Eden était de l'avis qu'il fallait faire à la cour de Berlin une sommation appuyée par une démonstration militaire.

Après cet entretien le comte Razoumowski fut persuadé, que sir Morton Eden de même que le baron Thugut avaient expédié des dépêches, qui tendaient à rapprocher l'Angleterre de la Russie.

En effet il fut conclu non seulement un traité d'alliance entre la Russie et l'Angleterre, mais encore un autre entre l'Angleterre et l'Autriche. L'opinion publique en Angleterre était irritée contre la Prusse qui, sentant les désavantages de sa situation, tâchait de regagner les bonnes dispositions des cours impériales. Lucchesini venait plus souvent dans la chancellerie du ministre autrichien et y parlait avec vivacité de l'amitié de la Prusse. Thugut répliquait à ces propos par des lieux communs. En même temps le marquis faisait la cour au comte Razoumowski; il s'entretenait avec lui de la politique et l'assurait, que le roi de Prusse désirait avant tout le maintien de la paix. Lucchesini prétendait que le roi, sachant très bien que Razoumowski exerçait une grande influence sur la marche des affaires politiques en Europe, l'avait chargé d'entrer en relations avec l'ambassadeur russe, et que des négociations entre le marquis et le comte Razoumowski plus que toute autre chose pourraient mener à une pacification générale. Le comte André répondit non sans quelque froideur, que la bonne opinion du roi à son égard le flattait, et qu'il serait toujours prêt à mettre à la disposition de la bonne cause ses faibles moyens.[1]) L'extrême prévenance du diplomate prussien ne fit qu'une faible impression sur l'ambassadeur russe. Ses dépêches laissent entrevoir une haine implacable contre la Prusse, et il continua d'exciter l'impératrice contre cette puissance, à laquelle d'après lui l'Europe devait sa position déplorable.

„Il est certain“, écrivit-il au vice-chancelier le 4 juin, „que la position avantageuse où se trouve la cour de Berlin facilite prodigieusement son double but: d'entraver les opérations de celle de Vienne et de diviser l'Europe. Sa conduite est d'autant plus artificieuse, qu'elle a soin de la couvrir de protestation, qu'elle croit plus propres à donner

---

1) V. la dépêche de Razoumowski du 25 mai.

le change sur ses intentions, et elle les dispense avec art, selon l'effet qu'elle juge pouvoir en résulter d'après les circonstances et l'éloignement des cours, où elle cherche à donner les impressions qui conviennent à ses intérêts. Tel est, je n'en doute pas, le principe qui a dicté la communication prescrite envers moi au marquis Lucchesini. J'ai admiré son éloquence, et j'ai su me renfermer en l'écoutant dans un profond silence, me restreignant à la réponse que j'ai déjà mandée."

En considérant les complications survenues en Europe Catherine désirait plus que jamais en finir avec la question de Pologne, qui avait été résolue déjà par les cours impériales. Il ne manquait au traité de partage définitif de la malheureuse république que la signature de la Prusse. Ce fut là un moyen pour celle-ci de se réconcilier avec l'Autriche. On sait que le partage de la Pologne avait toujours été un sujet de discorde entre la Prusse et l'Autriche. La cour de Berlin tâchait de persuader la cour de Vienne de résoudre à l'amiable la question des territoires de Cracovie et de Sendomir. Les premières démarches faites dans ce but ayant été infructueuses, la cour de Vienne croyait déjà que la Prusse ne s'occupait plus de cette affaire. Cependant le marquis de Lucchesini présenta un jour au baron Thugut une note qui se rapportait à cette question. Le comte André croyait, que la Prusse ne songeait qu'à gagner du temps pour mettre en exécution ses projets hostiles contre les alliés. Cette note contrariait en tout point les dispositions des cours impériales. Le baron Thugut, ayant fait la lecture de cette note au comte André, le pria d'informer le diplomate russe à Berlin, Alopeus, que l'Autriche agirait toujours de concert avec la Russie. Razoumowski écrivit aussitôt dans ce sens à Alopeus, et ce dernier déclara à Berlin que la note remise à Vienne n'empêcherait pas la publication de la convention conclue par les cours impériales au sujet de la Pologne. Malgré cette déclaration Haugwitz continuait à faire la cour au prince de Reuss, pendant que ses agents répandaient en Allemagne le bruit, que la Prusse s'efforçait d'amener l'Europe à une pacification générale. Grâce à ces menées la diète de Ratisbonne déclara à l'empereur, que l'Empire Germanique soupirait après la paix et qu'il fallait entamer des négociations avec la France par l'intermédiaire de la Prusse.

La nouvelle de cette résolution de la diète plongea de nouveau la cour de Vienne dans sa perplexité habituelle.[1]) On avait été persuadé que la majorité de la diète à Ratisbonne voterait la continuation de la guerre. On songea d'abord à des mesures extrêmes et on se prépara à répondre à la diète par un strict refus. Cependant cette conduite, à laquelle l'empereur s'était autrefois décidé dans de pareilles crises, n'était plus possible alors. On craignait qu'une démarche trop brusque et trop hasardée n'amenât le partage de l'Allemagne en deux parties. Razoumowski tâchait dans ses entretiens avec le baron Thugut de nourrir cette crainte. Après de longues discussions dans le ministère on finit par la résolution de ne rien entreprendre, ce qui se conformait à la manière d'agir habituelle du baron Thugut. On ne répondit pas du tout à la résolution de la diète prétextant que la Bohème avait voté avec la minorité.[2])

Des évènements imprévus changèrent la face des choses. Des troubles surgirent à Paris. Dans la France, épuisée par ses crises intérieures, régnait un mécontentement général. Les royalistes se mirent à parler avec la frivolité, qui leur était propre, de la nécessité de retourner aux principes et aux institutions de l'ancien régime. A Vienne on recevait presque journellement des nouvelles qui nourrissaient l'espérance, que la révolution succomberait dans sa lutte contre la réaction. Le général Pichegru, qui s'était distingué dans les Pays-Bas, fut nommé commandant de la ville de Paris le 2 avril (3 germinal). On savait à Vienne qu'il entretenait des relations avec les émigrés. L'espoir que la réaction finirait par triompher en France causa un changement soudain des relations entre l'empereur et la diète de Ratisbonne. Au lieu de répondre à la résolution de la diète par un refus brusque, on lui envoya une note gracieuse. François II déclara qu'il était de même disposé à contribuer à la pacification générale, mais qu'il ne songeait pas à solliciter une trêve. Il ajouta que tout projet de paix, qui garantirait l'intégrité de l'Allemagne, aurait son approbation, et qu'en se fondant sur ce

---

1) V. la dépêche de Razoumowski du 27 juillet.
2) V. la dépêche de Razoumowski du 4 juillet.

principe il accepterait l'intermédiaire de la Prusse, dont il avait été question dans la résolution de la diète.

Le comte Razoumowski approuvant cette note écrivit le 27 juillet au vice-chancelier, qu'on pouvait s'attendre au succès de la bonne cause en France et qu'une démonstration militaire de l'Autriche sur le Rhin ne manquerait pas de faire avancer les négociations et de mener à une pacification générale.

En attendant, le malheureux prisonnier, que l'Europe après la tragédie de l'an 1793 avait reconnu roi de France sous le nom de Louis XVII, finit ses jours dans son cachot. En vertu des lois fondamentales de l'ancienne monarchie le trône ne pouvait rester vacant. „Le roi est mort, vive le roi!“ Catherine s'empressa de reconnaître le comte de Provence, héritier légal de la couronne, roi de France. Elle n'avait jamais cessé de prêcher à ses alliés qu'il ne fallait en aucune circonstance oublier le principe, au nom duquel on luttait contre la France. L'impératrice était restée de l'avis, que les armées de la coalition n'auraient de succès et ne pourraient compter sur la coopération des mécontents en France qu'à condition qu'on s'abstiendrait de toute convoitise et qu'on n'aurait en vue que la restitution de l'ancien régime. Elle faisait remarquer en même temps que si l'on songeait à la paix, il ne fallait pas la conclure avec une bande de vagabonds, mais avec un gouvernement légitime.

Morkow écrivit à Razoumowski le 18 janvier 1794:

„Il ne s'agit pas de faire une paix avec les Français, mais de les pacifier chez eux, soit par la force externe, soit, ce qui est bien plus praticable, par une contre-révolution interne. Pour parvenir à ce dernier but il serait, ma foi, temps de mieux articuler qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, que c'est pour la royauté et pour le roi de France qu'on combat. Tous les ménagements, toutes les réticences qu'on a montrés à cet égard, ont été très nuisibles à la bonne cause ... Ces possessions de villes et de territoire qu'on prend au nom de tel ou tel souverain étranger, effarouchent indistinctivement l'imagination de tout Français, à quelque principe qu'il tienne. Au lieu que si l'on s'annonçait, comme agissant en faveur du roi de France et du rétablissement du bon ordre et d'un gouvernement légal et régulier, on pourrait se flatter d'une plus grande

division des esprits dans l'intérieur, et par conséquent d'une plus grande facilité de conquêtes et d'une plus prompte réduction du royaume." ... „Les revers éprouvés par les Autrichiens dans cette campagne", écrivit-il le 27 août, „ont plus affligé qu'étonné l'Impératrice. Vous verrez par la lettre qu'elle vous adresse[1]) ce qu'elle pense de la manière, dont il faut faire cette guerre. On en a été bien éloigné, et il est naturel qu'on ait essuyé des malheurs. On y sera exposé aussi longtemps qu'on ne prendra pas le parti qu'elle conseille. Il est tout aussi absurde de penser à dompter de vive force une nation nombreuse levée en masse, que de songer à faire la paix avec elle, tant qu'elle ne sera pas réorganisée. Les idées de cette paix désirée, ou même recherchée par l'empereur, sont revenues ici depuis bien longtemps. On les a traitées de pures visions. En effet, comment et avec qui faire la paix? Est-ce en se soumettant à recevoir chez soi l'ordre de choses introduit dans cette malheureuse France? Ni l'empereur, ni ses ministres, ni rien de ce qui tient à un état social, ne sauraient y trouver leur compte. Est-ce avec Robespierre ou ses pareils, qu'on aurait signé cette paix? La guillotine en aurait bien vite tranché les nœuds avec les têtes de ceux qui l'auraient conclue. On ne peut espérer de paix et de tranquillité stable et permanente, que lorsqu'un gouvernement stable et permanent existera en France. Or, ce n'est pas un gouvernement révolutionnaire, tel qu'il est à présent, qui peut être susceptible de ces deux qualités. Quiconque en pense différemment, est un imbécile ou un complice de ces scélérats de jacobins..... Il n'y a que l'embarras extrême, où se trouve la monarchie, qui puisse excuser la conduite de m-r Thugut."

Les monarques, qui avaient dirigé leurs armées contre la France, et qui n'avaient pas pu soutenir la lutte contre la révolution, étaient loin de partager les vues de l'impératrice Catherine. On ne prêtait aucune attention au comte de Provence, qui se faisait nommer régent depuis la mort de son frère. Il convenait mieux aux alliés d'ignorer le prétendant, qui pouvait bien songer à protester contre l'occupation de provinces françaises. Ce ne fut que l'évêque de Trèves, Clément, qui, se trouvant à Coblence, offrit un asile au comte de Provence son

1) Cette lettre n'a pas été conservée.

neveu. Mais lorsqu'après tant de défaites il fallut dissoudre l'armée des émigrés, on enferma le malheureux comte de Provence à Hamm près de Düsseldorf, où il fut traité à peu près en prisonnier. Enfin il réussit non sans peine à trouver un asile à Vérone, où il jouit de la protection de la république de Venise. Ce fut là qu'il reçut la nouvelle de la mort de son neveu et qu'il notifia à l'Europe son avènement au trône de ses ancêtres.

Catherine exigeait par l'intermédiaire du comte Razoumowski que la cour de Vienne reconnût le roi Louis XVIII, ce qui ne se conformait nullement aux projets du ministère autrichien. Thugut répliqua à la sommation de l'ambassadeur russe, qu'on ne demandait pas mieux que de complaire à l'impératrice, mais que dans ce cas particulier il y avait des obstacles insurmontables. Il ajouta que si le comte de Provence entrait en France, l'empereur n'hésiterait pas à le reconnaître roi, mais qu'actuellement cela lui était impossible. En outre le ministre autrichien faisait remarquer, que le comte de Provence pourrait bien réclamer toutes les provinces que les armées alliées occuperaient en cas d'une campagne heureuse. „L'empereur", disait Thugut, „s'est déclaré tout à l'heure en faveur du rétablissement de la paix. Au moment même où il reconnaîtrait le comte de Provence roi, il faudrait renoncer à tout espoir d'avoir la paix." Dans tout ce que disait Thugut, se laissait entrevoir la présomption autrichienne, qui disposait de la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Cependant les espérances du cabinet de Vienne furent déçues. Le 13 vendemiaire (5 octobre) la France eut sa nouvelle constitution, qui s'opposait à tout projet de réaction. Ce même jour commença la carrière de celui, qui devait diriger pendant vingt ans non seulement les destinées de la France, mais aussi celles de toute l'Europe. La descente que les émigrés, soutenus par l'Angleterre, avaient tentée à Quiberon, finit par une défaite complète. Les opérations militaires, qui tendaient à seconder l'action des émigrés dans la Vendée, ne furent qu'une suite d'insuccès. La forteresse de Luxembourg fut occupée par les Français; Jourdan ayant traversé le Rhin s'empara de Düsseldorf; l'armée autrichienne sous le commandement de Clerfayt recula après la reddition de Mannheim.

Les échecs diplomatiques égalaient les échecs militaires. Des intrigues mesquines, une incapacité absolue, la trahison — voilà les traits saillants et caracteristiques de cette guerre. Le général Pichegru tout en repoussant les alliés, entra en négociations avec le prince de Condé par l'intermédiaire du libraire Fauche-Borel. Les négociations échouèrent par suite du manque de tact du général Wurmser, qui y prit part; elles furent entravées en outre par la trahison des ministres bavarois Hompesch et Oberndorf, qui rendirent aux Français les villes de Düsseldorf et de Manheim. L'influence de l'empereur sur les affaires de l'Allemagne diminuait de jour en jour. Le landgrave de Hesse-Cassel conclut séparément la paix avec la France; le duc de Wurttemberg et le margrave de Bade avaient les mêmes intentions, et l'électeur de Saxe rappela ses troupes auxiliaires de 10 000 hommes. On reçut ces nouvelles à Vienne sans rien entreprendre. Razoumowski écrivit au vice-chancelier Ostermann le 5 septembre:

„L'unique moyen pour la cour de Vienne, de labourer l'impression et les alarmes de l'empire et déjouer les intrigues de sa rivale, serait d'agir avec vigueur et de faire mouvoir une armée immense. Je ne cesse de le représenter chaque jour conjointement avec le chevalier Eden, mais sans succès.“

Nous lisons dans une lettre du comte S. Worontzow à Razoumowski en date du 8 septembre:

„Le départ du courrier est motivé par l'inquiétude bien justifiée du gouvernement britannique sur la conduite de la cour où vous résidez. On ne sait qu'en croire ici. Il paraît au ministère anglais que l'empereur et m-r le baron de Thugut sont de bonne foi pour la continuation de la guerre, et d'un autre côté tout ce qui est arrivé depuis l'automne passé et ce qui se fait actuellement a un air si louche, qu'on ne sait qu'en croire... On est forcé de croire, qu'il y a quelque trahison à Vienne de la part de ceux qui sont à la tête des départements des finances et de la guerre, qui s'entendent et entravent tout... Quelqu'un m'a dit, que le duc d'Alcudia, ayant envoyé demander à Florida-Bianca sur la paix qu'il comptait faire, reçut pour réponse que quand on fait la guerre si ridiculement, il vaut mieux la finir que de la continuer de cette manière. En vérité on pourrait dire la même

chose à la cour où vous résidez. Cela me fait saigner le cœur, car je ne vois dans tout ceci que le malheur de la maison d'Autriche que j'aime, et les triomphes des Prussiens et des Français que je déteste également. Éclairez-moi, m-r le comte, sur l'étrange manière dont les choses vont chez vous.“ 1)

Il y avait entre l'Autriche et la Grande-Bretagne des démêlés causés par l'emprunt de six millions de livres Sterling que l'Autriche allait recevoir pour la continuation de la guerre. On avait expédié à Londres le comte Pergen, proche parent de la comtesse Razoumowski, pour négocier cet emprunt. Ce diplomate s'aliéna par son manque de tact toute la société de Londres, et le comte S. Worontzow se plaignait amèrement dans ses lettres au comte Razoumowski de la conduite du comte Pergen. Le ministère anglais faisait de son mieux pour faciliter l'emprunt que sir Morten Eden avait promis au gouvernement autrichien. Cependant l'affaire ne manquait pas de difficultés vu le peu de crédit, dont jouissait l'Autriche dans la haute finance de la Grande-Bretagne. Thugut à son tour, toujours méfiant et soupçonneux, entravait la marche de l'affaire par sa mesquinerie. Puis le gouvernement autrichien hésitait à fixer la somme d'argent, dont il s'agissait. Il était apparemment de l'avis, que c'était un cadeau que l'Angleterre allait lui faire, et ne cacha pas son étonnement, lorsqu'on exigea de lui le paiement des intérêts de la somme en argent comptant.

En attendant, les opérations militaires n'avançaient pas. Le feld-maréchal Clerfayt, dénué de moyens et n'ayant pas de provisions pour nourrir ses soldats, ne faisait rien et se contentait de suivre les succès de l'ennemi. Les troupes du général Wurmser se trouvaient dans le même état de désarroi. Tous les généraux autrichiens demandaient de l'argent, et le gouvernement ne pouvait leur en donner. Enfin Thugut se décida à s'entendre sur l'affaire de l'emprunt; l'argent fut expédié sur deux frégates à Hambourg, où il resta longtemps sans qu'on en put faire usage. Worontzow écrivit à Razoumowski en parlant de l'Autriche: „On dirait vraiment, que chacune de ses tentatives a pour

1) Archives du prince Razoumowski.

but de montrer son impuissance militaire. La conduite de Thugut est révoltante.“

Les négociations au sujet du partage de la Pologne continuaient toujours. Une conférence réunie à St.-Pétersbourg et composée de Zoubow, d'Ostermann, de Bezborodko, du comte Louis Cobenzl et du diplomate prussien, comte Tauentzien, s'en occupa plus d'une année, sans aboutir à un résultat. Le traité conclu entre l'Autriche et la Russie, formant la base des négociations, le comte Tauentzien s'efforçait de démontrer, que l'Autriche avait été favorisée d'une manière démesurée, et que la Prusse ne voulait pas rester en arrière. Pour gagner le favori Zoubow, qui jouissait alors d'une influence énorme sur les affaires, il lui offrit de la part du roi Frédéric-Guillaume II une principauté en Pologne, formée de quelques provinces et située entre les frontières russes et prussiennes. On déclina cette proposition, et ce fut Zoubow lui-même, qui insista dans les conférences sur la nécessité d'accorder à l'Autriche comme compensation pour la guerre contre la France les provinces de Cracovie et de Sendomir, qui avaient été convoitées par la Prusse. La question de Cracovie présentait les plus grandes difficultés. Tauentzien se refusa à plier dans ce qui concernait cette affaire, tandis que Zoubow en défenseur des intérêts de l'Autriche insistait sur ce point, déclarant en même temps qu'il consentirait volontiers à d'autres concessions en faveur de la Prusse. Cobenzl à son tour ne se prononçait sur rien, prétextant son manque d'instructions. On approchait d'une rupture totale. C'est alors que Catherine adressa au roi Frédéric-Guillaume II une lettre autographe, qui eut l'effet désiré et força la Prusse à changer d'attitude. Une copie de cette lettre fut envoyée par l'impératrice à l'empereur François II.

Morkow écrivit à Razoumowski le 29 août: „J'espère que ce courrier sera le dernier, qui vous porte des nouvelles sur les affaires polonaises. Cela dépendra de la cour auprès de laquelle vous êtes accrédité. Nous nous sommes conformés aus vues de l'Autriche. Les points sur lesquels nous exigeons quelques concessions sont de si peu d'importance, que nous ne doutons pas de l'assentiment de la cour de Vienne. Il est vrai que la frontière de Cracovie est indécise; mais cela ne saurait nuire aux intérêts de l'Autriche, qui pourra toujours influer sur la marche

des affaires de la commission chargée de la démarcation définitive. Tâchez de rendre Thugut moins entêté et surtout moins hostile. Une fois les affaires de Pologne terminées il peut compter sur la faveur de notre cour. Cette négociation achevée, la Russie pourra déployer plus d'énergie et de force dans d'autres affaires plus importantes encore. Agissez de manière que Cobenzl soit muni des plein-pouvoirs indispensables; exigez avant tout qu'on lui donne carte blanche pour accéder à tout ce qui pourrait être de quelque avantage pour la Prusse sans nuire aux intérêts de l'Autriche. On était convenu avant la signature de l'acte définitif du partage de prendre en considération les particularités locales. Sans que la signature ait eu lieu, les points convenus sont déjà obligatoires. Il ne faut pas s'emparer de territoires inutiles et exciter par-là l'envie et la méfiance. S'il n'y a pas moyen d'étouffer la haine, il faut au moins la dissimuler, surtout au moment où l'on compte inviter la Prusse à accéder de nouveau à la coalition. Je sais très bien, mon cher comte, que vous n'avez pas besoin de conseils pour rendre des services à votre gouvernement, mais je ne vous cacherai pas que tout votre avenir dépendra du succès des affaires de Pologne. L'ambassadeur autrichien m'a dit en secret, qu'il attend de sa cour une récompense très considérable. Vous aurez de même le droit d'en recevoir une de la vôtre. Ce sera une occasion favorable de réaliser vos espérances. Vous savez qu'on a fait beaucoup ici au profit de quelques personnes. J'ai reçu 4000 paysans dans la Podolie. Malheureusement il n'a pas dépendu de moi de vous faire prendre part à cette pluie de faveurs aussi généreuses que prodigues et inconsidérées. On m'a dit que ce n'était pas votre tour et que vous aurez ce qui vous est dû à l'époque où les affaires polonaises seront terminées. L'échange des ratifications sera le moment, où vos désirs pourront être remplis. Ce sera alors que vous pourrez songer à entreprendre une course aux eaux et à faire un voyage en Russie.“ [1])

Le comte André écrivit au vice-chancelier le 19 septembre:

„Dans l'audience particulière, où je remis à l'empereur la lettre de notre auguste Souveraine, j'ai représenté à S. M. les considérations,

---

1) Archives du prince Razoumowski.

qui portaient l'Impératrice à désirer, que l'accord le plus parfait entre les trois cours mît promptement fin au sort de la Pologne, et que S. M. I. ayant autorisé son ministère à se prêter à quelques conciliations dans les dernières conférences tenues à Saint-Pétersbourg, elle espérait que son intime allié justifierait par son acquiescement la confiance, à laquelle l'Impératrice se croyait des droits, par son attachement à l'empereur et aux intérêts de la monarchie. L'empereur m'a réitéré avec effusion l'expression de son dévouement envers l'Impératrice, et me parla de la position fâcheuse des affaires. Il fonde tout son espoir sur S. M. I. et me signifia une grande satisfaction du contenu de la lettre de l'Impératrice au roi de Prusse. Le baron de Thugut m'a enfin annoncé, que le comte de Cobenzl sera autorisé à souscrire pleinement aux termes proposés par notre cour, pour terminer l'objet des conférences interrompues, se prêtant aux concessions que j'ai eu ordre d'annoncer ici, dans l'espoir que sous les auspices de S. M. I. ces concessions seraient stipulées et surveillées de manière, à ne pas léser l'intérêt essentiel de l'empereur, qui, en se déterminant de resserrer les bornes de ses acquisitions en Pologne, souhaiterait que cette restriction se portât de préférence sur la Masovie entre le Boug et la Vistule, plutôt que du côté des limites du palatinat de Cracovie, mais que cette restriction ne serait pas de nature à entraver l'arrangement définitif. On n'a pas fait de difficulté de m'avouer la crainte, que le changement opéré par le passage du Rhin, à la connivence manifeste des Prussiens, et la reddition de Manheim n'influent sur les négociations de St.-Pétersbourg, en donnant au roi de Prusse le moyen d'en éloigner la conclusion... Je témoignais à m-r de Thugut le désir, que le comte de Cobenzl soit chargé de terminer l'affaire du partage, ainsi que la question des dettes tant de la république que du roi, et enfin celle des sujets mixtes. Le baron me dit, que m-r de Cobenzl lui mandait, que l'évaluation de la dette était énorme; aussi espérait-il qu'elle serait repartie proportionnellement aux lots respectifs, et que l'Impératrice daignerait avoir égard à l'épuisement de l'Autriche. Quant aux sujets mixtes, m-r de Thugut adhère au projet d'annéantir ce titre, en déterminant ceux qui le portaient au choix d'une seule domination."

Le 13 octobre on signa le traité du partage. Morkow écrivit à Razoumowski: „La facilité à réaliser cette grande et magnifique affaire a dépassé mes espérances. J'attends avec impatience l'échange des ratifications qui vous permettra d'obtenir enfin la récompense désirée. S'il en est ainsi, je serai parfaitement heureux."

Le comte André lui répondit le 10 novembre:

„Je ne vous écris aujourd'hui, mon bon ami, que pour vous accuser la réception de votre lettre par le courrier du comte de Cobenzl, et vous témoigner ma joie de ce que la besogne si délicate et si importante du partage soit enfin terminée. Je suis charmé que vous ayez été satisfait de l'empressement qu'on y a mis ici. C'est une suite de la confiance qu'on a et qu'on veut maintenir à notre égard, dans la conjoncture très compliquée où sont les affaires. On compte essentiellement sur notre assistance pour l'issue des évènements. Le courrier qu'expédie le baron de Thugut, porte les ratifications de la triple alliance, ainsi que celles du traité de partage. L'ambassadeur recevra en même temps les instructions préliminaires, touchant les bases du concert qu'on est impatient d'établir par rapport aux affaires de France. Je n'entrevois pas de discussions sur cette matière, dont le baron de Thugut a causé avec moi à plusieurs reprises, mais sur laquelle je ne verrai son travail qu'après le départ de ce courrier. En réclamant nos promesses de joindre activement la coalition, il m'a parlé précédemment d'une armée russe sur le Rhin; il convient maintenant qu'il serait plus utile, que nous conservions la plénitude de nos forces pour en imposer au roi de Prusse, qu'en ne fournissant que 12 ou 15 m. hommes de débarquement aux Anglais, ainsi que l'Impératrice en avait l'intention il y a deux ans, mais il désirerait que l'on stipulât des mesures à l'égard de cet Empire Germanique si difficile à mener, et qu'on en prît d'autres pour rendre la campagne prochaine décisive, sans en exposer les progrès à des retards, faute d'avoir prévu les évènements en bien ou en mal. Reste à voir, ce que deviendra l'Angleterre et quelle assiette y prendront les affaires à la suite de la première effervescence, qui a éclaté à la rentrée du parlement. Je me bornerai à vous dire, mon ami, qu'on est ici bien déterminé à employer de grands moyens, pourvu que notre triple union se maintienne et qu'on est, quant à nous, pénétré de ré-

connaissance pour le passé et d'espoir pour l'avenir. L'affaire de Pologne a été vivement sentie et appréciée dans le public; en ajoutant à la gloire de notre Souveraine, elle lui acquiert un nouveau titre à la vénération de l'Europe. Je ne vous parle point de moi. Je vous ai tout dit par mon dernier courrier; j'attends les résultats avec la confiance que je mets depuis longtemps dans votre amitié. Recevez, cher ami, l'assurance de celle que je vous ai vouée pour la vie.“

Cependant les deux amis devaient être déçus. Razoumowski ne reçut que le ruban de l'ordre de St.-Wladimir. Il n'était pas plus question d'une récompense en argent que d'une augmentation de traitement ou d'une terre dans les provinces récemment acquises. Le comte André n'était donc pas à même de remédier à l'état déplorable de ses affaires domestiques. Une tabatière avec le portrait de l'empereur François ayant la valeur de 6000 ducats n'était pas suffisante pour mettre fin à la gêne de l'ambassadeur. Il lui fallut réiterer ses sollicitations. Il écrivit le 30 juillet 1796 au comte Bezborodko: „J'avais espéré vous entretenir de bouche de mes affaires, mais mes occupations ne me permettent pas de faire un voyage en Russie. Vu la cherté de la vie à Vienne mes moyens ne suffisent pas, quelque modestes que soient mes besoins. Je n'ai que le traitement dont jouissait mon prédécesseur, quoique je n'aie pas la dixième partie de ses revenus. Je ne reçois de mes terres que 20 000 roubles, tandis que les revenus du prince Golitzyn s'élevaient à une somme de 200 000 roubles sans compter un capital de plus d'un million, qui lui fournissait ici des intérêts toujours croissants. Je suis criblé de dettes. J'avoue que j'avais espéré profiter de la distribution des terres, qui eut lieu après le premier partage de la Pologne. Pour éviter la ruine totale je me suis décidé à remettre à l'impératrice une pétition à ce sujet, espérant que Sa Majesté prendra en considération l'état critique où je me trouve. Je compte de même sur les bonnes dispositions, sur l'équité et la sollicitude de votre Altesse. Vous ne vous refuserez certainement pas à appuyer ma demande,“ etc. Pourtant cette humilité ne servit à rien.

En même temps on avait reçu à Vienne non sans quelque froideur la nouvelle du règlement définitif des affaires de Pologne. L'attitude du ministère autrichien était toujours en rapport avec la marche des

opérations militaires au bord du Rhin. L'insuccès faisait toujours baisser le ton du baron Thugut, tandis que des avantages remportés le rendaient ordinairement fier et hautain. Les plaintes amères et les humbles sollicitations faisaient alors place à l'ironie et aux propos arrogants. Le bonheur souriait un moment à l'Autriche. Le général Quosdanowitch parvint à remporter près de Handschuchsheim un avantage sur l'armée française qui se trouvait sous le commandement du général Pichegru. Les troupes impériales avancèrent. On sentait revivre l'espérance à Vienne, et le baron Thugut déclara d'un air mécontent à l'ambassadeur russe, que si l'on ne s'était pas hâté d'achever cette affaire, les nouvelles des succès de l'armée autrichienne auraient assurément exercé une influence favorable sur les négociations, et que par conséquent le partage aurait eu lieu à des conditions beaucoup plus favorables pour le cabinet de Vienne. L'ancienne haine du ministre autrichien contre la Prusse se ranimait à cette occasion. Ayant appris à sa grande surprise que la Prusse allait rentrer dans la coalition, le baron Thugut fit remarquer, que l'on ne saurait se fier aux assurances mensongères du comte de Tauentzien, qui ne visait qu'à semer la discorde entre les deux cours impériales. D'après l'avis de Thugut on ne pouvait mieux déjouer les intrigues de la Prusse que par des déclarations nettes, appuyées par des démonstrations militaires. Il craignait de nouvelles tentatives de la Prusse en Pologne et songeait avec peine à la nécessité de les combattre avec les troupes autrichiennes, que l'on devrait rappeler des bords du Rhin. Le prince Reuss, qui se trouvait à Berlin, ainsi que le général Harnoncourt, qui représentait les intérêts de l'Autriche en Pologne, étaient d'avis qu'on ne pouvait pas s'attendre à un recul de la Prusse. Aussi le baron Thugut exigea, que le comte Razoumowski fît de son mieux pour faire occuper par des troupes russes le territoire entre le Boug et la Vistule échoué en partage à la Prusse. Ce fut en vain que Razoumowski s'efforça de démontrer le peu de fondement des appréhensions du cabinet autrichien et de prouver qu'en vertu de la note remise au comte de Tauentzien avant la fin de la conférence la cote-part de l'Autriche était précisée; ce fut en vain qu'il ajouta, qu'on avait déclaré au diplomate prussien qu'on songerait avant tout aux obligations qu'on avait envers l'Autriche:

le ministre autrichien, ne se calmant point, Razoumowski se résolut enfin à adresser au chef des troupes russes en Pologne, le feld-maréchal Souworow, une lettre assez obscure, qui prouvait bien que l'ambassadeur sentait bien la situation difficile, dans laquelle il se trouvait, en cédant aux instances irréfléchies du baron Thugut. Nous lisons dans cette lettre ce qui suit:

„S. M. notre auguste Souveraine, venant à terminer l'arrangement définitif du partage de la Pologne, de concert avec S. M. l'empereur et S. M. le roi de Prusse, et ne restant plus maintenant qu'à procéder à la démarcation des limites respectives entre les trois puissances, la cour de Vienne a jugé à propos de nommer en qualité de commissaire à cet effet le colonel du génie marquis de Chasteler, chargé de se rendre directement à Varsovie auprès de V. E. et muni pour elle d'une lettre de S. M. l'empereur. C'est lui-même, m-r le maréchal, qui aura l'honneur de vous remettre la présente. Je me suis d'autant plus empressé de la lui confier, qu'il doit être déjà personnellement connu de V. E., ou du moins qu'il se glorifie d'avoir été à même, durant la dernière guerre avec les Turcs, de lui rendre son hommage. Veuillez, m-r le comte, agréer le mien dans cette occasion-ci, où le sort de la Pologne est à jamais fixé, et où je ne puis qu'éprouver un nouveau sentiment d'admiration pour la personne de V. E., dont la valeur et l'habileté ont toujours si efficacement secondé les grandes vues de l'Impératrice pour la gloire de son règne et l'intérêt de notre patrie, heureuse d'être soumise à ses lois. Une époque aussi mémorable ne peut être consignée dans les fastes de l'Europe, sans que le nom de V. E., ses brillantes actions et l'importance de ses services n'y soient autant de fois rappelés et présentés à l'étonnement des siècles à venir. Jouissez désormais, m-r le maréchal, du plus beau des triomphes, celui que les hommes de tous les temps ont destiné à votre gloire. L'empereur lui-même, dans le choix qu'il a fait du marquis de Chasteler, n'a pensé qu'à donner à V. E. un nouveau témoignage de ses sentiments distingués pour elle, cet officier réunissant, m-r le maréchal, à l'avantage de vous être connu, celui d'un grand mérite personnel et d'être en état plus que personne de vous rendre compte de tout ce qui s'est passé durant la présente guerre, où il a été continuellement

en activité, et où il a eu le bonheur de se distinguer, autant par son habilité que par sa bravoure. Un autre motif que S. M. a eu en vue dans la missive de m-r de Chasteler, c'est celui de faire prier V. E. de ne point laisser évacuer aux troupes sous ses ordres la portion de territoire entre la Vistule et le Boug, jusqu'à leur confluent, échue en partage au roi de Prusse, jusqu'à ce que la démarcation soit absolument terminée du côté du palatinat de Cracovie, afin de prévenir par-là tout empêchement litigieux que pourrait susciter la cour de Berlin dans cette partie de ses nouvelles acquisitions contre les intérêts de la cour de Vienne et les intentions de la nôtre. La même réquisition m'a été adressée par le ministère, et comme une entière déférence de ma part, pour ce qui peut être agréable à cette cour-ci ou utile à ses intérêts, se rapporte à l'intimité des deux cours Impériales, je n'ai pu me refuser à consentir d'en écrire à V. E. En y satisfaisant, je ne fais que m'acquitter d'une démarche, qui ainsi motivée ne peut avoir d'effet qu'en conformité des instructions que V. E. ne manquera pas de recevoir relativement au même objet, sollicité directement auprès de notre cour en dernier lieu par celle-ci, que j'ai soumis également à son approbation, en sorte que quelque portée que soit d'ailleurs V. E. à céder à ma présente sollicitation en faveur de la cour de Vienne, elle aura tout le temps d'y condescendre, jusqu'à ce qu'elle soit instruite plus positivement des véritables intentions de S. M. à cet égard."

Il n'y eut que le débonnaire empereur François qui se réjouit sincèrement de la nouvelle du partage de la Pologne, lorsque le comte Razoumowski lui remit une lettre autographe de Catherine. Il abonda en expressions de reconnaissance et de dévouement. L'ambassadeur à son tour lui répondit, qu'il était chargé par l'impératrice de lui dire, qu'elle avait été enchantée de pouvoir à cette occasion se rendre digne de sa confiance et agir conformément aux vues de l'Autriche.

Le ton du baron Thugut s'adoucit de nouveau. L'Autriche avait besoin du secours de la Russie, et le ministre en entretenait fréquemment l'ambassadeur. Il est facile de trouver le mot de cette énigme: le bonheur ne souriait plus aux armées autrichiennes. Le cabinet de Vienne vit compromettre ses succès antérieurs par des défaites. Sans doute Wurmser avait occupé Manheim, et Clarfayt avait battu les

Français près de Laubenheim et les avait repoussés au delà de la Moselle. On pouvait s'attendre à des opérations décisives. Cependant on ne songeait pas moins à des négociations avec le général Pichegru, espérant qu'on pourrait gagner par-là la Lorraine et l'Alsace. Le géŕéral Wurmser exigea que Pichegru, qui avait entamé des négociatons directes avec le roi Louis XVIII, lui rendît Strasbourg. Une trève que Clerfayt avait conclu avec les Français pour donner quelque relâche aux armées, fut prolongée à Vienne jusqu'à un terme indéfini. Le feld-maréchal s'était rendu à Vienne pour y faire part au gouvernement de ses projets ultérieurs et pour y proposer des réformes dans l'administration militaire. Il faut avouer que les abus des intendants et les désordres dans l'organisation de l'armée étaient au comble. On fit à Vienne au feld-maréchal un accueil très froid, ce qui le froissa beaucoup. Il donna sa démission et mourut peu après. Ce fut ainsi que le gouvernement se priva d'un des meilleurs généraux de son armée.

Le général Pichegru, qui d'ailleurs n'avait pas prêté attention aux propositions du général Wurmser, fut rappelé à Paris. Il eut pour successeur le général Moreau. On ne pouvait continuer avec ce général les négociations commencées avec le précédent. Les belles victoires des Autrichiens n'eurent aucun résultat, et l'Autriche, privée de moyens et d'alliés, se trouva de nouveau en danger. Il fallait de nouveau s'adresser aux Anglais pour avoir de l'argent et aux Russes pour avoir des renforts. Mais on fit preuve dans ces négociations de manque de tact et d'énergie. Thugut se plaignait dans ses entretiens avec le comte Razoumowski de la marche lente des négociations avec les ministres anglais. Mais en même temps Worontzow écrivit à son collègue à Vienne, qu'en vérité les négociations n'étaient pas entamées, et que le cabinet autrichien hésitait à se prononcer nettement sur le but de l'emprunt en question. Il s'était borné à des allusions plus ou moins obscures. En outre l'affaire du premier emprunt n'était pas encore réglée. L'opinion publique en Angleterre désapprouvait la continuation de la guerre, et le gouvernement songeait à se rapprocher du Directoire. Ces nouvelles alarmaient les ministres autrichiens, qui blâmaient les vues du gouvernement britannique.

Razoumowski écrivit au vice-chancelier le 9 janvier 1796:

„De toutes les puissances engagées dans la guerre actuelle la maison d'Autriche est la seule, qui par suite des circonstances malheureuses se trouve avoir, à frais énormes, fait des pertes très sensibles. Le mauvais effet, qu'a produit l'inaction funeste de ses armées pendant la dernière campagne, n'a été que faiblement effacé par les succès, qu'elles ont obtenus en automne. L'Empire Germanique aliéné à la cause commune et désorganisé par les ressorts multipliés qu'on y a fait mouvoir, a conservé son penchant pour la paix et sa répugnance de se prêter aux vues de la cour de Vienne pour la continuation de la guerre. L'intention de celle-ci à cet égard était bien franche, j'ose vous le répéter, m-r le comte, en confirmation de tout ce que j'ai eu l'honneur de vous mander, il y a quelques mois. Elle croyait la partager intimement avec l'Angleterre, et les traités conclus respectivement sur cette même base dans le cours de cette année, lui semblaient un garant certain des assurances qu'on ne cessait de lui renouveler de Londres. La mission du sieur Jackson[1]) a donné le premier éveil à sa méfiance. L'expédition de Bretagne manquée, la conduite molle des Anglais dans la Méditerranée, à laquelle on attribue en grande partie les succès des Français dans la rivière de Gênes, enfin la rentrée du parlament et la déclaration du roi, et plus que tout cela les notions, qu'on prétend avoir sur les allées et venues des émissaires et agents entre la France et l'Angleterre, toutes ces causes ont concouru à consolider l'opinion du ministère autrichien, que le cabinet de St.-James, ayant acquis de grandes possessions dans les deux Indes, l'île de Corse, enrichit son commerce aux dépens de ses voisins, dont l'épuisement et la désorganisation lui assurent pour longtemps la domination des mers, cet objet fondamental de sa politique orgueilleuse, les ministres anglais chercheront à saisir la première possibilité d'amener une paix, qui, en assurant les avantages de la nation, assurera aussi leur propre triomphe dans l'administration, qu'ils sont si jaloux de maintenir entre leurs mains. Les transactions avec l'Angleterre portent l'empreinte d'une lenteur, qui inquiète vivement. L'emprunt indispensable, sans lequel

1) Diplomate anglais.

l'empereur ne peut songer aux préparatifs d'une nouvelle campagne, n'avance que mollement... L'hiver s'écoule, et tous ces retards font appréhender que la campagne, qu'on désirerait pouvoir ouvrir le plus tôt possible et que l'on considérait comme devant terminer la guerre, ne devienne tardive et probablement sans résultats décisifs... Voilà l'esquisse de la position. Il me semble que le cabinet s'attache de plus en plus à l'opinion de devoir négocier la paix, dans l'espoir que les Français saisiront une pareille proposition. On ne s'en ouvrira pas aux Anglais, mais le baron de Thugut ne veut rien cacher à notre cour. Il désire avoir son avis et, en dernier résultat, réclamer l'aide et les bons offices de S. M. I. pour acheminer cette paix. J'ai cru devoir représenter à m-r Thugut, que j'étais loin de penser personnellement que l'Impératrice reconnût l'urgence de précipiter la paix. Il est sûr, ai-je ajouté, que S. M. I. ne doute pas, que ses alliés aient assez à cœur l'honneur des trônes et l'avenir de leurs peuples, pour ne pas réunir tous les efforts, afin d'écraser le monstre infernal au moment, où il est prêt de succomber à son propre épuisement."

Parfois le ministère autrichien parlait d'une paix prochaine avec la France pour agir par-là sur la Russie. Catherine, conservant dans son attitude quelque réserve et ne laissant pas entrevoir ses projets, ne prêtait pas trop d'attention à ces allusions; elle hésitait toujours à sacrifier le sang de ses sujets à une cause au fond étrangère aux véritables intérêts de la Russie, tandis que les diplomates russes ne cessaient de prêcher la guerre. Razoumowski, qui avait espéré autrefois que la république française échouerait dans ses entreprises par manque de forces et d'énergie, s'apercevait de plus en plus que la révolution disposait de moyens énormes et était à même de continuer ses opérations militaires avec des forces redoublées. Il écrivit au vice-chancelier:

„M-r de Thugut, disposé à conjecturer que le silence de notre cour est motivé par la difficulté d'entrer dans les arrangements des secours effectifs, dont il a été question pour la campagne prochaine, m'a fait sentir à plusieurs reprises, qu'il ne désirait qu'en acquérir la certitude. Si l'Impératrice, dit-il, ne juge point dans sa sagesse pouvoir donner les troupes que l'Empereur espérait obtenir, S. M. con-

vaincu de l'amitié et de l'intérêt, que son auguste alliée lui a voués, se flatte qu'elle lui en donnerait une nouvelle preuve, en contenant le roi de Prusse, et manifestant vis-à-vis de l'Empire l'intimité de ses liens et son intention de l'appuyer dans ses justes demandes."

On avait déclaré plus d'une fois déjà à St.-Pétersbourg, que l'impératrice n'avait pas le droit de se mêler aux affaires de l'Empire Germanique. Thugut au contraire assurait, qu'en vertu de la paix de Teschen, où la Russie avait garanti la paix de Westphalie, l'impératrice avait le droit de prendre part au règlement des affaires de l'Allemagne, et que l'Autriche ne s'y opposerait jamais.[1]) L'impératrice hésitait toujours à se rendre à ces sollicitations. Cobenzl écrivit à Thugut que l'impératrice, n'étant pas à même de fournir des troupes à l'empereur, se bornerait à défendre les intérêts de son allié contre les attaques de la Prusse.

En attendant, les intrigues du cabinet de Berlin en Pologne continuaient à alarmer l'Autriche, qui désirait faire le plus tôt possible une démarcation des frontières et qui profitait de chaque occasion pour exciter la colère de l'impératrice contre la Prusse.[2]) Thugut tout en se tenant sur la réserve laissait entrevoir quelque mécontentement dans ses entretiens avec le comte Razoumowski; il ne lui communiquait pas les détails des négociations du gouvernement anglais avec le Directoire, faisant valoir qu'il s'agissait des secrets politiques d'une autre puissance et qu'il ne pouvait les révéler.[3]) Une froideur toujours croissante régnait entre les deux cours impériales. Le cabinet de Vienne n'était pas d'accord avec le cabinet de St.-Pétersbourg au sujet du roi Louis XVIII, auquel on ne permettait pas de demeurer dans l'armée du prince de Condé. On pouvait s'attendre à d'autres froissements encore.[4])

---

1) V. la dépêche de Razoumowski du 4 février 1796.

2) V. les dépêches du 3 et du 17 mars, du 30 avril et du 4 juin.

3) V. la dépêche en chiffres du 29 mars.

4) Vers cette époque nous trouvons dans les dépêches du comte Razoumowski des détails sur la maladie du comte Tchernychew, qui se trouvait alors à Vienne, et dont la fortune était compromise. Ces détails n'ont pas d'importance historique. Le comte Tchernychew mourut à Vienne le 27 février 1797.

Chapitre XII.

Bonaparte. Mort de Catherine II.

La trêve conclue entre la France et l'Autriche expirait à la fin du mois de mars 1796. L'archiduc Charles fut nommé successeur du feld-maréchal Clerfayt, et on attendait de lui de grands exploits. Il se mit en marche contre le général Jourdan et, ayant remporté une victoire près de Wetzlar, repoussa l'armée française jusqu'à la rive gauche du Rhin. Trois colonnes de l'armée de Jourdan s'étant repliées vers Düsseldorf après la bataille de Wetzlar sous le commandement du fameux général Kleber, furent battues par le général Kray près d'Uckerath et se retirèrent vers la rivière Wipper. En revanche les brillants succès du général Bonaparte changèrent la face des choses. Ayant pris le commandement de l'armée française en Italie le 30 mars 1796, il parvint bientôt à lui donner une nouvelle organisation et à repousser les Autrichiens. Le roi de Sardaigne fut obligé de conclure une trêve, en vertu de laquelle la plus grande partie de son état fut occupée par les Français. Les batailles de Piacenza et de Lodi décidèrent du sort de la Lombardie. Milan tomba aux mains du jeune vainqueur. Les ducs de Parme et de Modène conclurent des trêves à des conditions humiliantes. Louis XVIII, qui séjournait à Vérone, s'enfuit en Allemagne. Bonaparte entra à Brescia sans égard pour la neutralité de la république de Venise. Les Autrichiens se replièrent vers l'Adige; il s'ensuivit le siège de Mantoue et la conclusion d'un armistice avec le roi de Naples.

Razoumowski écrivit en chiffres au vice-chancelier Ostermann le 9 juillet:

„Encore une fois les belles espérances, que tout semblait autoriser dans le cabinet de l'empereur, ont été déçues par cette fatalité qui

semble attachée au succès de ses armes. L'Empereur est pénétré du sentiment énergique, d'opposer une persévérance courageuse aux désastres qui l'accablent, en rejetant toute idée d'accommodement... Les revers ont ouvert les yeux sur la presque certitude de causes secrètes, qui paralysent les efforts puissants de cette cour... La manière dont l'ennemi dirige ses mouvements, et la justesse des moments qu'il choisit pour en effectuer les résultats, sont une preuve assez positive de ses intelligences. L'empereur m'a montré lui-même ce matin ses justes soupçons, et il vient d'ordonner de surveiller et de tâcher de pénétrer la source d'une circonstance aussi désolante."

Catherine essaya de consoler son allié François II dans une lettre autographe, qui lui fut remise au moment, où l'on commençait à Vienne à parler sérieusement de la paix. Razoumowski était d'avis, que les courtisans et beaucoup de dignitaires, en désirant la paix, ne faisaient pas preuve de patriotisme, mais qu'ils se laissaient entraîner à cette occasion par la haine qu'ils avaient contre les personnes, qui exerçaient quelque influence sur l'empereur, et qui avaient dans leurs mains la direction des affaires. Ces derniers s'efforçaient de prêcher l'énergie à l'empereur, en lui montrant la nécessité de continuer pour la gloire de son règne la guerre contre la France. Thugut et Razoumowski comptaient, à ce qu'on croyait à Vienne, parmi les partisans de la guerre. L'ambassadeur russe louait l'attitude modérée et le sang-froid du ministre. Cependant on racontait à Vienne, que Thugut était enclin à la trahison. Ces bruits ont été confirmés depuis par les sommes immenses qu'on trouva chez lui après sa mort.*)

Le comte André écrivit à Bezborodko le 31 juillet:

„Je pris la liberté d'accompagner la lettre de S. M. I. de tout ce qui pouvait coopérer à l'intention de notre auguste Souveraine. J'ai représenté combien, en opposant du courage aux désastres qui l'accablaient, l'empereur multipliait ses droits à l'amitié et à l'estime de l'Impératrice. Je dis que, par une conduite aussi digne, il finirait par triompher et mériter la vénération de ses sujets et la confiance de

*) D'après l'avis d'autres historiens, tels que Vivenot et Hüffer, cette assertion est dénuée de fondement. Voir la note p. 145. B.

ses alliés, surtout de la plus intime et la plus invariablement attachée à ses intérêts. Ce prince a écouté tout ce que l'importance du sujet et la chaleur du discours m'ont suggéré. Après m'avoir remercié, il m'a chargé de faire parvenir à l'Impératrice l'assurance la plus solennelle, qu'il ne consentirait jamais à une paix ignominieuse, tant qu'il lui resterait quelques ressources et qu'il ne serait pas abandonné de ses alliés. L'estime de l'Impératrice, dit-il pénétré, me flatte et m'honore; le désir d'en mériter la continuation, animera puissamment la ferme résolution où je me trouve... Le baron de Thugut me fit une déclaration très énergique, sur sa parole d'honneur, et me déclara, en me serrant la main, que si l'on parvenait à déterminer l'empereur à un accommodement, jamais sa main ne signerait un acte aussi ignominieux. M-r de Thugut me dit, qu'il venait de faire cette déclaration devant l'empereur lui-même, et que rien ne le ferait changer de sentiment. La véhémence, avec laquelle tout cela fut dit, me donna l'appréhension qu'on n'eût entamé quelque démarches secrètes vis-à-vis de l'ennemi; le baron me rassura entièrement; il m'exposa l'état critique de la cour d'ici, tant grâce à la guerre qu'aux machinations de Berlin, de la désorganisation de l'empire et des projets que la Prusse poursuivait pour la perte de l'Autriche... Je me suis aussi acquitté des ordres de S. M. I., qui m'autorisaient à offrir à l'empereur les secours les plus prompts et les plus actifs, pour étouffer toute explosion en Galicie. J'ai renouvelé les assurances, précédemment données par notre cour, d'une manière si positive et si formelle touchant les secours du même genre, dans le cas d'une diversion, qui pourrait être suscitée de la part de quelque puissance voisine. L'empereur a reçu ces offres avec la plus vive reconnaissance. Le prince de Colloredo ne tarie point en remerciements, sur tout ce que j'ai dit à son maître. Il m'a avoué, que l'empereur était accablé par la ligue de tout ce qui était de grand et de considérable à la cour, pour le forcer à faire la paix... M-r de Thugut me fit les mêmes témoignages sur le bon effet de mon audience, et me mit au fait des mêmes alarmes sur la cabale de la paix.“

La cour de Vienne s'efforçait de gagner Catherine et ses ministres. Grâce aux instances du comte André, le jeune favori Platon Zoubow fut honoré du titre de prince du Saint-Empire. Morkow et ses frères

reçurent le titre de comtes de l'Empire. Nous lisons dans la lettre du comte Razoumowski à Zoubow en date du 19 avril:

„Mon prince; à l'empressement qui guide ma plume dans les félicitations que je présente à Votre Altesse, j'espère qu'elle reconnaîtra le sentiment profond d'attachement que je lui ai voué, et qu'elle en recevra l'expression avec la bonté et l'amitié, dont elle m'a constamment honorées. Lorsque j'eus le bonheur de concourir à l'émanation de la première dignité, que l'empereur se plut à vous accorder, mon prince, et que vous me laissâtes l'arbitre de la devise de vos armes,[1]) je la puisais sans détour dans le simple enoncé des motifs, qui devaient vous assurer cette progression d'honneurs et de distinctions, qu'il est si satisfaisant pour les souverains de conférer au vrai mérite. C'est à la même source que je remonte aujourd'hui, en vous offrant les vœux que je forme pour votre avenir. Veuillez en agréer l'hommage et surtout rendre justice aux sentiments qui le dictent."

„P. S. L'artiste Müller, dont, à ma représentation, S. M. I. a daigné acquérir la superbe collection de plâtres d'après les belles statues de Rome et de Naples, entre autres objets d'une industrie qu'il cultive avec autant d'intelligence que de goût, compose diverses espèces de lustres de cristaux de Bohème montés en bronze. J'en ai trouvé un tout nouveau chez lui, qui m'a paru très élégant. J'en ai fait l'acquisition, avant qu'il ait été vu de personne, et j'ai pris la liberté de le faire joindre à votre adresse, mon prince, dans le premier transport de caisses, expédiées il y a quelques jours. Je me flatte que Votre Altesse voudra en accepter l'hommage de ma part, et il me sera infiniment agréable d'apprendre qu'elle n'ait pas trouvé ce meuble indigne de sa destination."

Tout en cédant aux instances de la cour de Russie, lorsqu'il s'agissait de titres, le gouvernement autrichien ne montrait pas de condescendance en d'autres affaires qui, selon l'avis de l'impératrice, avaient beaucoup d'importance. Plus d'une fois Catherine avait sollicité de François II des démarches en faveur du malheureux roi Louis XVIII, mais la cour d'Autriche hésitait encore à le reconnaître

---

1) Le comte André avait choisi la devise „Meritis crescunt honores".

roi. Thugut n'avait qu'une réponse aux instances de l'ambassadeur russe: „Non possumus“ et affirmait, que le malheureux prince ne méritait pas de compassion, et que l'empereur avait de l'antipathie contre lui. Les victoires des armées de la république en Italie causèrent une nouvelle intervention de Catherine en faveur du comte de Provence. Ce ne fut qu'avec une peine infinie que Louis XVIII, forcé de quitter Vérone, se sauva accompagné de deux serviteurs, en franchissant les Alpes, et en sollicitant un asile dans l'armée du prince de Condé, qui se trouvait dans le margraviat de Bade. Dans toute l'Europe il n'y avait d'autre refuge pour lui que cette armée. Les généraux autrichiens ne le respectaient pas; lorsqu'il s'était adressé au feld-maréchal Wurmser, ce dernier lui avait défendu formellement le séjour dans l'armée autrichienne. Outré de la conduite du feld-maréchal le roi avait expédié St.-Priest à Vienne pour y protester contre cette insulte et pour y faire valoir ses droits légitimes. La nouvelle de ces évènements fit une impression pénible sur le cabinet de St.-Pétersbourg, qui chargea aussitôt Razoumowski de prêter en tout point secours au prétendant. Le comte André, ayant eu un entretien avec St.-Priest, espérait pouvoir être utile au comte de Provence. Le baron Thugut avait fait un accueil assez favorable à l'agent de Louis XVIII, et Razoumowski allait profiter de ces bonnes dispositions du ministre. Cependant les choses tournèrent tout autrement. Ayant parlé à Thugut de cette affaire, le comte André écrivit à Ostermann le 10 mai: „Je l'ai trouvé sec et récalcitrant.“ Le ministre autrichien déclara, qu'il n'y avait pas moyen d'offrir au roi un asile dans l'armée autrichienne. En même temps l'Angleterre, qui payait les frais pour l'entretien de l'armée du prince de Condé, exigeait, que cette armée prît une part décisive dans les opérations militaires. Pour atteindre ce but il fallait subordonner le prince de Condé aux chefs de l'armée autrichienne, ce qui rendait impossible le séjour du roi dans l'armée du prince. Il n'était que trop vrai que François II haïssait le roi et toute sa famille. Cette antipathie s'expliquait par quelques propos défavorables que les frères du roi Louis XVI s'étaient permis sur François avant son avènement. Razoumowski écrivit, qu'en général le public de Vienne méprisait les émigrés français sans en

excepter les membres de la maison royale, qui étaient l'objet d'une profonde aversion.[1])

A St.-Pétersbourg on était mécontent de la réponse donnée par Thugut. Razoumowski reçut une nouvelle instruction, en vertu de laquelle il devait réitérer ses instances en faveur du prétendant. Il ne se hâta pas de remplir le désir du cabinet russe, se fiant à la promesse de Thugut qu'on ne saurait plus incommoder le roi. Du reste l'état déplorable, dans lequel se trouvait le corps d'armée du prince de Condé, ne permettait pas qu'on fît usage de ces troupes dans les opérations militaires. Razoumowski écrivit à Bezborodko le 30 juin: „Je passe sous silence la conduite postérieure du monarque français. En se rappelant un évènement aussi déplorable on est forcé de convenir qu'avec lui s'est anéanti le reste de considération, dont pouvaient jouir ce prince, son infortunée famille et toute la noblesse qui leurs était devouée.“ [2])

On a de la peine à s'expliquer ces reproches faits à Louis XVIII. Il est vrai qu'il était entré en relations avec le général Pichegru; mais en monarque légitime il jouissait du droit incontestable d'entretenir des relations avec un sujet qui désirait, à ce qu'il paraît, sans songer à ses intérêts personnels, mettre fin aux troubles intérieurs de sa patrie et restituer l'ancien régime. Il faut avouer que le roi avait usé de termes assez forts dans ses protestations contre les ordres du feld-maréchal Wurmser. Mais les lettres qu'il avait adressées à ce sujet à l'empereur et à l'archiduc Charles, avaient un caractère de dignité vraiment royale; il y parlait de la situation où il se trouvait, exprimant le désir de se rapprocher de l'archiduc; il se plaignait de ce que les généraux l'avaient menacé de mesures violentes en cas où il n'abandonnerait pas de son propre gré l'armée du prince de Condé. Le roi n'avait reçu de réponse ni de l'empereur, ni de l'archiduc. Ce fut ainsi qu'il se vit forcé de se sauver et de renoncer aux négociations avec Pichegru. Grâce à la négligence, et peut-être même à la trahison des généraux autrichiens, ses papiers qu'il avait laissés dans le camp

---

1) V. la dépêche adressée à Ostermann le 10 mai.

2) V. la dépêche adressée à Bezborodko le 30 juin.

du prince de Condé tombèrent ensuite dans les mains du gouvernement républicain, ce qui contribua à décider du sort du malheureux Pichegru. Mais tout cela n'empêchait nullement Thugut de réitérer ses assertions, que personne ne ferait plus de difficultés au roi. Séduit par ces propos du ministre, Razoumowski écrivit au vice-chancelier le 27 août:

„Je ne perds pas un instant pour vous annoncer, sur la sollicitation du baron de Thugut, que le bruit sur la retraite du roi de France de l'armée de Condé, attribuée à des résolutions prises dans le cabinet de l'empereur et manifestées à ce prince par des généraux autrichiens, est dénué de tout fondement. M-r de Thugut m'a transmis, que l'empereur se conformera en toute occasion aux désirs de notre auguste Souveraine et s'était déterminé, à la suite de cela, à laisser au roi toute liberté."

Les négociations au sujet des affaires de Pologne étant terminées le comte André se proposait de nouveau de se rendre en Russie. Cependant les nouvelles d'Italie devenaient de jour en jour plus alarmantes; les succès passagers du général Quosdanowitch, la prise de Vérone par le feld-maréchal Wurmser et la délivrance de Mantoue n'avaient plus d'importance depuis que les Français avaient remporté les victoires de Lonato, de Castiglione, de Salo, de Roveredo et de Balono. Les villes de Modène, de Ferrare et de Bologne et d'autres encore dans la Romagna formèrent sous la protection du général Bonaparte la fédération Cispadane. La ville de Gênes conclut à Paris un traité, en vertu duquel elle devait payer deux millions à la France, dont elle acceptait formellement la protection. Le roi de Naples, et après lui le duc de Parme, signèrent des traités de paix humiliants. Ce fut en vain que le gouvernement autrichien s'efforçait de délivrer la ville de Mantoue, où était enfermé le feld-maréchal Wurmser. On y dirigea de nouvelles troupes en les faisant traverser le Frioule et le Tyrol. Le général Alvintzy fut nommé chef de l'armée.

Tel était l'état des affaires politiques, qui empêchait le comte André d'abandonner son poste, d'autant moins que le ministère autrichien prêtait une attention inquiète aux négociations que l'Angleterre avait entamées. En outre on craignait à Vienne une attaque de la Prusse.

Razoumowski écrivit à Ostermann le 31 juillet:

„Je me suis déterminé à suspendre toute idée de quitter Vienne, et ma propre opinion est appuyée par ce que m'a fait dire l'empereur par l'organe de son ministre. Ma conduite en cela n'est que le résultat du principe invariable, de sacrifier en toute occasion mes intérêts particuliers à ceux de ma Souveraine, heureux si S. M. daigne honorer de son approbation le dévouement qui me guide et dont je me flatte que V. E. appréciera le sentiment inébranlable."

La situation de l'Autriche devenait de plus en plus critique. Ses alliés entraient à tour de rôle en négociations avec la république française. L'empereur avait eu beau déclarer qu'il ne songerait jamais à une paix avec la France: la cour de Vienne ne pouvait repousser l'idée de négocier avec le gouvernement républicain qu'elle haïssait du fond de l'âme. On chargea le diplomate autrichien à Berne de remettre au ministre français dans cette ville, Barthélémy, une note secrète que ce dernier expédia aussitôt à Paris. Le Directoire accueillit cette communication avec froideur et dédain. Nous lisons dans la dépêche que Razoumowski adressa au vice-chancelier le 22 août:

„Votre Altesse verra dans la réponse que le Directoire a dictée au sieur Barthélémy tout ce que l'insolence la plus indécente peut accumuler de jactance et de sottise."

Malgré son manque d'énergie et de persévérance l'Autriche restait le seul pays représentant les principes, dont toutes les puissances monarchiques avaient fait profession. Après tant de défaites essuyées l'empereur François II restait debout, le glaive à la main. Au moment même, où cette arme rentrerait au fourreau, tomberait le dernier rempart opposé à l'invasion française. La paix entre l'Autriche et la France une fois conclue, celle-ci avait la prépondérance en Europe. L'Empire Germanique touchait à sa ruine; l'esprit de la révolution grâce aux victoires des Français se répandit dans le nord de l'Italie. L'ancien régime en Europe se vit menacé. Il n'était plus question d'un équilibre politique. Une foule d'idées nouvelles, dont les horreurs commises par la révolution empêchaient de reconnaître la valeur, allaient envahir tous les états limitrophes de la France. L'anarchie se dressait en spectre rouge devant toute l'Europe.

Catherine ne pouvait se dispenser de réfléchir aux moyens de conjurer ce danger. Elle avait toujours espéré que la coalition prendrait le dessus. Jamais elle ne voudrait accorder à la France républicaine le principal rôle en Europe. Maintenant elle commençait à partager la crainte générale d'un bouleversement du monde politique. Elle vieillissait; elle n'était plus à même de résister à l'influence toujours croissante des courtisans, des diplomates étrangers et des diplomates russes à l'étranger, qui ne cessaient de parler d'un écroulement général en Europe, auquel la Russie seule pouvait remédier. L'impératrice était d'avis, qu'il fallait s'opposer à la révolution, qui s'approchait même des frontières de la Russie, et se résolut de former sur des bases solides une coalition et d'élever sa voix pour sauver l'Europe et restituer l'ordre monarchique en France. C'est ainsi qu'elle jugeait d'abord indispensable de reconnaître le comte de Provence roi, et qu'elle songeait à marcher sur Paris. Elle promettait de former un corps de 60000 hommes aux bords du Rhin, en exigeant que la Prusse prît l'engagement de fournir la même quantité de soldats, et que l'Angleterre accordât aux alliés des subsides. Le vice-chancelier informa Razoumowski dans sa dépêche du 8 août de ces résolutions de Catherine: „pour préparer avec l'aide de la Providence le triomphe d'une cause, que S. M. ne cessera d'envisager comme celle de tous les souverains."

Tout en n'approuvant pas le désir de l'impératrice concernant Louis XVIII et les conditions qu'on allait imposer à la Prusse et à l'Angleterre, Thugut apprit la nouvelle des projets de Catherine avec une satisfaction sincère. Razoumowski était au comble de la joie. Il voyait réaliser les projets, dont il avait tant de fois fait mention dans ses dépêches. Il avait toujours prêché à la Russie qu'elle devait jouer un rôle actif dans les affaires de l'Europe. En diplomate russe d'une nouvelle époque il envisageait la politique de la Russie sur un point de vue autrichien. Nous lisons dans la dépêche que le comte André adressa à Ostermann le 21 septembre: „A l'Impératrice seule appartient l'œuvre immortelle de rendre le calme à l'Europe, la paix aux puissances, et aux peuples les prospérités et le bonheur dont une subversion générale les menaçait d'être privés à jamais."

Il arriva souvent que Razoumowski s'entretenait des heures entières avec le baron Thugut sur le plan de campagne de la nouvelle coalition. Avec une angoisse terrible il attendait les réponses de l'Angleterre et de la Prusse sur les propositions de la Russie. Thugut était d'avis, que les armées de la Russie et de l'Autriche devaient opérer indépendamment de celles des autres puissances, et qu'il ne fallait s'entendre que sur les positions que les armées occuperaient à la rive droite du Rhin. En outre il fit la proposition de réunir les troupes du prince de Condé et les contingents de l'Empire Germanique avec l'armée russe. Il exprima le désir que l'armée russe entrât en Lorraine, tandis que les Autrichiens occuperaient l'Alsace. Le ministre avoua que l'influence de l'empereur en Allemagne, grâce aux intrigues de la Prusse, était nulle; puis il fit remarquer à l'ambassadeur, qu'il fallait s'attendre à de grands embarras pour l'approvisionnement de l'armée russe et à des sacrifices énormes que cet approvisionnement imposerait à l'Autriche. Il était d'avis, qu'à l'avenir il fallait, sans égard aux principes de l'humanité, pourvoir aux besoins des troupes aux dépens des territoires, où ces dernières se trouveraient, et qu'on devrait agir de cette façon surtout dans les pays, dont les gouvernements ne soutenaient pas la bonne cause.

Razoumowski écrivit le 21 septembre:

„Je crois devoir observer ici que le principe sage et magnanime de l'Impératrice, de ne poser les armes qu'après avoir rétabli le trône de France, ne rencontrera aucune objection ici. Peut-être désirerait-on, que les droits du monarque actuel puissent être transportés à un de ses plus proches agnats. Il entre dans ce dessein des motifs d'un mécontentement, auquel le roi Louis XVIII a donné lieu, en montrant de la méfiance à la cour de Vienne, ainsi qu'à sa faiblesse et du peu d'estime, dont il jouit en France."

Il était clair que les avis de Thugut ne se conformaient pas aux projets de Catherine. Il évitait de trancher la question du titre de Louis XVIII, et il ne parlait jamais de la marche des armées sur Paris. Ce fut ainsi qu'au moment où la nouvelle coalition se forma, les principes, qui, d'après l'avis de Catherine, devaient servir de fondement à cette alliance, furent oubliés. On expédia

du reste à St.-Pétersbourg le marquis de Chasteler pour arrêter un plan de campagne. Ce militaire avait déjà eu des relations avec Souworow et d'autres généraux russes, qui avaient pris part aux opérations militaires en Pologne.

Tout dépendait maintenant de l'Angleterre, qui hésitait d'autant plus à se décider que les négociations avec la France avaient été entamées. Razoumowski écrivit à Morkow le 14 octobre:

„Nous attendons des réponses de Londres; nous sommes déjà instruits depuis près de quinze jours, que nos ouvertures y sont arrivées. Le retard de ces messieurs de Londres à s'expliquer ne paraît pas de trop bonne augure. J'ai peur, qu'ils ne soient assez abandonnés de Dieu pour se refuser à nos offres ou pour faire des difficultés déraisonnables. Ce ne sera pas au moins le premier trait de gaucherie qu'ils ont fait durant cette triste guerre."

On pouvait s'attendre à un refus de la part de la Grande-Bretagne. Grenville fit remarquer au comte Worontzow, que la proposition de la Russie de fournir 60000 hommes avait été faite trop tard, et que cette armée mise en mouvement deux ans ou même quelques mois auparavant aurait pu changer toute la politique de l'Europe. L'Angleterre se résolut non seulement à ne pas prendre part à la coalition, mais à expédier un diplomate à Paris, pour y négocier la paix. On choisit pour ce but lord Malmesbury, qui sous le nom de Harris avait séjourné quelque temps à St.-Pétersbourg.

Worontzow écrivit à Razoumowski le 7 novembre: „Je vous avoue, que je n'entends rien à cette persévérance d'humiliation et de rage à négocier avec une bande de scélérats, qui ne veulent pas d'une paix, qui, si jamais ils la donnent, dégradera la dignité et anéantira la puissance des gouvernements, qui auront la lâcheté de l'accepter. La maxime de ces gueux est de tout prendre et de ne jamais rien rendre, ainsi, à moins d'être conquis par eux, je ne vois pas comment on pourra se soumettre aux conditions qu'ils imposeront."

A Vienne on s'était depuis longtemps déjà attendu au refus de l'Angleterre. Razoumowski écrivit le 21 septembre:

„M-r de Thugut en admettant la supposition, qu'il espère ne pas se vérifier, d'un refus de l'Angleterre à la demande de subsides, que

nous venons de lui adresser, espère, que l'Impératrice n'abandonnerait pas son allié dans une position critique, où il ne lui resterait qu'à souscrire une paix onéreuse et humiliante."

Ayant reçu des nouvelles de lord Malmesbury, qui se trouvait à Paris, Thugut joua l'étonnement. Le diplomate anglais exigeait par l'intermédiaire de sir Morton Eden qu'on lui envoyât des pleins-pouvoirs pour continuer les négociations. Il est bien clair que lord Malmesbury fonctionnait comme médiateur entre l'Autriche et la France, à l'insu du cabinet russe. Thugut, ne pouvant plus cacher l'affaire, invita Razoumowski à un entretien sur ce sujet. Razoumowski écrivit le 29 octobre au vice-chancelier:

„Le baron me témoigna, en me demandant conseil, combien il était affecté. Son esprit juste et conséquent lui a dicté le parti le plus convenable, c. à d., que l'empereur ne pouvait condescendre à une réponse sans consulter notre auguste Souveraine en vertu des liens entre les deux cours, aussi bien qu'à des engagements nouveaux qu'on est sur le point de contracter relativement à la continuation de la guerre. M-r de Thugut, dont la défiance contre le ministère anglais augmente de jour en jour, a ajouté, que lord Malmesbury était le maître de traiter sur le principe de la restitution totale des conquêtes, sûr que ce principe souffrira des difficultés insurmontables pour gagner le temps nécessaire jusqu'à ce que les alliés soient plus à même de juger le résultat des circonstances."

Pendant ces négociations on apprit l'arrivée imprévue d'un agent diplomatique à Vienne. Razoumowski écrivit le 1er octobre:

„Malgré maints exemples de la légèreté insolente des Français, dans leurs transactions avec les cours d'Europe, on ne pouvait prévoir le nouveau trait suivant. Avant-hier arrive à la chancellerie de la guerre un officier accompagné d'un courrier français, affublé de tout le costume de la soi-disante république. On voulait le mener à la chancellerie d'état, mais le baron de Thugut a refusé de l'admettre à son bureau. Le billet qu'il portait était d'une impertinence si bizarre, que je ne puis ne pas le décrire à V. E. Une feuille était jusqu'aux deux tiers remplie de tout le formulaire révolutionnaire en figures et caractères imprimés, c. à d., vaste écusson portant la figure de la

liberté, entouré de trophées etc. Autour les mots d'usage: liberté, indivisibilité, fraternité etc., puis la date dans leur style et le titre de Buona Parte (sic). Immédiatement après et presque sans marges il y avait ces mots: „„Majesté, l'Europe veut la paix. Il est temps de mettre fin aux calamités de la guerre.““ Dix ou douze lignes avec la menace de combler le port de Trieste et de ruiner le commerce de l'Adriatique, exhortant l'empereur de prendre en considération l'effusion du sang humain et les maux qu'il dépendait de lui de prévenir. Elle finissait par: „„je suis avec respect de Votre Majesté Buonaparte.““ Dans toute la lettre il n'est pas question de Directoire; c'est en son propre nom que Buonaparte se livre à l'insolence de son délire. V. E. sera étonnée sans doute, que le courrier ait pu arriver ici, et trouvera repréhensible la complaisance du général autrichien. On l'a jugé de même ici; le courrier a été confiné et puis reconduit à la frontière avec un récipissé signé par un commis de la chancellerie de la guerre, pour certifier que son paquet est parvenu.“

Ce fut ainsi que François entra en relations avec son gendre futur.

Cependant les négociations entamées par l'Angleterre n'avançaient que lentement. Lord Malmesbury continuait à séjourner à Paris, où il attendait des instructions de Londres et de Vienne. Frédéric-Guillaume II, qui ayant d'abord espéré, qu'il s'agirait de nouvelles acquisitions pour la Prusse, avait applaudi aux propositions de Catherine, se borna à former une armée d'observation pour le maintien du système de la neutralité du nord de l'Allemagne.[1] Morkow écrivit à Razoumowski: „Notre gros voisin fait le méchant.“ L'Angleterre au contraire, qui avait d'abord refusé de se joindre à la coalition, et qui s'était aperçue depuis que les négociations entamées à Paris n'aboutiraient à rien, se mit à marchander au sujet des subsides que la Russie exigeait. Ayant eu mauvaise chance avec l'Autriche dans un pareil cas, l'Angleterre jugeait probable, qu'il y aurait de même des désagréments avec la Russie pour des questions financières. L'Autriche s'agitait, ne se fiait pas à l'Angleterre et temporisait toujours, en exigeant toutefois, que la Russie se prononçât aussitôt que possible.

---

1) V. la dépêche de Kolytchew du 29 janvier 1797.

Thugut était d'avis, que tout en ne rompant pas les négociations avec la France on devait continuer les préparatifs pour la guerre. Il faisait remarquer qu'on pouvait tout de même se faire instruire par l'intermédiaire de lord Malmesbury des conditions de paix, auxquelles songeait le Directoire. Le ministre autrichien jugeait possible la convocation d'un congrès pour y fixer les bases de l'état politique de l'Europe à l'avenir. La dépêche suivante de Razoumowski, adressée à Ostermann le 14 novembre, nous donne une idée des projets du ministre autrichien.

„M-r de Thugut", écrivit l'ambassadeur, „pense qu'une explication catégorique de notre cour vis-à-vis de celle de Londres, tant sur les plans de la continuation de la guerre que sur les conditions à fixer sur la marche des négociations, et avant tout que ces négociations ne puissent avoir lieu que par le concours unanime des trois puissances, sous forme expresse d'un congrès, balancerait les inconvénients présents. Décidé à persévérer dans la guerre et trouvant que le moment n'est pas venu pour la terminer, la cour de Vienne est prête à souscrire aux mesures les plus énergiques, pourvu qu'elle puisse compter sur la Russie. Le cabinet de Vienne ne se dissimule pas la gravité des circonstances. Si on croyait devoir se soumettre à la paix, l'empereur attendrait encore, que notre auguste Souveraine voulût présider aux déterminations, que ce prince aurait à adopter en conséquence."

Catherine se préparait à la guerre. Elle avait nommé Souworow chef de l'armée, en lui ordonnant de former dans la Podolie une armée de 64 000 hommes et de pourvoir à tout ce qui était nécessaire à une campagne prochaine. L'Autriche n'ayant rien appris de ces mesures Thugut continuait à s'inquiéter. Il avait appris en attendant, que le gouvernement anglais se proposait de donner les Pays-Bas à la Prusse et la Bavière à l'Autriche, et de former aux bords du Rhin une nouvelle principauté pour l'électeur palatin, et que dans ce but on songeait à une sécularisation des électorats de Mayence et de Cologne. En parlant de ces bruits à Razoumowski le baron Thugut lui faisait remarquer, que l'autorité de l'empereur se trouvait menacée par de pareils arrangements arbitraires et que le cabinet de Vienne ne pouvait que se méfier de la manière d'agir de l'Angleterre. Le ministre ajoutait que l'Autriche

remplissait un devoir sacré en faisant part de sa position équivoque à l'impératrice et en sollicitant ses conseils et ses secours. „Le bien-être de l'Autriche“, disait Thugut, „est étroitement lié aux succès de la politique russe. Il n'y a qu'un moyen d'obvier aux projets ambitieux du cabinet de Londres: c'est la concorde parfaite entre la Russie et l'Autriche.“ D'après l'avis de Thugut Catherine n'avait qu'à exiger formellement, que l'Angleterre s'expliquât franchement sur ses vues et accédât à la coalition pour continuer la guerre avec énergie. Thugut ajoutait, qu'alors même que l'Angleterre se refuserait à prendre part à la coalition, la Russie et l'Autriche devraient songer aux opérations militaires.

Tout ceci n'empêchait pas le ministre autrichien d'espérer conclure la paix avec la France. Il voulait profiter des froissements survenus entre l'Autriche et la Grande-Bretagne pour se rapprocher de la France et poursuivre ensuite ses projets chimériques. S'apercevant des menées du rusé baron, Razoumowski continuait à prêcher la guerre, insinuant dans ses dépêches qu'une entente entre la France et l'Autriche pourrait devenir funeste aux véritables intérêts de la Russie. Il écrivit à Ostermann le 19 novembre:

„Il n'échappera pas à V. E. de quelle importance il est pour la cour de Vienne de prévenir par ses négociations celles qu'a entamées l'Angleterre. Ce sera le moyen infaillible de les faire manquer, en secondant le vœu le plus cher de la France, celui de diriger tous ses efforts contre les Anglais, et d'après ce calcul la cour de Vienne rencontrerait les plus grandes facilités de la part des Français. Cela pourrait faire croire, qu'il existe quelque fil de négociation entre Vienne et Paris. Je crois pouvoir vous assurer du contraire. Ces notions prennent leur source dans les rapports des généraux et sur les propos des commandants français, dans des relations, produites par la guerre, avec les officiers autrichiens. Les généraux français viennent d'avoir proposé un armistice que l'empereur a rejeté péremptoirement. Un des motifs des Français en le proposant était de pouvoir disposer de leurs troupes pour opérer une descente en Angleterre, dont il me semble qu'ils s'occupent sérieusement .... Le parti le plus conforme au désir de la cour de Vienne, serait de pousser la guerre avec vigueur, si elle

peut se faire avec des moyens assez vastes, pour justifier l'espérance d'amener une conjoncture plus favorable que celle du moment, à la conclusion d'une paix solide et avantageuse. M-r de Thugut assure que l'Empereur n'épargnerait aucun effort en son pouvoir, si l'Impératrice le secondait de toute sa puissance. Ce ministre cherche maintes fois à pressentir mon opinion sur la détermination que prendrait l'Impératrice, si on serait contraint d'en venir à la paix. Je répondis, que ne pouvant porter de jugement là-dessus, que d'après les notions constantes, qui nous étaient parvenues, de l'éloignement de S. M. à traiter avec le gouvernement actuel de la France, je pensais néanmoins que notre auguste Souveraine pèserait dans sa sagesse la gravité de la situation de son intime allié, et que rien ne sera omis de ce qui pourrait concourir de sa part au maintien de ses avantages et de sa prospérité ... Je soumets à V. E. la prière instante du baron de Thugut, afin que notre ministère veuille prendre en considération l'urgente nécessité de prendre le plus promptement possible une détermination, qui puisse guider la conduite de l'empereur, et que le secret le plus profond soit observé entre les deux cours. Un long délai peut forcer le ministère d'ici à des négociations, si les évènements lui faisaient juger nécessaire de prévenir la conclusion de celles que les Anglais viennent d'établir."

Tout un mois s'écoula avant que Razoumowski reçut une réponse décisive de St.-Pétersbourg. La nouvelle qu'on apprit alors frappa comme un coup de foudre l'empereur François, toute la cour de Vienne et l'ambassadeur russe. Catherine II n'était plus. Ce fut Paul I[er] qui avait dicté la nouvelle résolution du cabinet de St.-Pétersbourg.

Chapitre XIII.

Avènement de Paul I. — La paix de Campo-Formio.

Razoumowski reçut le 29 novembre v. st. (1796) par un courrier la nouvelle de la mort de Catherine. L'empereur Paul, en faisant part à l'ambassadeur de son avènement, le chargea de remettre à l'empereur François une lettre, dans laquelle nous lisons entre autres:

„Je connais trop les sentiments de V. M. envers cette fidèle et sincère alliée, pour douter qu'elle ne partage avec moi la profonde affliction que je ressens. Toutes les liaisons, tous les rapports d'amitié, qui ont si longtemps subsisté entre les deux empires, ont été trop intimes et réciproquement trop avantageux, pour que la continuation n'en soit pas infiniment désirable. Un semblable concert de vues et de sentiments de la part de V. M. I. me fera toujours rechercher avec empressement les occasions de la consolider."

Ces propos étaient rassurants pour l'Autriche; Razoumowski écrivit à Ostermann le 9 décembre: „On attend ici avec la plus grande impatience la décision de notre souverain. Tout est en suspens ici, et ce ne sont que des nouvelles de St.-Pétersbourg, qui pourront remettre les affaires en mouvement."

L'arrivée du chambellan prince Michel Golitzyn à Vienne, qui devait y faire la communication officielle de l'avènement de Paul, anéantit tout d'un coup toutes les espérances de la cour d'Autriche. Le comte Ostermann avait déclaré au comte Louis Cobenzl à St.-Pétersbourg, ce qu'il écrivit aussi à Razoumowski, que l'empereur regrettait de ne pas pouvoir remplir la promesse faite par sa mère au sujet des troupes auxiliaires.

Cette communication accabla le gouvernement autrichien; le comte de Razoumowski en fut de même sensiblement frappé. Il voyait échouer son projet favori de voir la Russie jouer un grand rôle dans les affaires de l'Europe. Tous ses efforts pour l'accomplissement de ce projet n'aboutissaient à rien. De même que le baron Thugut il était de l'avis, que la Russie seule pouvait remédier aux malheurs de l'Europe; aussi il ne perdait pas tout espoir. Le comte André écrivit à Ostermann:

„On a été très affecté de la détermination de l'Empereur touchant l'assistance des 60 000 hommes, sur lesquels on comptait ici. Néanmoins ce sentiment ne s'est manifesté à mon égard ni de la part de l'empereur, ni des ministres. On m'exprima des regrets sur la privation d'un secours aussi puissant, mais j'ai reçu en même temps les témoignages les plus amples qu'on fondait sur les assurances du comte de Cobenzl, que notre Empereur compte rester attaché aux liens, qui unissent depuis si longtemps les deux cours impériales."

La cour de Vienne, en faisant mention des communications qu'on avait faites à Cobenzl, adressa à l'empereur Paul la demande, que la Russie formât une armée à sa frontière de l'ouest pour parer à une attaque de la Prusse. En même temps on sollicita l'intervention de la Russie pour insinuer à la Prusse, que l'empereur Paul, comme membre de la coalition formée contre la France, n'admettrait pas de discorde entre le chef de l'Empire Germanique et les membres de ce dernier. Enfin la cour de Vienne exigeait, que Paul fît déclarer à la diète de l'Empire Germanique, que les princes allemands devaient se conformer dans leur conduite aux vues de leur chef et n'avaient pas le droit de conclure des conventions séparées avec la république française.

Les réponses de Paul portaient l'empreinte de la bizarrerie, qui devait s'accentuer de plus en plus sous le règne passager de ce souverain. Quant à la concentration des troupes russes à la frontière, l'empereur écrivit en marge de la note remise au comte Ostermann par l'ambassadeur autrichien: „Je ne me laisserai pas prescrire ce que j'ai à faire." Par rapport à l'insinuation à faire au roi de Prusse il disait: „Ce que mes intérêts exigent de lui dire." Au sujet de la communication à faire à la diète l'empereur notait: „Ce qui sera convenable à mes intérêts."

Ces réponses, qui ne se conformaient nullement aux usages diplomatiques, ouvrirent les yeux au gouvernement autrichien, qui comprit, qu'on ne pouvait plus compter sur la Russie et que l'Autriche devait songer sérieusement à la conclusion d'une paix avec la France.

Il faut avouer, que les réponses de Paul se conformaient aux principes d'une politique nationale, mais qu'il était inutile de formuler d'une manière aussi brusque le nouveau programme, qui se trouvait en contradiction avec les promesses de feue l'impératrice. C'est que dans ce moment on ne songeait pas à St.-Pétersbourg aux véritables intérêts de la Russie. Paul désirait avant tout démontrer que son règne serait en opposition avec tout ce qu'avait fait sa mère. Toutes les mesures, dont on blâmait hautement la mémoire, furent suspendues ou abolies. On mit tout d'un coup fin à la guerre contre les Perses, et on ordonna aux troupes russes d'abondonner les fortifications érigées à la frontière. Un grand nombre de lois et d'institutions rédigées pendant les quatre premiers mois du nouveau règne, se trouvant en contradiction avec les vues de Catherine et dénotant une frivolité sans égal, menaçait d'ébranler l'état et mettait du désordre dans plusieurs branches de l'administration. Le ton de courtoisie et le goût des choses d'esprit, qui avaient régné à la cour du temps de Catherine, changea subitement. Les collaborateurs de l'impératrice furent éloignés pour la plupart et remplacés par les favoris de Paul peu instruits et mal élevés. Il n'était plus question que des minuties du service militaire. Toutes les réformes dans l'administration de l'armée, auxquelles on etait redevable des victoires remportées par Souworow, Roumjantzew et Potemkin, furent abolies.

Le comte André avait été accablé par la nouvelle de la mort de Catherine. Les évènements de l'an 1776 lui présageaient des embarras à l'époque du règne de Paul, qui d'ailleurs en 1789 lui avait fait un accueil assez gracieux, mais qui, une fois devenu empereur, pouvait facilement le mettre en disgrâce. Cependant Razoumowski reçut bientôt une lettre du favori Kouchelew, qui apaisa ses alarmes, en lui faisant entendre, que Paul se souvenait encore de l'amitié, qui autrefois l'avait lié au comte André. L'empereur lui fit proposer le poste de chef de la marine russe. Tout en appréciant la faveur du

souverain, Razoumowski le supplia de lui laisser continuer sa carrière diplomatique, en sollicitant la permission de se rendre à St.-Pétersbourg pour présenter ses hommages à l'empereur.

L'idée de retourner au service de la flotte, dont il avait complètement oublié les détails, n'avait rien d'attrayant pour le comte André, qui ne désirait que rester dans la capitale de l'Autriche, où cherchaient aussi à le retenir ses nombreux amis. Ayant séjourné 23 ans à l'étranger, il avait perdu l'attrait de la patrie. Le retour en Russie lui était impossible. Il était devenu un vrai cosmopolite. A Vienne il était chez lui; en Russie il se sentait comme à l'étranger. L'aristocratie autrichienne, qui ordinairement se méfiait des étrangers et faisait preuve d'une froideur et d'une réserve extrêmes dans les relations avec tout ce qui n'appartenait pas à sa société, avait reçu le comte André dans ses rangs; il s'était acclimaté en tout point à ce monde autrichien, auquel il avait voué à jamais ses sympathies et ses goûts. D'ailleurs il se trouvait étroitement lié par sa parenté avec plusieurs familles de l'aristocratie viennoise. Les deux sœurs de la comtesse Elisabeth Razoumowski s'étaient mariées, l'une, Christine[1]), au prince Lichnowski[2]), l'autre, Catherine[3]), au lord Clan-William[4]), qui, occupant le poste d'attaché à la legation anglaise à Vienne, séjournait dans cette capitale. La vie à Vienne répondait on ne peut mieux au goût et aux allures du comte André. Les plaisirs, le raffinement de l'art, le grand rôle que jouait à Vienne le beau sexe — tout cela ne manqua pas d'exercer un charme irrésistible sur le sybarite russe devenu autrichien. Il s'était à jamais établi à Vienne, et malgré sa gêne perpétuelle était parvenu à acheter dans la rue Landstrasse de superbes jardins, qui jadis avaient appartenus aux comtes Montecuculi. Il s'était d'abord contenté d'un petit jardin; mais bientôt il tâcha d'étendre sa propriété, en y ajoutant des terres limitrophes non seulement dans la rue, mais aussi dans le faubourg Erdberg. Il y fonda

1) Née en 1765, mariée en 1788, morte en 1841.
2) Né en 1756, mort en 1814.
3) Née en 1769, mariée en 1793, morte en 1800.
4) Né en 1766, mort en 1805.

un parc magnifique, au milieu duquel il érigea plus tard un grand palais; au premier abord il se contenta d'un joli pavillon, où il passait ordinairement le printemps et l'été.*)

Le projet du comte André de se rendre en Russie, où il espérait assister à la cérémonie du couronnement, ne fut pas approuvé de l'empereur, qui tout en lui accordant la continuation de la carrière diplomatique ne lui permit pas de s'absenter de son poste. Razoumowski était au comble de la joie de pouvoir demeurer à Vienne. Le bruit de ce qu'il abandonnerait la capitale de l'Autriche s'étant déjà répandu en Europe, il se hâta de faire part à ses amis, qu'il n'y aurait pas de changement dans sa situation. Il en prévint entre autres le comte Worontzow, qui répondit par la lettre suivante: „Ce qui me fait un vrai plaisir c'est ce que vous avez eu la bonté de me communiquer en confidence sur ce qui vous regarde. Je puis vous assurer, m-r le comte, que je suis enchanté de la nouvelle et de la confiance que vous me témoignez, et dont certainement je n'abuserai jamais. J'ose me flatter de mériter cette confiance par mon attachement pour vous. Cet attachement ne s'est pas formé, comme cela arrive le plus souvent, par l'habitude de vivre ensemble, car nous avons été toujours séparés, mais il a commencé, s'est accru et s'est affermi par l'estime que vous m'avez inspirée. C'est la correspondance que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous pendant vos missions en Danemark, en Suède et dans le poste que vous occupez actuellement. C'est dans cette correspondance que j'ai vu les connaissances, l'esprit et le jugement qui vous distinguent parmi tous les employés de notre cour dans les pays étrangers ... Je ne vous flatte pas, m-r le comte, ne l'ayant jamais fait vis-à-vis de personne, et on ne change pas de caractère, après avoir vécu plus de 52 ans. Ce que je vous dis est dicté par la conviction, et c'est d'abondance de cœur, que je vous exprime ce que je sens."

Nous verrons bientôt, que l'avis du comte Worontzow au sujet de Razoumowski changea totalement.

---

*) Nous donnerons quelques détails à ce sujet dans les appendices en ajoutant quelques gravures tirées de l'ouvrage „Les principaux parcs et jardins de l'Europe". (Vienne 1809.) B.

En attendant on envoya de St.-Pétersbourg au comte Razoumowski de nouveaux pleins-pouvoirs en le nommant en même temps (le 5 avril 1797, c. à d. le jour du couronnement de Paul) conseiller privé actuel. Nous lisons dans la lettre que le comte André écrivit à l'empereur le 7 mai: „V. M. I., en se livrant à la munificence magnanime de son âme, a daigné me faire participer aux grâces qu'elle a répandues sur ses fidèles sujets, en m'élevant au grade de conseiller privé actuel. Privé du bonheur de mettre à ses pieds les respectueux hommages de ma reconnaissance, j'ose en consigner ici l'expression. Les efforts les plus assidus animeront constamment mon zèle, afin de mériter son auguste approbation dans l'exercice du poste, qu'elle a daigné me confier ici. J'ose supplier très humblement V. M. I. d'agréer les félicitations les plus vives sur l'évènement à jamais mémorable de son couronnement. Les transports d'allégresse qu'il répand dans Vos vastes états, Sire, sont l'augure d'une longue félicité pour les peuples soumis au sceptre de V. M. I., et la bienfaisance du ciel bénira nos vœux pour les prospérités d'un règne de gloire, de justice et de bonheur."

Le nouveau titre de conseiller privé actuel n'ayant rien changé à la position financière très difficile du comte, il osa adresser à l'empereur la pétition suivante:

„V. M. I. a daigné dans sa magnanimité m'accorder un témoignage précieux de son approbation, en m'élevant au grade de son conseiller privé actuel. C'est une douce jouissance pour elle, que de répandre ses bienfaits; c'est une satisfaction non moins douce pour vos sujets, Sire, d'être persuadés que le zèle et le dévouement sont toujours sûrs de trouver une récompense dans la bienveillante bonté de Votre âme. Ce serait être bien coupable d'oser l'importuner, quand on est assuré de n'en être point oublié. J'ose espérer que je ne paraîtrai point tel à ses yeux, dans le motif qui me guide aujourd'hui, car si j'enfreins le silence confiant qui doit servir de règle vis-à-vis d'un monarque équitable et bienfaisant, ce n'est que dans la persuasion que V. M. I. ne peut connaître des circonstances qui me sont particulières. J'ose, Sire, en porter à ses pieds l'exposé succinct."

„Lorsque le poste que j'ai l'honneur de remplir à Vienne devint vacant par la démission de m-r le prince Golitzyn, il plut à feue S. M.

l'Impératrice de me le conférer, avec le même traitement qu'avait eu mon prédécesseur. Ce dernier jouissait de plus de 100 000 roubles de revenu en Russie, et possédait près d'un million de florins dans les fonds publics de ce pays-ci. Je lui succédai après avoir essuyé des pertes très onéreuses par la manière précipitée, avec laquelle j'ai dû quitter le poste de Stockholm au moment de la déclaration de la guerre, et je n'avais pour tout revenu que 20 000 roubles des terres, que m'avait abandonnées mon père dans le gouvernement de Pskow. L'établissement de ma maison et l'état de représentation qu'exige mon caractère public, m'ont entraîné non seulement dans une dépense ruineuse de première mise, mais m'ont mis dans le cas de dépasser tous les ans considérablement mes moyens. Il en est résulté la nécessité de faire des emprunts très coûteux, partie dans les caisses publiques et partie chez des particuliers, dont la totalité monte au delà de 200 000 roubles. A la conclusion des affaires de Pologne j'osais espérer avoir part aux actes de munificence, dont cet évènement fut suivi. Frustré dans mon attente, je sollicitais un congé dans l'intention de faire valoir moi-même au pied du trône des considérations ainsi motivées; je l'obtins, il y a à peu près un an, mais la tournure que prirent alors les affaires, me fit renoncer de plein gré à la permission de m'absenter, et ne prévoyant pas, de quelque temps encore, une époque assez calme pour en profiter, je me déterminais à soumettre directement à S. M. l'Impératrice l'état de mes affaires. Cette lettre adressée par moi à m-r de Zoubow, trois mois avant le décès de S. M. I., ne parvint probablement point à sa destination. Enfin à l'avènement au trône de V. M. I. je crus un instant que j'allais avoir le bonheur de me mettre à ses pieds. V. M. I. a daigné croire que je pouvais être plus utile à son service en restant ici. Je mettrai, Sire, mes soins les plus constants; je consacrerai avec ardeur toutes mes facultés pour justifier la bienveillante opinion de V. M. I., et mes efforts seront soutenus d'un espoir d'autant plus fondé que je les appliquerai à une carrière que depuis 20 ans l'expérience et l'habitude m'ont rendu familière. Mais j'avouerai, Sire, que des pensées accablantes sur l'état de mes affaires traversent souvent celles que me dictent mon zèle et mon assiduité. Elles sont aggravées par l'état de santé précaire de mon père et la perspective funeste du dérangement de sa fortune."

„Daignez, Sire, jeter un regard de bonté sur cette pénible situation et accueillir avec indulgence la liberté que je prends de la soumettre très humblement à la considération équitable et magnanime de V. M. I.“

L'empereur accorda au comte la somme de 20 000 roubles, ce qui ne pouvait pas suffire à ses besoins.[1])

En attendant, les affaires de l'Autriche allaient assez mal. Les victoires remportées par l'archiduc Charles, qui avait battu Bernadotte, Jourdan et Moreau et repoussé les Français au delà du Rhin, ne pouvaient pas sauver l'Italie envahie par les armées de la révolution. Les batailles d'Arcole et de Rivoli avaient forcé les Autrichiens à abandonner la péninsule. Mantoue fut occupée par les Français. Le pape Pie VI conclut le traité de Tolentino. Abandonnée par ses alliés l'Autriche ne disposait que d'une armée affaiblie et désorganisée. Ce fut en vain qu'on opposa l'archiduc Charles à Bonaparte; les Français continuèrent leur marche sur Vienne; le vainqueur s'approchait de cette capitale. Le comte Razoumowski écrivit à Ostermann le 18 mars 1797: „La situation est des plus critiques; rien ne s'oppose à la marche rapide des Français. Il n'est point impossible qu'ils ne viennent jusque sous les murs mêmes de Vienne.“ „La position critique est telle“, écrivit-il à Bezborodko le 27 mars, „que malgré l'urgence de communiquer les circonstances à notre cour, le baron de Thugut, chargé de quatre fois plus de besogne qu'un homme n'en peut supporter, a manqué littéralement de temps nécessaire, pour se livrer aux détails qu'il avait voulu communiquer à m-r Cobenzl. ... Dans la crise accablante où se trouve cette cour-ci, résignée à subir les calamités, qui la menacent, elle ne voit dans l'avenir d'espoir et d'appui que dans l'assistance de notre auguste Souverain. Elle la réclame en vertu des traités et plus encore d'après les sentiments que l'Empereur notre maître a manifesté à son allié, ne doutant pas que S. M. ne daigne prendre en considération la situation où se trouve cet allié, et l'influence majeure

1) Rescrit de l'empereur du 18 juin 1797, où il est dit que les affaires touchant à leur fin, il ne pouvait pas permettre que l'ambassadeur quittât son poste à Vienne dans ce moment. Archives du prince Razoumowski.

qu'en peut rejaillir sur les intérêts communs des deux cours impériales, après le renversement des bases, sur lesquelles repose le système des liens qui les unissent."

François II, se trouvant dans une situation désespérée, écrivit à Paul une lettre autographe, en le suppliant de lui envoyer des troupes, pour défendre la Bohême et la Moravie et de former une armée d'observation à la frontière de la Russie. On croyait à Vienne que ces mesures donneraient à la guerre une autre tournure. En outre l'empereur François sollicitait la médiation de la Russie pour les négociations de l'Autriche avec la France, en ajoutant qu'il se soumettrait volontiers et docilement aux décisions du cabinet de St.-Pétersbourg. En communiquant au comte Razoumowski les détails de cette lettre, le baron Thugut pria l'ambassadeur d'exposer dans ses dépêches la situation terrible, où se trouvait la cour de Vienne. Razoumowski écrivit à Bezborodko le 28 mars: „En fondant les espérances dans la justice et la loyauté de notre auguste Souverain, quant à l'incontestabilité de l'existence du casus fœderis d'après les traités, m-r de Thugut fit valoir l'énergie avec laquelle l'empereur, son maître, a soutenu seul une guerre contre un ennemi dangereux à toute l'Europe. En soumettant au jugement de V. E. la légitimité de ces titres, je ne doute point que des considérations accessoires ne viennent à leur appui, en conformité des engagements entre les deux cours impériales. Le cabinet de Berlin fait des démarches à Vienne, pour offrir sa médiation sur la base de l'intégrité de l'Empire Germanique, avec le but de plâtrer l'effet produit par la découverte des engagements entre la Prusse et la France.[1]) On ne lui a fait que des réponses vagues, la cour d'ici étant déterminée de s'en tenir entièrement aux décisions de la nôtre.... L'effervescence innée et indestructible des têtes polonaises se fait de nouveau sentir. On vient d'apprendre ici que Dombrowski se trouve à titre de général dans l'armée de Bonaparte. Toute crise dans les affaires des grandes puissances leur offre l'espoir de réaliser leurs chimères."

La demande de l'empereur François II flatta l'orgueil de Paul. Il pouvait, profitant de l'occasion, jouer le rôle d'un arbitre de l'Europe

1) Les stipulations de la paix de Bâle.

sans tirer l'épée; il songeait à convoquer un congrès à Leipzig, à expédier à Vienne et à Berlin le feld-maréchal prince N. W. Repnin pour y négocier la paix. En même temps on ordonna de mobiliser des troupes. Cependant l'empereur ne songeait pas sérieusement aux opérations militaires; il espérait réconcilier les cabinets de Vienne et de Berlin, agir sur la France par l'intermédiaire de la Prusse et forcer l'Autriche à des sacrifices inévitables.

Paul I était d'avis qu'on ne pouvait se dispenser de reconnaître la république française; il chargea même Repnin d'entrer à Berlin en négociations avec le diplomate français Caillard, pour rétablir de bonnes relations entre la France et la Russie. Razoumowski écrivit à Bezborodko le 7 avril: „Les factions en faveur de la paix continuent toujours leur jeu purement par motif de cabale et d'intérêt, au mépris de toute considération politique. La crise ici est augmentée par le délabrement total des finances et la mauvaise volonté du ministre qui les dirige, et qui présente sans cesse le tableau effrayant des conséquences funestes, que peut entraîner la défaveur du crédit. Ces alarmes, à la vérité, ne sont que trop fondées. Les caisses sont épuisées, et le papier perd journellement de sa valeur. Dans cet état de choses le ministère attend avec la plus vive impatience de recevoir des subsides de l'Angleterre. L'impatience n'est pas moindre à l'égard de la détermination, que jugera à propos de prendre notre auguste Souverain. Ce n'est qu'à l'aide de sa puissante intervention que la cour de Vienne pourra sortir de sa position désastreuse et reprendre l'espoir d'une paix qui la sauve de l'abîme.“

Le comte André écrivant cette lettre et se fiant aux propos du cabinet de Vienne, ignorait que ce dernier négociait la paix avec Bonaparte et qu'on avait signé déjà à Léoben les préliminaires. Razoumowski avait appris, que le diplomate napolitain, marquis de Gallo, était parti pour l'armée; mais le rusé baron Thugut lui avait dit, que ce voyage du marquis n'aurait certainement pas de résultats. C'était l'ancienne amie du comte André, la reine Caroline, qui avait causé ce changement imprévu dans l'attitude de l'Autriche. Se méfiant de la sincérité de la France, qui avait conclu un traité avec le royaume des Deux Siciles, et craignant pour l'intégrité de ce dernier en cas que la

guerre continuât, la reine avait influencé sa fille, l'impératrice, par l'intermédiaire du marquis de Gallo, pour faire entamer des négociations avec Bonaparte. En même temps le prince Belmonte-Pignatelli, qui se trouvait auprès de Bonaparte, laissait entrevoir, par quels moyens on pourrait facilement gagner le baron Thugut pour parvenir à la conclusion d'une paix avantageuse.[1]) Par suite de cette intrigue on expédia le marquis de Gallo à Léoben en le chargeant confidentiellement de négocier la paix. C'est ainsi que le diplomate napolitain agissait en représentant des intérêts de l'empereur François II, tandis que le comte Merveldt, autrichien, ne l'assista plus tard que pour la forme. Le général Bonaparte même était étonné de cette anomalie. Deux Italiens, un Napolitain et un Corse, avaient à décider du sort de la France et de l'Allemagne.

Ayant appris par hasard qu'un courrier avait remis au baron Thugut des nouvelles importantes de l'armée, le comte André se rendit à la chancellerie d'état pour prendre des informations. On lui dit, que la France ne voulait que la conclusion d'une trêve de courte durée, et qu'il ne s'agissait nullement d'affaires importantes. Mais il en était tout autrement. Bonaparte offrait à l'Autriche en échange des Pays-Bas la plus grande partie de la république de Venise. L'espoir d'atteindre ce but si longtemps désiré et de faire des acquisitions en Italie en général, et en outre les mesures relatives au baron Thugut, auxquelles le prince Pignatelli avait fait allusion, éblouirent totalement le ministre autrichien. Des négociations furent entamées sous le plus grand secret. Thugut fit voir alors son influence illimitée sur l'ambassadeur russe. Il le trompait impudemment, espérant que plus tard il parviendrait à effacer la mauvaise impression de sa dissimulation par quelques phrases aimables.

Razoumowski écrivit à Bezborodko le 13 avril 1797: „Ce n'est que hier que m-r de Thugut m'informa du véritable état des choses, en me faisant beaucoup d'excuses sur la petite ruse qu'il avait imaginée. Le baron ajouta, que ce n'était nullement dans l'intention d'avoir la moindre réserve vis-à-vis de notre cour, quoiqu'il eût été stipulé de

1) Schlosser, Geschichte des XVIII. Jahrhunderts. VI. 20.

garder le plus profond secret sur les préliminaires, jusqu'à ce que l'empereur les eût ratifiés, mais que l'unique cause de réticence avait été l'extrême surprise d'un évènement aussi inattendu, joint à l'embarras où il se serait trouvé de me parler d'un acte, dont la rédaction, faite précipitamment, lui avait paru si confuse qu'il avait eu lui-même de la peine à en comprendre tout le sens. L'intention de l'empereur est de faire une communication détaillée et sans aucunes réserves à notre cour de tout ce qui s'était passé à Léoben, mais vu le travail, dont est surchargé le baron de Thugut, il n'a pas pu écrire sur le champ au comte de Cobenzl, et il m'a fait part verbalement et à la hâte des principaux articles qu'il me prie de transmettre à V. E.... *L'inexprimable étonnement,*[1]) où j'ai été en apprenant la signature des préliminaires, m'a fait demander à m-r de Thugut, si le marquis de Gallo et le comte Merveldt avaient été réellement autorisés à une démarche aussi décisive que peu conforme à l'attente où lui-même me parût être, et que dans ce cas on les avait munis sans doute d'instructions plus précises que celles, dont il m'avait parlé. Le baron de Thugut protesta, que sa surprise etait égale à la mienne, qu'on avait seulement ordonné aux plénipotentiaires de gagner du temps et de prolonger l'armistice. Mais Bonaparte menaçait de marcher sur Vienne. Apparemment, ajouta m-r de Thugut d'un air de confidence, que l'ambassadeur[2]) se sera cru justifié par le désir de l'impératrice de mettre fin à cette guerre. Quel que soit l'air de vérité, dont m-r de Thugut a accompagné cette explication, je ne saurais me persuader de son entière exactitude“... „Si les stipulations de Léoben“, écrivit Razoumowski le 18 avril, „parviennent à se consolider, un nouveau système de balance politique plus simple et plus imposant devra s'établir en Europe, et par sa nature même fortifier la prépondérance des deux cours impériales.... La manière magnanime et digne, dont notre auguste Souverain s'est expliqué dernièrement vis-à-vis la cour de Berlin, ne laisse aucun doute sur l'intérêt, avec lequel S. M. envisagera le maintien de l'intégrité de l'Empire Germanique, dont la garantie est acquise à sa couronne

---

1) Souligné dans l'original.
2) Le marquis de Gallo.

par le traité de Teschen, et qui deviendra le gage éternel de la reconnaissance et de la vénération de tout le corps Germanique pour son auguste personne."

On voit par-là que la mission du prince Repnin devenait inutile. Naturellement la nouvelle des préliminaires de Léoben fit à St.-Pétersbourg une mauvaise impression autant par rapport au comte Razoumowski qu'au sujet de l'attitude de l'empereur François II. On était blessé de ce que les négociations avaient eu lieu à l'insu de l'ambassadeur russe. Cependant l'empereur Paul ne renonçait pas au rôle de médiateur. Il se décida même à se rapprocher de la France, croyant que par là il aurait plus de succès en négociant la paix. On prescrivit au diplomate russe à Berlin, S. A. Kolytchew, de faire remarquer à l'envoyé français Caillard, que l'empereur Paul ne demandait pas mieux que de vivre en paix avec la France et qu'il désirait amener les puissances belligérantes à signer la paix. Caillard accueillit la déclaration du diplomate russe avec amabilité. Il ne fut pas tout de suite question de médiation, mais on apprit à St.-Pétersbourg par l'intermédiaire de Thugut et du comte Dietrichstein, qui avait remplacé le comte Louis Cobenzl, que la France, avant d'accepter la médiation russe, désirait conclure une paix formelle avec la Russie, et qu'en outre elle exigeait, que la Russie ne prêtât plus en aucune façon secours à l'Autriche.

Paul, jugeant probable que Kolytchew, en entamant les négociations avec Caillard s'était mis à l'œuvre d'une façon maladroite, le rappela de Berlin et le remplaça par le comte N. P. Panin, qui fut chargé de conclure la paix avec la France. Cependant ces négociations n'aboutirent à rien.*)

Paul aimait à s'occuper de la politique extérieure indépendamment des avis de ses ministres. Bezborodko ordonna aux diplomates russes de n'adresser dorénavant leurs dépêches qu'à l'empereur lui-même. Le 1er juin 1797 Razoumowski informa l'empereur que le gouvernement autrichien avait désigné le comte de Dietrichstein pour le poste de

*) V. les particularités de ces négociations entre Panin et Caillard dans mon édition „Matériaux pour servir à la biographie du comte N. P. Panin". St.-Pétersbourg, 1890 vol. II. B.

St.-Pétersbourg, et que Cobenzl irait à Léoben pour y négocier la paix. D'après les avis du gouvernement autrichien le marquis de Gallo, en dépassant ses instructions, avait précipité la conclusion des préliminaires. Il était bien clair que Thugut préférait une attitude dilatoire et ne voulait pas hâter la conclusion de la paix définitive. Le comte André trouvait que Bonaparte avait eu un ascendant énorme sur le diplomate napolitain, en l'effrayant par des menaces.

Le poste de diplomate autrichien à St.-Pétersbourg fut confié au comte Dietrichstein, ami de Razoumowski et proche parent de la comtesse Elisabeth. Bientôt après son arrivée à St.-Pétersbourg il devint amoureux de la comtesse Alexandrine Chouwalow.[1]) La cour s'intéressa vivement à ce roman, et Razoumowski fut chargé de contribuer à écarter les difficultés, qui entravaient le mariage du comte Dietrichstein, catholique, avec la comtesse Chouwalow, orthodoxe. L'affaire fut facilement arrangée, l'empereur François favorisant ce projet de mariage.

Une autre affaire, dont le comte André devait s'occuper, présentait beaucoup plus de difficultés. Le duc Frédéric de Wurttemberg, frère de l'impératrice Maria Feodorowna, qui autrefois s'était trouvé au service russe*) et en 1797 avait succédé à son frère dans le duché de Wurttemberg, sollicitait de l'empereur François le titre d'électeur et en outre une compensation en argent pour la principauté de Montbéliard, occupée par les Français. Le cabinet de Vienne, peu disposé à contribuer au développement de la force et de l'importance des princes de l'Empire, et très mécontent en outre de ce que le duc avait conclu une paix avec la France, ne songeait nullement à remplir ses désirs. L'empereur Paul ayant promis sa protection à son beau-frère, le cabinet de Vienne n'osa pas irriter son allié par un refus net dans l'affaire du duc Frédéric; mais Thugut, selon son habitude, répondit

1) Fille du comte André Chouwalow, auteur de l'„Epître à Nanon", petite-fille du général Saltykow.

*) Il avait dû quitter la Russie par suite de sa conduite scandaleuse envers son épouse en 1786. V. ma monographie „Zelmire" dans le journal russe „Istoritcheski Wjestnik" vol. XLI. (1890). B.

évasivement aux instances de l'ambassadeur russe à ce sujet, en traînant en longueur cette affaire.[1])

Toute l'Europe soupirait après la paix. L'Angleterre était de même entrée en négociations avec la France. Les premiers efforts n'aboutirent à rien, et lord Malmesbury avait dû quitter Paris au mois de décembre en 1796.[2]) Les négociations furent ensuite renouvelées à Lille. Le gouvernement anglais était disposé à conférer à l'Autriche le rôle de médiateur, mais Thugut, ayant appris par le comte Starhemberg que l'Angleterre désirait la paix à tout prix, se méfiait de cette puissance et ne fit qu'un accueil très froid au diplomate anglais Hammond, qui devait traiter cette affaire à Vienne. Hammond et Morton Eden ne cessaient de se plaindre dans les salons de Vienne, où l'on aimait à critiquer la manière d'agir de Thugut de l'attitude peu sincère du ministre. Razoumowski s'efforçait en vain à réconcilier les diplomates anglais avec le baron. On pouvait s'attendre à la rupture totale de ces négociations. Enfin Hammond quitta Vienne, n'ayant pas réussi à avoir une réponse nette du baron Thugut. Razoumowski écrivit à l'empereur le 8 juin:

„La cour de Vienne se sent complètement déliée par-là de l'Angleterre. Elle s'empressera de terminer la guerre, si elle peut s'assurer contre la mauvaise foi de son adversaire. On souhaiterait obtenir au moins quelques places de sûreté dans la Lombardie Vénitienne avant de rien conclure... On prévoit que l'intégrité de l'Empire Germanique ne pourra se maintenir; et on voudrait s'entendre d'avance avec les puissances les plus intéressées à l'équilibre politique de l'Allemagne, afin d'en régler le sort sous les auspices équitables de V. M. I.“

Il n'était pas facile de prévoir de quelle manière l'Autriche parviendrait à s'entendre avec les autres puissances. A Vienne on détestait la Prusse; on se méfiait de l'Angleterre; Cobenzl continuait les négo-

---

1) V. les dépêches de Razoumowski à Bezborodko du 18 avril et à l'empereur du 25 novembre.

2) Le diplomate anglais expliquait son insuccès par la nouvelle de la mort de Catherine, qui, d'après son avis, avait renforcé la confiance du gouvernement républicain.

ciations entamées à Léoben, à Udine et à Passariano, où se trouvait le quartier général de Bonaparte. Se voyant trompé à chaque instant par Thugut, le comte André qualifiait dans ses dépêches les négociations, dont il ignorait l'essence, de „véritable dérision". Il écrivit à l'empereur le 15 juin:

„Je me suis appliqué pour donner à V. M. I. quelques notions propres à fixer son opinion sur les affaires de cette cour, à suivre avec attention le fil des évènements, à rechercher ceux qui pouvaient conduire à un dénouement, et à diriger d'après ce but mes entretiens avec le ministère. Mais l'obscurité de ces derniers, l'incertitude des autres m'ont laissé dans les ténèbres et tiennent en suspens la destinée d'une grande partie de l'Europe." „Je n'ai pas été à même", écrivit-il le 19 août non sans ironie, „de connaître les détails des conférences. Je n'étais pas en droit, je pense, d'insister sur leur communication, lorsque j'aperçus, que ce n'était point l'intention du ministère de s'y livrer. J'ajouterai que sa réserve ne m'a point paru blâmable à l'égard des affaires qu'on pourrait à juste titre qualifier de commérages entre un ambassadeur napolitain et un général aventurier corse, plutôt que de discussions entre deux hommes d'état."

Vers ce temps-là on s'attendait à des évènements décisifs en France. Thugut ayant compté sur une réaction, avait traîné en longueur les négociations. La faiblesse du Directoire avait renforcé le parti royaliste, qui après son échec du 13 vendémiaire se redressait de nouveau et menaçait le parti jacobin. Nous lisons dans la dépêche de Razoumowski du 15 juillet:

„C'est en Italie particulièrement qu'il faut s'attendre à voir éclater la scission présumée, déjà par la conduite arrogante et arbitraire de Bonaparte. Les réponses qu'il fera sur les protestations de cette cour, serviront de boussole pour s'orienter dans l'avenir. S'il désiste de sa domination à l'égard des contrées cédées à Léoben, s'il les évacue au moins en partie, alors on se prêtera aux premières bases d'une paix séparée, sauf à en discuter les stipulations, afin de consolider, le mieux possible, les nouvelles acquisitions et la balance politique de cette partie de l'Europe. Si Bonaparte continue à s'obstiner dans ses refus et à s'écarter des préliminaires, on poursuivra les préparatifs de guerre, en

se dirigeant d'après l'état interieur des affaires en France. On attendra le moment propice pour devoir au succès des armes, ce qu'on n'aura pu obtenir par la négociation... En toute supposition il sera essentiel de terminer la négociation, qui concerne l'Empire Germanique; il semble qu'à cet égard un congrès est inévitable. C'est alors principalement, à l'intervention équitable et impartiale de V. M. I., qu'on se verrait dans le cas d'en appeler en qualité de garant par le traité de Teschen de la paix de Westphalie, médiation que la France ne peut récuser et qui, autorisée par le fait, n'a pas même besoin d'être requise autrement que de la part de l'Empire et de son chef."

Cependant le Directoire laissait entrevoir assez d'énergie pour ne pas accorder à la Russie un grand rôle dans les affaires de l'Europe, en déclinant la médiation de l'empereur Paul et en tâchant de démontrer, que les stipulations du traité de Teschen ne se rapportaient qu'à la Bavière, l'empereur ne pouvait pas se mêler des affaires de l'Empire Germanique en général.

En communiquant à l'empereur la nouvelle de cette attitude hautaine du Directoire, Razoumowski écrivit que d'après son avis c'était la Prusse, à laquelle on devait cette conduite de la France. La Prusse, ajoutait Razoumowski, ne désirant pas que la Russie se mêlât des affaires de l'Allemagne, parviendrait à prendre le dessus sur l'Autriche, ce qui lui donnerait un ascendant décisif sur toute l'Europe.[1])

Tout cela fit une impression assez forte sur l'empereur Paul. Il chargea le comte Panin de remettre au roi Frédéric-Guillaume II une lettre autographe, où il était question des bruits sur les vastes projets de la Prusse. C'était en quelque sorte une sommation, par laquelle on voulait faire comprendre à la Prusse, que le cabinet de St.-Pétersbourg ne saurait demeurer indifférent à ces menées, qui tendaient à empêcher la conclusion de la paix entre l'Autriche et la France et à porter atteinte à l'intégrité de l'Empire Germanique.*) En même

1) V. la dépêche du 1er août.

*) Voir les particularités de ces négociations à Berlin dans mon édition „Matériaux pour servir à la biographie du comte N. P. Panin", vol. II. La lettre que Paul adressa au roi y est imprimée in-extenso p. 115—116. B.

temps on ordonna au comte Panin de déclarer à Caillard que dans le cas, où l'Autriche ne parviendrait pas à conclure la paix, et où la Prusse prêterait secours à la France, la Russie n'hésiterait pas à mettre des troupes auxiliaires à la disposition de l'Autriche. Bientôt après on ordonna à Panin*) de rompre totalement les négociations avec Caillard. A Vienne on était enchanté de la conduite de Paul. On faisait force éloges du gouvernement russe et du comte Panin. Cependant les nouvelles de ces mesures ne pouvaient plus influer sur la marche des négociations entre l'Autriche et le général Bonaparte. Razoumowski écrivit le 19 août:

„Les plénipotentiaires autrichiens, leurrés par le manège de Bonaparte, éconduits par sa fourberie et sa mauvaise foi, ont consumé en pourparlers inutiles les conférences destinées à s'entendre et s'arranger... M-r de Gallo, convaincu de sa bonne foi, a cherché à persuader ici son empressement de conclure séparément avec la cour de Vienne pour les affaires d'Italie. Sans doute on se serait prêté à un tel arrangement, renvoyant à un congrès celui qui concernait l'Empire; mais jamais cela ne fut l'intention de Bonaparte. Ce brigand téméraire autant que fortuné, transporté par son ambition et sa cupidité, jaloux de maintenir son autorité en Italie et son influence sur le Directoire, sentant qu'il ne peut les conserver qu'en reculant le terme de la pacification, en rallumant, s'il le faut, le feu de la guerre, est devenu l'âme de son parti dans l'intérieur. Le développement de sa politique semble être accéléré par la lutte qui divise le gouvernement en France. Pour entraver davantage la négociation, il vient de déclarer que le Directoire n'étendrait pas au delà de la rive gauche du Rhin le principe de l'intégrité de l'Empire, stipulé à Léoben, que la fixation des limites de la France jusqu'à ce fleuve, était d'autant plus irrévocable, qu'elle était convenue avec la cour de Berlin, et que la paix avec l'empereur ne pourrait être conclue qu'en y comprenant cet article. Voilà donc une des bases les plus fondamentales, les plus essentielles, les plus relatives à la tranquillité de l'Europe entière, détruite.

*) V. les raisons de ce changement dans mon édition susmentionnée III. 1—6. B.

V. M. I. jugera les conséquences incalculables qui doivent en résulter, celles qui ont rapport particulièrement aux vues d'ambition et d'agrandissement du cabinet prussien. Jaloux des acquisitions de l'Autriche en Italie, telles qu'elles furent stipulées préliminairement, il a fomenté en France les obstacles, afin que l'empereur, forcé de chercher quelques dédommagements en Empire, facilite par-là l'exécution des envahissements que médite profondément la politique prussienne. Telle est la conjoncture actuelle des affaires; l'aspect important et grave qu'elle présente dans l'avenir a déterminé le cabinet de Vienne à en soumettre le tableau à V. M. I., à solliciter son conseil et son appui envers un allié, dont elle apprécie la situation, dont elle partage les intérêts. Elle daignera déterminer dans sa sagesse les mesures qu'elle jugera convenable à opposer aux calamités nouvelles, qui menacent le repos des souverains et de l'humanité. La cour de Vienne restera fidèlement attachée aux principes de l'intégrité de l'Empire. Elle en renouvellera l'engagement sous les auspices et l'égide sacrés de votre puissance et de votre équité. Elles seules mettront un frein à l'ambition d'un cabinet, qui porte ses vues d'agrandissement sur le démembrement et la désorganisation de l'Empire. Sans elles, le chef de l'Empire, le souverain de l'Autriche, ne pouvant opposer aucune résistance au bouleversement, qui menace l'Allemagne, sera contraint de souscrire malgré lui à sa nouvelle destinée, et participer au funeste partage, qui en résultera."

En attendant, le 18 fructidor avait changé la face des affaires à Paris dans un tout autre sens qu'avait espéré le cabinet de Vienne. Bonaparte avait agi en défenseur du parti jacobin. Augereau ayant rassemblé des troupes autour de la capitale, on avait fait emprisonner le président Pichegru et d'autres représentants du parti conservateur. Le rétablissement de l'ancien régime ne se conformait nullement aux vues ambitieuses du général Bonaparte, qui devint dictateur non seulement en France, mais aussi en Europe.

L'Autriche se trouvait dans un état désespéré. L'armée n'avait plus de confiance dans ses chefs; les finances étaient en désarroi; l'administration supérieure était rongée par la discorde et les intrigues; l'empereur ne pouvant plus songer à une paix avantageuse, se vit forcé d'accepter les conditions de Bonaparte. Thugut continuait toujours à

cacher au comte Razoumowski les particularités des négociations avec la France. Tout en donnant raison à l'ambassadeur russe, qui lui faisait remarquer qu'il fallait continuer la guerre pour avoir une paix tant soit peu avantageuse, le ministre ne songeait plus aux chances des opérations militaires et ne comptait que sur l'habilité des négociateurs autrichiens. Il parlait en outre de la nécessité d'une réconciliation temporaire avec la France pour pouvoir un peu plus tard recommencer la guerre avec de nouvelles forces.

Enfin Razoumowski apprit le 8 octobre, que la paix était conclue. Thugut avait l'air soucieux et confus; il avait honte de l'attitude de l'Autriche, tandis qu'en général on était à Vienne au comble de la joie. Le comte André, nullement offensé par le manque de sincérité du ministre, continuait à le voir, tandis que Thugut profitait de la naïveté débonnaire de l'ambassadeur pour ne pas lui communiquer les particularités du traité de Campo-Formio. C'est ainsi que nous ne trouvons dans les dépêches du comte André que des allusions incohérentes à ce traité, qui cependant avait une importance énorme, attendu qu'il n'y était pas question de l'intégrité de l'Empire Germanique et que les affaires de l'Allemagne devaient devenir l'objet de négociations au congrès de Rastadt, auquel la Russie ne devait prendre aucune part.

Razoumowski écrivit le 21 octobre:

„M-r de Thugut croit que le congrès, qui doit se rassembler à Rastadt, présentera dans l'avenir une complication d'intérêts, qui ne manquera pas d'offrir des prétextes plausibles à revenir, à l'égard des Français, sur des explications qui pourront affermir le repos de l'Europe et la sûreté des gouvernements. C'est sous ce rapport que la cour de Vienne soumet implicitement à la sagesse de V. M. I. de déterminer ce qu'elle jugera le plus convenable au bien-être de son intime allié, et à la tranquillité de toutes les puissances. Elle souscrit d'avance à la résolution que prendra V. M. I., et elle sera plus à même d'y coopérer, lorsque par l'exécution du traité qu'elle vient de conclure, elle se verra en possession de la partie de l'Italie, qui lui tombe en partage."

Naturellement on était très mécontent à St.-Pétersbourg tant des menées du cabinet autrichien que de l'insouciance de l'ambassadeur russe. Paul, sensible à tout manque d'égards, s'étonnait de ce que

l'Autriche après avoir sollicité l'appui de la Russie, après avoir insisté tant de fois sur le droit de la Russie à veiller en signataire du congrès de Teschen sur l'intégrité de l'Empire Germanique, ait conclu la paix sans même informer son allié des conditions de ce traité. Paul blâmait la convoitise de l'Autriche, qui ne songeait qu'à des acquisitions en Italie, et qui à ce prix s'était décidée à souscrire à des conditions humiliantes; il désapprouvait de même la méfiance qu'on avait montrée envers la Russie.

Les lettres suivantes du prince Kourakin, qui jouissait alors d'une confiance illimitée à la cour, nous donnent une idée de l'impression que la nouvelle de la paix de Campo-Formio avait faite à St.-Pétersbourg. Il écrivit à son cousin, le comte N. P. Panin, le 6 novembre: „Le comte Razoumowski nous a communiqué par courrier la conclusion d'une paix entre l'Autriche et la France sans nous informer des conditions de ce traité qu'il prétend ignorer. Il nous a fait remarquer, que le baron Thugut expédierait dans deux jours un courrier pour nous mettre au courant des détails de cette affaire. Cependant jusqu'ici il n'est pas arrivé de courrier, et le comte Razoumowski ne nous a depuis rien écrit à ce sujet. Ce silence impardonnable fait causer, et l'empereur lui a fait sentir son mécontentement." Nous lisons dans la lettre du prince Kourakin du 14 novembre: „Le comte Razoumowski s'est conduit à cette occasion d'une manière légère et coupable."

Il est étonnant que nous ne trouvions pas trace de ce mécontentement de l'empereur dans les dépêches de Razoumowski, tandis qu'ordinairement des reproches du gouvernement faisaient sur lui une impression très forte. Cependant le bruit de ce que Paul était mécontent du comte André se répandit en Europe, et on racontait à Berlin que Razoumowski serait rappelé. Panin désirait alors occuper le poste à Vienne. Cependant il n'y eut pas de changement. Kourakin écrivit à son cousin le 15 janvier 1798: „Il n'y aura pas de poste vacant à Vienne. Le comte Razoumowski y restera à jamais; on ne veut pas l'avoir ici; tous les bruits, qui vous sont parvenus à ce sujet, manquent de fondement." [1]) Nous verrons bientôt que Kourakin se trompait.

1) Rousskaja Starina X. 75—77.

Chapitre XIV.

Une nouvelle coalition.

Le traité de Campo-Formio causa d'abord l'éloignement temporaire du baron Thugut. Razoumowski écrivit le 28 janvier 1798:

„Le baron de Thugut est douloureusement pénétré de la désastreuse conjoncture des affaires. L'attribuant aux préliminaires de Léoben et à la paix qui s'en est suivie, à l'égard de laquelle son opinion n'a pas entièrement prévalu, jugeant que ce n'est que par des mesures de vigueur qu'on pourrait faire face aux calamités, dont l'Europe est menacée, et ne prévoyant guère, que ces mesures soient à espérer dans l'ensemble des circonstances actuelles, il a senti qu'il ne pouvait plus porter la responsabilité de l'avenir, et il l'a représenté à son maître avec la franchise énergique d'un loyal serviteur et d'un homme d'état expérimenté. Je pense, que l'empereur apprécie trop la capacité et l'attachement de ce ministre, pour l'éloigner entièrement des affaires. Quoique le baron de Thugut n'ait pas voulu en convenir vis-à-vis de moi, j'ai lieu de croire qu'il conservera quelque influence dans la forme nouvelle que recevra le département qu'il résigne.“

Cette prétendue démission n'était qu'une comédie*), dont personne à Vienne ne fut dupe. Thugut avait tant de fois déclaré hautement, que sa main ne saurait jamais signer une paix honteuse avec la France. Ce fut ainsi qu'il dut alors se démettre de son poste pour quelque temps. Il quitta même Vienne, ayant transmis les affaires au comte Philippe Cobenzl. Cependant l'empereur continuait à dépendre

*) V. la lettre de Thugut au prince de Dietrichstein du 27 avril 1798 dans l'édition de Vivenot „Vertrauliche Briefe Thuguts“ II. p. 96. B.

entièrement de Thugut. L'Angleterre, oubliant les démêlés qu'elle avait eus avec le cabinet de Vienne et songeant à la formation d'une nouvelle coalition, désirait la rentrée du baron au ministère. Les négociations de Lille n'avaient eu aucun résultat, et il fallait continuer la guerre pour pouvoir conclure une paix tant soit peu avantageuse. Ayant appris par les dépêches de sir Morton Eden, que Thugut était disposé à recommencer la guerre contre la France, on chargea le diplomate anglais de solliciter la rentrée du baron aux affaires. L'empereur François ne demandait pas mieux, et bientôt tout fut comme par le passé.

Vers ce temps-là Razoumowski devait s'occuper des négociations au sujet de l'armée du prince de Condé, qui allait retourner en Russie, parce que l'Autriche était obligée en vertu du traité de Campo-Formio de veiller sur la dissolution de cette armée. Paul I sachant gré au prince de Condé de l'hospitalité, dont il avait joui dans son château de Chantilly en 1782 lors de son voyage en Europe, fit au prince et à toute sa famille un accueil des plus favorables. Condé entra avec son armée dans le service russe. Le prince de Gortchakow fut chargé d'aller à la rencontre du prince. La marche de ces troupes causa assez d'embarras au comte André, qui avait à lutter contre les ministres du cabinet de Vienne et les généraux autrichiens toujours enclins à traîner les affaires en longueur.

Le congrès de Rastadt avait commencé à s'occuper des négociations de la paix générale, ce qui n'empêchait pas qu'à Vienne on continua à parler de la guerre. Les relations entre l'Autriche et la Prusse restaient hostiles, pendant que l'empereur François II échangeait avec le roi Frédéric-Guillaume II des lettres autographes. Un nouveau diplomate prussien, le baron Keller, arriva à Vienne; le prince Reuss continua à négocier à Berlin. Cependant on ne parvint pas à apaiser la profonde inimitié, qui existait entre les deux puissances. A Vienne on se souvenait encore de la paix de Bâle que la Prusse avait conclue avec la France; à Berlin on savait très bien que l'Autriche espérait en vertu de la paix de Campo-Formio faire des acquisitions en Allemagne. François II proposa à Frédéric-Guillaume II de solliciter la médiation de Paul I. Razoumowski écrivit le 25 février 1798:

„L'empereur propose de réclamer l'intervention de V. M. I., se remettant à son arbitre, et dans l'espoir qu'à titre d'ami et d'allié commun des deux cours, vous daignerez, Sire, vous charger de cette médiation, que l'une et l'autre confierait avec sécurité à la sagesse et loyauté de V. M. I.“

Razoumowski apprit, que les diplomates prussiens à Rastadt prêchaient l'urgence d'une nouvelle coalition contre la France, ce qui pouvait contribuer à rapprocher la Prusse et l'Autriche. Cependant on accueillit à Berlin la proposition de la médiation avec une froideur extrême. Ce fut alors qu'un évènement imprévu troubla les bonnes relations, qui avaient existé quelque temps entre la cour de Vienne et le Directoire. L'ambassadeur de la république, Bernadotte, en arborant ostensiblement à sa maison un drapeau républicain avec la devise „liberté, égalité et fraternité“, avait excité par-là des troubles. La populace assaillit la maison du diplomate français, la pilla et arracha le drapeau républicain. La police ayant faiblement défendu le général Bernadotte, ce dernier avait adressé à l'empereur François II une lettre insolente, dans laquelle il demandait ses passeports.*) Razoumowski écrivit le 4 avril:

„Il est certain que ce fougueux missionnaire s'est occupé, depuis qu'il est ici, à se ménager des intelligences et particulièrement parmi la foule de Polonais dispersés dans cette capitale. Il lui a échappé dans sa fureur de dire, qu'il fallait rétablir la Pologne et porter la guerre en Russie... La disposition secrète des cabinets au rétablissement d'une nouvelle coalition a malheureusement transpiré... La guerre est de nécessité absolue... Il n'est pas à douter, que les Français jouent le tout pour le tout. Ou ils succomberont sous le poids des puissances réunies, ou les puissances crouleront par la révolution. Ce dilemme paraît être sans réplique. Pour s'en convaincre il ne faut que jeter

---

*) Panin écrivit à Bezborodko de Berlin le $\frac{23 \text{ avril}}{4 \text{ mai}}$ 1798: „Bernadotte attribue en grande partie les traitements qu'il a essuyés au comte Razoumowski et à m-r Eden, et il prétend avoir distingué leurs gens dans la foule attroupée devant son hôtel.“ V. mon édition „Matériaux pour servir à la biographie du comte N. P. Panin“, vol. III. p. 93. B.

les yeux sur le passé et sur la marche journalière de cette hydre colossale qui, formée de tous les éléments les plus impurs, souffle sans cesse sur des contrées nouvelles et augmente sa puissance désordonnée, en détruisant partout les principes de la morale, de la religion et de l'ordre social. Ce dilemme, dis-je, ne saurait être contesté que par la mauvaise foi ou le plus aveugle égoisme, dont les prestiges éblouissants ne se dissiperont que lorsqu'il ne sera plus temps de résister à ses dangers. C'est sous ce dernier point de vue, Sire, que je considère l'Allemagne. Ce centre de l'Europe est prêt de s'abîmer faute d'accord et par conséquent d'énergie entre les principaux membres, dont le mouvement devrait imprimer celui du corps entier. Ils en sentent le besoin, du moins on en est convaincu ici; mais la défiance est trop profonde pour qu'on s'abandonne avec cette franchise, qui devrait caractériser le rapprochement. C'est dans la vue d'y obvier qu'on a réclamé l'intervention de V. M. I. Instruite des plans de l'une et de l'autre cour, qu'elle daigne être non seulement garante de leurs engagements, mais encore l'arbitre de leur fidélité à les remplir, et que celle des deux qui y manquera, perde ses droits à sa bienveillance. Elle est trop précieuse, Sire, pour qu'une semblable insinuation ne devienne le gage le plus assuré du nœud, qui peut encore faire le salut de l'Europe. Elle le devra à V. M. I., et cette gloire est bien digne de sa grande âme."

Ce récit de Razoumowski venait très à propos. Le gouvernement anglais, ayant réussi à faire rentrer Thugut aux affaires, parvint à persuader Paul de prendre part à une nouvelle coalition contre la France. Paul exprima dans une lettre autographe adressée à l'empereur François II son désir de servir de médiateur entre l'Autriche et la Prusse; il fit remarquer en même temps que les négociations devaient avoir lieu à Berlin, et que l'Autriche n'avait qu'à communiquer les conditions qu'elle mettait pour sa réconciliation avec la Prusse. Enfin il parla de son intention de proposer à l'Autriche, à la Prusse, à l'Angleterre et au Danemark une alliance défensive pour se garantir à jamais du danger, dont la France continuait à menacer l'Europe.

Cette lettre de Paul causa des entretiens animés entre Razoumowski et le baron Thugut. Le comte André écrivit à Paul le 19 avril:

„Comme je n'avais reçu aucune instruction particulière sur la conjoncture présente, c. à d. sur le recours porté devant V. M. pour réclamer son intervention, je ne me suis pas trouvé en mesure de provoquer aucune explication approfondie de ma part. Je me bornerai donc à présenter ici un aperçu plutôt qu'une relation détaillée, des objets que j'ai saisis dans mes conversations avec m-r de Thugut, et surtout dans celle d'hier, lorsqu'il me prévint que son expédition aurait lieu aujourd'hui et m'offrit d'en profiter. J'engageai le discours en rappelant la demande contenue dans la lettre de V. M., que cette cour-ci fît part de ses idées et de ses plans, afin de vous mettre à même, Sire, de lui rendre les bons offices qu'elle solliciterait. Le baron de Thugut me répondit, que dans la position de l'Autriche vis-à-vis de la cour de Berlin, il ne restait à la cour de Vienne qu'à se remettre à l'arbitre de V. M., comme seul moyen d'éviter les longueurs et les délais que doit occasionner la distance, et que V. M., ayant choisi Berlin pour centre des négociations, sans doute y ferait donner à son ministre les instructions nécessaires. M-r de Thugut ajouta, que l'empereur se désisterait de toute acquisition en Allemagne, si le roi de Prusse voulait en faire autant. J'observai que ce dernier venait de perdre ses possessions transrhénanes et qu'il insisterait sur un dédommagement. Le baron répondit, que la Prusse ne perdait que 100 000 sujets, tandis que l'Autriche en perdait des millions en Belgique et en Italie, malgré les compensations acquises dans cette dernière, mais que s'il fallait s'indemniser aux dépens de l'Allemagne, c'est alors qu'on se remettra sans réserve à l'arbitre de V. M. Je répondis, que j'étais assuré qu'on n'aurait jamais à regretter de s'y livrer avec la confiance la plus absolue, mais j'observai qu'il me paraissait convenable de se concerter provisoirement avec la cour de Berlin sur les évènements, qui pourraient éclater de la part des Français, qui n'épargneront aucun moyen d'empêcher un concert. M-r de Thugut me dit, que l'insinuation avait été faite, mais que la Prusse ne se compromettrait pas, avant d'être assurée des avantages d'agrandissement. Eh bien, repliquai-je, puisqu'il est ainsi, permettez-moi une supposition: si vous prévoyez une nouvelle levée de boucliers, ou, ce qui en est l'équivalent et qui semble n'être point à éviter, une nécessité indispensable de mettre un

frein au système révolutionnaire, qui menace l'Europe, et auquel vous vous sentez trop faibles pour résister seuls, faites aux Prussiens les avantages qu'ils espèrent de l'ennemi commun, et obligez-les par là à défendre l'Allemagne et à y arrêter la contagion, tandis que vous la détruirez en Italie. C'est l'unique moyen de contenir les Français dans leurs limites, et ce moyen, conduit avec énergie, paraît ne pouvoir manquer son but.... En dernier résultat, Sire, jamais confiance, unité et coopération n'existeront entre ces deux cours que sous les auspices de V. M. I. Tel est celui que m'offrent l'expérience des évènements et celle des dispositions respectives des deux cabinets, dont la défiance réciproque écartera toujours l'accord et l'intelligence... Comment mettre des bornes aux volontés des Français, quand il est constaté qu'il n'existe à cet effet qu'un seul et unique moyen — la réunion de tous? Tant que cette masse ne sera pas consolidée, les Français jouiront d'un succès incontestable dans toutes leurs entreprises."

Le feld-maréchal prince N. W. Repnin, jouissant alors de la faveur de Paul, fut expédié à Berlin pour y négocier en médiateur entre la Prusse et l'Autriche; mais il n'eut pas de succès, ce qui irrita tellement Paul, qu'il songeait même à une rupture avec la Prusse. L'empereur ordonna au prince de se rendre à Vienne, en informant le comte André de l'arrivée prochaine du feld-maréchal et en lui enjoignant de seconder en tous points les négociations de ce diplomate.

L'arrivée du prince Repnin causa de l'humeur au comte Razoumowski; c'était en quelque sorte une marque de méfiance du gouvernement russe envers lui.*) Cependant le feld-maréchal n'était chargé que d'une commission spéciale; il s'agissait du mariage de la grande-duchesse Alexandrine avec l'archiduc-palatin. Le prince rassura le comte André en lui communiquant le but véritable de son voyage. On fit à Vienne au feld-maréchal un brillant accueil.**) L'empereur, qui se trouvait alors à Bade, se rendit dans sa capitale pour recevoir le prince Repnin

*) De même le comte Panin était très mécontent de l'arrivée du prince Repnin à Berlin. V. mon édition vol. III. p. 233 et suivre. B.

**) V. la lettre du prince Repnin au comte Panin dans mon édition III. p. 326—328. B.

dans une audience solennelle. On l'invita à Bade et à Laxenbourg où l'on n'invitait jamais les étrangers; l'archiduc Joseph lui servit de Cicerone à Schönbrunn; on abondait en politesses et en affabilité. Quoiqu'il ne fût presque pas question de la politique, une certaine différence d'opinions laissait voir entre le prince Repnin et le baron Thugut. Repnin prêchait des mesures énergiques et rapides pour attaquer la France, tandis que Thugut tâchait d'éviter le rôle d'agresseur. [1])

Le but secret de la mission du prince Repnin fut atteint. L'archiduc Joseph se rendit peu après à St.-Pétersbourg pour y épouser la grande-duchesse. Quant au feld-maréchal, on l'envoya à Wilna, où l'on s'attendait à des troubles de la part des Polonais, et bientôt après il encourut la disgrâce de l'empereur Paul.*)

Razoumowski écrivit le 24 juin: „La soi-disante paix avec un gouvernement sans principes et sans morale, n'est qu'un moyen plus facile encore que la guerre d'effectuer le brigandage et d'étendre la contagion de la scélératesse. Des mesures d'énergie peuvent seules y opposer un frein salutaire. V. M. I. pensera sans doute dans sa sagesse, qu'on ne saurait différer plus longtemps de les déployer. C'est sous ce point de vue que la cour de Vienne sollicitera de sa part la prestation du secours stipulé par les traités. Je pense, Sire, qu'elle joindra à cette sollicitation celle d'un corps d'armée en Pologne, pour le cas où il serait nécessaire d'en imposer à la cour de Berlin."

Razoumowski prêchait à un converti. A St.-Pétersbourg on n'était nullement disposé en faveur de la France. Razoumowski avait fait part des relations, qui avaient existé entre le général Bernadotte et les Polonais à Vienne; Panin avait intercepté des lettres de Caillard,**) où il était question du rétablissement de la Pologne; l'accueil fait aux députés polonais à Paris, la formation des légions polonaises en France,

1) V. les dépêches de Razoumowski du 19 et 24 août.

*) V. l'anecdote racontée dans l'ouvrage de Petrouchewski „Le feld-maréchal Souworow". III. p. 365—366. B.

**) V. mon édition „Panin". III. p. 2. B.

l'occupation de Rome, de Turin et de la Suisse par les troupes républicaines, les mesures violentes, dont le pape avait été la victime, l'établissement des républiques d'Italie — tout cela excitait l'empereur contre la France. Razoumowski ne cessait de faire valoir, que ce n'était que Paul qui pouvait sauver toute l'Europe.[1]) Enfin Paul résolut de faire son possible pour priver à jamais la France des moyens de menacer les autres puissances.[2]) Il ordonna au général Rosenberg de rassembler dans les environs de Brest-Litowsk une armée de 16 000 hommes et de former un corps d'observation aux frontières de la Pologne, afin de parer à une attaque de la Prusse dans le cas, où celle-ci de concert avec la France ferait une tentative contre la Russie.

Repnin avait parlé déjà, pendant son séjour à Vienne, de l'urgence de ces manifestations militaires. Razoumowski s'efforçait de même de faire hâter ces préparatifs. Thugut était de l'avis qu'alors même que les négociations à Rastadt continueraient, l'apparition des troupes russes exercerait une influence favorable sur la marche des affaires au congrès.

Le comte André était persuadé que la guerre était inévitable; il eut assez d'embarras en sollicitant du gouvernement autrichien de préparer des vivres pour les troupes russes, à l'arrivée desquelles on pouvait s'attendre; en outre il faisait remarquer à l'empereur Paul, que le temps était précieux et qu'il fallait hâter les opérations militaires; enfin il faisait de son mieux pour réconcilier les cours de Vienne et de Berlin.

Thugut oubliant qu'il était redevable à l'Angleterre d'avoir repris son poste, excita le mécontentement de cette puissance par sa mesquinerie. L'emprunt désastreux contracté par l'Autriche devint l'objet de tracasseries entre l'Autriche et l'Angleterre. L'Angleterre refusait de fournir de l'argent avant que l'Autriche eût rempli ses engagements. L'Autriche avait besoin d'argent et ne pouvait en recevoir que de l'Angleterre. Le comte Woronztow, chargé de soutenir les intérêts de

---

1) V. la dépêche de Razoumowski du 6 juillet.

2) V. Miliutin, Histoire de la guerre de 1799 (en russe). I. p. 69.

l'Autriche à Londres, se plaignait amèrement dans ses lettres à Razoumowski du manque de conscience de l'Autriche, tandis qu'à St.-Pétersbourg on était de l'avis, que la Grande-Bretagne manquait de prévenance et de générosité. Kotchoubey écrivit à Worontzow le 3 décembre:

„Il me semble qu'il est trop de l'intérêt général, que la cour de Vienne soit mise en jeu, pour que le ministère britannique ne fasse quelques sacrifices. Je vous abandonne le cabinet autrichien, Thugut, Cobenzl et Cie; personne n'est plus que moi persuadé de leur duplicité... Mais quand une cour ne veut pas convenir qu'elle n'est pas franche de collier, quand il peut être utile de la gagner, il me semble qu'il faut quelquefois faire semblant de la croire, surtout, s'il est question de la gagner. Ce dernier point me paraît essentiel, parce que je doute fort que nous fassions quelque chose sans la participation active de la cour de Vienne." 1)

La cour de Vienne sut apprécier les bons offices du gouvernement russe auprès de la Grande-Bretagne. En même temps Paul devait tâcher de rapprocher l'Autriche et la Prusse. On prescrivit au comte Razoumowski de faire de son mieux pour faire sentir à l'Autriche la nécessité d'une réconciliation avec la puissance rivale. 2)

En outre le comte André s'occupait de l'établissement des Bourbons à Mitau. La comtesse de Provence, qui se trouvait alors en Autriche, désirait rejoindre son époux, qui grâce à l'hospitalité de Paul avait trouvé un asile en Courlande. La fille de Louis XVI, ayant été échangée contre des prisonniers français, séjournait à la cour de Vienne, ce qui ne lui convenait pas en tout; elle voulait revoir son oncle; Louis XVIII lui proposa un mariage avec le duc d'Angoulême, fils du comte d'Artois, qui se trouvait auprès de lui à Mitau. Razoumowski, chargé de négocier ce mariage à Vienne, rencontra dans cette affaire une opposition de la part de Thugut qui, toujours méfiant et soupçonneux, se plaignait sans cesse du prétendant, refusant toujours de le reconnaître roi. Le ministre autrichien était mécontent de ce qu'on n'avait pas accordé à l'empereur François II l'initiative de cette affaire

---

1) Archives du prince Worontzow. XVIII. p. 182.
2) Archives du prince Worontzow. XVIII. p. 178—179.

de mariage. Il était de l'avis, que l'empereur comme cousin et protecteur de la princesse pouvait exiger qu'on ne négociât pas à son insu, tandis que Louis XVIII s'était confidentiellement adressé à sa nièce pour cette proposition par l'intermédiaire du comte Razoumowski. Il avait écrit à l'ambassadeur russe le 19 juin: „Vous pourrez être surpris, monsieur, que ce soit à vous que mon courrier s'adresse, mais dans une circonstance aussi importante pour mon bonheur, vous ne blâmerez pas un excès de précaution. Permettez-moi donc de me reposer sur votre complaisance des soins que j'en attends. Je profite de cette occasion pour vous assurer que je regarde le choix que l'Empereur votre Souverain a fait de vous, pour une négociation aussi intéressante pour moi, comme une preuve de plus de son amitié et en même temps, comme le garant le plus certain du succès. Je vous prie aussi, monsieur, d'être bien persuadé de ma haute estime et de tous mes autres sentiments pour vous. Louis."

En attendant les troupes russes, qui se trouvaient à la frontière de la Russie, allaient se mettre en marche contre la France; la flotte russe sur la mer Noire devait rejoindre celle de la Turquie à Constantinople; une escadre russe sous le commandement de l'amiral Kruse croisait dans la mer Baltique; une autre, dont le chef était le vice-amiral Makarow, se réunit avec la flotte anglaise dans la mer du Nord. Les opérations militaires avancèrent rapidement.

Razoumowski écrivit le 18 septembre:

„Les déterminations que V. M. I. a daigné prendre dans sa sagesse, pour coopérer à la cause des trônes et de l'humanité contre la France, leur ennemie commune, sont aussi imposantes que magnanimes... Le baron de Thugut me parla avec une admiration profonde du plan vaste et énergique, dont le développement commence à se dérouler aux yeux de l'Europe, tant par l'apparition de votre escadre dans la Méditerranée, que par la déclaration de guerre, qui a eu lieu à Constantinople... L'expédition d'Égypte et la défaite complète de la flotte française mettent l'empereur François à même d'employer toutes ses forces contre l'ennemi, et de ne plus en laisser sur le Dnièster et en Hongrie. Jamais conjoncture ne pourrait être plus favorable pour l'explosion d'une guerre devenue inévitable... C'est des auspices bienveillants de V. M. I.

qu'on attend le signal des premières hostilités. Elles éclateront vraisemblablement, lorsque le corps auxiliaire de vos troupes sera en pleine marche en Autriche."

On avait enjoint à Rosenberg de se mettre en marche dès le premier ordre qu'il recevrait dans ce sens du gouvernement autrichien ou du comte Razoumowski. Les troupes russes allaient être approvisionnées par l'Autriche, et Razoumowski avait déjà au mois d'août fait part à l'empereur Paul, que toutes les mesures pour ce but étaient prises. On avait expédié l'adjudant de l'empereur François II, le baron Saint-Vincent, à Brest pour s'entendre avec le général Rosenberg sur la marche des troupes et sur leur approvisionnement.

On attendait à Vienne avec une extrême impatience l'apparition des troupes russes. Le comte André jouait alors un grand rôle dans la capitale de l'Autriche, où l'on envisageait Paul en protecteur puissant, et où l'on s'était habitué aux allures quelque peu hautaines et arrogantes de l'ambassadeur russe, qui depuis des années appartenait à la société la plus distinguée de Vienne.

Vers ce temps-là le comte André reçut une lettre du général Rosenberg, qui lui faisait part (le 2 sept.) des détails de ses négociations avec le baron Saint-Vincent. Le général russe se plaignait amèrement de ce que le gouvernement autrichien n'allait offrir aux soldats qu'une nourriture insuffisante; il faisait remarquer qu'il n'oserait pas se mettre en marche avant d'avoir la garantie que les troupes russes, en passant par l'Autriche, seraient à l'abri du danger de mourir de faim. Enfin le général Rosenberg exhorta l'ambassadeur à entrer en relations avec le gouvernement autrichien au sujet de l'approvisionnement et à procurer aux soldats russes des conditions plus favorables.[1]) Rosenberg avait fait part de ces malentendus avec le baron Saint-Vincent à l'empereur Paul. Irrité et nerveux, ce dernier avait ordonné de dissoudre immédiatement le corps du général Rosenberg. Razoumowski écrivit le 6 octobre en chiffres: „Cette nouvelle a jeté la cour de

---

1) V. la lettre du général Rosenberg que m-r Wassiltchikow a reproduite (en russe) in-extenso p. 261.

Vienne dans une consternation, motivée par la crainte la plus vive qu'il en résultât le plus funeste effet pour la cause commune ... On a jugé à propos de garder le plus profond secret a cet égard."

On reprit les négociations à ce sujet, et après avoir discuté l'affaire pendant six semaines on parvint enfin à un arrangement, en vertu duquel les troupes russes se mirent en marche.[1])

Cependant les froissements entre l'Autriche et la Russie continuaient toujours. Paul était très mécontent de ce que les sollicitations de Razoumowski au sujet d'une réconciliation avec la Prusse demeurassent sans effet, et que les relations entre l'Autriche et la Prusse devinsent même de plus en plus hostiles. Thugut, ayant prescrit au prince Reuss de ne plus négocier à Berlin l'entente avec la Prusse, affirma dans ses entretiens avec le comte André que cette entente était absolument impossible. Ce fut ainsi que Razoumowski écrivit au comte Panin, envoyé russe à Berlin, qu'il ne valait pas la peine de s'occuper d'une médiation entre les deux puissances.*) En rendant compte de cette action étrange Razoumowski écrivit à l'empereur le 12 octobre:

„J'ose espérer que V. M. I. ne désapprouvera point ma condescendance... Je ne crois pas devoir passer sous silence la peine que m'a témoigné le ministère d'ici, de ce qu'il lui était revenu, qu'on le soupçonnait de traiter avec les Français... surtout d'avoir quelque renseignement que cette notion erronnée a pénétré jusqu'à Pétersbourg. M-r de Thugut n'a pas eu de difficulté à me convaincre du dénuement absolu de fondement dans cette supposition, qu'il soupçonne venir de Berlin."

Cette dépêche produisit une mauvaise impression à St.-Pétersbourg, où l'on avait appris en même temps que l'Autriche négociait

---

1) Le gouvernement autrichien attribua la faute au baron de Saint-Vincent, qui dut quitter alors la capitale.

---

*) Nous regrettons que cette lettre du comte André au comte Panin n'ait pas été conservée. Une autre lettre du comte Razoumowski à Panin a été publiée dans mon édition „Matériaux pour servir à la biographie de Panin". III. p. 375. B.

avec la France.[1]) Les ministres de Paul avaient de la peine à apaiser sa colère; en outre il était mécontent de Razoumowski à l'occasion de l'épisode suivante.

Kosciuszko s'était adressé au comte André pour faire remettre à l'empereur Paul une lettre. Paul désapprouva sévèrement la condescendance de l'ambassadeur et lui fit exprimer son mécontentement par le prince Bezborodko, en lui retournant la lettre de Kosciuszko et en lui enjoignant de faire arrêter ce Polonais aussitôt qu'on l'attrapperait en Autriche. Il paraît cependant que Bezborodko et Kotchoubey réussirent à calmer l'humeur de Paul contre le comte André. Nous lisons dans les lettres que Kotchoubey adressait alors à Worontzow:

„Quant à la cour de Vienne, le comte Razoumowski, tout en insistant qu'elle se prononce pour la guerre, doit lui demander une réponse claire et précise sur le parti qu'elle va prendre, afin que nous sachions à notre tour à quoi nous en tenir. J'ai eu ordre de faire la même insinuation au comte de Cobenzl, et je me suis acquitté de cette commission dans une conférence que j'ai eue ce matin avec lui. Il n'a pas trop goûté mon langage; mais en conscience il fallait en venir à quelque chose avec ce cabinet, qui, selon ma façon de voir personnelle, nous joue souvent d'une manière ridicule... Il ne faut pas que j'oublie de vous dire ici, que j'ai remarqué au comte de Razoumowski de l'agrément du chancelier, et dans une lettre particulière, que sa conduite sentait trop la partialité pour la cour de Vienne. Nous n'avons, en un mot, rien omis pour arriver à notre but.“ [2]) Kotchoubey écrivit au comte André le 22 décembre: „Vous pouvez juger d'après quelques données que je vous ai transmises par le courrier napolitain, combien il peut être de votre intérêt que l'on ne traîne pas avec la réponse, et je ne saurais assez vous prier de donner toute votre attention à cet objet et de nous instruire au plutôt des déterminations du cabinet autrichien. Les choses en sont venues à un point, qu'il faut absolu-

---

1) Thugut avait fait part au comte Razoumowski des négociations que le diplomate français à Berlin, Siéyès, tâchait d'entamer avec le prince Reuss, en ajoutant que l'Autriche s'était refusée à se prêter à ces négociations.

2) Archives du prince Worontzow XVIII. 190—191.

ment que l'on sache, si l'on doit se tenir serré avec la cour de Vienne, ou s'il convient, pour les intérêts communs et pour les nôtres, d'entrer en concert avec d'autres mesures. Pesez bien tout ceci et faites le sentir au baron de Thugut. Il me semble, qu'il ne saurait pas sentir les inconvénients majeurs pour sa cour, de perdre nos excellentes dispositions pour elle“... „On n'a pas vu ici avec plaisir“, est-il dit dans la lettre de Kotchoubey du 2 novembre, „que la cour de Vienne montre aujourd'hui un aussi grand éloignement à s'entendre avec la cour de Berlin, tandis que c'était elle qui nous a provoqué à faire toutes sortes de démarches auprès du cabinet prussien. Son acharnement dans cette occasion présente en effet beaucoup de choses désagréables, car quelque anti-prussien que l'on soit, il est impossible de ne pas convenir qu'au moins les apparences paraissent être sauvées à Berlin. Le comte Panin, possédé jusqu'ici d'une haine pour cette cour-là, qui siérait tout au plus à un ministre autrichien, est lui-même fort content de ses dispositions. Il faut donc que vous vous mettiez en garde pour vous-même, et que vous fassiez sentir, si vous le jugerez nécessaire pour le bien des affaires, à la cour, où vous êtes, les inconvénients qui peuvent résulter d'une pareille conduite. L'empereur n'aime pas la Prusse, et il l'a bien prouvé; mais il veut, il y met la plus grande ambition, il y va même de son plus grand intérêt aujourd'hui, qu'il a pris une part active aux affaires, que les Français soient mis à la raison. Or la Prusse semble vouloir adopter un autre système. Pourquoi n'en pas profiter? D'ailleurs, quand même elle ne serait pas sincère, ne vaut-il pas mieux de faire semblant de la croire, que de la provoquer. Tel est mon sentiment particulier. Telles sont mes données, tant sur l'impression que les dernières lettres de Vienne ont produites, que sur celle que les affaires pourront produire par la suite. Je vous les donne comme quelqu'un, qui vous est dévoué et qui veut que tout aille bien. Prenez garde de ne pas paraître trop dévoué à la cour, auprès de laquelle vous résidez, et qui sait mieux qu'aucune autre se retourner. Son ambassadeur nous a fait prendre souvent des vessies pour des lanternes.“

Razoumowski écrivit à l'empereur le 26 novembre: „J'ai appuyé sur la sécurité que doivent inspirer à la cour de Vienne les mesures

formidables, que V. M. I. est prête à déployer du côté de la Prusse. J'ai insisté pour que le prince de Reuss soit muni d'instructions définitives pour terminer la négociation et signer une convention. Je supplie V. M. I. d'être persuadée du zèle qui m'anime dans le soin de remplir ses intentions, et de celui que j'ai mis à m'acquitter des ordres qu'elle vient de me prescrire. J'aurais souhaité avoir à lui annoncer un acquiescement plus prompt de la part du ministère d'ici, aux mesures que j'ai été chargé de solliciter relativement à la négociation de Berlin. Au défaut de ce succès, qui n'a pas tenu à mes instances les plus vives, j'ai à transmettre l'assurance, que l'empereur, toujours empressé à déférer aux vues de V. M., ne se refuse pas à celles qu'elle a jugé à propos de lui manifester, et n'y met de délai que pour vous faire parvenir, Sire, les considérations qui tiennent au changement des affaires générales en Europe."

En même temps Razoumowski souffrait des tracasseries survenues entre le général Rosenberg et le général Ferdinand de Wurttemberg (frère de l'impératrice Maria Feodorowna). Ce dernier exigeait que la marche des troupes fut accélérée, tandis que Rosenberg, vu la saison avancée, ne voulait pas exposer ses troupes aux froids de l'automne et insistait pour qu'on leur assignât des cantonnements d'hiver. Razoumowski écrivit le 26 novembre:

„Le général Rosenberg fait de nouvelles instances pour qu'on assigne d'ici des cantonnements d'hiver au corps auxiliaire russe. Il fait valoir la lassitude des hommes et des chevaux par une saison rigoureuse et des chemins pénibles. Mon devoir me prescrivait la sollicitude que j'ai employée à cet égard; mon devoir m'impose également de rendre compte des objections qui m'ont été faites. La situation des affaires et l'impression produite sur les esprits par la marche des troupes russes font juger la cour de Vienne, que ce secours imposant ne doit tarder à joindre l'armée autrichienne. Les commissaires autrichiens ne font monter la totalité des malades qu'à 41 et ne parlent point de l'extrême fatigue des chevaux. Je n'ai rien eu à opposer à ces assertions qu'une simple lettre du général de Rosenberg. J'en appelai à l'opinion du prince Ferdinand de Wurttemberg, qui m'a paru d'avis, que les plaintes du général Rosenberg n'étaient pas de nature

à justifier la demande qu'il faisait. Il observa que la marche de nos troupes était distribuée en journées si courtes, en repos si fréquents, qu'il était impossible qu'elles en fussent exténuées. L'empereur a concilié autant que possible l'utilité du corps auxiliaire avec les convenances du général, et a déterminé, que toutes les colonnes se réuniraient à Brünn et y resteraient 10 ou 12 jours. C'est là que S. M. se rendra dès que le corps y sera rassemblé, quoiqu'elle avait l'intention de n'aller que jusqu'à Krems, qui est beaucoup moins éloigné, ce qui aurait été plus commode, surtout à l'égard de l'impératrice, qui est enceinte et qui se propose d'accompagner l'empereur. S. M. a eu la bonté de me faire annoncer, qu'elle verrait avec plaisir, que je me rende à Brünn pour la même époque, et je compte me mettre en route de manière à y devancer son arrivée. Je ne dois pas passer sous silence, que l'empereur m'a fait savoir par le baron de Thugut que, vu la mauvaise saison, il ferait examiner si les troupes n'avaient pas besoin de renouveler les articles de chaussures.“

Malgré le froid excessif Rosenberg devait faire continuer la marche du corps auxiliaire, qui entra à Brünn le 5 décembre. Razoumowski s'y rendit aussitôt et, logeant chez le prince de Wurttemberg, tâcha d'apaiser avec une amabilité extraordinaire l'humeur du général Rosenberg. Ce fut en vain. Le général Rosenberg en voulait tellement à l'ambassadeur qu'il ne lui rendit même pas sa visite; même les instances du prince de Wurttemberg ne purent changer l'attitude du général, qui resta de l'avis que l'ambassadeur avait compromis les intérêts des soldats russes.

Le 15 décembre l'empereur François, accompagné de l'impératrice, arriva à Brünn. L'archiduc-palatin Joseph et le duc Albert de Saxe faisaient partie de la suite de François II. On admira le corps auxiliaire; il y eut des revues et des manœuvres militaires. La discipline des troupes russes, leur maintien élégant, fier et gai firent une impression très favorable. Il y eut force compliments. On donna à dîner aux généraux et aux officiers, et on distribua aux soldats des florins frappés à cette occasion. Razoumowski, se trouvant toujours auprès de l'empereur, put être fier du rôle qu'il jouait comme représentant de la Russie. L'empereur remercia Paul de ce corps auxiliaire dans une

lettre autographe. Paul répondit: „Vous verrez en conduisant mes troupes contre l'ennemi, qu'elles se battront comme il faut!" Des relations très amicales s'établirent entre les deux cours impériales. On s'attendait à St.-Pétersbourg à l'arrivée de l'archiduc-palatin. Kotchoubey avait écrit à Razoumowski: „Envoyez-le nous le plus vite possible; nous avons tant de grandes-duchesses à marier." La cour de Vienne se décida à expédier l'archiduc-palatin à St.-Pétersbourg. Il y devait remercier l'empereur du corps auxiliaire et en même temps solliciter la main de la grande-duchesse Alexandrine. On espérait par ce mariage cimenter les liens entre les deux cours impériales. Le prince Charles d'Auersperg, les chambellans comtes Kagonitch et Grünne se trouvaient dans la suite de l'archiduc.

Kotchoubey étant devenu vice-chancelier, Razoumowski s'adressa à lui en faisant des allusions au sujet d'une récompense en argent qu'il désirait. En outre il se plaignait de l'insuffisance du personnel de sa chancellerie et exigeait, qu'on lui envoyât des jeunes gens qui possédassent parfaitement la langue russe. La guerre qui allait éclater et les embarras causés par le corps auxiliaire russe contribuaient à augmenter les travaux de la chancellerie de l'ambassadeur. Enfin le comte André priait Kotchoubey de faire nommer son neveu A. W. Wassiltchikow attaché de l'ambassade à Vienne.[1]) Le vice-chancelier répondit au comte André le 9 novembre:

„Je ne laisse jamais échapper aucune occasion de rappeler à tous ceux, qui signifient quelque chose, vos services et votre mérite, mais malheureusement tout cela n'a rien produit jusqu'à présent. Il ne faut pas cependant vous décourager. Il faut au contraire doubler de zèle et continuer à servir de la manière distinguée que vous l'avez fait jusqu'à présent. Je n'avais pas besoin, que vous me rappeliez votre chancellerie. Je l'ai fait depuis longtemps, mais j'ai eu tort de ne rien vous en marquer. J'ai trouvé parmi les gens employés par le prince Kourakin, un jeune homme bien élevé, nommé Magnitzki, qui possède parfaitement sa langue et sait aussi le français et l'allemand. Il réunit à cela, au moins d'après les renseignements que l'on m'a donnés de lui,

---

1) Kotchoubey avait épousé la sœur de Wassiltchikow.

une excellente conduite. J'ai pensé qu'il valait mieux vous envoyer un jeune homme, que vous pourriez aisément habituer à votre manière de travailler. J'espère d'ailleurs que vous le traiterez avec quelque distinction, et que vous lui fournirez les occasions de se former aux affaires et de connaître un peu le monde. Nous sommes si mal en sous-ordres, que je ferai tout ce que dépendra de moi, pour parer à un inconvénient aussi majeur. Le frère de Macha[1]) se rendra aussi auprès de vous. L'Empereur y a consenti, et si je remets l'expédition de Magnitzki, c'est pour pouvoir les envoyer ensemble. Votre neveu attend, que son père[2]) prenne des arrangements pour son entretien à Vienne."

Au lieu de donner une récompense en argent à l'ambassadeur, on lui faisait des louanges. Mais les compliments de cette lettre ne l'empêchaient pas d'être profondément déçu. En outre il y avait de nouveaux démêlés entre l'ambassadeur et le général Rosenberg, qui cette fois refusait de quitter Brünn, en affirmant que les troupes avaient besoin de repos, et en déclarant nettement au prince de Württemberg et au comte Razoumowski, que les considérations politiques de l'Autriche ne sauraient jamais le forcer à imposer au corps auxiliaire des fatigues inutiles. Rosenberg se plaignait amèrement de l'administration militaire de l'Autriche, qui ne songeait pas à préparer des quartiers d'hiver suffisants pour les troupes russes. Enfin il déclara nettement, qu'il ne bougerait pas de Brünn avant le 8 janvier 1799, et qu'en cas de grands froids il devrait remettre à plus tard la marche du corps auxiliaire, en exigeant que l'ambassadeur fît part de cette résolution au cabinet autrichien.

Razoumowski, s'étant imaginé qu'en qualité d'ambassadeur russe à Vienne il dirigerait à son gré les mouvements du corps auxiliaire, se sentit blessé par le ton catégorique de la lettre du général Rosenberg.[3]) Cependant désirant éviter de froisser l'empereur Paul, il lui

---

1) Marie Kotchoubey, née Wassiltchikow.

2) Chambellan, frère du favori de Catherine II.

3) V. la lettre en russe in-extenso dans l'ouvrage de m-r Wassiltchikow p. 268—269.

rendait compte de ce qui s'était passé sans se plaindre de l'attitude en quelque sorte arrogante et opiniâtre du général.

„J'ai l'honneur", écrivit-il le 19 decembre, „de soumettre à V. M. I. ce que m'impose mon devoir relativement à son auguste service. Dans les premiers moments de mon arrivée le général Rosenberg me déclara, dans la maison et en présence du prince Ferdinand de Württemberg, qu'il ne pouvait continuer sa marche, que ses troupes avaient besoin de repos, et qu'il souhaitait d'obtenir la permission de rester ici, au moins jusqu'au 8 janvier. Le prince ne parût admettre ni le dessein du général, ni les motifs qu'il alléguait. Il trouvait une pareille demande inadmissible en ce moment, disant, que le général Rosenberg lui-même n'avait point contrarié les dispositions prises quelques jours auparavant. Je reçus du général une lettre, il en a adressé une autre au prince de Württemberg, et comme il me requérait de porter sa demande à l'empereur, je crus devoir fixer préalablement une conférence entre nous trois. Elle eut lieu le 27 avant l'arrivée de LL. MM. Je témoignai au général, que j'étais prêt à soumettre à l'empereur les représentations qu'il m'adressait, et à les appuyer de la manière la plus instante, mais que je devais lui observer, que le prince, dont les lumières m'inspiraient la plus grande confiance, ne croit point que les besoins allégués fussent de nature à retarder la marche des troupes, ni balancer les raisons majeures qui en réclament le progrès. Nous lui demandâmes s'il avait d'autres motifs; il dit que non; sur quoi S. A. lui répéta, que puisque c'était la fatigue des chevaux d'artillerie, dont il avait le plus à se plaindre, l'empereur était disposé à y obvier, par des *Vorspann,* qui donneraient du repos aux siens. Je me chargeai néanmoins de soumettre, dès le même jour, ses représentations à S. M. Ayant eu l'occasion de m'en acquitter pendant le dîner, S. M. répondit qu'elle avait plus à cœur que personne la conservation, l'intégrité et le bon état des troupes de V. M., mais qu'elle voyait avec peine, que tandis qu'elle apprenait que sous tous les rapports les troupes faisaient l'admiration du pays où elles séjournaient, le général Rosenberg produisait de nouveaux motifs de délai, qui pouvaient avoir une réaction si préjudiciable aux intérêts communs des deux cours, qu'elle était impatiente de s'assurer par ses propres yeux de l'état des troupes, et

qu'il était de toute impossibilité de régler les approvisionnements dans cette province. S. M. verrait avec grand plaisir (il le répéta plusieurs fois), que le général voulût bien continuer sa route, qu'on tâcherait de faciliter de tous les moyens le chemin, et qu'il fallait profiter du chemin ferme avant le dégel. J'informai le général le même soir du résultat de ma démarche, dont il ne fut guère satisfait, sur quoi je le priai de s'exprimer lui-même avec l'empereur, en conséquence de quoi il demanda audience le lendemain et, après une longue discussion, il obtint de S. M., que les troupes séjourneraient à Brünn jusqu'au 1er janvier, jour où la première colonne se remettra en route, et qu'ensuite toute la troupe ferait une halte de deux jours à Znaym pendant les fêtes de Noël, si toutefois les arrangements pour les vivres pouvaient avoir lieu, ce qui, après un travail ordonné sur le champ, fut trouvé possible. Les troupes de V. M. I., qui ont défilé et en partie manœuvré ces jours derniers, ont été admirées généralement pour leur tenue et l'air peu fatigué qu'elles montraient. V. M. daignera-t-elle me permettre de consigner ici une observation, que j'ai eu lieu de faire dans mes conversations avec le général Rosenberg. Il a fréquemment appuyé ses arguments, touchant ses délais, sur l'approbation que V. M. avait daigné lui manifester tout récemment, en réponse à ses rapports de Cracovie. C'est après avoir reçu le rescrit de V. M. qu'il a élevé de nouvelles difficultés pour la continuation de sa marche. Le rescrit ne m'a pas été communiqué, mais il échappa au général de Rosenberg, pendant la conversation, de dire, qu'en approuvant sa sollicitude pour les troupes, V. M. I. a également approuvé qu'il ait poursuivi sa route, et j'ai aperçu qu'il se disposait à régler sa conduite ultérieure de manière à être, pour ainsi dire, contraint par la cour de Vienne. Je m'empresse de joindre à cette représentation, que me dicte mon zèle, les témoignages unanimes à l'égard de la discipline et de l'ordre, dont les troupes se sont acquis la réputation. L'harmonie la plus parfaite règne entre le chef et les employés des deux puissances, et cet accord est d'autant plus satisfaisant pour moi, et honorable pour le général, qu'on n'avait pas laissé que de prévenir le public, par des impressions opposées, avant l'entrée des troupes dans les états autrichiens."

Malgré ses protestations et ses plaintes le général Rosenberg dut se mettre en marche avant Noël. Ayant franchi le Danube le 2 janvier 1799 il reçut à son extrême mécontentement un ordre de Vienne de s'arrêter pour deux mois environ près de Krems et de St.-Pölten. Il se plaignait non sans raison de la cour de Vienne et de l'ambassadeur, qui l'avaient forcé de quitter Brünn sans nécessité.

Une complète inertie s'était emparée du gouvernement autrichien. Thugut et ses collègues, qui d'abord avaient fait preuve de quelque énergie, en songeant à des opérations militaires, hésitaient maintenant à commencer les hostilités et ne savaient que faire du corps auxiliaire russe. La discorde régnait au centre du gouvernement. L'archiduc Charles et d'autres princes de la maison impériale secondés par le feld-maréchal Lacy s'opposaient formellement à ce qu'on commençât la guerre, prévoyant de nouvelles humiliations pour l'Autriche et ne s'attendant pas à des succès tant que Thugut dirigerait les affaires. Cependant la situation de ce dernier restait à l'abri de toute attaque.

Chapitre XV.

Souworow.

Les affaires de l'Italie devenaient vers ce temps-là de plus en plus compliquées. Le roi de Sardaigne, Charles-Emanuel, dut abdiquer et s'éloigna à Cagliari. Le roi de Naples, que la cour de Vienne avait toujours excité contre les Français, s'était emparé de Rome, espérant que les alliés viendraient à son secours du nord de l'Italie, et sollicitant le concours de la Russie et de l'Autriche. Paul se hâta en effet de lui envoyer un nouveau corps auxiliaire sous le commandement du général Herrmann, tandis que la nouvelle des opérations militaires du roi de Naples mit au désespoir le gouvernement autrichien. Les ministres blâmaient hautement la manière d'agir du roi de Naples, qui avait hasardé la guerre sans attendre des instructions de la cour de Vienne. On lui refusait tout secours. Les Français s'étant approchés de Rome, le roi de Naples s'enfuit à Palermo.

En même temps l'empereur Paul, ayant conclu des traités avec l'Angleterre, le roi de Naples et la Turquie, déclara hautement qu'il ferait tout son possible pour arrêter les progrès ultérieurs de la France et pour rétablir l'équilibre politique en Europe. Naturellement il était très mécontent de l'inaction de l'Autriche, qui venait de solliciter le secours de la Russie. L'empereur écrivit à Razoumowski: „J'avoue que l'attitude hésitante de la cour de Vienne me fait craindre, qu'elle n'ait l'intention de se procurer des avantages, en ménageant les Français. La France ayant violé le traité de Campo-Formio, l'Autriche en commençant les hostilités, n'est pas l'agresseur. J'aime à croire que le roi de Prusse dès qu'il saura qu'il peut se fier à nous et à l'Autriche,

n'hésitera plus à attaquer la France du côté de la Hollande. Aussitôt que la cour de Vienne se sera décidée à commencer la guerre, vous lui ferez remarquer, qu'il est inutile et peu convenable de continuer les négociations à Rastadt. Pour éviter tout malentendu vous devez déclarer nettement, qu'un délai ultérieur de la part de l'Autriche ne vous conviendra nullement, et que nous exigeons une décision formelle pour pouvoir prendre les mesures nécessaires contre les Français et, le cas échéant, rappeler le corps auxiliaire que nous avons mis à la disposition de la cour de Vienne.“ 1)

Razoumowski répondit à ce rescrit de l'empereur le 12 janvier 1799 ce qui suit:

„En exécution des ordres de V. M. I. j'ai exposé dans une note officielle au baron de Thugut la magnanime intention de V. M. I. d'accorder au roi de Naples un secours auxiliaire......, réclamant passage et assistance à travers les états autrichiens. Je reçus une réponse verbale, au préalable des assurances officielles, qui seront prescrites au comte de Cobenzl, que l'empereur concourera à tous les arrangements, propres à faciliter l'objet de ma demande. Je mis la plus scrupuleuse exactitude à m'acquitter des volontés de V. M. I. à l'égard des explications que j'avais à obtenir sur d'autres points, relatifs aux affaires générales de l'Europe et à l'impulsion que V. M. I. désirerait que leur donnât cette cour-ci. J'ai représenté, avec l'énergie convenante, combien son inaction affectait V. M., et je n'ai point déguisé à m-r de Thugut, qu'un plus long délai à une levée de boucliers pourrait motiver le soupçon de quelques causes secrètes, fondées sur l'espoir d'obtenir des Français des avantages au détriment de la cause générale et au mépris des conséquences funestes, qu'un pareil calcul entraînerait pour l'Autriche. Je lui fis sentir, que jamais cette cour-ci ne saurait être considérée comme agressive, dans le parti que je le sollicitai d'adopter, — que la France avait enfreint, sous tous les points, les stipulations de Campo-Formio, qu'elle avait comblé la mesure de son arrogance à l'égard des rois de Sardaigne et de Naples, et que la négociation de

---

1) Voir le rescrit in-extenso dans l'ouvrage de Miliutin „Histoire de la guerre de 1799“. I. 115.

Rastadt n'était qu'une série d'usurpations contre la sûreté et la dignité du corps Germanique."

„J'ai étayé ce raisonnement, en lui présentant le tableau imposant qu'offrait la nouvelle coalition, sous les auspices de V. M. I., et l'espoir fondé de la renforcer en déterminant la cour de Berlin d'y prendre une part active, par une diversion du côté de la Hollande, à laquelle V. M. I. comptait prendre part. A la suite de ces puissants arguments j'ai fait connaître à m-r de Thugut, que des réponses dilatoires ne pouvant satisfaire l'attente de V. M. I., j'étais dans le cas de lui en demander une catégorique, qui dicterait les mesures que V. M. jugerait convenable d'adopter conjointement avec ses autres alliés, et qu'elle lui servirait de règle, à l'égard du corps auxiliaire actuellement en Autriche et entièrement à la disposition de cette cour-ci, dans le cas où elle se déterminerait en conformité des intentions de V. M. I., mais dont la destination serait changée, si l'Autriche restait inactive. M. de Thugut ayant pris mes représentations ad referendum, voici les réponses faites au nom de l'empereur, qui est très affecté de voir sa conduite si mal interprétée. Le baron de Thugut m'a répété sur sa parole d'honneur, ce qu'il m'avait dit maintes et maintes fois auparavent, que jamais il n'avait prêté l'oreille à aucun accommodement avec les Français, s'étant renfermé dans le silence à toutes leurs tentatives depuis la rupture des conférences de Seltz. La cour de Vienne de son côté, convaincue intimement qu'il n'est qu'un seul moyen d'abattre le Directoire et d'étouffer la révolution, celui de la guerre, ne l'est pas moins, que cette mesure doit se combiner dans le secret des cabinets, en cherchant pour ainsi dire à endormir la vigilance de l'ennemi, afin de n'éclater que lorsque les plans convenus entre les alliés les mettront à même, par une explosion simultanée, de frapper avec toute la masse de leurs forces un coup décisif à l'avantage de leur cause. C'est d'après ce système qu'elle s'appliquait aù soin de ses préparatifs et à celui d'établir un concert avec les puissances coalisées. C'est d'après ce même système qu'elle s'est efforcée de prévenir la funeste détermination du roi de Naples, qu'une déplorable fatalité a entraîné dans l'abîme où il vient de se précipiter..." Après avoir parlé des raisons qui avaient forcé le roi de Naples à déclarer la guerre, Razoumowski continuait: „Le

ministre me répondit, que son auguste maître ne désirait rien tant que d'employer les forces considérables rassemblées sur tous les points de ses frontières et dont l'entretien coûteux occasionne une dépense aussi forte que si la guerre était déjà commencée; mais qu'il serait de la plus grande imprudence de les faire agir partiellement, ce qui remplirait exactement le but de l'ennemi, dont le système a toujours été de battre en détail les troupes qu'on lui opposait, et de porter le désordre, la désorganisation, l'anéantissement des autorités et des gouvernements à la suite de ses victoires et à la faveur des partisans qu'il se procure plus ou moins dans les pays qui l'avoisinent; système unique qui puisse le mettre à même de résister à la coalition. C'est pour éviter un inconvénient aussi majeur, dont les conséquences peuvent être aussi dangereuses, que la cour de Vienne est fermement attachée au seul système qu'elle croit propre à déjouer celui de l'ennemi, en mettant la plus scrupuleuse attention à ne point sacrifier ses forces en détail. Son plan était de les mettre en mouvement toutes à la fois, sur toute la chaîne qu'elles forment autour de l'Italie, en attaquant l'ennemi sur le Po, par le Tyrol, la Valteline et les Grisons, tandis que la gauche de l'archiduc Charles à portée à soutenir cette opération, le mettrait à même de couvrir par son centre et sa droite les états héréditaires de la monarchie, et de protéger les états d'Allemagne, qui leur sont limitrophes. C'est alors que le roi de Naples, marchant de son côté, et le Piémont se voyant appuyé par de si grands moyens, les Français pressés de tous côtés, menacés des insurrections qui se seraient élevées dans les nouvelles républiques, eussent été infailliblement chassés de toute l'Italie, dans un court espace de temps, et la puissance autrichienne mise à même par-là de poursuivre ses succès, conformément aux combinaisons des coalisés. Cette exécution imposante mais facile, ne pouvait cependant avoir lieu que lorsque la saison rendrait praticables les montagnes du Tyrol et de la Suisse, dont les passages eussent été impossibles à franchir sans risque, et même certitude d'abîmer les troupes. C'est d'après le même principe que cette cour, si profondément affectée, sous les rapports de consanguinité et sous ceux de la politique, du désastre de la cour de Naples, n'aurait point fait mouvoir ses troupes, quand même elles eussent pu prévenir les conséquences

de l'agression napolitaine, puisque c'eût été se mettre entre deux feux et s'exposer à l'inconvénient, mentionné plus haut, de remplir le but de l'ennemi en se faisant battre en détail. S. M. l'empereur est tellement convaincu du danger qu'il y aurait à morceler ses forces, que dans la position critique où se trouve le grand-duc de Toscane, son frère, si les Français avaient l'audace de s'emparer de sa personne, ce malheur, quelque sensible qu'il serait à Vienne, ne détournerait point le cabinet autrichien de son intention de faire la guerre, sur le plan que je viens d'exposer, mais dont les résultats, déjà devenus plus douteux par les revers du roi de Naples et l'envahissement du Piémont, le seraient encore davantage par celui de la Toscane. Je reviens à la question que j'ai faite à m-r de Thugut, en vertu de mes ordres, et à la réponse que j'ai obtenue, à l'égard du moment que l'empereur croyait pouvoir déterminer, pour faire agir ses forces. Outre que l'époque sera indiquée par la saison, à cause des neiges dans les montagnes, le baron de Thugut croit, qu'elle doit être soumise aux nouveaux renforts, dont la magnanimité de V. M. I. se propose d'assister la coalition, en faisant marcher un corps de 45000 hommes au secours de l'Allemagne. La cour de Vienne, hors d'état d'en imposer seule aux cours d'Allemagne, réclame l'assistence de V. M., et c'est dans la détermination qu'elle a daigné prendre d'y envoyer une armée formidable, que cette cour aperçoit le seul moyen de les contenir. Elle souhaiterait qu'avant l'arrivée de ces troupes V. M. I. daignât ordonner à ses ministres en Empire de faire des déclarations propres à prévenir ceux, qui sont dévoués à la France, de se jeter dans ses bras. Le plus important est d'arrêter le landgrave de Hesse-Cassel. M-r de Thugut appréhende fort, que les Français, fidèles au principe de diviser les forces qu'on leur oppose, attaqueront l'Empire, pour s'y attirer des partisans, et c'est ce qui fait désirer de voir bientôt se rapprocher les forces russes. J'ai fait part à m-r de Thugut du mécontentement marqué par V. M. I. sur le congrès de Rastadt, dont la continuation lui semble incohérente avec le système, qui anime aujourd'hui les grandes puissances coalisées. La cour d'ici est pénétrée de cette vérité; elle a déjà fait un pas vers le même but en cherchant à promulguer une déclaration aux ministres français, que si la république ne retire

pas ses troupes de la rive droite du Rhin, le congrès suspenderait son activité. Fortifié par le sentiment de V. M. I., ce cabinet, disposé à effectuer plus positivement la même mesure, s'est empressé de se concerter avec celui de Berlin, pour porter conjointement la députation à mettre fin à sa négociation... M-r de Thugut, en me développant le plan qu'il méditait dans le silence du cabinet et sous le masque d'une conduite passive, qui détourne autant que possible la vigilance de l'ennemi sur les projets de cette cour, m'a prié de faire parvenir à V. M. I., combien il lui semblait essentiel de maintenir le secret le plus impénétrable entre les deux cours impériales sur les mesures qu'elles se proposaient d'effectuer. Le ministre me fit des instances vives et réitérées à ce sujet. L'espoir de V. M. I. que la cour de Berlin pourrait prendre activement part à la coalition, si on lui présentait l'appas d'acquisitions, a été reçu ici avec une pleine satisfaction, pourvu que ces acquisitions n'eussent point lieu au détriment des électorats ecclésiastiques, ni d'autres états puissants de l'Allemagne."

Cette dépêche n'avait pour but que de préparer l'empereur à apprendre un nouveau projet conçu par Thugut. Il s'agissait d'opérations militaires dans le nord de l'Italie, auxquelles devaient prendre part des troupes russes. Razoumowski hésitait encore à s'expliquer directement sur ce projet, mais il en fit part le même jour au prince Bezborodko. „Le baron Thugut", disait-il dans cette lettre, „convient, que cette direction donnée aux troupes russes ne se conformerait pas strictement aux termes du traité conclu entre l'Autriche et la Russie au sujet d'un corps auxiliaire, mais il est profondément persuadé, que l'usage qu'il veut faire des troupes russes répondra en tout point aux intentions magnanimes de l'empereur."

Bientôt une occasion favorable se présenta au comte André pour avoir de l'influence sur Paul. Le prince Frédéric d'Orange, nommé chef de l'armée autrichienne, mourut subitement; il n'y avait personne en vue pour ce poste. Alors le gouvernement anglais donna l'idée de faire nommer Souworow. Il est vrai que ce dernier se trouvait alors en disgrâce, mais Razoumowski aimait à croire que cette proposition flatterait l'empereur. Il écrivit à ce dernier le 20 janvier:

„J'ai fait mention des motifs, qui ont engagé cette cour à suspendre la marche des troupes de V. M. I. Je n'osai point en alléguer un, dont la détermination n'était point encore assez consolidée, et dont, par cette raison, le baron de Thugut m'avait instamment prié de ne point faire usage officiellement. J'en ai néanmoins fait rapport au prince Bezborodko, parce qu'il m'a paru essentiel de prévenir l'opinion, que la suspension de la marche des troupes pût avoir été occasionnée par la note du 2 décembre des plénipotentiaires français à Rastadt. Ce motif a été d'arrêter nos troupes dans un endroit, d'où elles puissent facilement prendre la route d'Italie. L'emploi des troupes russes dans cette contrée n'est point conforme aux traités des deux cours impériales; c'est pourquoi celle de Vienne, en soumettant au préalable son désir à cet égard à la bienveillance de V. M., se flatte qu'elle en reconnaîtra l'utilité pour l'objet commun, et qu'elle daignera y donner son consentement. Cette cour sollicite de plus, que le corps destiné à joindre l'armée napolitaine puisse être réuni également à celle d'Italie, dont le commandement sera confié à l'archiduc Joseph. L'archiduc, n'ayant point eu jusqu'ici occasion de faire la guerre, on croit indispensable de placer à côté de lui un général expérimenté, pour l'assister de ses conseils et guider les opérations. Parmi ceux, qui par leurs grades seraient en position de remplir une fonction aussi éminente, il n'en est point un ici, dont les talents et l'expérience puissent justifier suffisamment la confiance de l'empereur, ou qui ne fissent naître l'appréhension d'être en butte à l'influence de l'intrigue et des partis; appréhension fondée sur les tristes résultats de six années de guerre, qui viennent de s'écouler. Dans cette conjoncture, Sire, l'empereur des Romains a pensé d'avoir recours à l'assistance de son généreux allié, et c'est de sa main qu'il souhaiterait obtenir un général, dont la valeur et les exploits militaires puissent servir glorieusement la cause commune des deux cours impériales. Le maréchal Souworow pendant la dernière guerre avec les Turcs, s'est trouvé joint aux troupes autrichiennes; il en a acquis la confiance et l'admiration. Il jouit de la réputation dans toute l'armée d'avoir déterminé la victoire remportée conjointement avec le prince de Cobourg; c'est sur lui enfin que se porte le vœu de l'empereur, si V. M. I. daigne y consentir."

Il est bien possible, que ce fut Razoumowski qui, eût le premier, l'idée de faire nommer le général Souworow chef des troupes de la coalition, et qu'il avait communiqué cette idée au diplomate anglais, sir Morton Eden. Thugut, vaniteux et soupçonneux, n'aurait jamais songé à confier le commandement de troupes autrichiennes à un étranger. Nous avons vu que malgré l'intimité qui régnait entre lui et Razoumowski, il évitait de confier à ce dernier le secret des affaires politiques, qui étaient cependant d'une haute importance pour la Russie. Il est vrai, qu'à l'époque du règne de Catherine Thugut avait une fois fait allusion à ce qu'on pourrait confier le commandement des troupes alliées à Souworow, mais ce n'avait été qu'une idée passagère, et puis il ne s'agissait alors que d'une armée insignifiante. Maintenant il était question d'une grande armée, dont les opérations devaient servir de fondement à toutes les décisions du cabinet de Vienne. Il est vrai, que l'archiduc Joseph devait être nommé chef des troupes, mais ce n'était qu'une nomination pour la forme, et Souworow, adjoint de l'archiduc, devait devenir le véritable chef de cette armée austro-russe. Thugut hésitait encore à confier le sort de la guerre à un homme qu'il ne connaissait pas personnellement et dont les actions pouvaient facilement demeurer à l'abri de toute influence du ministre autrichien. Les généraux autrichiens, qui avaient pris part à la guerre contre les Turcs, connaissaient le caractère original et énergique de Souworow; ils savaient apprécier sa bravoure et son génie. On conçoit qu'il devait coûter une peine infinie à Razoumowski et à sir Morton Eden pour faire accepter ce projet par Thugut. Quant au comte André, il savait très bien, que l'empereur était mécontent de lui et du cabinet de Vienne. Il fallait, pour assurer le succès d'une nouvelle campagne, gagner les bonnes dispositions de Paul. En mettant en jeu le sentiment national, Razoumowski pouvait espérer donner un nouvel essor au mouvement des troupes russes et en même temps se mettre en relief auprès du Souverain. Souworow jouissait d'une grande réputation en Europe et d'une popularité extraordinaire dans l'armée autrichienne. Le choix de Souworow devait exciter l'ambition de Paul et le faire consentir à des opérations militaires en Italie. Il y agréa volontiers.

Ce projet sauva le comte André du danger imminent, dont il aurait pu facilement devenir victime. On songeait à St.-Pétersbourg au commencement de l'an 1799 à rappeler Razoumowski. L'empereur avait signé le 14 janvier un rescrit, en vertu duquel Razoumowski allait être remplacé par Kolytschew;[1]) ce rescrit avait été expédié à Vienne. Ayant reçu la proposition de faire nommer Souworow chef des armées austro-russes, l'empereur changea d'avis subitement au sujet de Razoumowski et de l'Autriche. On remplit tous les désirs exprimés par le cabinet de Vienne; on prescrivit aux généraux Rosenberg et Herrmann de se rendre avec leurs troupes en Italie; on ordonna au prince Golitzyn de former près de Brest une nouvelle armée qui devait entrer en Allemagne; on rappela Souworow de sa terre de Kontchansk, où il avait séjourné quelque temps en disgracié, et on lui fit un accueil très favorable à St.-Pétersbourg; enfin il n'était plus question du rappel du comte Razoumowski, qui fut honoré au contraire de la croix de St.-André et d'un rescrit très gracieux. Dans un autre rescrit en date du 23 février l'empereur lui ordonna formellement de rester à Vienne en qualité d'ambassadeur.

Kotchoubey écrivit à Worontzow le 26 février:

„La place qu'on avait ôtée au comte Razoumowski lui a été rendue, non, comme on le croit généralement ici, sur l'intercession de l'archiduc ou de la cour de Vienne, qui n'en ont pas soufflé le mot, mais parce que l'empereur.... a voulu de son propre mouvement rendre justice et donner ensuite le cordon bleu au comte de Razoumowski. Je suis bien aise que le service l'ait conservé. Il a assurément de grands talents, et quant à l'accusation qu'on lui a souvent faite, qu'il était autrichien dans l'âme, elle est sans doute fort exagérée, et n'est que de ceux, qui ne connaissent pas la marche des affaires. Kolytchew conserve le traitement d'ambassadeur et ira en Espagne, si cette ambassade a lieu.“ Ayant remercié l'empereur de ces faveurs[2]) Razoumowski écrivit à Bezborodko:

---

1) V. le rescrit in-extenso dans l'ouvrage de m-r Wassiltchikow p. 280.

2) V. la lettre d'ailleurs insignifiante p. 281 de l'ouvrage de m-r Wassiltchikow.

„Si votre absence de Pétersbourg, mon prince, m'a été funeste, votre retour l'a bien réparée. Je sais apprécier l'une et l'autre circonstance. Daignez en être convaincu et me continuer les dispositions bienveillantes, qui me seront toujours si précieuses et que je m'efforcerai à mériter par le dévouement sans bornes, que depuis si longtemps j'ai voué à Votre Altesse.“

On avait tout lieu d'espérer alors que les deux cours impériales s'entendraient parfaitement et qu'il n'y aurait plus entre elles de malentendus. Le gouvernement autrichien communiqua à son allié ses considérations au sujet de sa politique. Paul ayant oublié son humeur d'autrefois, était disposé à accorder à l'Autriche tout ce qu'elle désirait. On allait en commun attaquer la France, accomplir de vastes projets, changer la face de l'Europe.

Cependant au moment même, où devaient commencer les opérations militaires, on s'aperçut qu'il y avait toujours des froissements entre les Autrichiens et les Russes, que les vastes projets de Thugut n'avaient été que des fanfaronnades, et qu'en vérité il n'existait pas de programme politique précisément arrêté. Un désaccord complet régnait entre les généraux autrichiens. L'archiduc Charles restait d'avis qu'il fallait coûte que coûte éviter la guerre. Malgré tous les conseils que la cour de St.-Pétersbourg avait donnés à l'Autriche qu'elle devait avant tout rendre ses relations avec la Prusse et l'Angleterre aussi favorables que possible, la cour de Vienne était à couteau tiré avec ces deux puissances, et on avait de la peine à cacher l'inimitié sous des formes de politesse diplomatique. Evidemment les princes de l'Empire préféraient l'autorité de la Prusse à celle de l'Autriche. Quant aux vues de l'empereur Paul, il déclarait hautement que les alliés ne devaient pas songer à des acquisitions; il désapprouvait le projet de l'Autriche à s'emparer des îles Ioniennes. Tout cela ne se conformait nullement à la convoitise de Thugut et lui ôtait toute envie de continuer la guerre.

Malgré son dévouement au baron Thugut, Razoumowski comprenait très bien que la situation devenait de plus en plus difficile. Il ne pouvait pas se dispenser d'appeler l'attention de l'empereur Paul sur les plaies de l'Autriche. Il écrivit le 28 février: „Le dernier courrier arrivé de St.-Pétersbourg au baron de Thugut a apporté la nou-

velle du consentement généreux de V. M. I., à ce que le maréchal comte Souworow puisse être adjoint à la direction des affaires militaires en Italie. La satisfaction qu'on en a éprouvée ici, est proportionnée à l'extrême embarras, où l'on se trouvait à l'égard d'un choix convenable parmi les généraux des armées autrichiennes. . . . Je n'entreprendrai pas d'exprimer la reconnaissance et l'admiration qu'a fait naître ici la promesse du formidable secours de 45 000 hommes, mais il est de mon devoir d'observer, que c'est là-dessus que se fonde l'espérance de la cour de Vienne de voir s'établir dans l'Empire l'unité d'action, si indispensablement nécessaire pour le succès de la lutte qui va s'ouvrir, et dont le résultat doit décider du sort de toutes les puissances. La funeste scission entre les cours de Londres et de Vienne n'a point encore cédé, malheureusement, à l'évidence de la nécessité d'un concert contre un ennemi commun. Le ministère d'ici se voyant contraint de renoncer à tout espoir d'aplanir les difficultés, a déclaré qu'il n'était pas moins disposé à entrer avec la cour de Londres dans une discussion amicale sur les opérations.... Au moment où la campagne va s'ouvrir, j'aurais désiré présenter à V. M. I. quelques aperçus sur les plans, d'après lesquels se dirigera la cour de Vienne. Dans mes entretiens avec le baron de Thugut je me suis appliqué, mais infructueusement, à pénétrer ses idées sur cet objet. Je suis porté à croire, qu'elles ne sont pas assez consolidées, pour qu'il ait jugé à propos de me les communiquer, mais j'ai eu lieu de remarquer en lui une impression profonde de mécontentement, de soucis et même d'un découragement, dont je ne l'ai jamais vu affecté dans les circonstances les plus épineuses des années précédentes. Il se plaint du peu d'ensemble et d'union qui existent entre les coalisés dans l'Empire, à Berlin, en Angleterre, à l'époque où les puissances vont être dans le cas de déployer leurs forces contre un ennemi, dont elles triompheraient indubitablement, si on était d'accord, et dont elles risquent beaucoup d'être victimes, faute de concert et d'intelligence. Je consigne ici fidèlement, Sire, la disposition d'humeur (si j'ose m'exprimer ainsi), qui domine dans le cabinet de Vienne" ...

Puis Razoumowski parlait des relations, qui existaient entre la cour de Vienne et l'Empire Germanique. Les princes de l'Allemagne

craignant la prépondérance de la république française soupiraient après la paix et faisaient connaître ses dispositions par leurs députés au congrès de Rastadt. La France pouvait compter en Allemagne sur des alliés, qui en cas de défaite des Autrichiens pouvaient facilement leur devenir funestes par une attaque imprévue. L'électeur de Bavière, Maximilien, était dévoué à la France, ce qui inquiétait vivement l'Autriche. Thugut songeait de nouveau à s'emparer de la Bavière, en faisant valoir la nécessité d'obvier au danger, dont l'Autriche était menacée de ce côté-là. Le comte André en faisant part à l'empereur de ce projet, cherchait à l'envelopper dans des phrases plus ou moins confuses et en faisant remarquer, que l'Autriche ne désirait occuper la Bavière que pour des vues stratégiques, et que cette occupation ne durerait que pendant la guerre; il ajoutait que l'Autriche ne voulait s'emparer de la Bavière qu'au moyen de troupes russes et avec l'assentiment de l'empereur.

Grâce à l'affaire de l'ordre de Malte, dont s'occupait alors l'empereur Paul, les propositions de l'Autriche furent accueillies à St.-Pétersbourg d'une manière favorable. La question de l'ordre de Malte avait quelque rapport à la question de Bavière.

Thugut s'étant empressé de déclarer que l'empereur François approuvait en tout point la nouvelle dignité de grand-maître de l'ordre de Malte, dont Paul s'était revêtu, avait proposé que le futur gendre de ce dernier, l'archiduc Joseph, fût nommé délégué de l'ordre en Autriche. Cependant un grand nombre de chevaliers de l'ordre se refusaient à reconnaître la nouvelle dignité de Paul, et le pape déclarait nettement, qu'il jugeait le choix de l'empereur absolument illégal. De même l'électeur de Bavière, dont le pays était devenu l'objet de la convoitise autrichienne, refusait de reconnaître Paul comme grand-maître de l'ordre, et en outre il avait aboli le prieuré erigé en Bavière par son prédécesseur l'électeur Charles-Théodor, en faisant usage des revenus de ce prieuré pour les besoins de son pays. Tout cela ne manqua pas d'exciter la colère de Paul, qui accepta volontiers le projet de l'Autriche au sujet d'une occupation de la Bavière.

En attendant on avait prescrit à Rosenberg de quitter Krems et de diriger ses troupes vers Vérone. Le corps du général Herrmann,

qui se trouvait près de Kameniec-Podolsk, devait suivre la même direction. Enfin le général Numsen, occupé à former une armée de 27 000 hommes près de Brest, fut chargé d'entrer dans les territoires des princes d'Allemagne, qui n'étaient pas disposés à soutenir la bonne cause. A Vienne, où l'on ignorait cette destination du corps du général Numsen, la lettre suivante de ce dernier, qu'il écrivit de Grodno au comte André, fit une grande impression.

„M-r l'ambassadeur“, écrivit le général le 21 février, „S. M. l'Empereur, notre auguste souverain et maître, après m'avoir ordonné de prendre le commandement du corps d'armée, soumis auparavant aux ordres du général d'infanterie prince Golitzyn, vient de m'honorer de ses ordres plus précis pour rassembler avec toute la célérité possible ce corps d'armée, et m'adresser en attendant à la cour de Vienne, où réside V. E., pour concerter la route qu'il devra prendre, pour marcher au secours des armées impériales et royales. Veuillez, m-r l'ambassadeur, en faisant part à la dite cour de ces ordres suprêmes, insinuer tout l'empressement et le zèle que je mettrai à y obéir promptement, et les soins que je prendrai pour y amener un corps d'armée bien complet et frais, et par conséquent bien capable de partager avec les armées impériales et royales sa gloire et ses victoires. Cette dernière circonstance, également importante aux deux cours coalisées, ne laisse pas douter un instant, que réfléchissant sur les marches pénibles, exécutées au cœur de l'hiver des plus rudes, par des troupes qui accourent des provinces éloignées, et qui au moment de leur réunion pour avoir besoin de quelque temps de rafraîchissement — n'en trouveront guère que dans les dispositions, ordonnées par la cour de Vienne pour leur soulagement, que, dis-je, cette cour voudra bien, à la traversée de ce corps par ses états, porter sa principale attention dans son plan pour cette marche, à ce qu'elle s'exécute dans des contrées florissantes, aussi bien qu'abondantes pour tout le nécessaire, et donner ses ordres les plus précis, pour que les troupes impériales russes se le puissent procurer avec aisance et à des prix raisonnables dans des quartiers commodes et amples. A cette fin je me flatte que l'empereur, mon maître, consentira à ma proposition de faire marcher ce corps par différentes routes, au moins sur 2 ou 3 colonnes, toutefois peu éloignées l'une de

l'autre, ainsi qu'à petites journées, lesquelles me mettront en état de diminuer, selon les circonstances, le nombre des jours de repos. Il serait bon que je fusse prévenu — quelles pourront être les difficultés qui seraient à redouter par le gonflement des rivières à passer, assez ordinaires dans la saison où nous allons entrer, quelles seront les mesures à proposer contre ces évènements et celles qu'on devra faire dépendre de moi. Les troupes impériales russes, ayant bien du pays à parcourir avant d'être inquiétés d'ennemis, il semble que s'il ne se présentait pas d'autre moyen pour alléger le transport de l'artillerie, sourtout celui du parc, et pour épargner mieux, jusqu'au besoin, le train et l'attelage, il faudrait lui indiquer une route qui lui fût particulière. Une autre attention également favorable à l'infanterie et la cavalerie serait, qu'en les menant par deux routes différentes on fit succéder la cavalerie d'un ou de deux jours à l'infanterie, puisque alors l'une et l'autre auraient moins à souffrir des mauvaises qualités des chemins, ou des ruptures occasionnées par les troupes et équipages. Voilà, m-r, en gros, les observations que j'ai cru devoir indiquer préalablement à V. E., en lui recommandant les intérêts du corps d'armée, qui, s'il me sera possible, se trouvera prêt à passer les frontières au moment même, où vous m'aurez fait l'honneur de me communiquer les propositions de la cour de Vienne sur notre marche ultérieure."

Ayant reçu cette lettre Razoumowski écrivit à St.-Pétersbourg le 9 mars:

„Il y a quelques jours, par un courrier de m-r le général Numsen, j'ai été mis en possession de la lettre que j'ai l'honneur de présenter ci-joint en original. Je me suis hâté d'en communiquer le contenu au ministère de cette cour, dont la joie et la satisfaction auraient excité un nouveau témoignage de reconnaissance envers V. M. I., si l'expression de ce sentiment n'avait été suspendu par la surprise de n'avoir rien appris à ce sujet ni par moi, ni par le comte de Cobenzl. Cela n'a pas cependant empêché qu'on fît provisoirement les dispositions nécessaires. On se flatte maintenant que le maréchal Souworow, qui est attendu d'un moment à l'autre, y suppléera par les ordres qu'il aura reçu directement de V. M. Ayant eu occasion de faire ma cour à l'empereur, je me fais un devoir de transmettre à V. M. I. les expres-

sions affectueuses, dont ce monarque m'a entretenu, touchant l'heureux évènement des fiançailles de son auguste frère avec S. A. I. madame la grande-duchesse Alexandra, et son impatience de transmettre lui-même à V. M. I. le sentiment de bonheur et de contentement que cet évènement a répandu dans sa famille... Les troupes auxiliaires de V. M. ont commencé à défiler hier dans la proximité de la capitale. La première division, forte d'environ 3000 hommes, sous la conduite du lieutenant-général Schweikowski, a passé dans la cour du château de Schönbrunn sous les yeux de S. M. l'empereur, qui s'y est rendu à cheval, en présence d'une foule prodigieuse des habitants de Vienne, dont les éloges unanimes ont rendu justice à la beauté et à la tenue de ces troupes. C'est avec une satisfaction inexprimable, Sire, que je consignerai ici un autre éloge qui honore également les soldats et leurs chefs. Pendant une longue intervalle que le corps auxiliaire a cantonné dans les environs de la capitale, on n'a eu à se plaindre d'aucun excès, pas même irrégularité dans leur conduite. Bien au contraire, leur activité et leur louable dévouement ont été souvent utiles au secours des malheureux, dont les possessions ou l'existence ont été exposées aux ravages des inondations, qu'a causés la saison rigoureuse de cette année. L'époque du commencement des hostilités en Italie semble fixée à l'arrivée du maréchal Souworow, et il ne tiendra pas à moi, Sire, à accélérer, autant qu'il sera en mon pouvoir, le départ du maréchal pour l'armée qu'il doit commander, persuadé que je remplirai par-là les intentions de V. M. I.“

Cependant il s'ensuivit bientôt des tracasseries sans fin avec le général Numsen, qui aimait à faire encore plus de difficultés que ne l'avait fait Rosenberg. Les plaintes et les contestations de ce général désespéraient le gouvernement autrichien. Il tourmentait tout le monde avec ses sollicitations, en expédiant sans cesse des courriers et en demandant des instructions; il encourut ainsi la disgrâce de Paul et fut remplacé par le général Rimski-Korsakow.

S'attendant à Vienne à l'arrivée de Souworow, on se décida à ne pas expédier l'archiduc Josepn en Italie et à confier toute la disposition de l'armée au feld-maréchal russe. Le temps était précieux. Même avant la rupture formelle entre la France et l'Autriche les hostilités avaient commencé aux bords du Rhin. Le congrès de Rastadt finit par

l'assassinat des diplomates français; il fallait agir avec énergie. On apprit en même temps que l'amiral Ouchakow s'était emparé des îles Ioniennes. Razoumowski écrivit à cette occasion le 11 mars:

„L'importante nouvelle, dont je me suis empressé de porter l'hommage aux pieds de V. M. I., la soumission de l'île de Corfou, ajoute un nouvel éclat à la valeur, à l'activité de vos troupes et à l'intelligence de leurs chefs, et doit influer puissamment sur la situation des affaires en général et particulièrement en Italie... L'amiral Ouchakow, d'après les nouvelles reçues par le marquis de Gallo, se proposait immédiatement après avoir mis ordre aux arrangements relatifs à sa conquête de se porter sur les côtes de la Calabre, pour appuyer les efforts du parti fidèle au souverain. Cela relèvera le courage des peuples. L'apparition de l'amiral achèvera de changer la résolution de LL. MM. Siciliennes de fuir de Palerme en Angleterre. Les vœux les plus ardents doivent animer tout esprit bien pensant, toute âme loyale pour la rédemption de cette famille auguste et des peuples qui lui sont soumis. Un concours de circonstances déplorables de tous côtés les ont précipités dans l'abîme. A vous, Sire, à votre glorieuse destinée appartient cette œuvre magnanime. La Providence veillera sur vos succès, Sire, et ceux-ci entraîneront le concours de vos alliés. Si l'action de l'armée autrichienne en Italie correspond à l'époque du secours que doit porter l'amiral Ouchakow, nul doute que l'ennemi succombera sous l'effort combiné de l'un et de l'autre. L'arrivée du maréchal Souworow suspend jusqu'ici l'ensemble de cette opération salutaire. Dans le cas où des évènements imprévus engageraient LL. MM. de quitter la Sicile, ne conviendrait-il pas qu'elles se réfugient à Corfou, sous la protection du pavillon de V. M.? Cette idée, que je prends la liberté de soumettre à votre haute considération, se présente à mon esprit dans ce moment-ci et n'a été, que je sache, conçue par personne ici... J'ose croire qu'elle est conforme à l'intérêt généreux que V. M. I. témoigne à LL. MM. Siciliennes."

Enfin Souworow arriva à Vienne le 15 mars. Razoumowski lui avait fait préparer un logement dans sa maison, où l'on s'était conformé minutieusement au goût bizarre du célèbre guerrier. Partout on avait fait disparaître les miroirs et les tableaux, les bronzes et en général

tous les objets de luxe. Dans sa chambre à coucher il y avait du foin au lieu de lit. Le feld-maréchal, touché de cette prévenance du comte André, était enchanté de la comtesse Elisabeth. Tant que dura le séjour de Souworow, l'aristocratie autrichienne fréquenta la maison pour voir le feld-maréchal; mais celui-ci, prétextant le jeûne, ne se montrait que rarement dans les salons de l'ambassadeur, en faisant alors sa cour aux dames et en étalant la bizarrerie qui lui était propre.[1])

Razoumowski écrivit à l'empereur le 21 mars:

„Depuis l'arrivée du maréchal comte Souworow j'ai toujours été dans l'attente d'une expédition de courrier, et j'y comptais d'autant plus, que l'intention de cette cour-ci était de rendre le séjour du maréchal le moins long possible, vu que les hostilités ayant éclaté en Suisse et en Allemagne, il devient de jour en jour plus urgent de les commencer aussi en Italie, et elles n'y ont été différées que pour donner au maréchal le temps de prendre le commandement de l'armée qui lui sera confiée. On calculait que sa demeure à Vienne ne serait que de trois à quatre jours, temps nécessaire afin de le munir d'instructions sommaires pour le début de la campagne. Mais de délais en délais, dix jours se sont presqu'écoulés, sans que j'aie pu faire parvenir des rapports à V. M. I. Et comme je prévois, que de trois à quatre jours encore le maréchal ne sera point expédié, je me détermine d'envoyer aujourd'hui un courrier, pour soumettre à V. M. le précis des évènements qui se sont accumulés dans cette intervalle... Je commencerai par présenter l'historique de l'arrivée du maréchal et de son début à la cour. Ayant été informé par les courriers, qui l'ont dépassé sur sa route, de l'époque où il pourrait être à Vienne, j'envoyai à sa rencontre à Brünn pour lui offrir de mettre pied-à-terre dans ma maison, où je le vis paraître le $^{14}/_{25}$ au soir. S. M. l'empereur m'avait fait prévenir, qu'elle nous donnerait audience le lendemain à 10 heures. En nous rendant au palais, appelé la Burg, depuis l'escalier de ma maison, tout le long du chemin et

1) On raconte qu'en remarquant parmi les assistants le prince de Ligne, qu'il avait vu pendant le fameux voyage de Catherine II en Crimée et à la guerre de Turquie, il s'écria: „Bonjour, m-r le feld-maréchal de l'île de Cythère!“

jusqu'au corridor de l'appartement de l'empereur, nous trouvâmes une foule de curieux, qui se précipitaient pour voir le maréchal en criant: vivat Paul! vivat Souworow! Le maréchal ému jusqu'aux larmes leur répondait: Vivat Kaiser Franz! et les acclamations se répétaient avec transport. Le maréchal entra seul chez l'empereur et eut une audience à peu près d'une demi-heure, après quoi je présentai à S. M. les officiers de la suite du maréchal et j'eus une audience particulière, dans laquelle ce monarque m'entretint de la satisfaction qu'il avait de posséder cet illustre guerrier et particulièrement sa reconnaissance envers V. M. I. d'avoir eu la bonté de l'accorder à sa demande, et de son espoir dans les talents et la valeur du maréchal. Le lendemain nous fîmes notre cour à S. M. l'impératrice, à Madame de France et aux archiducs. La même affluence de monde nous accompagna et nous suivit par toute la ville, lorsque nous allâmes rendre nos devoirs à m-gr le prince Ferdinand, qui demeure dans un quartier assez distant du palais. J'avais ce même jour un grand dîner privé, auquel le maréchal ne voulut point paraître à cause du carême rigoureux qu'il observe, ce qui lui a fait refuser toutes les invitations en ville, et par la même raison S. M., pleine de bonté à son égard, a jugé à propos de le dispenser de la distinction très particulière, dont elle voulait l'honorer, en l'invitant de dîner chez elle. Le maréchal a suivi journellement sa manière de vivre accoutumée, et comme ses habitudes et ses heures sont entièrement opposées à celles du reste de la société, il n'est pas sorti de chez lui après avoir rempli envers la cour des devoirs, dont je viens de rendre compte, et c'est à l'empressement que j'ai eu, Sire, de me conformer à sa manière de vivre, dicté par la nécessité, pour l'intérêt mutuel des deux augustes cours impériales, d'être l'intermédiaire des relations du maréchal avec le ministère, que se rapporte le défaut de loisir, où je me suis trouvé. Je m'empresse, Sire, de rapporter ici, que le maréchal est sorti une matinée de sa retraite pour se rendre à Schönbrunn, afin d'y voir passer en présence de l'empereur une division du corps auxiliaire. Nous y sommes arrivés en voiture et ayant trouvé S. M. à cheval sur la chaussée, elle a eu la bonté de nous faire donner des chevaux et de nous garder auprès d'elle, pendant que la troupe a défilé, conduite par le lieutenant-général Förster,

à la très grande satisfaction de S. M. et du maréchal. Le maréchal m'a parlé de sa tactique, de son discours aux soldats et des principes qu'il a à suivre dans le commandement, dont il a été honoré. Je n'ai pu, ni dû, ce me semble, Sire, entrer dans ces détails avec le ministère. Je me suis borné à les indiquer, et j'ai cru d'autant plus à sa place d'en laisser le développement à l'époque, où le maréchal se trouvera à la tête de l'armée. J'ai été à plusieurs reprises assuré par l'empereur lui-même et par le ministère, que le maréchal y jouirait d'une autorité absolue, et que S. M. désirait qu'il imprimât à ses troupes les impulsions qu'il jugerait les plus convenables pour les succès, auxquels la confiance de l'empereur l'appelait; mais il tient à mon devoir de porter respectueusement à la connaissance de V. M. I., que dès les premiers instants de l'arrivée du maréchal le baron de Thugut m'a prévenu, qu'il fût revêtu dans le service autrichien du même grade, qu'il a l'honneur de porter dans celui de V. M. I., formalité sans laquelle il serait impossible de lui subordonner l'armée, ajoutant que l'empereur se flattait que V. M. daignerait accorder au maréchal la permission de l'accepter. Je me suis empressé d'en rendre compte au maréchal, qui portera à vos pieds la respectueuse sollicitation de votre gracieux consentement. J'ajouterai que la patente pour le dit grade de feld-maréchal, lui a été envoyée aujourd'hui du conseil de guerre. On s'est occupé depuis son séjour ici de discuter divers objets relatifs aux opérations futures de l'armée qui lui sera confiée. Indépendamment de ce que j'ai eu à traiter sur cette matière, S. M. a jugé à propos de lui envoyer le lieutenant-général Lauer, directeur du génie, employé sous le défunt maréchal Wurmser en Italie; mais comme il n'y a guère eu moyen d'établir un concert à cet égard, jusqu'à ce que le maréchal ait pris connaissance du local et des forces, qui seront mises à sa disposition, S. M. a jugé plus convenable de restreindre, autant que possible, les instructions dont elle munira elle-même le maréchal au moment où il se présentera pour prendre congé, ce qui aura lieu, je pense, dans une couple de jours. Ces instructions se borneront à lui indiquer les opérations les plus essentielles pour le début de la campagne. Elles consisteront dans l'occupation indispensable de Peschiera, dont la prise n'exigera point un siège, vu le peu de défense, dont elle est susceptible, Goito égale-

ment facile, Mantoue prise d'assaut ou bloquée, selon que le maréchal le jugera convenable, après avoir consulté les ingénieurs et quartier-maîtres, qui se trouvent à son armée. Les premières mesures arrêtées, il sera prescrit au maréchal de pousser aussi loin qu'il pourra dans le Milanais et le Piémont." „Le maréchal fut averti mardi dernier", ajouta Razoumowski le 28 mars, „que le lendemain matin l'empereur le recevrait, pour lui donner ses ordres définitifs. Il se rendit seul à l'audience de S. M. et se détermina sur le champ à partir, dès qu'il aurait rempli ce devoir. L'empereur lui renouvela les assurances bienveillantes de la confiance qu'il mettait dans son zèle et dans son expérience, et lui remit une instruction en français, dont le maréchal m'a donné lecture. Elle est conçue en termes généraux pour le début de la campagne, lui enjoignant de se référer toujours assez à temps, par avance à S. M. sur les opérations ultérieures. Divers petits incidents dans les équipages du maréchal ont retardé le départ jusqu'au soir, et l'énorme quantité de neige l'ont contraint d'attendre encore jusqu'au lendemain. Il s'est mis en route avant-hier, se proposant de faire la plus grande diligence."

Les relations entre Razoumowski et Souworow étaient sincères et amicales. Le feld-maréchal communiquait à l'ambassadeur ses projets de campagne, et ce dernier était enchanté du génie et de l'originalité des conceptions du célèbre guerrier. Une parade à Schönbrunn fut un véritable triomphe non seulement pour Souworow et pour Razoumowski, mais aussi pour tous les Russes qui se trouvaient alors en Autriche. Toute la capitale se rendit à Schönbrunn pour assister à ce beau spectacle. L'enthousiasme était à son comble. Les Autrichiens considéraient Souworow et ses soldats en libérateurs.[1])

Le jour de son départ pour l'armée Souworow, avant de prendre place dans sa voiture, fit cadeau à la comtesse Razoumowski d'un cœur en or, qu'il lui présenta sur un plateau également en or; ayant fermé le cœur avec une petite clef il la mit dans sa poche et partit.[2])

---

1) V. les mémoires de Ribaupierre dans le „Rousski Archiv" 1877 I. 491.

2) V. Bantych-Kamenski, Dictionnaire d'hommes célèbres III. 7.

En attendant, le comte André se vit exposé à un désagrément qui pouvait facilement ébranler sa situation de diplomate russe.

Les plaintes du général Rosenberg avaient irrité l'empereur Paul contre l'ambassadeur; ce dernier reçut le rescrit suivant en date du 3 mars: „Afin de pourvoir dans les circonstances actuelles avec plus de succès aux affaires, nous avons jugé bon d'expédier à Vienne le conseiller privé Kolytchew, que vous présenterez à Sa Majesté l'empereur et au ministère comme votre adjoint, en lui communiquant tout ce qui a rapport aux affaires, en lui accordant l'accès aux archives de la légation et la permission de disposer des employés de votre chancellerie."

On peut s'imaginer facilement l'impression que fit ce rescrit sur le comte André. Il se rappelait trop bien sa nomination pour ne pas songer à l'inconvénient de la rivalité inévitable, qui devait résulter de l'arrivée de Kolytchew. A St.-Pétersbourg on était persuadé, que la nomination de Kolytchew présageait le prochain rappel de Razoumowski. Le prince Bezborodko, alors dangereusement malade, écrivit le 7 janvier 1799 à Zawadowski: „Je ne puis que regretter sincèrement le rappel du comte Razoumowski. C'est une perte irréparable pour le service de l'état. Tout en n'ignorant pas ses défauts, j'apprécie ses facultés; Kolytchew est au-dessous de lui. Il est vrai que Razoumowski a été parfois influencé par le système de la cour de Vienne, mais la dernière expédition (sic?) aurait contribué à le rendre plus indépendant." [1])

Cependant Razoumowski ne fut pas rappelé de Vienne, et Kolytchew et lui restèrent là pour s'occuper des affaires en commun. Kotchoubey, dans une lettre au comte André en date du 7 mars, lui expliqua l'affaire dans les termes suivants:

„Je ne vous aurais pas écrit du tout aujourd'hui, si je ne croyais pas devoir vous prévenir du nouveau changement qui a eu lieu dans la destination de Kolytchew. Rosenberg, ainsi que d'autres officiers, ont porté des plaintes contre vous. Le premier prétend, que vous n'avez jamais appuyé suffisamment ses représentations, que vous n'avez même pas pris assez à cœur les intérêts et l'honneur de nos troupes, quand il a été dans le cas de réclamer vos bons offices. L'Empereur en a

1) Rousski Archiv 1877. I. p. 291.

été très mécontent et a sur le champ décidé, que Kolytchew se rendrait à Vienne pour y vaquer plus particulièrement à tout ce qui a rapport aux divers corps de nos troupes, et pour correspondre à ce sujet avec nos généraux etc. etc. etc. Que cette aventure ne vous fasse pas prendre le parti de quitter! Vous ne devez pas songer à aucune démarche de cette nature. Vous devez patienter et aller votre train ordinaire. Je ne suis pas le seul de mon avis; des gens mieux au fait des affaires pensent comme moi, et je vous prie d'écouter les avis d'un ami, qui prend le plus vif intérêt à tout ce qui vous regarde. Je sais que votre position est désagréable, mais elle peut changer, et d'ailleurs quand même elle ne changerait pas, ce qui n'est pas à supposer, il n'y a pas autre chose à faire. Tâchez de vous mettre bien avec le comte de Souworow, qui, j'imagine, sera bien plus coulant sur toutes les choses que ce pédant et très borné Rosenberg." [1]) En même temps Kotchoubey écrivit à S. Worontzow: „Kolytchew est parti hier pour Vienne. Il a été envoyé comme adjoint au comte de Razoumowski et pour soigner les affaires qui concernent nos armées. Les plaintes de Rosenberg contre ce dernier ont donné lieu à cette nouvelle disposition." [2])

Razoumowski, piqué au vif, s'adressa au prince de Württemberg, en sollicitant un témoignage de son innocence en ce qui concernait le corps auxiliaire du général Rosenberg. Le prince lui écrivit le 5 avril n. st.

„M-r l'ambassadeur. C'est avec une douleur d'autant plus vive que j'apprends le sujet qui affecte et afflige V. E. que témoin oculaire de tout ce qui s'est passé à Brünn, pendant tout le temps du séjour de LL. MM. dans cette ville, et ayant l'avantage de vous posséder dans ma maison, m-r le comte, rien ne m'a échappé de tout ce que vous avez fait et dit, pour faire contraste par la politesse et l'obligence la plus recherchée vis-à-vis de m-r le général Rosenberg, au manque d'égards et à l'humeur qu'il a affectée, pendant tout le temps qu'il s'est trouvé à Brünn. V. E. se rappellera, qu'après avoir fait à ce général la première visite, je lui témoignai ma surprise et mes regrets de ne pas le voir arriver chez l'ambassadeur de son maître avec tous

1) Archives du prince Razoumowski.

2) Archives du prince Worontzow, XVIII. p. 196.

les généraux de son corps, que j'ai eu l'honneur de lui présenter. Ce manque d'égards, vis-à-vis du représentant de S. M. I. de toutes les Russies, étonna tout le monde, et cet auguste Monarque est trop juste pour ne pas tirer de cette circonstance des conséquences sur toute la conduite subséquente de ce général vis-à-vis de V. E. Elle aurait été comme ambassadeur dans le cas de se plaindre de lui; comment supposer qu'il aurait osé vous calomnier? Je n'ai répondu que par l'exposé simple des faits à l'interpellation de V. E., et je fais bien des vœux pour que S. M. I., qui connaît ma franchise et ma loyauté, trouve dans ces vérités la justification de V. E."

Appuyé par ce document Razoumowski adressa à l'empereur le rapport suivant en date du 26 mars v. st.:

„Le cœur profondément navré du contenu du rescrit de V. M., j'ai pris la liberté, Sire, de réclamer le témoignage de m-gr le prince Ferdinand touchant ma conduite pendant le séjour à Brünn. Ayant eu l'honneur d'habiter la même maison que S. A. S. et un appartement presque attenant au sien, je n'y ai pas été un seul instant absent de sa personne, hors les moments employés à rendre visite à mm. les généraux, sans nulle exigence d'étiquette, ni même de réciprocité de ma part. J'ose supplier respectueusement V. M. de daigner jeter un coup-d'œil sur la lettre ci-jointe de S. A. S. que je dépose à vos pieds, Sire, avec l'expression de la douleur profonde dont je suis pénétré."

En outre il écrivit des lettres à Kotchoubey et à Rostoptchin, en exigeant des éclaircissements et en faisant même allusion à sa démission. Kotchoubey lui répondit le 31 mai:

„Vous me parlez de Kolytchew, et Rostoptchin, homme très bien pensant, m'a montré la lettre que vous lui avez écrite à ce sujet. En faire usage, serait précipiter votre rappel, et d'ailleurs ni lui, ni moi ne ferons jamais aucun usage des lettres de cette espèce, ni d'autres, pour affaires qui nous seront adressées. L'empereur a indiqué la marche qui doit être suivie. Il veut qu'on lui écrive directement, et personne ne peut répondre du résultat d'une pareille missive, non plus que de le changer ou modifier (sic). On se forme de fausses idées à 500 lieues. Rostoptchin m'a prié de vous écrire toutes ces vérités; je n'ajouterai rien de plus, sinon des vœux, que le ciel vous inspire bien et l'assu-

rance, que Kolytchew ne cherche pas l'ambassade de Vienne. Lui et les parents de sa femme[1]) désireraient qu'il fût membre du collège des affaires étrangères et il ne le sera pas." „Je vous le répète encore", ajouta Kotchoubey, „il faut vous bien garder de faire aucune démarche pour vous en aller. Ce qui vous est arrivé se fait tous les jours ici, et l'on y est tellement habitué, qu'être renvoyé et repris au service, n'est plus que deux choses tout à fait indifférentes. Cela vous paraîtra peut être singulier, mais ce n'est que l'exacte vérité. Il s'est établi une manière de voir les choses si nouvelle, si extraordinaire, qu'il faut avoir passé quelque temps ici pour en avoir une idée juste. Ceux, qui se sont fait une espèce de philosophie là-dessus, sont parfaitement contents. Quant à ceux qui agissent par d'autres mobiles, qui ont surtout le malheur d'être nés sensibles, ils sont réellement à plaindre. Il ne vous reste d'autre parti à prendre que de rester tranquille, jusqu'à ce que vous soyez tout à fait mis de côté, à moins que désirant vous éloigner, vous ne chargiez ici vos amis de vous en préparer les voies. Cependant dans cette dernière hypothèse-même, personne ne peut vous garantir que l'on vous permettra de résider à Vienne, et alors que deviendrez vous? Où pourrez-vous et voudrez-vous vous fixer? Vous établirez-vous à Moscou? ou aimerez-vous mieux aller en Ukraine? Il me semble que rien de tout cela ne peut vous convenir à la longue, et je répète encore, que je ne saurais assez désirer que vous conserviez votre ambassade de Vienne. Les circonstances peuvent changer d'un moment à l'autre. L'Empereur ne voulait pas entendre parler de Kolytchew, il y a six mois, et qui peut me répondre que sa faveur durera encore quelques mois. Au reste je ne doute pas, que vous ne fassiez tout ce qui peut dépendre de vous, pour lui faciliter les moyens de débuter avec succès. Je ne sais, jusqu'à quel point il pourra profiter des services que vous lui rendrez à ce sujet. Il me paraît borné, mais avec cela je lui crois beaucoup de petites ruses d'amour-propre et beaucoup de petits moyens. Faites votre plan en conséquence et ne donnez aucun lieu à des plaintes de sa part. Elles pourraient avoir en ce moment-ci des suites désagréables pour vous. Je vous parle,

---

1) M-me Kolytchew était née Golowin.

comme vous voyez, avec toute franchise. Vous jetterez ma lettre au feu après l'avoir lue, tout comme vous feriez bien d'en faire autant avec les autres papiers, de quelque conséquence pour vous personnellement, ou pour vos amis. Quoiqu'en pays étranger, je crois qu'il est bon, qu'un Russe y soit au niveau avec ses compatriotes chez eux. La *prudence*, la *prudence* sera toujours mon refrain."

Les lettres de Kotchoubey prouvèrent au comte Razoumowski qu'il fallait se soumettre à la volonté de Paul. Ayant mûrement réfléchi sur sa position, il se résolut à témoigner à l'empereur sa soumission absolue, mais en même temps il se promettait de rendre la position de Kolytchew à Vienne aussi difficile que possible. L'arrivée à Vienne du grand-duc Constantin, en route pour l'armée, fournit à l'ambassadeur une occasion favorable pour adresser à l'empereur la lettre suivante (le 1er avril):

„Ayant passé la nuit du 10 au 11 (n. st.) à Nikolsbourg, le grand-duc Constantin s'est arrêté après midi à Gaunersdorf à trois postes de Vienne, où le prince Esterhazy avait fait venir ses gens et sa cuisine pour le service d'un dîner, auquel j'ai eu l'honneur d'assister. A cinq heures nous nous sommes rendus au château de cette capitale dans l'appartement préparé pour m-gr le grand-duc (c'est celui de l'archiduc Charles). S. A. I., reçue par le grand chambellan comte de Colloredo, fut conduit aussitôt chez l'empereur, qui le reçut seul dans son appartement journalier. M-gr le grand-duc passa chez le palatin, de là chez madame de France et chez les jeunes archiducs. La soirée se termina par le spectacle, où il assista dans la loge de S. M. et fut accueilli par les applaudissements de toute la salle. Aujourd'hui S. A. I. reçut la visite de l'empereur et de la famille impériale et dîna chez S. M. avec toutes les personnes de sa suite, les principales charges de la cour, et où j'assistais avec m-r de Kolytchew, le général-major Tolstoy et le baron de Stroganow. M-r de Kolytchew, arrivé avant-hier, m'a remis, Sire, le rescrit dont il a plu à V. M. I. de le charger. Je me suis mis en devoir dès le même jour d'en exécuter le contenu, ainsi qu'il en rendra compte lui-même. Je m'empresserai, Sire, par ma soumission à vos augustes volontés, à mériter l'approbation bienveillante de V. M. I."

A l'occasion du séjour du grand-duc à Vienne le comte André donna une grande fête pour célébrer l'anniversaire du couronnement de Paul. Le matin il y avait un service à l'église de la légation; puis il y eut un banquet, auquel furent invités les Russes de distinction, qui se trouvaient alors à Vienne; le soir l'ambassadeur donna un bal, qui fut honoré par la présence de la famille impériale sauf l'empereur François qui était indisposé. Razoumowski écrivit à l'empereur Paul le 10 avril:

„Les sentiments d'affection particulière, que le grand-duc a inspirés à l'empereur et à toute sa famille, l'intérêt général dans le public de Vienne, dont le vœu ardent et sincère l'accompagne dans la carrière intéressante, où le guident son zèle militaire et la bouillante valeur qui l'animent, ont éclaté par le cri unanime à son passage de: vive Constantin! vive Paul I!"

La soumission du comte André ayant produit à St.-Pétersbourg une impression favorable, on ne songeait plus à rendre la situation de Kolytchew importante. Se trouvant à Vienne il n'avait absolument rien à faire. Razoumowski écrivit à Souworow le 28 mai: „Ce n'est qu'à moi qu'on donne tous les ordres, et on est plus gracieux envers moi qu'auparavant, ce qui cause de l'humeur à Kolytchew."

La correspondance de l'ambassadeur avec le feld-maréchal continuait toujours. Souworow, en appelant dans ses lettres le comte André son meilleur ami, faisait souvent mention de la comtesse Elisabeth, qui à son tour comblait Souworow de compliments, en lui rappelant qu'elle portait toujours le cœur qu'il lui avait donné, et en ajoutant qu'elle lui vouait le sien. Kolytchew au contraire ne jouissait nullement de la confiance de Souworow, qui se moquait de lui et ne désirait pas le tenir au courant de ce qui se passait en Italie.

Le 3 avril Souworow arriva à Vérone. On l'accueillit partout avec enthousiasme. Le 4 avril il se trouvait déjà à Valeggio, où il déclara dans un manifeste adressé aux Italiens qu'il allait combattre pour défendre la foi et les gouvernements légitimes. S'étant arrêté à Valeggio pour y attendre l'arrivée d'autres troupes russes, il s'y occupa des exercices militaires, afin de donner aux Autrichiens une idée des principes de sa stratégie. Le 8 avril toute l'armée se dirigea vers la

rivière de Chiesa, et le 10 Souworow s'empara de Brescia. Laissant en arrière sous le commandement du général Kray un corps d'armée, pour assiéger les forteresses de Peschiera et de Mantoue, Souworow s'avança vers la rivière d'Adda, s'empara de Bergamo le 13 avril et battit les Français à Lecco, à Cassano et à Vaprio aux bords de l'Adda (le 15, 16 et 17 avril). Le 18 il fit son entrée à Milan. Les habitants de la Lombardie, de la Romagna et des Légations se soulevèrent contre les Français. C'est ainsi que Souworow dans une quinzaine à peu près avait fait ce que l'imagination la plus chaude du cabinet de Vienne n'avait pas jugé possible. Les nouvelles de ces évènements causèrent à Vienne une joie extraordinaire. Thugut félicita le feld-maréchal par l'intermédiaire de Razoumowski de ses brillants succès, en le remerciant sincèrement et en lui présentant ses hommages.

Le comte André espérait que ces succès de Souworow produiraient un changement de l'état politique de l'Europe. Il écrivit au feld-maréchal: „Vos victoires, dont nous avons chaque jour des nouvelles, dépassent tout ce que nous avions espéré“ etc.[1])

Souworow n'entendait pas perdre un temps précieux à Milan. La conquête de l'Italie ne lui suffisait pas. En exigeant que l'Autriche songeât à chasser les Français de la Suisse, il désirait réunir les armées du Tyrol et de l'Italie pour entrer en France. Avant tout il voulait empêcher la jonction de l'armée de Moreau à celle de Macdonald. Après avoir bloqué Mantoue le feld-maréchal franchit le Po pour aller à la rencontre de Macdonald.

A Vienne on trouvait les projets de Souworow trop hasardés. On avouait que les succès avaient été éblouissants, mais Thugut et ses collaborateurs craignaient de compromettre ces succès par des entreprises trop hardies. Tout en remerciant le feld-maréchal de ses victoires l'empereur François insistait sur ce que les opérations militaires se bornassent à la rive gauche du Po et qu'on s'efforcât avant tout de s'emparer des forteresses occupées par les Français. Ces vues ne se conformaient nullement aux projets de Souworow. Il sentait renaître

---

1) V. les autres lettres d'ailleurs insignifiantes dans l'ouvrage de m-r Wassiltchikow. p. 299.

à Vienne la méfiance habituelle et l'envie du „Hofkriegsrath" de régler les mouvements de l'armée. Toujours soupçonneux et mécontent, agissant lentement et étant habitué aux défaites de ses généraux, le gouvernement autrichien se méfiait des succès fabuleux du général russe. Il faut avouer, que même à St.-Pétersbourg il y avait quelque différence d'opinions au sujet de Souworow, et que nombre de ses compatriotes ne savaient pas apprécier ses talents. Kotchoubey écrivit à Worontzow le 27 avril 1799:

„Nous verrons ce que fera Souworow; les opinions sont bien partagées ici sur les probabilités de ses succès." [1])

Malgré l'intime amitié, qui unissait Razoumowski au feld-maréchal, l'ambassadeur russe, partageant l'opinion de Thugut, n'approuvait pas la rapidité inouïe des mouvements de l'armée. Il écrivit le 27 avril à l'empereur Paul:

„Les pertes qu'ont essuyées les Français, le découragement qu'a produit sur eux une continuité de revers, présentent sans doute une chance des plus favorables à la poursuite des succès et offre au maréchal Souworow la perspective, facile en apparence, de se porter en avant. Les rapports mandent, qu'après avoir laissé quelques bataillons dans Milan, il marchera vers le Tessin, où l'ennemi s'est retiré. Mais il est à considérer, que les progrès dans les guerres d'Italie sont rapides dans la prospérité, et que les mouvements rétrogrades le deviennent également, lorsqu'on ne s'est pas assuré de quelques places fortes, pour arrêter les entreprises de ses adversaires. C'est pour cela qu'on désire ardemment ici, que, sans pousser plus loin, le maréchal songe à renforcer les moyens laissés à la direction du général Kray... Sans doute le maréchal, en égard à la sollicitation aussi motivée, détachera un corps de son armée assez à temps pour remplir l'objet de ce général." „On n'est pas sans quelque appréhension, que les succès trop rapides du maréchal", écrivit-il le 13 mai, „ne deviennent la cause de quelques revers, vu l'affaiblissement considérable des forces où il se trouve, par les détachements nombreux qu'il a été contraint de disséminer... Le général Kray se plaint aussi de n'être point en force pour mettre

1) Archives du prince Worontzow, XVIII. p. 207.

l'activité nécessaire au siège de Mantoue... Dans cet état de choses on souhaiterait que le maréchal, arrêtant ses progrès, portât toute son attention à accélérer la prise de Mantoue. Il appartiendrait sans doute à l'armée de l'archiduc Charles de renforcer celle d'Italie, mais ici, malheureusement, se présente un de ces inconvénients, qu'on n'a que trop souvent vu naître à l'ensemble des opérations militaires. L'archiduc, rivalisant les succès obtenus en Italie, oppose des difficultés à tout ce qu'on lui demande pour y concourir."

Il n'était pas facile alors de s'occuper des affaires politiques. Tandis qu'à Vienne dominait une attitude craintive et qu'en même temps on ne demandait qu'à s'approprier les provinces acquises, on s'abandonnait à St.-Pétersbourg à des extravagances, changeant souvent d'avis et faisant preuve de manque de réflexion. Une lettre, un mot hasardé changeaient parfois la colère de Paul en grâce et son attachement en haine implacable. Il arrivait souvent qu'une mesure imprévue d'un allié, un bruit répandu sur quoi que ce soit, bouleversaient en un moment tout le système politique de l'Europe et changeaient l'amitié et l'estime en mépris et antipathie. Les malheureux diplomates devaient journellement se soumettre à de nouvelles impulsions, en rencontrant à chaque pas des entraves inouïes.

Pendant que les exploits de Souworow allaient ébranler l'hégémonie de la France et que le cabinet de Vienne tremblait pour l'arrière-garde de son armée, les alliés ne pouvaient s'entendre sur la direction qu'il fallait donner aux armées russes. La cour de Vienne désirait que le général Rimski-Korsakow, qui avait remplacé Numsen, se dirigeât avec son armée vers les bords du Rhin pour s'emparer en passant de la Bavière et influencer les princes de l'Empire, dont on avait lieu de se méfier. L'Angleterre payant les frais de cette armée, se méfiant de l'Autriche et ne partageant pas les avis du gouvernement autrichien, exigeait, que Rimski-Korsakow entrât en Suisse pour y agir en commun avec les troupes de l'archiduc Charles. On perdait un temps précieux par l'échange de courriers, par des conférences et des querelles. Malgré tous les efforts de Razoumowski et de sir Morton Eden, Thugut restait inébranlable. On espérait pourtant le faire plier devant une manifestation catégorique de l'empereur Paul.

Razoumowski écrivit à ce dernier le 13 mai:

„Le ministère, pénétré d'une entière déférence envers un accord aussi intime que respectable, s'est désisté aussitôt des objections faites précédemment... Il paraît plus expédient et plus avantageux à m-r de Thugut de faire agir seul le corps subsidiaire en Suisse, renforcé par celui de Condé et de celui que commande le général de Schembeck."

Cependant cette armée, dont le commandement fut confié au général Rehbinder, ne devait pas rejoindre celle du général Rimski-Korsakow. On allait l'envoyer à Naples, le marquis de Gallo ayant supplié Thugut de prêter secours au malheureux roi Ferdinand. Le comte André écrivit le 17 mai:

„Le ministère autrichien, caractérisé par la tenacité de ses principes, après avoir vu sans s'émouvoir la destruction de l'armée, l'invasion des états, et le renversement du trône de S. M. Sicilienne, est resté inébranlable dans son opinion. J'ose dire que j'avais prévenu m-r de Gallo, que toute tentative à cet égard serait vaine. J'avais été à même de me convaincre particulièrement dans cette circonstance, combien le cabinet de Vienne est peu susceptible de se laisser dévier dans la poursuite d'un plan une fois arrêté, et son système à l'égard de la cour de Naples est, que l'ordre doit y être remis par les succès dans l'Italie supérieure. M-r de Gallo épuisa ici tous ses arguments. Il se détermina alors de se porter aux pieds de V. M. I., pour exposer la situation désastreuse de la famille royale. M-r de Gallo croit apercevoir dans les combinaisons de l'avenir, que le cabinet de Vienne vise à établir sa suprême influence sur toute l'Italie et verra sans peine les états les plus considérables de cette partie de l'Europe réduits à une médiocrité de puissances, qui ne leur permettra pas de lui disputer sa prépondérance. Soumettre le sort de sa patrie sous ce point à la considération de V. M., réclamer de sa sagesse le contrepoids à porter dans la balance politique de l'Italie, en raison de ses rapports possibles avec la Russie, tels sont les objets infiniment délicats, dont m-r de Gallo se propose à solliciter la discussion à St.-Pétersbourg. Il implorera vraisemblablement de la générosité de V. M. un secours de troupes, dirigé par les Dardanelles."

Thugut se refusa nettement de prêter secours à sa bienfaitrice, la reine Caroline; il parvint au contraire à persuader l'empereur Paul de donner à l'armée de Rehbinder une toute autre direction, c'est-à-dire à en faire usage dans le nord de l'Italie; le ministre autrichien fit valoir à cette occasion, que la famille royale s'étant rendue en Sicile, il était inutile de diriger une armée sur Naples, tandis que Razoumowski, touché par le sort infortuné de la reine qu'il avait aimée, insistait sur la nécessité de porter secours à la cour de Naples. Il écrivit à l'empereur le 13 mai:

„Indépendamment du motif d'ensemble, qui a donné ici l'idée de la réunion des deux corps russes, elle tient encore à une considération relative à la cour de Naples. On est informé que cette cour, déjà prévenue contre celle de Vienne, n'est pas éloignée de croire que cette dernière a détourné à son avantage ce secours, originairement destiné à S. M. Sicilienne. De cette manière, à la vérité, on se disculpe en quelque façon vis-à-vis la cour de Naples, mais sans qu'il en résulte en faveur de cette dernière aucun avantage direct...“ [1])

La dernière phrase assez obscure démontre la situation compliquée et difficile, où se trouvait Razoumowski. Tout en désirant sauver la reine il n'avait pas assez d'énergie pour combattre les vues de Thugut. Le marquis de Gallo se rendit à St.-Pétersbourg, où il rencontra de nouvelles difficultés. L'empereur Paul, ayant consenti à faire usage de l'armée de Rehbinder dans le nord de l'Italie, se vit alors forcé de la diriger en Suisse pour y rejoindre l'armée de Rimski-Korsakow. On désirait évacuer la Suisse des troupes autrichiennes, en n'y laissant que des troupes russes. L'archiduc Charles devait concentrer son armée dans le sud-ouest de l'Allemagne et s'efforcer à entrer en France. Razoumowski écrivit le 13 mai:

„Lorsque le corps subsidiaire parviendrait à sa destination, il trouverait les voies préparées par les succès actuels sur les confins de la Suisse, et il n'aurait, pour ainsi dire, qu'à traverser ce pays, pour pénétrer en Franche-Comté.“

---

1) Miliutin II. 507.

Pendant que les négociations sur la destination des troupes russes continuaient, Souworow avait remporté de nouvelles victoires. On pouvait songer à concentrer les armées russes en Suisse. Cependant l'avis de Paul changeant de minute en minute, et le marquis de Gallo ayant réussi à intéresser l'empereur au sort de la famille de Naples, il devint impossible de se mettre d'accord au sujet de la destination de l'armée de Rehbinder. Le général s'étant mis en route recevait de toute part des instructions. Razoumowski, Kolytchew et le ministère autrichien lui envoyaient des ordres contradictoires.

En attendant, les victoires de Souworow avaient changé la face des affaires en Allemagne. Les princes de l'Empire tâchaient de gagner la protection de l'empereur Paul. Le duc de Wurttemberg exprima le désir d'entrer dans la coalition et de conclure par l'intermédiaire de la cour de Russie un traité d'alliance avec l'Autriche. L'électeur de Bavière adressa à l'empereur Paul une lettre, où il sollicitait sa protection et s'excusait des mesures qu'il avait prises concernant l'ordre de Malte, en reconnaissant formellement l'empereur grand-maître et en promettant la restitution du prieuré de Bavière. La cour de St.-Pétersbourg fit part à l'Autriche de cette réconciliation avec la Bavière en observant, qu'on se départirait dorénavant des mesures sévères, dont on venait de menacer l'électeur. Paul écrivit à Razoumowski le 30 mai:

„L'électeur de Bavière s'étant adressé à plusieurs reprises par ses ministres au conseiller privé baron de Bühler, m'a fait parvenir une lettre, dont je vous envoie une copie, comme une preuve certaine du désir qui l'anime de réparer ses torts envers moi, et de se mettre sous la protection des deux cours impériales, auxquelles il veut se réunir contre les Français... Je me suis rendu à ses instances, prévoyant dans cette démarche de sa part un grand bien pour notre cause et une augmentation de forces considérables... Vous ferez communication de cette dépêche au ministère autrichien et vous l'inviterez à entrer dans nos vues, et à faciliter les moyens à l'électeur de devenir notre allié, comme je le désire et le demande. Le baron de Bühler communiquera avec vous sur cette affaire, et j'aimerais beaucoup la voir arrangée au plus vite, et sans donner lieu aux procédés violents,

qui empêchent la bonne volonté d'agir; car les voies de fait éloignent pour longtemps les voies de raccommodement. Si la cour de Vienne adopte mon parti, il sera nécessaire de changer les ordres donnés aux commandants des troupes, destinées à occuper la Bavière ... et de cimenter la bonne union de ses troupes aux nôtres."

Il est facile de s'imaginer le mécontentement de Thugut. La Bavière allait devenir la proie de l'Autriche. Tout était préparé pour s'emparer de ce butin. On avait espéré que l'allié occuperait ce pays au profit de l'Autriche, qui sans risquer un sou ni un soldat verrait atteint le but qu'on avait eu en vue pendant des dizaines d'années. Cependant il n'y avait pas moyen de s'opposer aux nouvelles combinaisons de la Russie, d'autant plus que la marche de l'armée de Rimski-Korsakow fut interrompue d'une manière imprévue.

L'empereur Paul étant excessivement sensible dans tout ce qui se rapportait à l'ordre de Malte, fut blessé au vif après avoir appris, que l'ancien grand-maître de l'ordre, Hompesch, qui séjournait à Trieste, continuait à y étaler les marques de sa dignité. On prescrivit au comte André de faire remarquer à la cour de Vienne toute l'inconvenance de cette conduite. Le comte André remplit le désir de Paul dans une audience particulière que l'empereur François lui avait accordée. Ce dernier déclara qu'il désapprouvait de même la conduite de Hompesch; il promit en même temps de témoigner à l'ancien grand-maître son mécontentement et de lui faire dire, que le cas échéant on le chasserait de Trieste. Le monarque autrichien ajouta à cette occasion „qu'il adhérait aux déterminations éclatantes et magnanimes" de Paul au sujet de l'ordre de Malte.[1])

Cependant on laissa Hompesch en repos, et l'empereur Paul apprit peu après qu'il avait expédié à Malte une députation. On chargea Rostoptchin d'adresser une sommation à Cobenzl. Il y était dit, que l'empereur s'était attendu à plus d'égards de la part de son allié et qu'il regretterait, si l'amitié changeait en froideur. La réponse de Cobenzl étant évasive, Paul s'emporta. Il écrivit à Razoumowski le 30 mai:

---

1) V. la dépêche de Razoumowski du 6 mai.

„Malgré mes demandes réitérées et les assurances qui m'ont été données par l'empereur des Romains, je viens d'apprendre, avec une extrême surprise, que le sieur Hompesch, continuant à résider à Trieste, non comme un simple particulier, mais comme un fantôme de grand-maître, entouré de gens sans aveu qui forment sa cour, a mis le comble à son impudence, en envoyant à Malte et à Palerme une députation composée du bailly de Neveu, du commandeur Pfeiffer et d'un servant d'armes Prépond. L'unique objet de cette mission ne peut être nullement préjudiciable aux affaires de l'ordre et son auteur indigne de mon attention, mais elle part des états d'un souverain qui se dit être mon ami et mon allié. Las de toute cette conduite, où je vois quelque chose d'excessivement entortillé, qui répugne à ma manière de voir et d'agir, je veux voir une fin à toutes ces sottises de Hompesch à Trieste. Vous demanderez en mon nom, que cet homme reste dans cette ville comme simple particulier, sans cour et sans suite, que le gouvernement doit disperser, et pour faire voir l'importance que j'attache à ma demande, j'ai envoyé ordre au lieutenant-général Korsakow de suspendre la marche de son corps et de ne pas bouger, jusqu'à ce que je ne l'ordonne, ce qui arrivera, quand je serai pleinement satisfait et instruit des ordres donnés par la cour de Vienne, pour mettre à la raison le sieur Hompesch. Vous exécuterez à la lettre ce que je vous prescris, et vous m'en rendrez compte d'une manière simple et laconique."

Ce rescrit alarma vivement l'ambassadeur. Le ton froid et brusque de l'empereur, la suspension de la marche de l'armée de Rimski-Korsakow, la demande péremptoire, que la cour de Vienne se declarât nettement sur les objets en question — tout cela présageait des désagréments. La situation de l'ambassadeur était des plus difficiles. Heureusement Cobenzl, s'étant aperçu que l'affaire avait pris une tournure dangereuse, se rendit chez Rostoptchin pour lui dire, que la cour de Vienne n'hésiterait plus à remplir les désirs de l'empereur Paul. Cette démarche changea la situation. On envoya à Rimski-Korsakow l'ordre de continuer la marche de son armée, et on expédia à Razoumowski un autre rescrit, auquel on joignit la note remise par Cobenzl. Nous y lisons: „Je vous fais passer la note du

comte de Cobenzl en vous enjoignant de veiller à la prompte exécution de son contenu. Le moindre délai ou retard, qu'on y apporterait, sera regardé par moi comme un manque de sincérité de sentiments, que la cour de Vienne professe à mon égard, et servira de règle à ma conduite vis-à-vis d'elle. J'aime à croire cependant, que la manière dont j'ai demandé raison du sieur Hompesch, sera suffisante pour l'obtenir cette fois, et c'est dans cette persuasion que j'envoie un ordre au lieutenant-général Korsakow de continuer la marche de son corps. Aussitôt que les engagements du comte de Cobenzl seront remplis par sa cour et sans aucune restriction, vous m'en donnerez connaissance tout de suite par ce chasseur."

Il paraît que Cobenzl avait fait part à Thugut de la mauvaise disposition de la cour de St.-Pétersbourg, en faisant remarquer qu'il fallait agir avec une prudence extrême. Le ministre se vit forcé de se désister de son projet favori au sujet de la Bavière. Il se mit à chercher ailleurs une compensation pour l'Autriche. Les conquêtes de Souworow, qui s'était emparé du royaume de Sardaigne, firent surgir le projet de réunir la Lombardie et le Piémont à l'Autriche. Cependant Thugut jugeait nécessaire pour accomplir ce projet de se débarasser aussi vite que possible du feld-maréchal russe et de ses troupes, dont la gloire ternissait la renommée de l'armée autrichienne. Thugut était d'avis, que le séjour des Russes en Italie n'était d'urgence que jusqu'au moment, où les Français auraient quitté la péninsule et que les forteresses les plus considérables se trouveraient dans les mains des Autrichiens. On envisageait les projets ultérieurs de Souworow comme des hallucinations fantastiques et dérisoires. Le feld-maréchal à son tour s'occupant toujours de l'avenir songeait à attaquer la France, ce qui n'était nullement conforme aux vues de l'Autriche, qui ne songeait qu'à s'arrondir aux dépens du nord de l'Italie.

C'est ainsi qu'il s'ensuivit des tracasseries entre le feld-maréchal et le gouvernement autrichien. Tandis que Souworow s'efforçait d'avancer aussi vite que possible, on exigea de lui avant tout l'occupation des forteresses. Razoumowski se trouva par-là dans une situation équivoque. Naturellement Thugut, peu sincère dans ses entretiens avec l'ambassadeur et ayant toujours un ascendant sur lui, avait beau jeu

pour lui prouver, que Souworow en s'occupant de projets trop hardis s'exposait à des dangers imminents. D'un autre côté Razoumowski se trouvait sous l'impression du génie de Souworow, qui avait tant fait pour la gloire de la Russie. Il fit de son mieux pour réconcilier Souworow avec Thugut et pour effacer les malentendus survenus entre eux. Au fond Razoumowski approuvait les vues de Thugut. Il était d'avis que l'alliance entre la Russie et l'Autriche présentait de grands avantages non seulement aux cours impériales, mais aussi à toute l'Europe, et que par cette alliance l'équilibre politique serait garanti. Pour le maintien de cette alliance il fallait, d'après l'avis du comte André, sacrifier même Souworow et l'armée russe. Thugut n'épargna rien pour confirmer ces idées, qui pouvaient mener à l'accomplissement des projets autrichiens en Italie.

Aux contestations entre Thugut et Souworow se joignirent les incidents, causés par les affaires de l'ordre de Malte. Razoumowski trouvait ridicule la conduite de Paul en ce qui concernait cet ordre; ce caprice de l'empereur, qui ne s'apercevait pas de l'impossibilité de faire revivre des institutions du moyen âge, ne manqua pas d'exciter la pitié. En outre le comte André comprenait très bien, que le plus grand nombre des chevaliers ne voudraient jamais reconnaître pour chef un empereur du rite grec. Cependant les affaires de l'ordre jouaient alors un rôle très important dans les relations diplomatiques; elles pouvaient facilement ébranler la coalition et dissoudre des liens, dont la conservation formait la garantie du bien-être de l'Europe.

Dans les rescrits susmentionnés on pouvait s'apercevoir de quelque mécontentement de Paul au sujet de Razoumowski. En lui enjoignant de faire au cabinet de Vienne une déclaration nette et précise, on lui avait fait sentir que sa manière d'envelopper ses idées dans des phrases sans fin ne répondait pas au goût de Paul. Une disgrâce dans ce moment pouvait devenir funeste au comte André. Kolytchew se trouvait alors à Vienne; évidemment il jouissait de la protection de Rostoptchin, qui exerçait à cette époque une influence décisive à St.-Pétersbourg; Kolytchew entretenait une correspondance avec son chef; il envoyait des instructions à Rehbinder et adressait parfois ses

rapports directement à l'empereur. L'ambassadeur pouvait s'attendre à une crise.*) Il écrivit alors à l'empereur le 14 juin:

„Je supplie V. M. I. de permettre, que je présente ici le plus succinctement possible ce que j'ai cru convenable de faire, pour m'acquitter de la tâche que V. M. a daigné m'imposer. D'après la stricte

---

*) Lord Whitworth écrivit au comte S. Worontzow le 18 mars 1799: „Vous désirez savoir les motifs du rappel momentané de m-r le comte Razoumowski. J'ai lieu de croire que c'est contre les rochers de Malte qu'il a échoué. Pendant longtemps, ignorant probablement l'extrême importance qu'on attachait à cet objet et à tout ce qui est relatif au rétablissement de l'ordre, il avait négligé dans ses rapports de le traiter avec l'importance qu'on voulait y mettre. Cela a fourni moyen à m-r le bailli de Litta, alors tout-puissant dans les affaires de son ordre et jouissant d'ailleurs d'un certain crédit, de lui nuire, et il n'a pas manqué de le faire; il a été rappelé, comme vouz savez, et cette disgrâce a été un coup de foudre pour son ami Cobenzl; mais bientôt celui-ci, par le moyen de son archiduc et du crédit qu'il devait nécessairement acquérir dans les premiers moments, a rétabli un peu les choses. L'archiduc a été mis en jeu et a demandé comme une grâce particulière le rétablissement de l'ambassadeur, ce qui lui a été non seulement accordé, mais ceux, qui avaient été cause de sa disgrâce, ont été disgraciés à leur tour, et m-r Litta est à l'heure qu'il est renvoyé sur ses terres, c. à d. sur celles de sa pauvre femme, qui l'a accompagné. Depuis, m-r le général Rosenberg et d'autres de son armée, se plaignant de la hauteur et en général du peu d'attention de cet ambassadeur à leur égard, m-r de Kolytchew a été de nouveau nommé et envoyé à Vienne, afin de prendre sur lui la correspondance militaire et tout ce qui est relatif aux affaires de ce corps de troupes. C'est donc les affaires de Malte qui lui ont fait du tort et non pas la partialité, dont on l'a quelquefois accusé, pour le cabinet autrichien.“ Nous lisons dans la lettre de lord Whitworth du 10 octobre 1799 n. st.: „Je dois vous avouer, qu'à la fin m-r le comte de Razoumowski devient un peu suspect de partialité et d'une trop grande confiance dans le baron Thugut. Il lui a été enjoint dernièrement d'appuyer franchement et vigoureusement le langage que mylord Minto doit tenir en vertu de ses instructions du 1er septembre. Les amis de cet ambassadeur lui ont parlé à cœur ouvert de la nécessité de changer sa conduite, sans quoi il risque de perdre sa place. Nous verrons ce que cela produira.“ Voir les archives du prince Worontzow, t. XXIX. pp. 279 et 289. B.

teneur de vos ordres j'avais à obtenir, que le sieur Hompesch fût dépouillé de l'appareil qu'il continue à s'arroger et réduit à la qualité de simple particulier. Ayant conféré avec le baron de Thugut, il a paru plus convenable de prescrire à Hompesch une renonciation. En cas de refus il sera banni des états de S. M. M-r de Thugut a eu ordre de déclarer au nom de l'empereur, que celui-ci souscrivait à tout ce que V. M. I. jugera convenable d'adopter relativement à l'ordre de Malte, en vertu de son entière adhésion aux principes, sur lesquels repose la souveraine protection de V. M. I., mais qu'il était un seul point, sur lequel l'empereur avait prescrit au baron de Thugut de s'expliquer avec moi, — c'est la démission du bailli de Pfürdt. Outre que l'empereur déclare sa répugnance pour l'individu, V. M. I. en réunissant la grande-maîtrise à sa couronne, a déclaré maintenir les puissances dans les droits et prérogatives qu'elles avaient possédés jusque-là. Or, la cour de Vienne a toujours exercé celle de n'avoir près d'elle qu'un membre de la langue bohème. Ce raisonnement m'a été répété par l'empereur lui-même."

Il paraît qu'on avait eu l'intention de désigner le bailli de Pfürdt comme agent diplomatique de Paul en qualité de grand-maître à Vienne. Par suite de la dépêche de Razoumowski cette nomination n'eut pas lieu. Cependant le désir de l'empereur François ne fut pas rempli complètement. On ne confia pas la représentation des intérêts de l'ordre à un représentant „de la langue bohème". Ce fut Kolytchew, qui dut remplir auprès de l'empereur François II les devoirs d'un diplomate de l'ordre. Il reçut bientôt des pleins-pouvoirs de St.-Pétersbourg. Le comte André se sentit soulagé d'être délivré des affaires de Malte, et puis les relations entre lui et son rival devenaient plus claires par cette nomination. Il écrivit à l'empereur le 13 juillet:

„M-r de Kolytchew a reçu ses lettres de créance de ministre de V. M. I. Eminentissime. Il se rendit chez moi pour m'en participer la nouvelle, et me témoigna le désir de connaître les ordres qui m'étaient parvenus. J'acquiesçai à sa demande, en mettant sous ses yeux purement et simplement le rescrit de V. M. I., sans y ajouter un conseil, ni le moindre avis sur la conduite qu'il avait à tenir, et comme il m'a semblé que le ministère d'ici inclinait à se croire fondé de différer son

installation, mon devoir me prescrit de soumettre cette transaction dans toute son exactitude à la connaissance de V. M. I.“

Razoumowski se réjouissait de la situation équivoque, dans laquelle se trouvait Kolytchew. Sa vanité jointe à l’esprit de vengeance se trouvait soulagée par l’attitude du cabinet de Vienne, qui refusait de se faire présenter les pleins-pouvoirs de Kolytchew. Tout en traitant son rival avec une politesse extrême Razoumowski lui refusait son concours et ses conseils, en parlant de lui avec ironie sinon avec mépris. Les relations peu amicales entre les deux diplomates s’envenimèrent de plus en plus.

Cependant Kolytchew parvint à remettre ses pleins-pouvoirs à l’empereur François II, mais en même temps le ministre lui insinua, que ce monarque aurait préféré comme diplomate de l’ordre un des prieurs de la Bohème.

En attendant Souworow continuait ses opérations en Italie. Ayant accordé trois jours de relâche à ses troupes près de Milan il se mit en marche vers le Po pour empêcher la réunion des troupes de Macdonald à celles de Moreau. On s’était décidé à concentrer les armées alliées près de Tortone. Cependant les nouvelles que Souworow reçut de Vienne et de ses espions lui firent changer son plan d’opérations. L’empereur François lui communiqua, que Macdonald en vertu de nouveaux ordres qu’il avait reçus devrait rester dans l’Italie méridionale, et que Moreau recevrait des secours de la France. En même temps on reçut dans le quartier général la nouvelle de la défaite du général autrichien, prince Rohan, près de Bellinzona. Après avoir essuyé un échec près de Marengo, Moreau recula vers Gênes, tandis que Souworow, se dirigeant vers le nord, occupa Turin et par-là interrompit la communication entre Moreau et la France et se prépara à rencontrer les troupes républicaines en Suisse. Les Autrichiens s’emparèrent de Ferrare et de la forteresse de Milan, ce qui contribua à faciliter l’approvisionnement de l’armée. La chute de ces deux places fortes accéléra celle de Mantoue, dont le siège exigeait que Souworow y envoya toute l’armée du général Kray. Souworow ne tenait pas à la prise des places fortes, étant d’avis que de grandes victoires remportées sur l’ennemi feraient tomber les forteresses d’elles-mêmes.

Il avait besoin de toutes ses forces pour prendre le dessus dans de grandes batailles et se plaignait amèrement de ce que les ordres de Vienne lui liassent les mains. Razoumowski faisait de son mieux pour calmer le feld-maréchal. Il lui écrivit le 10 mai: „On désire ici ardemment que Mantoue soit prise; cette forteresse a une grande importance; il est absolument indispensable de s'en emparer. Je suis sûr que vous partagez cet avis, et j'espère pouvoir vous féliciter bientôt de ce glorieux succès.“

Les instances de la cour de Vienne finirent par agacer le feld-maréchal, qui écrivit à Razoumowski: „Je m'occupe des forteresses de Tortone et d'Alessandrie; Mantoue demeure le but principal; cependant elle n'est pas assez importante pour y avoir perdu un temps précieux.“

Souworow s'étant emparé de Turin le 15 mai, la cour de Vienne continuait à blâmer la rapidité excessive des opérations du feld-maréchal et à le sommer de ne pas négliger les places fortes, qui se trouvaient encore dans les mains de l'ennemi. Razoumowski insistait dans ses dépêches à l'empereur Paul sur la nécessité de forcer le feld-maréchal à suivre le plan de campagne composé à Vienne. Il écrivit le 23 mai: „Après des succès aussi rapides, il ne reste qu'à souhaiter la prise de Mantoue, pour en consolider les avantages en Italie. On ne désire pas moins, que cet évènement puisse être bientôt suivi de la reddition des trois citadelles de Turin, Tortone et Alessandrie.“

Cependant Souworow ne songeait pas à ralentir sa marche, en désirant renverser aussitôt que possible les forces des Français. Pour ce but il tâcha de soulever le peuple italien contre les étrangers et de restituer l'ancien régime dans les provinces qu'il occupait. Pour coopérer à cette œuvre il invita les employés de Sardaigne qui avaient été chassés par les Français. Le comte Saint-André devint gouverneur de la ville de Turin; l'administration du Piémont fut confiée au général Latour. Le feld-maréchal songeait à la formation d'une armée piémontaise et d'une milice, qui devaient seconder les opérations militaires des alliés. Razoumowski approuvait ces projets de Souworow; il lui écrivit le 28 mai: „Rassemblez l'armée de Piémont; elle sera d'une grande utilité; mais agissez au nom de l'empereur François, ne faisant pas mention du roi de Sardaigne.“

Le cabinet de Vienne se méfiait de ces projets, qui contrariaient les vues de Thugut. C'est ainsi que l'empereur François II, en abolissant les mesures prises par Souworow, confia l'administration du Piémont à un commissaire autrichien, le comte Concini, et que le baron Melas fut chargé de l'approvisionnement de l'armée des alliés dans les provinces conquises. De même on désapprouvait à Vienne la formation d'une armée piémontaise. En outre on continuait à exiger qu'avant tout les places fortes fussent occupées et que Souworow renonçât à une agression ultérieure. „Au nom du Sauveur, je vous supplie de ne pas vous mêler de mes affaires", écrivit Souworow à Razoumowski. Les compliments que le feld-maréchal avait fait faire au baron Thugut dans ses premières lettres à Razoumowski, firent place à des reproches et des plaintes; il exprima sa rage et son dépit dans des termes assez énergiques. Il ne voulait pas qu'on le traitât en „mercenaire" et qu'on s'occupât de ses projets. „Du moment que le Hofkriegsrath se met à diriger mes affaires, on n'a plus besoin de moi, et je m'en vais." Souworow insistait toujours pour rester dans le mouvement agressif, songeant à poursuivre les Français jusqu'à la riviera di Ponente. La nouvelle d'un échec essuyé par les Autrichiens sous le commandement du colonel St.-Julien arrêta la marche de Souworow. Razoumowski écrivit à l'empereur Paul le 8 juin: „L'échec qu'a essuyé le colonel St.-Julien a occasionné une diminution aux troupes sous les ordres du général de Bellegarde. Il en est résulté que le maréchal Souworow a donné ordre sur le champ aux généraux Hohenzollern et Kaim, employés sous le général Kray à Mantoue, de se joindre à lui au moment, où la tranchée devant cette ville allait être ouverte, ce qui n'a pu que contrarier le plan du siège, si fréquemment différé, et qu'il importe si essentiellement de terminer avant la saison des grandes chaleurs, extrêmement à craindre par rapport au local de Mantoue, dont la possession, au surplus, est d'une si grande conséquence pour la sûreté des opérations générales. Aussi le général Kray a cru indispensable de faire des représentations au maréchal, et de retenir auprès de lui l'un des généraux, en ayant fait son rapport ici, conformément à l'ordre qu'il avait reçu de ne plus différer le siège."

On voit par-là que Razoumowski tâchait de disculper les généraux autrichiens, qui n'obéissaient pas aux ordres de Souworow, et qu'il défendait la tactique de la cour de Vienne diamétralement opposée aux promesses qu'on avait faites à Souworow.

En attendant Souworow, abandonnant son plan de poursuivre Moreau au delà des Appenins, concentra ses forces près d'Alessandrie, où il reçut la nouvelle que Macdonald avançait rapidement vers le nord et qu'il avait même réussi à battre un détachement qu'on avait expédié à sa rencontre sous le commandement du comte Hohenzollern. Tandis qu'à Vienne on jugeait la réunion des armées de Moreau et de Macdonald en fait accompli,[1]) la victoire remportée par Souworow aux bords de la Trebbia fut un coup terrible pour les Français en Italie. Razoumowski, félicitant le feld-maréchal de cet exploit, lui fit remarquer que l'empereur François lui était redevable de la gloire et du bien-être de son règne. Nous lisons dans la lettre de Razoumowski à l'empereur en date du 15 juin: „C'est à l'activité du maréchal que sont dûs les succès mémorables, qui vont consolider la situation des affaires en Italie, et à y faire succéder la prospérité au moment de crise, où on se trouvait. ... On se flatte avec raison, que les conséquences les plus importantes seront le fruit de cette victoire."

La nouvelle de la bataille de la Trebbia fit une grande et joyeuse impression à St.-Pétersbourg. On combla les généraux et les officiers de récompenses. Souworow reçut le portrait de l'empereur; le comte Razoumowski l'ordre de St.-André en diamants. Ayant remercié l'empereur de cette grâce l'ambassadeur exprima de même sa reconnaissance au feld-maréchal, qui avait parlé dans une lettre à Paul des mérites de la légation à Vienne concernant les opérations militaires. Cependant les relations entre le feld-maréchal et l'ambassadeur avaient subi un changement défavorable. Souworow était au fond très mécontent du comte André. Rostoptchin écrivit à Worontzow le 23 septembre 1799: „Razoumowski a eu l'ordre en diamants à la recommandation du maréchal Souworow, qui a bien changé d'opinion sur son compte."[2])

---

1) V. les dépêches de Razoumowski du 8 juillet.

2) Archives du prince Worontzow, VIII. 244.

Souworow espérait toujours que Razoumowski le seconderait à Vienne et contribuerait par-là au succès de ses opérations. Après la victoire de la Trebbia le feld-maréchal fut forcé d'attendre de nouvelles instructions du cabinet de Vienne; il ne pouvait plus songer à l'agression. L'armée renforcée par le corps auxiliaire sous le commandement de Rehbinder se borna à assiéger les forteresses, qui d'ailleurs, se rendirent à tour de rôle au vainqueur; on s'empara ainsi de Pizzighettone, de Milan et de Turin. Souworow voulait avancer et souffrait horriblement en se voyant forcé de rester à Alessandrie. Il se lamentait dans ses lettres à Razoumowski de sa cruelle situation, comblait de reproches les ministres Thugut et Dietrichstein et laissait entrevoir le soupçon, que ce dernier excitait contre lui les généraux autrichiens.[1]) La rage, l'ironie, le mépris et la haine donnent aux lettres du feld-maréchal le caractère d'une polémique passionnée. Nous y lisons par exemple: „Si Thugut dépend de Dietrichstein, nous dépendons donc aussi de ce dernier; le ministre devrait avoir honte! Thugut me traite en mercenaire. Je lui cèderais volontiers mes appointements jusqu'à ce que je quitte le service.“ — „Sauvez-moi de cet enfer! Cela devient vraiment embêtant et dégoûtant. J'exige que dorénavant le Hofkriegsrath et ses lâches faiseurs de projets ne m'empêchent plus de chasser les Français de l'Italie.“ — „Le cabinet croit, à ce qu'il paraît, que je ne puis servir qu'à rester en garde auprès de Vienne. ... Je m'en irai; je donnerai ma démission; je jouerai volontiers le rôle de Cincinnatus. ... Les ministres devraient songer à leur devoir, qui est de lutter contre la France au lieu de miner ma position et d'oublier la bonne cause.“ — „L'empereur François désire, que, si demain j'ai une bataille décisive à livrer, je m'adresse aujourd'hui au cabinet de Vienne pour recevoir des instructions. Cependant les circonstances varient de moment en moment. C'est pour cela qu'il n'est pas possible d'avoir un plan arrêté. Il faut absolument me donner carte blanche au lieu de me faire dépendre de Colloredo, qui n'a jamais été à la guerre“ etc. etc.

---

1) Les lettres de Souworow écrites en langue russe abondent en termes intraduisibles. Il accuse les ministres d'imprévoyance et d'ignorance, les qualifie d'intrigants et parle toujours de son désir de retourner en Russie, vu qu'il ne pouvait plus être utile à l'Autriche.

Dans ce même sens le grand-duc Constantin s'exprimait dans une lettre qu'il adressa à Razoumowski et qu'il écrivit sous l'impression du rescrit de l'empereur François à Souworow du 10 juillet, en vertu duquel le feld-maréchal devait dorénavant renoncer à toute opération plus ou moins hasardée. Nous y lisons: „Cher comte, je tombe de mon haut en lisant la lettre que S. M. I. et R. a écrite à notre maréchal. Qu'est-ce que cela veut dire? Est-ce qu'il est mécontent des services que le maréchal lui rend? En est-il digne? Par quoi a-t-il pu mériter la bonté de notre cher maître, de lui avoir donné le maréchal et des Russes pour combattre pour lui? Est-ce qu'il a oublié, qu'il y a quelques années, que les Français lui dictaient la loi sous les murs de Vienne? A présent que les choses vont bien, il lève le nez et veut dicter des ordres à un homme, qui a blanchi en servant son maître et sa patrie avec honneur, pendant soixante ans. S'il veut s'oublier envers lui, il ne doit pas s'oublier à un tel point, et qu'il songe que c'est un sujet de notre cher empereur, et en lui manquant, il manque à notre maître. Si c'est ce fameux m-r de Lampesti (?) qui lui inspire de ces sentiments et qu'il se laisse mener par le nez, il le paiera cher, parce que je suis autorisé de la part de mon père de veiller sur la conduite de ces Autrichiens, qui ne sentent pas le bonheur d'avoir un allié comme notre maître. Je joins ici quelques lettres de S. M. que vous lirez, mon cher et bon ami, et ne permettrez pas, au nom du Ciel, qu'on opprime les sujets de notre Empereur par des lettres impertinentes, écrites par des créatures de la lâcheté et de la bassesse. Cette lettre, vous l'ignorez sûrement, et j'en joins une copie. A la première occasion j'en fais mon rapport à mon maître et vous le connaissez — et puis je ne réponds de rien. L'honneur russe est attaqué, par qui? par un vil flatteur, par un ... je ne veux pas dire le terme, il souille la bouche de tout homme d'honneur. Cher comte! au nom de l'Être Suprême, je vous supplie, inspirez à la cour où vous êtes, que les Russes n'ont qu'à laisser faire les Allemands, et les Allemands sont battus, sont méprisés des Français, au lieu de quoi les Russes sont craints, estimés et respectés d'eux. Je suis pour la vie“ etc.

Souworow était surtout mécontent de Kolytchew. Il en parlait souvent dans ses lettres à Razoumowski d'un ton de haine et de mépris.

Le comte André s'efforçait en vain d'apaiser l'humeur du feld-maréchal, mais tous ses arguments contribuaient encore à augmenter le désespoir de Souworow, qui voyait clairement que Razoumowski se trouvait sous l'influence de Thugut, dont il partageait les opinions. C'est ainsi que Souworow commença à faire des reproches à son ami. „Je vous conseille“, lui écrivit-il le 25 juin, „de veiller à ce qu'on ne m'envoie pas des instructions. Il est impossible qu'on soit à Vienne à même de juger ce qu'il faut faire ici“, etc. Dans une autre lettre du 1er juillet nous lisons: „Vous devriez avoir honte de ne pas réussir à persuader le cabinet de Vienne de changer sa manière d'agir; Thugut est la dupe des faiseurs de projets“, etc. Une autre fois Souworow écrivit: „Ne partagez pas les préjugés de Vienne et tâchez de vous faire une idée plus juste et plus impartiale de mes actions.“ Parfois les reproches du feld-maréchal avaient les formes de saillies burlesques. Ainsi écrivit-il un jour à la comtesse: „Donnez la verge au comte; il n'a pas été sage.“

Souworow ne pouvait plus rester en Italie. Il sollicita sa démission en écrivant à l'empereur Paul: „La lâcheté du cabinet de Vienne, l'envie dont je suis devenu l'objet comme étranger, les intrigues des généraux, qui aiment à s'adresser au Hofkriegsrath, et mon impuissance dans les opérations, où je dépends d'un bureau, qui se trouve à 1000 werstes[1]) d'ici — tout cela me force à solliciter mon rappel, si l'on ne parvient pas à remédier à ces inconvénients. Je veux mourir dans ma patrie.“[2])

Thugut détestait le général russe, qui l'empêchait de poursuivre ses projets intéressés. Il était résolu à se débarasser de lui pour pouvoir disposer à son plein gré de l'Italie. Le célèbre guerrier comprenait très bien, grâce à son esprit fin et critique, que Thugut songeait selon son habitude à partager la peau de l'ours avant de l'avoir abattu.

Enfin les Français rendirent la citadelle d'Alessandrie à Souworow (le 10 juillet); Mantoue tomba le 17 juillet dans les mains des alliés. On pouvait espérer revenir à l'offensive, et Razoumowski même était

---

1) Une werste en Russie = 1 kilomètre.

2) Miliutin, II. 340.

de cet avis. Il écrivit à l'empereur Paul le 26 juillet en lui faisant part de la prise de Mantoue: „Il est a présumer que le maréchal Souworow ne tardera point de son côté à pousser l'ennemi hors de la rivière de Gênes. ... Il n'est point informé jusqu'ici de sa nouvelle destination conformément au désir de V. M. I., et je présume qu'il continuera à diriger les opérations en Italie, jusqu'à ce qu'il reçoive de V. M. des ordres conformes à vos intentions à son égard."

Souworow pourtant devait bientôt abandonner l'affaire qu'il avait si prodigieusement entamée.

Chapitre XVI.

Rupture entre l'Autriche et la Russie.

Nous avons parlé plus haut des relations amicales, qui s'étaient établies entre l'Angleterre et la Russie. Le cabinet de Londres tâchait de persuader le cabinet de St.-Pétersbourg d'attaquer la France. On espérait en Angleterre, que Paul serait disposé à faire des efforts pour la bonne cause. On était de l'avis qu'il fallait entreprendre une nouvelle descente en Hollande pour délivrer le pays et s'en faire une alliée. Les négociations furent entamées, et on parvint à conclure (le 11 juin) un traité, en vertu duquel la Russie s'engageait à former une escadre de 6 vaisseaux de ligne et de 5 frégates et à mettre sur pied une armée de 17 500 hommes, qui devait faire la descente en Hollande. On espérait se procurer pour cette entreprise le concours de la Prusse, du Danemark et de la Suède. Craignant les intrigues de l'Autriche, on garda auprès de cette puissance le secret de cette affaire. En Angleterre et en Russie on s'occupait des préparatifs de cette opération; il s'ensuivit une correspondance assez animée entre les cours du Nord, qui cependant n'aboutit à rien et ne fit que répandre le secret de cette affaire dans toute l'Europe.

La Prusse et la Suède hésitaient à donner une réponse décisive. Malgré toutes les précautions prises on apprit à Vienne cette affaire, qui fit renaître la convoitise de l'Autriche. Thugut se mit à parler de nouveau des droits sacrés de l'empereur et chargea Cobenzl de déclarer à St.-Pétersbourg, qu'on ne permettrait jamais aux autres puissances de disposer de la Hollande. En même temps Thugut composa un nouveau plan de campagne, en vertu duquel l'Autriche pouvait d'un côté agir de son plein gré en Italie et de l'autre entrer en Hollande pour y

contrarier les projets de la Russie et de l'Angleterre. Le bonheur souriait cette fois au baron Thugut.

Le cabinet anglais était d'avis que les exploits de Souworow avaient suffisamment renforcé la situation des alliés en Italie et qu'il fallait songer à attaquer la France. On proposa à la cour de Russie de ne laisser en Italie que des troupes autrichiennes et de diriger l'armée russe vers la France, en traversant d'abord la Suisse. Souworow n'était pas de cet avis; il désirait d'abord mettre fin au rôle de la France en Italie. Cependant Paul accepta le projet anglais, et le comte Razoumowski fut chargé de sonder les vues du ministère autrichien et de seconder sir Morton Eden dans ses efforts pour gagner l'assentiment de l'Autriche aux projets anglŏ-russes.

Razoumowski écrivit à l'empereur le 13 juin: „En conséquence des ordres de V. M. I. je me suis abouché hier avec le chevalier Eden, avant de conférer avec le baron de Thugut. Le chevalier ne savait rien de la proposition faite par sa cour, touchant la jonction du corps russe en Italie avec celui du lieutenant-général Korsakow, afin de le diriger sous les ordres du maréchal Souworow par la Suisse vers la France. Je me rendis de là chez le baron de Thugut, avec l'intention de ne participer cet objet qu'avec la circonspection que V. M. I. a jugé à propos de me prescrire. Il m'a témoigné à plusieures reprises, pendant que je développais graduellement sous ses yeux les ordres dont j'étais muni, l'hommage de son admiration pour les vues sages et étendues qui accompagnaient les dispositions magnanimes de V. M. I. Je saisis cette occasion pour le sonder sur le sujet de la réunion des deux corps auxiliaires russes, et quoiqu'il m'ait opposé quelques regrets de priver l'armée d'Italie du secours de vos invincibles troupes, Sire, ainsi que du chef qui y commande, il a fini par me certifier qu'il ne doutait pas que l'empereur son maître, toujours empressé d'acquiescer aux désirs de V. M., ne consentît à l'arrangement proposé. Il ajouta même que cette jonction ne devrait point être retardée et qu'elle pourrait s'effectuer immédiatement après la reddition de Mantoue et d'Alessandrie."

Les propositions de la Russie se conformaient parfaitement aux intentions de Thugut, qui ne demandait qu'à se débarrasser en Italie

du feld-maréchal russe et de le voir continuer ses opérations militaires en Suisse; il désirait diriger l'archiduc Charles vers les bords du Rhin pour pouvoir rapprocher les troupes autrichiennes de la Hollande. Il s'ensuivit des discussions entre Razoumowski et sir Morton Eden d'un côté et Thugut de l'autre. Thugut écrivit à Cobenzl:

„Il ne m'a pas été difficile de les convaincre en leur rappelant la marche constante de notre conduite; mais des variations survenues dans les circonstances devaient de toute nécessité en amener dans les résolutions, que l'arrangement pris entre les cours de Pétersbourg et de Londres, de faire marcher en Suisse l'armée russe, que l'on avait annoncé d'abord devoir être employée sur le bas-Rhin, ainsi que le nouveau concert entre la Russie et l'Angleterre, relatif à l'expédition de Hollande, avait mis S. M. dans le cas, par une suite de son désir constant de seconder en toute occasion les vues et les opérations de ses alliés, d'adopter de son côté les mesures, que l'intérêt commun et le nôtre particulièrement pouvaient exiger.“ [1])

Razoumowski fit part à l'empereur Paul de la prise d'Alessandrie, de la chute des Bourbons à Naples et du nouveau plan de campagne de Thugut, qui proposait entre autres de faire usage du corps d'armée du général Rehbinder pour une descente en Provence. Nous lisons dans la dépêche de Razoumowski:

„En me développant sur cet objet ses idées, le baron de Thugut a commencé par me dire qu'il ne prétendait absolument autre chose, que de soumettre ses pensées pour le bien commun à la sagesse de V. M. I., me sollicitant de lui représenter en même temps, que le dit corps restera dans sa position actuelle prêt à se porter où V. M. I. jugera à propos de le prescrire, jusqu'à ce que nous recevions ses ordres définitifs à cet égard... Si V. M. n'agréait point cette proposition, il lui semblerait qu'un autre emploi pourrait occuper utilement le général Rehbinder et ce serait, Sire, comme je l'ai déjà précédemment dit, de le transporter à Malte. Après que cette île aurait été délivrée des Français, on y laisserait la garnison, qui fait partie de ce corps,

1) Miliutin, III. p. 385—386.

et le surplus pourrait entreprendre un débarquement en Provence, partie de la France la plus disposée à se soulever contre le gouvernement actuel. Le comte de Cobenzl recevra aujourd'hui l'adhésion de l'empereur son maître au vœu de V. M. I., de joindre le corps auxiliaire à celui du lieutenant-général de Korsakow, et les dispositions en seront communiquées au maréchal Souworow d'abord, après la prise de Mantoue. Il ne reste à cet égard qu'à régler l'approvisionnement de ce corps, dans sa nouvelle destination. Il sera enjoint au comte de Cobenzl de s'entendre avec le chevalier Whitworth."

Dans le cas où l'Angleterre se refuserait d'entretenir à ses frais le détachement du général Rehbinder, l'Autriche voulait en payer l'entretien, mais à condition que ces troupes fussent occupées dans l'Allemagne méridionale et associées à l'armée „intermédiaire". Razoumowski continua sa dépêche dans les termes suivants:

„J'ai parlé ci-dessus, Sire, d'une armée intermédiaire; pour rendre cette expression intelligible, je dois indiquer que sous peu de jours il sera décidé à l'égard de la nouvelle répartition des forces qu'on emploiera. Ce travail depuis longtemps en instances, et qu'on dit avoir été différé par la marche du général Korsakow, sera fixé de la manière suivante: l'archiduc Charles évacuera la Suisse à mesure que les troupes de V. M. I. y entreront. Ce prince filera le long du Rhin pour occuper la partie inférieure de ce fleuve. Il couvrira par sa gauche Mayence, point essentiel, par où l'ennemi peut se porter aisément sur l'Allemagne et forcer les armées autrichiennes à abandonner leurs opérations, pour défendre les pays héréditaires. Sa droite s'étendera jusque vers les Pays-Bas, pour seconder de ce côté la nouvelle expédition, que les efforts généreux de V. M. I. dirigent vers la Hollande. Sur le haut-Rhin sera une armée intermédiaire commandée par le prince Ferdinand de Württemberg ... V. M. I. en faisant mention dans un des derniers rescrits, dont elle m'a honoré, de la déclaration à publier par les alliés en commun, m'a ordonné de lui transmettre mes observations sur la manière, dont le ministère autrichien envisageait cet objet. Le baron de Thugut s'en est expliqué d'autant plus librement, que son opinion se trouvait parfaitement d'accord avec le langage qui m'était prescrit, ayant pour principe de différer cette mesure, jusqu'à ce qu'une

plus grande maturité de circonstances en indique le moment favorable. Ce moment serait celui, où les armées se trouvant sur toute l'étendue des frontières ennemies, manifesteraient aux habitants de la France les intentions bienveillantes de leurs souverains. On chercherait alors à se procurer des intelligences, qui mettent à même de juger de la disposition des peuples... Il paraîtrait donc utile sous ce point de vue, de fixer la déclaration aux deux bases suivantes: promettre l'intégrité de la France dans ses anciennes limites et le rétablissement d'un gouvernement conforme à la tranquillité intérieure et par conséquent d'un état de paix durable avec ses voisins... On est ici d'opinion, Sire, qu'il faut bien se garder d'être induit en erreur par les prétendues notions des émigrés, à l'égard de l'intérieur; on en a été grandement abusé pendant la dernière guerre, et on le serait de même aujourd'hui... Quant à l'époque où l'on pourrait espérer de mettre pied en France, si les armées des coalisés continuent, comme jusqu'ici, à être couronnées de succés, on ne pense point que cette entrée puisse s'effectuer avant le printemps. On juge que la saison sera déjà trop avancée, lorsque les diverses armées seront rendues à leurs stations respectives, et on présume, qu'il serait avantageux, que cette entrée se fît à la fois sur l'étendue entière qu'occuperont les armées... L'armée russe réunie pourra, avant l'expiration de l'hiver, occuper la totalité de la Suisse, pour se porter par la Franche-Comté. L'armée intermédiaire mettra le siège devant les places sur le haut-Rhin et s'ouvrira sa route de ce côté, tandis que sur le bas-Rhin l'archiduc Charles se tiendra en mesure d'avancer en même temps. Telle est, Sire, l'idée générale qu'on se forme ici de l'exécution de ce plan formidable, qui mettra glorieusement fin à la guerre la plus mémorable qui ait jamais été entreprise, et dont les succès, déterminés par la généreuse intervention de V. M. I., seront éternisés d'âge en âge par les bénédictions et la reconnaissance de la postérité la plus reculée."

Paul accepta volontiers le projet formé par l'Autriche; cependant il se méfiait toujours du cabinet de Vienne. Il écrivit à Razoumowski le 4 août: „Veillez à l'exécution de ce projet; je n'admettrai aucun changement dans les dispositions une fois arrêtées. Aussitôt que le gouvernement autrichien fera la moindre tentative dans ce sens,

vous m'en avertirez, en vous y opposant aussi énergiquement que possible.“

Cette méfiance s'était fait voir de même dans un autre rescrit (du 15 juillet), où l'empereur Paul faisait la proposition, que les cabinets de Londres, de Vienne et de Naples envoyassent à St.-Pétersbourg des représentants pour y traiter la question d'un congrès. Le chevalier de Whitworth, le duc de Serra Capriola et le marquis de Gallo approuvant ce projet, l'empereur Paul chargea Razoumowski de sonder l'Autriche et d'exiger une déclaration nette des conditions de paix. L'empereur insistant sur la nécessité d'apprendre sans délai les véritables projets du cabinet de Vienne, faisait remarquer, qu'il croyait avoir acquis le droit de compter sur la sincérité de son allié.

Rostoptchin écrivit à Worontzow au sujet de l'idée d'un congrès (le 25 juillet):

„L'empereur est très mal payé par la cour de Vienne de la pureté de ses intentions. C'est l'envie, la mauvaise foi et la duplicité qui dirigent les moindres actions de ce grand baron de Thugut. Mon Dieu! où prennent-ils le temps pour inventer tant de ruses et de machinations? Heureusement le comte Souworow ne fait pas attention aux intrigues, et secondé par la valeur de nos troupes et l'enthousiasme, qu'il a su inspirer aux Autrichiens, ne s'occupe que du salut de l'Europe. Vous saurez, et cela pour vous seul, qu'il a ordre, après avoir nettoyé l'Italie, de joindre son armée (de troupes russes) avec celle de Korsakow et exécuter le plan d'entrer en Franche-Comté... On a proposé aux cours alliées d'envoyer des plénipotentiaires, pour traiter de l'état futur de l'Europe et de la manière de rétablir l'équilibre politique. L'Empereur a voulu que cela se fasse à St.-Pétersbourg, mais je crains et je prévois une foule d'inconvénients. Si on voulait choisir Francfort s./M., ce serait beaucoup plus convenable.“ 1)

La situation du comte André devenait en quelque sorte difficile: en défendant le baron Thugut il s'exposait à un danger imminent. Connaissant à fond le caractère du ministre, il devait s'attendre à une

---

1) Archives du prince Worontzow, XVIII. p. 233—234.

réponse évasive. Thugut fit remarquer, qu'un congrès ne ferait que semer la discorde entre les alliés; il ajouta que les grandes puissances devaient seules fixer les bases d'une pacification générale; on voyait par-là que l'Autriche ne désirait pas conférer avec d'autres puissances. En outre Thugut fit mention du traité de partage de 1795, en faisant remarquer que l'Autriche, ayant reçu une partie moins considérable du butin que la Prusse et la Russie, pouvait exiger des compensations en Bavière et en Italie. Thugut n'insista plus sur la Bavière; il appuyait avant tout sur l'Italie. Il déclara que l'empereur François, se fiant sincèrement à la loyauté de l'empereur Paul, s'attendait à ce que le traité de partage de 1795 fût exécuté scrupuleusement.

Razoumowski en reproduisant littéralement ces propos du baron Thugut ajouta, que le paragraphe secret du traité de 1795 ne lui avait pas été communiqué alors et qu'il se bornait à citer les mots du ministre à ce sujet. La dépêche de l'ambassadeur causa de l'humeur à St.-Pétersbourg. On y était très mécontent du gouvernement de l'Autriche. Kotchoubey écrivit à Worontzow le 20 août:

„Les Autrichiens ont embrassé avec une ardeur extrême l'idée de la cour de Londres, de faire aller le maréchal prince Italisky en Suisse. Je crois que cela n'est pas pour le bien seul de la cause commune. Ils ont sans doute une arrière-pensée, et je crains bien que cette malheureuse guerre n'aboutisse encore à rien, et que 60000 braves... Russes ne paient les pots cassés... Ce sera, quand on en viendra au fait, et au prendre (sic?), un dédale, où le plus habile manœuvrier peut échouer. La cour de Vienne ne se soucie pas du congrès que l'Empereur a proposé. Le baron de Thugut l'a fait sentir au comte de Razoumowski." [1])

Rostoptchin écrivit de même à Worontzow le 25 août: „Le congrès a été proposé, et la cour de Vienne n'a pas goûté cette proposition, qui aurait pu contrarier ses vues. D'après l'état des affaires et le mécontentement de l'Empereur contre la cour de Vienne, je tremble que tous ces succès, ces belles actions et cette perspective riante, ne

---

1) Archives du prince Worontzow, XVIII. p. 220—221.

s'évanouissent totalement au premier jour. Pressés comme ils sont, enorgueillis par des succès qu'ils doivent à l'assistance étrangère, Thugut et Cobenzl sont déjà aux abois... Ajoutez à la conduite de la cour de Vienne, qui révolte l'Empereur, le mécontentement du maréchal Souworow, qui a déjà demandé son rappel et qui se propose de réitérer sa demande après la prise de Gênes, la mésintelligence de la cour de Londres avec le cabinet de Vienne, un tas d'incidents qui peuvent provoquer la colère de l'Empereur, qui ne veut même pas entendre parler des vues de dédommagement quelconques, en disant que la cour de Vienne ne gagnera que trop, si elle conserve ses états vénitiens, en se rendant de nouveau maîtresse des Pays-Bas." [1])

La prise de Gênes, dont faisait mention Rostoptchin, n'eut pas lieu. Souworow disposant des troupes qui s'étaient occupées du siège de Mantoue, avait l'intention d'avancer par le col de Tenda vers Nice, de séparer par-là l'armée républicaine de la France et de l'écraser absolument. De cette manière la conquête de l'Italie eût été achevée et les opérations militaires eussent pu continuer en France même. Le feld-maréchal s'occupait des préparatifs pour franchir les Appenins et entretenait une correspondance très animée avec Ouchakow, Nelson et lord St.-Vincent afin de pourvoir à l'approvisionnement de son armée et tâcher de priver en même temps les Français de toutes ces ressources. Souworow chargea le général Kray de menacer Gênes et le baron Kleinau d'avancer en suivant le bord de la mer. Les opérations allaient commencer.

Vers ce temps-là l'armée française eut un nouveau chef. Ce fut Joubert, qui se décida à reprendre l'agression et à rétablir l'honneur des armes françaises. Son arrivée fit changer les projets de Souworow. Les deux armées se rencontrèrent près de Novi. Au commencement de la bataille Joubert fut tué; Moreau prit aussitôt le commandement. La bataille finit par une victoire des Russes, qui entrèrent à Novi, tandis que les Français se retirèrent en pleine déroute. La poursuite des Français était impossible, attendu que les commissaires autrichiens n'avaient préparé ni vivres, ni moyens de transport. On était con-

1) Archives du prince Worontzow, VIII. p. 237.

damné à l'inaction. En outre le „Hofkriegsrath" avait chargé à l'insu de Souworow le baron Melas de former en Toscane un corps d'armée de 8000 hommes, pour y rétablir l'ordre et pour y désarmer les milices locales.

Nous avons vu que Souworow jugeait le concours de la population indispensable aux opérations militaires. Il songeait au rétablissement des trônes renversés par la république; il avait fait part au roi de Sardaigne de la prise de Turin en l'invitant à retourner dans sa capitale. Le roi et le duc d'Aosta avaient exprimé le désir de servir dans l'armée de Souworow. Paul I, flatté de cette proposition, approuva toutes les dispositions de Souworow et envoya même au roi de Sardaigne une somme d'argent pour ce voyage.[1]) Cependant le bruit du retour du roi de Sardaigne à Turin causa à Vienne une grande indignation. Thugut protestant hautement contre cette restauration du roi, expédia à Cobenzl une note très forte. Razoumowski écrivit à l'empereur le 27 juillet:

„Il vous a plu, Sire, de me faire passer copie d'une note, remise au comte de Cobenzl, qui l'informe des ordres que V. M. I. a jugé à propos d'expédier au maréchal Souworow, touchant le retour du roi de Sardaigne dans ses états. M'étant abouché sur cette matière avec le baron de Thugut, je le trouvai non seulement très alarmé, mais j'appris encore, que l'empereur avait été très peu satisfait des arrangements faits par le maréchal dans le Piémont, en y établissant une administration royale et en y promulguant des déclarations, sans avoir prévenu cette cour-ci, dont le système et l'opinion se trouvent diamétralement opposés à cette conduite... M-r de Thugut reçut en réponse aux instructions envoyées au comte de Cobenzl, sur les principes, d'après lesquels la cour de Vienne se guiderait à l'égard des contrées récupérées sur les Français, l'assurance de cet ambassadeur, que V. M. I. daignait les approuver, laissant à l'arbitre de la cour de Vienne de fixer le moment convenable pour le retour du roi de Sardaigne. En conséquence S. M. l'empereur écrivit sur le champ au maréchal, pour l'en informer et prévenir toute démarche en opposition

1) Miliutin, III. p. 227.

à l'heureux accord des deux cours, et de plus, dans le cas où le maréchal aurait déjà participé au roi de passer sur le continent, il devait annoncer sur le champ à ce prince, que les circonstances nécessitaient un délai ultérieur. Tel était l'état des choses, lorsque je reçus du maréchal une communication confidentielle de sa lettre au roi, par laquelle il l'invitait à venir à Turin. M'étant aperçu que le maréchal n'avait point fait part de cette démarche à la cour, je crus devoir m'abstenir d'en parler, jugeant que les ordres de S. M. l'empereur suffiraient pour lui servir de règle et craignant d'augmenter ici l'alarme conçue à ce sujet. J'ai lieu de me convaincre de tous les inconvénients qu'entraînera le retour du roi de Sardaigne, qu'on envisage ici comme contraire au système adopté par la gestion des affaires en Italie pendant la guerre, et comme devant amener à sa suite une complication d'intérêts et d'intrigues, dont les pernicieux effets mettraient les plus grandes entraves à la poursuite des avantages glorieux acquis jusqu'ici sur les Français, et par conséquent comme décidément inadmissible, jusqu'à ce que l'objet de la guerre accompli écarte tout ce que cet évènement présente de contraire aujourd'hui à son système. Il m'a paru, Sire, que cette cour-ci tenait à ce principe si positivement, que dans le cas où elle se verrait contrariée, elle croirait que sa prudence lui prescrivait d'évacuer le Piémont, pour se rétirer dans la partie restante des conquêtes en Italie.“ *)

En même temps Razoumowski écrivit une lettre à Souworow (en russe). Nous y lisons: „Soyez sûr que l'empereur et son ministre Thugut apprécient vos mérites et vous sont sincèrement reconnaissants. On ne vous mettra jamais d'entraves dans les opérations militaires. Mais il n'en est pas de même dans les affaires politiques. On craint de voir contrariés les projets du cabinet de Vienne. C'est qu'on n'approuve pas le rétablissement du roi de Sardaigne. Les pays conquis doivent demeurer jusqu'à la pacification générale sous l'administration du vainqueur. On considère ici non sans fondement le roi de Sardaigne comme ancien allié de la France. Les Français lui ont promis une partie du

*) V. la lettre de Thugut à Colloredo dans l'édition de Vivenot, Vertrauliche Briefe des Freiherrn von Thugut. Wien 1872. vol. II. p. 179. B.

Milanais, puis, après avoir été chassé, il a abdiqué ainsi que son successeur. Cependant il ne faut pas croire que l'empereur François désire garder tout le Piémont; il le lui rendra, mais pas avant que la paix ait été conclue. On m'a prié de solliciter de votre part quelque changement aux mesures relatives au roi. La cour de Vienne va s'expliquer avant tout auprès de notre Souverain sur ses projets."

L'empereur Paul n'insista pas sur le rétablissement du roi de Sardaigne. Il écrivit à Souworow: „Le retour du roi dans son pays en ce moment ne me paraît pas convenable. On peut le remettre, mais plus tard." L'empereur était mécontent des égards qu'on avait eus pour le roi. Son humeur augmentait à mesure qu'il recevait d'autres dépêches de Souworow.

La cour de Vienne entravait à chaque pas les opérations militaires et l'empêchait de rendre des services à la coalition. Souworow, se trouvant dans une situation désespérée, supplia Rostoptchin de le faire rappeler, et Rostoptchin montra les lettres de Souworow à l'empereur. Paul, fougueux et violent, se fâcha contre Thugut et Razoumowski, tandis que ce dernier s'efforça de sauver au moins les apparences et de cacher l'abîme, qui allait se creuser entre les deux cours impériales. Il tâcha d'un côté d'apaiser la colère du Souverain, qui souvent changeait d'avis, tandis que de l'autre il essaya d'avoir quelque influence sur Thugut, dont l'autorité dans ce temps-là se trouvait à son comble.

En véritable cosmopolite le comte André appuyait avant tout sur les principes de l'ancien régime de l'Europe, tandis que ces intérêts n'avaient aucune importance pour la Russie.*) Il jugeait absolument impossible que la Russie pût parvenir à une rupture avec l'Autriche. Il croyait qu'une telle rupture au moment où tant de braves soldats russes avaient été tués dans la Lombardie et ou le monde entier reten-

*) M-r Wassiltchikow fait des reproches assez forts aux diplomates russes en général, qui, d'après son avis, sans égard au rôle que la Russie devait jouer dans l'histoire et sans étudier l'histoire de leur patrie, ne songeaient qu'au maintien de l'équilibre politique, qui cependant bien souvent ne se conformait nullement aux véritables intérêts de la Russie. B.

tissait de la gloire de Souworow, ne saurait être avantageuse que pour la France. Il était en outre d'avis, que cette rupture couvrirait d'opprobre la Russie. Il aurait préféré tout sacrifier, même la gloire de Souworow au maintien de l'entente cordiale avec l'Autriche. Thugut jouissant de la confiance de l'empereur François, Razoumowski croyait devoir le défendre dans les dépêches qu'il adressait à l'empereur Paul. Cependant il excitait par-là la colère de ce dernier, qui lui envoya le rescrit suivant en date du 31 juillet:

„D'après la conduite récente de la cour de Vienne et d'après le changement de ton qui se fait remarquer dans ses discours, depuis les victoires remportés par le maréchal comte de Souworow, et à la suite des intrigues sans fin qui entravent les opérations militaires et des vues de conquêtes et d'agrandissement déjà manifestées, je ne puis, après avoir admiré l'aveuglement de cette puissance, qui· après avoir été à deux doigts de sa perte, semble par sa conduite impolitique vouloir y courir de nouveau, m'étonner assez de l'approbation suivie, que vous ne pouvez jamais refuser à la conduite double, artificieuse et toujours cachée du baron Thugut. Lié comme vous êtes avec ce ministre tout-puissant, doué vous-même de talents essentiels et de grands moyens pour occuper dignement le poste important qui vous est confié, vous auriez pu, et même sans de grands efforts de votre part, prévenir beaucoup de fausses démarches et mesures de la cour de Vienne, dont les suites ont aliéné les esprits, ont mis partout la discorde, et ont tourné au profit du gouvernement, dont la perte produira le repos du genre humain."

„Que veut dire la conduite des généraux autrichiens et du conseil de guerre, continuellement en contradiction avec les ordres de l'empereur lui-même? La cour de Vienne est-elle mécontente du maréchal de Souworow et de mes troupes? Les officiers russes, qui ont battu les Français à Lecco, sur la Trebbia, à Turin, sont-ils indignes de cet ordre militaire, que la cour de Vienne m'a demandé de son propre mouvement de leur accorder? Pourquoi, lorsque les généraux autrichiens sont sous les ordres du maréchal comte de Souworow, font-ils des proclamations dans un sens différent de celles de leur chef? Pourquoi s'opposer à l'organisation des troupes du roi de Sardaigne et me

faire entendre que l'on me cède la Suisse, que la maison d'Autriche regarde comme une de ses conquêtes? Veut-elle combattre seule l'ennemi, qui a bouleversé et ruiné l'Italie et la majeure partie de l'Allemagne, enlevé le Milanais, les Pays-Bas, qui a été aux portes de Vienne, et qui a porté une si rude atteinte à la fierté de la maison d'Autriche, en la forçant de traiter et de signer un traité de paix à Campo-Formio. Je vous dis tout cela pour que vous sachiez, que je peux voir et me taire. Je me suis uni avec les puissances qui m'ont appelé à leur secours, contre notre ennemi commun. Guidé par l'honneur, j'ai couru au secours de l'humanité. J'ai sacrifié des milliers d'hommes, pour assurer son bonheur. Mais pour avoir pris la résolution d'anéantir le gouvernement français actuel, je n'ai jamais voulu souffrir qu'un autre prenne sa place et devienne à son tour la terreur des princes qui l'avoisinent, en envahissant leurs états. Est-ce le temps de vouloir s'agrandir, quand on n'est pas encore entièrement sûr de ce que l'on possède? Que chacun soit dédommagé — rien de plus juste; la révolution de France ayant renversé tout l'équilibre de l'Europe, il est essentiel de le rétablir, mais d'un commun accord et par le moyen d'un congrès, où chaque puissance intéressée fera valoir ses droits. Quant à moi, je veux le bien et j'empêcherai les autres de faire le mal. Je voudrais aussi, que toutes les fois que vous traiterez avec le baron de Thugut, vous vous rappeliez que vous êtes Russe, et que vous êtes mon ambassadeur à Vienne pour mes affaires.“ [1])

Certainement ce fut une tâche bien difficile et même dangereuse pour le comte André de défendre Thugut, dont Souworow se plaignait amèrement. Le ministre autrichien avait excité l'indignation de toute l'armée russe, la colère de l'empereur et le mécontentement de toute la société de St.-Pétersbourg. Il faut avouer que Razoumowski s'y mettait avec un talent extraordinaire. En réponse au rescrit de l'empereur Paul il lui envoya un mémoire confidentiel et autographe contenant une apologie de la politique de Thugut. Il est vrai que ce mémoire abonde en phrases confuses; mais en même temps le comte flattait l'amour-propre du Souverain, en laissant entrevoir la possibilité d'une

1) Miliutin, III. 465—466.

attitude quelque peu menaçante de l'Autriche. La caractéristique de Thugut dans ce mémoire est d'une grande importance. Razoumowski écrivit:

„J'ai reçu avant-hier le rescrit très secret de V. M. I. Son contenu est trop important pour que je ne m'occupe sur le champ de soumettre à V. M. I. les très humbles représentations que me dictent mon zèle, ma position et mon dévouement sans bornes aux intérêts et au service de mon auguste Maître. Profondément pénétré de l'impression que V. M. I. a conçue à mon égard de partialité envers la cour de Vienne et d'une approbation aveugle en faveur du ministre qui la gouverne, je parlerai, Sire, comme si j'avais le bonheur d'être appelé en particulier devant votre personne sacrée, et lui exposer les notions les plus exactes et les plus secrètes par rapport à la cour et aux individus qui en dirigent les affaires. L'énumération de ces derniers ne me mettra point dans le cas de dérober les moments précieux de V. M., puisqu'elle se bornera à tracer quelques traits d'un seul personnage, investi de la confiance absolue de son maître et l'arbitre, ainsi que la source à lui-seul de toutes les conceptions politiques du cabinet autrichien. Doué d'une grande capacité et d'une longue expérience, le baron de Thugut, sans naissance, sans fortune, sans entours, sans aucun des moyens qui procurent et soutiennent le crédit des gens en place ici, s'est rendu nécessaire à l'état et à son maître; il s'est identifié à son autorité, en se livrant sans la moindre distraction aux soins de son département, en déployant de vastes ressources d'esprit et de caractère dans les circonstances critiques, où s'est trouvé la monarchie. Profond et invariable dans ses plans, il n'admet qui que ce soit à ses méditations. Secret dans ses moyens de les exécuter, il ne les découvre qu'au moment, où ils sont effectués. Avant d'entrer dans quelques détails sur ceux que j'ai cru démêler en lui, relativement à la conjoncture actuelle, je présenterai quelques réflexions sur les évènements antérieurs."

„La première guerre contre les Français a été le fruit de l'ambition de toutes les puissances. Toutes ont jugé pouvoir à bon marché profiter des troubles qui commençaient à déchirer une monarchie formidable, dont la dépouille paraissait aussi facile que séduisante. Cette erreur a été funeste à la coalition et du plus grand avantage aux révo-

lutionnaires. Il serait superflu d'en détailler ici les conséquences. Les scissions, les paix partielles s'en sont suivies. La plus mémorable a été celle de la cour de Berlin; sa participation à la guerre n'a non seulement point servi à en accélérer les succès; mais il est de fait, au contraire, qu'elle en a contrarié et entravé les progrès. Cependant c'est à titre de sa coopération qu'elle a acquis un vaste agrandissement, par le second partage de Pologne, dont l'évènement a amené le partage définitif, auquel cette puissance a encore trouvé un avantage très considérable. Sa population s'est accrue de 3 ou 4 millions. Celle de la maison d'Autriche, qui n'a accédé à la destruction totale de la Pologne en 1795 que par la force des circonstances, n'a augmenté que de 1,200,000 âmes dans la Galicie occidentale, et elle est restée seule chargée du poids d'une guerre désastreuse, dont les revers ont porté une secousse violente à sa population et à ses finances. Cette lutte sanglante et ruineuse a été terminée par la paix de Campo-Formio, précédée des préliminaires de Léoben. A cette époque, Sire, c'est la seule fois que j'ai vu le crédit du baron chanceler. Ces préliminaires ont été signés contre son gré, et pour ainsi dire à son insu. Il était prêt à quitter sa place, et ce n'est qu'aux instances de son maître qu'il l'a conservée. Son opinion courageuse était d'attendre l'ennemi sous les remparts de Vienne, et ce parti eût été sans doute plus salutaire et plus honorable. Je n'ai pas besoin d'ajouter, que son crédit et son autorité ont été plus consolidés que jamais. Le traité de Campo-Formio fut rédigé et conclu de manière à rendre inévitable une nouvelle guerre. Le cabinet de Vienne a profité de ce repos pour remonter les ressorts de la monarchie, et pour en méditer l'action d'après un système rectifié par l'expérience du passé. Les grands efforts devaient se porter sur l'Italie; c'est là qu'on envisageait un dédommagement à la perte des Pays-Bas et une compensation à la modicité des acquisitions polonaises, considérées comme non proportionnées à celles des puissances copartageantes. Les possessions vénitiennes, dévolues en partie par la paix à la maison d'Autriche, n'en étaient regardées que comme un équivalent incomplet du Milanais, non pas précisément par rapport à la stricte proportion du territoire et de la population, mais à cause du délabrement de ces provinces ruinées par la guerre, et de la fermen-

tation qui les agitent et qui effectivement présagent pendant une longue suite d'années une administration difficile et épineuse. Le moment de la nouvelle explosion a été indiqué par la situation, où se trouva l'Europe, peu après l'avènement au trône de V. M. I., lorsque sa résolution énergique et généreuse donna essor à cette nouvelle lutte, dont les succès éternisent la gloire de son règne. Les armées marchèrent, et l'Italie fut conquise. Par-là, Sire, le but de la cour de Vienne est rempli; il ne lui reste que le soin d'en consolider les avantages. Ici se présente un autre aspect. Je viens de narrer succintement le passé; je trouverai de même, Sire, l'état actuel des rapports de cette cour avec l'ensemble des évènements et leur résultat à venir."

„Partout on a dit, qu'il fallait s'unir contre le monstre de la révolution, qu'il fallait l'étouffer dans un commun accord, sans autre considération que celle de sauver l'Europe du danger, dont elle était menacée. Cette vérité produite par la terreur du crime triomphant, a été proférée par toutes les bouches, mais n'a été véritablement sentie que dans le cœur généreux de V. M. I. Son élan sublime lui assure une vénération universelle et les bénédictions de la postérité. Mais cet élan pur et magnanime existe-t-il sur un autre trône que le vôtre, Sire, ou dans un autre cabinet? J'ose affirmer que non; V. M. I. pense de même, puisqu'elle daigne me marquer, que sans avoir aucune vue d'intérêt ou d'acquisition, elle approuve les indemnités et les avantages des autres puissances belligérentes. Il me semble donc, Sire, n'avoir plus à vous présenter que le mode d'accorder ce principe avec les opinions, et l'assistance des alliés qui parait être: 1° Que c'est aux grandes puissances seules à régler l'équilibre futur de l'Europe, en écartant de cette discussion les puissances secondaires, dont les intrigues et les intérêts particuliers précipiteraient les affaires dans un dédale inextricable de confusion au préjudice de l'intérêt général et au but des puissances majeures. 2° Que pour simplifier encore davantage ce principe, il ne doit appartenir qu'aux grandes puissances, qui ont concouru à la guerre d'en fixer les résultats. 3° Que ces mêmes puissances disposent de leurs conquêtes selon leurs convenances ou leur générosité. Fondé sur ces principes généraux, le baron de Thugut m'a paru attaché d'une manière invariable à l'idée, que la tranquillité future de la maison

d'Autriche exige essentiellement quelque altération dans la distribution des états d'Italie. L'expérience a prouvé, que ce pays, entièrement ouvert aux Français, leur donne l'avantage d'y pénétrer et de le ravager à leur gré. Il importe donc à la cour de Vienne de s'en garantir en acquérant une barrière, qui ne soit plus entre les mains d'une puissance intermédiaire comme la Sardaigne, dominée ou séduite tour à tour par la France, dans ses guerres contre la maison d'Autriche. Pour ce qui regarde les indemnités des pertes qu'elle a faites et d'un équilibre de puissance, il me serait plus difficile d'en tracer le plan; mais je crois pouvoir affirmer qu'elle n'a nullement en vue de déposséder aucun des souverains d'Italie. Je pense même qu'à l'égard de plusieurs, elle a l'intention de les maintenir dans toute leur intégrité, tels que le royaume de Naples, le duché de Parme, la Toscane et les états Piémontais, sauf à l'égard de ces derniers la barrière militaire. Quant à l'état ecclésiastique, il est assez probable qu'elle veuille en diminuer le patrimoine, soit pour arrondir ses propres acquisitions, soit pour compenser, à l'égard des autres, les arrangements qui pourraient être de sa convenance."

„A l'appui de ces mêmes principes ci-dessus mentionnés, le baron de Thugut, dont la politique a toujours eu en vue de maintenir sa cour dans l'indépendance de tout engagement qui puisse la contrarier, allègue aujourd'hui que son maître, ne se trouvant lié vis-à-vis d'aucune puissance, ne saurait consentir à contracter gratuitement des obligations qui la priveraient de cette indépendance si avantageuse dans la conjoncture actuelle. Il en excepte cependant la cour de Russie, mais il en cite les traités comme favorisant éventuellement et implicitement les acquisitions de la cour de Vienne sur l'Italie, en indémnité de la guerre contre la France. Mais ces traités, reposant sur des stipulations secrètes entre les deux cours impériales, impliquent par leur nature l'impossibilité de les produire à la connaissance de tous les cabinets, sans que cette publicité entraîne les conséquences les plus graves, et cette objection concourt à affermir le baron de Thugut dans son éloignement pour la tenue d'un congrès, auquel il lui semble peu vraisemblable que l'Angleterre, de son côté, consente à soumettre la discussion de ses droits sur les conquêtes qu'elle a faites, ou qu'elle pourra faire

par la suite, soit en Europe, soit dans les deux Indes, tandis que les acquisitions dans ces dernières augmenteront infiniment son influence, en mettant, pour ainsi dire, à sa disposition le numéraire de toute l'Europe. Il s'ensuit, Sire, que le baron de Thugut, opposé à l'idée d'un congrès, ne l'est nullement à un concert amical et confidentiel avec le ministère de V. M. I. J'ai tout lieu de présumer, que toujours d'après le principe, que c'est aux grandes puissances à régler le sort des puissances subalternes, principe qu'il regarde comme d'autant plus salutaire, que dans le désordre monstrueux d'opinions et de faits, occasionnés par la révolution, on n'en empêcherait le retour qu'en formant de grandes masses de puissances, pour tenir en respect et la France et ses sectaires; j'ai lieu de présumer, dis-je, Sire, que la cour de Vienne, empressée de rechercher les moyens de consolider ses liens avec V. M. I., souscrirait à tous les avantages particuliers en Italie même, ou en Allemagne, ou aux Pays-Bas, qui pourraient être de votre convenance, Sire, par rapport à des princes de votre auguste maison. Il me suffit d'indiquer cette idée, que j'ai puisée dans des entretiens généraux avec le baron de Thugut, et dont l'analyse demandera une discussion réfléchie et détaillée, soumise à la considération de V. M. I."

„D'après l'aperçu que j'ai l'honneur de présenter à V. M. I. elle daignera peser dans sa sagesse, si les vues de la cour de Vienne, dirigées vers une partie de l'Europe, hors de tout contact avec l'empire de V. M., croisent ses intérêts et y portent quelque préjudice. Elle déterminera, par quels sacrifices elle jugera à propos de consolider la puissance de l'allié le plus intime de son trône et en accorder la politique avec l'intention généreuse qui vous anime, Sire, pour le repos des empires, le bonheur de l'humanité et la plus haute période de gloire, qui puisse illustrer le règne d'un monarque bienfaisant."

„Mon devoir me prescrit, Sire, d'ajouter, que la mesure de ces sacrifices garantira le dévouement le plus absolu de la cour de Vienne. Elle concourera à ce prix de toute sa puissance au but magnanime de V. M. I. contre la révolution; elle souscrira à tous les plans pour le rétablissement de l'ordre en France et ne posera les armes qu'après que ces plans auront atteint leur entière exécution. Mais si elle était

contrariée dans les siens en Italie, j'ai tout lieu de croire, Sire, qu'on la verrait se ralentir et se borner dans ses efforts, peut-être même les suspendre totalement et se soustraire à la coalition. Je terminerai, Sire, en observant très respectueusement, que dans le rescrit, auquel j'ai l'honneur de répondre, V. M. I. a daigné juger avec bonté et indulgence mes moyens de la servir. Pénétré du désir de justifier une opinion aussi précieuse par mon dévouement dans le futur développement des affaires, j'oserai représenter, que si des plus amples détails pouvaient paraître nécessaires de ma part, que V. M. I. daigne m'ordonner de les porter moi-même à ses pieds. Une absence de six semaines pendant la saison où les armées seront inactives, me mettra à même ensuite de remplir avec plus de précision les hautes volontés qu'elle jugera à propos de me dicter.“ [1])

En même temps Razoumowski écrivit à Rostoptchin le 19 août ce qui suit:

„S'il m'a été satisfaisant de trouver dans le rescrit de S. M. I. des expressions honorables et flatteuses de l'opinion de S. M. à l'égard de mes moyens de la servir, j'ai éprouvé en même temps une vraie douleur d'y apercevoir des impressions désavantageuses sur ma manière de représenter la conduite du cabinet autrichien. Dans la relation ci-jointe ma plume a été guidée par le désir profond de justifier l'estime de mon Souverain et d'effacer une prévention, que je ne crois pas avoir méritée. Cette dernière me semble, je l'avouerai, se rapporter plus encore à cette cour-ci qu'à ma personne, et cette considération m'alarme infiniment pour l'avenir. Elle tient à des causes compliquées et étendues, que les bornes d'une lettre ne peuvent ni expliquer, ni embrasser. Pénétré de l'importance et de la nécessité, que nos deux cours s'entendent, pour la suite et le succès des affaires actuelles qui exigent leur parfaite intelligence; convaincu, que pour cet effet il faut aplanir et déraciner les premiers germes qui pourraient s'y opposer, j'ai cru conforme à mon zèle et à mon profond dévouement pour le service de mon auguste Maître, intimement lié aujourd'hui au bien

---

1) Miliutin, III. p. 469—473.

général de l'Europe, de représenter à la fin de mon rapport, que si S. M. jugeait à propos de m'appeler pour quelques jours près d'elle, je me trouverais peut-être plus à même ensuite d'exécuter ici ses ordres et coopérer à l'entreprise magnanime qu'elle se propose d'accomplir. Je soumets cette idée, monsieur le comte, au zèle éclairé qui vous guide. Si elle est approuvée, je pense que mon éloignement de mon poste pourrait se borner à six semaines, au plus deux mois, et voici la distribution du temps qui me paraîtrait suffire à mon voyage, qui aurait lieu dans la saison, où les armées seront dans leurs quartiers d'hiver. 15 ou 18 jours pour aller à Pétersbourg, 10 à 12 pour y demeurer. Si S. M. daignait le permettre, je dirigerai mon retour par l'Ukraine pour y passer quelques jours et y voir mon père que je chéris tendrement et dont l'âge et les infirmités rendraient ce moment précieux à ma sensibilité."

En attendant, de nouvelles plaintes de Souworow étant parvenues à la connaissance de Paul, ce dernier expédia à l'ambassadeur le rescrit suivant en date du 7 août:

„Par la copie de la lettre ci-jointe du maréchal comte de Souworow vous verrez, que la jalousie des généraux autrichiens, les petitesses du baron et l'envie d'une armée, qui ne veut pas devoir des succès à un étranger, vont servir la cause des Français, en suivant les mouvements d'une ambition aveugle et qui fera encore des pertes irréparables. Car après la conduite récente du cabinet de Vienne cela ne sera plus moi qui viendra à son secours."

„Vous demanderez une audience à l'empereur; vous lui ferez voir la copie de la lettre du maréchal comte de Souworow et vous direz de ma part à S. M., que j'ai donné ordre à ce maréchal, s'il trouve les mêmes difficultés à exécuter les entreprises, qui couvrent de gloire les armées autrichiennes, de la part du conseil de guerre, des généraux et des ministres, de se concerter avec mes forces sur un point qu'il jugera le plus convenable, et de poursuivre de là ses opérations indépendamment des armées autrichiennes, en communiquant avec le cabinet de St.-James et celui de Naples, sur ce qu'il aura entrepris ou aura à entreprendre. Vous me ferez connaître le résultat de cette audience par un chasseur que vous expédierez . . ."

Razoumowski, atterré par ce rescrit, comprenait bien que la déclaration qu'il devait faire au nom de l'empereur Paul à l'empereur François signifiait la rupture totale entre la Russie et l'Autriche et qu'une telle rupture ferait une impression foudroyante sur toute l'Europe. Il en prévoyait des suites fâcheuses pour tout le système politique; il s'attendait même à des défaites des armées de la coalition en Italie, où l'armée républicaine pouvait facilement être renforcée par des troupes expédiées de la Suisse et de la France. En outre Razoumowski espérait, que la réponse au mémoire qu'il avait expédiée à l'empereur Paul changerait l'avis de ce dernier. C'est ainsi qu'il ne se pressait pas de remplir la commission, dont il avait été chargé, et que même il n'en fit pas part au feld-maréchal. Il n'écrivit à Souworow que ce qui suit: „J'ai reçu de St.-Pétersbourg une copie de la lettre où vous sollicitez votre rappel au cas où vos relations avec cette cour-ci ne changent pas. S. M. I. m'a enjoint de demander une audience où je dois déclarer, que dorénavant les troupes russes continueraient leurs opérations militaires indépendamment de l'armée autrichienne, en ne s'entendant qu'avec la cour de l'Angleterre et celle de Naples. Cette déclaration ne saurait que produire des suites fâcheuses en détruisant les bonnes relations entre les cours impériales, tandis que le maintien d'une parfaite entente est pour nous un devoir urgent; je crois pouvoir compter sur votre indulgence, si je ne remplis pas littéralement l'ordre qu'on m'a donné, d'autant moins que les nouvelles dispositions qu'on vous a envoyées, vous mettront à même d'agir conformément aux instructions que j'ai reçues. Il faut éviter d'envenimer les relations entre les deux cours."

Souworow, désespéré par la manière d'agir du „Hofkriegsrath", n'approuvait nullement la conduite dilatoire de l'ambassadeur. Il écrivit à Razoumowski: „Je suis très étonné de ce que vous n'avez pas rempli la commission, dont vous avez été chargé. Il est dit dans le rescrit que j'ai reçu, qu'on vous a ordonné de remplir la volonté du monarque avec la plus grande énergie. La même communication a été faite à l'ambassadeur Louis Cobenzl. C'est ainsi que votre délicatesse outrée dans vos relations avec la cour ne manquera pas de parvenir à la connaissance de notre très auguste Souverain. En général, il faut

avouer que là, où la gloire des armes de S. M. se trouve compromise, il faut agir énergiquement et sans délai."

Ne se bornant pas aux fortes expressions de sa lettre à l'ambassadeur, Souworow se plaignait amèrement de Razoumowski dans des lettres qu'il écrivit à St.-Pétersbourg, en déclarant dans une de ses dépêches à Rostoptchin, qu'il ne voulait plus avoir à faire au comte. Il y est dit: „J'avoue que la lettre de Razoumowski m'a étonné; m-r l'ambassadeur a jugé mieux ne pas faire part à l'empereur François de ma démission, parce qu'il craignait que cette démarche n'eût des suites fâcheuses. Je n'examinerai pas les raisons, qui l'ont fait agir de cette façon, mais je trouve que c'était une délicatesse mal placée et que la vigueur et l'énergie à Vienne auraient été plus avantageuses pour la marche des affaires ici. Je préfèrerai à l'avenir m'adresser à Kolytchew."

Nous lisons dans une des lettres que Souworow adressait à Kolytchew: „Vos informations me sont très utiles et agréables, parce que vous voyez les choses de vos propres yeux, tandis que les nouvelles que je recevais du Hofkriegsrath étaient toujours rédigées sous l'influence de quelque dictateur."

Cependant Razoumowski ne pouvait plus hésiter à agir énergiquement. En y réfléchissant mûrement il s'apercevait de plus en plus, qu'il s'exposait à un danger imminent, en ne remplissant pas l'ordre qu'on lui avait donné. En outre l'intention de Souworow de quitter l'Italie et de continuer les opérations militaires en Suisse allait faire cesser les plus grands embarras des relations qui avaient existé entre le feld-maréchal et le gouvernement autrichien. En Suisse Souworow agissait indépendamment de l'Autriche, qui sans cela avait l'intention de retirer les troupes, qui se trouvaient dans ce pays. Quant à la campagne future en Suisse, l'ambassadeur écrivit le 10 août à l'empereur Paul:

„Le ministère d'ici, m'ayant prié de mander au maréchal, que telle était la volonté de V. M. I., et que j'avais été chargé de porter la parole ici, j'ai cru n'agir que conformément aux hautes intentions de V. M. en acquiesçant. Il est enjoint au maréchal de mettre sur le champ son corps en mouvement vers le Valais, afin d'y relever celui

du général Hadick. C'est au moment où le maréchal quittera le commandement de l'armée d'Italie que S. M. se propose de l'honorer de la grande croix de l'ordre militaire de Marie-Thérèse. On a l'intention très secrète d'offrir le même ordre à S. M. I. mgr. le grand-duc Constantin, en chargeant le maréchal de la lui présenter. Le zèle infatigable et la bienveillante valeur de S. A. I. lui a donné des titres légitimes à cette distinction, et l'empereur saisira sans doute avec d'autant d'empressement que de satisfication le moment de rendre une justice éclatante aux grandes qualités militaires de cet auguste Prince. On n'est pas sans quelque appréhension, que les opérations du maréchal dans la rivière de Gênes n'occasionnent une perte considérable de monde, vu les difficultés que présente la localité. On aurait été d'avis de ne point forcer l'ennemi à l'évacuer, vu que vraisemblablement il y serait forcé de lui-même. On prévoit aussi de grandes difficultés pour les approvisionnements. Néanmoins le maréchal ayant déjà entrepris son expédition, il est probable qu'il ne sera point contrarié dans sa poursuite."

L'allusion à l'ordre de Marie-Thérèse était une réponse au reproche d'ingratitude que l'empereur avait fait dans le rescrit du 31 juillet. Quant aux appréhensions de la cour de Vienne, qu'une campagne à la riviera de Gênes serait trop dangereuse, elles n'avaient plus aucun fondement. Le manque de vivres et des nouvelles alarmantes de la Suisse avaient forcé Souworow à renoncer à une campagne agressive dans cette direction et à concentrer toute son armée dans un camp près d'Asti, où l'on allait séjourner jusqu'à la reddition de la forteresse de Tortone.

Quant à l'attitude de l'ambassadeur, il paraît que la lettre très énergique du feld-maréchal l'avait forcé de remplir enfin l'ordre, dont l'avait chargé l'empereur. Il ne pouvait plus espérer de cacher l'humeur de Paul, d'autant plus qu'on aurait appris par Louis Cobenzl ce qui s'était passé à St.-Pétersbourg. Du reste Thugut était d'avis, que la retraite de l'archiduc Charles de la Suisse avait causé l'indignation de l'empereur Paul. Razoumowski expédia le 25 août deux dépêches à St.-Pétersbourg. Nous lisons dans un de ces documents ce qui suit:

„Il y a apparence d'après les derniers rapports du maréchal, qu'il ne tardera pas à effectuer la translation de ses troupes en Suisse, dès qu'il en aura reçu l'ordre de V. M. I. à l'appui de ceux que lui a prescrit l'empereur. Cette opération sera d'autant plus utile que les mouvements des Français en Suisse ont été suivis du passage du Rhin sous Manheim" ...

L'autre dépêche contenait une réponse directe au rescrit de l'empereur du 31 juillet. Razoumowski y écrivit:

„En conséquence des ordres de V. M. I. contenus dans son rescrit en date du 7 août, j'ai sollicité une audience chez l'empereur. J'ai présenté à ce prince une traduction littérale de la lettre du maréchal Souworow du 25 juin, annexée au rescrit, et j'ai rendu mot à mot à S. M. ce que vos ordres, Sire, me prescrivaient. L'empereur m'a répondu, qu'il éprouvait la plus vive sensibilité de ce que des impressions aussi fâcheuses parvenaient à V. M. I. S. M. m'a dit et répété maintes fois, que jamais le conseil de guerre n'avait donné les ordres au maréchal et que tous ceux, qui lui ont été envoyés, venaient de l'empereur lui-même, et cela en conséquence d'un arrangement fait avec le maréchal pendant son séjour à Vienne, en témoignage de quoi S. M. en a appelé à moi-même, et il est vrai, Sire, qu'à cette époque tel fut le propos de S. M. L'empereur ajouta, qu'infiniment peiné de ce que des rapports *si peu fondés* pouvaient influer un instant sur les dispositions invariables d'amitié et de confiance dans son intimité avec V. M. I., il serait lui-même dans le cas d'en transmettre ses plaintes à son auguste allié, si les services éminents rendus par le maréchal ne lui imposaient de s'en abstenir; qu'au surplus le nouveau plan mutuellement agréé, et en vertu duquel le maréchal allait passer en Suisse, mettrait fin à tout inconvénient de ce genre par la suite, et qu'enfin l'empereur se réservait d'écrire directement sur cet objet à V. M. I., ayant à répondre d'ailleurs à une lettre de votre part, Sire, reçue il y a quelque temps, et qui contenait des griefs semblables de la part du maréchal.[1])

En même temps Razoumowski répondit (le 8 septembre) à la lettre très forte de Souworow ce qui suit: „Je vous avais écrit, que peut-être

---

[1]) Miliutin, III. p. 468—469.

je ne me conformerais pas exactement aux instructions que j'avais reçues au sujet des communications à faire à l'empereur, vu l'intention de V. A. d'entreprendre la marche en Suisse. Cependant en réfléchissant que le devoir du service ne me permît pas d'agir de cette manière, j'ai demandé une audience, où j'ai fait part à l'empereur François de la volonté de notre Souverain. On a depuis expédié un courrier à St.-Pétersbourg. J'espère que vous me rendrez justice et que vous serez persuadé, que je n'oublie jamais la gloire de nos armées et l'estime profonde que je voue à leur chef."

En attendant trois autres rescrits furent expédiés de St.-Pétersbourg à Razoumowski. Nous lisons dans le premier de ces documents (du 23 août) ce qui suit:

„En lisant vos dépêches envoyées par le chasseur Sokolowitch, j'y ai été choqué de la manière dont vous appelez mes aides de camp simplement officiers, quoique vous auriez pu sans déroger à votre morgue naturelle appeler ces messieurs par le grade et le titre que j'ai bien voulu leur accorder." 1)

Dans un autre rescrit (du 25 août) Paul parla du refus de l'Autriche à prendre part au congrès qu'il avait proposé. L'empereur insista sur son droit de s'intéresser à l'avenir de ses alliés et au sort des puissances, aux dépens desquelles l'Autriche exigeait des compensations pour les frais de la guerre. „Exigez", est-il dit dans ce rescrit, „que Thugut, pour faire preuve de son honnêteté et de sa sincérité, s'explique nettement au sujet des compensations que la cour de Vienne croit devoir demander en cas de pacification générale. Je saurai par-là ce qu'il me reste à faire: si je dois continuer la guerre contre la France, ou si je dois protester en mon nom et en celui de l'Europe contre les prétentions démesurées de l'Autriche, qui désire s'agrandir aux dépens des états plus faibles."

Heureusement le troisième rescrit (du 7 septembre) paralysa en quelque sorte la mauvaise impression que les deux autres documents avaient dû faire sur le comte André. Nous y lisons:

---

1) Archives du prince Razoumowski.

„J'ai reçu par le chasseur Albrecht votre rapport très secret du 18 août, et je suis parfaitement content de son contenu. Mais dans ce moment il est indispensable pour mon honneur, pour la gloire de mes armes et le bonheur de l'Europe entière, que je sois exactement informé de toutes les démarches de la cour de Vienne, afin que je puisse prendre mes mesures d'avance et me mettre dans l'attitude qui me convient. En proposant le congrès pour l'arrangement préalable, avant la paix, du sort des puissances intéressées dans la guerre actuelle, je n'avais en vue que le bien et l'accord général. Mais la cour de Vienne veut s'entendre sans congrès; j'y consens, pourvu que j'atteigne mon but. M'étant déjà expliqué maintes fois sur mes vues désintéressées et en même temps sur l'admission des dédommagements à accorder aux puissances, qui soutiennent la lutte pénible contre la France, dans l'intention de la terrasser, il est juste que je désire savoir maintenant, à quoi m'en tenir sur le compte de la maison d'Autriche, et qu'elle me fasse part d'une manière détaillée, claire et précise, des acquisitions qu'elle se propose de faire pour elle-même, et du mode d'indemnisation pour les autres puissances, en nommant les provinces et les villes qu'elle a en vue pour cet objet. Ce moyen tout simple et loyal ne peut que dissiper les soupçons, que de fréquentes répétitions des mots *acquisition* de *dédommagement* font naître dans mon esprit, entièrement tourné au rétablissement de l'ordre social et du repos en Europe. Je trouve que dans les circonstances présentes votre absence de Vienne pourrait être préjudiciable aux affaires, car c'est justement le moment, où l'on ne saurait trop surveiller les moindres démarches de la cour de Vienne et en être instruit à temps. Réunissez-vous avec le prince Italisky et tâchez chacun de son côté, par votre zèle et vos lumières, contribuer à la réussite de la grande œuvre méritoire, et en cas qu'il vienne à manquer par le manque d'ensemble, par la jalousie ou par la mauvaise foi, alors faites en sorte qu'au lieu d'avoir à me reprocher quelque négligence, je ne puisse avoir d'autre regret, que celui d'avoir eu affaire aux hommes ingrats et aux âmes guidées par l'intérêt."

On voit par-là qu'on envisageait à St.-Pétersbourg la conduite de Razoumowski avec plus d'indulgence. Rostoptchin lui écrivit le 7 septembre:

„Étant indisposé et ayant passé une nuit blanche en voiture, revenant de Pétersbourg, je ne pourrai écrire au long à V. E., mais elle verra par le rescrit de l'Empereur, que l'explication a dissipé les soupçons que l'on avait formés. Instruisez bien l'Empereur; personne ne le pourra mieux que vous, et personne n'a plus de moyens de servir son Maître et son pays."

Razoumowski répondit à Rostoptchin le 28 septembre:

„Le rescrit en date du 7 septembre que S. M. a daigné m'adresser, m'impose de nouveaux soins rélativement au service de notre auguste Maître. J'y consacrerai avec ardeur tout ce que le zèle le plus profond et le dévouement le plus vigilant peuvent me donner de moyens. Je m'efforcerai de mériter la confiance et l'approbation souveraines, et c'est avec une satisfaction ainsi motivée que je sacrifie à une tâche aussi importante, la sollicitude de mes affaires domestiques, que je me proposai de surveiller d'un coup d'œil rapide, si j'avais eu le bonheur d'être appelé aux pieds de mon Maître, car elles en ont un grand besoin et depuis longtemps. Je conviens franchement, m-r le comte, qu'elles sont considérablement dérangées. J'ai pris la liberté de le représenter avec la même franchise à S. M. I., il y a environ 18 mois. Je me borne à le répéter. Quand on a le bonheur de vivre sous les lois d'un souverain comme le nôtre, on a rien à appréhender, quand on n'a rien à se reprocher."

Cependant les bonnes dispositions de Paul relativement à la cour de Vienne et au comte Razoumowski n'avaient été que passagères. Il s'ensuivit de nouvelles contestations entre les deux cours impériales. La manière d'agir de Thugut, dont Razoumowski ne pouvait pas se dispenser d'informer l'empereur Paul, excita de nouveau l'indignation de ce dernier. Ce qui exaspérait surtout le cabinet de St.-Pétersbourg, c'était la manie du ministre à donner des réponses évasives et de traiter toutes les affaires d'une façon dilatoire. L'empereur ayant exigé que l'armée autrichienne, qui se trouvait sous le commandement de son beau-frère, le prince de Württemberg, fût réunie aux troupes russes, la cour de Vienne répondit, qu'elle consentirait volontiers à remplir le désir de Paul; mais en même temps elle exigeait, que les troupes du prince de Württemberg ne sortissent jamais de ce duché. En outre

le cabinet de Vienne se refusait à accéder au traité d'alliance que la Russie avait conclu avec la Turquie. Les plus fortes contestations entre les cours impériales eurent lieu par rapport aux opérations militaires en Suisse. Le gouvernement autrichien avait songé depuis longtemps à y remplacer ses troupes par des troupes russes. Ce fut dans ce but que l'archiduc Charles exprima le désir, que le général Rimski-Korsakow hâtât sa marche vers la Suisse. Korsakow avait traversé rapidement l'Allemagne, où on lui avait fait partout un accueil très favorable. À peine Korsakow était-il entré en Suisse, que l'archiduc lui fit part de son intention de se retirer au delà du Rhin, en abandonnant la défense de la république helvétique aux troupes russes. Korsakow répondit, que cette démarche ne se conformait pas aux stipulations du traité d'alliance; il fit remarquer, que les troupes russes ne sauraient pas suffire même pour une action défensive et qu'on pouvait moins encore songer à une attaque sans le concours des Autrichiens. L'archiduc, insistant sur son projet, fit valoir des instructions qu'il avait reçues de Vienne. Les relations entre les deux généraux s'envenimèrent de plus en plus. L'archiduc déclara enfin, qu'il quitterait la Suisse, en abandonnant Korsakow à son sort. Korsakow occupant une position fortifiée près de Zürich, Razoumowski écrivit à l'empereur le 25 août:

„La position du général Korsakow est réputée inexpugnable et lui donne l'avantage d'être dans la plus grande proximité de la jonction successive du restant de ses troupes. Par ce moyen le remplacement s'effectue déjà et de la manière la plus convenable, pour faire face à toute entreprise de l'ennemi."

En même temps la cour de Vienne se plaignait amèrement de l'entêtement du général russe, et l'empereur Paul, se fiant aux assertions de Thugut et de Razoumowski, prescrivit à Rimski-Korsakow de ne plus s'opposer à la retraite des troupes autrichiennes. A St.-Pétersbourg on était persuadé, que cette retraite ne s'accomplirait que lentement.

Aussitôt que les lettres de Korsakow et celles du comte Tolstoi, qui se trouvait auprès de l'archiduc Charles, eurent mis l'empereur au courant de ce qui se passait, il soumit Korsakow au commandement de Souworow, en enjoignant à ce dernier de s'occuper exclusivement

de la Suisse. En même temps Paul exigea tant par l'intermédiaire de Cobenzl que par celui du comte Razoumowski, que la cour de Vienne s'expliquât nettement sur la manière d'agir de l'archiduc Charles. Paul écrivit:

„Persuadé que l'intimité, une entière confiance et un concert unanime établis entre moi, S. M. l'empereur des Romains et S. M. britannique, sont les seuls moyens qui peuvent nous faire parvenir au but désiré de sauver l'Europe, en détruisant le gouvernement actuel de la France, j'ai pris le parti de suivre dorénavant une marche vis-à-vis la cour de Vienne, qui, en me procurant des renseignements sur ses actions par l'organe de ses propres ministres, raffermira encore davantage les liens qui nous unissent, ou servira de règle à ma conduite ultérieure, qui sera toujours conforme à celle que l'on tiendra vis-à-vis de moi."

C'est ainsi qu'on chargea le comte André de s'adresser immédiatement à Thugut pour savoir, dans quel but l'archiduc Charles avait abandonné la Suisse, sans attendre la formation d'une armée pour le remplacer. Mais avant que Razoumowski eût pu remplir le désir de l'empereur, les suites funestes de la démarche de l'archiduc se firent sentir. Moreau battit près de Zürich le faible détachement du général Korsakow, qui dut se retirer au delà du Rhin en même temps que Souworow franchissait avec son armée les Alpes près du St.-Gothard.

Razoumowski écrivit le 26 septembre:

„C'est avec une profonde consternation qu'on a appris ici, il y a quatre jours, le désastre éprouvé en Suisse par les corps du lieutenant-général Korsakow et le lieutenant-général Hotze. Les premières nouvelles qui en sont parvenues portaient le caractère de la déroute et de la confusion, où les troupes se sont trouvées.. Successivement on a appris, que sans la malheureuse tournure qu'ont prise les affaires du côté de ces deux généraux, on aurait pu espérer un succès complet d'une attaque qui paraissait devoir être générale."

En écrivant le lendemain à l'empereur Paul, Razoumowski répondit au rescrit du 1er septembre. Il continuait à se fier aux assertions de Thugut et tâchait d'apaiser la colère de Paul, en alléguant que

l'archiduc Charles avait dû quitter la Suisse pour sauver Philippsbourg, et qu'en Suisse il y avait tant de troupes qu'on avait de la peine à leur fournir les vivres nécessaires. Cependant une indignation extrême régnait à St.-Pétersbourg. Rostoptchin écrivit à Worontzow le 23 septembre:

„L'archiduc Charles avec ses alentours déplore maintenant le sort de la Suisse, qui va être livrée aux brigandages et rapines de nos troupes! Voilà le salaire de leur valeur héroique! Malheur à qui croira à la cour de Vienne. Le maréchal Souworow a envoyé les papiers qui prouvent que cet imbécile de Melas, sans le consentement de son chef, avait renvoyé des prisonniers français en France et leur donnait des indices, pour ne pas tomber entre les mains des brigands russes. Voilà ses propres mots. Vous verrez qu'après le départ de nos troupes, ces malheureux autrichiens seront battus en Italie, et tout le fruit de la plus belle campagne sera converti en sacrifices inutiles pour la bonne cause." [1]) „Vous avez dû voir", écrivit Rostoptchin le 15 octobre, „à quel point l'indignation de l'Empereur s'était accrue dans l'intervalle de quinze jours. Il reçut du comte Razoumowski une réponse aux questions qu'il avait été chargé de faire au baron de Thugut, qui a esquivé pour la seconde fois de s'expliquer... L'Empereur voyant que la cour de Vienne faisait la guerre pour ses projets et pas pour la bonne cause, et indigné de sa perfidie, se décida à la démarche dont vous serez instruit. Il y a deux arguments, contre lesquels il n'y a rien à repliquer, c'est: que ne pouvant vaincre la France, à quoi bon agrandir l'Autriche? Deux gens de bien peuvent-ils avoir le même but qu'un gueux? Qui oserait après la conduite récente de la cour de Vienne prendre sur soi la responsabilité des évènements?" [2])

Cette même indignation s'exprima dans deux rescrits que l'empereur adressa de Gatchina à Razoumowski le 16 septembre. Nous y lisons:

„Venant d'apprendre par les rapports du maréchal prince Italisky que le général de cavalerie Melas a osé écrire à des prisonniers de

---

1) Archives du prince Worontzow, VIII. 240—241.

2) Ibid. 252—256.

guerre français, relâchés sur parole à l'insu du maréchal, son chef direct, et leur conseiller de ne pas prendre, pour retourner chez eux, la route de Gênes, afin d'éviter la rapine des troupes russes et les avanies qu'elles pourraient leur faire — nous vous chargeons de demander au cabinet de Vienne raison de cette insolence du sieur Melas et de son indiscipline."

Le deuxième rescrit fit prévoir une rupture avec l'Autriche. Il y était dit:

„Après avoir demandé une audience à S. M. l'empereur des Romains vous lui rapporterez de ma part, qu'ayant eu dans plusieurs occasions des preuves convaincantes du peu de fidélité dans l'exécution des plans arrêtés entre nous, des entraves que l'on a mis dans les opérations de l'armée de S. A. I. l'archiduc Charles, sa retraite précipitée sur le Rhin, des vues de conquêtes étendues, qui se manifestaient à chaque nouvelle victoire et qui, au lieu d'encourager les esprits, les remplissaient de nouvelles frayeurs, du sens des proclamations des généraux autrichiens absolument contraires à mes intentions et à celles de mon intime allié,[1]) animé des mêmes sentiments pour le bien-être général et le rétablissement de l'ordre en Europe, du manque d'égards pour mes troupes et surtout pour le vénérable héros qui les commande, sans cesse contrarié par des ministres-généraux et par des généraux-ministres, et dont la nouvelle gloire rejaillit sur les généraux autrichiens; toutes ces raisons, sans altérer le moins du monde mon zèle pour la bonne cause et le désir que j'ai de la voir triompher de son ennemi, n'ambitionnant pour tout salaire que le repos de l'Europe et la satisfaction d'avoir été utile à mes alliés, m'ont fait prendre la résolution de faire agir mes armées, réunies en Suisse sous le prince maréchal Italisky, indépendamment de celles de S. M. l'empereur des Romains, et de faire même de grands efforts pour réussir dans le noble projet, que j'ai embrassé avec ardeur, dans la ferme persuasion que je serai soutenu et secondé par tous ceux qui sont intéressés à leur propre conservation. Que l'empereur des Romains puisse triompher seul de ses ennemis, ou qu'il revienne à l'idée si naturelle, et dont la

1) L'Angleterre.

vérité a été constatée par une expérience de huit ans, que pour exterminer l'ennemi, qui a été aux portes de Vienne, il faut de l'unanimité, de la loyauté et surtout de la franchise avec ses alliés."

Ce rescrit jeta Thugut et Razoumowski dans une perplexité extrême. Il était clair que l'empereur Paul avait perdu toute patience. Cependant Thugut espérait, que le voyage de l'archiduc-palatin contribuerait à rendre les relations entre les cours impériales plus agréables. L'archiduc, qui devait épouser la fille de Paul, fut accompagné d'une brillante suite. Nous trouvons au nombre des personnes, qui l'accompagnaient, le comte Dietrichstein, un des plus chauds partisans de Thugut.

En attendant, le comte André ayant sollicité une audience fit son rapport au sujet de cet entretien avec l'empereur François. Il écrivit le 30 septembre:

„Je me suis acquitté, avant-hier dans une audience particulière, des ordres que V. M. I. a jugé à propos de me prescrire en date du 16 septembre de Gatchina. Il me serait impossible de rapporter ici dans toute son étendue l'entretien détaillé, dont le monarque a bien voulu m'honorer. Je croirai remplir ma tâche en exprimant la profonde sensibilité que S. M. m'a témoignée d'apercevoir du mécontentement dans son allié le plus intime et le plus cher, tandis qu'elle se sentait pénétrée d'admiration pour les nobles efforts de V. M. I. en faveur de la cause commune. S. M. m'a parue vraiment affectée de l'opinion qu'il pouvait y avoir des malintentionnés, qui cherchent à entraver la marche des affaires entre les deux plus grandes puissances de l'Europe, dont l'union ne saurait faillir d'amener à la plus heureuse fin les entreprises glorieuses qui occupent leur sollicitude. Elle m'a enjoint expressément de représenter, que des circonstances aussi douloureuses pour sa sensibilité n'altèreraient pas ses sentiments envers un allié, dont la loyauté et le caractère respectable seront les seuls guides de sa conduite envers V. M. I., et que ce monarque se plait dans la conjecture actuelle à en donner une preuve nouvelle en consacrant tous les moyens pour le redressement des affaires en Suisse et en persévérant a y prêter toute son assistance à la valeur inappréciable de vos armes et au génie, qui en a la direction suprême. Je me suis empressé

d'exécuter les ordres de V. M. I. auprès du ministère touchant ce que le général Melas est accusé d'avoir écrit à des prisonniers de guerre français. L'explication qu'on m'a donnée à ce sujet porte que le général Melas a effectivement relâché des généraux français en échange du général autrichien Lusignan, mais on n'a aucune connaissance de la lettre, dont on reconnaît que la teneur mériterait les plus sévères reprimandes. On souhaiterait même que S. M. l'empereur des Romains pût en être convaincu, pour qu'il se voie autorisé à faire éprouver au général tout le poids de sa désapprobation."

Depuis le mois de juillet la situation du comte André avait subi un changement défavorable. On avait confié toute la correspondance relative aux affaires de l'armée à Kolytchew, qui apparemment s'était opposé au rôle passif qu'on lui avait fait jouer jusque-là. Le principal protecteur du comte André, le prince Bezborodko, mourut. Le comte Kotchoubey, qui avait autrefois défendu le comte André contre les attaques auxquelles il avait été exposé, changea d'avis sur l'ambassadeur. Rostoptchin, qui jouissait alors de la confiance illimitée de Paul, comptait parmi les adversaires de Razoumowski.

Vers ce temps-là Rostoptchin et Kotchoubey s'adressaient souvent au comte Worontzow, diplomate russe à Londres, pour avoir des conseils et pour lui confier les secrets de la politique. Ils se plaignaient dans leurs lettres du manque de système dans la manière d'agir de Paul, qui impressionable et vacillant, changeait souvent d'avis et enfantait parfois des projets fantastiques et dérisoires. Worontzow, auquel on proposa alors d'occuper le poste de chancelier, mais qui, désirant rester en Angleterre, se refusa de retourner en Russie, était du nombre des admirateurs de Souworow et par conséquent très mécontent de l'Autriche et de Razoumowski. Autrefois il avait apprécié les talents du comte André. Maintenant il s'exprimait à son sujet très sévèrement. Il écrivit à son frère, Alexandre Worontzow, le 19 octobre:

„Je ne désire pas que mon fils aille à Vienne, parce que le ton de cette ville n'est pas ce qu'il était, et notre ambassadeur est un homme perdu de mœurs et sans principes. Michel n'a rien à apprendre à Vienne, où le souverain est un idiot qui se tient invisible, tandis que Thugut, aussi et même plus invisible que son maître, fait tout en

dépit des grands, qui ne s'occupent qu'à bien manger. Les femmes à Vienne ont plus d'esprit que les hommes et sont fort galantes; mais le ton de toutes les conversations viennoises à présent est tout à fait futile. On ne parle que de petits théâtres de société et surtout de mangeaille. Chacun raconte le menu du dîner où il s'est trouvé; en un mot, on dirait que Vienne n'est habitée que par des cuisiniers et des comédiens. C'est au moins ce que me disent ceux qui y ont été. D'ailleurs Michel ne pourrait être décemment à Vienne que sous les auspices de l'ambassadeur de son souverain, et malheureusement cet ambassadeur, avec de très grands talents, est l'homme le plus corrompu du monde. Marié avec une femme aimable et qui lui est attachée, il la rend malheureuse. Il est sans cesse occupé à séduire les femmes des autres (ce qui n'est pas difficile dans ce pays-là), et il ne se donne toutes ces peines que pour s'en vanter après. Il est en outre endetté au delà de ce qu'il peut payer et continue malgré cela à vivre aux dépens de ses créanciers, dans un luxe et une profusion extravagante. En un mot, il a toutes les mœurs des grands seigneurs français, qui étaient connus sous le nom d'aimables roués." [1])

Il faut avouer que cette critique foudroyante n'était pas dénuée de fondement. Nous lisons dans une autre lettre de Worontzow à Kotchoubey (du 10 octobre):

„Vous avez raison de vous récrier sur le comte Razoumowski dans une de vos précédentes lettres. Je n'ai jamais été content de sa manière de faire, et je ne doute pas que tôt ou tard il ne perde sa place." [2]) *)

1) Archives du prince Worontzow, X. p. 62—63.
2) Ibid. XVIII. p. 224.

*) Worontzow écrivit à Panin le 2/13 mars 1798: „Le comte Razoumowski, qui m'écrivait régulièrement et avec confiance, ne m'écrit plus rien depuis les infâmes négociations de Léoben et de Campo-Formio. Est-ce honte pour la cour, où il réside, est-ce retenue et crainte de se compromettre envers elle, en dévoilant sa conduite infâme? Je ne sais à quoi l'attribuer. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que la cour de Vienne s'est déshonorée", etc. Dans la lettre de Worontzow à Panin du 12/23 novembre

Naturellement Kolytchew était du nombre des ennemis jurés de Razoumowski. Il écrivit à Rostoptchin le 27 septembre:

„Je suis en vérité très patient, m'étant voué au service de notre auguste Maître et, n'ayant aucun reproche à me faire, je fais fond sur la justice et la bonté de S. M. l'Empereur. Mais qu'il me soit permis de faire observer les intrigues du comte de Razoumowski. Ces intrigues existent. Il fait l'impossible pour remuer la cour et le ministère d'ici, presque malgré eux, pour rester seul, car dans bien des moments tous ses protecteurs sont las de ses prières et sentent même tous les inconvénients qu'il y a de faire de nouvelles démarches en sa faveur. Mais, quoiqu'il en soit, l'archiduc, et le prince Ferdinand surtout, sont chargés de les faire. Le baron de Thugut doit tâcher de conserver un homme qui lui est dévoué entièrement, qui ne peut plus se détacher, ne travaillant presque que sous sa dictée. Car s'il s'émancipe et qu'on le sache ici, il est perdu. Le baron essaie donc de faire une dernière tentative, tout en doutant du succès. D'après cela j'espère que V. E. ne m'abandonnera pas, comme je l'ai été, lorsqu'on me rappela de Berlin…"

1798 nous lisons: „Je ne vous cacherai pas mes sentiments sur le comte Razoumowski que je connais beaucoup. Il a beaucoup d'esprit et de talents politiques, mais il est ambitieux, intrigant et égoïste à l'excès et n'ayant rien de respectable dans ses mœurs. Il n'imposera jamais aux Thugut et aux Cobenzl, et il faut avoir à Vienne un homme comme vous êtes, sans quoi l'Autriche se jouera de nous comme elle l'a fait jusqu'à présent." En outre Worontzow se plaignait que Razoumowski ne lui écrivit „que pour faire venir des fracs et des boutons d'acier". V. mon édition „Matériaux pour servir à la biographie du comte Panin". II. p. 497—498. III. p. 638, 647. Ayant appris la nomination de Kolytchew, Worontzow écrivit le 11/22 mars: „Je ne suis pas étonné du remplacement de Razoumowski; il est trop ami des Thugut et des Cobenzl." Ibid. IV. p. 280. Panin écrivit à Worontzow le 19/30 avril 1799: „Il me paraît impossible que Razoumowski et Kolytchew se soutiennent longtemps; le premier à cause de son indolence et de sa soumission aveugle aux volontés de Thugut." Ibid. IV. p. 296. Panin se plaignait dans ses lettres à Paul de ce que Razoumowski ne le tenait pas au courant de ce qui se passait à Vienne. Ibid. III. p. 215, 433, 521. B.

On savait très bien à St.-Pétersbourg, que l'archiduc-palatin était accompagné des partisans de Thugut. Rostoptchin en parla dans une lettre à Worontzow en faisant mention du duc Ferdinand de Württemberg et du comte Dietrichstein:

„Ce dernier", écrivit-il, „est chargé de surveiller, de travailler, de souffler, etc. Le baron trouve que Cobenzl mollit en manque d'énergie, et je ne serais pas surpris que Dietrichstein, pour avoir sa place, ne parvienne à la lui ôter... Ce qui me fait plaisir, c'est que le baron m'honore de sa haine et qu'il est question parmi les notes innocentes données au comte de Dietrichstein de m'éloigner." [1]) „L'archiduc est ici", écrivit Rostoptchin le 9 octobre. „Ce superbe prince Ferdinand de Württemberg, pour 60 000 florins que le baron lui a donnés, est venu, chargé de ses iniquités. Le grand faiseur c'est Dietrichstein, polisson de première classe. Il dirige toute la machine. On est mécontent de Cobenzl, et Dietrichstein veut sa place. Les propositions sur lesquelles ils ont le plus compté, pour ramener notre empereur à la bonne opinion sur la cour de Vienne sont: 1° l'échange de la Bavière contre les Pays-Bas; 2° ériger en souveraineté le Piémont pour l'archiduc Antoine, fils de l'empereur, et demander pour lui en mariage la grande-duchesse Anne, qui n'a que 4 ans; 3° ériger en principauté les trois légations pour l'archiduc Joseph; 4° une alliance contre le roi de Prusse, et pour le contenir, mettre deux armées d'observation: l'une russe — sur nos frontières en Pologne, l'autre autrichienne — sur la frontière de Bohème; 5° démontrer l'impossibilité de pénétrer en France. Dietrichstein était chargé d'arranger le tout. Le prince Ferdinand devait disposer son auguste sœur [2]) à appuyer toutes les absurdités du baron, dont le but est de gagner le temps. Mais à l'arrivée de l'archiduc à Gatchina, Dietrichstein a appris qu'il n'y avait pas de logement pour lui, et fut obligé de retourner furieux à St.-Pétersbourg, rejetant la faute sur Cobenzl." [3])

---

1) Archives du prince Worontzow, VIII. p. 242.

2) Maria Feodorowna.

3) Archives du prince Worontzow, VIII. p. 247—248.

Le prince de Württemberg avait un appui solide dans sa sœur l'impératrice Maria-Feodorowna, qui tremblant à l'idée d'une rupture avec l'Autriche, blâmait les vues de Rostoptchin et de Worontzow en faveur de l'Angleterre. Cependant Dietrichstein n'eut pas de succès, et Rostoptchin craignait même, qu'une rupture avec l'Autriche ne fît échouer le projet de mariage de la grande-duchesse Alexandrine. Cobenzl et Dietrichstein, ignorant la résolution de Paul de rompre avec l'Autriche, tâchaient de traîner en longueur les négociations au sujet du mariage, espérant que Paul afin de pouvoir marier sa fille accorderait à l'Autriche des conditions plus avantageuses. Rostoptchin écrivit à Worontzow: „Jugez comme il serait malheureux pour cette princesse à 16 ans, de se voir exposée pour la seconde fois à manquer son établissement.“ 1) *)

Cependant le mariage eut lieu, mais l'Autriche n'y gagna rien, Paul I se refusant catégoriquement à maintenir l'alliance avec la cour de Vienne.**)

En attendant, Kolytchew tâchait d'améliorer sa position officielle à Vienne. Sachant qu'on allait rappeler Razoumowski, il écrivit à Rostoptchin:

„J'ignore quelle difficulté les intrigants feront pour ma légitimation, puisque mes lettres de créance n'existent pas ... Car il faut en avoir une ici pour la chancellerie de l'Empire, dont on remet une copie au prince Colloredo, et une autre, dont la copie est remise au baron de Thugut; ainsi le dernier peut me contester l'irrégularité de

1) Archives du prince Worontzow, VIII. p. 254.

*) Cette dernière remarque se rapporte au mariage manqué de la grande-duchesse avec le roi de Suède en 1796. V. ma monographie: „Gustave IV et Catherine II en 1796“ (en russe) dans le journal „Wjestnik Jewropy“, 1890 août, septembre, octobre et novembre. B.

**) V. les détails au sujet de la triste situation des Autrichiens à St.-Pétersbourg et du mauvais traitement qu'ils essuyaient de la part de Paul I dans les lettres de Cobenzl. Vertrauliche Briefe Thuguts. p. 201 etc. B.

ma légitimation. Enfin je verrai ce qui en sera. En attendant m-r de Thugut, à ce qu'on prétend, dit, qu'il ne savait pas le projet de Razoumowski, tandis que ce dernier cherche à me persuader, qu'il avait effectivement désiré se rendre en Russie, mais qu'il ne savait pas quand il partirait. Selon toutes les apparences le baron et lui veulent encore tenter, et espèrent beaucoup de succès de la négociation de Dietrichstein et C-ie. Si elle va bien et le comte Razoumowski veut partir, alors il ira à St.-Pétersbourg pour les renforcer." „Les difficultés que j'avais prévues", écrivit Kolytchew le 14 octobre, „pour la reconnaissance formelle du titre d'ambassadeur, existent. On exige des lettres de créance. Les avis de tous les ministres du conseil de conférence et nommément du prince Colloredo (qui paraît porté pour moi et qui surtout désire l'éloignement du comte Razoumowski), est qu'il fallait, par ménagement de notre cour, pour tout ce qu'on lui doit et pour tout ce qu'on lui devra encore, reconnaître mon titre d'ambassadeur tout de suite et prier S. M. l'Empereur notre maître de rectifier le manque de formes, en envoyant des lettres de créance. Mais le baron de Thugut dit qu'il fallait attendre, et ne me reconnaîtra dans cette qualité qu'après leur arrivée, selon l'usage. Il n'est pas difficile de prévoir la raison de cette décision; en me faisant tout plein de politesses il veut tenter encore à garder m-r de Razoumowski. Il espère que Dietrichstein réussira en cela, et que je serai rappelé d'ici. Voici la vérité. Car il paraît, que m-r de Razoumowski, sous différents prétextes traînera son départ tant qu'il pourra, ses affaires domestiques, une maladie de commande, etc. N'étant pas rappelé, il ne me rendra l'archive que le plus tard possible, ou ne me le rendra pas du tout sans ordre positif. Pour ne pas compromettre la dignité de ma cour, je n'ai pas insisté davantage sur la reconnaissance, d'autant plus qu'en parlant strictement, c'est contre la règle. Pour ne pas faire d'esclandre, je tâcherai par de bonnes paroles à persuader peu à peu m-r de Razoumowski de me rendre l'archive. Mais je doute de réussir, s'il n'a pas l'ordre positif et clair de me le remettre, parce qu'il veut traîner son départ dans l'espérance de ne pas le faire et d'en être dispensé. La famille Thun intrigue de son côté, et il y a des estafettes et des courriers partis. Telle est la situation singulière et délicate, dans

laquelle je me trouve. Je supplie V. E. de lever toutes ces difficultés, tant pour moi que pour la dignité de notre auguste cour. La chose est déjà publique à Vienne. D'ailleurs n'ayant aucune connaissance des ordres, que m-r de Razoumowski a reçus depuis mon arrivée, et encore moins de ses rapports, il serait difficile à moi de bien suivre les affaires... Je saurai davantage par la suite du temps, quand le baron de Thugut et le ministère verront, que je suis seul chargé de la besogne et que m-r de Razoumowski est hors d'activité."

Chapitre XVII.

Disgrâce. — Séjour à Batourin (1800). Mort de Paul I (1801).

Le 25 septembre l'empereur Paul envoya à Razoumowski un rescrit, en vertu duquel il accordait à l'ambassadeur un congé de six mois pour pouvoir aller en Russie. Pendant son absence Kolytchew dut s'occuper de toutes les affaires de la légation à Vienne. Le comte André, n'ayant pas envie de quitter Vienne, répondit à Rostoptchin, que les préparatifs pour son voyage dureraient quelques semaines; il ajouta, qu'il espérait pendant son séjour à St.-Pétersbourg gagner la bienveillance de Rostoptchin.

Razoumowski continuait à négocier avec Thugut, à solliciter des audiences chez l'empereur et à expédier ses rapports à l'empereur Paul. Il écrivit à ce dernier le 16 octobre:

„Je remplirai succinctement le devoir que m'inspire ma position, en présentant à V. M. les conjectures que je crois pouvoir former sur l'opinion actuelle du cabinet de Vienne, d'après le long usage que j'ai acquis d'en observer le principal, ou pour mieux dire l'unique mobile. La consternation est grande et profonde dans l'esprit du baron de Thugut, à la suite des évènements malheureux de la Suisse, quelque soin qu'il prenne de le cacher conformément à son caractère. Cette consternation m'est constatée par les propos qui lui ont échappé, lorsque j'ai parlé du voyage que V. M. I. m'a permis d'entreprendre. Il m'a dit alors, dans la plus intense confidence, qu'il me mettrait à même de développer aux yeux de V. M. I. ses vues et ses plans, et que la sanction, Sire, que vous daignerez y accorder, fixerait d'une manière

solide le concours unanime des grandes puissances pour la campagne prochaine. Sous ce même point de vue il s'est montré disposé à une plus grande franchise vis-à-vis de l'Angleterre, et sans doute qu'un concert intime des deux cours impériales serait l'unique moyen de faire triompher la cause sainte et juste, que la magnanimité de V. M. a entreprise. Cet aperçu, auquel je m'appliquerai de donner plus d'extension, m'a fait juger convenable de ne point presser mon départ, dont je calculerai néanmoins l'époque d'après les circonstances et les ordres, que dans l'intervalle pourraient me parvenir de V. M. I. Il est des personnes ici qui soupçonnent, qu'il existe quelques ouvertures de la part des Français, et mylord Minto[1]) me paraît porté d'y ajouter foi. C'est par le canal de l'Espagne qu'on en forme la supposition, comme le plus naturel et celui, dont le Directoire a toujours fait usage pendant la dernière guerre et au moment du renouvellement de la guerre actuelle. Il est assez dans le caractère de m-r de Thugut de prêter l'oreille à pareille ouverture, mais je crois pouvoir garantir à V. M. qu'il n'est point dans son plan de s'y abandonner sincèrement, et j'ose me référer à cet égard, à ce que j'ai eu l'honneur de lui soumettre dans mon rapport très secret du 25 août." „J'ai à plusieurs reprises représenté", écrivit Razoumowski le 20 octobre, „après le funeste évènement arrivé à l'armée du général Korsakow, au ministère d'ici, qu'on ne saurait disconvenir que ce malheur tient à la retraite de l'archiduc Charles... On est convenu cependant que l'archiduc n'avait point exécuté les ordres donnés."

Kolytchew à son tour continuait dans ses lettres à Rostoptchin à se plaindre de son rival. „Razoumowski", écrivit-il, „affirme qu'il partira dans ces jours; cependant il attend des nouvelles de St.-Pétersbourg, espérant toujours que grâce à la protection de l'archiduc-palatin Joseph et à l'intermédiaire du comte Dietrichstein il pourra garder son poste ici. Toute la cour ainsi que Razoumowski parle de Souworow d'une façon injurieuse. On inculpe des fautes au prince-maréchal, on cherche à le noircir, on dit qu'il a perdu l'esprit, qu'il est en démence, qu'il boit, etc. etc."

---

1) Diplomate anglais.

Ayant reçu de nouveaux ordres de St.-Pétersbourg Kolytchew exigea que Razoumowski lui remît les archives de la légation. Le comte André lui donna une réponse hautaine et dédaigneuse et lui fit remarquer, en remplissant enfin son désir, qu'il était impossible de fixer le jour de son départ. Razoumowski écrivit à l'empereur le 24 octobre:

„Ces jours derniers m-r le conseiller privé Kolytchew m'ayant fait connaître par un billet, qu'en conséquence d'ordres qu'il venait de recevoir en date du 7 octobre, il avait besoin pour en effectuer l'exécution, que je lui communique ma correspondance et les renseignements qui pourraient lui être nécessaires. Quoique je n'eusse point, Sire, d'ordres analogues à cette demande et que les derniers que V. M. I. a daigné m'adresser en date du 25 septembre, en m'accordant mon congé de six mois, ne suspendent mes fonctions qu'à l'époque de mon départ, je me suis empressé néanmoins d'acquiescer au désir de mon collègue, et me ferai un devoir rigoureux de mettre à sa portée toutes les notions qui pourraient être requises à l'avantage du service de V. M., jusqu'à l'époque de mon départ, retardé par des arrangements domestiques et des circonstances de famille, particulièrement par la grave maladie de ma belle-mère, dont les jours sont en grand danger....*) J'éprouve depuis quelque temps de la part du ministère une réserve marquée. Le mystère, dont il s'enveloppe, cache de l'humeur et du mécontentement. Je ne saurais m'empêcher de présumer, qu'il n'est pas éloigné d'amener un armistice de longue durée, si toutefois l'ennemi souscrit à l'étendre sur toutes les parties du théâtre de la guerre, et la prochaine arrivée de l'archiduc Charles, dont on parle en secret, en serait un présage assez plausible."

---

*) La comtesse Thun, née comtesse Uhlfeldt, mourut le 8 mai 1800. La comtesse Razoumowski eut le malheur de perdre son père dans la même année déjà si triste pour elle par l'absence de son mari. Le comte Thun mourut le 23 août 1800, et bientôt après mourut aussi sa fille, lady Caroline Gilford, une des sœurs d'Elisabeth; la comtesse même après tant de pertes douloureuses tomba malade et ne put plus recouvrir sa bonne santé pour le reste de sa vie. B.

Vers ce temps-là on s'attendait à l'arrivée de la reine de Naples, Caroline. Kolytchew, informé des relations intimes, qui avaient existé autrefois entre la reine et le comte André, et craignant des intrigues de la reine en faveur de l'ambassadeur, se hâta d'exiger, qu'on lui envoyât sans délai ses lettres de créance. Il écrivit le 24 octobre à Rostoptchin:

„Il est inutile d'expliquer à V. E., combien il serait nécessaire que j'eusse tout de suite mes lettres de créance en forme, et combien elles me seront utiles pour l'arrivée de la reine de Naples ici. Car dans le cas contraire, ce serait donner gain de cause au baron de Thugut et à tous ces adhérents.... J'ignore le parti que le comte de Razoumowski prendra. Le courrier autrichien, qui a apporté les lettres du 7 octobre et qui est arrivé hier, lui en a apporté plusieurs. Il a eu de longs pourparlers avec m-r de Thugut, et il a été voir dimanche l'empereur. Il attendait l'arrivée du courrier pour prendre une résolution. Mais à présent on dit, qu'il en attend encore un autre....“

Le comte Dietrichstein retourna à Vienne avec sa jeune épouse. Il était très mécontent de son séjour à St.-Pétersbourg, et les nouvelles qu'il portait n'étaient pas consolantes pour le comte André. Kolytchew écrivit le 1er novembre à Rostoptchin:

„Le baron de Thugut et le comte de Razoumowski sont complètement décontenancés; ils voient que toutes leurs intrigues et machinations échouent. Si Razoumowski part d'ici, il suppléera tant qu'il pourra au manque de Dietrichstein, et s'il ose, il plaidera en Russie la cause du baron. Soyez-en persuadé.“

„Je suis très fâché en vérité de tout ce qui arrive au comte de Razoumowski“, écrivit Kolytchew le 11 novembre. „Il a annoncé son départ pour jeudi, et à présent il dit qu'il ne partira que dimanche. Il a cependant reçu de l'argent d'un banquier.... Je déclare avec la plus grande franchise et ingénuité qu'il est essentiel de fixer le sort de m-r de Razoumowski. Une indécision à son égard est aux dépens de la dignité de notre cour. Il faut finir les intrigues de cet homme; il faut lui ôter l'espoir, au moins pour quelques années, de revenir à Vienne, et à Thugut de le revoir de sitôt; sans cela le sort des affaires sera toujours précaire. M-r de Thugut croit qu'il reviendra et jusque-là ne

changera pas. Le prince Czartoryski[1]) est entré dans ses intrigues; j'ignore ses moyens; mais il est positif qu'il a donné des conseils. C'est véritablement un tripot, un commérage politique qu'on tente encore. C'est peut-être trop franc, trop ingénu de ma part d'oser vous le dire si crûment. Mais c'est la vérité. On espère, on intrigue encore.... Il faut que je ne lutte que contre Thugut, et c'est assez; car sans cela tout sera atténué par m-r de Razoumowski et même détérioré, s'il reste ou revient à Vienne, même sans caractère.... Je n'oserai me fier de longtemps à Klüpfeld et à Magnitzki,[2]) et la chose est naturelle."

Les plaintes de Kolytchew atteignirent leur but. La dépêche de Razoumowski du 16 octobre ayant excité la colère de l'empereur Paul, Rostoptchin fut chargé d'écrire à Razoumowski une lettre très énergique, qui malheureusement n'a pas été conservée. On y ordonna à Razoumowski de quitter Vienne sans délai et de se rendre à Batourin chez son père, où il devait attendre des ordres ultérieurs.[3]) Le comte André répondit à Rostoptchin:

„J'attendrai avec tranquillité que par vos soins cet objet soit en son temps mis en règle. Votre seconde lettre m'enjoignant au nom de S. M. *de quitter Vienne au plutôt et de me rendre chez mon père,*[4]) je n'ai pas différé d'un instant les démarches nécessaires pour m'acquitter de mes devoirs envers cette cour-ci, et dès qu'il seront accomplis, je me mettrai en route, ainsi que j'en soumets le rapport aujourd'hui à notre auguste Maître. Je ne saurais cependant, m-r le comte, refuser à ma sensibilité une observation sur un passage de cette même lettre, dont j'ai été profondément affecté. Il y est dit: „„Votre rapport du 16 octobre a excessivement indisposé l'Empereur contre vous, et il

---

1) Le prince Adam Czartoryski occupait alors une place distinguée dans l'armée autrichienne.

2) Secrétaires de la légation à Vienne.

3) En même temps Razoumowski reçut une autre lettre de Rostoptchin se rapportant à l'ordre de St.-André, dont il n'avait pas encore reçu jusque-là les diamants.

4) Souligné dans l'original.

m'ordonne ... etc."" Je me suis empressé de revoir la minute de ce rapport et V. E. m'obligera particulièrement de me marquer, en quoi son contenu peut m'avoir été aussi défavorable. Elle me marque plus bas dans la même lettre: „„S. M. l'Empereur attribue tous les revers de la campagne et les malheurs qui s'ensuivront à la conduite de la cour de Vienne et vous reproche d'avoir fermé les yeux là-dessus!.."" Mes yeux ont été ouverts, m-r le comte; ils ont pleuré, et mon cœur a saigné de tout ce qui s'est passé, mais ni moi, ni personne ne pouvait prévoir et encore moins empêcher des résultats, dont les causes ne m'ont été connues qu'après leurs funestes effets."

La dernière dépêche que le comte André envoya à Paul, porte la date du 29 novembre. Il remettait à l'empereur les objets qui avaient été trouvés chez le dernier grand-maître de l'ordre de Malte, le baron Hompesch, c. à d. les archives de l'ordre, trois sceaux et des reliques.

Kolytchew écrivit le 1er décembre: „Razoumowski n'est point parti et ne m'a pas remis tous les papiers; il attendait le courrier autrichien. J'ignore, s'il lui a apporté quelque chose. S'il peut, il tâchera de rencontrer l'archiduc[1]) pour le prier de prendre intérêt pour lui. Je lui désire toute sorte de bien, mais je ne désire pas qu'il retourne à Vienne pour le bien des affaires, car s'il y est, tout s'embrouillera davantage, au moins tant que j'y resterai, ou tout autre qui sera chargé d'exécuter les ordres de S. M. l'Empereur. Il me paraît, que le baron et lui ne veulent pas que la cour de Vienne se rapproche de la nôtre. Ils sont outrés contre le généralissime et veulent à toute force l'éloigner de l'Allemagne." Kolytchew ajouta à sa dépêche comme annexe un récit détaillé des bruits, qui couraient à Vienne au sujet des intrigues de Razoumowski, qui désirait miner la position de Kolytchew et de Souworow.

En attendant, Souworow ayant franchi les Alpes, battit les Français près de Kleinthal et se retira vers Lindau. La campagne finissait; on songeait à prendre les quartiers d'hiver. Le feld-maréchal écrivit de Lindau une lettre d'adieu à Razoumowski. Nous y lisons: „Obéissez aux sages projets du monarque, dont l'équité et la justice désirent

---

1) Joseph.

donner à chacun ce qui lui est dû. En suivant les conseils de l'intrigant Thugut vous exposez tant l'Europe que vous-même à des dangers imminents. N'oubliez pas le serment que vous avez prêté à l'empereur."

Cette lettre piqua au vif le comte André. De même il était terrassé par des nouvelles qu'il avait reçues de St.-Pétersbourg. La bataille de Zürich avait amené la résolution de Paul de rompre avec l'Autriche. Etant persuadé que l'Autriche avait causé la défaite de l'armée russe, il déclara à l'empereur François dans une lettre autographe, que dorénavant il ne songerait plus aux intérêts de l'Autriche et qu'il n'agirait plus de concert avec cette puissance, pour ne pas compromettre le bien-être de l'Europe. A St.-Pétersbourg on accusa Razoumowski de l'insuccès de la guerre et on le combla de reproches. Rostoptchin écrivit à Worontzow:

„L'empereur a pris son parti; il veut rentrer chez lui et voir la tournure que prendront les affaires. On l'a bien guéri de l'envie de jouer le rôle d'un preux et loyal chevalier.... Il est fermement résolu de laisser les cabinets faire la guerre entre eux.... Nous sommes dans les plus grandes angoisses. Aucune nouvelle du prince-maréchal.... Comment pouvait-on engager l'empereur à donner sa confiance à Thugut et lui confier 60 mille hommes de ses troupes et l'honneur de ses armes?... Razoumowski, n'étant pas instruit du mauvais succès de la mission de Dietrichstein, a voulu, malgré l'ordre qui lui enjoignait de remettre la gestion des affaires à Kolytchew, rester à Vienne et prétendait, qu'il ne profiterait de la permission de six mois qui lui était accordée, qu'après avoir arrangé toutes les affaires relatives aux explications avec le baron de Thugut. Vous pouvez bien penser comment l'empereur a pris ceci. On lui a envoyé des lettres de rappel et l'intimation de se rendre chez le maréchal, son père. Je suis bien fâché de ce désagrément pour lui; mais entre nous, jamais on n'a vu un homme d'esprit plus aveuglé et plus éconduit qu'André par ce coquin de Thugut." 1)

L'ordre de partir pour Batourin frappa le comte André comme un coup de foudre. On ne se contentait pas de lui ôter son poste:

---

1) Voir dans les archives du prince Worontzow, VIII. p. 258, 260, 622 les lettres du 23 et du 26 octobre et du 1er novembre.

on l'exilait. A Vienne on considérait le comte André comme un martyr souffrant pour la bonne cause. En outre il n'était pas à même de partir. D'abord il lui manquait de l'argent, comme à l'ordinaire; puis il craignait le froid de l'hiver; enfin sa belle-mère était dangereusement malade, et les médecins l'avaient prévenu qu'elle finirait ses jours avant le printemps. Tout cela excita à Vienne une sympathie générale en faveur du comte Razoumowski, qui, malgré les ordres précis qu'on lui avait envoyés, restait toujours à Vienne, recevant de toute part les expressions de compassion et de sincère amitié. Peut-être le comte André espérait-il toujours que quelque heureux hasard changerait sa situation.

En attendant, Kolytchew, ayant reçu ses lettres de créance qu'il remit à l'empereur dans une audience solennelle, fit communiquer à toute la haute société de Vienne, qu'il y aurait chez lui réception officielle des dignitaires autrichiens. L'affaire fit grande sensation dans la capitale. D'abord l'aristocratie, qui considérait Razoumowski en ami intime et regardait Kolytchew comme ayant usurpé les droits du comte André, ne voulait pas se rendre à l'invitation de Kolytchew et allait protester par son absence contre la nomination de Kolytchew et le rappel de Razoumowski. Cependant on se calma peu à peu, et la réception eut lieu sans démonstration de la part de la noblesse autrichienne. Il n'y eut que le prince Esterhazy et le comte Dietrichstein, amis intimes du comte André, qui refusèrent de venir voir le nouveau diplomate russe, lequel se sentit outragé par cette manifestation.

Razoumowski écrivit à Rostoptchin le 9 décembre, qu'il allait partir après l'audience que lui accorderait l'empereur François. Il ajouta: „Accoutumé à n'écouter que mon zèle et ma soumission aux volontés de S. M. I., je n'ai point calculé le temps qui me serait nécessaire pour mettre ordre à mes affaires et particulièrement pour la consignation de mon archive. Cette tâche, qu'un dérangement de santé m'a contraint de suspendre pendant quelques jours, n'a pu être accomplie que ce matin, et demain je me propose de quitter Vienne. J'ai cru, m-r le comte, devoir entrer dans cette explication vis-à-vis de vous, pour qu'à tout évènement V. E. soit à même de justifier le délai motivé qu'a

éprouvé mon départ. Le mauvais état de ma santé ne me permettra pas une très grande diligence dans mon voyage. J'espère cependant être en Ukraine dans trois semaines."

Kolytchew écrivit le 12 décembre, que Razoumowski n'était pas encore parti et que chaque jour vers le soir à 10 heures il avait chez lui des entretiens avec Thugut. Cependant Kolytchew se trompait cette fois. Le comte André, aimant à envelopper parfois ses actions du plus grand mystère, les préparatifs de départ ne furent faits qu'en secret. Au moment même, où la voiture de voyage se trouvait déjà à la porte, et où l'on y mettait le bagage, le neveu du comte, A. W. Wassiltchikow, qui était attaché à la légation, demanda au valet de chambre de son oncle: „Eh bien, voilà l'ambassadeur qui part?" — „Il paraît que ça commence à se dessiner", répondit le laquais d'un air mystérieux.

Le comte, en quittant Vienne, était persuadé qu'on l'inviterait bientôt à St.-Pétersbourg. Il croyait toujours que la rupture entre l'Autriche et la Russie n'aurait pas lieu et qu'on aurait besoin de lui pour renouer les liens qui avaient attaché l'Autriche à la Russie. Il avait laissé sa femme à Vienne. La faible santé de la comtesse ne lui permettait pas d'accompagner son mari dans ce voyage en plein hiver, et en outre le grave état de sa mère la forçait de ne pas l'abandonner. Le comte André savait très bien, qu'il ne reverrait plus sa belle-mère; il écrivit avant son départ un billet qu'un confident devait remettre à la comtesse en cas de la mort de sa mère. Razoumowski espérait que la triste situation de sa femme à Vienne, surtout après la mort de sa mère, ne manquerait pas de toucher l'empereur Paul, et que cette circonstance abrègerait le temps de son exil. Dans le billet susmentionné nous trouvons l'idée de la mort prochaine de la comtesse Thun étroitement liée à l'espérance de pouvoir bientôt retourner à Vienne. Nous y lisons:

„Ne faites de grâce aucune démarche qui puisse contrarier celle, dont je vais m'occuper uniquement pour mon retour. Ecrivez-moi sur le champ pour m'annoncer votre malheur. Que votre lettre soit ostensible. Mandez-moi la nécessité de mon retour pour les arrangements de famille, que mon absence suspend nécessairement à cause de la complication de nos affaires avec les vôtres. Cette circonstance ne

manquera point d'aplanir les difficultés, s'il en existe encore alors, pour que je revienne."

Le comte André était convenu avec sa femme d'écrire des lettres en encre sympathique. Il espérait, que la protection de la reine Caroline lui serait utile. Le neveu du comte, Wassiltchikow, restait auprès de la comtesse. Un Petit-Russe, Koudrjawski, qui lui devait sa carrière, l'accompagna dans son voyage, qui dura tout un mois. On passa par Cracovie, Lemberg et Brody. A Doubno le comte rencontra son beau-frère Iwan Wassiljewitch Goudowitch. Le 7 janvier il arriva à Kijew, où il abandonna sa grande voiture pour se rendre en kibitka à Batourin.

Le comte André arriva à Batourin de grand matin, quand tout le monde dormait encore. On lui avait préparé les mêmes appartements, où il avait dû passer les six mois de son exil en 1776.[1]) La joie de revoir son père fut une consolation pour le comte, qui en général ne pouvait pas s'acclimater à Batourin, où l'on ne recevait la poste que très irrégulièrement. Il arrivait souvent que les lettres étaient lues par la police et qu'elles ne parvenaient pas à leur adresse. Des semaines entières s'écoulaient sans que le comte, qui avait vécu au centre de la politique, apprît ce qui se passait en Europe.

A Vienne on espérait toujours que la colère de Paul ne serait que passagère et que l'alliance entre les deux cours impériales se renouerait. L'empereur François et l'archiduc Charles écrivirent à Souworow, en le priant de ne pas hâter son retour en Russie. Cependant le feld-maréchal était peu disposé à prêter l'oreille aux sollicitations de la cour de Vienne, dont les menées l'avaient trop sensiblement irrité. Les troupes russes se retirèrent en Bavière. A St.-Pétersbourg on songeait à la formation d'une nouvelle coalition, à laquelle devaient prendre part l'Angleterre, la Prusse, la Suède et le Danemark. Ce projet ne se conformait pas aux intérêts du cabinet de St.-James, qui au contraire allait faire de son mieux pour rapprocher de nouveau l'Autriche et la Russie. Paul I, grâce aux instances du diplomate

1) V. la lettre du comte à la comtesse que nous avons communiquée dans le premier volume de notre édition p. 253—254.

anglais, lord Whitworth, ne voulut consentir à une réconciliation avec son ancien allié qu'à la condition de la retraite de Thugut et du rétablissement des états de l'Italie. Worontzow à Londres et Kolytchew à Vienne furent chargés de négocier sur cette base les conditions d'une prochaine campagne. L'Angleterre promettait à la Russie une subvention très considérable, en exprimant le désir que Souworow gardât son poste de commandant-en-chef. L'Autriche hésitait à donner une réponse précise, en laissant pourtant entrevoir, qu'elle ne voulait pas se départir de ses projets d'agrandissement en Italie. Thugut garda son poste et fit remarquer tant à Kolytchew qu'à Souworow, qui se trouvait dans des quartiers d'hiver près de Prague, qu'un séjour trop prolongé des troupes russes en Autriche imposerait à cette puissance des dépenses trop considérables.

En outre l'incident d'Ancone, où le général Fröhlich avait insulté le pavillon russe,*) mit fin aux négociations concernant une nouvelle campagne. On expédia Miloradowitch à Vienne pour y demander une explication catégorique au sujet de l'incident d'Ancone, et on défendit la cour au comte Cobenzl. Rostoptchin écrivit à Worontzow:

„La position vis-à-vis de Vienne est toujours la même; sa lenteur accoutumée, ses plates intrigues et la répugnance assez naturelle d'avoir tort aux yeux de tout le monde, ne promettent pas une issue satisfaisante à tous les préparatifs qui se font à Vienne pour éclaircir l'affaire d'Ancone. Le landgrave de Fürstenberg, envoyé ici pour annoncer de la part de l'empereur des Romains l'arrivée de la grande-duchesse Alexandra à Vienne, n'aura son audience qu'après la satisfaction exigée par notre Maître.“[1]**)

---

1) Archives du prince Worontzow VIII. 274.

---

*) L'amiral Ouchakow s'étant emparé de cette ville, le général Fröhlich fit éloigner le pavillon russe, qui flottait dans la citadelle. B.

**) La comtesse Elisabeth écrivit au comte André le 8 mars 1800: „J'ai fait connaissance avec un brave et galant homme qui se nomme Miloradowitch. Il m'a entièrement touchée par sa reconnaissance pour Votre excellent père qu'il appelle son bienfaiteur, parce que c'est lui, qui l'a fait inscrire dans le régiment dans lequel il a fait sa fortune.... C'est lui,

On ne se contenta pas de rompre avec l'Autriche. Dès que l'expédition en Hollande eût échoué, Paul se méfia de l'Angleterre.

qui est chargé de la commission si épineuse au sujet de *Fröhlich.* Il s'y prend de manière à faire du bien. Il me semble qu'il tient plus à cette idée qu'à sa place. Voilà comme devrait être tout bon et fidèle sujet; et voilà ce que j'achèterais au prix de ma vie pour tous ceux, qui entourent l'empereur. Il est bien sûr qu'il ne peut pas tout savoir, et que si personne n'a jamais le courage de lui dire la vérité, il n'en saura jamais rien. *Il a fait le malheur de toute ma vie, cela est bien certain;* mais malgré cela pour l'amour de la justice je vous répète ce que je vous ai dit mille fois, que je suis persuadée qu'il veut le bien. J'en suis plus persuadée que jamais. Je crois avoir *la certitude* qu'il a été cruellement trompé à votre égard. Vous vous justifieriez bien aisément, si vous pouviez lui parler. Les principaux griefs que l'on a contre vous, sont d'abord *le changement de position de l'archiduc, dont ces maudits Anglais ont été la cause, et la marche que les troupes russes ont faite* et dans laquelle ils ont manqué de tout ce que l'on attribue au baron et à vous. Miloradowitch croit que Souworow lui-même a été trompé. Il m'a dit, ce que plusieurs autres m'ont déjà dit, qu'il vous estimait beaucoup et n'a jamais voulu croire, que vous étiez en Ukraine (il est vrai que *ce* service-là n'est pas de sa façon). Il croyait que vous étiez à Pétersbourg . . . j'ai bien expliqué à m-me Pahlen et à Miloradowitch, que vous n'aviez plus d'autre désir que de vous justifier et puis de vous reposer; que la certitude d'avoir scrupuleusement et même honorablement rempli tous vos devoirs pendant plus de vingt ans avait satisfait toute votre ambition, que vous n'en aviez plus d'autre que de vous reposer et de soigner votre santé, et de mettre ordre à vos affaires, que sous ce rapport-là votre présence à Vienne était indispensablement nécessaire, et que le seul vœu que vous formiez encore était d'y revenir (au moins pour quelque temps) en simple particulier." — Puis, la comtesse ayant parlé de ce que la comtesse Pahlen désapprouvait les relations trop amicales, que le comte André avait entretenues avec le baron Thugut, continue: „. . . Je répondis que c'était votre *devoir,* ce qui paraît l'étonner. Je lui représentai que je n'étais pas à même de juger de quoi que ce soit, qui ait rapport aux affaires, mais qu'il me paraissait que pour réussir à faire les affaires utiles à son pays, le meilleur moyen était d'être bien avec celui de qui **tout** dépend. Et qu'en se brouillant avec celui-là je doutais fort que l'on puisse parvenir à quoi que ce soit. Elle me dit que l'on *risquait par-là de se laisser entraîner à des démarches nuisibles à son pays* — cela me choqua tellement, que je fus au moment de lui dire des sottises. L'idée que cela pourrait vous nuire m'arrêta, et je ravalai tout, ne répondis rien dans le moment . . ."

Rostoptchin écrivit: „Je ne conçois pas que ces mêmes Russes aient été en Hollande. Il faut à nos soldats des chefs russes. Il faut savoir leur parler, et on les mènera faire une campagne en enfer. C'est par l'oreille que passe la voix avant d'arriver au cœur, et un accent étranger porte au lieu d'intérêt le ridicule.“ 1)

Les troupes russes se trouvaient en Angleterre. Le général Essen, qui avait remplacé le général Herrmann, se plaignait de l'Angleterre, qui négligeait les besoins des troupes russes. 2) La rupture entre l'Angleterre et la Russie devenait inévitable.

Tout cela se passait pendant le séjour du comte André à Batourin, où il ne recevait que rarement des nouvelles des évènements politiques. Cependant il entretenait une correspondance assez animée avec son épouse, faisant quelquefois usage d'encre sympathique ou expédiant ses missives par des occasions sûres. Nous lisons dans une de ses lettres (du 23 janvier 1800) ce qui suit:

„Il se présente, ma bonne amie, une occasion imprévue et que je crois sûre; jugez si j'en profite avec empressement, pour que ma lettre parvienne intacte à la frontière et soit mise à la poste ensuite. C'est un officier que mon père envoie pour ses commissions, et j'y joins un homme à moi, de manière que j'espère échapper à toutes les diableries qu'on invente pour tourmenter les gens en tous les sens et sous tous les rapports. Je ne vous dirai point tout ce qui m'en est revenu pour ma part; c'est inutile. Je me flatte que le plus fort est passé, et j'aime mieux vous entretenir, et moi aussi, de l'espoir d'un avenir consolant que des peines et des angoisses du présent. Que je vous accuse avant tout, ma chère amie, vos lettres n°s 5 et 6, qui me sont parvenues à la fin ensemble avant-hier. De tout ce que vous m'avez écrit depuis mon départ, il me manque le n° 3, et cela s'explique parfaitement, en confirmant les soupçons, devenus certitude, sur l'interception

---

1) Archives du prince Worontzow. VIII. 262.

2) Worontzow, ne partageant pas l'avis du général Essen au sujet de la conduite du gouvernement anglais et défendant dans ses dépêches le cabinet de Londres, se vit exposé à la colère de Paul, qui lui proposa de donner sa démission.

de ma correspondance, comme vous allez le voir. J'ai reçu le n° 1 à Cracovie; la seconde m'a manqué à Landshut, je l'ai reçue à Lemberg. Ce dernier bureau, me sachant parti pour Batourin, aura fait suivre en droiture le n° 3, qui lui sera parvenu, et c'est celle qui me manque. Les autres adressées à Lachkévitch ont été dirigées par lui à une tierce personne, que je lui ai indiquée, et me sont parvenues. Je verrai ce qui en sera à l'avenir; je ne puis vous donner d'autres moyens, mais soyez extrêmement circonspecte, car rien n'échappe à l'espionnage, et les employés même sont en défiance les uns contre les autres. Les chefs le sont à l'égard de leurs subalternes; c'est un cercle de terreur, d'inquisition et de tourments. Gardez tout ceci pour vous, afin que les officieux et les gens à l'ordre du jour, là où vous êtes, n'en profitent pour achever de me perdre. Notre digne K. (oudriavsky), que j'appellerai votre homme par son sobriquet, m'a dit bien des choses curieuses en général et d'autres assez importantes pour mon particulier. J'ai lieu d'espérer que ces dernières n'ayant point eu d'effet jusqu'ici, je n'en ai plus à craindre de mauvaises conséquences. J'ai écrit à Rostoptchin une lettre ostensible pour demander la permission d'aller sur mes terres[1]) et de là à la cour, en apparition seulement, afin de dissiper des impressions défavorables, dont je n'avais que trop sujet de m'apercevoir. Par une lettre privée je lui ai expliqué, que j'étais décidé à la retraite, aux soins de mes affaires, de ma santé et de mes parents. Je ne puis avoir une réponse que dans 15 jours, et je vous la manderai par une occasion que j'aurai alors. Si on m'accorde ma demande, je travaillerai alors, pour toute grâce, à obtenir la permission de me rendre à Vienne, et vous aurez soin de m'écrire de manière à rendre ce voyage pressant, par rapport aux circonstances de famille et de mes embarras domestiques. Je suis faché que vous ne puissiez écrire sur ce ton à ma sœur qui est à la veille de quitter Pétersbourg. Mon frère Pierre viendra aussi incessamment. Il me tarde de le voir à cause de mes affaires, que mon intendant paraît avoir fort gâtées. On attend ici aussi m-r Zawadowski et sa famille. Remettez-vous, ma chère amie, et je vous en prie: considérez avec sang-froid parfait une affaire que je

---

1) Dans le gouvernement de Pskow.

juge aujourd'hui tout à fait comme vous. Je voudrais qu'elle n'eût jamais existé ... Une circonstance assez particulière, c'est que j'habite précisément le même appartement et tel qu'il était l'année 1776, lors de mon exil de la cour. Cela ne contribue pas à m'y faire trouver du repos et à me distraire des tristes pensées, qui se pressent sans relâche dans mon esprit. Aussi n'ai-je de ma vie moins dormi qu'à présent. Mes anciennes insomnies reviennent. Une autre cause qui contrarie mon sommeil est d'un genre tout différent, c'est l'innombrable quantité de rats qui fourmillent dans le château. Dès qu'on est tranquille, on les entend galoper comme une meute de chiens. J'ai fait écrire à Moskou pour avoir des drogues qui les détruiront, dit-on. Jusqu'ici je n'en ai pas trouvé sur mon chemin. Vous savez comme je les abhorre, et je me mets au lit avec la chair de poule tous les soirs. Pour m'assoupir je me fais lire ou plutôt épeler par mon Koud(riavsky) les romans de Christiane.[1]) Cela réussit quelquefois, mais pas toujours ... Ma santé au milieu de tout cela se soutient étonnement, et je n'ai eu qu'une légère migraine hier, qui s'est dissipée le soir. Depuis aujourd'hui, 15 jours que je suis ici, je n'ai pas mis le pied hors de la maison ... Il a fait un temps épouvantable, et je ne crois pas qu'il change de sitôt. Ce qui vous est arrivé au sujet de la nouvelle archiduchesse[2]) est piquant. Il me tarde d'apprendre que vous l'avez enfin vue et comment elle vous aura reçue. J'ai été touché de votre entrevue avec mon quotidien (?) et charmé que vous y ayez été. J'espère pourtant que vous parviendrez à vous mettre sur un bon pied, mais de la prudence et du flegme, ma bonne amie, contre tous les moyens qu'on emploiera pour les mettre en défaut. Vous avez fort bien fait de ne pas partager ma maison, mes effets et ma loge avec certain m-r.[3]) Cela me fait souvenir d'un certain m-r Vedel (?), quand il allait à Naples. Continuez de dire qu'on ne peut disposer de rien en mon absence. Cette pauvre baronne (?) a donc cessé de vivre. J'espère que m-me Hafton (?) a aussi terminé ses souffrances. Je n'aime

---

1) Princesse Lichnowski.

2) La grande-duchesse Alexandrine.

3) Kolytchew.

pas, ma chère amie, les crampes de maman. Il me tarde de recevoir de ses nouvelles. Mettez-moi à ses pieds, embrassez tendrement nos sœurs et rappelez-moi à nos amis. Nos gens ont-ils taillé leurs plumes? En ce cas donnez-leur un peu d'encre rouge, si vous voulez. Bien des choses à Matt.[1]) Je suis surpris qu'il ne m'envoie point le courant de la maison, comme nous en sommes convenus, et du jardin. Faites presser Rosenthal[2]) pour le plan qu'il doit m'envoyer. Je voudrais savoir aussi des nouvelles de Milleiten.*) Voici une lettre de Koud(riavsky) que je vous prie d'envoyer à sa femme. Adieu, ma bonne Elisabeth, soyez tranquille et confiante dans la Providence, qui jusqu'ici ne m'a jamais abandonné.“ [3])

Dans une autre lettre le comte André écrivit:

„On vous mande, ma chère amie, de Prague que, d'après les discours du généralissime Souworow, il paraît qu'on l'a trompé sur mon compte. Cet avis peut être très fondé, et il porte sur un objet qui m'intéresse trop, pour que je le laisse tomber dans notre correspondance. C'est une des bizarreries de cet homme extraordinaire (du moins en apparence), d'être le jouet des gens qui l'entourent, de se soumettre sans discernement à leurs insinuations dans tout ce que leur suggère le méprisable manège de la bassesse, tandis que certes il a bien prouvé pour les grandes choses de la sagacité, du jugement et de l'énergie!

---

1) Homme d'affaires.

2) Jardinier du comte à Vienne.

3) V. une autre lettre dans le premier volume p. 253—254; de même nous y avons communiqué le rapport fait par l'espion Nicolew sur le séjour du comte André à Batourin.

---

*) Village dans la Basse-Autriche, où le comte André avait sa chasse. Il aimait passionnément la chasse, et il avait aussi la permission de chasser au parc impérial près de Mauer. V. Vivenot, II. p. 90. Le prince de Hardenberg écrivit au comte Panin en 1808: „Je passe à Vienne la vraie saison de chasse pour ne pas manquer à mon engagement perpétuel avec Razoumowski, dont la chasse, à présent qu'il a jointe encore une terre qu'il a prise en ferme, est un vrai bijou.“ V. mon édition „Matériaux pour servir à la biographie du comte N. P. Panin“ (en russe), St.-Pétersbourg, 1892, vol. VII. p. 123. B.

Qu'il soit tel par nature, ou par une longue habitude d'artifice, j'abandonne cette question à ceux qui le connaissent; mais j'en appelle à tous ceux qui, l'ayant approché, l'ont apprécié impartialement. Il n'en est pas un, qui ne prononce au désavantage de sa moralité. Sa prétendue candeur à avouer qu'il a été trompé, n'est qu'une réserve adroite, pour échapper au reproche, que tôt ou tard suscite la vérité outragée. Je le respecte trop, je lui ai toujours obéi avec trop de zèle et de droiture, pour ne pas dire tout haut ce que je pense, et mon unique vœu est d'en porter l'hommage devant celui, à qui je le dois par caractère et par serment, et dont l'âme élevée en est le sanctuaire. Sans doute que justice me sera rendue, et si je ne la désirerais que pour moi seul, je l'attendrais avec la confiance que m'inspirent les motifs de ma sécurité. Mais mon impatience a rapport à d'autres considérations, à celles que l'homme probe ne perd jamais de vue: le devoir et les obligations qu'il nous impose. Les miennes étaient importantes et étendues dans le poste que je viens de quitter. Je les ai remplies à l'acquit de ma conscience et de ma fidélité. C'est en m'appuyant sur cette dernière que je gémis des interprétations que la malveillance a répandues, sans égard aux considérations sacrées qui doivent toujours guider l'homme public. Ce n'est que sous ce point de vue que je considère le généralissime, et ce n'est qu'ainsi qu'il devait me considérer. Mes principes, mon dévouement, mes relations lui étaient connus. Il savait, que consacré entièrement à l'accomplissement de mes devoirs, non seulement je ne m'en écarterais jamais, mais encore que tous mes soins seraient employés à concilier pour lui-même les moyens d'atteindre à un but qui devait nous être commun. Je pensais de même — quant à lui! Je vous laisse à juger qui de nous deux a été trompé sur le compte de l'autre? Il est pénible de ne pouvoir placer à côté de l'admiration que nous commandent les actions éclatantes, celle plus profonde de la vénération qu'inspirent les principes. Souworow sera un grand homme dans l'histoire, — il ne m'appartient pas de juger sa place parmi ses contemporains."

„Je vous écris ceci, ma chère amie, le vendredi de ma semaine de dévotions. Vous savez que c'est le jour, où nous allons à confesse. Je suis bien aise que celle-ci ait eu lieu à une époque aussi solennelle,

et ce soir j'approcherai le saint évangile avec le cœur plein du sentiment qui l'a dicté. J'ai prié avec ferveur tous ces jours-ci, ma chère amie, pour notre bonne maman. Son état m'affecte chaque jour davantage, et malgré que vous y aperceviez parfois des motifs de consolation, vous ne me rassurez point. Je voudrais vous en parler à tout moment, et je me retiens, j'en ai le cœur si navré, si abattu, que je me reproche même de vous en trop dire. Ma bonne Elisabeth; sa mémoire sera toujours consacrée dans votre cœur par le souvenir de ses vertus et la pratique des vôtres. J'embrasse vos sœurs. Quand vous reverrai-je, mes chères et bonnes amies? Je vous suis nécessaire, vous me l'êtes bien aussi, et votre bonheur est inséparable du mien."

„Je ne sais pas du tout ce que vous voulez dire au sujet du petit chevalier.[1]) Tout ce que j'en conclue c'est qu'il est question d'un déplacement pour lui, mais je n'en ai pas la moindre notion. Je suis fâché que vous le perdiez et surtout qu'il vous perde, car jamais aucun de ses proches ne pouvait lui être plus utile dans son développement. A son âge tout dépend des personnes qui le guideront. Je regrette infiniment que mon neveu ne soit pas employé par l'ambassadeur. Il aurait, je crois, tiré parti de sa bonne volonté et de la douceur de son caractère, qui, bien dirigées, peuvent également en faire un sujet utile. Je ne puis rien vous dire de ma sœur Zagriashski. Elle devrait être partie, et à tout moment j'apprends par bricole qu'elle ne l'est pas. Car je n'ai pas un mot de sa part, ce qui m'a toujours fait croire qu'elle allait arriver, et ce qui m'a confirmé dans cette opinion c'est que le comte Zawadowski, qui a fait grande diligence et qui a passé 24 heures ici, nous a dit qu'elle allait se mettre en route... Les prières m'appellent. Adieu, ma chère et bonne Elisabeth. Pardonnez-moi mes fautes, elles sont involontaires; mon cœur ne peut vous avoir offensé autrement... En repassant ma lettre je m'aperçois, que j'ai omis l'article principal, celui qui m'engage à la diriger par Pétersbourg pour en assurer l'exacte remise. Je vois que je me suis trop laissé emporter par le sujet qui remplissait mon cœur ulcéré. Mon bon père

1) Ribeaupierre, attaché à la légation de Vienne, où l'on lui avait donné le sobriquet de „petit chevalier".

a eu la complaisance de me fournir 50 000 roubles, qui vont être remis à Vienne par le même banquier auquel j'adresse cette lettre. C'est un petit commencement des grands payements que j'ai à faire. Mais c'en est un; les autres suivront, dès que je serai un peu plus au clair de mes propres affaires, et je ne manquerai pas de vous en prévenir. En attendant, dites ceci à votre bonne maman; cela la tranquillisera sur les comptes que j'ai avec votre famille, dont l'arrangement la tourmente si fort, et dont mon soin le plus empressé sera de m'acquitter dès que j'aurai les moyens en mains."

... „Votre courage", écrivit Razoumowski le 10 mars, „est apprécié par vos amis, et il constate ce qu'ils vous doivent depuis longtemps et à tant de titres d'estime et de vénération. Je suis bien aise que vous me désignez enfin le Gortchakow, dont vous êtes contente; c'est le Condé.[1]) J'en suis d'autant plus aise que ce nom avait besoin d'être relevé dans mon opinion. Parlez-m'en plus en détail: en quoi est-ce que vous admirez si fort sa mémoire et, s'il se peut, dites-moi le pari que vous avez fait. Mais prenez toujours garde qu'on ne vous mystifie. Je suis bien aise que vous me disiez enfin la destination de votre petit chevalier, mais fâché pour lui qu'il vous quitte. Le plan de cette éducation politique est très sage, et je suis sûr que notre jeune homme y répondra; son fond est excellent, son âme est noble et son jugement fait pour mûrir bientôt, pourvu qu'il ne tombe point en mauvaise compagnie; ce n'est pas qu'il s'y perdra; je suis persuadé qu'il s'apercevra qu'elle ne lui convient pas, mais il regrettera d'y avoir perdu son temps et sa santé avec humiliation. J'aurais désiré que mon neveu eût été du nombre de ces garçons-ministres. A propos de neveu, je ne vous ai pas dit que nous avons eu ici pendant quelques jours le fils ainé de ma sœur Goudovitch, colonel et à la veille d'être général. Vous vous souvenez comme il était de plomb; eh bien, c'est devenu un assez joli garçon fort leste à la danse, mais aussi je crois, que c'est-là tout son mérite... Dites à Matt, que n'ayant pas le temps de lui écrire je le remercie pour sa lettre. Je l'exhorte instamment à m'envoyer une notice hebdomadaire de ce qui se fait dans mon jardin. Il

1) Au service du prince de Condé.

faudrait pour cela que m-r Rosenthal m'envoie le plan, qui devait être prêt 15 jours après mon départ. Il est un peu paresseux sur cet article et point scrupuleux à sa parole: il faut le pousser. Outre que cela m'est necéssaire pour moi-même, je le désire pour mon père, à qui j'en parle souvent, et que je voudrais informer plus particulièrement de mon site et de mes travaux."

„Dieu soit loué", est-il dit dans la lettre du comte du 9 avril, „que la santé de notre maman se conserve. Je n'ose pas trop me livrer cependant à l'espoir que vous en conceviez, et à l'opinion que ses maux ne proviennent que du foie. Si cela pouvait se constater, quelle serait ma joie; elle nous serait rendue alors, cette bonne maman, car on guérit de cette maladie, ou du moins on est soulagé pour longtemps, et Carlsbad pourrait lui être d'un grand secours. Nous y ferions un séjour tous ensemble. J'en ai plus besoin que jamais, ma chère amie; ma santé s'est fort dérangée; le chagrin, qui m'oppresse chaque jour davantage, m'a miné totalement, et mes incommodités, qui me donnaient quelque relâche autrefois, sont devenues plus accablantes et continuelles. Elles m'ont contraint de soumettre directement à S. M. l'Empereur mon état déplorable. J'ai pris la liberté de le lui exposer par la poste d'aujourd'hui. Si je ne puis espérer d'avoir le bonheur de me présenter à lui, d'effacer l'impression douloureuse qu'il a conçue à mon égard, je sollicite qu'il me permette de retourner auprès de vous autres, dont la situation ne peut manquer d'intéresser son cœur. On dit que l'Empereur se rendra à Moscou au commencement de mai v. st. et que de là il ira à Kiew, au quel cas Batourin est sur son chemin. Si mon sort n'est pas décidé jusque-là, j'aurai le bonheur de le voir, et s'il m'accorde une demi-heure d'audience, c'est tout ce que je demande. Cela me suffira pour le convaincre de la pureté de ma conscience, de mon zèle dans mon emploi, et de mon invariable dévouement pour sa personne. S'il me rendra sa bienveillance, je n'en réclamerai les effets que pour me procurer le repos et la tranquillité, dont ma santé, mes affaires et mes amis me font une loi... Je suis souffrant de malaises continuels — et je le serai tous les jours, jusqu'à ce que je puisse changer d'air, employer les eaux minérales et retrouver le calme et le contentement que je n'ai point à espérer ici."

Au mois de mai le neveu du comte André, Wassiltchikow, arriva à Batourin avec la nouvelle de la mort de la comtesse Thun; le comte André, tout en ayant prévu cette perte, en fut sensiblement affligé.

Le séjour de Nathalia Kirillowna Zagriashski à Batourin interrompit en quelque sorte la monotonie de la vie qu'on y menait. Elle était venue pour revoir son frère et pour se rendre de là à l'étranger en y accompagnant le comte Kotchoubey et sa femme, née Wassiltchikow.*)

Razoumowski conférait avec sa sœur des moyens de quitter Batourin et de regagner sa position officielle. Son beau-frère, Nicolas Zagriashski, s'efforçait d'agir en sa faveur à St.-Pétersbourg. Nous lisons dans une lettre du comte à son épouse en date du 28 juin:

„Par la poste de Russie ma sœur a reçu une lettre de son mari. Il la charge de m'assurer qu'il aura à cœur ma commission, mais que jusqu'ici il n'a pu encore s'en acquitter et me recommande la patience. Il y a beau temps que je suis à ce régime-là, et quoiqu'il ne me prospère point, il faudra bien y persévérer. Ma commission par mon beau-frère, je n'ai pas pu vous la mander par la poste. Pour vous en informer aujourd'hui il faut reprendre les choses d'un peu plus haut. Vous savez que d'abord après mon arrivée j'ai écrit à Rostoptchin, en lui envoyant une lettre pour l'Empereur, qu'il n'a pas jugé à propos de présenter. Il m'a répondu par ma sœur, me recommandant *patience.* Bientôt après même démarche de ma part, mais différemment motivée et de manière qu'il me paraissait impossible qu'il se dispensât de la présenter, puisque j'en prenais tous les risques sur moi, et voici comment. Je sais bien et tout le monde sait, que j'ai été victime de l'humeur contre la cour de Vienne, mais quant à mon absence, elle n'a pas d'autre forme apparente qu'un congé de six mois. L'expiration de

*) Kotchoubey se rendait en Allemagne pour se sauver du despotisme de Paul. M-r Wassiltchikow a communiqué dans son livre des lettres de Kotchoubey à Worontzow, dans lesquelles nous trouvons quelques traits caractéristiques sur cette époque. Nous ne jugeons pas nécessaire de reproduire ces lettres, qui ne se rapportent pas à la biographie du comte André et qui d'ailleurs ont été imprimées dans les Archives du prince Worontzow. B.

ce terme approchait au commencement d'avril; je me mettais par conséquent en règle, ne pouvant approcher l'Empereur, en lui demandant par écrit ses ordres, à quoi j'ajoutai que dans le cas, où mes services ne puissent plus lui convenir, je le suppliais de m'accorder la permission de retourner auprès de mes parents vaquer à mes affaires et aux soins de ma santé. Il se passa beaucoup de temps sans que je reçusse de nouvelles de Rostoptchin, qui dans tout ceci ne devait être que purement passif, comme le canal officiel, par qui on pourrait s'adresser à l'Empereur. Mon beau-frère étant sur le point de partir, je le consultais, et ma sœur aussi, sur ce qu'il y aurait à faire pour parvenir à mon but. Ils me dirent, qu'il n'y avait pas d'autre moyen plus sûr que la princesse[1]) et Koutaïssow. C'étaient les sources des grâces et des bons moments. Mais peut-être, ajoutèrent-ils, ne voudriez-vous pas vous adresser à eux? et pourquoi pas? Est modus in rebus. On peut tout faire sans se dégrader. J'ai écrit à l'un et à l'autre sous cachet volant. Zagriashski et ma sœur ont lu mes lettres; elles étaient comme elles devaient l'être; et nous sommes convenus qu'il les montrerait à Rostoptchin, qu'il ne fallait pas choquer, en ayant l'air de chercher sous main une autre voie. Voilà la commission de mon beau-frère. Je conçois qu'il n'a pu s'en acquitter, et même, qu'avec la meilleure volonté de la part de ceux qui en dirigeront l'exécution, ils ne peuvent rien dans ce moment de surcroit d'humeur contre Vienne, puisque c'est là nommément que je sollicite d'aller. Je serais même bien aise, qu'ils eussent différé toute démarche jusqu'à l'arrivée de Wassiltchikow. Par celui-ci j'ai écrit à Rostoptchin, que je renonçais à aller à Vienne, tant que cela pouvait déplaire à l'Empereur et que je ne demandais que de pouvoir me rendre à Carlsbad. Tout cela fait, un beau jour je reçois un gros paquet par la poste de Rostoptchin. Il me renvoie ma lettre officielle à l'Empereur, me disant qu'il n'a pas voulu la présenter, parce que cela m'aurait pu nuire davantage. S'il a bien fait ou non, je n'en sais rien; mais certes il est dur de ne pouvoir faire parvenir la moindre chose au souverain; et il résulte de là, que depuis que je suis en Russie, l'Empereur n'a pas entendu parler

---

1) Gagarin, née Lopouchin, maîtresse de Paul.

de moi et peut fort bien croire, que je prends cavalièrement ce qui m'arrive, et n'en passe pas plus mal mon temps dans le loisir, qu'il m'a gracieusement accordé! Voilà, ma chère amie, où nous en sommes. Je n'ai à Pétersbourg ni parent, ni ami, qui puisse suivre mon but et l'obtenir. Mon frère Pierre, qui est bon et obligeant, n'a aucune relation à la cour, Zagriashski aucune activité et Rostoptchin me hait cordialement. Mais tant mieux, direz-vous, c'est une raison pour s'en aller. Sans doute, mais tant que je suis relégué au fond de l'Ukraine, que lui importe? En résumant tout ce que j'ai fait et tout ce qui s'en est suivi, il faut que j'attende du temps et d'un changement de disposition en général, ce qu'aucune démarche particulière ne peut me faire espérer d'obtenir. Si du moins je n'étais pas cloué ici, si je pouvais employer cet intervalle à l'arrangement de mes affaires, aller à Moscou, dans mes terres, en connaître l'état, m'aboucher avec les gens qui peuvent concourir à mes projets! Mais je ne puis traiter que par écrit sur des objets infiniment compliqués, même pour ceux qui en ont l'habitude, et mille fois davantage pour moi... Ma sœur part demain après la messe."

En attendant, la reine de Naples, Caroline, arriva à Vienne. Le comte André, espérant que la protection de son ancienne amie pourrait lui être utile, pria sa femme d'aller voir la reine et de lui parler de la position, où il se trouvait. Il écrivit:

„Je profite d'une occasion sûre pour vous écrire plus librement, ce que je désirais depuis longtemps... La poste arrive dans ce moment et m'apporte votre n° 84. Je vais donc faire d'une pierre deux coups. J'attendais cette poste, non seulement avec impatience, mais avec agitation, dans l'espoir que vous me mandiez quelque chose de plus concluant et satisfaisant pour l'avenir. Hélas, j'ai oublié que les événements heureux pour nous découlent goutte à goutte, et les funestes se précipitent comme un torrent. Ce que vous me dites est tout le contraire de ce que j'espérais. Vous me paraissiez moins disposée à croire au rapprochement et à ses heureuses suites. Un voile couvre l'avenir. Dieu veuille qu'il ne soit point déchiré par quelque mouvement violent! Cette incertitude nous laisse le loisir de concerter, comment nous pourrions tirer parti de l'avenir, s'il devient favorable. A quelque chose

malheur peut devenir bon, et ce sera le thême de ma lettre. La vôtre, ma chère amie, me parle de cette adorable reine que vous deviez voir le lendemain, et qui semble vous témoigner autant d'intérêt qu'elle vous en inspire. C'est là-dessus que je fonde mon espoir. Je vous l'ai fait pressentir une fois, je ne sais, si vous l'aviez compris. C'est pour vous en parler plus clairement aujourd'hui que je profite de cette occasion. Soyez donc mon avocat et le vôtre, celui du malheur, de la justice, de la bienfaisance, auprès de son âme céleste. Je compte sur sa bonté, sur sa bienveillance, avec une confiance inébranlable. Il me semble qu'aucune cour n'est mieux avec mon auguste cour, que celle de Naples. J'ai vu dernièrement un long article dans la gazette russe touchant le prince Belmonte, ses audiences pompeuses et les décorations distribuées de part et d'autre, ce qui, dans l'ignorance et la retraite où je vis, me donne la conviction de cette conjecture. Cette intimité pourrait nous être avantageuse, et certainement l'adorable reine sera disposée à nous accorder sa protection. Parlez-lui en librement, en mon nom, si vous voulez. Je connais et je révère trop ses qualités, pour douter un instant de la manière, dont elle accueillera votre supplique. Je vous ai fait entendre l'autre jour, que vous pourriez écrire vous-même à l'Empereur. Je pense que cela ferait bon effet, mais il serait question seulement de bien choisir le moment. Voici, quant à moi, l'état des choses, par rapport aux démarches que j'ai faites. J'ai écrit à l'Empereur en arrivant par le comte Rostoptchin. Ma lettre n'a point été présentée. J'ai écrit une seconde fois par le même, lorsque le terme de mon congé, qui était de six mois, était prêt à expirer, afin de me mettre en règle. Celle-ci, m-r Rostoptchin me l'a renvoyée. Vous savez tout cela par la lettre que mon frère Iwan a postée à la frontière. Je ne le récapitule que succinctement, mais ce qu'il faut vous dire plus en détail, c'est ce que je viens d'écrire avant-hier au grand-duc Constantin, son écuyer ayant heureusement passé par ici et s'étant offert de porter ma lettre. Je lui expose ma position, mes malheurs, mon innocence, mon chagrin d'avoir déplu à l'Empereur et celui de n'avoir pas pu le désabuser par les lettres que j'ai pris la liberté de lui adresser et qui ne sont point parvenues. Ma lettre est ostensible; elle doit produire un bon effet, s'il sait en faire un bon

usage. Mais peut-on y compter? Je vous le demande. Quant à la protection de la reine, elle sera d'autant plus efficace, que dans le temps des calamités du royaume de Naples et des dangers affreux, auxquels la famille royale était exposée, des méchants ont mis à profit cette circonstance pour donner des impressions désavantageuses contre moi. Parce que le baron de Thugut était inflexible — j'étais coupable! N'a-t-on pas dit à l'Empereur mon maître, que c'était moi qui étais cause de cette inflexibilité; que je pouvais tout sur lui; que ce pauvre petit Thugut était une cire molle que je maniais à ma volonté, et les impressions sont aussi faciles que profondes dans l'esprit de l'Empereur, jusqu'à ce qu'il soit détrompé. A cet égard, comme à bien d'autres peut-être, relativement aux affaires de la cour de Vienne, personne ne peut mieux effacer les préventions que la reine, en attestant mon attachement et à la famille royale et aux intérêts du roi son époux. Le mode de cette œuvre de bienfaisance, j'ose ajouter de justice, il ne m'appartient pas de l'indiquer. Il appartient à sa sagesse, à sa bonté, à toutes les qualités nobles et augustes qui la caractérisent. J'y compte, je dois y compter, et c'est avec ce sentiment profond comme le dévouement, que je lui ai consacré pour toute ma vie, que je vous prie de me mettre à ses pieds."

„Comme les occasions pareilles à celle-ci sont infiniment rares, je vous écrirai de temps en temps d'une manière qui échappera à la surveillance de la poste. Je ne vous en dis pas davantage. La première lettre que vous recevrez de moi par la prochaine poste, approchez-la d'un feu de charbons ardents et passez là-dessus jusqu'à ce que quelque chose paraisse. Faites cette opération vous-même, sans l'aide de vos femmes, ni de qui que ce soit. Je vous en donnerai de plus amples directions par la suite, mais au nom de Dieu, pas la plus légère confidence à personne, sans quoi vous feriez tort non seulement à notre correspondance, mais vous m'en feriez d'une manière incalculable dans ces conséquences."

Pendant les derniers temps de son séjour à Batourin le comte André adressa à sa femme une lettre qui ne contenait que des détails sur sa vie journalière, sur la santé des parents, etc. Mais entre les lignes de cette lettre absolument insignifiante le comte avait écrit avec

de l'encre sympathique une autre lettre d'une plus grande importance. La voici:

„J'ai bien relu, ma chère amie, votre fameux n° 90 et voici ma réponse, d'abord pour ce qui concerne cette adorable reine. Baisez-lui les mains de ma part; elle doit apprécier mieux que je ne sais le dire, combien je lui suis reconnaissant et avec quel transport je la retrouve toujours telle, qu'elle a été. Je lui demande la permission de n'être point de son avis sur la lettre qu'elle veut que j'adresse par ses mains à l'Empereur. Certainement cela pourrait faire effet, mais cela ne convient pas. Mais lui devoir mon bonheur serait acquérir ce bonheur au double, au centuple. Voici comment je crois que sa bienfaisante magie devrait l'opérer. Dire qu'elle vous a connue particulièrement, peindre votre situation, vos peines et le remède — qui est mon retour; ajouter à mon égard ce que sa bonté lui dictera. Je ne suis pas de votre avis, ma chère amie, qu'il y ait de l'inconvénient à ce qu'elle loue mon zèle pour le service et l'utilité de me rendre mon poste, mais voici comment. Dire que depuis qu'elle est à Vienne, elle s'est appliquée à rechercher les causes et les mobiles de bien de choses passées, et qu'à son grand étonnement elle a trouvé qu'on devait m'attribuer d'avoir empêché beaucoup plus de mal qu'il n'en est arrivé, ce qui par parenthèse serait très facile à prouver de ma part, s'il le fallait. A l'appui de cela, qu'elle veuille bien me citer pour Naples, où certainement il n'a pas tenu à moi qu'on se conduisit différemment. Encore une parenthèse, ma chère amie; je suis charmé que dans une de vos conversations avec la reine, vous l'ayez interrogée sur cette affaire de Naples à mon égard, et encore plus charmé de la réponse qu'elle vous a donnée, très juste, mais pas complète. De là est venu l'embarras que vous lui avez vu et que je vais vous expliquer. Cet embarras était une réticence; il voulait dire, qu'elle ne doutait pas de mon dévouement, mais que j'adhérais un peu trop aux sentiments de Thugut. Cette opinion est générale, parce que je ne suis pas fort soucieux de ce qu'on dit; mais mon opinion est à moi, et j'en ai une mieux fondée que personne sur le baron. Je supplie la reine de se rappeler ce que je lui ai écrit, ou de le relire, si cela existe, et de me rendre la justice, que si on avait suivi ce que je l'avais sollicité avec

instance de faire, les choses auraient tourné différemment. Peut-être ma lettre est arrivée trop tard; je l'ai craint alors. Voilà, ma chère amie, ce que je vous charge de lui représenter mot pour mot, et de lui rendre tout ce dont mon cœur est plein pour ses bonnes intentions à notre égard, et que nul autre que le vôtre ne peut interpréter fidèlement. A vous maintenant, ma chère Elisabeth. Comment avez-vous pu me martyriser comme vous l'avez fait sur huit pages, au sujet de votre voyage ici? Je ne vous répondrai point des phrases; je les hais autant que vous, mais je voudrais en trouver qui puissent vous exprimer la peine que vous m'avez faite. Vous me connaissez, ma chère amie, du moins vous devriez me connaître mieux que personne. Vous savez, si j'ai une âme capable de sentir. Vous devez aussi connaître ma présente situation, — mais non, je me rétracte, elle est bien loin de vous être connue, — je ne suis pas verbeux par caractère, et au surplus notre correspondance a été extrêmement gênée. Je vais tâcher de vous esquisser cette situation le plus brièvement possible. Tout m'éloigne de mon pays; rien ne peut jamais m'y attacher. Ce principe tient beaucoup plus encore à mon opinion qu'aux circonstances, mais j'y suis arrêté par une volonté suprême; j'en gémis; rien ne m'a distrait un moment de ma douleur. Doutez-vous qu'il ne me fût consolant au-dessus de toute expression de vous avoir auprès de moi; vous, qui seule pourriez m'entendre et me soulager. Mais, mon amie, il n'est point de jour que je ne me lève et ne me couche avec l'espoir, que le lendemain adoucira la rigueur de mon sort; sans cela j'aurais succombé. Toutes les démarches que j'ai faites ont eu pour base ma santé, la vôtre, qui ne vous permet pas de me joindre, et mes affaires. Parmi ces trois motifs j'ai toujours le plus appuyé sur le second, comme le plus propre à émouvoir. Il faut être conséquent. Cela ne peut pas durer. De manière ou d'autre je m'en tirerai; calmez-vous donc au nom de Dieu, ma chère amie, et prenez encore patience. Si vous veniez ici! Vous ne vous figurez pas ce que c'est aujourd'hui que mon père, ses entours et la vie qu'on y mène. Vous n'y tiendriez point. De ma vie je n'ai fait d'épreuve pareille. Voilà ce que mon cœur a à vous dire. Je n'ai pas de volonté à vous prescrire, vous le savez, mais je parle à votre raison, à votre intérêt réel pour moi, qui

a tant d'empire, ma chère, ma bonne amie, je le dis franchement, sur vos actions. Je ne parle plus du motif, qui a échappé à votre plume — fi! — Au nom de Dieu, dites-moi qu'il n'est pas dans votre cœur! Pourquoi a-t-il de la méfiance? Imaginez le plus beau diamant du monde, mais avec une petite tâche, quel dommage! Car c'est le plus beau possible, et malgré cette tâche, il n'y en a pas à lui comparer. Je suis fort inquiet du sort de mon frère Léon. Vous sentez bien qu'on l'a fait partir de Pétersbourg, puisqu'il y venait pour affaires et devait y rester au moins six semaines.[1]) Nul homme dans le monde ne semblait devoir être moins en but à chose pareille, mais aujourd'hui on ne sait jamais ce qui arrivera du jour au lendemain. Il aurait pu m'être utile là-bas, et je lui en avais indiqué les moyens. Je suis habitué aux contrariétés; ce n'en est qu'une de plus, mais lui ne l'est pas au revers. Je ne serai pas tranquille jusqu'à ce que j'en aie des nouvelles."

L'exil de Razoumowski dura toute une année. Il s'ennuyait affreusement à Batourin. La vie monotone de ce lieu, où son père approchait lentement de la dernière agonie, le dégoûtait. Enfin le 10 décembre 1800 le comte fut nommé sénateur. Nous ignorons, s'il était redevable de ce changement favorable aux instances du grand-duc Constantin ou à la protection de la reine Caroline, ou si l'entremise de la princesse Gagarin auprès de l'empereur avait eu cet effet; mais le temps de son exil prit fin, et le comte se rendit à St.-Pétersbourg, où il arriva au commencement du mois de janvier 1801.

Souworow n'était plus. Il était mort le 6 mai 1800. Tout le système politique, qui avait été cher au comte André, s'était écroulé. L'alliance entre l'Autriche et la Russie, au maintien de laquelle le comte avait voué tant d'énergie, n'existait plus. Les principes, qui autrefois avaient formé la base de la politique russe, étaient oubliés. On allait conclure une alliance avec la république française. La rupture avec l'Autriche était complète. On avait chassé Cobenzl de la capitale russe, où l'on n'admettait même pas de chargé-d'affaires autrichien. Kolytchew avait reçu l'ordre de se rendre aux eaux, et ce n'était

1) Nous parlerons de l'exil du comte Léon dans un autre volume de notre édition.

que Klüpfeld qui dirigeait la chancellerie de la légation russe à Vienne.

En même temps l'empereur Paul avait rompu avec l'Angleterre. On s'était décidé à rétablir la neutralité armée, et la Russie conclut un traité d'alliance avec la Suède et le Danemark, en vertu duquel ces trois puissances allaient défendre par tous les moyens possibles les droits des puissances neutres. La prise de l'île de Malte par les Anglais et le refus du cabinet de St.-James de céder cette île à la Russie contribuèrent à une rupture totale. Worontzow fut destitué de son poste; on mit l'embargo sur les bâtiments anglais, qui se trouvaient dans les ports russes, et on se résolut à attaquer l'Angleterre en Asie. Une flotte anglaise apparut dans la mer Baltique. Paul, dont la haine contre la France n'avait point eu de bornes, devint l'admirateur de Bonaparte. On chargea le baron Krüdener, diplomate russe à Berlin, d'entrer en négociation avec le diplomate français, Beurnonville, au sujet de la paix. Le premier consul, en flattant l'amour-propre de Paul et en lui renvoyant les soldats russes faits prisonniers en Hollande, sut captiver l'empereur, qui expédia Sprengtporten à Paris comme agent diplomatique. La Prusse que Razoumowski haïssait autant que la France, jouait le rôle de médiateur entre la Russie et la France.

La Prusse et la Russie consentirent à céder la rive gauche du Rhin à la France, en exigeant une compensation pour les princes allemands lésés par cette cession. Cependant la compensation n'était possible qu'au moyen d'une sécularisation des territoires ecclésiastiques en Allemagne. L'Autriche protesta contre ce changement des institutions fondamentales de l'Empire Germanique. On allait rétablir les Pays-Bas, la Suisse, le Piémont, le royaume des Deux-Siciles. Paul ne protégeait que ceux de ses alliés qui lui étaient restés fidèles et ne voulait s'allier à Bonaparte que pour se venger de l'Angleterre qu'il détestait. Les négociations avec la France continuaient à Paris, où l'on expédia Kolytchew avec une lettre autographe de Paul à Bonaparte.

En attendant, l'Autriche ayant été battue à Marengo et à Hohenlinden, soupirait après la paix. Thugut ayant reçu sa démission fut exilé à Presbourg. Cobenzl négociait à Lunéville la paix, qui fut conclue le 9 février. A St.-Pétersbourg on était d'avis, que le désastre

de l'Autriche n'était qu'une punition pour son ingratitude envers Souworow. Rostoptchin écrivit à Worontzow:

„Malgré les injustices, la calomnie et la basse envie portée au généralissime, la bataille de Marengo est le plus beau monument érigé à sa gloire. Sans la politique infernale de Thugut, le grand homme aurait vécu et scellé l'œuvre de la coalition.“ [1])

Aussitôt après la mort de Paul I on trouva sur sa table un mémoire concernant les affaires de l'Allemagne. Ce document nous donne une idée de l'intimité, qui régnait alors entre Berlin et St.-Pétersbourg. Nous en avons la connaissance par un extrait écrit de la main du comte André. [2]) Nous y lisons:

„Sur le 1-er article, que le dernier rescrit à Krüdener et la communication à Lusi [3]) ont déjà prévenu les intentions du roi de Prusse, et que c'est à lui que l'empereur a remis le soin d'arranger les indemnités à accorder aux princes lésés en Allemagne, d'après la constitution du Saint-Empire. 2° Que le dédommagement du grand-duc de Toscane, l'empereur en abandonnait entièrement le soin et l'arrangement à la Prusse, comme à la puissance qui y est le plus intéressée. 3° Que S. M. I. trouve les acquisitions de la France sur la rive gauche du Rhin et les établissements faits en Italie parfaitement justes. 4° Que l'Empereur propose au roi de Prusse de se dédommager sur le Hanovre de ses cessions au delà du Rhin et réserve au Danemark la ville de Hambourg. Qu'il était juste de ne pas oublier en vertu de tout ce qui avait été promis au duc de Württemberg, de lui donner l'évêché de Münster, Paderborn, Osnabrück et Hildesheim. Qu'il était non moins juste de donner également à l'électeur palatin: Salzbourg, Bam-

---

1) Archives du prince Worontzow VIII. 285.

2) Une copie de ce document a été conservé aux archives du prince Razoumowski. Il y avait ajouté de sa propre main les propos suivants: „Cette note très curieuse a été rédigée dans le cabinet de l'Empereur, sous sa dictée, peu de jours avant son décès, sous le titre de son plan définitif ou ultimatum, pour l'arrangement des affaires générales. Il l'a signée et fait contresigner par le comte de Pahlen, le prince Kourakin et plus bas Engel.“

3) Diplomate prussien à St.-Pétersbourg.

berg, Würzburg et Berchtesgaden. Que les points ci-dessus énoncés sont l'opinion et l'ultimatum de S. M. I. Que S. M. se réserve l'île de Malte et n'a rien à objecter à l'établissement de la maison d'Orange. (Ajouté à la marge.) Que quant aux capitaux anglais trouvés à Hambourg, ils seront partagés en quatre parties égales entre les cours alliées, pour soutenir les principes de la neutralité armée."

Razoumowski se trouvait comme égaré dans ce dédale de projets nouveaux, d'idées diamétralement opposées à tous ses principes et ses convictions politiques. Nous ignorons les détails de la vie du comte André pendant les dernières semaines du règne de Paul. La rupture avec l'Autriche étant consommée, il ne pouvait songer à un retour à Vienne. Nous aimons à croire que Razoumowski ne prit aucune part aux intrigues ourdies par tant de personnes, qui appartenaient à l'aristocratie et à la classe militaire. Nous ne rencontrons le nom du comte André nulle part dans les sources historiques, qui se rapportent à l'évènement du 11 mars 1801.*) Cependant cette crise exerça une influence favorable sur le sort de Razoumowski.

---

*) Nous ajoutons quelques passages des lettres que le comte André écrivit alors à sa femme. Il est dit dans la lettre du 20 février 1801: „. . . Vous savez la vie que je mène et caetera toujours la même, le sénat tous les matins et toute la matinée. Je dîne chez mon frère ou chez moi, et la plupart du temps je passe la soirée seul dans mon cabinet. Je n'ai vu presque personne jusqu'ici de ceux que vous avez pu connaître à St.-Pétersbourg et ne les verrai guère davantage. Les circonstances, l'habitude et ma santé ont augmenté mon goût pour la solitude, et j'y trouve tous les jours un nouvel attrait; je me sens vieilli, ma chère amie, pour les évènements et pour le monde, et en les fuyant je trouve l'unique moyen de me distraire de cette pensée aussi vraie que mélancolique. . . ." Du 27 février 1801: „. . . La vie que je mène est très solitaire, mais elle me convient, et je ne crois pas que j'en change. La société est si changée, dites-vous — oui certes, elle l'est tellement que je suis comme au premier moment en pays tout à fait étranger. Ce n'est qu'avant-hier que j'ai vu pour la première fois la comtesse Golowin. J'y ai été pour m'acquitter de votre commission de souvenir. Elle m'a dit mille tendresses pour vous avec beaucoup d'intérêt. On ne se rassemble nulle part; chacun vit chez soi en famille, et j'ignore même, si nombre de nos anciennes connaissances

sont ici; pour les trouver il faudrait aller frapper à toutes les portes ou assommer les gens de questions — et vous savez que je n'aime ni l'un ni l'autre. Je passe ma matinée au sénat, le reste du jour dans mon cabinet ou chez ma belle-sœur, bien digne personne, mais vivant tout à fait en solitaire, ne voyant personne, et que je trouve toujours fine, seule en méditation; j'y vais chercher mon tribut d'une tasse de thé et je rentre à 8 ou 9 h. . . ." Le comte André se plaint entre outre de sa santé qui souffrait par sa vie sédentaire et par les causes morales. Il formait des projets d'une cure à Carlsbad. Le comte André Thürheim raconte dans son ouvrage „Reminiscenzen" (Vienne 1861) ce qui suit: „Zur Zeit der fürchterlichen Katastrophe des gewaltsamen Todes Kaiser Paul's, seines einstigen Freundes, war R. in Petersburg anwesend. An jenem Complotte, welches Paul Krone und Leben kostete, nicht betheiligt, wurde R. von einem seiner Freunde gerade eine halbe Stunde vor dem tragischen Ereignisse in jene Pläne eingeweiht, aber es war zu spät, er konnte nicht mehr retten — die That war geschehen — Paul todt und der kommende Morgen fand den milden, edlen Alexander auf dem russischen Kaiserthron." Aus den Papieren eines Diplomaten, p. 342.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE
DU DEUXIÈME VOLUME.





Médaille commémorative en argent appartenant à M-r le comte Camille Razoumowski.

Index alphabétique des noms et des matières mentionnés dans le vol. II première partie.

Imprimerie de l'Orphelinat à Halle s/Saale.



